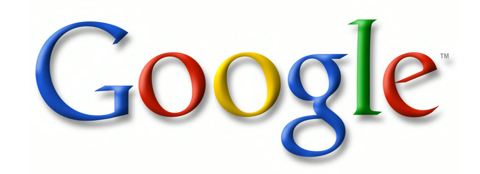









600010925N











NAPOLEON

PARIS,

VIE

,ITIQUE ET MILITAIRE

DE

NAPOLÉON,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME,

RIBUNAL DE CÉSAR, D'ALEXANDRE
ET DE FRÉDÉRIC.

Tome Quatrième.

Je fus ambitieux ; tout homme l'est, sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
(VOLTAIRE, *Mahomet.*)

PARIS,

; ANSELIN, SUCCESSEUR DE MAGIMEL,
DE LA GARDE ROYALE ET DES TROUPES DE TOUTES ARMES,
RUE DAUPHINE, N° 9.

1827.



NAPOLÉON

AU TRIBUNAL DE CÉSAR, D'ALEXANDRE ET DE FRÉDÉRIC.

CHAPITRE XVIII.

EXPÉDITION DE RUSSIE.

Négociations inutiles avec les cabinets de Pétersbourg et de Londres. Alliance de Napoléon avec la Prusse et l'Autriche. Marche des armées sur le Niémen. Paix de Bucharest entre la Russie et la Porte. Passage du Niémen; les Français percent le centre des Russes, et n'en tirent aucun parti. Les Russes, repliés d'abord sur Drissa, jugent leur faute et se concentrent à Smolensk. Bataille de Smolensk. Les Russes continuent à se retirer sur Moscou. Opérations sur la Dwina et en Wolhinie. Affaires de Gorodeczno et de Polosk. Bataille de Borodino, ou de la Moscova. Entrée de Napoléon à Moscou. Incendie de cette ville. Belle marche des Russes sur Taroutin. Négociations inutiles. L'armée française commence la retraite. Affaires de Wiazma, de Krasnoi. Conspiration de Mallet. Désastre de la Bérézina. Napoléon part pour la France.

pour l'instant du moins, mieux aimé s'entendre à l'amiable que de combattre. La force des intérêts en litige était malheureusement si grande, qu'il était difficile d'atteindre ce résultat. Il eût fallu, pour cela, remonter au traité de Vienne de 1809, et à la réunion des bouches du Wéser, de l'Elbe et de la Trave à l'empire français. Or, il y a de la bonhomie à croire que la chose fût facile (1).

Loin de redouter cette guerre, je sentais qu'elle deviendrait inévitable un jour; mais je ne voulais la faire qu'en temps opportun. C'était à mes yeux le seul moyen de terminer pour toujours la longue lutte dans laquelle j'avais consumé ma vie. Il était évident pour les plus simples que la Russie était trop forte pour qu'elle pût jamais entrer dans le système européen tel que je venais de le refaire, et dont la France était le pivot. Mon édifice était trop loin

---

(1) Napoléon voulait procéder au rétablissement de la Pologne, mais il désirait choisir son temps. Alexandre, qui l'avait pénétré, voulait rompre des liens qui l'attachaient à une puissance devenue hostile depuis 1809. Si le dernier eût voulu conserver ces liens, devenus insupportables à la Russie, Napoléon eût différé son expédition, mais il l'eût toujours faite après la soumission de l'Espagne. Voilà le véritable état de la question qu'on a défigurée de tant de manières.

de sa base; la Russie pesait de tout son poids sur le sommet: Alexandre, plus jeune que moi, plein de force et de vie, m'eût survécu, et après ma mort, l'empire eût été démembré. Il fallait donc remettre la Russie en dehors de l'Europe, pour qu'elle ne gâtât pas l'unité de mon système. Il fallait donner à cette nouvelle démarcation politique des frontières assez solides pour résister au poids de toute la puissance des czars.

Il n'y avait que la masse de mon empire, avec les alliés qu'il avait alors, qui fût assez vigoureuse pour tenter un pareil acte de violence. Il n'était sans doute pas exempt de chances dangereuses; mais je crois qu'il était possible, et de plus qu'il était l'unique moyen de mettre mon ouvrage entièrement à l'abri.

Pour faire réussir ce plan, il fallait réédifier la Pologne sur une base solide, et vaincre les Russes pour leur faire accepter les frontières qu'on allait tracer avec la pointe de l'épée. Placée ainsi par mes précautions hors de l'économie européenne, séparée de cette économie par 200 mille gardiens, que nous soutiendrions toutes les fois qu'il en serait besoin, la Russie eût pu renouer avec l'Angleterre sans inconvénient, parce qu'elle nous eût été alors entièrement étrangère. D'ailleurs, si nous demeurions vain-

queurs, elle n'eût pas pu quitter de si tôt le système continental : nous eussions donc assuré le présent et garanti l'avenir. Cette guerre serait la dernière, puisque en-delà de la Russie le monde politique finit. On m'a prêté le projet d'aller dans l'Inde par la Perse ; je ne nie point d'avoir songé à la possibilité d'y envoyer une expédition ; mais cela ne pouvait être qu'un objet secondaire, totalement subordonné à la nature des relations que nous établirions avec le cabinet de St.-Pétersbourg. En tout cas, je me serais bien gardé d'y aller en personne ; car il ne faut pas tant de forces que l'on croit pour ébranler le monstrueux édifice de la compagnie anglaise : il suffit de 20 mille hommes aguerris, de beaucoup d'officiers, d'un peu d'argent, et de quelques intelligences avec les chefs marattes.

La base essentielle de mon projet était la résurrection de la Pologne, point également délicat à traiter avec l'Autriche, comme avec la Russie. Il fallait garantir la Galicie à la première, ou lui offrir d'amples indemnités, et je ne pouvais prendre ces indemnités qu'à mes dépens en Italie et en Allemagne. C'eût été abandonner des possessions utiles, contiguës à mon empire et certaines, pour des acquisitions lointaines et incertaines, sacrifice auquel je ne pouvais me

résoudre qu'après la réussite de la guerre. Aussi eus-je soin de m'en réserver le droit par les articles secrets du traité avec l'Autriche.

Quant à la Russie, je savais que la proclamation formelle du rétablissement de la Pologne pourrait mettre un obstacle insurmontable à tout arrangement avec elle : si je lui enlevais par un acte public la Lithuanie, la Podolie, la Wolhynie, c'était me mettre dans la nécessité de poursuivre la guerre à outrance, jusqu'à ce que la cession en fût sanctionnée par un traité de paix ; or c'était annoncer d'avance à Alexandre qu'il n'avait plus qu'à vaincre ou à mourir. Ce n'était pas en allant attaquer un colosse comme l'empire russe qu'il fallait s'enlever tout moyen de rapprochement, et faire un pas de clerc en s'appropriant d'avance ses provinces sans savoir si l'on parviendrait à les conquérir. Tout ce que je pouvais faire était de préparer cette émancipation et de tranquilliser l'Autriche, en me réservant néanmoins la faculté d'échanger ce qui lui restait de la Galicie contre les provinces Illyriennes ; c'était admettre le principe de la réunion future de l'ancienne Pologne en une seule masse : c'était un pas immense en faveur des Polonais, et l'on m'en a su bien peu de gré, puisque cent pamphlets m'ont reproché de les avoir sacrifiés à mes vues particulières.

Ce projet a été la source de tous mes désastres; la postérité le blâmera, et quoique la tournure des événements m'en ait fait plus d'une fois repentir, je ne vois pas trop comment j'aurais pu tôt ou tard éviter cette guerre. J'aimais mieux la faire moi-même que la léguer à mon successeur.

otifs qui l'entraî-ent à la guerre.

Certes, s'il eût dépendu de moi de choisir l'époque de la guerre de Russie en maintenant jusque là les choses sur le pied établi à Tilsit, je n'eusse pas mieux demandé que de la remettre à deux ou trois ans, jusqu'à ce que j'eusse terminé les affaires d'Espagne : mais si dans ces trois ans la Russie renversait le système continental, point de vue dominant de ma politique; si elle se préparait par des armements formidables; si elle profitait de ce que je m'engageais personnellement en Espagne pour bouleverser le nord de l'Allemagne, alors je ne vois pas ce que j'eusse gagné à la remettre. Il me semblait plus convenable de suspendre pour deux ans l'achèvement de l'affaire d'Espagne; ce temps suffirait pour terminer la grande question du Nord, et revenir plus sûrement et plus commodément à celle du Midi. En envoyant par an 25 mille recrues à mon armée d'Espagne, j'espérais la maintenir en possession de ce que nous occupions, et la mettre en état de soutenir la défensive. C'était

tout ce qu'il me fallait. La question se réduisait donc à ces deux points : « Si je commence par « aller au Nord, le Midi ne peut me donner au- « cune crainte sérieuse : mais si je commence « par aller au Midi, le Nord peut éclater, et re- « mettre tout en question avec bien plus d'en- « semble et d'unanimité qu'en 1809.

« En différant de deux ans la soumission de « l'Espagne, il n'en peut résulter qu'un ajour- « nement sans danger, la prolongation d'une « petite guerre de guérillas qui ne saurait m'in- « spirer de craintes sérieuses. En différant au con- « traire de deux ans la guerre du Nord pour aller « au Midi, il n'en résulte aucun avantage pour « décider ensuite la grande question : lors même « que je serais maître de Lisbonne, de Cadix, « de Carthagène et d'Oporto, il faudrait les oc- « cuper, et il n'est pas dit que je pusse distraire « un seul homme de l'armée d'occupation pour « aller en Russie; dans cet intervalle, la politique « anglaise, dominant de nouveau à Pétersbourg, « à Stockholm, pourra fort bien gagner Berlin, « et venir même remuer Vienne, au moment où « j'attaquerais Torres-Vedras. »

Je tenais la Prusse par ses propositions d'alliance. La crainte, le mariage et le désir d'acquérir quelques dédommagements, m'assuraient

momentanément l'Autriche : la Suède hésitait encore; bien que Bernadotte et moi ne fussions pas les meilleurs amis, il était Français; la Suède et la France n'avaient qu'un intérêt depuis un siècle; il pouvait avec notre aide reconquérir la Finlande, sujets de regrets pour son royaume. L'occupation un peu brusque de la Poméranie était un grief passager; l'intérêt suédois ne devait pas lui être sacrifié, et les sentiments français encore moins. Je devais croire qu'il me suffirait de lui montrer le chemin d'Abo et de Sweaborg pour m'assurer de son concours.

La Turquie avait essuyé des revers et traitait; mais rien n'annonçait qu'on fût d'accord, et je devais croire que la seule certitude de mes armements contre la Russie rappellerait au divan le parti qu'il pourrait en tirer dans l'intérêt de la Porte.

En différant l'entreprise pour courir dans la péninsule, je ne pouvais que perdre de ces avantages; car, en m'attirant de plus grands embarras sur les bras, j'amènerais peut-être de nouvelles chances qui feraient prononcer contre moi les alliés douteux, et rendraient les autres chancelants.

Indépendamment de tous ces motifs, j'avais une grande confiance dans l'issue de cette guerre,

et j'y étais autorisé par tous mes précédents.

Ce ne furent pas les objections qui manquèrent pour m'en détourner; si plusieurs des fonctionnaires et des généraux que je consultai abondèrent dans mon sens, le plus grand nombre recula devant les difficultés. Discussio sur cett gigantesq entrepri

Le grand-écuyer Caulaincourt, qui venait tout récemment d'être ambassadeur en Russie, n'était pas le moins ardent à la désapprouver; il s'efforçait de démontrer qu'elle n'était légitimée ni par mon intérêt, ni par la nécessité; il faisait un tableau effrayant des obstacles que le climat et l'immense étendue d'un empire sans fond opposeraient à nos succès. Il représentait l'avantage que le soldat russe, élevé durement dans un climat horrible, aurait sur des troupes méridionales exposées à toutes les privations, et dont la moitié encombrerait les hôpitaux avant d'être arrivée au terme de l'entreprise. Il n'y avait pas jusqu'aux chevaux moscovites dont l'éducation sauvage ne fût une cause incontestable de supériorité sur ceux de l'Allemagne ou de la Normandie, habitués à une nourriture abondante et régulière, et beaucoup moins propres à soutenir à la fois de longues fatigues et de cruelles privations. La sévère discipline, le caractère impassible, la constance et la fermeté de ces soldats qui n'ont pour parents et pour patrie

que leurs drapeaux (1), donne à l'armée russe une consistance qu'on chercherait vainement dans les autres. Ils sont sans doute soumis comme nous aux chances de la guerre, aux maladies; mais ces dernières sont plus rares que dans aucune armée; la désertion y est inconnue; la dispersion des corps organisés est facile à éviter par la nature même des troupes, et par l'instinct moutonnier qui les porte à se pelotonner en masse plutôt qu'à se disperser pour fuir : cet instinct n'est pas seulement dans le caractère docile du soldat, il est le fruit d'une grande discipline, de l'habitude de ne jamais quitter son drapeau, et surtout des guerres habituelles avec les Turcs, où chaque homme isolé est sûr d'être sabré par la cavalerie.

M. de Ségur, grand-maître des cérémonies, qui avait été ambassadeur de France en Russie sous Catherine, et auquel on était redevable du traité de commerce avantageux de 1787, appuyait de toute son éloquence le parti opposé à la guerre; Duroc le secondait.

---

(1) Le soldat russe servant vingt-cinq ans, pris parmi les serfs, ne sachant pas plus lire et écrire que ses parents, ne conserve presque aucune relation avec eux; il ne connaît plus que le régiment auquel il appartient. C'est sa famille et sa patrie.

Ceux de mes conseillers qui approuvaient l'entreprise disaient : « Si nous négligeons de profiter de l'ascendant acquis par l'empereur Napoléon sur ses adversaires, et de la supériorité « qu'il a déployée dans les combats, depuis les « bords du Niémen jusqu'à ceux du Nil : si nous « différons à mettre la Russie hors d'état de nous « nuire, qui osera, après lui, affronter les efforts de cet empire pour détruire son ouvrage? « Quel sera le capitaine capable de soutenir avec « une armée française le débile duché de Varsovie, contre lequel l'Autriche elle-même conspirera? car, ne le dissimulons pas, notre alliance avec l'Autriche est viagère sur la tête de « l'empereur : cette puissance a trop de pertes « à réparer, d'injures à venger, pour ne pas « fondre sur nous aussitôt après sa mort. Pourquoi différer d'asseoir son immense édifice sur « des bases inébranlables, quand l'occasion s'en « présente d'elle-même? Ce n'est pas une augmentation de puissance qu'il s'agit de chercher, « c'est une consolidation de ce qui existe, et une « garantie pour l'avenir. Que faut-il donc pour « achever un si glorieux édifice? ne suffit-il pas « d'un second Friedland dans les champs de « Wilna? Ne sommes-nous pas certains de la victoire en regardant le passé, et en comptant les

Motifs allégués par les partisans de la guerre.

« phalanges nombreuses qui marcheront sous nos « drapeaux? »

Motifs de leurs adversaires.

Les adversaires de la guerre opposent à ces motifs des raisonnements spécieux; ils demandent : « Qui forcera les Russes à livrer une ba« taille dans les provinces ci-devant polonaises, « tandis qu'il est de leur intérêt de ne combattre « que sur la Dwina. La Lithuanie même appar« tient déja à l'Asie, si tout ce qui est désert doit « être mis en dehors de l'Europe. Bien différente « de la Courlande et de la Samogitie, elle est « couverte de vastes forêts, de marécages, les « habitations humaines y sont aussi rares que les « champs cultivés.

« L'ennemi peut nous céder de telles provinces « sans se compromettre; nous ne serons pas plus « à notre aise dans les marais de la Bérésina, de « Lepel et du Pripetz, que nous ne le fûmes ja« dis dans les boues de Pultusk et d'Ostrolenka. « Tout deviendra difficulté, si l'ennemi, conduit « par un nouveau Fabius, temporise et se replie « sur ses moyens, sur son centre d'action et de « puissance. La première guerre de 1807 a réussi, « grace aux ressources immenses de la vieille « Prusse et des nombreuses villes qu'elle ren« ferme; c'est Dantzick, Elbing, Thorn, Brauns« berg, Osterode, Allenstein, Eylau, Gustadt,

« Holland, Bischofswerder, l'île de Nogat, qui « ont permis d'y alimenter une armée de 150 mille « hommes. Mais les hameaux de la Lithuanie, peu« plés de misérables Juifs, ne pourront rien of« frir pour notre subsistance, pour les hôpitaux, « pour les dépôts; les cantonnements mêmes n'y « seront jamais que de mauvais bivouacs déguisés.

« Serait-il prudent de lancer notre armée dans « ces déserts lointains, à travers tous les pays « soulevés par notre politique envahissante ou « par les ravages des campagnes précédentes? de « demander nos points d'appui à cette Prusse « humiliée et foulée? Est-il sage de tracer une « *ligne* d'opérations de 500 lieues sur cette terre « ennemie qui, semblable à la cendre des volcans, « cache des feux terribles dont la moindre étin« celle peut produire l'explosion (1)?

« Livrerons-nous, durant cette longue et pé« rilleuse entreprise, la France à tous les coups « que ses ennemis voudront lui porter, en met« tant de nouveau en question la sûreté et la « tranquillité intérieure, en troublant le sommeil « des partis? »

Chances militaires sur lesquelles je compte.

Toutes ces raisons, qui semblaient sans doute des obstacles, n'étaient pas suffisantes pour me déterminer. Mon génie consistait à embrasser

(1) Paroles de M. de Ségur.

d'un coup-d'œil rapide toutes les difficultés d'une affaire, mais en même temps toutes les ressources propres à triompher de ces difficultés : c'est à cela que j'ai dû ma supériorité. Je dois l'avouer pourtant, quinze ans de succès non interrompus m'avaient entraîné à un excès de confiance qui me faisait abonder dans mon sens. J'apercevais les obstacles, mais j'en tenais peu de compte, parce que j'avais toujours su les vaincre. Je n'ignorais pas que la Russie, adossée à la mer glaciale et aux déserts de la grande Tartarie, était difficile à subjuguer : qu'il serait impossible de poursuivre son armée et son gouvernement, s'ils décampaient devant nos aigles jusqu'à l'Oural ; mais je savais aussi que plus cette puissance est vaste, plus elle dépend de son centre de vie ; or ce centre de vie, c'est Moscou, Petersbourg et l'armée.

J'avais la plus grande estime pour l'armée russe ; si mes bulletins et le Moniteur ont été rédigés quelquefois de manière à faire soupçonner le contraire, c'est que j'avais mon intérêt à ce que la chose fût ainsi : mais plus j'avais de considération pour cette armée, plus j'étais convaincu qu'elle faisait toute la force de la Russie. Je pensais que l'amour-propre des Russes ne leur permettrait pas d'évacuer la Lithuanie sans une bataille générale ; et si je remportais entre Wilna, Smolensk ou Witepsk, une victoire comme

Friedland ou Austerlitz, l'Europe entière ne serait-elle pas à mes pieds? Aurais-je jamais livré bataille avec un plus grand but, un résultat aussi immense et des probabilités aussi positives? J'avais décidé du sort de l'Europe à Austerlitz et à Friedland avec 80 mille hommes, n'était-il pas plus probable que je le fixerais avec 450 mille. Et si la fortune voulait que je livrasse une première bataille indécise comme celle d'Eylau, que j'y perdisse un nombre égal de braves, sans obtenir de résultat, ne me restait-il pas 400 mille hommes sous la main pour recommencer et obtenir enfin un de ces succès dont j'ai accablé mes ennemis durant vingt ans?

Avec tant de probabilités pour moi, fallait-il laisser à mon successeur la tâche de soutenir sur la Vistule une Pologne imparfaite: et de tenir tête en même temps à l'Angleterre, et a tous ceux qui, après moi, voudraient faire revivre les intérêts des Bourbons? Sans doute il eût mieux valu laisser à mon fils la chance d'une lutte incertaine au Nord, que d'aller mourir en exil à St.-Hélène; mais quand tout militait en faveur de cette entreprise; quand on pouvait, en quelque sorte, la réduire à une combinaison de mouvements de magasins, en m'accordant la presque certitude de vaincre dans les combats, tout ajournement ne semblait-il pas une faute

qui devait mettre du côté de mes ennemis les chances qui aujourd'hui étaient en ma faveur? Je l'avoue, je fus si fort dans l'illusion, que je regardais cette guerre comme beaucoup plus sûre, ayant l'Autriche et la Prusse avec moi, que ne l'avait été ma course sur Eylau en 1807, alors que l'Autriche pouvait descendre sur mes derrières entre l'Elbe et l'Oder, relever le courage des Prussiens, et me fermer toute retraite. Aujourd'hui je partais basé sur Dantzick, sur Graudentz, sur Modlin, sur Varsovie, à la tête des forces de toute l'Europe, comment prévoir un fâcheux résultat!!

A ces raisons concluantes, j'ajoutais que je ne craignais point les partis; que je gouvernerais l'empire de mon quartier-général, comme dans les guerres précédentes; que l'impératrice assisterait à mon conseil; que la nation entière, classée en trois bans, donnerait 120 mille hommes du premier ban dans la vigueur de l'âge, qui, organisés en cohortes et commandés par des cadres tirés de la ligne, vaudraient des vétérans pour garder nos places, nos ports et l'intérieur de la France. Je ne craindrais pas l'Allemagne, puisque j'emmènerais avec moi des corps d'élite d'Autrichiens et Prussiens comme ôtages. Je ne redoutais pas des débarquements de la part des Anglais, assez occupés à nous

tenir tête en Espagne, et dégoûtés par l'expédition d'Anvers. Enfin, quant aux vivres, j'achèterais aux Polonais les grains dont ils ne savaient que faire, je les entasserais à Dantzick au lieu de les exporter. En échange de cet argent, les Polonais me fourniraient 50 mille bons soldats; j'achèterais des bœufs en Gallicie; j'organiserais vingt nouveaux bataillons du train des vivres, pour augmenter nos transports (1). La Prusse nous devait des millions depuis la paix de Tilsit; elle me céderait les grands magasins qu'elle avait amassés. J'aurais derrière moi pour un an de vivres. Toutes ces mesures me rassuraient : je n'avais envie d'imiter ni Cambyse, ni l'empereur Julien, ni Crassus; et je croyais bien m'être entièrement mis à l'abri d'un désastre pareil à celui qu'ils essuyèrent. Je pouvais échouer et revenir sur la Vistule; mais c'était, selon moi, le maximum du mal qui pouvait m'arriver. Les chances de l'entreprise bien posées, il ne fallait

---

(1) Dans le moment de repos qui suivit la bataille d'Eylau, Napoléon avait senti l'avantage d'organiser militairement les équipages des vivres qui étaient auparavant des charretiers loués par une compagnie de fournisseurs. Il les organisa en bataillons d'équipages militaires, traînant 150 grands caissons à quatre chevaux, à l'instar du train d'artillerie.

plus que reconnaître si le moment de la tenter était venu, et s'il y avait moyen de la différer.

Explications vagues avec la Russie.

Jusque là les récriminations s'étaient bornées à des plaintes vagues et à des explications incomplètes, à des rassemblements de troupes réciproques : les griefs ne manquaient pas, mais on les articulait tout bas, de crainte de brusquer une rupture dont chacun semblait redouter les conséquences, ou désirer du moins l'ajournement. Je savais seulement que la Russie se plaignait de l'augmentation du duché de Varsovie, des réunions faites à mon empire et notamment de celle d'Oldenbourg : elle désirait Dantzick en échange de cette principauté; mais quant au duché, elle ne pouvait rien articuler de positif, sinon qu'elle avait droit de se plaindre et de concevoir des craintes; elle laissait entrevoir que le seul moyen de la satisfaire eût été d'exécuter littéralement les articles du traité de Tilsit relatifs à la Pologne. Quant à moi, je me plaignais des infractions au système continental, des nouvelles lois contraires au commerce français et des rassemblements de troupes.

Motifs qui me font tenir au système continental.

Si la Russie eût consenti à rester dans le système continental, je n'aurais pas mieux demandé que de maintenir nos relations, car ce système commençait à porter ses fruits. La détresse des fabriques anglaises se manifestait dans les ré-

voltes d'ouvriers contre des machines qui doublaient les produits, lorsque tous les débouchés étaient fermés. La misère de la classe manufacturière était à son comble. Au parlement même, Brougham signalait les ordres du conseil britannique comme les causes de la détresse publique : les billets de banque perdaient considérablement, et le change sur Londres, tombé à 70 pour cent, dénotait la situation des rapports du continent avec l'Angleterre. Il m'en coûtait trop de devoir renoncer à tous les avantages de mon système, à l'instant où je me flattais d'en recueillir les fruits. S'il fallait voir arriver ce résultat par un rapprochement de la Russie et des Anglais, alors la guerre me paraissait préférable, parce que du moins j'espérais frapper deux coups à la fois. Le premier, de provoquer le rétablissement de la Pologne; le second, de forcer la Russie, ainsi affaiblie, à reprendre le système continental. Je me flattais même que le grand déploiement de forces que je mettrais sur pied effraierait le cabinet de St.-Pétersbourg, qui ne me supposait pas autant de moyens, et que cela suffirait pour aplanir tous nos différends. Je ne pouvais reculer sans faiblesse, et Alexandre, de son côté, avait résolu de secouer les obligations que lui imposait un traité dont toutes les bases se trouvaient déja sapées.

Il n'était guère plus facile de nous entendre sur les autres points. Je consentais bien à m'interdire toute coopération au rétablissement de la Pologne ; mais remettre les choses sur le pied convenu à Tilsit était difficile à cause de la Galicie qu'on y avait annexée.

Occupation de la Poméranie suédoise.

Pendant que nous échangions nos griefs réciproques, les événements se pressaient de manière à les augmenter. Le dépôt anglais du rocher d'Héligoland était devenu un des plus riches bazars de l'ancien monde ; c'était aussi un arsenal militaire et politique. De là les marchandises coloniales se répandaient dans le Nord sous le pavillon américain, et sur les côtes entre la Hollande et Lubeck par de petits caboteurs contrebandiers. L'occupation des villes anséatiques leur avait fermé tout accès ; mais il restait le port de Stralsund et la Poméranie suédoise qui, malgré les déclarations officielles du cabinet de Stockholm, faisait en fraude un trafic considérable. Je n'étais pas plus content de la marche politique de Bernadotte que de ce commerce clandestin, et j'ordonnai à Davoust d'occuper la Poméranie dans les premiers jours de janvier. Il eût été assez ridicule d'avoir amené la Russie, le Danemarck, la Prusse, l'Autriche et l'Espagne à fermer leurs ports, tandis qu'on eût souffert la contrebande dans ceux de la Suède,

qui demeuraient à notre discrétion. Bernadotte irrité cherche un appui en Russie, et porte à St.-Pétersbourg des plaintes amères contre une agression que sa conduite seule a provoquée. Au point où nous en étions avec la Russie, une telle démarche était de nature à faire sensation. L'empereur Alexandre, qui se persuadait, depuis 1809, que j'allais l'attaquer, devait considérer cette mesure comme un avant-coureur. D'un autre côté, la prudence avait exigé que je renforçasse la garnison de Dantzick; car si la Russie se déclarait et que la Prusse se rangeât de son côté, Dantzick pouvait être sérieusement attaquée. J'en fis porter la garnison à 20 mille hommes : celles de Stettin, Custrin et Glogau furent également renforcées. C'était encore aux yeux de la Russie la preuve d'une prochaine agression, et un venin de plus versé sur la blessure encore saignante de l'augmentation de puissance du duché de Varsovie, et de la réunion d'Oldenbourg.

Alliance avec la Prusse.

Pendant que mes propositions et les réponses de la Russie couraient les grands chemins, et qu'on annonçait de Pétersbourg l'envoi du comte de Nesselrode avec de nouvelles explications, je songeais au parti que j'avais à prendre avec la Prusse. Depuis un an elle m'offrait d'entrer dans mon alliance; je pensais bien que je l'y entraînerais d'un mot. On a cru que, ne pouvant pas

trop m'y fier, j'eusse mieux fait d'achever le dépècement de la monarchie du grand Frédéric qui se trouvait entourée de mes troupes. Cette assertion, quoique spécieuse, n'est pas sans réplique. Le roi avait toujours montré un caractère d'une droiture extrême : si l'humiliation de la paix de Tilsit l'indisposait contre moi, il était possible néanmoins qu'il entrât franchement dans mon système, pourvu qu'il entrevît la possibilité de rétablir sa monarchie sur le pied où elle se trouvait en 1806. S'il avait plus à espérer de moi que de mes ennemis, il pouvait s'attacher sincèrement à ma cause. Son armée et sa nation n'eussent sans doute pas été si faciles à ramener ; toutefois il y aurait eu un moyen, c'eût été de revenir à l'idée que J...... m'avait suggérée en 1806, c'est-à-dire, de lui donner ou le royaume de Pologne, ou la présidence de la Confédération du Rhin avec des indemnités. De tous les partis, celui de lui donner le royaume de Pologne eût été peut-être le plus sage. Si cette mesure n'eût pas été aussi avantageuse que le rétablissement complet du trône de Sobieski, elle eût mieux valu que de laisser la Pologne incomplète et entourée d'ennemis jaloux de la partager de nouveau. C'eût été pour les Prussiens un grand véhicule à me rester fidèles, et pour les Polonais l'espoir d'un heureux avenir. Il eût été facile d'indem-

niser le roi de Saxe. Si j'avais voulu détruire la Prusse au début des hostilités, je me serais vu forcé d'employer 100 mille hommes à soumettre et à garder la monarchie : c'eût été me donner gratuitement la chance d'une Vendée allemande dans les montagnes de la Silésie et dans les forêts de la Marche. Je pris un terme moyen : m'attacher le roi de Prusse par des espérances d'indemnités sur la Courlande ; surveiller en même temps son pays par une réserve de 50 mille hommes qui alimenterait mon armée agissante de recrues, et lui servirait de dépôts : tel fut mon système.

J'avoue que c'était un de ces *mezzo termine* qui ne décident rien, et que, si on eût pu prévoir la moindre chance de revers, il eût mieux valu adopter un parti prononcé. La crainte de trop faire pour un pays mal disposé envers moi m'empêcha de satisfaire amplement le cabinet de Berlin; la crainte de m'attirer sur les bras un embarras que je devais éviter en allant me lancer dans une si grande entreprise m'empêcha d'agir hostilement envers lui. C'était déja un grand avantage que de m'assurer un corps auxiliaire de 20 mille hommes et les ressources d'un pays prêt à compter dans les rangs ennemis : si c'était un allié peu sûr, je me flattais bien que la victoire le retiendrait sous mes drapeaux.

Je chargeai donc le duc de Bassano de rentrer en explication avec Krusemarck sur les propositions précédemment faites par sa cour, et il ne fut pas difficile de nous entendre. Le traité d'alliance fut signé le 26 février. Tout en cherchant à se rallier à ma cause, Frédéric-Guillaume avait fait plusieurs démarches à Pétersbourg, afin d'éviter une rupture et d'engager la Russie à un accommodement. Ses efforts, bien naturels pour détourner l'orage qui menaçait de l'entraîner dans son tourbillon, et dont toutes les chances devaient être également déplorables pour la Prusse, n'eurent aucun effet.

Mission pacifique donnée à Czernitscheff.

Dès que l'alliance avec le cabinet de Berlin fut signée, je voulus tenter un dernier effort pour obtenir ce que je désirais, tout en évitant la guerre. Les communications par nos ambassadeurs n'ayant amené aucune explication satisfaisante, et le comte Nesselrode, dont on avait annoncé la prochaine arrivée comme un gage de conciliation, ne devant plus venir, j'appelai le colonel Czernitscheff, aide-de-camp d'Alexandre, qui résidait près de moi depuis la campagne de 1809. Je le chargeai de porter à son maître les vœux que je faisais pour une négociation à l'amiable, des griefs que je réduisais à deux de part et d'autre. Je suis prêt à prendre l'engagement de ne rien ajouter au duché de Varsovie ;

je donnerai une indemnité pour Oldenbourg; mais, comme j'ai occupé ce pays dans la seule vue de couper toute communication clandestine avec l'Angleterre, je ne puis accorder Dantzick, qui serait bientôt un entrepôt anglais. J'offre en échange Erfurth et son territoire. Enfin, si l'empereur veut maintenir le système continental, j'accéderai au système des licences exceptionnelles à accorder aux négociants russes, pourvu que les lois du commerce contraires à la France soient modifiées par un nouveau traité.

Czernitscheff part avec ces propositions, mais il emporte avec lui un état de situation de nos forces qu'il s'est procuré par la félonie d'un commis des bureaux de la guerre; état peu important dans le fond, car il est à peu près impossible d'en cacher long-temps les bases à l'œil scrutateur des agents diplomatiques de l'étranger : d'ailleurs il ne devait rien apprendre de neuf à l'empereur Alexandre, puisqu'il ne pouvait porter à moins de 200 mille le nombre des troupes françaises disponibles pour l'expédition; et que la force des autres contingents, très-bien connue de toute l'Europe, ne s'élevait pas à un moindre nombre.

Alliance offensive et défensive avec l'Autriche.

Dans cet intervalle, l'Autriche aussi vient de signer avec moi une alliance plus étroite que le lien de famille qui nous unissait. La position

dans laquelle je m'étais trouvé après Eylau me faisait sentir la nécessité de la lier à mon entreprise : je savais bien qu'un mariage n'empêchait pas une médiation armée, et je me souciais peu qu'elle m'offrît sa médiation lorsque je serais enfoncé au cœur de la Russie. Le cabinet de Vienne alla au-devant de mes désirs en m'offrant lui-même de partager les chances de la guerre : il me proposa ce que j'aurais à peine osé lui demander, et le traité fut signé le 14 mars.

ésolutions le l'empeur Alexan- :e sur ses ›roposi- ions en- oyées par Czernit- scheff.

Pendant que nous traitons, Czernitscheff a fait toute la diligence d'un courrier russe; il arrive le 10 mars. L'empereur Alexandre ne trouve rien dans sa mission qui puisse le faire dévier de la ligne qu'il s'est tracée. Les situations qu'il apporte constatent ma puissance, moins forte peut-être qu'elle ne l'est réellement; mais on connaît approximativement mes ressources, et à 50 mille hommes près l'état doit en être exact. Alexandre ne voit rien là qui doive l'encourager ni l'effrayer : il est résigné, car il a pris son parti. Il confie à ses plus intimes qu'il ne peut plus se fier à mes promesses sur le duché, puisque je n'ai pas scrupuleusement tenu la même promesse faite à Tilsit, et que d'ailleurs le duché d'aujourd'hui est déja le double du duché consenti par ce traité. Il déclare que si je m'y soumets pour quelques années, il est certain que

je recréerai la Pologne, aussitôt que les Anglais seront chassés de la péninsule. Tant que j'aurai une petite armée à Dantzick, une autre sur l'Oder et des alliés polonais sur le Niémen, il ne saurait être tranquille sur l'avenir de la Russie ; et pour gage de ma sincérité, il ne saurait demander moins que l'évacuation totale de la Prusse et de ses forteresses, ainsi que celle de la Poméranie suédoise.

Ainsi une méfiance qui n'a rien que de très-naturel devient la base de propositions qui devront me paraître d'autant plus extraordinaires, que la puissance dont on m'imposera l'obligation d'évacuer le territoire vient de s'allier avec moi offensivement et défensivement.

Un mois entier se passe sans que la réponse aux propositions de Czernitscheff soit expédiée. Vers le même temps, une de ces intrigues dont les cours sont si souvent le théâtre avait ajouté aux méfiances de l'empereur Alexandre.

Le conseiller intime Speranski, homme de mérite, avait correspondu avec la secrétairerie d'état par l'entremise de Locré, relativement à l'organisation du conseil d'état, institution précieuse pour la préparation des lois, et que l'empereur désirait introduire en Russie. Les ennemis de Speranski l'accusèrent, dit-on, d'avoir facilité, sous le cachet de ces communications

confidentielles, une correspondance coupable avec moi ou mon ministère. S'il faut en croire des rumeurs publiques, il ne s'agissait de rien moins que de changer la forme de l'état, et si Speranski n'y a pas trempé, on l'accuse du moins d'avoir eu la faiblesse de faciliter les communications de ces projets. Selon d'autres versions, on ne lui reproche que de s'entendre avec moi pour consolider mon ascendant sur son maître. Quoi qu'il en soit, Speranski fut subitement arrêté, et conduit en Sibérie. Après la guerre, Alexandre désabusé s'empressa de le nommer gouverneur du pays où il avait été exilé; mais pendant deux ans il conserva, contre un de ses meilleurs serviteurs et contre moi, une défiance qui ne peut être que le résultat d'une odieuse trame, et qui eut certainement une grande influence sur ses déterminations (1).

(1) L'auteur a dû professer ici la même manière de voir que les écrivains qui ont affecté de chercher des causes extraordinaires au changement de sentiments de l'empereur Alexandre; mais il ne faut pas aller si loin pour trouver ces causes. La réunion d'Oldenbourg et le traité de Vienne suffisaient; la première attentait à l'honneur de la famille d'Alexandre; le second attentait aux intérêts les plus manifestes de la Russie. Politiquement parlant, cette réunion d'Oldenbourg était un enfantillage qui eût fort peu importé à l'empire des czars; mais moralement c'était une autre

Pendant qu'on délibérait et qu'on se préparait à la guerre à Pétersbourg, je négociais avec Londres. Fort de la position avantageuse que m'assurent les deux alliances importantes qui placent presque toute l'Europe sous mes bannières, je veux, avant de jeter le gant et de

Propositions de paix à l'Angleterre.

---

affaire. L'héritier de cette principauté était l'époux de la grande duchesse Catherine, femme extraordinaire par sa beauté, son génie, son esprit, et justement chérie de l'empereur Alexandre : en la dépouillant par un simple décret impérial, sans aucune négociation préalable, c'était blesser doublement la famille de Holstein, qui occupe le trône de Pierre-le-Grand. C'était une affaire de ménage qui dut affecter profondément l'empereur Alexandre déja très-mal disposé par le traité de Vienne. Il eût fallu de grandes réparations et de fortes indemnités au duc et à la duchesse d'Oldenbourg pour faire oublier ce procédé. Depuis ces deux événements, la paix n'était plus possible.

M. Fain a débité de belles homélies sentimentales sur l'amitié d'Alexandre pour Napoléon, et n'a recherché que dans de petites passions la cause de l'altération de ses sentiments. Il aurait dû se rappeler que les intérêts de l'état l'emportent sur les affections personnelles. D'ailleurs c'est un singulier ami pour un grand souverain, celui qui dépouille ses sœurs de leurs états, qui réunit la moitié de l'Europe sans en rien dire, qui menace son empire de le reléguer en Asie, enfin qui exige la ruine du commerce de son allié au profit du sien.

M. Fain eût mieux fait de dire comme son héros l'a dit lui-même, à Ste.-Hélène, que l'édifice élevé par Napoléon, dont le sommet touchait au Niémen, était trop loin de sa

tirer l'épée, faire encore un dernier appel à l'Angleterre. C'est elle qui est la cause première de la lutte qui va s'engager avec le Nord : c'est en traitant avec elle que je pourrai renoncer au système continental, et ajourner indéfiniment mes vues ultérieures sur la Pologne. Je charge le duc de Bassano de rédiger, le 17 avril, une note directe à lord Castlereagh pour lui proposer la paix.

Nos différends ne roulent plus sur quelques colonies : ces petits intérêts secondaires ont disparu sous l'immense prépondérance maritime de nos ennemis, et au milieu des questions plus importantes qui s'agitaient entre nous. Tous nos différends actuels se rapportent à l'existence de l'Espagne, du Portugal et des Deux-Siciles. Je propose de proclamer l'indépendance de l'Espagne sous la dynastie régnante, de rendre le Portugal à la maison de Bragance, de laisser

---

base et trop frêle pour ne pas s'écrouler après lui, s'il ne parvenait pas à affaiblir la Russie. Il y aurait de la grandeur à convenir qu'on était trop puissant pour ne pas vouloir achever cet immense édifice; il n'y a que de la niaiserie ou du charlatanisme à présenter Alexandre comme une dupe ou un Céladon politique. Napoléon pouvait dire comme Mahomet à Zopire :

Je me sens assez grand pour ne point t'abuser.

Naples à Murat et la Sicile à Ferdinand. Ces questions semblaient fort aisées à résoudre : et cependant c'étaient des questions vitales pour l'Angleterre autant que pour nous. Proposer au cabinet de Londres de reconnaître Joseph, quand Wellington venait d'enlever Ciudad-Rodrigo et Badajoz, et quand la prochaine guerre de Russie lui promettait des succès bien plus importants, c'était courir la chance probable d'un refus.

Lord Castlereagh demanda naturellement si par dynastie régnante en Espagne, j'entendais mon frère Joseph ou Ferdinand VII. Il était impossible que le prince régent reconnût le premier, il était plus difficile encore que je rétablisse le second. Aussi la négociation, qui n'était qu'une démarche d'apparat, tomba d'elle-même au bout de huit jours. On a dit que je pouvais donner la paix au monde par ce peu de mots : *Joseph cédera la place à Ferdinand;* mais que ces mots expirèrent sur les lèvres d'un frère... C'est une phrase spirituelle, mais fort inexacte. On sait ce qui m'avait toujours éloigné de reconnaître Ferdinand : c'était de savoir si l'Espagne serait à nous ou à l'Angleterre. N'ayant pas voulu reconnaître ce prince en 1808, pouvais-je le faire après l'avoir tenu quatre ans captif, et poussé ainsi plus fortement que jamais dans les rangs ennemis? Ce n'était pas comme frère de

Joseph, mais comme chef de la nation française et de ses intérêts, que je repoussais encore cette fois le retour de Ferdinand. Pour qu'il n'y eût plus de Pyrénées, il ne fallait pas qu'un de mes ennemis régnât à Madrid. C'est me faire une sanglante injure de croire que j'eusse précipité la France dans une guerre interminable pour un népotisme d'autant plus absurde, que Joseph ne m'avait pas donné de preuves convaincantes de son attachement à mes intérêts, et je savais très-bien que Philippe V avait déclaré la guerre au successeur de Louis XIV, dix ans après que ce dernier eut compromis l'existence de la France pour le placer sur le trône.

Ultimatum de la Russie.

Le messager qui apportait la réponse de Castlereagh suivit de quelques heures celui qui apportait enfin l'*ultimatum* de la Russie (24 avril). Le prince Kourakin, chargé de me le faire connaître, demande l'évacuation de la Prusse et des places de l'Oder, la diminution de la garnison de Dantzick, la conclusion d'un arrangement avec la Suède, et l'évacuation de la Poméranie. A ces conditions la Russie ne conservera plus de relations directes avec l'Angleterre, mais ne brisera pas avec les neutres. On donnera des licences au commerce russe comme on en donne en France; on s'arrangera pour modifier le tarif des douanes russes à l'avan-

tage du commerce français; enfin, on traitera à l'amiable pour l'indemnité du duché d'Oldenbourg. Ces conditions me parurent moins dures que la forme sous laquelle on les présentait, bien qu'elles offrissent un singulier contraste avec la position où deux grandes alliances venaient de me placer. En les examinant aujourd'hui dégagé de toute passion, je suis obligé d'en convenir; elles n'avaient rien que de naturel dans la situation où la Russie se trouvait lancée par suite de tout ce qui s'était passé depuis 1807. Il était difficile que l'empereur Alexandre me demandât de rétracter la donation de la Galicie au duché, de rendre la Hollande et les bouches du Wéser à leur indépendance, bien qu'il eût été en droit de le faire par la teneur de nos traités. Exiger pour la sûreté de son empire que la Prusse fût évacuée, était fort modéré de sa part; mais demander que cette évacuation précédât tout arrangement définitif, c'était me tracer le cercle de Popilius et me faire essuyer une humiliation gratuite, car de semblables arrangements ne sont jamais que temporaires; or le premier qui aurait eu intérêt à les briser n'eût pas manqué de le faire.

L'évacuation des forteresses prussiennes me paraissait délicate. J'étais certain que la guerre éclaterait tôt ou tard; le terme n'en pouvait être reculé

que de deux à trois ans au plus. Si j'évacuais la Prusse, je livrais ce pays foulé et mécontent à la merci de la Russie; Frédéric-Guillaume se jetterait sans balancer entre les bras d'Alexandre. Déja il lui avait proposé en 1811 d'unir ses forces aux siennes, si celles-ci prenaient l'offensive et s'avançaient sur l'Oder : dans le cas contraire, il laissait entrevoir la crainte d'être entraîné à la guerre dans un sens qui ne lui convenait point. Alexandre, ne se sentant pas en mesure d'entreprendre un mouvement pareil, craignit de compromettre un allié si fidèle, et ajourna ses propositions à une époque plus opportune. Cette circonstance suffit pour démontrer que je ne pouvais évacuer la Prusse sans la jeter dans les rangs de mes ennemis, et sans compromettre le duché de Varsovie, qui eût été envahi et renversé en 15 jours. On répondra que la Prusse étant mon alliée, cette crainte était chimérique; mais la guerre qui avait motivé l'alliance n'ayant plus lieu, et les circonstances étant différentes, la politique du cabinet de Berlin pouvait changer.

Tel est le funeste résultat des fausses positions : ce qui ne paraît aux uns qu'une proposition naturelle et indispensable, semble aux autres un danger manifeste et une source de calamités. Peut-être Alexandre, satisfait de quelques mo-

difications à son système maritime, n'eût-il point abusé de l'évacuation de la Prusse pour ressaisir sa supériorité dans le Nord; peut-être eût-il été satisfait de rendre le commerce et la tranquillité à son empire, augmenté de la Finlande et de plusieurs districts de Pologne; tandis que d'un autre côté il eût occupé les principautés turques qu'il convoitait avec tant de raison. Mais comment garantir que le système d'une modération si parfaite eût été le sien? comment assurer que la Prusse plus inquiète n'eût rallumé les brandons de la guerre, et qu'alors la Russie, forcée de s'intéresser à elle, n'eût armé pour la soutenir?

Mon malheur dans cette occasion provint peut-être d'une trop grande habitude à sonder les profondeurs de l'avenir, à tout embrasser d'un coup-d'œil; j'eusse mieux fait d'être moins prévoyant.

Quant à ce qui concerne le duché de Varsovie, il était à peu près impossible de remettre les choses sur le pied réglé à Tilsit, puisque depuis lors j'avais réuni la Galicie contre la teneur du traité; la séparer de nouveau eût été donner le coup de mort à la Pologne, et cette mesure ne pouvait me convenir depuis que mon mariage avait rompu mon intime alliance avec l'empereur

Alexandre. La Russie ne le demandait pas péremptoirement, mais elle mettait ce grief en avant, et si j'avais cédé sur d'autres points, il est probable qu'elle eût fait revivre cette prétention, trop fondée et trop conforme à ses intérêts pour être oubliée.

Au surplus, je le répète, c'était moins encore le fond des demandes de Kourakin qui me choquait, que la forme qu'on leur donnait. S'il m'eût offert un traité définitif dans lequel l'évacuation de la Prusse eût été stipulée comme une indemnité aux sacrifices souscrits par le même traité, je l'eusse peut-être acceptée ; mais en faire une condition préliminaire à toute explication, c'était me mettre dans la position d'un homme appelé en combat singulier pour demander pardon à son antagoniste avant de s'expliquer sur le sujet de la querelle. Cette formule était si contraire à l'urbanité et au caractère de l'empereur Alexandre, que je ne pus me défendre de quelques soupçons sur une intrigue qui aurait provoqué un changement aussi complet dans sa manière d'agir. Jaloux d'obtenir une explication directe de sa part, je résolus de lui envoyer M. de Narbonne. Cet ancien courtisan, réputé pour ses formes agréables et séduisantes, y joignait assez de finesse et de pénétration pour

remplir cette délicate mission (1). Il reçut le 26 avril l'ordre de partir pour Pétersbourg; le prétexte de son voyage était de communiquer à l'empereur Alexandre les pièces de la courte négociation avec l'Angleterre; mais le but était de chercher à pénétrer le mystère de ses derniers procédés, et de voir s'il y aurait moyen d'obtenir de ce prince qu'il demeurât dans les voies du système continental.

En attendant, mon armée était en marche depuis deux mois; elle venait de traverser en tous sens le territoire prussien, et passait déja Je pars po Dresde.

(1) Napoléon ne pouvait se faire illusion au point de croire que M. de Narbonne pût rien faire à Pétersbourg sur les bases indiquées. La question fondamentale était de rétablir celles consacrées par le traité de Tilsit; or cela était à peu près impossible pour les deux partis. Pour que M. de Narbonne réussît, il aurait fallu qu'il vînt dire : Nous évacuerons la Prusse, aussitôt que nous aurons signé un nouveau traité. Vous craignez la Pologne, et pour vous prouver que nous ne la voulons pas, nous allons rendre la Galicie à l'Autriche, ou donner tout le Grand-Duché à la Prusse; alors vous rentrerez dans le système continental modifié sur de nouvelles bases, et nous trouverons aisément des indemnités pour le duc d'Oldenbourg. Autrement aucun traité n'était possible, et décider Napoléon à de telles propositions l'était encore moins.

(*Éditeurs.*)

l'Oder. Il était temps de m'en rapprocher, pour donner la dernière main à mes préparatifs. Je partis pour Dresde, où je donnai rendez-vous à mon beau-père, au roi de Prusse, et à plusieurs princes allemands qui marchaient sous mes bannières.

Jamais je n'avais déployé ma supériorité dans une assemblée aussi auguste et aussi solennelle; car, depuis le moyen âge, les annales des peuples n'avaient point encore offert de réunion aussi imposante de souverains. Qui eût pu croire que, deux ans après, ces mêmes souverains, assemblés au congrès de Vienne, me mettraient au ban des nations?........................

Rien n'avait été oublié pour augmenter la splendeur de cette réunion. J'y avais amené l'élite des théâtres de Paris; les fêtes, les concerts et les spectacles préludaient à la grande tragédie que nous nous apprêtions à jouer.

L'histoire recueillera ce que les témoins oculaires ont raconté de l'ascendant merveilleux que j'avais pris sur les princes alliés à ma fortune, et de la splendeur que ma cour déploya pendant son séjour à Dresde. Il ne s'agit pas de raconter ici les fêtes dont on m'obsédait, ni les anecdotes qui constatent ma supériorité; j'ai entrepris d'expliquer mes actions de politique et de guerre, et non des aventures de salons.

Ce que je ne puis passer sous silence, c'est la première entrevue de Marie-Louise avec son père. Il l'avait envoyée à ma cour en victime expiatoire; il la retrouvait rayonnante de satisfaction, de gloire, fière de ma puissance, assise sur le premier trône de l'univers, non sur un trône usurpé, comme des fous le prétendent, mais sur un trône élevé par mon génie et mon épée.

Animé de sentiments bien différents de ceux de son gendre, l'orgueilleux descendant des comtes de Hapsbourg aperçoit à peine les rayons de gloire que je fais rejaillir sur sa fille; mais il apprend avec transport à Marie-Louise, qu'elle est épouse d'un descendant des princes de Trévise, et qu'elle a pu me donner la main sans déroger!!! Je lui laissai la petite satisfaction de croire les généalogies vraies ou fausses que la cupidité a déterrées dans de vieux parchemins; bien convaincu que le Bonaparte qui avait régné à Trévise n'était point de la même famille que la mienne, mais que s'il avait des descendants, ceux-ci pourraient se targuer un jour avec plus de raison d'être les miens.

J'apprends à Dresde que l'empereur Alexandre a quitté sa capitale pour se rendre à Wilna: il est à craindre que Narbonne ne tarde beaucoup à l'atteindre. Je dicte à Maret une lettre pour

Démar prescri Laurist

Lauriston, mon ambassadeur à Pétersbourg; je le charge de faire son possible pour arriver jusqu'à l'empereur, afin de chercher à ranimer ses anciens sentiments pour moi, et pénétrer la véritable cause de son changement, que j'attribuais à des intrigues, au lieu de la trouver tout simplement dans ce qui se passait en Europe depuis trois ans (1). Ces démarches pacifiques, qu'on a fait sonner si haut, et qui ne pouvaient mener à rien, si les causes de dissidences politiques ne cessaient, n'étaient point dénuées de franchise au moment où je les fis; mais leur sincérité consistait à obtenir d'Alexandre tout ce qui me convenait, un traité de commerce avantageux, le maintien du système continental, et l'adhésion à tout ce que j'avais fait à ma convenance depuis trois ans. Si j'avais pu l'obtenir sans la guerre, je l'aurais préféré, et j'eusse volé en Espagne; en cas de refus, je poursuivais alors mon entreprise déja commencée, puisque mes troupes, affluant des quatre coins de l'Europe, arrivaient sur la Vistule.

---

(1) En admettant que l'intrigue ourdie contre Speranski, et autres petits moyens de cette espèce, eussent envenimé les sentiments d'Alexandre, il faut convenir que ce n'était pas là la cause de ses armements. On sait ce qu'il avait dit à Caulaincourt, en recevant le traité de Vienne; et ce que la réunion d'Oldenbourg imposait à son bonheur.

Retour de Narbonne.

J'attendais avec impatience le retour de Narbonne. Enfin il arrive le 28 mai : il a trouvé l'empereur Alexandre à Wilna, sans jactance comme sans faiblesse ; il ne saurait rien ajouter ni retrancher à ce qu'il m'a fait communiquer par Kourakin. La lutte est désormais inévitable.

Mission de Pradt à Varsovie.

Les nouvelles reçues de Wilna annoncent que l'empereur de Russie comble les Polonais-Russes de graces et de bons traitements. Il devient plus urgent que jamais d'agir sur la Pologne, et de la faire déclarer. J'avais eu, à la fin de 1811, le projet d'envoyer à cet effet Talleyrand à Varsovie pour préparer, de concert avec les Polonais de toutes les provinces, les mesures nécessaires à la restauration de leur pays. Depuis la scène que je lui avais faite à mon retour d'Espagne, il vivait étranger aux affaires et brûlait d'y rentrer. Cette mission était une œuvre de ruse et d'intrigue ; il fallait ourdir adroitement une trame : c'était lui fournir une occasion de reprendre la direction de notre politique. Mais le vindicatif diplomate n'eut rien de plus pressé que de faire ébruiter sa mission à Vienne, où elle devait être plus cachée que partout ailleurs : c'était un charme à ses yeux de faire avorter mes projets. J'eus peine à contenir l'indignation que devait m'inspirer un pareil procédé, qu'on peut qualifier d'attentat contre les intérêts de la France : j'hésitais à pro-

noncer son exil; mais il avait été initié aux plus grands secrets de l'état, il fallait le perdre ou l'enfermer pour la vie; et je n'eus pas la force de m'y décider. Le bruit que cette affaire avait fait me força à différer la mission jusqu'après l'alliance avec l'Autriche. J'en chargeai enfin M. de Pradt, archevêque de Malines, prêtre plus ambitieux que rusé, mais plus vain encore qu'ambitieux. Il avait de l'éloquence, de la verve; j'espérais qu'il saurait exciter l'enthousiasme des Polonais. Je lui ouvre toute ma pensée; j'espère gagner deux batailles et dicter la paix à Moscou. Mais si la guerre traîne en longueur, je laisserai cent mille auxiliaires aux Polonais pour qu'ils achèvent eux-mêmes l'ouvrage de leur restauration. Il s'agit donc d'exciter leur patriotisme au plus haut degré, et de les déterminer aux plus grands sacrifices; car c'est leur existence qui va me mettre les armes à la main. Je quitte Dresde le 29 mai pour me rapprocher de mon armée, et je rejoins mon quartier-général, par Posen, à Thorn.

Je joins mon armée sur la Vistule.

A peine ai-je quitté la capitale de Frédéric-Auguste, que M. Signeul y entre de retour de Stockholm. C'est un intime de Bernadotte que j'ai chargé d'aplanir les difficultés qui s'étaient élevées avec la Suède. Il annonce que tout est oublié, et que le prince royal est prêt à se ran-

ger même franchement sous nos bannières; mais qu'il lui faut un subside pour l'aider à la guerre, et la Norwège pour le dédommager de ses sacrifices. Je n'étais ni en position ni d'humeur à marchander un allié peu sûr pour me l'attacher aux dépens de celui qui s'était montré si fidèle. Une diversion suédoise par Torneo, près du pole, ne pouvait pas agir sur la grande question de manière à me faire souscrire à de telles conditions, qui n'excitèrent que mon courroux.

Projets pour la campagne.

Pénétré de l'importance de la lutte qui allait s'engager, je rassemblai l'armée la plus nombreuse qui eût jamais combattu en Europe (1); renforcé par les troupes que me fournirent la Prusse, l'Autriche et les princes de la Confédération, je me trouvai à la tête de 480 mille hommes, qui traversèrent la Prusse et le duché de Varsovie, dans les mois d'avril et de mai, pour se porter sur le Niémen. Ceux qui s'imaginent que j'avais un plan de campagne profondément calculé d'avance, se trompent; je n'ai jamais cru à la possibilité d'un tel plan où l'on prétendrait enchaîner une longue série d'événements. J'espérais que les Russes défendraient

(1) Les grandes invasions des Cimbres, des Huns, etc., n'ont jamais présenté une masse de combattants pareille à celle de l'armée de 1812.

la Lithuanie; je me croyais certain de gagner la bataille, s'ils l'acceptaient. Les circonstances du moment devaient décider le reste.

Diversion opérée des Turcs.

Je comptais encore sur une diversion plus ou moins forte de la part des Turcs, car les négociations traînaient à Bucharest, et j'espérais que leur intérêt manifeste l'emporterait. Dès que le traité d'alliance avec l'Autriche eut stipulé l'intégrité de l'empire ottoman, je chargeai Andréossi, mon ambassadeur à Vienne, de se rendre à Constantinople, à l'effet d'y concerter une alliance et un plan d'opérations communes. Des retards provenant de l'expédition du firman du grand-seigneur le retinrent aux frontières, et il arrivait à peine, lorsque je franchissais le Niémen. Déja il n'était plus temps; l'or de l'Angleterre et les intrigues des Morouzzi avaient corrompu le divan et le visir même; et ces ignorants disciples de Mahomet firent la paix au moment où ils pouvaient réparer les suites d'un siècle de guerres malheureuses. Cette paix, qui fut signée le 25 mai, au quartier-général russe de Buckarest, ne me fut connue qu'au moment où je franchissais le Niémen. Des Français qui ont appris l'histoire de mon règne à Constantinople ont justifié les Turcs à mes dépens, en m'accusant d'avoir voulu les sacrifier. Les affaires d'Espagne me forcèrent en effet

d'abandonner à Erfurth les intérêts des Musulmans pour me concilier la Russie; mais dès que j'allais attaquer cet empire rival au cœur, je redevenais l'allié naturel des Turcs. Il ne fallait pas grand génie pour sentir cette vérité, et profiter de l'occasion que je leur offrais de reconquérir d'un seul coup tout ce qu'ils avaient perdu depuis Pierre-le-Grand. Ce n'était pas pour mon bon plaisir qu'ils devaient entrer en campagne, mais bien pour leur plus grand intérêt. Ils firent au contraire une paix onéreuse, et cédèrent la Bessarabie à l'instant le plus opportun qui se fût jamais présenté pour entreprendre une guerre avec des chances certaines de succès.

Je comptai sans doute trop sur l'intérêt manifeste des Turcs à me seconder; car si je ne l'avais pas cru au-dessus de toutes les petites intrigues, j'aurais pu semer 2 ou 3 millions entre les conseillers de Mahmoud pour obtenir la diversion de 100 mille Turcs sur le Dniéper. J'avais eu un instant l'idée de porter l'armée du vice-roi d'Italie par les provinces illyriennes sur la Servie, afin de la réunir à celle des Turcs. Je pensais que ce secours direct les encouragerait, et détruirait l'impression fâcheuse que mes rapports passagers avec la Russie avaient pu produire sur eux. Sébastiani avait obtenu d'eux,

en 1807, le passage d'un corps auxiliaire de 25 mille hommes; j'aurais désiré en envoyer 50 mille : malheureusement les temps étaient changés, et la difficulté de concerter une telle opération avec ces barbares me fit renoncer à ce projet, qui nous eût assuré une puissante diversion pour l'invasion de la Podolie.

Dispositions des Russes.

Si j'avais eu un plan tout formé, la position que venaient de prendre les Russes m'eût bientôt forcé à en dévier, car il eût été impossible de supposer qu'ils restassent divisés sur leurs frontières, comme ils le firent. Ils avaient mis sur pied trois armées : la première, commandée par le général Barclay, forte de 130 mille hommes, cantonnait derrière le Niémen depuis Rossiény jusqu'à Lida (1); la deuxième, commandée par le prince Bagration, forte de 50 mille hommes, cantonnait dans les environs de Wolkowisk, faisant face à la trouée entre le Niémen et le Bug; enfin la troisième, commandée par le général Tormassof, comptant 40 mille combattants, se trouvait derrière le Bug dans

(1) Wittgenstein, à droite, vers Rossieni; Baggavouth, entre la Wilia et cette ville. Tuczkof, à Troki; le 4e corps, à Olkeniki, route de Merecz; enfin, Doctorof à Lida; les gardes et réserves, autour de Wilna. Des troupes légères seulement bordaient le Niémen.

les environs de Loutsk. Platof avec ses Cosaques était en face de Grodno. Il y avait une grande divergence dans les opinions des généraux russes: l'amiral Tchichagof, qui avait succédé à Kutusof en Moldavie, avait imaginé de pénétrer par la Servie et la vallée du Danube en Illyrie et en Italie; le prince Bagration voulait envahir le duché de Varsovie, dissoudre l'armée polonaise, ruiner nos établissements, et disputer le pays entre la Vistule et le Niémen; Barclay voulait attendre l'ennemi; le faiseur Fuhl voulait nous laisser engager en Lithuanie, se réfugier à Drissa, et faire agir sur nos flancs les armées de Bagration et Tormassof, l'un sur le Bug, l'autre par Pinsk. On en était à discuter encore les projets, lorsque nous nous avancions de tous côtés sur le Niémen comme une tempête menaçante. Depuis le milieu de juin nous traversions la vieille Prusse. Je passais successivement aux environs de Kœnigsberg, Insterbourg et Gumbinen la revue des belles troupes qui s'amoncelaient de toutes parts, et je concentrais ma masse principale sur Wilkowisk et Kowno.

ARMÉE RUSSE.

	batail.	escad.	régim. cosaq.
1er Corps. Wittgenstein; divons, Berg, Sazonof, Kakowskoi..........	28	16	3
2e — Baggavout; divons, Olsousief, prince Eugène de Wurtemberg....................	24	8	»
3e — Touczkof; divons, Kanownitzin et Strogonof.............	26	6	»
4e — Schouwalof et Ostermann; divisions, Tschoglokof et Bachmetief..................	22	8	»
5e — Grand-duc Constantin; gardes et réserves, Yermolof, Depreradowitsch, Galitzin....	26	20	»
6e — Doctorof; divons, Kapzewicz, Likatschef...............	24	8	»
1er Corps de cavalerie; Ouvarof..........	»	24	»
2e — — Korf...........	»	24	»
3e — — Pahlen..........	»	24	»
Cosaques de Platof.................	»	»	14
TOTAL...........	150	138	17

Environ 130 mille hommes, sans les 8 mille cosaques de Platof.

	bataillons.	escad.	régim.
7e Corps. Raefsky, Paskiewiez, Kolubakin, Wassiltchikof...............	24	8	»
8e — Borosdin, prince Charles de Mecklenbourg, Woronsof, Newerosski.....................	22	20	»
4e — de cavalerie; Sievers..........	»	24	»
Cosaques.........................	»	»	9
TOTAL.........	46	52	9

Environ 45 mille hommes.

		bataill.	escad	rég.
Armée de Tormassof.	Corps de Kamenski; div^ons Scherbalof.........	18	8	»
	— de Markof; deux divis.	24	8	»
	— de Saken; divisions, Sorokin, Laskin.......	12	24	»
	Cavalerie de Lambert.......	»	36	»
	Cosaques.................	»	»	9
	TOTAL..........	54	76	9

Environ 40 mille hommes.

Armée de Moldavie; amiral Tchichagof.	Division de Langeron.......	12	8
	— de Essen..........	12	8
	— de Woinof.........	11	12
	— de Boulatof........	6	20
	Corps de Sabaneef, resté en observation.......	9	8
	Division de Servie.........	9	8
		59	64
Corps de Finlande; général Steinheil.....		16	3

L'organisation changea à la fin de la campagne, surtout aux armées des ailes sous Wittgenstein et Tchichagof.

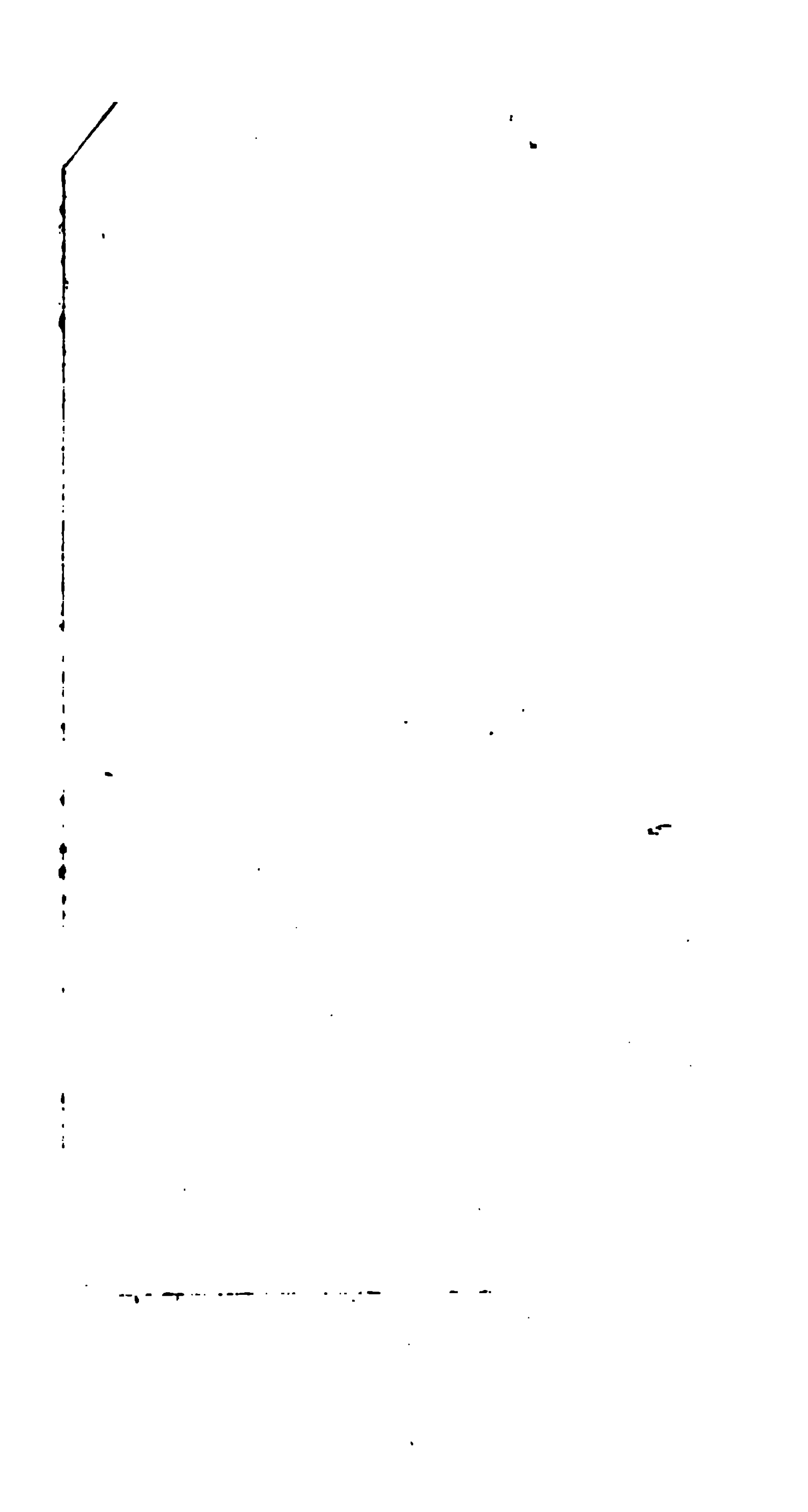
Alors la première, réunie au corps de Finlande, avait 3 corps, forts de.................... 75 bat. 38 escad.

La deuxième, ou armée du Danube, sous Tchichagof, avait 6 corps.......... 102 116

Ces corps étaient ceux de Lambert, Scherbatof, Langeron, Essen, Woïnof, Boulatof, etc.

Je me décide à percer leur centre.

A la guerre, il importe de mettre à profit le temps et les fautes de l'ennemi; les Russes divisés pouvaient être pris en flagrant délit; ils



quer l'ennemi sur toute la ligne, en observant néanmoins la règle de porter mon effort au point décisif. Je divise à cet effet mon armée en trois grandes masses. La principale, forte de 220 mille hommes, sous mes ordres immédiats, doit culbuter la première armée russe et percer le centre de sa ligne; le roi de Westphalie, avec 65 mille formant ma droite, agira contre l'armée du prince Bagration; le vice-roi, avec 70 mille combattants, se jettera entre ces deux armées russes pour les empêcher de se réunir; à la gauche, Macdonald, à la tête d'environ 30 mille hommes, en grande partie composés de Prussiens, reçut l'ordre de prendre le chemin de Riga.

C'était une grande opération de réunir à propos et à point nommé des masses aussi formidables qui arrivaient de la Poméranie, de Mayence, de Paris de Boulogne, de Valladolid, de Milan et de Naples même : former un tel rassemblement dans les vastes forêts qui bordent le Niémen exigeait de grandes précautions pour les vivres, pour la marche des colonnes d'équipages et d'un matériel d'artillerie bien supérieur à ce qui s'était jamais vu dans les guerres précédentes (1), puisqu'on estimait à 20 mille

(1) La totalité de la grande armée traînait plus de 1200 pièces de canon, 3 mille voitures d'artillerie, 4 mille voi-

le nombre des voitures qui suivaient l'armée, et à 200 mille le nombre des chevaux de cavalerie, d'artillerie, d'état-major et de tous les autres services. On peut, sans exagération, appliquer ici l'hyperbole employée pour peindre l'armée de Xerxès, *après le passage de laquelle on cherchait la trace des pays qu'elle parcourait.*

Passage du Niémen, entrée à Wilna.

Le 24 juin, je passai le Niémen dans les environs de Kowno sur trois ponts jetés en peu d'heures par le général Éblé, sans aucune opposition de la part des Russes. La sensation que j'éprouvai est difficile à exprimer. Mes belles phalanges touchaient enfin le sol de la Russie, que, depuis Pierre-le-Grand, le pied d'aucun ennemi n'avait osé fouler, et si la guerre était heureuse, l'Europe entière allait être irrévocablement soumise à ma puissance. Il y avait quelque chose de gigantesque dans notre entreprise qui nous frappait tous; on eût dit qu'à l'exemple des Titans, nous allions escalader le ciel; nous étions loin de prévoir que nous aurions le même sort qu'eux.

---

tures d'administration, sans compter les fourrages des régiments, les équipages des chefs, les voitures enlevées dans le pays : on peut calculer à 20 mille le nombre des voitures qui suivaient l'armée.

Je m'avance sur la route de Wilna et Trocki à la tête du corps de Davoust, de la cavalerie de Murat et de mes gardes. A ma droite, Eugène passe à Piloni, et doit se diriger sur Roudnicki; à ma gauche, Oudinot marche par la gauche de la Wilia et Janowo; il donne à Develtowo sur l'arrière-garde de Witgenstein venant de Keidani, et lui enlève quelques centaines de prisonniers.

Barclay n'avait réuni à Wilna que deux corps et les gardes; il semble un instant vouloir défendre la position avantageuse de Trocki, afin de réunir l'armée autour de Wilna.

Retraite des Russes sur Drissa.

Mais il reconnaît bientôt le danger de sa situation, qui était des plus critiques. S'il restait à Wilna, il s'engageait dans une mauvaise affaire avec 70 mille hommes contre le gros de mon armée; s'il allait joindre Baggavoust et Witgenstein à la droite de la Wilia, il pouvait être coupé de sa gauche étendue jusqu'à Lida; s'il se rabattait sur le chemin de Polotzk, sa droite serait fortement compromise. Il ne lui resta d'autre parti que de passer la Wilia, de brûler les ponts et les magasins amassés à grands frais pour gagner Nementschin et marcher par Swenziany sur Drissa, afin d'y rallier l'armée à la faveur du camp retranché. La gauche et Doctorof surtout avait à forcer de marche pour gagner

de Lida la route de Michaeliski et le rejoindre, si cela était encore possible.

Bagration devait marcher de son côté sur la Dwina de Slonim par Wileïka ou Minsk.

Entré à Wilna le 28 juin à la tête de mes gardes, de la cavalerie et du 1er corps, mon premier soin s'était naturellement porté sur les opérations militaires qui devaient résulter de mes combinaisons pour percer le centre ennemi et fondre ensuite sur ses ailes. Le roi de Westphalie, qui est arrivé à Grodno à la fin de juin, suivra les traces de Bagration. Le vice-roi, qui a passé le Niémen à Piloni, retardé par les chemins et la nature du pays, cherchera à gagner Roudnicki. Dans l'incertitude s'il réussira à prévenir l'ennemi, Davoust y suppléera en poussant sur Minsk avec deux divisions d'infanterie et sa cavalerie légère soutenue du corps de cavalerie de Grouchy : il gagnera la route de Smolensk avant l'ennemi. Schwartzenberg, qui se trouve sur la direction de Slonim, gagnera l'extrême gauche de Bagration. Murat, avec deux divisions du corps de Davoust et sa réserve de cavalerie, se met aux trousses de Barclay sur Swenziani, suivi par Ney. La division Morand et le corps de Nansouty se dirigeront sur Michaelisky pour former un corps intermédiaire entre Murat et Davoust. Enfin, Oudinot s'attache

aux pas de Wittgenstein sur la route de Dunabourg, et Macdonald pousse les coureurs ennemis sur Mittau et Riga. Mon armée, ainsi éparpillée, court après l'ennemi sur toutes les directions.

Doctorof, cherchant à gagner Osmiana, y trouva la cavalerie légère de Davoust. Appelé par Barclay sur la direction de Drissa, il devait tomber au milieu des colonnes du roi de Naples. Le général russe força néanmoins de marche avec tant de rapidité, qu'il parvint à gagner Swir avant nous. La similitude de son nom avec celui du général Dorokof, qui commandait une brigade de cavalerie légère de l'armée de Bagration, trompa les colonnes lancées à sa recherche. Toutefois, il faut convenir qu'il se tira très-bien de ce mauvais pas.

Lorsque je vis les armées russes se replier de toutes parts à notre approche, je conçus quelques craintes sur la possibilité de les forcer à combattre; mais il me resta l'espoir d'envelopper Bagration, et de pouvoir ensuite accabler Barclay, s'il osait tenir un seul instant. Sa retraite bizarre sur la basse Dwina ranima mes espérances; il voulait évidemment manœuvrer comme Benningsen en 1807; il se jetait dans une fausse direction, où j'aurais bien su le retrouver après avoir détruit son collègue. S'ils décampaient

tous deux jusqu'au Borysthène, je les suivrais, la Pologne serait dégagée, et je verrais à Smolensk le parti que j'aurais à prendre. J'annonçai l'intention de m'y arrêter, si l'ennemi parvenait à m'échapper intact; j'avais un double motif à répandre cette opinion, c'était encourager mes soldats en offrant un but moins vague et moins éloigné à leurs cruelles privations comme à leurs marches perpétuelles; et si le bruit en venait jusqu'aux Russes, cela pourrait les décider à risquer une bataille, de crainte de me voir prendre une assiette solide au cœur de l'empire.

Séjour Wilna. Je demeurai quinze jours à Wilna, et on me l'a reproché comme une faute grave (1). Plusieurs motifs m'y portèrent : le premier était d'attendre des nouvelles des opérations dirigées contre les différentes colonnes ennemies qui erraient à ma droite et contre l'armée de Bagration; le deuxième, de pourvoir aux arrangements pour l'arrivage de nos magasins restés à Kœnigsberg; le troisième, d'organiser un gouver-

(1) Les quinze jours de séjour à Wilna ont décidé probablement du sort de la guerre. Ce séjour est si extraordinaire de la part du vainqueur de Ratisbonne et d'Ulm, qu'on ne peut l'imputer qu'à une cause qui ne sera sans doute jamais connue.

(*Éditeurs.*)

nement provisoire en Lithuanie; enfin le quatrième, de donner le temps au vice-roi et aux Bavarois de nous joindre et de se mettre en ligne sur la Dwina.

Notre entrée en Lithuanie s'était faite sous de fâcheux auspices, des pluies affreuses abîmèrent nos chevaux, qui ne mangeaient que du seigle vert, et bivouaquaient par un vrai déluge; ceux d'artillerie périssaient par attelages entiers. Je fus obligé de laisser 100 pièces et 500 caissons dételés; l'arrondissement de Wilna était encombré de 4 à 5 mille cadavres de chevaux. L'embarras des vivres et le désordre d'un passage de 300 mille hommes avaient occasionné une multitude de traîneurs; on en comptait déja plus de 30 mille. Tout cela donnait à penser.

Mission du général Balascho

Peu de jours après notre entrée à Wilna, l'empereur Alexandre m'envoya le général Balaschof, son aide-de-camp et ministre de la police, qu'on m'avait signalé comme un des plus chauds partisans de l'alliance anglaise. Il apportait la réponse à la démarche faite par Lauriston. L'empereur de Russie annonçait la disposition de persévérer dans le système continental et d'entrer en arrangement sur tous les autres points; mais il demandait au préalable que nous retournassions au-delà du Niémen, étant résolu à

vaincre ou à mourir plutôt que de traiter tant que son territoire serait occupé par un soldat étranger.

Il y avait de la grandeur dans cette résolution au moment où elle me fut communiquée; car j'avais de si grands avantages, en apparence, qu'on devait craindre qu'une telle proposition n'augmentât mon courroux. Je fis sentir à Balaschof que je ne pouvais pas renoncer aux fruits de mes manœuvres et m'en aller sans certitude de la paix. Au fait, Bagration était traqué et poursuivi; j'espérais l'entamer : il était de mon intérêt de pousser jusqu'à la Dwina, ou je pourrais mieux discuter mes intérêts et exiger des garanties; enfin, j'attribuais moins cette démarche à une fierté honorable, qu'au désir de gagner du temps pour réunir l'armée russe disséminée, et je laissai percer l'humeur que cette supposition me donnait.

On a eu la bonhomie de dire qu'arrivé huit jours plus tôt, Balaschof eût amené la paix, que les Russes se seraient retirés derrière la Dwina, que je fusse resté derrière le Niémen, qu'on eût neutralisé Wilna, et que de nouvelles combinaisons eussent changé la face du monde. Tout cela sont de belles phrases. D'abord, comment croire que les Russes eussent consenti à évacuer la Lithuanie, lorsque 400 mille ennemis bordaient le Niémen? Quelle puissance, se respec-

tant un peu, eût commencé par évacuer ses provinces pour notre bon plaisir..... et quelles provinces? cette même Pologne, qui faisait le sujet de la guerre, et qui se fût insurgée dès qu'on l'eût évacuée par faiblesse. L'empereur Alexandre savait trop ce qu'il devait à sa gloire, à son empire et à la mémoire de son aïeule, pour en agir ainsi. Il pouvait fermer les yeux sur une réunion qui me donnait pied dans la Baltique contre son intérêt manifeste; mais le sentiment de ses devoirs lui disait qu'il ne pouvait pas nous abandonner les destinées de la Pologne, car celles de la Russie en dépendaient. Quelles combinaisons eût donc amenées l'arrivée de Balaschof, si elle avait eu lieu huit jours plus tôt? était-ce la restauration de cette Pologne en faveur d'un grand-duc de Russie? était-ce le partage de l'empire ottoman? La première de ces opérations était tout juste le contraire du but que je me proposais; la seconde n'eût probablement pas aveuglé Alexandre, peu disposé à étendre les grands bras de son empire vers Constantinople, quand le cœur restait en prise par la position hostile du duché de Varsovie. Le traité de Vienne avait détruit toute sa confiance : mes projets les plus sincères ne lui paraissaient plus que des leurres; et les intrigues dont j'ai parlé avaient encore augmenté sa défiance.

Quoi qu'il en soit, loin d'amener la paix, le retour de Balaschof à Drissa devint en quelque sorte le signal d'une guerre à outrance. Des bruits, parvenus jusqu'à moi dans mon exil, m'ont fait croire qu'il avait exagéré à l'empereur Alexandre les expressions acerbes dont je m'étais servi. J'ignore si ces bruits étaient fondés; mais j'ai supposé que cette aventure et celle de Speranski avaient semé dans l'ame d'Alexandre un levain de haine contre moi qui influa sur toutes ses déterminations, et qu'il était loin de professer après nos entrevues de Tilsit et d'Erfurth (1).

diète de ırsovie clame le ablisse-nt de la logne.

Je reçus aussi à Wilna la députation du royaume de Pologne. Mon ambassadeur de Pradt n'avait pas eu grand' peine à les engager à la démarche décisive de proclamer eux-mêmes la restauration de leur patrie. La diète décréta le rétablissement de la Confédération polonaise; mais on s'en tint à des phrases; les provinces occupées par les Russes ne bougèrent point, et tout se borna à la levée lente et tardive de quelques régiments lithuaniens, et à l'envoi à Wilna d'une commission exécutive du royaume pour l'organisation de la province. Je ne pou-

(1) Nous avons déja fait sentir le vague de ces suppositions, et la vraie cause du changement dont Napoléon s'est plaint. (*Éditeur.*)

vais, sans mécontenter l'Autriche et sans rompre tout moyen d'arrangement avec la Russie, reconnaître formellement et définitivement le nouveau royaume. Je promis de m'intéresser à son sort, lorsqu'il s'agirait de traiter de la paix; la prudence et les convenances mêmes m'interdisaient d'en dire davantage, bien que je fusse déterminé à tout faire pour arriver à ce rétablissement.

Les États-Unis déclarent la guerre aux Anglais.

Un événement assez grave vint augmenter l'importance de mon séjour à Wilna : c'était la déclaration de guerre des États-Unis à l'Angleterre. Vexés par l'exécution des ordres du conseil britannique, comme par notre système de représailles, les États-Unis avaient obtenu de moi la promesse de retirer les décrets de Berlin et de Milan en ce qui concernerait les Américains : dès lors, ils se prononcèrent avec plus de fermeté, et le cabinet de Londres, loin de vouloir se départir de son système, ayant permis la continuation de plusieurs actes hostiles, les Américains indignés leur déclarèrent enfin la guerre.

Si celle de Russie n'eût pas été commencée, cet événement aurait pu avoir une grande influence sur les destinées du monde. Déja un autre événement avait amené une révolution ministérielle en Angleterre : Perceval, victime

de l'inimitié personnelle d'un homme exalté, était tombé sous le fer d'un assassin (11 mai); sa mort ne se rattachait à aucune combinaison politique, mais il pouvait être remplacé par un ministre moins hostile contre moi. A la vérité, les succès de Wellington et les chances qu'amenait la guerre de Russie n'étaient pas des circonstances propres à ramener l'ambitieux cabinet de Londres vers la paix, et la guerre même contre les États-Unis n'amenait pas pour l'instant des chances assez dangereuses pour balancer tout ce qu'on se flattait d'obtenir en entraînant mon activité et mes phalanges au centre de la Moscovie.

Nouveau ministère.

Le nouveau ministère, à la tête duquel se trouvait lord Liverpool et Castlereagh pour les affaires étrangères, Bathurst, Harrowbi, etc., ne dévia en effet nullement de la marche de celui qui l'avait précédé. D'ailleurs, le fer était trop engagé pour qu'il pût en résulter aucun changement avant la fin de la campagne, dont il est temps de reprendre les événements.

Opérations contre Bagration.

Les entrevues diplomatiques sans fruit ne suspendirent en rien le cours des opérations militaires, dont je me promettais plus de succès. L'armée de Barclay se réunit en sûreté à l'abri du camp de Drissa : c'est donc sur celle de Bagration, qui reste compromise, que je fixe toute mon attention. Davoust, que j'ai poussé sur Minsk avec deux de

ses divisions, doit être en mesure de l'arrêter en tête. Le roi de Westphalie est entré à Grodno, le 30 juin, avec les Polonais et les Westphaliens; les Saxons sont en marche pour le rejoindre; il aura 65 mille hommes : il pressera et harcelera Bagration en queue; il peut être secondé par Schwartzenberg, qui est à la vérité destiné à faire partie du centre sous mes ordres, mais qui, placé naturellement à la droite, se dirige par Proujani sur Slonim.

Le prince Bagration, instruit à Wolkowisk du passage du Niémen et de l'intention de rassembler l'armée aux environs de Wilna, avait d'abord eu l'envie de prendre la route de cette ville par Mosty, pour agir conformément au plan d'opérations arrêté avant la campagne; mais l'ordre de se diriger sur la Dwina le décida à prendre le chemin de Nowogrodeck et de Nicolajeff pour gagner Vileika. Davoust l'ayant déjà débordé, le général russe fut forcé de se rabatt[illegible], où il s'engagea de nouveau dans la direction de Minsk par Kaidanow. C'était une faute; car Davoust était en mesure d'entrer à Minsk avant lui. Lorsqu'il en eut la certitude, Bagration se rabattit de nouveau au sud-est, pour atteindre Neswije avant les Polonais : il y arriva le 8.

Jérôme, parti le 1er juillet de Grodno, s'est dirigé sur Bielitza, où il n'arriva que le 7. Quoiqu'il

ait motivé cette lenteur sur des obstacles provenant des localités ou des mesures de l'ennemi, il est certain qu'il aurait pu marcher plus vite. Les Polonais qui formaient l'avant-garde du roi de Westphalie, ayant néanmoins passé une seconde fois le Niémen à Bielitza, s'avancèrent sur Mir, où leur cavalerie eut, le 9 et le 10, deux engagements avec Platof et Wassiltchikof; elle y combattit avec valeur, mais essuya des pertes sensibles.

Davoust, qui a gagné Minsk le 8, ne sachant où se diriger pour trouver l'ennemi, craint de marcher à Igumen et de lui ouvrir le passage de Minsk; il n'ose marcher ni à Kaidanow, ni à Glutsk, de peur que Bagration ne file derrière lui.

Le 11 juillet, Bagration se décide à reprendre la route de Bobrouisk, et Davoust étant encore à Minsk, le prince se trouvait tiré d'un premier embarras; mais nous pouvions lui en susciter de nouveaux. Mécontent de la lenteur de Jérôme, j'ordonne à Davoust de prendre le commandement supérieur de toute son armée, et de se diriger sur Mohilew, qu'il peut atteindre en huit marches. Il en faut au moins dix ou douze aux Russes pour y arriver. Jérôme reçoit l'ordre de pousser plus vivement, et Schwartzenberg viendra s'établir sur le flanc de l'ennemi entre Bo-

brouisk et Pinsk. Les Saxons suffiront pour observer les corps ennemis restés en Wolhinie.

Mais dans un empire aussi vaste les manœuvres de stratégie ont moins de prise que dans un pays resserré par des mers ou par des puissances neutres : partout on trouve, sinon de bonnes routes, du moins des chemins praticables, et toutes mes espérances vont encore être déçues.

Au fait, si nous avons commis quelques fautes, nous avons été contrariés dans cette opération par mille circonstances particulières. De Minsk, Davoust pouvait espérer de prévenir Bagration à Bobrouisk ou à Glutzk. La première de ces villes étant plus éloignée de Bagration sans l'être plus de Davoust, était la direction la plus avantageuse. Mais c'était une forteresse ; et, quoique singulièrement située, elle joua un grand rôle en cette occasion.

La tête de Bagration arriva à Glutzk le 15 juillet ; Davoust n'aurait guère pu l'y prévenir sans abîmer ses troupes ; mais s'il s'y était porté sans hésiter, il serait du moins tombé perpendiculairement sur le flanc de sa longue colonne, et Dieu sait ce qui en serait résulté. Pour le gagner à Glutzk, il eût fallu que Davoust prît sur lui de ne pas s'arrêter un seul jour à Minsk; or, en arrivant dans cette ville, le maréchal sut que

Bagration avait rallié le corps léger de Dorokof dans la direction de Kaidanow, et il n'était pas prudent de dégarnir Minsk. Si Davoust avait eu ses cinq divisions, il eût sans doute marché à Glutzk avec trois, en échelonnant les deux autres sur Minsk; mais l'énormité des distances, la dispersion de nos forces courant de tous côtés après celles de l'ennemi, nuisirent au succès d'une opération mieux combinée qu'elle ne fut exécutée.

pars de ilna pour olotzk.

Les quinze jours que j'ai mis à attendre le succès des opérations contre Bagration, ont été perdus pour ma gloire et pour le résultat de la campagne; mais ils ont du moins servi à donner le temps au vice-roi et aux Bavarois d'entrer en ligne. Le premier, après avoir battu le mauvais pays entre Trocki et le Niémen, s'est dirigé sur Vileika, d'où il suivra le chemin de Polotzk. Les Bavarois prendront celui de Gloubokoë.

L'issue des manœuvres pour cerner Bagration n'exigeant plus ma présence à Wilna, je songeai enfin à reprendre par moi-même le commandement des masses qui se serraient vers la Dwina, et je quittai Wilna le 16 juillet, après un séjour trop long, que l'histoire me reprochera, et où on a de la peine en effet à reconnaître l'activité que je déployais après les journées d'Ulm, d'Abensberg, etc. Je laissai à Wilna le duc de

Bassano, ministre des relations extérieures, avec les agents diplomatiques qui suivaient mon quartier-général. Il veillera à nos relations avec les alliés et avec les autorités polonaises; il servira d'intermédiaire à la correspondance de mes lieutenants, qui commanderont sur les derrières; il imprimera enfin aux opérations administratives et militaires toute la vigueur que produisent les ordres de mon cabinet.

Si rien ne m'a réussi jusque là, j'espère du moins me dédommager de ce temps perdu.

Chances que me promet le camp de Drissa.

Le camp que la première armée russe avait pris à Drissa était une preuve manifeste que ses généraux n'avaient pas compris leur position, et une preuve plus positive encore que tout ce qui a été débité sur le prétendu projet combiné de Barclay pour nous attirer en Russie est un conte, non du narrateur français, mais de l'officier prussien dont il a été l'écho. Mon séjour à Wilna m'empêcha de profiter de cette faute capitale qui ne devait plus se représenter : il fut ainsi une calamité. En se bornant à couvrir la route directe de Wilna à Pétersbourg, les Russes laissaient sans défense les routes qui conduisaient au cœur de leur empire. Ils se doutaient si peu du danger de leur manœuvre excentrique, qu'à l'instant où ils m'abandonnaient les routes centrales de Witebesk et de Borisof, ils

prescrivaient au prince Bagration de les rejoindre de Slonim à Drissa, par un mouvement immense qui n'aurait pu s'exécuter qu'au milieu de nos colonnes. Heureusement pour lui qu'il se trouva, dès le premier pas, dans l'impossibilité d'obéir. N'ayant pu l'entamer, je résolus du moins de profiter de la double faute de l'ennemi, en me jetant en masse sur Polotsk. Après avoir ainsi gagné l'extrême gauche de leur armée principale, je me serais rabattu sur sa ligne, qui, forcée de changer de front, eût combattu adossée à la mer. Une seule bataille gagnée, et j'en avais bon marché, les débris de cette armée, refoulée sur la Courlande, eussent été obligés de se faire jour, de mettre bas les armes, ou de sauter à la mer.

Le 18 juillet, j'arrivai à Gloubokoë. Mon intention était de continuer les jours suivants à à me porter sur Polotsk, où j'avais aussi marqué la direction du roi de Naples, qui devait s'y rendre en filant par sa droite le long de la Dwina.

'mpereur lexandre évacue Drissa à temps.

Rien ne semblait devoir s'opposer à la réussite de mes projets; mais dans toute cette guerre, j'ai éprouvé l'influence d'un mauvais génie, qui faisait naître à point nommé des incidents hors du calcul ordinaire des probabilités, pour me faire perdre le fruit des combinaisons les mieux conçues. Pouvais-je prévoir que l'armée russe

ne demeurerait que trois jours dans un camp qui avait coûté plusieurs mois de travaux et des sommes immenses? Ce fut cependant ce qui arriva.

Il ordonne la jonction de ses armées et se rend à Moscou.

L'empereur Alexandre, qui n'avait adopté ce camp que sur les instances d'un général pusillanime, aussi étranger à la Russie qu'à la guerre, reconnut tout à coup le danger de sa position. Il sentit que deux armées si fort inférieures en nombre à la nôtre, divisées, et sur la réunion desquelles il ne fallait pas compter, ne sauveraient pas la Russie; il lui parut évident que cela ne pouvait s'opérer que par une levée générale de sa nation. Alexandre ordonna donc à Barclay de se rabattre sur Smolensk, de faire tout au monde pour rejoindre Bagration. Il le suivit jusqu'à Polotsk, d'où il partit ensuite pour se rendre à Moscou et à St.-Pétersbourg, afin d'exciter la noblesse et le peuple à un armement général. Il fait reconnaître des positions jusque sur le Wolga pour y établir de vastes camps retranchés, où ces levées se rassembleront et s'organiseront. Des travaux considérables sont ordonnés à cet effet à Nijeni-Nowogorod, aux confins de l'Europe.

Opération de Barclay pour gagner Smolensk.

En conséquence du système arrêté à Drissa, Barclay, après avoir laissé dans les environs de cette ville un corps de 25 mille hommes sous

les ordres du comte de Witgenstein pour couvrir la route directe de Pétersbourg, s'était remis en marche en remontant la rive droite de la Dwina. Il était déja à Polotsk au moment où nous arrivions à Gloubokoë. Toutefois je ne perdais pas encore l'espoir de tourner sa gauche : le moindre retard dans sa marche nous aurait donné la faculté de le prévenir à Witepsk. Je me rabattis donc sur cette ville. Le 24 juillet, nous atteignîmes les bords de la Dwina à Bechenkowiczi. Une reconnaissance que je poussai à la droite du fleuve m'ayant fait voir que l'ennemi avait déja filé sur Witepsk, je dus continuer à me porter sur cette ville par la rive gauche. Il ne me restait que peu d'espoir de devancer l'ennemi, et je pus juger alors tout le prix du temps que j'avais perdu à Wilna (1). Cependant pour regagner Smolensk, Barclay était forcé de repasser à la gauche de la Dwina, afin d'atteindre Witepsk et le chemin de Roudnia :

(1) Quelque motif que les admirateurs de Napoléon puissent donner à son séjour à Wilna, durant dix-sept jours, il est certain que ce séjour fut la faute militaire la plus grave de sa vie. S'il eût marché incontinent avec la garde et Davoust sur Minsk, il eût sans doute enveloppé Bagration. S'il eût, au contraire, suivi Barclay avec la garde, Davoust et le vice-roi, il fût arrivé, le 12, à Polotsk, il eût rejeté Barclay sur Riga : la campagne était terminée glorieusement pour lui.

l'opération était des plus hasardeuses, car si nous arrivions à temps, il serait forcé à livrer bataille avec la rivière à dos, comme Benningsen à Friedland. En conséquence, il se hâta de diriger sur Bechenkowiczi une avant-garde d'environ 12 mille hommes pour retarder notre marche, et gagner ainsi le temps de rallier le corps du général Doctorof, qui, ayant fait l'arrière-garde de son armée sur la route de Polotsk, se trouvait encore sur la rive droite du fleuve.

Combats d'Ostrowno

Le 25 et le 26, Murat eut de rudes engagements avec l'arrière-garde ennemie près d'Ostrowno. Faute d'infanterie, il ne put entamer le premier jour le corps d'Ostermann, que la nature boisée du pays favorisait; de brillantes charges eurent lieu toutefois sur les colonnes russes qui n'avaient pas craint de prendre l'offensive, et furent ramenées. Ostermann, instruit de l'arrivée de la division Delzons qui nous donnait l'avantage sur lui, se replia en bon ordre. La nuit sépara les combattants. Au jour, Murat renouvela ses attaques : secondé par le vice-roi, il se flattait d'entamer des troupes ébranlées la veille, mais Barclay les avait relevées dans la nuit par le corps frais de Konownitzin. Le combat fut plus chaud encore que le précédent : les Russes tinrent ferme; notre gauche, voulant

les déborder, fut assaillie à propos par leur réserve, et ramenée; mais la droite sous Roussel ayant débordé l'ennemi, Konownitzin se mit en retraite en bon ordre, et Touczkof, envoyé à son soutien, le recueillit à Komarki. Ces renforts, disposés à propos, arrêtèrent encore l'ardeur de notre avant-garde. Impatient d'être sans cesse arrêté, je me rendis à la tête de la colonne, et lançai le 4e corps à travers les bois. L'ennemi avait déja disposé sa retraite en échelons, et nous arrivâmes sans obstacle en vue de Witepsk.

Barclay réunit son armée près de Witepsk, derrière la rivière de Louchetza : il avait donné rendez-vous à Bagration vers Orcha. Pour atteindre cette ville, il fallait marcher au sud par Babinowitchi, parallèlement avec mon armée et en lui prêtant le flanc. Le général russe jugea qu'il ne pouvait effectuer un tel mouvement sans combattre ; il se prépara à nous livrer bataille pour disputer le passage de la Louchetza. Heureusement pour lui qu'il apprit dans la soirée même que Bagration n'ayant pu percer sur Mohilew, s'était rabattu par Mestilaw sur Smolensk. Cet incident sauva Barclay d'une défaite probable, puisqu'il n'avait pas au-delà de 80 mille hommes, et que je pouvais en jeter près de 120 mille sur lui.

Je reconnus moi-même la position de l'ennemi

derrière la Louchetza, le 27 vers midi; il fallait rallier nos colonnes, qui marchaient processionnellement sur une même route : nous ne pouvions guère risquer un engagement partiel le même jour; il parut indispensable de remettre l'affaire au lendemain pour nous serrer. Barclay reçut dans la soirée même l'avis qui le dispensait de risquer une bataille, et il décampa dans la nuit sur Smolensk, où il était sûr désormais d'opérer sa jonction avec Bagration. Pahlen couvrit sa marche avec l'élite de la cavalerie russe, et le fit avec aplomb. Le 28 juillet, au point du jour, tout avait disparu, et nous entrâmes à Witepsk plus contrariés que jamais de voir l'ennemi nous échapper sans cesse. Si Barclay avait mal disposé l'armée sur le Niémen et dirigé imprudemment sa retraite sur la basse Dwina, il manœuvra depuis Drissa avec sagacité.

Opératio de Bagr tion po se rallie Barclay

La seconde armée russe avait aussi continué sa retraite avec plus de bonheur qu'elle ne devait l'espérer. Davoust ayant transmis à mon frère l'ordre qu'il avait de prendre le commandement général de la droite, l'orgueil royal se trouva blessé d'être mis en sous-ordre. Jérôme abandonna le commandement des Westphaliens au général Tharreau, enjoignit à Poniatowsky de prendre les ordres de Davoust, et quitta l'armée le 16 juil-et. Cette bouderie déplacée ne pouvait qu'aug-

menter pour l'instant le peu de vigueur et d'ensemble dans la poursuite. Cependant Davoust, forcé de s'éclairer sur Orcha à gauche, de surveiller Bérésino à droite, s'était porté avec 20 mille hommes environ sur Mohilew, appelant à lui le corps de Poniatowsky, et chargeant les Westphaliens de suivre seuls la queue des colonnes ennemies. Le général russe, arrivé par Bobrouisk à Nowoy-Bichow sur le Borysthène, avait le choix de continuer sa marche sur Mestilaw ou d'attaquer Davoust. Il avait été invité à se diriger sur Orcha; or, la route de cette ville passe à Mohilew, et si, pour éviter l'ennemi, il déviait de la route tracée, Davoust l'aurait prévenu aussi bien à Mestilaw. Il résolut donc de s'ouvrir un passage l'épée à la main, et marcha droit à Mohilew.

Davoust l'attaque à Mohilew.

D'après la disposition des forces, il eût été peut-être plus sage que Davoust se repliât sur Orcha pour se rapprocher de la grande armée; mais ce maréchal, payant d'audace, s'établit bravement en avant de Mohilew, sur la route de cette ville à Staro-Bichow, au risque d'être écrasé. Heureusement le prince Bagration, qui le fit attaquer le 23, n'engagea qu'un de ses corps d'armée, tandis que l'autre formait une longue queue à plus d'une marche en arrière. Le combat fut des plus vifs. La position de Davoust, très-forte de

front, était susceptible d'être tournée par sa droite. L'ennemi, craignant sans doute de le faire au risque d'exposer par là sa communication, s'opiniâtra à vouloir prendre le taureau par les cornes : malgré la valeur des trois généraux qui dirigeaient ses colonnes, il fut repoussé et perdit beaucoup de monde. Le prince Bagration, découragé par cet échec, se replia sur Now-Bichow, où, le 26, il passa le Borysthène et continua sa marche par Mestilaw sur Smolensk. Davoust, trop heureux de s'être soutenu à Mohilew, n'osa se jeter seul à la gauche du Borysthène. Il en résulta que les deux armées russes ne trouvèrent plus d'obstacles à leur réunion, qui en effet s'opéra le 3 août à Smolensk.

Le mois de juillet avait été extrêmement pluvieux. Mes troupes avaient beaucoup souffert de ce mauvais temps, pendant leur marche depuis le Niémen jusqu'à la Dwina et au Borysthène. La faim et une nourriture grossière y avaient propagé de funestes maladies : nos magasins cheminaient encore péniblement de Kœnigsberg à Kowno; les farines et moyens de mouture manquaient; les soldats ne trouvaient que du seigle dur, qu'ils s'efforçaient vainement de faire bouillir, et qui causait d'horribles dissenteries. Je fis commander à Paris des moulins à bras portatifs; mais cette ressource ne devait

Séjour à Witeps

servir que pour la campagne suivante ou pour l'hiver. En attendant, la moitié de mes soldats se trouvait dans le même état que ceux du duc de Brunswick en Champagne. Il était urgent de leur accorder quelque repos. N'ayant plus d'espoir d'entamer Barclay isolément, je demeurai à Witepsk, et mon armée, renforcée par la jonction des corps de Davoust, de Poniatowsky et de Westphalie, prit des cantonnements dont la gauche s'appuya à Sourage sur la Dwina; la droite s'étendit jusqu'à Mohilew sur le Borysthène, avec son avant-garde à Doubrowna.

pérations sur mes ux ailes.

En ouvrant la campagne, j'avais compté que les succès au centre entraîneraient la retraite des ailes. Les Russes en jugèrent autrement; ils persistèrent à tenir ferme aux deux extrémités de la ligne; cela était naturel. Riga et les contours de la Baltique sur Reval assuraient la retraite de leur droite. La gauche, supérieure en Volhinie, avait ses derrières libres jusqu'à Odessa; elle attendait l'armée entière de Moldavie, passée sous les ordres de Tschichagof, après que Kutusof l'eut quittée.

Nous avions estimé cette armée au-dessous de sa force réelle; car elle comptait près de 40 mille hommes, et des renseignements inexacts ne la portaient pas à la moitié. J'avais fait détacher le corps seul des Saxons pour lui tenir tête,

et je me proposais de le faire soutenir par les Polonais aussitôt que Schwartzenberg aurait rejoint mon armée. Les Polonais, après avoir secondé Davoust dans la poursuite de Bagration, seraient rentrés en Volhinie par Mozyr, et menaçant la retraite de Tormassof avec une armée renforcée par toute l'insurrection de la province, eussent délivré aisément notre droite de tout ce qui pouvait l'inquiéter.

Le retard de Schwartzenberg et les événements qui se pressaient au centre ne permirent pas d'exécuter cette résolution; et ce ne fut pas l'incident le moins funeste de la campagne.

Tormassof bat les Saxons.

Tormassof, que la marche du roi de Westphalie et l'appel de Schwartzenberg pour venir me joindre laissaient sans ennemis, avait pris l'offensive sur les derrières de Jérôme par ordre de l'empereur Alexandre, conformément au plan arrêté dans le cas d'invasion de la Lithuanie. Les Saxons qu'on lui avait opposés, devant surveiller tout l'espace entre Brzesck et Pinsk, ne se trouvaient guère en mesure de lui opposer une résistance efficace. Tormassof, instruit de leur situation un peu aventurée, tomba à l'improviste sur Brzesck et Kobrin, à la tête de 35 mille hommes, et fit enlever la brigade entière qui formait la tête de leurs cantonnements à Kobrin (23 juillet). Reynier demandant du se-

cours à grands cris, il n'y eut d'autre moyen à prendre que de faire retourner sans délai Schwartzenberg sur ses pas pour le recueillir. Le prince partit donc, le 1[er] août, de Neswije par Slonim, où il se réunit à Reynier, qui s'y était retiré sans peine, l'ennemi l'ayant faiblement suivi.

Oudinot est ramené sous Polotsk.

Ma gauche n'avait pas été plus heureuse; en me portant sur Witepsk, j'avais laissé le maréchal Oudinot à Polotzk avec environ 27 à 28 mille hommes pour couvrir ma base d'opérations, en éloignant le corps de Witgenstein que Barclay avait laissé pour couvrir la route de Pétersbourg avec 25 mille Russes. J'avais jugé que le moyen le plus sûr de se débarrasser de cet adversaire, était de marcher à lui. Oudinot, d'après mes ordres, s'avance, le 30 juillet, sur la route de Sébèje avec deux divisions, en laissant la troisième échelonnée sur la Drissa. Witgenstein, qui se trouvait inquiété par Macdonald, du côté de Dunabourg, pense également que le plus sage est de marcher au-devant du deuxième corps. La rencontre a lieu à Kliastitzi. Oudinot est ramené sur la Drissa, où il rallie ses forces. Les Russes osent franchir cette rivière, le 1[er] août, en sa présence, et la division Koulnieff paie cher cette imprudence : Oudinot se jette sur elle et la culbute avec perte d'un millier d'hom-

mes. Cet exemple n'empêche pas Oudinot de commettre la même faute; il fait passer la rivière à la division Verdier en poursuivant l'ennemi, et tombe à son tour au milieu de l'armée russe, qui venait d'arriver sur le terrain et qui le ramène avec perte. Oudinot rentra, le 2, sous Polotsk, après deux échauffourées où il s'était engagé partiellement, et qu'un succès momentané ne compensait pas. Je sentis que ce maréchal n'était pas de force à lutter contre Witgenstein, et je le renforçai par le corps bavarois, que la misère et les maladies avaient déja réduit à 12 mille combattants, et qui partit d'Ouchatz pour le joindre.

Les affai[res] de Turq[uie] et de Suè[de] compli[quent m]a position

Cet événement m'avait d'autant plus contrarié, que, les affaires n'allant guère mieux en Volhynie, ces accessoires devaient avoir des suites fâcheuses pour mes opérations principales. Ils pouvaient acquérir plus d'importance encore; car mon séjour à Witepsk fut signalé par plusieurs circonstances qui changeaient totalement les données sur lesquelles nous avions entrepris la guerre. J'y appris la ratification de la paix entre les Turcs et la Russie. C'était une faute si extraordinaire, que je ne devais pas la prévoir, en sorte que j'encourus le reproche de ne point m'y être pris à temps pour la prévenir. L'or et les intrigues qui avaient gagné le visir

à Bucharest, triomphèrent également des scrupules du divan, qui avait d'abord hésité de ratifier le traité. Le sultan trompé s'y décida enfin, le 14 juillet. Revenu plus tard de son erreur, il fit décapiter le visir infidèle, ainsi que les Moruzzi : mais le mal n'en était pas moins irréparable pour nous.

D'un autre côté, je reçus la copie du traité signé, le 24 mars, entre la Russie et la Suède! On l'avait tenu dans le plus grand secret et pour cause, puisque deux mois après sa signature (le 29 mai), Bernadotte marchandait encore son alliance avec moi pour faire la guerre à la Russie. Vers la même époque, la Russie avait signé à Orebro (18 juillet) un traité d'alliance et de subsides avec l'Angleterre : elle en reçut dix-huit millions; et comme l'invasion des Français menace la flotte russe, si on la laisse prendre dans les glaces du golfe, on avait stipulé qu'elle serait remise en dépôt dans les ports de la Grande-Bretagne.

Discussion à Witepsk sur nos projets ultérieurs.

L'empereur Alexandre se rend à Abo en Finlande pour y conférer avec Bernadotte sur les conditions d'une alliance plus intime.

L'influence de ces événements désastreux se faisait déja sentir. Les Russes refluaient des confins de la Moldavie sur la Volhinie, et la petite armée de Finlande attendue à Riga devait y assurer la supériorité de l'ennemi. Enfin l'empe-

reur de Russie est arrivé à Moscou, où il excite son peuple à se lever en masse. Toutes ces circonstances sont de nature à me faire-sentir plus vivement la nécessité d'un prompt dénouement. Leur gravité me décide à appeler quelques-uns de mes généraux à une espèce de conseil, où les opinions de tous sont consultées. Depuis Castiglione, cela ne m'était pas arrivé; car à Essling mes discussions avec Masséna et Davoust furent plutôt un développement de mes idées qu'un conseil; je n'avais jamais repoussé des avis individuels; mais si j'admettais des controverses sur des hypothèses, je n'aimais pas à en établir sur mes projets. Je ne tirai pas grand fruit de ces débats. Les uns veulent s'arrêter sur la Dwina et le Borysthène; les autres pensent qu'il est plus sage de continuer les opérations, et je partage leur avis. Prendre une position défensive derrière deux rivières que les gelées feront bientôt disparaître, n'est pas un genre de guerre qui convienne à mon armée, surtout dans un pays où il est si difficile de cantonner, et avec des troupes légères qui ne nous laissent aucun repos. Il faut conquérir la paix; c'est la seule issue favorable que nous puissions espérer, et nous ne pouvons l'obtenir qu'à Moscou. Dans tout état de cause, ce n'est qu'après avoir soumis Smolensk que nous pouvons songer à

prendre un parti ; or, les forces ennemies s'y trouvent réunies, et il faut marcher à elles. S'il reste encore quelque incertitude sur ce que nous avons à faire, l'ennemi se charge lui-même de la lever.

ırclay pa-it vouloir prendre offensive.

La jonction des armées russes près de Smolensk a encouragé Barclay à un mouvement offensif : l'ennemi connaît l'extension de nos cantonnements; quelques généraux hardis se flattent d'en profiter, en tombant par Roudnia au milieu de nos lignes un peu larges. Le projet n'était pas sans mérite; il fut mal exécuté. Sorties de Smolensk le 7 août, les deux armées auraient pu être en trois marches à Roudnia ; mais, au lieu de nous aborder franchement, elles s'amusèrent plusieurs jours à des marches et contremarches sans but entre Roudnia et Smolensk. Cependant une forte avant-garde de 10 mille hommes a déja surpris notre cavalerie près d'Inkowo. Sébastiani ne parvient à se tirer de ce mauvais pas que par une contenance ferme et une retraite bien ordonnée. D'ailleurs les Russes n'entreprirent rien de sérieux. Ce fut au reste un bonheur pour eux ; car un succès partiel aurait pu les entraîner à une bataille de même qu'à Friedland, et c'eût été le comble de mes vœux.

: me di-rige sur molensk

L'occasion me paraissant revenue de leur porter un coup décisif, je profite de leur lenteur

pour faire serrer toute mon armée sur sa droite. Le 14 août, je lui fais passer le Borysthène à Rasassna et à Khomino, et je la dirige sur Krasnoï. Les corps qui avaient cantonné à Orcha et à Mohilow passèrent le fleuve dans ces deux endroits, et marchèrent aussi sur Krasnoï. Mon intention était de me porter vivement sur Smolensk, de m'emparer de ce point important que je supposais dégarni, et de prendre à revers ou en queue l'ennemi qui osait venir me menacer à Roudnia. Les armées russes, ainsi tournées par leur gauche, se seraient trouvées bien compromises, coupées de Moscou et refoulées sur la basse Dwina. C'était la troisième grande manœuvre de la campagne; ce fut la dernière de notre côté.

pour gagn la gauch des Russ

Un détachement de 8 à 9 mille hommes que les Russes avaient laissé en observation sur la rive gauche du Borysthène, fut débusqué de Krasnoï par mon avant-garde, et se mit en retraite sur Smolensk, talonné par ma nombreuse cavalerie. Cependant ces braves gens, entourés de toutes parts, ne se laissèrent pas déconcerter, et regagnèrent Smolensk sans avoir été sérieusement entamés, mais en abandonnant près de mille morts, une partie de leur canon et beaucoup de blessés.

Bataille sous Smolensk.

La ville de Smolensk, située en amphithéâtre

sur les deux berges du Dniéper, présente un paysage riant; son enceinte qui pourrait contenir 80 mille ames, et n'en renferme pas 20 mille, est entourée d'un mur en briques d'une épaisseur extraordinaire, et flanquée de tours rondes et carrées. La citadelle, qui forme un pentagone régulier, est le côté faible; car les parapets non revêtus sont à moitié éboulés, et forment un talus accessible : l'enceinte de la ville, au contraire, entourée d'un mur de 25 pieds de hauteur et de 15 pieds d'épaisseur entre les tours, était presque inattaquable avec le canon de campagne, et à l'abri de l'escalade. La partie faible de cette enceinte consistait dans ces mêmes tours qui n'avaient que trois à quatre pieds d'épaisseur, et qu'on aurait pu battre en brèche avec des pièces de douze. A quelques toises de la place se trouvent des ravins profonds, sillonnés par les eaux. Les Russes eurent le bon esprit de s'attacher d'abord à la défense de ces ravins plutôt qu'à celle de la citadelle, et ils s'en acquittèrent fort bien. Les généraux Rayewski et Paskiewicz défendaient la place avec 20 mille hommes.

Le 16 au matin, Ney, à la tête de mon avant-garde, arriva devant Smolensk. Je le suivais de près; dès que j'eus reconnu le côté faible, je le fis courir à l'assaut. Ses colonnes s'élancèrent

avec une rare intrépidité l'arme au bras ; les ennemis les reçurent avec un sang-froid admirable. Deux fois les braves de Ney pénétrèrent jusque sur le talus de la contrescarpe de la citadelle : deux fois, faute de soutien, ils en furent expulsés par les réserves que Rayewski et Paskiewicz firent donner à propos. La résistance qu'ils nous opposèrent donna le temps aux deux armées russes d'accourir à leur secours vers midi. Mes corps arrivaient aussi successivement, et à la nuit tombante nous eûmes près de 150 mille hommes bivouaqués sous les murs de Smolensk. N'ayant pu surprendre cette ville, j'eus l'envie de la tourner. Je chargeai le général Guilleminot de reconnaître un passage au-dessus, afin de jeter un pont et de couper l'ennemi de la route de Moscou. Junot avec les Westphaliens devait prendre cette direction : ce général s'étant égaré, n'arriva pas. Dans l'intervalle, le combat s'était engagé sérieusement sous Smolensk même ; et pour notre malheur on ne donna aucune suite à ce projet. Peut-être eût-il été difficile de forcer le passage, à cause du voisinage de l'armée de Bagration qui couvrait la route de Moscou : cependant l'opération étant la plus convenable de toutes, il fallait la tenter.

La journée du 17 fut chaude. Les généraux

russes, s'étant déployés sur la hauteur de la rive droite du Borysthène, envoyèrent en ville un corps frais de 30 mille hommes pour relever celui de Rayewski. J'avais pensé qu'ils déboucheraient pour me livrer bataille, et je m'étais préparé à les recevoir; mais voyant qu'ils n'étaient pas d'humeur à prendre le rôle d'agresseurs, j'ordonnai l'attaque: Ney, à notre gauche, l'exécuta du côté de la citadelle; Poniatowski, à la droite, en amont du Dniéper; Davoust, au centre sur les faubourgs de Roslaw. L'attaque des extrémités, exposée au feu de cent pièces de canon que l'ennemi avait placées le long du Dniéper, offrit des difficultés. Toutefois Poniatowski, protégé par nos contrebatteries, réussit à arriver jusqu'au pied d'une brèche pratiquée dans la muraille, et Ney fut de nouveau sur le point de pénétrer dans la citadelle. Au centre, nous parvînmes, après un combat furieux, à déloger Doctorof des faubourgs; mais tous les efforts de nos braves se brisèrent inutilement contre le corps de la place que l'ennemi défendit avec opiniâtreté. Je fis établir toute ma réserve d'artillerie pour battre en brèche la courtine, tentative inutile; nos boulets se perdaient dans ces immenses murs de briques sans faire aucun effet. Il n'y aurait eu qu'un moyen de pratiquer une brèche, c'eût été de concentrer notre feu sur deux des

tours rondes ; mais nous ignorions la différence d'épaisseur de leurs murailles.

Barclay évacue la ville.

Cependant nos obus ayant mis le feu à la ville construite en partie en bois, et l'ennemi ayant essuyé des pertes considérables en s'obstinant à combattre au-dehors, Barclay prit le parti d'évacuer dans la nuit, en laissant à Korf le soin de couvrir la retraite; ce qu'il fit en propageant l'incendie que nos obus avaient allumé.

Coup-d'œil sur la position des affaires.

Notre entrée à Smolensk se fit sous de plus sinistres présages encore que celle de Wilna, malgré les orages destructeurs dont celle-ci fut accompagnée. Toute l'armée croyait trouver ici le terme de sa course; elle se flattait du moins d'entrer dans un pays fertile, et d'y jouir de quelque repos. Les grandes entreprises hasardeuses frappent le vulgaire en sens divers. Mes troupes, étonnées de faire tant de marches pénibles et meurtrières, et de voir reculer constamment le fruit de leurs efforts et de leurs sacrifices, commençaient à porter des regards inquiets sur les distances qui les séparaient de la France. J'avais laissé entrevoir l'intention de m'arrêter ici, et la chose devenant impossible, il était naturel qu'il en résultât quelque découragement.

Cette cité, que les Russes offraient à la crédulité des peuples comme le palladium de l'em-

pire, et vers laquelle se tournaient toutes mes espérances, n'offrait déja plus qu'un vaste bûcher parsemé de morts et de mourants. Un incendie, dont il était difficile d'assigner la cause, en avait dévoré la moitié; les habitants avaient fui pour se soustraire aux ravages de la guerre, abandonnant leurs pénates à l'imprudence de nos soldats et aux excès d'une populace exaspérée (1).

Une ville enlevée pour ainsi dire à la pointe de l'épée et abandonnée de ses habitants ne saurait être soustraite au pillage, et le peu qui y restait devint la proie de nos soldats, aigris par de longues privations. Un seul prêtre, resté par dévouement pour son troupeau, me prouva par ses réponses à quel point on les avait prévenus contre nous, en nous dépeignant sous les couleurs les plus noires. Toutes les passions religieuses et patriotiques avaient été allumées; il fut aisé de prévoir qu'aux privations de la Lithuanie allaient se réunir toutes les fureurs et les embarras d'une guerre nationale : nous allions retrouver une nouvelle Espagne, mais

---

(1) Il est reconnu que plusieurs habitants de Smolensk mirent eux-mêmes le feu à leurs maisons, pendant l'occupation; mais on ne sait si, à notre entrée, l'incendie fut l'effet du canon, ou de la volonté des Russes.

une Espagne sans fond, sans vin, sans ressources, sans villes. Nous ne devions pas y trouver des Saragosse, parce que toutes les maisons construites en bois peint étaient à la merci d'une torche ou d'un obus; mais des obstacles d'un autre genre, et non moins redoutables, nous attendaient.

Mon cœur se sentait oppressé en songeant à l'intervalle qui me séparait de Moscou, à celui que je venais de mettre entre mes magasins et mon armée, que la pénurie, les maladies, les traîneurs avaient déja diminuée d'un tiers. Lors même que j'eusse pris la résolution si souvent annoncée de m'arrêter ici, j'en reconnus bientôt les inconvénients et la difficulté. La récolte de 1811 avait été mauvaise, celle de 1812, encore sur pied, avait été entravée par les ravages de la guerre, qui avaient mis la population en fuite et enlevé les chevaux. D'ailleurs, faire vivre 200 mille hommes sur place dans un pays dépeuplé est une chose bien difficile, à moins de cantonner très au large, ce qui ne peut avoir lieu en face d'une armée intacte et pourvue de tout. Revenir sur mes pas en traversant la Lithuanie ravagée, c'était m'exposer à perdre l'armée par la disette; prendre en retraite le chemin de Mohilew sur Mozyr, c'était s'enfourner dans les fanges du Prépecz, sans savoir comment on en

sortirait. A la vérité, le chemin était moins ravagé; une marche vers Loutzk et Brzesc eût ramené ma base d'opérations sur Varsovie, et l'eût élargie en débarrassant la Volhinie de l'armée de Tschichagof : mais, malgré le motif apparent de dégager mes flancs, une pareille marche rétrograde avait ses dangers ; elle pouvait me perdre aux yeux de toute l'Europe, et devenir un signal pour mes nombreux ennemis. La Prusse se serait levée en masse, le nord de l'Allemagne aurait suivi son exemple; tout mon édifice eût été compromis sans avoir, pour ainsi dire, tiré l'épée. D'ailleurs, nous n'avions pas entrepris la guerre pour nous promener jusqu'à Smolensk et revenir cantonner sur les limites du duché de Varsovie. Continuer la marche sur Moscou pour forcer les Russes à une bataille et leur dicter la paix dans l'ancienne capitale des czars, qui est encore le nœud des grandes artères de l'empire, tel était donc l'unique moyen de salut que m'offrait la campagne.

Cependant j'encourageais mes troupes par l'espoir de trouver un terme prochain à leurs souffrances; je flattais mes maréchaux de prendre leurs quartiers d'hiver entre Witepsk, Smolensk et Mohilew : j'ordonnais le passage du Dniéper, uniquement pour nous débarrasser du voisinage importun de l'armée ennemie;

mais, d'un autre côté, j'avouais à quelques-uns de mes confidents que mon armée était une armée d'opération et non de position; que son moral et sa composition de vingt peuples divers exigeaient que je la maintinsse dans une activité offensive; en un mot, qu'il ne me restait d'autre parti à prendre que de la conduire à Moscou.

Les Zoïles, qui se sont acharnés à détruire ma réputation, ne voient que des contradictions manifestes entre mes actions et mes discours; à les entendre, j'aurais dû mettre tous ceux qui m'entouraient dans le secret de mes moindres pensées, et quand j'affectais de dire des choses qui devaient donner le change sur mes véritables desseins, j'aurais mérité selon eux les petites maisons : étrange manière de juger les qualités d'un général!!

Les maréchaux étaient divisés sur la grande question qui nous agitait. Murat, qui accusait naguère les Russes de pusillanimité, tremblait de s'enfoncer plus loin; d'autres soutenaient avec raison qu'il n'y avait de repos à espérer qu'après les avoir vaincus dans une bataille décisive. Pénétré de cette vérité, je partageais l'avis de ces derniers. Mais quel moyen avions-nous d'arriver à cette bataille? Dès que nous ne devions pas espérer d'y contraindre les Russes en demeurant à Smolensk, ne convenait-

il pas de les poursuivre? Le défaut de vivres, la raison militaire et l'intérêt politique, me prouvèrent ainsi qu'il n'y avait à choisir qu'entre une retraite sur le Niémen ou la marche sur Moscou; or, il n'était pas difficile de décider celui des deux partis qui était le plus conforme à mon caractère et à ma position.

On ne me supposera pas assez présomptueux pour me dissimuler les chances contraires que me présentait une nouvelle pointe de 100 lieues aussi loin de ma base naturelle d'opérations, en laissant derrière moi Riga et Bobrouisk, appuyées des armées de Witgenstein et de Volhinie; j'en sentais d'autant plus les inconvénients, qùe la paix conclue entre la Russie et la Porte allait permettre à l'armée de Moldavie de remonter le Dniéper.

Mais si l'ennemi conservait des points menaçants sur mes flancs, j'avais les corps de Macdonald, St.-Cyr et Schwartzenberg pour leur faire face. Bellune, avec une belle réserve de 32 mille combattants, se trouvait sur le Niémen, et, placée selon les circonstances, elle suffirait pour soutenir ou ma droite sur le Bug, ou ma gauche sur la Dwina. Non-seulement ces armées étaient supérieures aux forces de l'ennemi, j'avais en outre 50 mille hommes qui occupaient la Prusse, et autant de ba-

aillons de marche arrivant de l'intérieur pour enforcer mon armée et y remplacer les pertes que la bataille pourrait m'occasionner. Jamais e n'avais déployé plus de soins et de prévoyance pour préparer les moyens qui devaient assurer a réussite d'une grande entreprise : l'Europe semblait échelonner sa population virile vers le pôle. Déja de belles divisions sous Loison et Durutte gardaient Kœnigsberg et Varsovie; d'autres se formaient sur l'Oder. Les cohortes du 1er ban se rassemblaient sur l'Elbe : rien n'était négligé pour assurer le succès de l'expédition.

Le succès de dix campagnes m'avait appris que là où je me trouvais était le point décisif; et je ne doutais point qu'un coup frappé au sein de l'empire russe ne fît tomber en un clin d'œil la résistance accessoire des corps isolés. Ce coup, j'espérais le frapper aussitôt que l'ennemi se déciderait à m'attendre. J'avais une armée affaiblie; mais ce qui restait sous les drapeaux n'en était que meilleur.

Après avoir parcouru les décombres fumants de Smolensk, reconnu son enceinte extraordinaire et sa mauvaise citadelle, je pressai les préparatifs pour le passage du Dniéper, dont l'ennemi avait brûlé le pont. Ney passe le Dniéper et suit l'ennemi.

Les faubourgs occupés par l'arrière-garde de Barclay rendant les travaux difficiles, la division

Morand passa successivement en bateaux pour les protéger. Ney y présidait, et malgré l'ardeur qu'il y mettait, ils ne purent être achevés que dans la nuit du 18 au 19. En attendant, je reconnaissais moi-même le rivage en amont pour chercher un gué; et Junot, à la tête du 8e corps, reçut l'ordre de passer à mon extrême droite vers Proudichewo. J'eus tort peut-être de ne pas porter sur ce point le gros de mon armée; c'était la ligne la plus directe pour atteindre l'ennemi. L'idée que nous trouverions plus de facilité à rétablir le pont de Smolensk et l'attitude de l'ennemi sur les hauteurs firent malheureusement préférer le passage par la ville.

Marche hasardée de Barclay.

L'ennemi, qui couronnait les hauteurs en arrière des faubourgs, avait détaché avant l'évacuation de la ville l'armée de Bagration sur Dorogobuje pour m'empêcher de gagner la route de Moscou. Barclay, après avoir filé au nord sur la grande route de Pétersbourg, dut se rabattre à l'est pour suivre Bagration et regagner celle de Moscou. Il ne pouvait aller d'une de ces routes à l'autre que par des chemins de traverse, et décrivait ainsi un grand cercle dont nous tenions la corde. Le motif de ce détour était que la route directe de Moscou longeant le Dniéper sous nos batteries, il serait dangereux d'y passer même de nuit avec un

matériel immense (1). Les ennemis n'avaient jeté que 2 à 3 mille Cosaques sur la Loubna pour masquer cette route directe : faute grave qu'ils se hâtèrent ensuite de réparer, mais qu'ils faillirent payer cher. Si j'avais connu alors ce qui se passait dans leur armée, c'en était fait ; je la prenais en flagrant délit dans une position pire encore qu'après la retraite sur Drissa et la séparation des deux armées ; mais j'ignorais ce mouvement : il n'était guère probable que l'ennemi engagerait une affaire sérieuse le jour même où il abandonnait le poste redoutable de Smolensk, qui lui offrait tout ce qu'il pouvait désirer d'avantages tactiques.

Il se je d'abord gauche sur Gorbounovo.

Convaincus que nous ne trouverions pas les Russes, je me contentai de lancer sur leur arrière-garde Murat et Ney, que Junot seconderait en passant le Dniéper plus haut, pour manœuvrer sur leur gauche. Ney franchit enfin le Dniéper, le 19 à quatre heures du matin, au mi-

---

(1) Le motif d'éviter une route exposée à notre canon était plausible ; mais valait-il mieux courir le risque d'un mouvement circulaire qui pouvait tout perdre ? n'eût-il pas mieux valu porter 30 mille hommes de nuit sur la Stabna, pour y défendre du moins la route, jusqu'à ce que le matériel et la seconde colonne eussent atteint, par Gorbounovo, le chemin de Moscou ?

lieu des flammes du faubourg. L'armée de Barclay avait été aperçue d'abord campée sur les hauteurs de la route de Pétersbourg ; son arrière-garde sous les ordres du général Korf y paraissait encore. Nous eûmes ainsi un moment l'espérance de couper l'ennemi de Moscou et de le refouler sur le nord ; mais on signala bientôt quelques troupes ennemies dans cette direction. Ney et Murat durent faire explorer les deux routes ; Grouchy prit d'abord la direction de Doukowtschina. Nos colonnes de gauche reconnurent une division d'infanterie en position intermédiaire près de la Stabna. Ney ordonna aussitôt de l'attaquer. Ce fut un malheur ; s'il eût marché droit à Loubino sur le chemin de Moscou, nous y arrivions en même temps que les Russes, engagés dans leur large mouvement de flanc.

Barclay avait jugé le péril de sa manœuvre, et au moment où ses colonnes s'ébranlaient, il s'était ravisé, en ordonnant au général Toucz-koff de marcher, avec une division d'infanterie, en toute hâte au secours des Cosaques qui couvraient la route de Moscou ; il plaça le prince Eugène de Wurtemberg à Gedeonowo, pour flanquer la marche de la colonne la plus rapprochée, et donner à l'arrière-garde de Korf, qui se trouvait encore sur le chemin de Pétersbourg,

le temps de gagner Gorbounovo, et ensuite Loubino. La première colonne de l'armée, sous les ordres de Baggavout, dut se rabattre par des traverses sur le même point. Ce fut cette division du prince Eugène que Ney rencontra d'abord et qu'il fit attaquer vigoureusement. Elle était sur le point de succomber sous nos efforts réitérés, lorsqu'une vingtaine d'escadrons vinrent la dégager. Renforcée encore par une partie de la colonne de Korf, elle réussit à gagner Gorbounovo, après nous avoir fait perdre de vue pendant trois heures le point plus important de la route de Moscou. Ney la fit poursuivre, et l'arrière-garde de Korf, atteinte à son tour, perdit cinq à six cents prisonniers et du canon; elle fut dégagée par Potemkin, qui arriva à propos pour sauver la queue de ses colonnes.

Cependant Touczkof avait eu le temps d'atteindre les hauteurs de Voloutina et de s'y réunir aux Cosaques de Karpof. Ney, que le combat de Stabna et de Gedeonowo avait entraîné trop à gauche, reçut un peu tard l'ordre de se rabattre sur la droite et arriva en présence. Un furieux combat s'engagea vers Kosina; je m'y attendais si peu, qu'après avoir eu l'idée de lancer Davoust au soutien de Murat et de Ney, je m'étais décidé à l'arrêter moi-même autour

Bataille de Voloutina.

de Smolensk, où je rentrai aussitôt que la retraite du prince de Wurtemberg et de Korf fut prononcée.

Ney, resté seul, pressa néanmoins Touczkof avec vigueur; mais celui-ci défendit le terrain pied à pied jusque derrière le ruisseau de Strachan, où le corps d'armée de son frère (1) et la cavalerie d'Orlof-Denisof vinrent le renforcer. Les Russes sentaient qu'il y allait du salut de l'armée, s'ils perdaient ce poste qui couvrait le ralliement de leurs colonnes, encore occupées à leur mouvement circulaire; ils se battirent en désespérés. Une heure plus tôt et avec quelques divisions de plus, Ney eût coupé l'ennemi en deux et décidé le succès de la campagne. C'était la dernière fois qu'un tel avantage devait se présenter.

Loin de m'attendre à un combat si sérieux, j'étais rentré, comme je l'ai dit, à Smolensk, tandis que Barclay, au contraire, faisait revenir ses 3e et 4e corps d'infanterie sur leurs pas, et les soutenait par le 1er corps de cavalerie.

Ney fit tout ce qu'on pouvait attendre de son héroïsme dans une circonstance pareille,

---

(1) Le lieutenant-général Touczkof commandait le 3e corps d'armée; son frère qui, commandait l'arrière-garde, était général-major.

et les deux partis n'eurent qu'à s'enorgueillir réciproquement du courage qu'ils déployèrent dans cette affaire.

Murat, gêné à droite et à gauche par des marais et des bois, ne put faire manœuvrer sa cavalerie, dont Orlof-Denisof refoula à plusieurs reprises la tête, à mesure qu'elle voulait déboucher en avant de Latichino, contre la gauche des Russes. Il faut l'avouer, Orlof-Denisof déploya dans cette lutte autant d'aplomb que le roi de Naples avait montré jusque là d'activité et de bravoure.

Espérant être plus heureux à l'aide des troupes de Junot, Murat se rendit près de lui pour le stimuler, et chargea avec son avant-garde, puis retourna à sa réserve : mais Junot n'en bougea pas davantage, soit qu'il fût intimidé par sa position un peu délicate au milieu pour ainsi dire des colonnes ennemies, soit qu'il eût perdu la tête, il resta blotti entre les bois et le Dniéper, à deux portées de canon de l'ennemi, dont il débordait la gauche.

Cependant, au bruit de l'effrayante canonnade qui se faisait entendre, la division Gudin, du corps de Davoust, avait été envoyée au secours de Ney ; elle arriva vers cinq heures, et le maréchal renouvela aussitôt ses efforts pour s'emparer des hauteurs de Kosina. L'ennemi fut

renversé, son centre enfoncé, et la ligne entière était sur le point d'être jetée dans le ruisseau bourbeux de Samile, lorsque Konownitzin, arrivant avec une division d'infanterie, soutenue de plusieurs bataillons de grenadiers, et de 3 mille chevaux, rétablit le combat.

Le général Gudin ayant été tué par un coup de canon, la division fut repoussée malgré des prodiges de valeur.

A l'entrée de la nuit, le corps de bataille des Russes fut enfin rejoint par les colonnes de Baggavouth et de Korf. Ney, qui ignorait cette circonstance, s'obstina à emporter leur position, et lança de nouveau ses colonnes sur eux, vers les huit heures, en portant cette fois son effort contre leur droite. La division Gudin franchit le Stachan et couronne les hauteurs; mais comme elle donne au milieu d'une armée entière, elle est de nouveau ramenée, malgré les plus glorieux efforts. La nuit sépara les deux partis, qui se disputèrent l'honneur de ce vaste champ de carnage, jonché de 12 à 13 mille tués ou blessés dont chacun pouvait revendiquer une part à peu près égale : échauffourée déplorable, sans aucune utilité pour nous, et dont la mort de Gudin augmenta les regrets. Ce brave et habile général, qui aurait eu depuis long-temps le bâton de maréchal, si on avait pu le donner à

tous ceux qui en étaient dignes, périt victime de la fatalité qui présida à toute cette journée. Il serait injuste de m'en faire un reproche, car l'affaire eut lieu contre mon attente et contre toutes les probabilités. Cependant, malgré la fausse direction de nos premiers mouvements, nous eussions obtenu de grands résultats, si Junot se fût vigoureusement engagé. La mollesse qu'il montra était d'autant plus extraordinaire qu'il n'avait jamais péché que par l'excès contraire : on est fondé à croire que c'était le prélude de l'aliénation mentale dont il fut frappé après la retraite, car il montra dès lors un caractère bizarre et inégal; il n'avait jamais eu un mérite transcendant, mais il avait pourtant quelques moyens et par-dessus tout beaucoup d'énergie.

Murat ne fut pas à l'abri de tout reproche : sa cavalerie aurait pu agir avec plus de vigueur contre les Cosaques de Karpof et la petite arrière-garde de Touczkof; nous eûmes tort de n'en pas lancer une partie avec Junot sur Proudichewo dans la nuit du 18.

Je vole trop tard à Valoutina.

Instruit à minuit, par le retour de mon aide-de-camp Gourgaud, de la bataille rangée que nous venions de livrer à mon insu, je monte aussitôt à cheval et vole au lieu du combat, où j'arrive à trois heures du matin. Tout était fini, et l'ennemi avait continué sa retraite. Témoin

des efforts de mes braves par les sanglants débris dont ils sont entourés, je les comble de récompenses, et reprends le chemin de Smolensk, désolé d'avoir encore laissé échapper une si belle occasion. Mon premier mouvement fut de sévir contre Junot en le faisant remplacer par Rapp: mais je revins bientôt à des sentiments de bienveillance pour cet ancien compagnon d'armes.

Les Russes se retirent en bon ordre.

Le roi de Naples se remet, le 20 août, aux trousses de l'ennemi sur Dorogobouje; le corps de Davoust lui est donné en remplacement de celui de Ney, qui a beaucoup souffert, et dont le chef s'accordait assez mal avec mon beau-frère depuis leurs démêlés devant Ulm en 1805; malheureusement Davoust ne vécut pas en meilleure intelligence avec lui.

J'hésite à rester à Smolensk.

Revenu le 20 du camp de Ney à Smolensk, j'y fus assailli par une foule de sentiments pénibles. L'inutilité de trois sanglantes journées, le tableau des décombres de Smolensk, celui des cadres appauvris de nos bataillons et surtout de nos escadrons... faisaient naître de tristes réflexions. Je me sentis ébranlé, et donnai des ordres pour former des établissements administratifs. Je chargeai un officier intelligent d'explorer avec un corps léger les rives fertiles de la Kmora, réputées par leurs moulins et le grand commerce de farine qu'elles font; il devait amasser des appro-

visionnements suffisants pour l'époque de la rentrée de nos colonnes, qui n'avaient plus qu'un dernier effort à faire pour couvrir leur asile.

Depuis mon arrivé à Smolensk, les affaires avaient pris une meilleure tournure sur les deux ailes. Conformément à mes ordres, Schwartzenberg, chargé du commandement général au sud, s'était mis en devoir d'attaquer Tormassof, qu'il rencontra le 12 août à Gorodeczno. Le général russe ayant éparpillé ses forces, n'avait pas 25 mille hommes en ligne ; les Autrichiens, réunis aux Saxons, présentaient un total d'environ 40 mille combattants. Toutefois Schwartzenberg ne sut profiter ni de sa grande supériorité, ni de la mauvaise position de l'ennemi : cédant aux avis de Reynier, il manœuvra pour déborder la gauche des Russes avec les Saxons ; mais il ne soutint pas ces derniers assez vigoureusement, et l'ennemi eut le temps de lui opposer une manœuvre parallèle, bien qu'il fût obligé d'accepter le combat, ayant déja son aile gauche complètement tournée. Tormassof se tira de ce mauvais pas sans éprouver de grande perte, et continua sa retraite par Kobrin et Kowel sur Loutsk, où il se rangea derrière le Styr. Schwartzenberg et Reynier s'établirent en face de lui, à la gauche de cette rivière. Opérations sur la droite. Bataille de Gorodeczno.

Ma gauche avait aussi remporté des succès, Affaires de Polotsk.

mais sans en tirer beaucoup de fruit. Certain d'être bientôt renforcé par les Bavarois, Oudinot avait cru devoir marcher de nouveau en avant sur Swolna, non plus pour courir sur Sebeje, mais bien pour éloigner l'ennemi de la Dwina, et lui ôter l'envie et la possibilité de l'inquiéter à Polotsk : c'était une imprudence manifeste; car Wittgenstein, étant disposé à poursuivre l'offensive, devait le rencontrer isolément; ce qui ne manqua pas d'arriver. L'avant-garde d'Oudinot, attaquée le 12 août sur la Swolna, y essuie un échec, et le corps se rapproche de la plaine de Polotsk, où sa jonction avec les Bavarois le met à même de prendre sa revanche. Wittgenstein n'en continue pas moins à s'avancer, ignorant sans doute l'arrivée ou la force de ce renfort : il déploie ses 24 mille hommes pour attaquer le camp de Polotsk, dont il espère enfoncer le centre, coupé en deux par le ravin de la Polota, le long duquel il dirigera son effort principal. Le combat, livré le 17 août, ne remplit pas ses vues ; il n'eut d'autre résultat que la perte réciproque de 2 mille hommes. Oudinot y ayant été blessé, remit le commandement à S.-Cyr.

Journée du 18 août.

Le général russe, persuadé qu'il n'était pas de force à vaincre une armée supérieure, ne voulut pas néanmoins hâter une retraite qui pour-

rait devenir désastreuse; il reste en présence dans l'espoir de nous imposer. St.-Cyr résolut de l'attaquer le lendemain; à cet effet, il concentra ses efforts vers Spass contre le centre et la gauche des Russes, qui s'appuyait à la Polota pendant que le reste de sa ligne devait les contenir. Les Bavarois et la division Legrand, massés autour de Spass, refoulent tout ce qui s'oppose à leur marche, et pénètrent jusqu'à Presmenistza, malgré la vive résistance de l'ennemi et les pertes que l'artillerie russe leur fait éprouver. La réserve de Wittgenstein parvient à arrêter enfin cette impulsion, tandis que sa cavalerie fait des charges audacieuses et ramène la nôtre jusqu'au faubourg de Polotsk : St.-Cyr lui-même, entraîné dans cette échauffourée, est obligé de chercher un abri dans un ravin. Ses réserves dégagent enfin sa cavalerie, et le combat se termine dans la position occupée le matin par le centre de l'ennemi, qui profite de la nuit pour se replier sur Gamselewo. Dix canons et un millier de prisonniers sont les minces trophées de cette journée, dont l'infériorité en cavalerie nous empêche de profiter. St.-Cyr avait laissé la division Merle dans l'inaction à la gauche de la Polota; s'il l'eût dirigée de manière à prendre à revers la ligne de Wittgenstein, la victoire eût été plus facile et plus complète. Malgré cela c'était un succès, et

le bâton de maréchal, auquel depuis long-temps St.-Cyr avait des droits, en fut la récompense. Le brave général Deroy avait été tué par un boulet. J'assignai à sa famille, sur ma cassette, une pension de 20,000 fr. et des dotations : c'était à la fois acquitter ma dette envers un bon allié, et stimuler le zèle de ceux qui épousaient avec tiédeur notre cause.

e me décide à marcher en avant.

Ces succès de Gorodeczno et de Polotsk me rassuraient pour l'instant sur mes ailes; mais la droite ne laissait pas de me causer de vives inquiétudes. L'armée de Moldavie ira-t-elle se joindre à Tormassof, afin de manœuvrer sur mes derrières, ou bien l'appellera-t-on à l'armée principale pour la renforcer? Dans un empire borné comme l'Autriche ou la Prusse, les règles de la guerre l'auraient commandé ainsi; mais en Russie, où il y a tant d'espace pour se mouvoir, les accessoires pouvaient devenir la partie principale sans rien compromettre; et cela se pouvait avec d'autant plus de succès, que ces corps latéraux se trouvaient agir sur notre communication : nous n'en avions qu'une, étroite et resserrée; l'ennemi avait pour base toute la largeur de l'Europe, de la Baltique à la mer Noire.

Tranquille pour l'instant sur ce qui se passait autour de moi, je porte avec plus de sécurité mes vues sur l'armée principale; et les rapports

de mes lieutenants viennent enfin lever toutes mes incertitudes : ils m'annoncent qu'il ne serait pas impossible d'amener les Russes à une bataille. Le roi de Naples, qui s'était d'abord flatté d'entamer sérieusement l'armée ennemie dans sa retraite, est étonné de la trouver formée derrière la Loujea; il ne doute point toutefois qu'elle ne veuille accepter le combat : Barclay en avait eu en effet la pensée. Informé de cette circonstance dans la nuit du 24, je pars aussitôt à la tête de mes gardes, qui font douze lieues à tire d'ailes, dans l'espoir de joindre enfin l'ennemi, qui nous échappait toujours comme par enchantement. Poussé par le désir de l'entamer, Murat ne m'avait pas attendu pour l'aborder : il avait lancé déja la cavalerie de Montbrun contre la gauche; mais Davoust, trop faible en infanterie, se souciait peu d'engager une affaire générale contre l'armée entière : la division se mit entre eux, et l'attaque n'eut pas lieu. Cependant le mouvement de Montbrun avait excité les alarmes des généraux russes, qui craignirent, non sans fondement, d'être assaillis sur leur gauche et refoulés sur le Dniéper; ce que je n'aurais pas manqué de faire, s'ils m'eussent attendu. Barclay, renonçant donc à tenir cette position périlleuse, venait d'abandonner Doro-

gobuje au moment où j'arrivais pour le combattre.

Le vice-roi avait suivi la direction de Pétersbourg jusqu'à Doukhowschina; puis il se rabattit à droite pour entrer en ligne, après avoir laissé une division sur Sourage, d'où le général Wintzingerode, avec un corps volant, menaçait la communication de Witepsk.

A mon arrivée au quartier-général de Murat, je trouvai l'ennemi disparu de nouveau des rives de la Lougea, et la discorde dans notre camp. Murat se plaignait avec raison que Davoust se fût opposé à l'engagement de son infanterie, et le maréchal répondait qu'on surprenait ma religion par de faux rapports. Je donnai à Murat le commandement direct de la division Compans, qu'on lui avait refusée. On s'était attendu que l'ennemi tiendrait sur l'Osma; on le suivit : il évacua Dorogobuje, et atteignit Wiazma. Nous étions si près de Moscou, qu'il n'y avait plus à hésiter; huit marches suffisaient pour y arriver: huit marches sont si peu de chose pour des gens qui arrivent des extrémités de l'Europe; comment ne pas s'y décider lorsque la paix et l'empire du monde peuvent en être le fruit, et qu'au pis aller, l'occupation d'une grande cité procure toujours d'immenses ressources dont une armée

si loin de sa base a besoin? Tous les motifs qui, à Witepsk ou à Smolensk, auraient pu me retenir sur la Dwina ont disparu; la moitié de la distance qui nous sépare de Moscou est franchie; toute hésitation doit cesser. Pour diminuer les chances de la pointe que nous allions pousser dans l'espoir de terminer la guerre, j'ordonnai à Bellune d'accourir du Niémen pour remplacer mon armée à Smolensk. Augereau portera la moitié de ses divisions sur Kœnigsberg et Varsovie, et nous resterons convenablement échelonnés. Cette réserve de Bellune, qui compte 32 mille hommes, s'établira entre Roslaw et Witepsk, prête à soutenir celle de mes ailes qui en aurait besoin, et à seconder, s'il le faut, mon armée.

Cependant la retraite des Russes continuait sur Giatz avec une fermeté exemplaire. La seule arrière-garde de Rosen, échelonnée par deux corps de cavalerie, tint tête à toutes les forces de Murat et de Davoust. Il faut rappeler néanmoins que la meilleure intelligence ne régnait pas entre ces généraux; que nos chevaux, réduits à manger de la paille de seigle, tombaient d'inanition, et n'étaient pas de force à se mesurer avec avantage contre la cavalerie mieux conservée de l'ennemi. Toujours massés sur la grande route, arrêtés à chaque ruisseau, à chaque bois, à chaque pont, à chaque défilé, nos escadrons, foudroyés

par des batteries bien placées, devaient attendre l'infanterie, qui n'arrivait jamais que pour être témoin du départ de l'ennemi; celui-ci, bientôt recueilli par ses échelons, se trouvait en mesure de recommencer le combat avec des troupes fraîches contre nos têtes de colonne exténuées.

Les difficultés sans cesse renaissantes de cette poursuite étaient accrues par l'esprit des habitants du pays. Dès que nous eûmes dépassé Smolensk, nous fûmes à même d'observer des symptômes alarmants, présages sinistres d'une guerre nationale, que l'armée la plus formidable ne peut jamais soutenir avec avantage contre un peuple entier décidé à vaincre ou à mourir. Nous n'avions plus à faire aux Lithuaniens, spectateurs impassibles des grands événements qui se passaient autour d'eux. La population entière, composée de véritables Russes, désertait ses foyers à notre approche. Partout sur notre passage nous ne trouvions que des villages abandonnés ou brûlés : la population, refoulée au loin, se formait en bandes qui guerroyaient avec nos fourrageurs; nulle part elle ne se montra inquiétante, mais partout elle s'attroupait contre les maraudeurs qu'elle enlevait ou massacrait. La ville de Wiazma fut incendiée avec ses riches magasins; Giats subit le même sort;

et s'il en demeura des vestiges, on en fut redevable à nos avant-gardes, qui combattaient d'un côté et couraient arrêter l'incendie de l'autre.

Les renseignements que je reçus dans cette dernière ville m'apprirent que l'armée russe avait changé de chef, et qu'elle s'apprêtait enfin à nous livrer bataille dans une position qu'elle retranchait à la hâte. L'empereur Alexandre, cédant à la voix publique qui attribuait les malheurs de la guerre au mauvais choix des généraux, avait déféré le commandement suprême au général Koutousof, vainqueur des Turcs. On accusait le Prussien Pfuhl d'avoir causé les premiers malheurs de la campagne; on reprochait à Barclay lui-même son origine étrangère; sa manie des retraites avait paru suspecte aux purs Moscovites : c'est un Russe seul qu'il faut pour sauver la patrie. Tous sont d'accord que le vainqueur de Roudschouck, le négociateur de Bucharest est capable de la tirer de péril. Le nouveau généralissime, persuadé que, pour conserver sa popularité dans l'armée et dans la nation, il ne fallait pas nous laisser arriver à Moscou sans livrer bataille, s'était décidé à l'accepter dans la forte position qu'il occupait près de Borodino, en avant de Mojaisk, et où il fut joint par 10 mille miliciens de Moscou, à peine organisés. Bataille de Borodino ou de la Moscowa.

Le 5 septembre, les deux armées se trouvent

en présence; l'ennemi a fait construire une redoute en avant de sa gauche, près du village de Schwardino, pour défendre les accès de cette partie qui se trouve la plus exposée. Il est important de le chasser de ce poste avancé, pour être plus à portée de reconnaître la position principale et de l'aborder. Je le fais attaquer par la division Compans, qui l'enlève de la manière la plus brillante.

La journée du lendemain est employée à bien reconnaître la ligne ennemie, et le terrain sur lequel nous devons opérer. Des deux côtés on se prépare à la journée décisive. Les Russes, pleins d'un sentiment religieux, y mêlent les pompes du culte grec et invoquent le secours divin pour sauver la patrie. Nous rappelons nos hommes détachés, nous serrons nos masses, disposons nos armes et nos parcs d'artillerie. Les forces numériques étaient à peu près égales, environ 125 à 130 mille hommes de chaque côté, mais nous avions 15 mille vétérans pour un pareil nombre de milices ou de Cosaques. En échange, l'ennemi allait combattre pour la conservation d'une cité qu'il regardait comme sacrée, et sur un terrain qu'il connaissait mieux que moi, et qu'il fortifiait à la hâte par plusieurs ouvrages. Trois flèches couvraient la gauche vers Semenofskoë; une grande redoute bastion-

ge et Borodino; enfin plusieurs redans
ent la droite jusque vers la Moscowa:
ait pas encore eu le temps de les palis-

ataille eut lieu le 7; j'en ai livré beaucoup
a vie, je n'en ai jamais vu d'aussi ter-
lle devait être extraordinaire sous tous
ports, par la nature de l'entreprise qu'elle
terminer, par la grandeur des intérêts
aient attachés, enfin par les circonstances
ires qui signalèrent le choc de ces masses
espace si rétréci.

Première position des Russes.

osition de l'ennemi, telle que je l'avais
ue, était la suivante: Barclay, avec trois
l'infanterie et un de cavalerie, formait la
depuis la grande redoute bastionnée jus-
Moscowa; elle était coupée en deux par
de Gorki. Bagration, avec les 7e et 8e
formait la gauche depuis la grande re-
jusqu'au bois taillis, entre Semenofskoë
za.

Ses défauts.

position était défectueuse; on en attri-
faute au général Benningsen qui remplis-
fonctions de chef d'état-major: il avait
toute son attention sur la droite que je
ni intérêt ni envie d'attaquer. La gauche
ntaire n'était pas si bien établie, quoi-

que couverte de trois flèches; il y avait entre celles-ci et le village d'Oustiza, où passe la vieille route de Moscou, un intervalle de 500 toises, garni seulement de quelques chasseurs.

Projet qu'elle m'inspire.

Si les choses étaient restées dans l'état où je les avais reconnues, on ne peut calculer quel en eût été le résultat. Mais il paraît que, dans la soirée, les généraux russes firent porter le corps entier de Touczkof pour prolonger la gauche jusqu'au village d'Oustiza, sur l'ancienne route de Smolensk à Moscou; mais nous n'aperçûmes que ses avant-postes. Mes dispositions furent bientôt arrêtées : je résolus de gagner la vieille route de Moscou par mon extrême droite sous Poniatowski, de faire accabler la gauche des Russes par Davoust et Ney, et de refouler ainsi leur centre et leur droite dans la Moscowa, tandis que le vice-roi contiendrait cette partie de l'armée ennemie : c'était à peu près la même disposition de nos masses qu'à Friedland; avec la différence que, dans cette première bataille, la rivière se trouvait à dos de l'ennemi, tandis qu'à Borodino, il avait derrière lui un terrain favorable à la retraite, et que l'obstacle se trouvait à l'extrême droite.

Malheureusement tout ce que j'avais combiné ne put s'exécuter comme je le désirais; et l'ennemi modifia à temps ses dispositions. D'un

autre côté, je changeai aussi d'avis sur la destination primitive du vice-roi, auquel je réservai une coopération plus active, en le chargeant d'attaquer le centre de l'ennemi, tout en couvrant par sa gauche la grande route de Ghiats à Moscou. Je le renforçai, à cet effet, de deux divisions du corps de Davoust. Ce maréchal vit à regret qu'on enlevât la moitié des braves qu'il commandait; il eût préféré qu'on lui laissât ses cinq divisions, et qu'on le chargeât, à leur tête, du mouvement décisif qu'il était d'avis d'opérer par la vieille route et par les taillis; il voulait tourner la position avant d'attaquer les flèches, et commencer l'affaire en s'établissant perpendiculairement sur l'extrémité de l'ennemi. L'idée était excellente; mais n'était-il pas à craindre aussi que les Russes, se voyant ainsi menacés d'être coupés, ne disparussent encore une fois par le chemin de Mojaïsk, ce qui eût remis indéfiniment la décision après laquelle nous soupirions? Je préférai attaquer leur ligne en échelons par la droite: ce qui ne promettait pas un succès si facile, mais n'exposait pas à différer encore la bataille. Le corps de Poniatowski devait suffire pour manœuvrer de manière à déborder la gauche de l'ennemi, et à nous assurer la supériorité sur elle.

Ce plan arrêté, je disposai mes masses de ma-

nière à ne pas éveiller trop tôt l'attention de l'ennemi; chacun reçoit ses instructions. L'artillerie devra préparer ses foudres de bonne heure. Cent pièces de Davoust, de Ney, de la garde, s'avanceront au point du jour pour accabler d'obus et de boulets les ouvrages que ma droite sera chargée d'enlever.

Première attaque isolée de Davoust contre la gauche.

J'attends avec anxiété le rapport de ce qui se sera passé chez l'ennemi durant la nuit. A cinq heures, Ney me fait dire que l'armée entière est encore en présence, et l'Achille français, bouillant d'impatience, demande la permission de commencer l'attaque. Tout prend aussitôt les armes et se dispose à la grande scène qui peut-être va décider du sort de l'Europe; nos batteries s'avancent sur la ligne pour se trouver à portée d'écraser celles de l'ennemi. Compans, qui a si bien préludé par la prise de la redoute de Schevardino, entamera l'affaire en enlevant de même la flèche qui forme l'extrême gauche des Russes; il se glissera le long du taillis : Dessaix le secondera en marchant dans le taillis même. La division Friant restera en réserve. Dès que Davoust sera maître de la redoute, Ney s'avancera en échelons pour fondre sur Semenofskoë : ses divisions, ayant beaucoup souffert à Valoutina, comptent à peine 15 mille combattants; 10 mille Westphaliens devront les renforcer et former sa

de ligne. La jeune et la vieille garde sont et 4e ligne. Murat divise sa cavalerie : à ıe de Ney, en face du centre ennemi, se e le corps de Montbrun. Nansouty et La-Maubourg se placent de manière à suivre ›uvement de notre droite : enfin Grouchy ‹dera le vice-roi. Celui-ci, renforcé par les autres divisions de Davoust (Morand et ·d), devra débuter par l'attaque du village ›rodino, situé sur la grande route de Mos-ı la rive gauche de la Kolocza : la division ›ns s'y établira ; les trois autres passeront ›locza sur trois ponts jetés à cet effet dans tinée, et attaqueront la grande redoute du e, située sur la rive droite.

tte première disposition fut cause de la tour- peu décisive que prit la bataille ; il eût jeter Davoust avec quatre de ses divisions la trouée entre la redoute de la gauche bois d'Oustiza, le faire suivre par Murat ›a cavalerie, le faire appuyer par Ney et estphaliens dirigés sur Semenofskoë, tandis la jeune garde eût marché en échelons au ·e des deux attaques, et que Poniatowski, Davoust, eût débordé la droite de Touczkof, le bois d'Oustiza. Nous eussions accablé et né la gauche de l'ennemi, dès le principe, ıne masse irrésistible ; nous l'eussions forcé- Ce fut une faute grave.

à un changement de front parallèle à la grande route de Moscou et à la Moscowa qu'il aurait eue à dos. Il n'y avait dans cette trouée que quatre faibles régiments de chasseurs embusqués dans le taillis, en sorte que le succès ne semblait pas douteux.

A six heures du matin le signal est donné; l'artillerie foudroie les flèches. Davoust s'élance avec ses deux divisions. La gauche d'Eugène, composée de la brigade Plausonne, qui devait rester en observation en se bornant à occuper Borodino, s'abandonne, par un zèle malentendu, au-delà du village, et débouche contre le corps entier de Doctorof, qui la ramène avec perte. Plausonne meurt victime de l'ardeur de ses bataillons, et Delzons parvient à peine à disputer Borodino aux forces supérieures que l'ennemi présente sur ce point.

Davoust est repoussé.

Davoust, attaquant avec le premier échelon la division des grenadiers de Woronzof, dans un poste couvert de retranchements, et inquiété en flanc par les chasseurs dont on vient de parler, eut forte affaire; la division Compans emporte le redan de l'extrême gauche avec un rare courage. Ce brave général y est blessé; Davoust lui-même a son cheval tué, et en reçoit une forte contusion. Dessaix, qui a remplacé Compans, est également mis hors de combat. Rapp vient

prendre le commandement de cette division abîmée, et qui, trois fois, se voit veuve de ses chefs. Cependant les Russes n'avaient pas moins souffert; Woronzof était blessé, et l'ouvrage enlevé. Notre succès ne fut pas de longue durée : l'ennemi, protégé par le feu de ses batteries, ayant fait avancer l'infanterie de sa seconde ligne (division Neweroswki), nos troupes durent évacuer l'ouvrage qu'elles venaient d'enlever. Bagration, qui a vu l'orage prêt à fondre sur lui, appelle en toute hâte la division Konownitzin du corps de Touczkof. Une division de cuirassiers et une brigade de jeunes gardes viennent de la réserve pour soutenir le flanc gauche menacé.

Attaque de Ney et de Davoust.

Le petit contre-temps que nous fit éprouver la retraite momentanée de Compans fut bientôt réparé; Ney, arrivant en échelons, se porte à la tête de la division Ledru, sur la même redoute, et, secondé par les troupes de Compans, il y entre par la gauche presqu'au même instant où elles y pénètrent de nouveau par la droite.

L'ennemi tient encore la troisième flèche que Ney et Murat font attaquer par la division Razout; elle est sur le point de s'en emparer quand elle est chargée elle-même par les cuirassiers russes. Il y a un moment d'incertitude; cependant notre infanterie fait bonne conte-

nance, et donne à la cavalerie de Bruyères le temps de la dégager. Razout, électrisé par Murat, se précipite sur les retranchements et y pénètre.

Les Russes renforcent la gauche.

Plus de deux heures ont été consumées à ces attaques. Koutousof, qui a pu aisément découvrir les grosses masses prêtes à fondre sur sa gauche, avait eu le temps de prescrire à la droite de se mettre en marche pour la soutenir. Le corps de Baggawout, envoyé par Barclay, dépassait déja, à neuf heures, la hauteur de Semenofskoë. Une de ses divisions marche à Oustiza, l'autre se jette dans le taillis.

Junot entre en ligne.

De notre côté, Junot venait de se déployer derrière Ney et d'engager sa première ligne, que l'impétueux maréchal lance aussitôt sur l'ennemi la droite de la sienne. Pour agir plus efficacement encore, en débordant la position que les Russes disputaient avec tant d'opiniâtreté, la seconde ligne des Westphaliens reçoit l'ordre d'appuyer à droite et de pénétrer dans le taillis qui séparait Davoust de Poniatowski.

Exécuté une heure plus tôt, ce mouvement eût été décisif; mais la cavalerie de réserve du prince Galitzin a eu le temps de se mettre en devoir de disputer aux Westphaliens la plaine où ils devaient déboucher, et l'arrivée du corps de Baggawout permet de leur opposer la divi-

sion Eugène de Wurtemberg, qui, venant à propos au secours de cette cavalerie, repousse dans le bois les colonnes westphaliennes qui la menaçaient. La cavalerie du prince Galitzin a profité de ce moment pour faire une belle charge sur notre droite; elle s'est même emparée d'une batterie de réserve, lorsqu'un brave régiment d'infanterie de la division Dessaix (le 3[e]), débouchant du taillis, prend à revers ces audacieux cuirassiers, les force à charger en arrière pour s'ouvrir un passage, et sauve ainsi notre artillerie.

Bagration sent la nécessité de donner à tous les renforts tirés de la droite le temps d'arriver à leur destination, et juge que la bataille dépend de la résistance qu'il opposera; il se précipite sur Ney à la tête de la division de grenadiers du prince de Mecklembourg, soutenue d'une brigade des gardes et de huit régiments de cuirassiers; les restes de Woronzof et de Neweroswki, appuyés d'une division de cavalerie légère, secondent l'effort en attaquant Davoust; toute la ligne ennemie marche de nouveau sur nous; une des redoutes est reprise, Murat lui-même est forcé de se réfugier au milieu de la division Razout.

Ney s'élance à la tête de ses réserves; la divi-

sion Friant reçoit l'ordre d'appuyer à gauche de celle de Razout en marchant sur le village de Semenofskoë; la redoute perdue est reprise; Friant, dont la marche a puissamment contribué à la retraite de l'ennemi qu'il déborde, franchit même le ravin de Semenofskoë et s'empare du village. La division Konownitzin, qui venait d'arriver de l'extrême gauche, l'arrête à son tour, et l'oblige à revenir à la hauteur des redoutes où Ney continue à s'avancer.

Attaque décisive de Ney sur Semenofskoë.

En effet, maîtres des flèches, mais menacés par l'attitude de Bagration qui continue à recevoir les renforts de la droite, Ney et Davoust se disposent à le culbuter derrière le ravin de Semenofskoë; on les fait appuyer par tout ce qu'on peut placer d'artillerie, et le vice-roi se prépare aussi à les seconder en attaquant le centre.

Rien ne peut arrêter l'impétueuse ardeur de Ney; Bagration, craignant d'être enfoncé, se précipite lui-même à la tête de ses lignes, baïonnette basse, dans l'espoir de ressaisir l'offensive. Une mêlée terrible s'engage; Bagration est grièvement blessé, ainsi que son chef d'état-major St.-Priest: les troupes russes, privées de direction, sont près d'être entièrement défaites; mais l'impassible Konownitzin en prend le comman-

dement, les ramène derrière le ravin de Semenofskoë, et, protégé par une artillerie bien placée, arrête l'élan de nos colonnes.

Il fallait rendre ces avantages décisifs; Murat lance à cet effet les corps de Nansouty et de Latour-Maubourg au-delà du ravin; le premier fond sur l'extrême gauche de Konownitzin, où les régiments des gardes d'Ismaïlof et de Lithuanie (Moscou) formés en carrés le reçoivent avec fermeté, et donnent le temps à cinq régiments de cuirassiers russes de tomber sur nos escadrons déja fatigués, et de les ramener derrière le ravin. Latour-Maubourg n'avait pas eu moins de succès près de Semenofskoë, où l'infanterie de Friant et de Ney s'est logée pour n'en plus sortir. L'ennemi, convaincu de l'impossibilité de reprendre ses positions, reste néanmoins en grosses masses sous le feu de notre artillerie avec une constance admirable. On voyait, à cette héroïque contenance, que ces braves gens ne voulaient point survivre aux malheurs de la patrie.

Tandis que cette lutte balancée signale le courage des deux armées, le vice-roi, après avoir été tenu en suspens par l'attaque de la division Delzons sur Borodino, par le passage inconsidéré de ce défilé, enfin par les obstacles qu'offrait celui de la Kolocza, avait enfin franchi

Eugène attaque le centre.

cette rivière sur quatre petits ponts construits par le génie. Eugène se hâte d'obliquer à droite pour enlever la grande redoute bastionnée élevée entre Borodino et Semenofskoë, et couvrant le centre de l'ennemi. La division Morand, ayant débouché la première sur le plateau, lance le 30ᵉ régiment sur la redoute, et s'avance en colonne profonde pour le seconder: ces braves marchent avec aplomb, l'arme au bras, sans faire attention au feu terrible de l'ennemi; ils pénètrent dans la redoute malgré les efforts de la première ligne de Paskiewitsch; mais celui-ci, qui a prévu l'événement, s'avance à la tête de la seconde ligne, la jette sur les flancs de la colonne profonde, et la fait charger par la première ligne qui fait volte-face. Iermolof s'avance avec une brigade des gardes pour le seconder.

Morand, battu en même temps par l'artillerie de Doctorof, assailli à droite par Wassiltschikof, est forcé de rentrer dans le ravin. Bonami, abandonné dans la redoute, ne peut la défendre; il y tombe criblé de coups avec une partie du 30ᵉ régiment qui l'avait si bravement conquise. Ces deux efforts de la gauche n'étant pas suffisamment soutenus, et n'ayant pas eu lieu en même temps, eurent l'inconvénient d'affermir la confiance des Russes et de refroidir l'ardeur des nôtres. Le mouvement offensif d'Iermolof,

Paskiewitsch et Wassiltschikof, faillit même entraîner l'évacuation de Semenofskoë; il fut heureusement arrêté par les fortes batteries de réserve placées fort à propos en arrière de ce village.

Opérations de Poniatowski.

Dans cet intervalle, le combat se prolongea sans succès notables sur la vieille route de Moscou. J'avais compté que Poniatowski manœuvrerait sans grand obstacle pour déborder l'ennemi; il faillit donner au contraire contre des forces doubles des siennes. Favorisé néanmoins par le départ de la division Konownitzin, et par l'entrée en action des Westphaliens, il avait chargé la droite et enlevé le mamelon qui la dominait; Touszkof, soutenu à propos par une partie du corps de Baggawout, reprit bientôt ce poste important, et paya de la vie ce succès momentané.

Cependant les attaques vigoureuses de Ney et les charges admirables de notre cavalerie avaient produit l'effet désiré. Ney et Davoust étaient solidement établis sur ces hauteurs retranchées où se trouvait la gauche de l'ennemi au commencement de la journée; mais à part ces avantages et la possession des ruines fumantes de Semenofskoë, nous n'avions aucun trophée. Il était onze heures: Ney demande à grands cris des renforts pour achever la victoire:

il lui semble plus facile de voler à de nouveaux succès, que de rester exposé au feu de 200 pièces de canon qui vomissent la mort dans ses rangs : peut-être le bon moment était-il déja passé; car l'ennemi n'avait pas seulement attiré Baggawout des rives de la Moscowa à l'extrême gauche, il avait encore appelé le corps intact d'Ostermann pour seconder son centre ébranlé par la lutte contre Eugène.

a cavalerie sse assail- la gauche a vice-roi.

J'allais néanmoins ordonner un nouvel effort, soutenu par les deux divisions de jeune garde et par les trois divisions d'Eugène, lorsque des cris tumultueux et un désordre inquiétant me découvrent que l'ennemi fait sur la chaussée de Borodino une grande attaque contre le vice-roi; je suspends le départ de ma garde, et je m'en applaudis d'autant plus qu'Eugène vient de repasser à la gauche de la Kolocza avec la garde italienne. Ce mouvement, qui menaçait notre ligne de retraite, était de nature à inquiéter, et je résolus d'attendre de nouveaux renseignements, non-seulement pour ne rien compromettre, mais encore pour ne pas engager la jeune garde, sans pouvoir compter que ma gauche prenne part à l'effort projeté. J'envoyai même la division Claparède de ce côté pour parer à tout événement. J'appris bientôt que ce n'était qu'une échauffourée de cavalerie, tentée

le corps d'Ouvarof sur la brigade Ornano la division Delzons, qui le reçut en carrés, et idit vains des efforts mal dirigés (1).

Toutefois cet incident nous avait tenus plus ine heure en suspens, et l'ennemi en profita ur se rasseoir dans ses nouvelles positions : délai contribua aussi au non succès de la urnée.

Ostermann relève les troupes de Rayefski au centre.

Dès que je fus rassuré sur ce qui se passait, ut se disposa pour renouveler une attaque sur grande batterie du centre, en même temps ue ma droite déboucherait en avant de Semeofskoë. Les Russes s'apercevant, aux dispositons du vice-roi, de Murat et de Ney, de l'orage ui se préparait, font relever le corps abîmé de ajefski par celui d'Ostermann, qui entre en remière ligne, appuyant sa gauche dans la direction de Semenofskoë et sa droite à la grande oute. Mes généraux prennent cette manœuvre our une démarche offensive; Murat et Sorbier assemblent sur ces colonnes une masse énorme l'artillerie qui leur cause de grands ravages :

---

(1) Outre les 3 mille cavaliers d'élite du corps d'Ouvarof, il y avait plus à droite, 5 à 6 mille Cosaques sous Platof qu'on avait pris pour de l'infanterie; ils ne firent rien, et Ouvarof, content d'avoir donné chasse à Ornano, ne chercha point à enfoncer notre infanterie.

elles restent fermes et impassibles sous ce feu redoutable. Toute leur artillerie répond à la nôtre; Doctorof, Barclay, Jermolof en font autant de leur côté contre les divisions du vice-roi, qui montrent la même contenance. Le feu est général depuis Borodino jusqu'à Semenofskoë et même jusqu'au bois. Huit cents pièces de canon vomissent la mort des deux côtés sur l'espace d'une demi-lieue. Jamais spectacle ne fut à la fois plus imposant et plus terrible. Tous les acteurs de cette grande scène la proclament d'un commun accord la bataille des géants.

Grande attaque sur la redoute du centre.

Au moment où tout se dispose pour l'attaque générale, Montbrun, dont le corps était placé directement en face du centre ennemi, est tué d'un boulet; je désigne Caulaincourt pour voler à sa place charger la grande redoute, que le vice-roi de son côté va faire attaquer par les divisions Morand, Gérard et Broussier, renforcées par la légion de la Vistule. Il était deux heures: l'ennemi avait eu le temps d'achever le mouvement du comte Ostermann, que Miloradowitsch avait ramené de l'aile droite, et qui se trouvait soutenu par les 2e et 3e corps de cavalerie : le choc devait être rude.

Caulaincourt, malgré les difficultés qu'il rencontre, exécute sa commission avec un grand courage. Après avoir longé une partie de l'in-

nterie ennemie, il se précipite sur la redoute
ı dépit des bataillons qui l'entourent, et y pé-
ètre avec le 5e de cuirassiers; mais il y trouve
mort, et ses braves, abîmés par le feu de l'in-
nterie d'Ostermann, et même de la vieille garde
ısse, placée en arrière de l'ouvrage, menacés
ientôt par les corps de cavalerie de Korf et de
'ahlen, sont forcés à se reformer sous la pro-
ection de l'infanterie.

Toutefois les colonnes du vice-roi abordent, peu d'instants après, la redoute deux fois conquise, et que l'infanterie du général Lichatschef, du corps de Doctorof, occupait de nouveau; Eugène, conduisant l'attaque simultanée de ses trois divisions, s'en empare enfin pour la dernière fois, et y prend le général Lichatschef. Il voulut même profiter de son succès, en lançant le corps de Grouchy sur les bataillons de Doctorof abîmés; mais les chevaliers-gardes et la garde à cheval s'étant avancés au-devant des nôtres, ces masses d'élite imposèrent assez long-temps pour que les corps de Korf et de Pahlen, débarrassés de Caulaincourt, pussent revenir à leur secours, et décider Grouchy à rejoindre son infanterie.

Il était trois heures; nous étions enfin maîtres de la grande redoute du centre et des flèches de la gauche : toutefois les Russes, reformés

derrière les deux ravins de Goristzkoë et de Semenofskoë, présentaient encore une résistance opiniâtre. Les deux partis, las de carnage, se canonnèrent sans s'attaquer.

Dernier effort de Poniatowski. Pendant ces chocs meurtriers, les Polonais n'étaient pas restés oisifs. Les succès de Ney et Davoust ayant ranimé Poniatowski, il fait réattaquer le mamelon derrière Oustitza : Baggawout, qui commandait alors sur ce point, et qui se voyait menacé en même temps par les Westphaliens, juge prudent de le lui abandonner, pour venir se former en ligne avec les débris de Bagration, à la source du ruisseau de Semenofskoë. Dès lors, la bataille dégénéra en une canonnade qui dura jusqu'à nuit close. Convaincu que les Russes partiraient dans la nuit, et m'abandonneraient Moscou sans courir de nouveau la chance des combats, je préférai une demi-victoire aux risques d'une échauffourée, qui eût été sans remède dans la position où nous nous trouvions. En effet, Koutousof partit avant le jour, et prit le chemin de Moscou en deux colonnes par Mojaisk et la vieille route.

Observations sur cette bataille. Telles furent les principales scènes de cette grande bataille, sur laquelle on a tant écrit. Les uns en ont fait des poëmes, les autres des relations critiques plus ou moins partiales, et fort peu d'accord entre elles ; quelques-uns enfin

l'élèvent jusqu'aux nues. Le fait est que mon plan sagement conçu la veille, fut mal exécuté dès le début.

Il est des batailles dont le succès dépend du premier choc; d'autres dont le résultat ne s'obtient qu'à la fin de la journée, où le moment de frapper est arrivé : cela dépend des positions respectives. On peut seulement établir en principe général, que s'il convient à l'un des partis de brusquer le dénouement, il doit importer à l'autre de le différer : ainsi à Waterloo, le moment décisif pour Wellington était celui où il serait certain de l'approche de Blücher; ainsi à Marengo, ce fut pour moi l'instant où Dessaix revenait de Rivalta : pour la partie adverse, il convenait donc de frapper dès le matin. Appliquant ces vérités à la bataille de Borodino, il est aisé de la juger. Nous étions à six heures en mesure devant la gauche de l'ennemi, qui avait le gros de ses forces à l'aile opposée; il fallait donc en profiter vivement. Nous avons fait une faute évidente de ne pas donner le grand coup de collier dès la première attaque, puisque nous avons laissé à Baggawout et à Ostermann le temps de revenir au point menacé.

On voit par le récit que nous venons de faire que nous emportâmes la grande redoute et les flèches de la gauche lorsque l'ennemi avait déja

ramené ses deux corps et sa cavalerie de la droite à la gauche, c'est-à-dire, après qu'il eut porté un renfort de plus de 40 mille hommes et 200 pièces de canon au point décisif. Cela prouve assez que nous eussions eu un succès plus complet si nous eussions, dès le matin, lancé Ney et les Westphaliens sur les flèches, et Davoust, avec ses quatre divisions réunies, entre ces flèches et le chemin de Moscou, appuyant à droite et se liant avec Poniatowski. Nous emportâmes ces positions quand la chose était plus difficile et moins décisive. Le vice-roi, affaibli d'une des divisions de Davoust, n'aurait eu alors qu'à se former en ligne pour contenir l'ennemi et canonner son centre, pour opérer diversion sans aller à l'attaque, qui devenait inutile dès que nous aurions obtenu de grands succès sur la gauche.

Quant au reproche d'avoir refusé à Ney de lui envoyer la jeune garde vers onze heures, il est constant que la chose eût été opportune, mais il serait injuste de le considérer comme une faute. L'ennemi montrait encore une contenance assurée; toutes nos batailles avec les Russes avaient été longues, opiniâtres, sanglantes; je pensais qu'ils devaient avoir des troupes fraîches, venant de leur droite; j'ignorais en outre que les gardes eussent été entièrement engagées:

après la bataille de Pultava. Après avoir
nu le point décisif, j'allais en effet lancer
ier avec la jeune garde, quand l'échauffou-
rrivée à ma gauche vint suspendre l'exé-
n d'une attaque qui eût sans doute décidé
toire.

jugeant la bataille d'après ce qui se passait
les deux armées, on peut dire que la faute
nte fut d'avoir fait attaquer la redoute du
e à dix heures par la seule division Morand.
vice-roi l'eût assaillie, comme à deux heures,
toutes ses forces réunies, et qu'au même
it j'eusse lancé la jeune garde au soutien
ey sur Semenofskoë, la victoire eût été
ne et complète dès onze heures du matin.
ffort général n'ayant pas eu lieu, c'est à
heures, après la prise de la grande redoute
entre, qu'il eût été convenable de l'entre-
lre. Alors les troupes de Bagration, passées
ordres de Doctorof, avaient été presque

roi et Grouchy; il n'y avait que le corps d'Ostermann et deux régiments des gardes qui eussent moins souffert. Baggawout, réuni aux débris de Touczkof, avait peine à tenir tête aux Westphaliens et à Poniatowski.

Il est constant que si j'eusse présenté mes gardes à droite de Semenofskoë, entre ce village et la source du ruisseau, les Russes, débordés, et accablés se seraient vus dans la nécessité de battre en retraite de jour, et que nous les eussions certainement entamés : mais j'ignorais ce qui se passait chez l'ennemi; mon armée était elle-même toute disloquée; la cavalerie avait éprouvé des pertes cruelles; je croyais à l'ennemi une réserve intacte, et je ne pouvais guère supposer que la milice de Moscou, armée de piques, fût la seule troupe qui n'eût pas donné, comme je l'ai appris ensuite. Tout cela ne pouvait se deviner; il est aisé de raisonner après coup.

C'est ainsi qu'on a reproché à Frédéric de n'avoir pas achevé l'armée de Soltikof à Kunersdorf, bataille qui a beaucoup de ressemblance avec celle de la Moscowa. Surpris sur leur gauche par le roi de Prusse, les Russes tinrent si ferme au ravin de Kuhgrund, qu'ils donnèrent à l'aile droite et à Laudon le temps d'arriver et de vaincre. J'avais sur Frédéric l'avantage de ma

forte réserve et la supériorité numérique; aussi gagnai-je le champ de bataille, tandis que le grand roi essuya une défaite complète.

Toujours prêt à rendre hommage à la vérité, je conviens néanmoins que l'on ne retrouve pas dans cette bataille, la même vigueur de conception et d'exécution qui signale nos victoires d'Austerlitz, de Friedland, d'Abensberg, de Rivoli, de Jéna. Les écrivains qui n'ont pas pénétré les causes de ma circonspection, l'ont trouvée par trop outrée; on l'a attribuée même à une maladie dont j'avais ressenti plusieurs fois les atteintes. S'il est vrai que je fusse souffrant, je n'en conservais pas moins toutes mes facultés, et je savais fort bien ce que j'avais à faire. Mon but était simple, c'était d'accabler la gauche des Russes; tous mes ordres devaient tendre à ce résultat: il ne fallait pas un grand travail d'esprit pour annoncer au vice-roi l'instant où il devait attaquer, et pour dire à Mortier quand il faudrait seconder Ney.

La cause de mon excessive circonspection était toute naturelle; elle se trouvait dans les antécédents, dans tout ce qui avait précédé la bataille, dans notre situation respective. Je voyais d'un côté une armée qui avait franchi 800 lieues, en souffrant mille privations, composée de vingt peuples différents, exposée à toutes les chances

défavorables si elle éprouvait un revers; de l'autre, une armée homogène, fortement disciplinée, combattant avec un enthousiasme religieux pour sa patrie, décidée à vaincre ou à mourir, qui venait de donner, dans une retraite longue et pénible, la mesure de sa résignation, de son dévouement, et de l'excellent esprit qui l'animait. Toutes les batailles que nous lui avions livrées depuis dix ans avaient été fortement disputées; que ne devait-on pas attendre des efforts qu'elle ferait sous les murs de la grande cité, à laquelle se rattachait toutes les destinées de l'empire? Si nous retrouvions là les Russes d'Eylau, de Heilsberg, plus intéressés et plus décidés à vaincre que jamais; si nous éprouvions le moindre revers, que deviendrait mon armée? Tels furent les motifs qui agirent sur mon esprit, me portèrent à éviter toute manœuvre hasardée, et diminuèrent la vigueur de résolution dont toutes mes dispositions portaient ordinairement l'empreinte. Une victoire, quelque incomplète qu'elle fût, devait me conduire à Moscou : c'était là où j'espérais trouver tous les résultats de la guerre. Dès que nous fûmes maîtres des positions de la gauche, j'étais certain que l'ennemi m'abandonnerait le reste à la nuit; pourquoi donc m'exposer volontairement aux conséquences de la journée de Pultava?

Cette sanglante et mémorable bataille, que nous avions si ardemment désirée, était loin de remplir mon but. J'avais espéré de la livrer en Lithuanie, et de la rendre décisive; je la trouvais à 200 lieues plus loin, et il ne me restait qu'un terrain couvert de 60 mille blessés ou mourants des deux partis, sans le moindre trophée (1).

Mânes des braves qui succombèrent dans cette mémorable journée, la postérité vous élevera des monuments immortels! Montbrun, Caulaincourt, Plausonne, Romeuf, Bonamy, Marion, Compère, Huart, plus heureux que vos frères, vous avez succombé au moment où votre gloire était à son apogée, et vous vous êtes lancés dans l'éternité, lorsque la patrie était maîtresse de la moitié de l'Europe!

---

(1) La perte des deux partis s'éleva à plus de 80 mille hommes hors de combat, dont 12 à 15 mille blessés russes regagnèrent Moscou, où la plupart devinrent la proie des flammes.

Les blessés français y furent également transportés; presque tous périrent ou dans les hôpitaux, ou dans la retraite.

Les généraux blessés furent du côté des Français, Nansouty, Grouchy, Latour-Maubourg, Rapp, Compans, Friant, Bonamy, Morand, Lahoussaye. Du côté des Russes, les princes Galitzin, Charles de Mecklenbourg et Gortschakof; les généraux comte Woronzof, comte St.-Priest, Krétof, Bachmetof, Yermolof, Likacshef.

Moins favorisés du sort Bagration, Kaisarof, Touczkof, du côté des Russes, succombèrent, emportant avec eux la douleur de voir leur pays envahi et menacé d'une ruine prochaine! Mais du moins leurs regrets furent de courte durée. Ils ont bientôt appris que l'empire des czars était sorti vainqueur de cette lutte glorieuse.

Entrée à Moscou.

Dès que le départ de l'ennemi fut signalé, notre avant-garde se mit en devoir de le suivre par la route de Moscou. Un engagement assez vif vers Mojaisk me fit croire que nous n'y entrerions pas sans coup-férir : l'ennemi eut effectivement l'intention de tenir en avant de la capitale, dans la position de Fili; mais s'étant ravisé, il ne fit que la traverser, et après avoir parlementé avec le général Miloradowitsch, qu'il y avait laissé pour la forme, j'y entrai le 14 septembre.

Bâtie comme Rome, sur sept collines, Moscou offre un aspect des plus pittoresques. Il faut avoir vu le superbe tableau que présente cette offre cité, moitié orientale, moitié européenne, avec ses 200 églises et les mille clochers de couleurs différentes dont elles sont surmontées, pour se faire une idée de la sensation que nous éprouvâmes en la découvrant des hauteurs de Fili. Je fondais les plus grandes espérances sur l'occupation de cette ville, dont la noblesse passait généralement pour être mécontente et frondeuse,

et que de faux rapports me peignaient disposée à embrasser mon parti. Je me flattais, selon les circonstances, d'éveiller l'intérêt de la noblesse contre le trône, ou d'élever un intérêt démocratique contre l'oligarchie, si elle se déclarait mon ennemie. Erreur doublement complète, puisque la classe moyenne des cités, composée d'affranchis sans crédit, d'étrangers jalousés, de marchands animés d'un patriotisme exalté, ne pouvait me procurer aucun appui, et que la noblesse mécontente, plus exaspérée contre moi que la cour elle-même, s'était franchement ralliée à celle-ci pour me combattre avec plus de succès.

Dans la disposition d'esprit où je me trouve, j'attends avec impatience les députés de cette ville si influente sur l'intérieur de l'empire; mon étonnement est proportionné à l'intérêt que j'y porte, lorsque mon avant-garde m'annonce que tout paraissait désert, et que l'on avait eu peine à réunir quelques employés subalternes qui m'apprirent en effet que le gros de la population, et tout ce qui tenait à l'administration publique, avait disparu.

Je fis néanmoins mon entrée en grande pompe, mais dans un morne silence, indice certain du pressentiment qui nous dominait tous. Descendu au Kremlin, cet antique palais des czars, si cé-

lèbre par de grands souvenirs, si extraordinaire par son architecture, moitié orientale et moitié slave, je n'éprouvai pas moins d'émotion à l'aspect du trône de Pierre-le-Grand, que je n'en avais ressenti en visitant, en 1806, le cabinet de Frédéric à Potzdam. La vue délicieuse que l'on découvre du beau balcon de ce palais ajoutait aux sensations qui agitaient mon ame, et dont il fallut m'arracher pour vaquer aux affaires pénibles qui m'assaillirent de toutes parts.

Mes premiers soins furent de maintenir l'ordre, en assignant aux différents corps d'armée des quartiers où ils devaient s'établir et pourvoir à leurs pressants besoins. Des commandants furent nommés à chacun de ces quartiers.

L'ordre a toujours été parfaitement maintenu dans les capitales que nous avions conquises, et où il était resté une ombre de magistrature et des habitants pour garantir leurs pénates. A Madrid même, mon entrée n'avait été signalée par aucun excès. Mais ici, une armée affamée, trouvant tout à l'abandon, ne pouvait considérer Moscou que comme un vaste camp abandonné par l'ennemi. Chaque soldat s'appropriait ce qui n'avait plus de maître. Toutes les précautions avaient été prises pour placer des gardes aux dépôts publics et aux grands établissements; mais mille boutiques particulières étaient

fermées, leurs propriétaires en fuite avec leurs effets les plus précieux; les soldats, ne pouvant espérer des vivres avant que le service fût établi, enfonçaient des magasins ainsi livrés à leur merci.

Aux scènes violentes que le pillage occasionna succédèrent bientôt plusieurs incendies dont le nombre augmenta bientôt. Je fus d'abord indigné de ces excès dont j'attribuais la faute à l'imprudence avec laquelle nos soldats allumaient des feux au milieu des maisons : j'ordonnai des punitions sévères. Le ravage de l'incendie allait toujours croissant; enfin plusieurs individus ivres, pris les torches à la main, annoncèrent que ce projet, prémédité par quelques-uns de mes plus acharnés ennemis, était le résultat d'une résolution à la fois héroïque et cruelle. Dès le troisième jour, Moscou ne présentait plus qu'un océan de feu : le spectacle du balcon du Kremlin eût été digne de Néron incendiant Rome. Pour moi, qui n'eus jamais de ressemblance avec ce monstre, j'en avais le cœur déchiré. Les Russes incendient Moscou.

Mes troupes reçurent l'ordre de faire tout leur possible pour mettre un terme à ce cruel désastre; vains efforts, toutes les pompes avaient été emmenées par le gouverneur Rostopschin, principal auteur de ces incendies, et les trois quarts Les flammes me forcent d'en sortir.

des maisons étant en bois, le feu se propageait avec une rapidité que des soldats de police déguisés avaient soin de redoubler : en deux jours, 7 à 8 mille maisons devinrent la proie des flammes. Le Kremlin, entouré de murs élevés, semblait à l'abri d'atteinte ; mais les tisons ardents qui volaient de toutes parts commencaient à faire craindre pour l'arsenal et pour nos parcs : d'ailleurs des tourbillons de fumée et de feu rendaient le séjour de ce palais impossible; il fallut enfin en sortir pour chercher un refuge au château de Petrowski, et ce ne fut pas sans courir de grands dangers que je parvins à me tirer de cette fournaise.

Une pareille catastrophe changeait entièrement la face des affaires ; ce n'est pas, comme on l'a cru, qu'elle dût absolument sauver la Russie et occasionner ma ruine. Il est certain au contraire que si j'avais été moins tenace dans mes projets, j'aurais regardé une résolution si désespérée comme la preuve que le gouvernement et la nation russe ne traiteraient point, et comme un heureux avertissement qu'il fallait me retirer à l'instant même, sans attendre l'hiver. J'en jugeai autrement ; et c'est en cela que j'ai commis la plus grande faute de ma vie.

Si les Russes eussent attendu la fin d'octobre pour détruire leur ville, on eût compris ce sa-

crifice qui eût pu rendre en effet ma situation très-critique; mais exécuté à la mi-septembre, il devait me sauver, et c'était alors un sacrifice inutile. Qu'en serait-il arrivé si, éclairé par cet acte barbare, j'avais pris dès le lendemain le chemin de Kalouga?

Quoique l'incendie nous eût laissé encore beaucoup de ressources, il est certain néanmoins qu'il les avait diminuées des deux tiers, les fourrages surtout manquèrent dès les premiers jours; mais il en eût été de même quelques semaines plus tard, si la capitale eût existé. On chercha à organiser des autorités russes, mais les employés manquèrent pour remplir ces fonctions, et les agents subalternes qui s'y prêtèrent, loin de nous être d'aucun secours, nous demandaient à grands cris des vivres pour les établissements publics et le peu d'habitants restés dans leurs demeures. Ici, la guerre ne nourissait pas la guerre.

Projet de marcher sur Pétersbourg.

Je mesure d'un coup-d'œil rapide toutes les conséquences de cette grande catastrophe; je sens que la paix seule peut nous tirer avantageusement du gouffre où nous avons été entraînés par des calculs spécieux, mais dont un destin fatal a fait autant de déceptions. Dans cette hypothèse, quatre opérations s'offrent à mon choix : rester l'hiver à Moscou, se retirer par le

midi sur la Wolhynie, ou par Kalouga sur Smolensk et Wilna; enfin, prendre la direction du nord pour menacer Pétersbourg, ou même pour l'occuper, et déterminer plus sûrement l'ennemi à la paix.

Je m'arrête d'abord au dernier parti; il est possible que, menacé dans sa dernière capitale, Alexandre se décide plutôt à traiter. D'un autre côté, cette marche prenant Wittgenstein à revers, le forcera à décamper sur l'Ingrie, et rien n'empêchera dès lors Bellune, St.-Cyr, Macdonald, de s'avancer sur Pskow, où nous opérerons notre jonction : la crainte d'être suivi en queue par toute l'armée russe, qui m'aurait poursuivi comme si j'eusse battu en retraite devant elle, le danger plus grand de me jeter dans les marais de l'Ingrie, à huit degrés plus au nord, dans un pays de tourbière, dans un cul-de-sac sans issue, tout disparaît d'abord devant les douces illusions que m'inspire l'espoir de dicter la paix (1). Après un examen plus mûr, je me ravise; je ne marcherai

---

(1) On a douté long-temps que Napoléon ait eu sérieusement l'intention de se diriger au nord et de marcher sur Pétersbourg, en laissant derrière lui toutes les forces organisées de la Russie, qui l'eussent confiné entre le lac Ladoga et le golfe de Finlande. M. Fain ne laisse plus de doute à ce sujet.

pas jusqu'à Pétersbourg, je n'en ferai que la démonstration, et si elle ne détermine pas Alexandre à traiter, je me rabattrai des plateaux de Waldai ou de Nowogorod sur la Dwina par Sebèje.

Ce double projet trouve autour de moi une forte opposition : pourquoi courir plus au nord, pourquoi marcher au devant de l'hiver, comme s'il ne devait pas venir toujours trop tôt? pourquoi enfin s'enfoncer dans un pays de marécages, cul-de-sac stratégique, où l'ennemi, renforcé de toutes les levées de l'empire, peut nous suivre et nous confiner? C'est vers le midi, vers la Wolhynie qu'il faut tourner nos vues; là, du moins, l'hiver moins précoce et moins rude, nous permettra de cantonner : de là, nous pourrons revenir au printemps frapper la Russie au cœur.

Ces raisons spécieuses triomphent et m'entraînent; je puis attendre une réponse : il ne faut que huit jours pour apprendre l'effet que la bataille de Borodino et la prise de Moscou auront produit sur le cabinet de St.-Pétersbourg.

L'incendie a assouvi ses fureurs; je rentre le 19 dans les ruines fumantes de Moscou, pour y attendre des nouvelles de Koutousof et d'Alexandre.

Il ne serait pas facile de décider si ce fut un malheur d'avoir renoncé au mouvement sur Pé- Dangers de ce projet.

tersbourg, car le calculateur le plus habile ne saurait affirmer les malheurs que cette entreprise audacieuse eût amenés. Exécuté dès le 20 septembre, le mouvement aurait pu nous conduire à Nowogorod, vers le 15 octobre; Bellune, St.-Cyr eussent été à notre hauteur. Koutousof nous aurait suivis en queue; les combats journaliers d'arrière-garde nous eussent coûté du monde : le pays peu fertile offrait moins de ressources que la Lithuanie; nos chevaux abîmés ne se fussent pas rétablis; la jonction de nos forces n'eût pas présenté 150 mille combattants. Koutousof, rallié à Wittgenstein et aux corps de Riga, en aurait eu d'avantage avec les nouvelles levées et les troupes irrégulières. Il eût suivi son système favori de nous harceler par des combats partiels; et faute de vivres, il eût bien fallu revenir par Witepsk sur Wilna. Si Koutousof eût repris la direction de Smolensk, pour s'élever toujours à la hauteur de notre aile droite, nous eussions éprouvé sur cette route tout ce qui nous arriva sur celle de Smolensk.

Le seul parti sage eût été de marcher sans délai sur Volokolamsk et Toropets, et de reprendre de là franchement et directement le chemin de Witepsk, ou de se porter aussitôt contre Koutousof, de le battre, de détruire les manufactures d'armes de Toula, et de revenir par Ka-

louga et Roslaw sur Smolensk. Aucune autre opération ne pouvait prévenir notre ruine.

Aujourd'hui que j'y songe de sang-froid et avec la connaissance plus exacte de l'état des affaires en Russie, j'avoue que le mouvement sur Pétersbourg était bien moins convenable que celui sur le midi, surtout si celui-ci eût été exécuté à temps : le premier n'était à bien prendre qu'une résolution désespérée. L'idée qu'Alexandre eût traité s'il nous avait vus prendre le chemin de St.-Pétersbourg était erronnée; sa réponse à Koutousof le prouve tout comme la mission de Balaschof à Wilna : il avait résolu de conserver intact l'honneur de sa couronne, ou de succomber; or, il mettait l'honneur de sa couronne à ne pas traiter tant que l'ennemi serait sur le sol russe..... D'ailleurs, depuis Drissa, il s'était opéré une révolution importante dans le personnel de l'état-major et dans les idées militaires de l'empereur. On avait senti que l'armée russe, si elle se rabattait sur le nord, serait refoulée sur la Baltique, isolée des ressources de l'empire, et acculée à la mer. Les hommes versés dans l'art militaire avaient pris le dessus dans les conseils : de là, le mouvement de Drissa sur Smolensk; de là, la contre-marche sur Taroutina, après l'évacuation de Moscou. Les généraux qui regardaient l'armée russe comme perdue si elle

manœuvrait au nord, auraient certes regardé leur cause comme gagnée, dès que je fusse allé m'enfourner dans une position qu'ils considéraient comme désastreuse pour eux, bien qu'ils se trouvassent dans leur propre pays. Loin que le mouvement sur Nowogorod leur eût imposé au point de faire désirer la paix, un cri général de joie se fût élevé dans leur armée à la seule idée que je me précipitais volontairement dans un gouffre où ils avaient craint de s'aventurer.

Les admirateurs aveugles de toutes mes conceptions ont rejeté les désastres de la fin de cette campagne sur les sages avis qui m'ont détourné de la pensée de marcher sur Pétersbourg; et, plus juste qu'eux, je reconnais que ce projet était désastreux.

L'armée russe fait un beau mouvement sur Taroutina.

Revenons aux cendres de Moscou, où j'ai dit que j'étais rentré le 19. Quoique la destruction de cette ville fût bien faite pour absorber toute mon attention, je ne perdis pas entièrement de vue l'armée russe. Murat l'avait suivie sur la route de Razan, que son arrière-garde avait prise; la fatigue de nos troupes le décida à leur accorder un petit séjour. Notre situation allait se compliquer. Moscou, comme les grandes capitales, est le centre d'où partent vingt routes en rayons divergents; des détachements de cavalerie ennemie se montraient vers Klin, au nord.

sur la route de Pétersbourg. D'autres gardaient les routes de Jaroslaw, de Wladimir et de Podolsk, sur celle de Toula; cela jetait une grande incertitude dans les renseignements. Il fallut éclairer toutes les directions, et de plus couvrir notre ligne de communication avec Mojaisk. Notre cavalerie était abîmée, celle de l'ennemi, mieux nourrie et mieux conservée. Courir après Koutousof sur Razan, c'était nous exposer s'il eût pris une des routes de Pétersbourg ou de Toula, puisque nous l'eussions laissé plus près de Moscou que nous. Nous avions fait assez de marches inutiles........ Huit jours entiers se passèrent sans que je pusse me fixer. Enfin, Murat m'annonça que l'armée russe nous avait trompés; qu'après avoir suivi le chemin de Razan à l'est, elle revenait sur la Pakra pour gagner Toula ou Kalouga. Je fis aussitôt partir Bessières pour éclairer cette direction. Je me préparais à marcher le 28 septembre par Podolsk pour déborder la droite des Russes, et les refouler sur le Dniéper, lorsque Murat annonça qu'ils se retiraient de nouveau. Nos troupes reçurent contre-ordre; je me décidai à attendre de voir plus clair dans nos affaires et dans les projets de l'ennemi : ces quinze jours perdus furent un malheur.

Koutousof eut le temps de s'affermir dans la

position qu'il prit à Taroutina, derrière la Nara, point intermédiaire entre Toula et Kalouga, et située sur la vieille route qui mène à cette dernière ville (1). Il couvrait ainsi les belles manufactures d'armes de Toula, les provinces du midi les plus fertiles et les plus populeuses; en même temps, il se rapprochait de la route de Smolensk, et pouvait manœuvrer par sa gauche pour menacer notre seule ligne de communication. J'étais impatient d'apprendre l'effet que la bataille de Borodino et la chute de Moscou auraient produit sur l'empereur Alexandre et la cour de St.-Pétersbourg; je me berçais encore de quelques espérances. Toutes les circonstances qui accompagnaient l'incendie, celles de la bataille de Borodino, étaient à la vérité peu encourageantes : cependant les pertes de l'ennemi avaient été si sanglantes, que l'empereur Alexandre pouvait en être touché, et s'empresser de mettre fin au fléau de la guerre. L'armée russe est excellente; mais il y a une telle distance entre un soldat et un moujik, que l'armée une

(1) Le mouvement des Russes, critiqué par Wilson, par Vaudoncourt, par Fain, est une des opérations les plus habiles de cette guerre. Par quelle fatalité veut-on toujours blâmer chez l'ennemi ce qu'on admirerait s'il était fait par nous?

fois entamée, je regardais comme chose impossible de la relever sur-le-champ ; je supposais la même manière de voir à son gouvernement, et dès lors je devais croire qu'il accepterait la paix, si je l'offrais honorable.

Une conversation que j'avais eue avec un gentilhomme russe employé dans le gouvernement civil me décida à lui confier une lettre pour l'empereur Alexandre. M. Jacoblef partit, le 24 septembre, avec cette ouverture confidentielle. Il fallait huit jours pour avoir la réponse; il s'en était écoulé dix sans que j'eusse rien reçu; je me décidai à appuyer cette démarche d'une mesure plus authentique, en envoyant mon aide-de-camp Lauriston le 4 octobre au quartier-général de Koutousof : il était porteur d'une lettre pour l'empereur Alexandre, dans laquelle je lui proposais d'entrer en négociations et d'y préluder par un armistice. La proposition devait en être faite également à Koutousof, qui opposa le défaut de pouvoirs pour entrer en négociations, et promit seulement de faire parvenir la lettre, qu'il expédia en effet par le prince Volkonsky.

Dans cet intervalle, la plus grande partie de mon armée avait cantonné à Moscou et dans les environs. Une forte avant-garde, aux ordres du roi de Naples, s'établit en face des Russes, vers Winkowo.

mbarras et hances ef-ayantes de la position.

Nous étions déja depuis vingt jours à Moscou, et l'ennemi ne faisait aucune proposition d'accommodement; je me flattais néanmoins encore qu'il en viendrait là. Ce calcul était faux, j'en conviens, et je n'y comptais pas entièrement; mais je n'osais sans frémir regarder derrière moi et me soumettre à l'idée d'une retraite. On croit que j'aurais pu éviter le désastre qui m'a frappé, si, au lieu de rentrer à Moscou brûlé, je m'étais décidé sur-le-champ à marcher à Smolensk ou à Kiow.

La retraite sur Smolensk était difficile : la route était ravagée, et nous n'avions pas de vivres. Cependant nous l'eussions faite en nous y prenant avant les gelées, avant les renforts reçus par l'ennemi, et en suivant le chemin d'Elnia.

La retraite sur Kiow était plus séduisante : elle me conduisait à travers un pays riche et tout neuf où mon armée eût bien vécu; elle nous réunissait à Schwartzenberg. J'aurais pu ensuite me baser sur Zamosc, Lublin et Varsovie : mais pour cela il fallait compter sur l'Autriche; car je me mettais à sa merci, et Dieu sait si elle n'eût pas fait alors avec bien plus de sécurité ce qu'elle fit en 1813 en m'attaquant à Dresde.

D'ailleurs la route de Kiow étant alors occupée par Tormassof, Tchichagof et Sacken, il

pouvait être dangereux d'aller à eux; enfin mes grands dépôts étaient du côté opposé, à Kowno, Wilna et Minsk. Je me dissimulais si peu ces différentes chances, que je dictai un résumé de ma position et des partis que j'avais à prendre pour en sortir (1).

J'ai déja parlé d'une troisième alternative, celle de m'élever au nord jusqu'à la lisière des gouvernements de Twer et de Pskow, d'enfiler ici la route de Nevel à Polotsk pour joindre Bellune et Oudinot. Ce parti me sauvait du danger de faire une retraite parallèle à l'ennemi et d'être prévenu à Smolensk; il me ramenait sur le bas Niémen, où étaient mes approvisionnements; mais je tombais dans l'inconvénient de m'enfoncer vers la Baltique, et les Russes, ne trouvant aucun obstacle sur la route de Smolensk, eussent tout aussi-bien pu gagner ma droite à Witepsk ou Gloubokoë qu'ils l'ont fait à Krasnoï.

Le mot seul de retraite me donnait des crispations; depuis Castiglione, je ne l'avais prononcé que deux fois, après Eylau et à Essling; or, dans les deux circonstances, j'étais sûr de reculer pour mieux sauter. Je sentais qu'il en

(1) On a trouvé, dans les papiers de Napoléon, une pièce qui est sans doute celle dont il est ici question. (Voyez Pièces justificatives, N° 1.)

était tout autrement à Moscou, et qu'au moindre pas rétrograde, je jouais mon existence entière.

Bien que l'Autriche m'eût donné en mariage une de ses archiduchesses, je savais fort bien qu'un tel lien, bon dans les circonstances ordinaires, ne signifiait rien dans un cas semblable à celui où nous nous trouvions. Je connaissais l'esprit public de la Prusse, celui même de Vienne; car j'étais parvenu à lui en donner un.

Si mon armée s'était fondue de moitié dans les belles et longues journées de juillet et d'août au milieu de sa marche triomphale, que deviendrait-elle en parcourant la même route dans les boues de l'automne ou les frimats, d'un hiver toujours plus ou moins rigoureux sous le 55e degré, quand de longues nuits et l'intempérie des saisons rendraient les bivouacs meurtriers, même pour les plus robustes? Quel terme assigner à ses souffrances, à sa décomposition? quel refuge donner aux malades, aux traîneurs? Ce qui restait de chevaux ne devait pas plus résister que les hommes, et, privés ainsi de cavalerie, d'artillerie, d'équipages, nous ne pourrions lutter à chances égales contre l'ennemi. Ici, tout était pour lui; il tirait des farines de tous les rayons de l'intérieur qui aboutissaient à son camp: si l'abondance n'y régnait pas, du moins

l pouvait distribuer régulièrement ces farines à les soldats qui, en temps de paix même, n'ont pas d'autre nourriture. Ses chevaux, élevés dans les steppes, passent la moitié de leur vie au bivouac été comme hiver, et quand le foin leur manque, ils se nourrissent d'écorces ou de branches d'arbres. Les fatigues et les privations qui tuaient les nôtres, n'étaient pour ces coursiers sauvages qu'un régime ordinaire.

Que ferais-je sur le Borysthène ou le Niémen avec une armée abîmée, ayant des millions d'ennemis sur mes derrières et l'armée russe renforcée devant moi? En partant même dès le 30 septembre, je ne pouvais guère me flatter de sauver ma cavalerie déja à moitié démontée, et mes attelages d'artillerie, qui avaient peine à se traîner.

Je n'eusse pas hésité, si mon armée eût été entièrement composée de Français; mais ils en formaient à peine moitié. Le reste, fortement ébranlé, se composait de Prussiens, d'Autrichiens, etc., dont l'attachement était plus que suspect. Combien de fois, en me livrant à ces diverses réflexions, ne regrettai-je pas d'avoir méconnu l'officier judicieux qui m'avait dit à Berlin que je m'exposais à perdre mon armée si je tentais une grande guerre dans le Nord,

sans me baser sur la Prusse et me l'attacher par d'avantageuses concessions.

Cependant, comme en pareil cas il faut bien s'arrêter au projet qui paraît le moins désavantageux, et que la retraite sur Kiow nous offrait plus de chances favorables qu'aucun autre, j'inclinai à l'adopter; mais une funeste confiance en mon étoile et la manie de croire toujours à la faiblesse de mes adversaires me firent différer son exécution jusqu'au retour du courrier de Pétersbourg; je me berçais de l'espoir que l'empereur Alexandre saisirait l'occasion de traiter.

En vain objectera-t-on que la nation qui brûle une ville comme Moscou ne traite pas le lendemain; chacun se persuade aisément ce qu'il désire, et je supposais à Alexandre beaucoup moins de caractère qu'il n'en a montré.

Le temps s'écoulait; aucune réponse ne venait de St.-Pétersbourg; une secrète agitation me dévorait; mon inquiétude s'accroissait de celle que me donnait l'armée d'Espagne. A la suite de sa victoire de Salamanque, Wellington était entré à Madrid, et la guerre, près de s'éteindre, avait pris plus de vigueur que jamais. Ce qui se passait sur mes ailes me donnait de nouvelles inquiétudes : Schwartzenberg venait de lever tous nos

outes sur la destination de l'armée de Moldavie; lle s'était dirigée contre lui sous la conduite de amiral Tchichagof, qui avait quitté le service ngrat de la marine pour chercher sur terre des auriers qu'il croyait plus faciles à obtenir; il prit le commandement général à la place de Tormassof, appelé à la grande armée. Ne pouvant lutter contre des forces qui ne s'élèvent pas à moins de 102 bataillons et 120 escadrons, qu'il estime à 70 mille hommes, le prince de Schwartzenberg se retire derrière le Bug. Varsovie est de nouveau en alarmes, et Wilna peut être sérieusement inquiétée. D'un autre côté, le corps de Steingel, revenant de Finlande, a débarqué en Livonie, et procure à l'ennemi la supériorité sur le corps de Macdonald. S'il joint l'armée de Wittgenstein, déja renforcée des cohortes de milices de St.-Pétersbourg, il portera à 75 bataillons et 38 escadrons la force de cette armée, qui, avec la moitié, a su se maintenir menaçante durant toute la campagne. Pour conjurer ce double orage, Bellune est à Smolensk, où Baraguay-d'Hilliers amène encore 10 mille hommes. La belle division Durutte est à Varsovie; je sollicite l'empereur d'Autriche d'envoyer des renforts à Schwartzenberg, et je demande au roi de Prusse une division pour renforcer Macdonald.

Cependant j'attendais avec un calme apparent l'expiration du terme auquel j'espérais une réponse : j'affectais l'intention de passer l'hiver à Moscou; je plaisantai même un de mes généraux qui n'avait pas eu bonne opinion de la guerre, en lui demandant *où était donc ce terrible froid dont il redoutait tant les suites ?* Dans le fait, jusqu'au 13 octobre, le plus beau temps du monde semblait durer exprès pour nous entretenir dans une fatale sécurité. Je dois l'avouer aujourd'hui, si je n'avais pas vu à travers le prisme de mille préventions, la position seule des ennemis à Taroutina m'aurait dessillé les yeux. Cette position, qui menaçait mes communications, n'était pas celle d'une armée démoralisée; non-seulement elle couvrait les meilleures provinces de l'empire et assurait des renforts nombreux, elle était même offensive. Notre position victorieuse et le calme qui régnait autour de moi contribuaient à me faire illusion. Nous étions à Moscou comme aux portes de la France : les estafettes se succédaient tous les jours; la poste aux lettres faisait son service; les auditeurs m'apportaient les travaux des ministres et ceux du conseil-d'état; je pourvoyais du Kremlin aux moindres soins de mon empire, et pas un Français ne souffrait dans ses intérêts d'une absence qui semblait devoir arrêter le cours de toutes les affaires. L'ennemi n'a-

enlevé que quelques détachements ou con-
sur la route de Mojaisk; de bonnes colonnes
:avalerie de la garde l'avaient balayée de
partisans qui commençaient à essayer leurs
:s, mais qui craignaient encore de se hasar-
Les plus hardis étaient Davidof, Seslavin,
ener: le premier, poète spirituel et aima-
et officier instruit; le second, actif et auda-
x; le troisième, d'origine allemande, était un
Tartare. Secondés par les habitants du pays,
ésolaient nos communications; mais encore
nspects, ils portaient rarement autour de
cou l'alarme au milieu de nos cantonne-
ts. Ils s'enhardirent peu à peu vers la fin
otre séjour. L'horizon de Moscou fourmillait
ıos fourrageurs, qui guerroyaient par pe-
détachements contre les paysans armés, les
:es ou les Cosaques; chaque jour on nous
vait par centaines ces hommes isolés, moins
és par la maraude que par l'obligation de
'voir aux fourrages dont on manquait par-
; de gros détachements mêmes, envoyés
· battre la campagne et les protéger, étaient
ent enlevés ou ramenés par la cavalerie lé-
de l'ennemi.

: temps nécessaire pour avoir une réponse
it.-Pétersbourg était passé; la saison s'a-
;ait; il devint évident qu'on ne voulait pas

Je me décide un peu tard à la retraite.

la paix. Notre pointe sur Moscou n'ayant point eu le résultat que j'en avais espéré, il fallait absolument mettre à couvert mes communications en regagnant la ligne du Borysthène. Il était impossible de songer à passer l'hiver au milieu des décombres de Moscou.

Le 13 octobre il tombe enfin un peu de neige; c'est un aiguillon puissant pour nous déterminer à partir; je compte me mettre en route avant le 20. Dès le 15, les hôpitaux sont évacués sur Smolensk, le plus beau temps succède à une neige passagère. Le 18, le corps de Ney entre à Moscou pour se mettre en marche; pendant que je le passe en revue, le bruit se répand que Murat a été exposé à une défaite totale: une canonnade violente s'est fait entendre toute la matinée, et déja l'alarme a gagné Moscou.

En effet, les Russes, certains que Murat n'était pas de force à résister à leur armée entière refaite et reposée, avaient conçu le projet de l'accabler. On était convenu verbalement d'éviter la guerre de postes jusqu'à la réponse; mais Koutousof avait repoussé toute proposition d'un armistice pour lequel il n'était d'ailleurs pas autorisé. Murat, trop confiant, n'était pas sur ses gardes, et nos soldats, habitués à un repos qu'ils regardaient comme précurseur de la paix, ne songeaient pas qu'il pût être troublé. Benningsen

se met à la tête des deux tiers de l'armée russe pour enlever notre avant-garde à Winkowo. Des mouvements un peu trop larges, une colonne destinée à la tourner, qui, après une fausse direction, n'est pas arrivée à temps, l'attaque accélérée au centre qui devait agir moins brusquement, ont empêché la réussite d'un plan que l'ennemi avait mûri pendant huit jours : toutefois, Murat n'en a pas moins dû céder à une supériorité accablante : s'il n'a pas essuyé une défaite totale, nous avons des braves à regretter, des canons et des bagages perdus; enfin l'entreprise annonce que l'ennemi se sent de force à se mesurer avantageusement avec nous.

Le 19, je quitte Moscou, Lauriston doit aller en parlementaire chercher la réponse attendue; pendant ce temps, Murat filera par sa droite pour se dégager de la présence de l'ennemi. Je marche d'abord sur le chemin de Taroutina; mais, arrivé à Troitzkoë, je me rabattrai à droite sur la route de Kalouga pour atteindre Borousk et Malojaroslawetz, avant que Koutousof soit informé de mon projet. Si nous gagnons cette dernière ville avant lui, rien ne pourra s'opposer à ce que nous arrivions sinon à Kalouga, du moins à Joucknow, pour prendre le chemin d'Elnia.

Nous sortons de Moscou avec l'attirail d'une armée de Darius. Mon armée comptait environ

80 mille combattants, non compris 15 mille malingres ou convalescents; elle traîne encore 600 pièces de canon et 2 mille voitures d'artillerie. Pour en compléter les attelages, je sacrifie nos lourds équipages de ponts; nous avions des ponts sur toutes les rivières, et d'ailleurs nous conservions des équipages de ponts sur chevalets pour les cas urgents.

Instruites par les privations qu'elles ont éprouvées à ne point compter sur les distributions régulières, nos troupes ont tout fait par elles-mêmes pour se préserver de la famine. Chaque compagnie s'est formé un équipage de deux ou trois charrettes, pour le transport des provisions qu'elle a amassées dans les ruines de Moscou ou dans des villages environnants : à ces équipages se joignent ceux qui, sous le même prétexte, cachent un butin illicite, que les soldats, les officiers mêmes ont trouvé dans des magasins abandonnés. Pour mieux voiler ce butin, la plupart disent qu'ils se sont précautionnés d'effets contre le froid. Les officiers sans troupes, les employés ont chacun leur équipage dans le même but et sous le même prétexte. Les chevaux des pays parcourus par l'armée, et ceux de la Prusse qui n'ont pas succombé dans la marche en avant, sont entassés ainsi à la queue de nos colonnes, attelés à des charrettes, à des *britschke* de toutes

es dimensions. Il y a presque autant de voitures que de combattants : jamais armée moderne n'a offert un spectacle pareil. C'est avec ces *impedimenta* que nous allons opérer la retraite la plus délicate et la plus pénible que jamais armée ait osé entreprendre.

Je fus forcé de tolérer ces abus, car ces abus étaient notre unique ressource ; ces équipages, me disais-je, diminueront chaque jour, et les voitures, abandonnées après avoir transporté nos subsistances, serviront à faire des barricades de charriots contre les partisans de l'ennemi, ou elles transporteront les malades, les blessés que la retraite nous occasionnera. En attendant, cette nuée de chevaux dévora tout sur son passage, et succomba elle-même faute d'aliments. Les traces que nous laissâmes après nous attestent que *les grandes entreprises périssent par la grandeur même des préparatifs qui semblent devoir les faire réussir.*

Mortier resta à Moscou avec 7 à 8 mille hommes ; il devait évacuer tout ce qui restait, couvrir nos communications jusqu'à ce que notre marche fût prononcée, puis faire sauter les tours du Kremlin et incendier les bâtiments (1). En-

(1) L'ordre de détruire les remparts du Kremlin était naturel ; c'est une citadelle, on pouvait y revenir ; mais l'ordre

suite il rallierait les restes de Junot à Mojaisk, et suivrait mon armée lorsqu'il en serait temps.

Quoique déterminé à suivre la route de Borowsk, j'exécutai la première marche sur la vieille route de Kalouga, dans l'intention de donner le change aux Russes, et de recueillir le roi de Naples. Le 20, le vice-roi, qui faisait mon avant-garde, tourna à droite, et alla gagner à Bykassowo la route de Borowsk sur Malojaroslawetz, qui, le 23 au soir, fut occupé par un détachement des troupes du vice-roi.

J'étais fort impatient d'arriver à Borowsk; c'est là où je devais apprendre si Koutousof avait eu vent de notre départ, et s'il se mettait en mesure de nous barrer le chemin de Kalouga. C'est encore là que Murat devait me joindre, et d'où je me proposais de pousser Eugène sur la direction de Malojaroslawetz. Toute la question de notre avenir dépendait de la possibilité d'atteindre ce point avant Koutousof; et, s'il n'avait pas l'éveil sur notre départ, la chose n'était pas impossible, bien que nous eussions déja consumé trois jours à des mouve-

d'incendier les bâtiments qui servaient de palais aux czars et l'hôtel de Rozomowski était un acte violent qui indiquait toute l'humeur que l'incendie de Moscou avait donnée à Napoléon contre les Russes. C'était une vengeance indigne de lui : il aurait pu s'en dispenser pour sa propre gloire.

ients insignifiants pour ne faire que dix lieues. : pars donc, le 23, au galop pour Borowsk u'Eugène occupe depuis la veille, et où Murat rrive de son cô'é. On n'a rien aperçu de l'ennemi, que des coureurs qui se tiennent en assez rand nombre sur la gauche. Eugène reçoit ordre de marcher sur Malojaroslawetz, et de ure occuper cette ville par son avant-garde : plus tôt possible. Tout porte à croire que ous prendrons sans obstacle la route toute euve de Smolensk par Elnia (Jelnia). Je presris à Bellune d'y envoyer au-devant de nous ı division Baraguay-d'Hilliers, forte de 10 mille ıommes de régiments provisoires, ou recrues estinées aux différents régiments. J'ordonne u gouverneur de Viazma de faire marcher une olonne mobile de 3 à 4 mille hommes, avec les stafettes, sur la direction de cette nouvelle route.

Eugène ne partage pas ma confiance; les paris nombreux qui augmentent sur la gauche lénotent un mouvement important de l'ennemi. 'apprends à Borowsk que Mortier a suivi mes ırdres, et que 180 milliers de poudre, comprinés dans les mines du Kremlin, en ont fait sauer une partie, et principalement l'arsenal. Il ı pris, le 23, le chemin de Mojaisk, emmenant le général Wintzingerode qui s'est aventuré seul avec son aide-de-camp dans les rues de Moscou.

Je ne pouvais me persuader que Koutousof débouchât à temps sur Borowsk : mais Eugène, toujours préoccupé de la présence de l'ennemi sur la gauche, n'avança qu'à tâtons, non qu'il craignît de s'engager, mais parce qu'il croyait que je risquais d'être attaqué à Borowsk, ce qui l'aurait forcé à revenir sur ses pas pour prendre part à l'affaire.

-énement rtuit qui truit mon projet.

En effet, un de ces événements fortuits qui se sont réunis dans cette campagne pour traverser tous mes desseins, se passait dans l'armée ennemie. Koutousof, instruit de la marche d'Eugène sur Borowsk, mais ne supposant point encore notre projet de retraite, avait cru pouvoir tenter un coup de main sur le 4e corps, comme il l'avait exécuté sur Murat. Doctorof, considérablement renforcé, fut chargé, à la tête de ses 25 mille combattants, d'enlever les 8 à 10 mille hommes qu'on supposait aventurés à Borowsk. Ce général s'approchait à cet effet de cette ville, où il venait donner du nez contre toute notre armée. Le partisan Seslavin, ayant eu vent de mon approche, en instruit Doctorof, qui ne veut pas y croire. Le hardi Cosaque, piqué au vif, court jusqu'aux portes de Borowsk même, où il enlève un officier de la jeune garde, qui confirme ses rapports. Le chef d'état-major de Doctorof vole à Taroutino annoncer à Kou-

ousof que j'ai quitté Moscou, et que toute mon armée se dirige sur le chemin de Kalouga : en même temps le corps d'armée qui devait surprendre Borowsk se dirige sur Malojaroslawetz. Cet incident fortuit eut les plus graves conséquences, puisque l'armée russe, qui sans cela fût restée paisiblement à Taroutina, leva le camp le 24, et se dirigea de même sur Malojaroslawetz. Le 25 au matin, Doctorof atteignit cette ville, en expulsa notre détachement; mais le vice-roi, arrivé avec tout son corps, rentre dans la ville. Un combat opiniâtre s'engage et dure toute la journée. Le vice-roi se soutint avec gloire contre un ennemi supérieur. Les corps russes qui arrivaient successivement renforçaient continuellement ces troupes engagées. Jusqu'à sept fois, la ville en feu fut prise et reprise; mais ses décombres restèrent définitivement entre les mains du vice-roi; nous y perdîmes le brave Delzons; Pino et deux aides-de-camp d'Eugène furent blessés. Vers le soir, mon armée arriva aussi près de Malojaroslawetz. Davoust fit soutenir Eugène par deux divisions, qui s'établirent sur les flancs du 4e corps et lui permirent de se maintenir.

Je renonce trop légèrement à mon projet.

Nous étions maîtres de cette ville, ou, pour mieux dire, de ce bûcher rempli de morts; cependant je n'en étais guère plus avancé. Koutou-

sof, ayant pris position à quelque distance de là, me barrait encore le passage. Pour le forcer, il aurait fallu livrer bataille à une armée déja établie sur la communication que je désirais m'ouvrir; or livrer une bataille pour opérer ensuite une retraite latérale à la ligne ennemie, me parut un parti d'autant moins prudent, qu'il n'était pas indispensable, ayant le chemin de Wereya derrière nous. La chance me paraissant trop hasardeuse, je renonçai au projet de percer sur Kalouga, et me décidai à regagner la route de Wiazma, l'unique voie qui me restât encore.

Les deux armées passèrent la journée du 25 dans une position réciproquement menaçante, et presqu'à portée de canon l'une de l'autre. Mais, dès le 26, je repris le chemin de Borowsk.

Tout dans cette retraite devait porter un cachet particulier de bizarrerie; car au moment où je renonçais à percer, Koutousof décidait, de son côté, de ne point hasarder une bataille générale, et ordonnait un mouvement rétrograde. Bien que j'en fusse prévenu de bonne heure, je persistai dans ma résolution, et ce fut une faute décisive : il était de mon intérêt de ne pas renoncer, sans de graves motifs, à un mouvement qui devait faire tout mon espoir de salut. J'avais consulté mes officiers; tous, jusqu'au

stoïque Mouton, furent d'avis qu'il fallait regagner le Niémen par le chemin le plus court et le moins disputé. Ainsi, au lieu de prendre le chemin direct de Médyn et de Joucknow sur Elnia, en culbutant le corps de cavalerie qui le barrait encore, je revins par Wereya sur Mojaisk. Dès lors la retraite s'annonçait sous de plus sinistres présages, comme il est aisé de s'en convaincre par l'examen de la situation respective des partis.

Chances funestes de cette retraite.

L'armée russe, revenue à Taroutina avec 60 mille vieux soldats et 20 mille hommes de troupes irrégulières, y avait reçu des recrues et des réserves : elle sortait de ce camp avec 90 mille soldats réguliers et 30 mille miliciens ou Cosaques; 22 pulks de ces derniers seuls avaient joint l'armée. Cette cavalerie, peu propre aux batailles, est intelligente, infatigable, entreprenante. Il n'y a pas de chevaux européens, ni même russes, qui puissent lutter avec ceux du Don pour la fatigue et les privations : dans la situation où nous nous trouvions, cette milice était plus utile à l'ennemi que les régiments d'élite de sa garde.

Notre retraite devait se faire sur une seule route; l'armée ennemie, déja placée sur nos flancs, avait un chemin qui menait obliquement à Wiazma, à Smolensk, à Krasnoy et à Kopys,

plus vite que celui que nous suivions. Nul doute dès lors que nous ne fussions exposés à être vivement harcelés et même sérieusement attaqués. C'était avec une cavalerie exténuée, réduite à 15 mille chevaux, qui n'en comptèrent pas même 5 mille au bout de quinze jours, qu'il fallait éclairer notre marche, protéger nos flancs et nos parcs immenses.

Mon infanterie comptait encore 60 à 65 mille braves; mais que pouvaient-ils contre un ennemi qui, par la direction latérale de sa ligne d'opérations, serait maître d'attaquer partiellement les corps de la tête ou de la queue, et qui combattrait avec une armée qui s'exalterait à mesure que notre position deviendrait plus critique? Si nous eussions pris la route d'Elnia, l'ennemi ne nous eût suivis qu'en queue; nous n'eussions été exposés à aucune de ces attaques parallèles à notre ligne de retraite, qui pouvaient chaque jour compromettre notre sort.

Remonté sur la grande route de Smolensk, je continuai à la suivre. Il ne s'agissait plus pour nous que d'échapper et de traverser aussi promptement que possible une contrée ruinée. Pour alléger la marche et éviter l'encombrement, je partageai mon armée en quatre corps, qui se suivaient à environ une demi-journée de distance. J'ouvrais la marche avec mes gardes; puis

venaient successivement les corps de Ney, du vice-roi et de Davoust. Ce dernier formait l'arrière-garde.

Koutousof lança à notre poursuite ses Cosaques et une avant-garde de 25 mille hommes aux ordres du général Miloradowitsch, qui atteignit notre arrière-garde le 1er novembre, près de Gjath. Le gros de l'armée russe se dirigea droit sur Wiazma, marquant ainsi l'intention de nous prévenir dans cette ville et de nous couper la retraite.

Cependant nous réussîmes à arriver à Wiazma avant les Russes. Je dépassai cette ville avec mes gardes; mais j'ordonnai à Ney d'y demeurer pour recueillir les corps du vice-roi et de Davoust, qui auraient pu être coupés, si nous avions dégarni ce point. L'événement justifia la nécessité de ces mesures.

Le 3 novembre, Miloradowitsch exécuta très-habilement une marche forcée, en côtoyant la grande route, et vint déboucher sur cette route entre Wiazma et Federowskoë. Le vice-roi était déja près de Wiazma, mais Davoust n'avait point encore dépassé Federowskoë. La circonstance était critique; le vice-roi répara tout par la vigueur de sa résolution. Il revint sur ses pas et assaillit les Russes, qui, pressés d'un autre côté

Bataille de de Wiazma.

par les troupes de Davoust, furent obligés de décamper à la hâte, et d'ouvrir le passage à ces dernières. Mes deux corps se replièrent alors sur Wiazma, vivement talonnés par les Russes, qui avaient reçu du renfort, et qui, redoublant d'énergie en nous voyant en retraite, emportèrent la ville de Wiazma sur notre arrière-garde, et la repoussèrent au-delà de la rivière de ce nom. Cette affaire, que nous pouvons appeler une victoire, puisque l'ennemi fut repoussé et déjoué, nous coûta environ 5 mille hommes hors de combat. Elle aurait pu avoir des suites désastreuses pour nous, si le gros de l'armée russe, qui avait déja gagné la route de Wiazma à Jouknow, avait agi franchement; mais Koutousof, qui craignait d'engager une affaire générale, s'était arrêté à Bykowo, à trois lieues de Wiazma, en se bornant à pousser sur cette ville un gros détachement de cavalerie : ce dernier fut contenu toute la journée par le corps de Ney, qui couvrait la ville du côté de Jouknow. On a reproché cette faute à Koutousof; et, sous le rapport de tactique, c'en était une grave. Si ses 60 mille hommes, campés à Bykovo, eussent chassé Ney de Wiazma, c'en était fait de la moitié de mon armée : mais alors nous étions encore redoutables, Koutousof s'exposait à une bataille, et,

omme il était sûr de nous ramener sur le Niémen sans exposer sa réputation, il nous fit un pont d'or en cette occasion.

Le froid commence à rendre la retraite désastreuse.

Échappée à un danger aussi imminent, mon armée continua sa retraite sur Smolensk. Elle commençait à devenir de plus en plus pénible : les vivres qu'on avait pu emporter de Moscou étaient épuisés; les chevaux, manquant de fourrages, tombaient par attelages entiers : on était ainsi forcé d'abandonner beaucoup d'artillerie. L'hiver venait enfin de remplacer un automne extraordinairement beau pour ces climats glacés. Ney, qui formait l'arrière-garde, se plaignait avec amertume du désordre qui s'introduisait dans tous les corps, et devenait de jour en jour sensible pour celui qui fermait la marche. Mes aigles, naguère emblème de triomphes, étaient, pour les soldats qui leur restaient fidèles, le talisman auquel se rattachaient toutes les souffrances et toutes les privations. Une mort certaine paraissait le sort inévitable de ceux qui se serraient avec une courageuse résignation autour d'elles.

Conspiration des généraux Mallet et Lahorie.

La fortune semblait avoir pris à tâche de m'accabler de ses rigueurs. Ce n'était pas assez du tableau déchirant qui commençait à se dérouler à mes yeux, et dont le moindre résultat était de remettre en question la puissance que

j'avais acquise en Europe; elle me préparait l'épreuve non moins pénible de voir mon trône renversé par un simple prisonnier d'état. J'appris le 6 novembre, à une marche de Smolensk, la singulière conspiration des généraux Mallet et Lahorie; si toutefois on peut donner le nom de conspiration à un coup de tête sans exemple dans les fastes du monde.

Le général Mallet, plus connu par ses exploits de galanterie que par ses faits d'armes, du reste apôtre ardent de la démagogie, et non partisan des Bourbons, comme on l'a voulu dire dans ces derniers temps, m'avait forcé à le faire enfermer depuis quatre ans. On l'avait transféré ensuite pour cause de maladie dans une maison de santé où il était sur parole.

Du fond de cette espèce de prison, l'imagination ardente de cet aventurier conçoit le hardi projet de changer la face de l'état. Il connaissait notre entrée à Moscou et l'incendie qui s'en était suivi; persuadé que quelle que fût l'issue de la campagne, j'aurais assez d'occupation à 800 lieues de Paris pour ne pouvoir à temps déjouer ses trames, il s'évade dans la nuit du 23 au 24 octobre, se présente aux casernes, y annonce ma mort, et muni d'un faux ordre de l'état-major de la place, il demande un détachement au nom du gouver-

nement provisoire qui va prendre les rênes de l'État.

A la tête de sa troupe, il vole à la Conciergerie, y délivre le général Lahorie, ancien aide-de-camp de Moreau; celui-ci, avec un détachement d'une centaine d'hommes, court chez le ministre Savary, l'arrête, l'envoie en prison à sa place, et s'installe à la sienne au ministère.

Mallet se transporte, de son côté, chez le général Hullin, commandant de Paris, qu'il espère aussi remplacer. Le trouvant plus disposé à la résistance, il lui tire un coup de pistolet et le blesse; mais le colonel Laborde, l'ayant reconnu pour un échappé de prison, arrive au secours du commandant, saisit Mallet au corps, lutte avec lui, et donne le temps à la garde de s'assurer de sa personne. Les troupes égarées, revenues de leur erreur, sont dirigées ensuite à la police, où Lahorie croyait son pouvoir si bien établi, qu'il se faisait prendre la mesure d'un habit de ministre, lorsqu'on vient le prier de retourner à la Conciergerie.

Le sénat, assemblé par l'archichancelier, ne se réunit que pour apprendre l'arrestation de ces extravagants, qui, traduits devant une commission militaire, reçurent le prix dû à leur bizarre et téméraire tentative.

Ce mouvement, calculé sur l'effet du faux bruit

de ma mort et sur les rêves de deux cerveaux exaltés, aurait eu peut-être tout autre résultat, si les conspirateurs avaient attendu quelques jours, et que l'on eût pu savoir à Paris la nouvelle de notre désastreuse retraite. Il me dévoila au reste tout ce que ma position avait de critique au fond des marais de la Lithuanie; car, par une particularité non moins singulière que la conspiration elle-même, on y vit deux républicains exaltés s'associer à un abbé, agent du parti royaliste. Toutefois, l'attitude de la France avait été si calme au bruit de cette entreprise, qu'il y avait de quoi me consoler de la crainte qu'elle avait causée à mes partisans. Nous n'eussions pas été quittes à si bon marché si, à l'exemple du prince Édouard, un Bourbon eût débarqué au Hâvre en même temps qu'on eût installé un gouvernement provisoire à Paris. Je ne communiquai ces nouvelles qu'à un petit nombre d'officiers, et je fus convaincu, par l'effet qu'elles produisirent sur eux, que la fragilité de ma puissance les étonnait plus encore que les malheurs qui nous menaçaient tous.

Le froid, qui dès le lendemain 7 novembre commença à devenir plus sérieux, développa avec une effrayante rapidité les germes de dissolution qui se montraient déja depuis Wiazma: nous étions partis plus de 90 mille hommes de

Moscou, et les rapports n'en comptaient pas la moitié sous les armes à Dorogobuje.

Nous n'avions plus qu'une ou deux marches pour gagner Smolensk; nous venions de recevoir des moulins à bras, construits à Paris pour suppléer au manque d'autres moulins qui avait occasionné tant de ravages en forçant nos soldats à vivre de seigle bouilli. J'espérais trouver ici des vivres et un abri suffisant pour rétablir l'ordre. La division Baraguay-d'Hilllers, venant de France avec des renforts pour tous les régiments, avait été cantonnée sur le chemin d'Elnia que nous allions atteindre. La vue de ces soldats, en ordre et disciplinés, devait ranimer les vétérans, et les exciter à mieux garder leurs rangs. Je comptais d'ailleurs sur la ferme contenance de Ney, pour avoir le temps d'opérer la réorganisation de l'armée. Une foule de circonstances majeures détruisirent ces frêles combinaisons et ces trompeuses espérances.

Koutousof avait laissé à ses Cosaques le soin de nous suivre en queue; lui-même, avec son armée, côtoyait la grande route, en se dirigeant par Elnia. C'était d'autant mieux calculé de sa part, qu'il conservait son armée en la dirigeant par un pays moins ruiné, et que, d'un autre côté, en menaçant continuellement de nous

Koutou marche flanc Elnia.

déborder et de nous prévenir sur notre ligne de retraite, il m'obligeait à précipiter ma marche, et à n'accorder aucun relâche aux troupes. Son avant-garde tomba ainsi à Liakowo au milieu de la division Baraguay-d'Hilliers, qui avait peu de cavalerie et ne s'attendait à rien: la brigade du général Augereau fut ainsi enlevée après un combat insignifiant.

J'arrivai à Smolensk le 9: toute mon armée y fut réunie le 13. Elle était dans un dénuement complet. Smolensk lui avait été présentée comme la terre promise, le terme de tous ses malheurs. Quel mécompte! Cette ville qui en été nous avait paru charmante, et dont les environs, surtout au sud, sont riches et abondants en grains, ne nous offrit plus que des maisons désertes, remplies de malades, de mourants, et des magasins vides. La présence du corps de Bellune durant deux mois autour de cette ville, la garnison, les 15 mille blessés ou malades, les troupes de passage, avaient consommé 60 mille rations par jour, approvisionnement immense qui eût suffi à mon armée d'Italie, et qui fut dévoré au fur et à mesure que les transports arrivaient à force de soins et d'activité.

Ainsi, au lieu d'espérances et de ressources, je ne trouvai à Smolensk que scènes de désolation. Mon armée y entra par bandes méconnais-

sables ; trois jours d'un froid qui n'avait cependant rien d'extraordinaire (1) avaient suffi pour la désorganiser en partie. Déja près de 200 pièces de canon avaient été abandonnées faute d'attelages.

En quittant Dorogobuje, le corps du vice-roi prit la route de Doukowchina, qu'il avait suivie pendant notre marche en avant, mais dans une attitude bien différente : talonné et pressé en flanc par les 5 mille chevaux de Platof, il se trouve resserré au passage du Vop, rivière peu considérable qu'on avait à peine aperçue en été, mais qui, gonflée par les pluies, n'était plus guéable que dans certains endroits. Les ponts en étaient détruits, les rampes, assez roides, étaient couvertes d'une neige changée en verglas. Après de vains efforts, Eugène, pour sauver les restes affamés de son infanterie, dut se jeter avec elle dans l'eau jusqu'aux épaules : quelques pièces passèrent ; mais le gué, se trouvant défoncé et les rampes impraticables, il

(1) Le froid avait été plus fort dans les campagnes de Hollande en 1795 et dans celle d'Eylau en 1807, qu'il ne le fut jusqu'à la Bérésina ; mais à ces premières époques les soldats recevaient des vivres, du vin, de l'eau-de-vie, et ils ne bivouaquaient pas tous les jours dans la misère avec la certitude d'un lendemain pire encore.

fallut abandonner toute l'artillerie et les bagages; le reste du corps, trempé et transi, arriva à Smolensk au moment où Ney en approchait avec l'arrière-garde.

rand plan es Russes our couper notre retraite.

Rassuré sur l'existence de ces deux corps qui m'avaient donné de grandes inquiétudes, il devenait d'autant plus urgent de nous remettre en marche, que ce qui se passait sur nos flancs et nos derrières était loin de m'offrir quelque consolation et quelques ressources pour le rétablissement de nos affaires. Partout l'ennemi prenait l'ascendant sur mes lieutenants, et déployait autant d'activité que d'audace. A la vérité Wittgenstein, après avoir confiné St.-Cyr à Polostk, avait vainement livré un rude assaut à cette ville, tandis que le corps de Steinheil, débarqué récemment de Finlande, cherchait à lui couper la retraite par la rive gauche de la Dwina. Le double succès remporté par St.-Cyr et Wrède sur les deux corps ennemis n'étant toutefois qu'une attaque repoussée, et St.-Cyr ne se trouvant plus en mesure d'en soutenir une seconde sans se compromettre, céda enfin Polotsk pour se replier sur Czereya. Wittgenstein s'était avancé à sa poursuite jusqu'à Czasniki sur l'Oula. Cette circonstance avait obligé Victor à quitter Smolensk, pour recueillir les débris du corps d'Oudinot : les deux maréchaux s'étaient établis

Czereya pour contenir Wittgenstein. Celui-ci, enforcé par les légions de milices de Péters-bourg et des troupes de Finlande, n'avait pas noins de 75 bataillons, 38 escadrons, non compris les Cosaques, et c'est avec ces moyens qu'il reprit vigoureusement l'offensive sur Polotsk; tandis que Tschighagof, à la tête de 102 bataillons et 116 escadrons, en faisait autant sur Minsk et le Bug.

Sur notre droite, le danger n'était pas moins imminent. Les corps de Schwartzenberg et de Reynier, pressés par les forces supérieures que la jonction de l'armée de Moldavie à celle de Tormassof permit aux Russes de réunir contre eux, s'étaient mis en retraite; mais, au lieu d'adopter Minsk pour pivot de leurs opérations, ils avaient repassé le Bug, et s'étaient basés sur Varsovie, renonçant ainsi à toute coopération avec mon armée. Il résulta de cette faute grave que l'amiral Tschighagof, laissant à Sacken le soin d'observer les Autrichiens, put se diriger librement avec le reste de l'armée de Moldavie sur Minsk, d'où il était à portée de se concerter avec Wittgenstein pour établir une masse formidable sur nos derrières. D'un autre côté, la grande armée russe, déja établie sur la route de Poslaw, était en mesure d'intercepter celle de Mistislaw, et menaçait celle de Krasnoï. Il fallait se hâter de profiter du temps où cette

dernière voie de salut ne nous était point encore décidément fermée. Je quittai Smolensk avec mes gardes le 14. Le vice-roi, Davoust et Ney me suivaient successivement à une journée de distance. Le dernier, renforcé par les troupes fraîches de la garnison de Smolensk, devait faire sauter les murailles, et former mon arrière-garde en partant le 17. Ce système a été blâmé avec raison : ces échelons sur une même route ne nous procuraient pas des subsistances; et la queue de cette longue colonne à trois marches de la tête, pressée par les ennemis, traversant des pays ruinés, ne devait échapper ni au fer ni à la famine. J'aurais mieux fait de me retirer par ailes en trois colonnes parallèles, une à droite de la grande route, une à gauche, et une au centre, ainsi que nous l'avions fait en avançant. Si j'avais pu prévoir l'événement de Krasnoï, j'aurais mis à coup sûr le Dniéper entre mon armée et celle de l'ennemi, en descendant la rive droite du fleuve par Katana jusqu'à Doubrowna ou Orcza.

Il est certain que cette résolution nous eût évité des pertes cruelles : le défaut de connaissance sur l'état des routes et les mauvaises cartes que nous avions du pays furent les causes principales qui m'empêchèrent de risquer des corps d'armée entiers dans des directions où rien n'in-

liquait l'existence de chemins praticables. Si cette excuse ne peut s'appliquer au chemin de Smolensk par Katana, elle est incontestable pour tous les autres chemins de la Russie que nous avons parcourus.

Les pertes que nous avions déja essuyées étaient immenses ; nous n'avions plus de cavalerie, et l'artillerie était réduite de moitié. Outre la faim et la fatigue qui détruisaient nos chevaux, ils n'étaient pas ferrés à glace, et le pays n'offrait aucune ressource en fer pour y suppléer. La contrée de Wiazma à Orcza, quoique formant au fond un vaste plateau, était coupée de monticules formés par l'arrachement des ruisseaux qui s'étaient creusé successivement des lits assez encaissés : ces montées, d'une pente rapide, étaient couvertes de glace, et les chevaux ne tenant pas pied ne pouvaient plus traîner leurs pièces et leurs caissons; ce n'est plus qu'à force de bras et de temps qu'on parvenait à sauver les voitures les mieux attelées. Chaque jour on était forcé d'en abandonner une grande quantité.

Les maux dont ma malheureuse armée fut frappée ne sauraient être retracés par le burin de l'histoire. A peine les fictions les plus exaltées de l'épopée pourraient-elles en offrir une esquisse; un tableau exact n'en parviendra sans doute jamais à la postérité; il serait trop étranger

d'ailleurs au but de ce récit pour que je cherche à l'ébauche.

Bataille de Krasnoï.

Il n'était que trop probable que les Russes, qui se dirigeaient aussi sur Krasnoï, ne nous laisseraient pas exécuter tranquillement notre retraite. En effet, dès le 15, l'avant-garde de Miloradowitsch parut sur la grande route entre cette ville et la poste de Korytnia. J'avais déja gagné Krasnoï avec le gros de la garde; mais la queue de la colonne eut un combat inégal à soutenir. Le lendemain, le vice-roi trouva Miloradowitsch à cheval sur la grande route, lui barrant le passage. Il essaya de le rouvrir l'épée à la main; mais il ne put y réussir. Miloradowitsch, le croyant perdu sans ressources, le fit sommer de mettre bas les armes. Le vice-roi n'était pas homme à se laisser abattre aisément; tandis que son arrière-garde amusait par des démonstrations d'attaque les Russes sur la grande route, le gros de sa colonne fila entre cette route et le Borysthène. Dans la nuit, il réussit à atteindre Krasnoï, si ce n'est sans perte, du moins avec gloire, car ce fut avec la majeure partie de son corps.

Dans la même journée du 16, Koutousof arriva aussi devant Krasnoï, et s'établit à deux portées de canon de cette ville sur le chemin de Roslaw.

Ma situation était fort critique : Davoust et

[N]ey étaient encore en arrière; en suspendant [m]a retraite, je risquais de perdre la possibilité [d]e l'exécuter, puisque l'ennemi se prolongeant [p]ar sa gauche aurait pu aisément intercepter [m]on unique ligne de communication. Mais la [m]oitié de mon armée n'avait point encore atteint Krasnoï, et c'eût été une bien dure extrémité de l'abandonner à la merci des Russes. Je me déterminai à braver le danger et à demeurer à Krasnoï, du moins jusqu'à l'arrivée de Davoust.

En restant à Krasnoï les bras croisés, nous n'aurions fait qu'enhardir l'ennemi contre nous: j'étais plus assuré de le contenir en attaquant moi-même. Le 17 au matin, je fis assaillir par Mortier le village d'Ouwarovo, occupé par les Russes, et j'y marchai en personne à la tête de la vieille garde. Le combat qui s'engagea près de ce village se soutint avec des succès variés jusqu'à l'arrivée du 1er corps. Koutousof, qui prétendait nous prendre tous d'un seul coup de filet, ou qui voulait peut-être laisser à la famine et au froid la peine de nous achever sans s'exposer à une bataille, avait donné l'ordre à Miloradowitsch de ne point se compromettre, dans l'espoir de s'opposer à la marche de Davoust. Ce général, menacé d'une attaque, se replia à la droite de l'armée : il ne remonta sur la grande route qu'après que les troupes du

maréchal eurent entièrement filé. Alors l'avant-garde russe attaqua vigoureusement notre gauche. Dans le même temps, Koutousof détachait plus grande partie de son armée pour tourner Krasnoï, déboucher sur la route de cette ville à Liady, déborder notre droite et nous couper ainsi entièrement.

Informé de la marche de cette colonne, je sentis qu'il n'y avait plus un instant à perdre; j'ordonnai la retraite. Elle fut favorisée par le sacrifice de l'arrière-garde, qui éprouva des pertes sensibles, mais du moins le gros de l'armée fut sauvé. Nous passâmes la nuit à Liady. Le lendemain, nous continuâmes notre retraite sur Doubrowna, puis sur Orcza.

Je crois avoir acquis quelque gloire dans cette affaire de Krasnoï : peut-être me blâmera-t-on d'avoir marché par échelons si éloignés sur une seule route, tandis que, par la direction de l'armée ennemie, j'avais évidemment à redouter une attaque perpendiculaire sur le flanc de ma longue colonne; mais l'historien impartial dira aussi par quelle belle résolution je dégageai successivement Davoust et Eugène.

Gravissant à pied sur la neige les escarpements glissants des hauteurs, armé d'un bâton pour me soutenir, je dirigeai moi-même les colonnes qui refoulèrent l'ennemi. Heureux si,

comme l'empereur Julien, j'avais trouvé là une mort que j'ambitionnais! mais depuis l'invention des armes à feu, les mêlées corps à corps n'ont plus lieu comme dans l'antiquité avec l'épée et le bouclier des Romains, et je ne trouvai pas un Parthe pour me frapper (1).

Ney coup se fait jour

Toutefois, j'étais parti pour Orcza, désolé d'être dans la nécessité d'abandonner Ney à son sort pour sauver le reste de l'armée : il semblait perdu sans ressources. A notre grand étonnement, ce brave réussit à sauver ses aigles et l'élite de son corps. Arrivé à son tour le 18 au soir près de Krasnoï, il y trouva l'armée russe établie à cheval sur la grande route: après des efforts admirables mais infructueux pour les déposter, il se vit définitivement coupé. Ne prenant conseil que de son courage, il se mit alors en marche avec environ 3 mille hommes, et se dirigea sur Gousinoë, où il passa le Borysthène sur la glace encore mal affermie. Les premiers bataillons réussirent à gagner la rive droite; mais la glace se rompit sous les derniers, et il y eut une centaine de noyés. Le reste du

(1) On sait que l'empereur Julien s'étant enfoncé chez les Perses y périt avec la plus grande partie de son armée; il fut blessé à mort en volant au secours de son arrière-garde dans une circonstance toute semblable à celle de Krasnoï.

corps, demeuré sur la grande route avec une multitude de traîneurs de tous les autres corps, qui ne présentait plus qu'une cohue désorganisée, se trouvant hors d'état de le suivre par la rupture des glaces, mit bas les armes. Cependant Ney, pour avoir passé le fleuve, n'était pas encore sauvé; il tomba au milieu des Cosaques de Platof, qui, de Smolensk, longeaient la rive droite du fleuve. Ils avaient une artillerie bien servie, Ney n'en avait pas une pièce et pas un homme de cavalerie. Ses soldats, manquant de munitions, et pouvant à peine tenir leurs fusils, n'eurent recours qu'à leur valeur et à leurs baïonnettes, et ce ne fut qu'après avoir soutenu de rudes combats qu'ils réussirent à nous rejoindre à Orcza, dans la nuit du 20 au 21. Ma joie fut d'autant plus vive, que je les regardais comme perdus : Ney fut salué par toute l'armée comme le plus intrépide de ses chefs (1).

Nouveaux désastres qui se préparent sur mes derrières.

Les affaires de Krasnoï m'avaient coûté la moitié des hommes qui étaient en état de combattre dans mon armée; il s'agissait de sauver le reste, la chose n'était pas facile : la première

(1) Ney n'avait pas couru dans cette occasion la moitié des dangers personnels auxquels il s'était si valeureusement exposé à Elchingen; mais l'action la plus simple paraissait héroïque dans la situation désespérée où nous étions.

mesure à prendre eût été de renoncer au système des échelons sur une seule route, pour prescrire des colonnes parallèles; mais comment donner des ordres à des corps d'armée dont il ne restait que les cadres, et dont les deux tiers de soldats restants ne formaient plus qu'une cohue désordonnée? Outre cela, les chemins d'Orcza à Wilna étaient interceptés par le comte Wittgenstein; d'un autre côté, l'amiral Tschighagof, que la retraite de Schwartzenberg derrière le Bug laissait maître de ses mouvements, pouvait aisément culbuter les faibles détachements laissés devant lui, et s'avancer avec tout ou partie de son armée sur la ligne de la Bérézina, afin de nous barrer ainsi les chemins d'Orcza à Minsk.

En partant de Smolensk, j'avais envoyé l'ordre à Oudinot de venir se placer à Bobr pour éclairer la route de Minsk, et à Victor de tâter le comte de Wittgenstein pour déterminer le degré de résistance que nous pourrions rencontrer en marchant sur Wilna. Le 14, Victor avait attaqué les Russes à Czasniki; mais la résistance qu'on lui opposa lui ayant prouvé que les Russes étaient solidement établis sur les bords de l'Oula, il s'était conformé aux instructions qu'il avait reçues de moi, et, s'abstenant d'engager une affaire sérieuse, il était revenu à Czereya.

J'appris à Doubrowna que Tschighagof n'avait pas manqué de se diriger sur Minsk, dont la garnison s'était repliée sur Borisof. Il était à craindre que Dombrowsky, investi devant Bobrouisk qu'il bloquait, n'eût pas le temps de gagner la tête de pont de la Bérésina.

J'hésitais à Orcza sur le parti que j'avais à prendre. Irai-je avec tout ce qui me restait de forces organisées au devant de Tschighagof? me jetterai-je au contraire sur Wittgenstein en allant me réunir à Bellune? La crainte que Koutouisof ne se joignît à l'armée de Moldavie et ne me prévînt à Wilna me fit craindre de m'aventurer sur la direction de Polotsk.

D'ailleurs, en forçant de marches, j'espérais encore prévenir l'amiral sur la Bérésina. Je n'accordai qu'un jour de repos à mes troupes à Orcza. Dès le 21, nous nous remîmes en route, et nous arrivâmes à Kokhanow. Mon armée était dans un tel état de désorganisation, qu'il avait fallu songer à couvrir sa marche par des corps mieux conservés. Celui d'Oudinot fut destiné à former l'avant-garde, et celui de Victor l'arrière-garde. Le 22, je vins à Toloczin, et le lendemain à Bobr. C'est alors que j'eus la triste conviction qu'il fallait se préparer à s'ouvrir le passage l'épée à la main, puisque les Russes étaient déja sur la Bérésina.

L'amiral était entré à Minsk le 17, et le 21 son avant-garde avait attaqué et emporté les retranchements de la tête du pont de Borisow, à l'instant même où la division Dombrowski y arrivait de Bobrouisk, et n'avait pas encore eu le temps de s'y établir. Le lendemain, l'amiral passa la Bérésina. Son avant-garde, poussée sur Bobr, tomba le 23 sur le corps d'Oudinot, qui la mit dans une déroute complète. L'amiral n'eut que le temps de repasser la Bérésina, et de couper le pont de Borisow.

Ce succès me fut ainsi plus funeste qu'utile, et ma position devenait effrayante. Je fis appeler l'officier-général qui m'avait indiqué l'existence du chemin direct de Jembin à Molodeschno; je lui fis part de mon embarras et de mes projets. Raisonnant d'après les principes de la guerre, j'eus un moment envie, comme à Castiglione, à Ratisbonne, de tomber sur celle des armées ennemies qui me gênait le plus. Je voulais réunir ma garde et tout ce qui me restait de combattans avec le corps du duc de Bellune qui était intact, puis fondre avec ces 50 mille hommes sur Wittgenstein, le jeter sur la Dwina, me faire rejoindre par Macdonald, et reprendre victorieux le chemin de Wilna, où il me coûtait de rentrer fugitif. Ce général m'objecta que ma manœuvre,

parfaitement juste dans toute autre circonstance, offrait mille inconvénients.

1° Le pays de Lepel et les rives de la haute Bérésina étaient couverts de marais; on ne pouvait cheminer que sur des digues où Wittgenstein, muni de 150 pièces de canon en bon état, nous aurait arrêtés plusieurs jours, et aurait donné le temps à Koutousof d'arriver.

2° Que l'état de dénuement de l'armée ne permettait pas de différer la retraite.

3° Qu'en prenant la direction de la Dwina, nous nous exposerions à être acculés à la mer par Koutousof et Tschighagof, qui se réuniraient en arrière de notre droite et sur nos communications, avant que nous fussions débarrassés de Wittgenstein.

4° Que la route de Minsk étant occupée par l'ennemi, il était plus prudent de prendre à droite de Borisow le chemin de Jembin directement sur Molodeschno, parce que, s'il était barré, on aurait la ressource de prendre encore le passage de Vileika; que ces deux chemins, surtout celui de Jembin, traversaient un pays fertile qui n'était pas ravagé.

Ces raisons péremptoires ne suffirent pas pour me décider; je tenais à ma manœuvre, qui pouvait procurer de glorieux résultats, et nous tirer

es mains de l'ennemi. Je fis appeler un aure général, envoyé la veille par le duc de Bellune, et qui pouvait me donner des renseignements certains sur la nature des positions que Wittgenstein serait à même de prendre pour déjouer mon projet. Ce qu'il me dit de la difficulté qu'on aurait à l'expulser de Tschasnicki et de toutes les positions derrière la Houla, où l'on n'arrivait que par des marécages et des digues, venait à l'appui de l'opinion du premier. Ces difficultés me décidèrent d'autant plus à me ranger à son avis, que Murat et Eugène me le conseillaient de tout leur pouvoir.

Le 24, je me portai donc à Lochnitsa, et le 25, je réunis à Borisow toutes mes forces, à l'exception du corps de Victor. Ce dernier, toujours talonné par Wittgenstein, arriva à Lochnitsa, au lieu de prendre le chemin de Baran pour couvrir notre marche.

Passage de la Bérésina

Jamais je ne m'étais trouvé dans une situation si désespérée. Pressé en queue sur ma droite et sur ma gauche, je me voyais encore arrêté de front par une rivière difficile à passer, et défendue par une armée entière. C'est avec des soldats à demi-morts de faim et de froid qu'il s'agissait de vaincre des obstacles qui eussent effrayé l'armée la mieux organisée.

La fortune semblait vouloir épuiser toutes ses

rigueurs sur nous dans cette fatale retraite. Le froid, assez vif au moment de mon arrivée à Smolensk pour faire prendre le Dniéper, s'était tout-à-coup relâché après mon arrivée à Krasnoï; un dégel de deux jours avait rompu les glaces, et la Bérésina charriait fortement. C'était un double malheur : la Bérésina, prise assez solidement pour y passer avec du canon, nous eût permis de la franchir en forces pour écraser Tschighagof, et achever le passage en vingt-quatre heures, sans même avoir la peine d'y faire un pont : la rivière, charriant au contraire de gros glaçons, rendait la construction du pont longue et pénible; elle pouvait même le rompre entièrement avant qu'il fût achevé. Ne pouvant commander aux éléments, il fallut bien prendre mon parti, et redoubler d'énergie pour vaincre les obstacles que la nature et l'ennemi opposaient à cette opération.

Les forces que je ramenais de Moscou n'excédaient pas 15 mille combattants, y compris les gardes; les corps de Bellune et Oudinot en présentaient autant. Nous étions prévenus par les 28 mille hommes de Tschighagof, suivis à droite par les 25 mille de Wittgenstein et Steinheil, et pressés à gauche par les 50 mille de Koutousof.

Je sentis que je ne réussirais à me sauver qu'en surprenant le passage; il importait pour cela de faire des démonstrations sur plusieurs

points pour tromper la vigilance de l'ennemi. Oudinot fit paraître des têtes de colonnes dans la direction d'Oucholoda, vers la basse Bérésina, tandis que d'autres détachements remontaient en silence la rivière vers Wesselowo (1). La démonstration eut le succès que nous en attendions : l'amiral se prolongea par sa droite vers le chemin d'Igoumen. Nous profitâmes sans retard de ce faux mouvement pour effectuer le passage au-dessus de Borisow. Dans la nuit du 25 au 26, nous nous portâmes de Borisow à Studenka, où nous arrivâmes le 26 au matin. Le général d'artillerie Aubry avait construit un pont en mauvais matériaux pour l'infanterie, en même temps que le général Éblé, avec les sapeurs et pontonniers, en jetait un de chevalets pour toutes les armes. Ce pont, de 80 toises, fut construit avec une rapidité admirable par nos braves sapeurs, qui se précipitaient à l'eau jusqu'aux épaules, malgré le froid et les glaçons énor-

(1) Ces deux démonstrations eurent lieu : quelques personnes les attribuent au général Aubry qui commandait l'artillerie d'Oudinot, et devait jeter un pont en amont, de concert avec Éblé; d'autres assurent qu'elles avaient été prescrites par Napoléon. On n'y employa qu'un faible bataillon et une foule d'hommes isolés qu'on dirigeait sur ce point, où ils remplirent le but par leur nombre.

(*Éditeurs.*)

mes que charriait la Bérésina. La moitié de ces intrépides soldats, bravant une mort certaine, paya de la vie un si beau dévouement. Rien n'était capable de ralentir leur ardeur : l'avant-garde du général Tschaplitz était accourue pour s'opposer à nos projets; comme elle aurait pu empêcher le travail des ponts, la cavalerie de Corbineau passa à la nage pour la chasser, et on la fit protéger par un bataillon de tirailleurs, qui passa successivement sur un radeau. L'ennemi fut culbuté; mais il s'établit de façon à masquer le débouché. Dès que le petit pont de planches fut achevé, l'infanterie d'Oudinot le franchit; Tschaplitz fut repoussé jusqu'à Stakow à une lieue de Borisow : soutenu ici par Palhen, ils reprirent ensemble l'offensive. Cependant Oudinot parvint à se maintenir à la faveur des bois. Chacun de ses braves soldats semble pénétré de l'importance de ce combat et redouble d'énergie : Français, Polonais, Suisses, Croates, se couvrirent de gloire à l'envi, et l'ennemi fut arrêté toute la soirée. Jusque là, tout allait pour le mieux; mais il fallait encore s'assurer du chemin de Jembin, qui traverse un marais sur lequel on a pratiqué une espèce de digue coupée par trois ponts de plus de 100 toises chacun. Si l'ennemi avait le temps de les détruire, la gelée n'étant

pas encore assez forte pour y suppléer, tout était perdu. Oudinot reçut l'ordre d'y envoyer à la hâte un détachement, qui heureusement arriva à temps pour s'en saisir. Dans l'intervalle, le reste de nos débris se rapprochait de Studzianka, ainsi que le corps de Bellune. Ney passa dans la nuit avec le Polonais et une division de jeune garde, qui ne comptaient pas ensemble plus de 2500 hommes; il devait joindre Oudinot et se mettre à la tête du peu de forces que nous pouvions opposer à Tschighagof. Je transportai mon quartier-général, après midi, sur la rive gauche; le passage continua durant une partie de la nuit et toute la journée du 27. Il ne put s'opérer que lentement, les ponts de chevalets s'étant rompus deux fois à cause du lit fangeux et peu solide de la rivière et des glaçons qu'elle charriait. Tschighagof eut ainsi le temps de revenir à Borisow avec les deux divisions qu'il avait emmenées du côté d'Ouscha; mais au lieu de marcher de suite contre Oudinot, il resta vis-à-vis de Borisow et chercha à se mettre en communication avec Wittgenstein. Le corps de Bellune venait de quitter cette ville, dans la nuit du 26 au 27, pour marcher à Studzianka, laissant à la division Parthouneaux le soin de garder Borisow jusqu'au milieu du jour,

autant pour attirer l'attention de Tschighagof que pour arrêter un moment Wittgenstein.

Prise de Partouneaux.

Ce détachement nous devint funeste : à peine la division fut-elle retournée à Borisow, que les fuyards vinrent lui annoncer qu'elle était coupée. Parthouneaux apprit en effet que le comte de Wittgenstein venait de s'établir à Staro-Borisow avec toute son armée entre lui et Bellune. Il fallut songer à s'ouvrir une issue.

Deux chemins mènent de Borisow à Studzianka: l'un, qui est une petite traverse, longe la rivière; l'autre, plus à droite, est le grand chemin de Wesselovo par Staro-Borisow. On assure que Wittgenstein ne barrait que le dernier; malheureusement ce fut celui que prit Parthouneaux. Il se jeta d'abord avec bravoure sur l'ennemi dont il ignorait la force; mais la partie était trop inégale : après d'inutiles efforts pour se faire jour, il fut ramené à Borisow, où il acheva d'être investi par l'arrivée des corps de Platof et de Jermolof, détachés de l'armée de Koutousof. Parthouneaux tenta cependant de s'échapper pendant la nuit avec un bataillon d'élite; mais il tomba au milieu des Cosaques qui le firent prisonnier. Le lendemain au matin, sa division se rendit; elle était d'environ 3 mille hommes, outre 4 mille isolés de différents corps qui s'étaient attachés à ses pas.

Un bataillon, parti de Borisow en même temps que lui, ayant pris le petit chemin, parvint à s'échapper, ce qui donne la mesure de la faute commise. Il fallait jeter un détachement perdu par le chemin principal, et suivre l'autre avec le gros de la troupe. La prise de Borisow permit à Tschighagof d'établir un pont de bateaux pour se lier avec Wittgenstein, et il fut renforcé par Jermolof et Platof.

L'ennemi combina pour le 28 un effort simultané sur les deux rives, et la journée devait décider de notre sort. Wittgenstein disposa tout pour attaquer Bellune par la rive gauche : l'amiral se porta sur Stakhow à la tête de ses divisions; nous le prévînmes en attaquant l'avant-garde laissée devant nous. Ce détachement fut culbuté sur Stakhow, malgré une résistance glorieuse, mais à laquelle les bois empêchaient de donner de l'ensemble. Les chasseurs russes cherchèrent vainement à nous disputer ces bois; Ney, ayant trouvé une éclaircie, lança sur eux la division de cuirassiers de Doumerc, qui en fit un grand carnage et ramena 12 à 1500 prisonniers. L'amiral se décida, alors un peu tard, à donner l'ordre à ses deux divisions de se replier. Le général Sabaneef, les dispersa à cause du terrain, et faillit être entraîné par la défaite de l'avant-garde vivement poursuivie par nos

Deuxième combat de Stakhow.

cuirassiers. Cependant l'ennemi, à l'aide de ce puissant renfort, parvint à se rallier, et tint ferme à Stakhow. Un combat sanglant se prolongea jusqu'à 10 heures du soir avec un acharnement inconcevable : les braves généraux Zayonschek et Legrand y furent blessés, et les restes du 2e corps y succombèrent au milieu des lauriers qu'il avait cueillis depuis deux jours. L'ennemi, confiné à Stakhow, n'y essuya pas des pertes moins sensibles.

Combat de Studzianka.

Pendant que ces succès couronnaient tant de dévouement, Victor ne résistait pas moins glorieusement aux efforts de Wittgenstein, qui s'était vainement flatté de le culbuter dans la rivière. Forcé de couvrir avec 7 à 8 mille hommes les hauteurs qui bordent les avenues de Studzianka sur un développement de 2 à 3 mille toises, Bellune disputa bravement cette première position. L'ennemi menaçant de l'y envelopper, il dut enfin la céder pour se concentrer plus près des ponts. Les Russes, ayant couronné ces hauteurs de leurs batteries, semèrent l'épouvante et la mort au milieu de 10 mille soldats malingres ou blessés, et d'une innombrable quantité de charrettes, auxquels on avait jusque là interdit le passage. Cette masse confuse et pelotonnée se précipita vers les ponts avec tant d'impétuosité, que les trois quarts, ne se trouvant pas en face

e la culée, furent poussés dans la rivière par eux qui les suivaient. Les cris perçants de ces malheureux, l'effroi de ceux qui, battus par les boulets ennemis, se précipitaient sur eux pour être entraînés à leur tour dans la rivière; l'aspect de mille femmes qui appartenaient à l'armée, ou qui l'avaient suivie à son départ de Moscou, les unes foulées aux pieds des fuyards, les autres entraînées par le courant, d'autres mutilées par le fer ennemi; des caissons et des obus éclatant au milieu de cette cohue; le lit de la Bérésina couvert de débris et de cadavres : tels étaient les principaux traits d'une scène de désolation qui n'eut jamais sa pareille, et que la plume la plus exercée chercherait vainement à retracer.

La bonne contenance de Bellune sauva les restes de cette multitude, en lui donnant le temps de s'écouler par les ponts; mais on eut toutes les peines du monde à déblayer l'avenue des corps morts, des chevaux, des chariots culbutés. La canonnade se prolongea jusqu'à la nuit, et ce ne fut que le 29 au matin que Bellune passa la Bérésina avec 3 mille hommes qui lui restaient et brûla les ponts. Sans le malheur arrivé à Parthouneaux, nous eussions pu nous enorgueillir de ce fameux passage. Ce fut en effet un beau spectacle que celui de 8 à 9 mille hommes repoussant sous les ordres de Ney et

d'Oudinot les 25 mille hommes de Tschichagof; tandis que, d'un autre côté, les 6 mille qui restaient à Bellune luttaient glorieusement, adossés à un fleuve, contre les 20 mille hommes de Wittgenstein..... Et dans quelle situation nos braves soutinrent-ils cette lutte désespérée! Exténués par la faim et le froid, entourés d'ennemis, à 600 lieues de leur pays, sans espoir d'échapper à la destruction, manquant de munitions, affectés par le spectacle déchirant du désordre qui les environnait, on peut dire qu'ils combattaient et succombaient en héros. Les Russes, au contraire, pourvus de vivres et d'eau-de-vie, acclimatés, combattant sur leurs foyers, exaltés par un succès qui surpassait toutes leurs espérances, supérieurs en nombre du double, près d'être soutenus par leur grande armée, ayant une cavalerie et une artillerie nombreuses et bien conservées; certains, en un mot, que le moindre avantage leur procurerait de riches trophées, se présentaient au combat avec un avantage décuple sur les nôtres!

La triste victoire que nous venions de remporter était glorieuse; mais elle ne faisait que retarder notre ruine, et n'améliorait en rien notre situation. Il fallait de nouveau continuer une retraite que nos forces épuisées ne nous permettaient plus de soutenir. Pour comble de malheur, le froid, qui s'était adouci depuis quel-

jours, reprit avec beaucoup plus d'intensité uparavant. L'ennemi, piqué de nous avoir é échapper à la Bérésina, nous poursuivait trance. Notre marche depuis Jembin jusqu'à rgoni acheva la dissolution de l'armée. Vient affecté moi-même à la vue de ce désas- j'eus besoin de me rappeler qu'un souverain tient à cœur de sauver la masse ne doit ja- s'attendrir ni s'apitoyer sur le sort du plus t nombre.

: n'avais plus rien à faire à une armée con- née à périr sans délai. Les destinées d'un id peuple reposaient sur moi seul: mon de- m'appelait en France, où il fallut organiser noyens de réparer des malheurs qu'il ne dé- dait plus de moi de lui épargner. Le 5 dé- bre, je remis à Molodeschno le commande- it des débris de mon armée au roi de Naples, e partis pour Paris. Je pars pour Paris.

les détracteurs ont eu beau jeu pour décla- contre ce départ. Si j'avais été petit-fils de is XIV et que la France ait eu mon succes- r naturel prêt à monter sur le trône, je rais pas balancé à partager la mauvaise for- e de mes compagnons d'armes, parce que présence n'eût pas été nécessaire pour sau- l'empire. Mais qu'aurais-je pu faire avec 30 le hommes à moitié gelés, luttant à 600 Motifs qui m'y portent.

lieues de leur pays contre l'Allemagne ameutée, et poursuivis par l'armée russe? Devais-je augmenter par ma capture les trophées de l'ennemi? beau courage, vraiment, que celui de rester avec un corps dont le sort est de passer sous les fourches Caudines! Je suis parti avec deux de mes officiers, et revenu trois mois après avec 300 mille hommes dont il n'existait que les cadres lorsque je mis le pied sur le territoire français. Voilà la plus belle excuse que je puisse opposer à ces censeurs importuns qui font la guerre dans les salons de la capitale. Quel autre que moi eût levé ces forces et réorganisé le personnel et le matériel de 600 pièces de canon, qui reparurent triomphantes dans les champs de Lutzen et de Bautzen?

Résumé des causes de ce désastre.

Avant de passer à cette mémorable résurrection, résumons un peu les principales causes du mauvais succès de l'expédition de Russie. On l'a attribué à un froid précoce et excessif; tous mes partisans l'ont répété à satiété : cependant rien n'est moins vrai. Il serait absurde de croire que j'ignorasse l'époque où l'hiver se fait généralement sentir en Russie; je savais fort bien que sur le plateau élevé de Dorogobuje à Smolensk, près des sources d'un fleuve qui a 500 lieues de cours, la grande élévation du sol au-dessus de la mer et l'applatissement du pays près

ı pole sont une double raison pour y rendre le
ɔid très-rigoureux. Cependant, loin d'avoir été
récoce, il ne commença que le 7 novembre,
us tard que cela n'arrive ordinairement. Il ne
t point excessif, car jusqu'à Krasnoï, il varia
e 3 à 8 degrés, et dès le 20, il dégela jusqu'à
ɔtre arrivée sur la Bérésina. Il n'y eut qu'une
urnée pendant laquelle la glace du Dniéper
orta l'infanterie; dès le soir même, il dégela.
Ce froid n'excédait donc point celui de la
ampagne d'Eylau, puisque dans celle-ci nous
xécutâmes de grandes charges de cavalerie sur
les lacs gelés, et qu'à cette époque, la Béré-
ina fut prise à y passer une armée avec tout
on canon. Cependant, à Eylau mon armée ne
e désorganisa point, parce qu'elle était dans
ın pays à ressources, et que je pus pourvoir à
es besoins. Il en fut autrement en 1812 : le
lénuement, la misère et la maraude qu'elle en-
raîna mirent le désordre dans les régiments;
ıos colonnes encore nombreuses n'étaient plus
qu'une cohue où le soldat isolé ne se recon-
ıaissait plus. Il eût fallu s'arrêter huit jours
lans un camp retranché pourvu de bons ma-
gasins pour nous rallier, et nous débrouiller.
Smolensk ne nous ayant pas offert ce point
d'appui, tout fut perdu; car nous ne pouvions
trouver un asile un peu rassurant que sur la

Vistule, et nous fûmes détruits avant d'y arriver. Le froid fut si peu la cause première de notre désastre, qu'il avait été très-supportable jusqu'à la Bérésina, et qu'à notre arrivée sur cette rivière, il ne restait pas 50 mille hommes en état de combattre de 300 mille que j'avais conduits sur la Dwina et à Moscou. Cherchons donc des causes plus vraies à cette grande catastrophe.

1° D'abord, je ne voulais pas dépasser Smolensk dans la première campagne; tous mes ordres donnés jusque là en font foi (1). L'impossibilité de vivre sur place avec 250 mille hommes dans un pays peu peuplé et dévasté m'a mis dans la nécessité de retourner sur mes pas ou d'aller plus loin; le double inconvénient pour l'opinion et le salut de l'armée de revenir par un pays ruiné, et les rapports de Murat, qui prétendait entamer l'armée russe sur la

(1) M. Fain affirme le contraire; il assure que Napoléon voulut toujours aller dicter la paix à Moscou dans la première année, et que s'il n'y réussissait pas, il irait à Pétersbourg dans une seconde campagne. Il est certain qu'à Dresde et à Wilna, il a dit qu'il s'arrêterait sur la Dwina, ce qui porte à croire qu'il n'eut jamais d'idée bien fixe à ce sujet : tout en effet devait dépendre d'une grande victoire au début de la guerre. Ses idées devaient se développer selon la tournure des événements : c'était à la fois l'homme le plus décidé et le plus indécis. (*Éditeurs.*)

ouja après Valontina m'ont décidé à aller en vant.

2° Je croyais livrer une bataille décisive entre Wilna et la Dwina, ce qui n'a pu avoir lieu. Si j'avais pu donner une répétition d'Austerlitz ou de Friedland dans les plaines de la Lithuanie, l'Europe serait à mes pieds.

3° Jérôme a laissé échapper l'occasion de détruire Bagration, coupé par nos premiers mouvements.

4° Les Polonais de Wolhynie et de Podolie n'ont pas secondé mes projets avec toute l'ardeur que j'en espérais. Ce fut un grand malheur de n'avoir pu porter dans ces provinces le corps de Poniatowsky au lieu des Autrichiens. La vue des beaux régiments de l'armée polonaise en eût peut-être électrisé les habitants; d'ailleurs il valait toujours mieux couvrir mes flancs par des alliés dévoués que par des alliés suspects.

5° La Lithuanie n'offrait aucune ressource, soit par suite de la mauvaise récolte de l'année précédente, soit par les réquisitions frappées pour remplir les magasins russes; en sorte que nous n'y trouvâmes absolument rien. Un de nos plus grands embarras vint de l'impossibilité de moudre les grains. A la rigueur, le seigle ne manquait pas, mais bien la farine. Je commandai à Paris des moulins à bras, trop tard, à la

vérité, pour en profiter, mais assez tôt pour prouver qu'aucune ressource ne fut négligée pour réparer le mal.

6° Le grand nombre de bœufs que j'avais achetés en Pologne, en Gallicie, ne purent arriver à temps, ni suffire à tous les besoins. Les immenses magasins que j'avais amassés à Dantzick et transportés de là à Kœnigsberg étaient si éloignés, qu'ils ne me servirent pas dans le moment décisif où j'en aurais eu besoin pour rester à Smolensk. Ces magasins avaient pourtant été formés sur l'extrême frontière, pour la facilité des transports. J'avais organisé 34 bataillons du train conduisant chacun 150 fourgons à quatre chevaux. 20 de ces bataillons suivaient mon armée, ce qui faisait 12 mille chevaux pour le train seul des vivres: ils conduisaient 4 millions de rations; mais cela ne faisait jamais que pour quinze jours. Mes dépôts se trouvaient à 25 marches de moi, il eût fallu cinquante jours à un convoi pour aller et revenir, ce qui eût nécessité un nombre quadruple de chevaux, pour assurer des distributions régulières. Dans l'impossibilité de me les procurer, j'avais poussé les précautions jusqu'à appeler de France des équipages de marins, pour faire remonter le Niémen et la Wilia à mes magasins. Des ordres avaient été donnés de construire des radeaux,

ur naviguer sur la Wilia, qui n'est pas assez ofonde pour les grandes barques. Que pouis-je faire de plus? *Les grandes entreprises intaines*, dit Montesquieu, *périssent par la andeur même des préparatifs qu'on fait pour i assurer la réussite.*

7° Je suis resté quinze jours à Wilna, au lieu e pousser à l'instant même sur Gloubokoë et olotsk, ou de me rabattre sur Minsk contre agration : il fallait prendre l'un ou l'autre parti lès le 1er juillet. L'embarras des vivres, et la rainte que Bagration ne filât sur mes derrières pour regagner Drissa, motivèrent ce séjour, qui ne tarda pas à nous coûter cher. J'aurais dû profiter de la fausse direction que l'armée principale des Russes prenait vers Drissa, pour déborder vivement sa gauche, la refouler sur la Baltique, où sa perte eût été certaine : c'était la partie principale; Bagration n'était qu'un accessoire.

8° Murat n'a rien su faire avec 30 mille chevaux pour entamer l'ennemi en retraite.

9° A Borodino, nous avons combattu trop massés, comme je l'ai déja dit. Cette circonstance m'a empêché de déborder l'extrême gauche des Russes assez fortement par la vieille route de Smolensk. Nous n'avons pas donné le premier coup de collier avec assez d'ensemble, et le moment d'engager ma réserve a été manqué.

14.

Outre cela, nous n'avions point reconnu l'existence du corps de Touckzof vers Oustitza; ce qui changea les données de la première attaque.

10° J'ai eu tort de ne pas continuer à pousser vivement l'armée russe à sa sortie de Moscou; car elle était alors très-affaiblie et un peu ébranlée: j'aurais eu l'espoir de l'achever. Mais je me sentais déja enfoncé trop loin, et l'idée de le faire davantage m'effraya. Si j'avais couru jusqu'au Wolga ou à Pultawa, c'est pour le coup qu'on aurait eu raison de crier au Charles XII! Au fait, il ne pouvait pas m'arriver pis, et j'aurais du moins été fidèle à mon point de vue principal, celui de détruire l'armée dans laquelle je plaçais toute la force de la Russie. Elle eût peut-être accepté bataille à Taroutina, et, vainqueur, j'aurais du moins été maître des riches provinces de Kalouga; si elle se fût retirée jusqu'au Wolga, je serais resté maître de ma retraite par Roslaw, pays neuf, et où l'ennemi n'aurait pu nous suivre qu'en queue, et non nous couper par une marche latérale.

11° Nous connaissions mal le pays; les cartes existantes étaient détestables. Nous ne marchions que sur les grandes routes, tandis que, à l'exception des marais du Pripecz et de ceux qui bordent les deux rives de la Bérésina, on trouve presque partout des chemins praticables en Rus-

sie; circonstance dont l'ennemi a bien su profiter, parce qu'il connaissait son pays.

12° La Turquie a signé la paix au moment où je comptais qu'elle pousserait la guerre avec vigueur. Bernadotte s'est allié avec les Russes: ce double incident changea toutes les chances, en donnant deux armées de plus à l'ennemi. Il eût fallu envoyer Sébastiani ou Andréossi six mois plus tôt à Constantinople, et sacrifier quelques millions pour gagner le divan et l'engager à pousser vivement la guerre.

13° L'ennemi avait fait des progrès dans l'art de la guerre, dont nous ne nous doutions pas. Depuis l'abandon du camp de Drissa, il a bien manœuvré et vaillamment combattu. Le mouvement, ordonné de St.-Pétersbourg par l'empereur Alexandre pour réunir ses masses sur la Bérésina, est une des opérations militaires les plus remarquables de ce siècle.

14° J'ai commis la faute capitale de ne pas réunir les corps de Macdonald, Oudinot, St.-Cyr et Victor, sous un seul chef vigoureux et capable. Ces 100 mille hommes morcelés n'ont rien pu faire qui vaille sur la Dwina; réunis, ils eussent détruit Wittgenstein, et assuré ma position au retour.

15° Enfin, la nation russe s'est signalée par des efforts auxquels je ne m'attendais point, et

l'empereur Alexandre a déployé un caractère qui m'a trompé.

Les écrivains qui n'ont pris la plume que pour me louer, ont trouvé plus simple de chercher des causes surnaturelles à nos revers; il ne leur a manqué que la manne du désert et les flots de la mer Rouge, pour voir opérer par le Dieu des armées des miracles en faveur de mes ennemis. Ils ont été jusqu'à censurer les opérations de mes adversaires dont le mérite et l'à-propos sont les plus évidents.

Jamais on ne m'a rendu un plus mauvais service qu'en décriant mes adversaires et ravalant leurs actions : c'est rapetisser ma gloire et celle de l'armée française, qui consiste surtout à avoir surmonté des obstacles imprévus. Les Russes auront toujours le mérite d'avoir fait 300 lieues de marche rétrograde sans se laisser entamer, quoique percés par leur centre dès le début, et sans nous laisser un trophée. Si nous n'avions fait que des merveilles, et eux rien que des fautes, comment se ferait-il que Barclay et Bagration, partis de Drissa et de Slonim, séparés par 300 mille hommes de mes troupes, se soient réunis en dépit de nous? comment Wittgenstein, inférieur de moitié aux trois maréchaux qu'il avait devant lui, put-il conserver une attitude menaçante durant toute

a campagne? Il ne serait pas moins extraordinaire qu'en ne commettant que des fautes, une armée, abîmée à Borodino, se trouvât à point nommé à Krasnoï pour nous combattre corps à corps, ainsi que cela arriva. Enfin, comment les ennemis sans talents et sans mérite s'y seraient-ils pris pour combiner, avec une armée percée et morcelée au début de la campagne, la concentration offensive de ses ailes et de son centre sur la Bérésina au milieu de septembre, et amener ainsi à propos de Finlande et du Pruth les troupes qui devaient nous disputer le passage de cette rivière? Sans doute ils ont été favorisés par mille circonstances, et je fus contrarié par tout ce qui tournait à leur avantage; mais il y a de la malveillance, de l'injustice à leur refuser des éloges, quand ils les ont mérités.

On a improuvé le système qu'ils ont adopté, d'agir sur les extrémités sans s'arrêter à ce qui se passait au centre; ce qui paraît opposé au principe des lignes centrales : mais on oublie que ce plan ne fut arrêté qu'à la fin de septembre; alors l'armée principale des Russes était encore assez forte pour lutter aux environs de Moscou et disputer le centre de l'empire. Les corps des ailes changèrent de rôle au commencement d'octobre seulement, et c'est de cette

époque qu'on conçut l'idée de les concentrer entre la Bérésina et le Niémen.

La jonction des deux armées en Wolhynie ayant porté la force de Tschichagof à 102 bataillons et 116 escadrons, masse imposante, il était bien plus naturel de la mettre en action où elle se trouvait, que de la traîner à marches forcées sur Kalouga pour rejoindre Koutousof, en la paralysant ainsi un mois entier, et nous laissant le champ libre pour insurger et exploiter les provinces polonaises. On ne renforça pas les ailes pour les laisser inactives aux extrémités, à des distances énormes, mais bien pour les réunir offensivement sur nos communications; ce qui est fort différent.

C'est ainsi que la partialité dénature tout. Ce projet a été un des mieux conçus des dernières guerres, et je me plais à lui rendre justice.

Sans doute, les Russes ont aussi commis des fautes; le placement primitif, la direction sur Drissa, la retraite après Smolensk, sont les plus notables. Il est certain d'ailleurs que Koutousof aurait pu faire plus, et, à sa place, je n'eusse certainement pas manqué de détruire l'armée partie de Moscou; mais sa circonspection n'empêche pas qu'il ait donné une bonne direction à ses manœuvres, et qu'elles soient le fruit des instructions d'Alexandre ou l'ouvrage de

son état-major; il est juste de dire qu'elles eurent au moins ce mérite. Il est ridicule d'affirmer que les Russes n'ont pas eu la moindre part à notre désastre : à la vérité, il n'est pas le résultat immédiat de grandes batailles gagnées sur nous; mais l'armée, le gouvernement, la nation, les généraux, ont fait leur devoir surtout dans la seconde période de la campagne. Les déclamations sont bonnes pour produire un effet passager sur le vulgaire; la vérité est de tous les siècles ; pourquoi la dissimulerais-je aujourd'hui ?

Mes admirateurs n'ont pas été plus justes envers mes rivaux, que mes ennemis personnels de tous les pays ne l'ont été envers moi. Je n'ai point été dans cette campagne au-dessous de ma haute renommée. Je ne me suis pas jeté en aventurier dans des contrées inhospitalières; j'avais pris des mesures pour pourvoir à tout. L'énormité des distances, celle des masses, celle même des préparatifs, tout a tourné contre moi. Mes forces étaient prudemment échelonnées, et je ne me suis point abandonné en aveugle à une pointe ; je l'ai osé, mais après avoir préparé tout ce qui était à la portée de la prévoyance humaine.

Suite de la retraite après mon départ.

Laissons, au reste, ces digressions, pour reprendre les opérations de mon armée jusqu'à son retour miraculeux sur l'Elbe.

En quittant Molodescheno, j'avais remis le commandement à Murat, en lui donnant Berthier pour major-général. Le premier, entraîné souvent par un élan chevaleresque, n'avait pas plus que l'autre le caractère de fer nécessaire dans de si graves circonstances. Mon départ devint pour ma malheureuse armée le signal de nouveaux désastres, plus terribles encore que tout ce qui les avait précédés. Le froid s'éleva jusqu'à trente degrés; les oiseaux même tombaient morts sur la terre. Dans les trois marches de Smorgoni à Wilna, plus de 20 mille hommes succombèrent sur la route; tout le reste, à demi mort de faim et de froid, se précipita dans Wilna comme un troupeau de désespérés. Cette ville florissante contenait d'immenses ressources: une partie de nos magasins y avait été amenée de Kœnigsberg, le duc de Bassano avait rassemblé des subsistances de toute la Lithuanie; mais le désordre était si grand, qu'il devint impossible d'en régulariser l'emploi; il fallut en livrer une partie au pillage : le reste fut abandonné intact à l'ennemi. On était serré de près par Wittgenstein et Tschichagof, soutenus à deux marches par l'armée de Koutousof. La division Loison, qui m'avait ouvert le passage et se trouvait échelonnée sur la route, devait faire l'arrière-garde avec les débris des Bavarois de Wrède. L'intrépide Ney, qui avait successi-

vement commandé toute l'armée, fut encore chargé de soutenir ici le choc de l'ennemi. Quoique composée de soldats frais et robustes, la division Loison perdit, dans ces trois affreuses journées, les deux tiers des hommes présents; à peine restait-il 5 mille hommes devant Wilna à opposer aux Russes. Ney combattit avec résignation et courage, mais sa faible troupe ne put empêcher les partisans ennemis de pénétrer de tous les côtés dans les faubourgs. 60 mille affamés s'étaient jetés dans les hôpitaux, les magasins et les maisons particulières de cette ville; ils avaient dévoré un pain grossier à moitié cuit, qui occasionna des maladies non moins graves que le froid. En deux jours, Wilna ne présenta plus qu'un vaste lazaret. Ceux qui pouvaient se traîner, décampaient au bruit du canon ennemi.

A deux lieues de Wilna est la montagne de Ponary, dont la pente roide, escarpée et couverte de verglas, devint pour tous nos chevaux et les restes de notre artillerie et de nos équipages une véritable barrière d'airain. Tout ce qui restait de voitures y fut abandonné; le trésor même, encombré au milieu de 4 mille charrettes, fut livré aux soldats, qui, chargés d'or, affamés, et les membres gelés, prenaient avec un morne désespoir le chemin de Kowno.

Un jeune historien, plein de verve et témoin

oculaire, a fait de ces scènes un tableau vraiment classique. S'il a été quelquefois injuste à mon égard, son ouvrage n'en sera pas moins un monument des plus remarquables de la grande catastrophe. Les détails dont il est si riche ne sauraient appartenir au coup-d'œil que j'esquisse.

Entrée d'Alexandre à Wilna.

L'empereur Alexandre, revenu à son armée pour recueillir les fruits du plan de campagne qu'il avait tracé à St.-Pétersbourg, entra à Wilna, au milieu des scènes de désolation qui surpassent tout ce que le poète le plus riche en fictions pourrait imaginer. Il s'arrêta dans cette ville pour y prodiguer les secours aux 20 mille mourants qui l'encombraient, et pourvoir aux besoins de sa propre armée, qui commençait à souffrir autant que la nôtre. Ses colonnes continuèrent la poursuite sur Kowno.

Retraite sur Kœnigsberg.

Les grands froids avaient gelé le Niémen; il portait facilement l'artillerie. Cette circonstance, qui nous eût été favorable à la Bérésina, où l'armée avait conservé encore de l'ensemble, devenait fatale alors qu'il n'y avait pas 6 mille hommes en état de tirer un coup de fusil. Les Cosaques, harcelant les flancs, arrivèrent au Niémen en même temps que nos débris, et insultèrent les débouchés du pont. Chacun chercha une issue; les uns enfilèrent les bois de Wilkowisk et la route de Varsovie; le plus grand

nombre et Murat, avec le quartier-général, prit à droite le chemin de Kœnigsberg; Ney, resté dans la ville avec une arrière-garde qui ne comptait pas 500 combattants, trouve en l'évacuant le pont du Niémen au pouvoir de l'ennemi. Aussi vaillant qu'Achille et aussi robuste qu'Ajax et Diomède, ce héros saisit un fusil et se précipite à la tête d'une quarantaine de braves sur l'ennemi, qui fuit épouvanté.

On a reproché à Murat comme une faute grave d'avoir pris le chemin de la vieille Prusse : à la vérité, en se rejetant imprudemment sur les bords de la mer, on s'exposait à ce que l'ennemi, débordant la droite, jetât ces débris dans le Frish-Haff; mais l'espoir de se renforcer du corps de Macdonald et de la division Heudelet, restée en garnison à Kœnigsberg, celui de trouver l'abondance dans un pays riche, enfin l'idée de se baser sur Dantzick, sont les excuses que Murat donna pour justifier cette résolution.

En comptant le contingent prussien, Macdonald avait encore 24 mille hommes : dans ma marche sur la Bérésina, j'avais employé tous les moyens pour lui faire parvenir l'ordre de se replier sur Wilna ou Kowno; mais les mouvements de Wittgenstein, après le passage de la Bérésina, le forcèrent à prendre la route de Kœnigsberg. Abandonné dans cette marche par le corps prussien

de Yorck, qui traita avec l'ennemi, Macdonald. débordé par son flanc droit, fut trop heureux de gagner Kœnigsberg avec la division polonaise qu'il dirigea ensuite sur Dantzick pour en renforcer la garnison.

urprise des cantonnements errière la Vistule.

Murat, après avoir également porté la division Heudelet sur Dantzick, cantonna une vingtaine de mille hommes derrière la Vistule. Il avait sa droite vers Thorn, la gauche dans la direction d'Elbing; mais la Vistule était prise, la défection des Prussiens donnait de justes craintes sur les communications : l'ennemi n'avait qu'à se présenter sur le flanc droit pour rejeter ces débris dans Dantzick. L'avant-garde russe attaqua en effet Marienwerder, où Eugène avait son quartier-général. Les Russes pénétrèrent dans cette mauvaise place par la négligence des gardes avancées: la générale battit. Eugène se mit à la tête des plus braves et parvint à s'ouvrir un passage; plus de mille prisonniers tombèrent au pouvoir de l'ennemi: l'extrême gauche des cantonnements se rejeta dans Dantzick; la droite, composée de Bavarois, entra dans Thorn. Quinze mille hommes prirent le chemin de Posen et s'échelonnèrent sur cette route : les Russes se contentèrent d'occuper Bromberg et Elbing.

Murat part pour Naples, et

Murat, voyant qu'il n'avait plus d'espoir de réorganiser l'armée, et convaincu que la dé-

fection de la Prusse allait nous couper toute retraite, résolut de partir pour son royaume sans en attendre l'autorisation. Il quitta Posen le 17 janvier, malgré les remontrances du vice-roi, qui lui représentait l'irrégularité de sa conduite, en sa double qualité de maréchal de France et de mon lieutenant. Aveuglé par l'espoir de conserver son trône, il décampa sous le nom d'un de ses aides-de-camp, et laissa à Eugène indigné le soin de ramener l'armée derrière l'Oder. Le premier soin du vice-roi fut de s'arrêter dix jours à Posen, pour mettre plus d'ordre dans sa retraite; les Russes, abîmés eux-mêmes et contenus par les places de Thorn et de Dantzick, s'arrêtèrent également derrière la Vistule.

laisse le commandement à Eugène.

Rapp commandait à Dantzick; malgré sa sévérité, il avait ouvert les portes de la ville à une foule de malheureux qui y venaient chercher un terme à leurs souffrances. Le nombre des troupes qui s'y trouvèrent ainsi renfermées excédait 30 mille hommes, en y comprenant la garnison; mais plus de 10 mille étaient hors d'état de servir. Toutefois c'était une petite armée; et sous la protection d'un rempart aussi formidable, je comptais bien qu'elle donnerait de l'occupation à l'ennemi. Elle n'a pas rempli mon attente, ou pour mieux dire elle n'eut pas toute

l'importance que je lui attribuais ; les maux qu'elle endura la mirent dans l'impossibilité de tenir la campagne avec des forces suffisantes. Les Russes se bornèrent à la faire observer par le général Lewis, puis par le duc de Wurtemberg, en attendant que le retour de la navigation permît d'amener l'attirail nécessaire pour en commencer le siége. Le général Barclay fut laissé devant Thorn avec deux divisions de grenadiers; et un parc de siége, organisé plus tard par les Prussiens, le mit à même d'en former l'attaque régulière.

La défection du général Yorck fut suivie de près par une convention qui neutralisait le corps autrichien de Schwartzenberg. Le maréchal, en laissant à Tschichagof le champ libre pour se porter sur la Bérésina, avait acquis des droits à la reconnaissance de nos ennemis : il s'était replié sur Varsovie, et il stipula avec les généraux russes un armistice qui donnait, à la vérité, au faible corps de Reynier le temps de se replier, mais qui neutralisait toute l'armée autrichienne et permettait à l'ennemi de nous poursuivre à outrance. Il est vrai que Koutousof, n'osant se fier à la durée de cette neutralité, laissa devant lui le corps de Sacken, qui lui avait déjà été opposé sur le Bug. Il avait plus de forces qu'il ne lui en fallait pour anéantir les débris du

ice-roi, qui redoublait d'efforts pour trouver enfin un refuge.

Vingt mille Français ou alliés, mutilés par le froid, et 15 ou 16 mille en état de porter les armes, poursuivis par une armée de 60 mille hommes, active et acclimatée, se traînèrent ainsi de Wilna jusque derrière l'Oder, au milieu d'une population ennemie, mais n'osant encore s'affranchir de respect à la vue de ces honorables victimes.

Cette lugubre mais glorieuse retraite est un phénomène dont l'histoire aura bien de la peine à tracer un fidèle tableau; on ne sait, en effet, ce qui doit étonner le plus, du retour du vice-roi sur l'Elbe, ou du grand désastre qui nous avait accablés. A l'exception d'un engagement assez vif vers Kalisch entre le corps de Reynier et les Russes, il n'y eut plus d'événements militaires dignes de remarque. L'arrivée sur l'Oder d'un corps frais de 15 mille hommes venant d'Italie sous le général Grénier, permit au prince Eugène de se replier en bon ordre derrière l'Elbe. Une campagne d'une autre espèce allait s'ouvrir. Les diplomates, froidement assis autour de leur tapis, discutaient déja les moyens de tirer tout le fruit possible de mes désastres, et, comme pour leur donner plus beau jeu, la fortune n'était guère moins contraire à mes armes en Espagne qu'elle l'avait été sur les bords de la Bérésina.

Négociations de Joseph avec les Cortès.

Pendant que mes troupes triomphaient à Tarragone et à Valence, les Cortès de Cadix passaient leur temps à jeter les bases de leur édifice constitutionnel. Ardentes à suivre les errements de notre assemblée constituante, elles renchérirent encore sur elle dans toutes les entraves qu'elles s'appliquèrent à imposer à l'autorité royale. Les libéraux ou *communeros* y étaient en majorité, et les travaux s'en ressentirent.

Leurs intentions étaient pures sans doute, puisqu'ils imitèrent jusqu'à la faute qui avait fait exclure les membres de la constituante de la première assemblée législative. Toutefois leurs principes ne pouvaient être goûtés par les grands, ni par le haut clergé: l'opposition de celui-ci fut d'autant plus prononcée, que les Cortès, à mon exemple, osèrent porter la sape dans les abus que l'Église avait amoncelés sur la malheureuse Espagne. La divergence commença dès ce jour à s'introduire plus sérieusement parmi nos ennemis.

Joseph avait fait, comme je l'ài dit, quelques ouvertures aux Cortès. Les désastres de Tarragone et de Valence avaient enfin ébranlé leur courage, et donné plus de poids aux propositions pacifiques de mon frère. Les Espagnols capables de raisonner commencèrent à sentir que hors d'état de délivrer leur patrie, et redevables de leur délivrance aux Anglais, ils seraient

plus dans la dépendance du cabinet de Londres que Godoi ne l'avait jamais été dans celle de la France. Ils pouvaient obtenir un meilleur sort en traitant avec mon frère, et se rendant ainsi arbitres de leur avenir.

Joseph leur avait offert de reconnaître la constitution dont ils venaient de promulguer les articles fondamentaux, sauf quelques modifications indiquées. Cette proposition les séduisit d'autant plus, qu'ils ne voyaient pas d'issue prochaine aux malheurs de la patrie, et qu'une puissante opposition se manisfestait déja dans le clergé contre les institutions dont ils espéraient la restauration de l'Espagne. Ils se décidèrent donc à envoyer des députés à Madrid pour traiter sur ces bases. Ces députés étaient déja en route, lorsque la désastreuse bataille de Salamanque changea entièrement la face des affaires.

Situatio des deu armées.

Les Anglais avaient redoublé d'efforts dans cette campagne; quoique le marquis de Wellesley ne fût resté que quelques mois au ministère, ses collègues n'en avaient pas moins hérité de son ardeur à poursuivre à outrance la guerre de la péninsule. La retraite de Masséna, et les succès obtenus par Wellington et Béresford, étaient un stimulant propre à les exciter. On recruta en Allemagne dans les prisonniers de guerre, dans les malfaiteurs même: tout parut bon pour nous

être opposé. On ne m'accusera pas de vo ravaler l'armée anglaise; les débats parler taires attestent trop qu'on alla chercher criminels au fond des cachots, pour les in porer dans les régiments employés dans la ninsule.

La prise de Ciudad-Rodrigo et de Bad aussi glorieuse pour Wellington qu'elle l' peu pour les deux généraux qui la souffrir décelait un danger dont nous n'appréciâmes d'abord toute l'étendue. On crut que le gén anglais, fort pour la guerre de position, peu entreprenant en rase campagne, n'avait ces postes que pour mieux assurer sa l défensive en Portugal. On s'attendait bien inquiéterait nos deux armées en Estramad mais on n'attacha pas à ces événements t l'importance qu'ils méritaient.

L'approche de la guerre de Russie m'a décidé à rappeler tout ce qu'il y avait de garde en Espagne, ainsi que les légions d Vistule et plusieurs cadres de régiments dragons destinés à former des lanciers; retirai aussi beaucoup d'hommes d'élite p compléter la vieille garde. L'armée dite du N fut dissoute. Malgré cela, nos forces dans l'o et le sud montaient à 130 mille hommes; S en avait 45 mille en Andalousie, Marmont à

près autant vers Salamanque. Souham gardait la vieille Castille avec 12 mille hommes ; Joseph, avec sa garde et l'armée du centre, tenait la Manche, les rives du Tage et Madrid. Indépendamment de ces forces, des divisions d'occupation stationnaient en Navarre, dans les Asturies, à Léon et en Biscaye. J'avais d'abord eu l'intention, en me décidant à la guerre de Russie, de concentrer toutes nos forces derrière l'Èbre ; mais les succès importants de Suchet dans le royaume de Valence, et la destruction de l'armée de Blake, ranimant toutes mes espérances sur la péninsule, me firent changer d'avis, et je persistai à garder jusqu'à l'Andalousie.

Wellington avait porté l'armée anglo-portugaise à plus de 75 mille hommes ; il était en outre secondé par 60 mille Espagnols, dont les Cortès lui avaient enfin décerné le commandement général. Ses avantages étaient inouïs ; notre ligne d'opération de Bayonne à Cadix avait plus de 200 lieues de profondeur. Le Portugal est comme une forteresse inexpugnable placée sur le flanc droit au centre de cette ligne, et les places de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz forment comme les ouvrages avancés de ce boulevard. Wellington, partant d'une telle base, était sûr d'agir partout avec avantage contre un ennemi qui avait à occuper un royaume entier, à se garantir

contre une multitude d'Espagnols peu redoutables en ligne, mais qui harcelaient tous les postes avec une activité infatigable. Dans l'impossibilité de former un système de grands magasins et de convois à cause des guérillas, les Français ne pouvaient rester long-temps assemblés en grosses masses; et leurs positions étendues pour couvrir leur système d'approvisionnement, comme leur ligne de retraite, donnaient prise partout.

Plan de Wellington.

Wellington comprit son avantage et résolut enfin de prendre l'offensive. Il avait à choisir entre trois partis : 1° se porter à droite sur Soult; 2° déboucher au centre sur Madrid; 3° opérer à gauche sur Marmont. En allant au sud, Wellington y attirait les masses françaises, et l'Espagne n'en était que plus complètement envahie. Mais en allant au nord, il pouvait espérer au contraire que Soult serait forcé d'y accourir, et alors tout le sud de l'Espagne jusqu'au Tage serait conquis de fait pour la junte de Cadix. Si les Français commettaient la faute de vouloir garder Séville au lieu de secourir Marmont, alors il battait celui-ci isolément, et, comme la ligne de retraite de Bayonne se trouvait dans cette direction, il était certain qu'une victoire sur le Douro ferait évacuer la moitié de la péninsule et même la capitale. La chose était trop évidente pour

échapper à ma pénétration; mais j'espérais que les Anglais n'oseraient pas commettre leurs troupes loin du Portugal, et je me trompais sur le caractère de leur chef. Je laissai pourtant carte blanche à Joseph et à Jourdan, qui jugèrent, comme moi, pouvoir faire face au danger.

Les Angl détruisen le pont d Tage à A maraz.

Conformément à son plan, Wellington déboucha du Portugal au mois de mai. Afin de retenir Suchet dans l'est, et d'empêcher qu'il n'envoyât des renforts à Joseph, Wellington demanda le débarquement de 10 mille Anglais et de 6 mille auxiliaires de Minorque sur la côte de Catalogne. Le général débuta ensuite sagement par détruire le grand pont d'Almaraz sur le Tage, afin de couper toute communication directe entre l'armée de Soult et celle de Marmont. Non-seulement ce pont était muni d'une tête bien retranchée, on le croyait encore à l'abri d'insulte par le petit fort de Mirvalès qui fermait les gorges où passe la route de Truxillo. Hill réussit à tourner le fort en gravissant les rochers de Manaderos avec tout l'attirail nécessaire à une escalade. L'officier qui commandait un bataillon étranger dans la tète de pont se laissa surprendre le 18 mai, et le détachement qui gardait la partie des ouvrages sur la rive droite décampa lâchement : son chef fut condamné à mort; mais le mal était sans remède.

Après ce coup de main important, Hill rentra sous Badajoz. Soult et Marmont envoyèrent chacun de leur côté des divisions, mais le pont et le grand dépôt de munitions n'existaient plus. L'ennemi avait disparu, et nos troupes retournèrent à leurs quartiers respectifs.

prennent Salamanque.

Wellington prenait son temps pour compléter ses préparatifs. Il passa la Tormès le 17 juin à gué, investit Salamanque, et s'établit en observation à San-Christoval. Marmont, ayant réuni ses forces, se présenta le 20 pour sauver la place, ou du moins la garnison; il n'osa pas se commettre dans une affaire, et se retira après deux jours de simulacres, en demandant des renforts à Joseph et au général Caffarelli qui commandait en Castille. Les trois petits forts construits pour couvrir Salamanque, étant battus vivement, capitulèrent le 24. Marmont se replia alors sur le Douro entre Toro et Tordesillas, où il fut joint par la division Bonnet qui revenait des Asturies : il avait de 42 à 45 mille hommes. Wellington le suivit avec une armée au moins égale à la sienne. Joseph, irrésolu comme tous les hommes médiocres, avait d'abord déclaré à Marmont qu'il ne pouvait détacher aucun renfort de Madrid, et que le maréchal devait tout faire pour se soutenir par lui-même. Caffarelli répondit également qu'il était pressé par les insurgés

le la Navarre et des Asturies. Le maréchal, jugeant qu'il fallait à tout prix repousser l'ennemi en Portugal, résolut de reprendre l'offensive, dès qu'il eut été joint par la division Bonnet. Après avoir fait de vives démonstrations sur Toro, il se rabattit à gauche par Tordesillas, passa le Douro, et s'avança contre l'extrême droite des Anglais.

Bataille de Salamanque.

Après quelques manœuvres pour donner le change à son adversaire, Marmont rassembla le gros de ses forces, le 22 juillet, derrière les mamelons des Arapiles, et résolut de chasser les Anglais de ces hauteurs, d'où il comptait opérer avec avantage sur leur flanc droit s'ils restaient en position, ou inquiéter leur retraite s'ils se décidaient à l'effectuer. Le général Maucune eut l'ordre d'enlever ce poste à la tête de l'avant-garde.

Ce vaillant soldat exécuta sa tâche avec audace, et s'abandonna ensuite avec trop de vivacité dans la plaine. Marmont, accouru sur le mamelon pour s'assurer de ce qui se passait, eut au même instant le malheur d'avoir le bras fracassé par un éclat d'obus, et de se convaincre que l'ennemi, loin de se replier, disposait tout pour assaillir avec avantage la division engagée. Il fallut la soutenir, et attaquer à cet effet la position du second mamelon en face du centre

de l'ennemi, et à la faveur duquel il préparait toute sa manœuvre. La bataille se trouva ainsi engagée dans une situation défavorable : le maréchal remit le commandement à Clausel ; mais toute l'expérience de ce brave général ne pouvait plus remédier à une affaire mal entamée. Maucune, séparé d'une demi-lieue du reste de la ligne, courait d'autant plus de dangers, que Wellington, certain qu'on en voulait à sa droite, venait de porter quatre divisions anglaises, une espagnole et toute sa cavalerie, sur le point où nous courions nous exposer à ses coups.

Imitant l'exemple de Frédéric à Rosbach, ou plutôt le mien à Austerlitz, il laissa prononcer la séparation de notre gauche, fit alors attaquer la hauteur des Arapiles par Beresford, puis dirigea par une marche oblique la moitié de son armée sur l'extrême gauche, qui imaginait le déborder. Cette aile, prise elle-même de front et en flanc, fut culbutée sur le centre, qui évacua les Arapiles en assez bon ordre, mais se vit finalement entraîné dans la défaite de la gauche.

Foy, qui commandait notre droite, voulant se porter au secours du centre par un mouvement latéral, assailli à son tour par les réserves et la gauche de l'ennemi, eut assez à faire de couvrir la retraite; ce qu'il exécuta avec fermeté, mais non sans peine. Cette défaite, qui nous mit

8 à 9 mille hommes hors de combat, devait décider du sort de l'Espagne. Les suites en semblaient d'autant plus déplorables, qu'elles détruisirent l'espoir fondé d'un arrangement prochain avec les Cortès, et remirent en question la pacification de la Péninsule. J'en fus d'autant plus affecté, que le roi, s'étant ravisé, avait senti que, s'il laissait battre Marmont, il n'en serait pas moins forcé d'évacuer la capitale et toute l'Andalousie. En conséquence, il s'était dirigé avec sa garde, ses réserves et une partie des troupes de Caffarelli, sur Ségovie, pour aller rejoindre l'armée de Portugal.

Cette circonstance m'indisposa d'abord contre l'imprudent maréchal; il semblait n'avoir compromis nos destinées que par jalousie, et pour ne pas se trouver le lendemain aux ordres de mon frère : comment croire, en effet, qu'il eût ignoré l'approche du roi? Pourtant sa justification pouvant dépendre du peu de sûreté des communications, interceptées par les guérillas, de l'ignorance où l'on était toujours en Espagne de ce qui se passait autour de soi, enfin de l'impétuosité de Maucune qui l'avait engagé contre son gré, je me contentai de le faire remplacer dans son commandement, en prenant même soin qu'on ne l'en informât qu'après la guérison de ses blessures. J'avais pour lui une vieille

affection ; il avait été le premier de mes aides-de-camp avec Junot. La postérité décidera si ce fut à lui ou à Joseph qu'on doit imputer la perte de l'Espagne, qui data de cette catastrophe.

ellington entre Madrid. Les résultats militaires de cet événement furent aussi fâcheux que ses conséquences politiques. L'armée de Marmont démoralisée s'était retirée jusqu'à Burgos. Clausel ne crut pas même prudent de tenir Valladolid, de crainte d'être obligé à accepter une nouvelle bataille. Wellington, maître de cette ville dès le 30 juillet, fit observer l'armée de Portugal par deux divisions, et se rabattit le 5 août sur Madrid par Ségovie.

Joseph, instruit de la perte de la bataille de Salamanque, et ne pouvant plus se réunir à Clausel sans danger, revint par Guadarama sur Madrid, évacua cette capitale, après avoir jeté ses impedimenta dans le Retiro, et se replia avec l'armée du centre derrière le Tage, où il pressa Soult de lui envoyer 20 mille hommes d'Andalousie. Cette malheureuse armée du sud, cause de tous nos embarras, était néanmoins la ressource à laquelle il fallait toujours recourir. Soult ne pouvait, sans compromettre son armée, en envoyer la moitié au roi ; il proposa à Joseph de se rabattre sur lui, de tenir ferme

en Andalousie, et de me donner le temps d'envoyer des renforts dans le nord de l'Espagne pour en chasser les Anglais. Ce projet, fort bon si j'eusse été tranquille à Paris, était déplacé dans la position où je me trouvais à Moscou. Joseph, mieux avisé que Soult, lui ordonna d'abandonner l'Andalousie et de venir le joindre à Valence, où il se retira lui-même avec les troupes du comte d'Erlon. A peine avait-il quitté sa capitale, que le général anglais y entra en triomphe (12 août). L'ivresse avec laquelle il y fut reçu fit bientôt place à d'autres sentiments, lorsqu'il frappa cette ville d'une contribution de dix millions.

Le Retiro avait été fortifié, depuis deux ans, pour servir de dépôt de toute espèce; son enceinte était double : la première, trop étendue, demandait de grandes forces; la seconde, trop étranglée, exposait la garnison aux ravages du feu de l'assiégeant. Wellington fit enlever d'emblée la première, que la garnison trop faible ne défendit pas; puis il fit vivement bombarder la seconde, que le commandant rendit peu d'heures après avec une précipitation blâmable. On y prit 180 pièces de canon et de riches magasins.

On le lui reproche comme un faute.

On a reproché à Wellington de n'avoir pas poussé les débris de Marmont à outrance, au lieu d'aller triompher à Madrid. Il est certain

qu'un second succès remporté sur Clausel pouvait ramener cette armée sur les Pyrénées : Soult et Joseph eusssent été fort embarrassés dans le sud. Mais le général anglais voulait aller par la voie la plus sûre à la délivrance de la péninsule, et l'effet moral de la prise de Madrid devait ranimer le courage des Espagnols qui commençaient à se lasser de tant d'efforts, comme on l'a vu par les négociations qu'ils avaient entamées.

ɔult évae l'Andaɪsie et se irige sur /alence.

Sur les ordres itératifs du roi, Soult s'était décidé à faire le sacrifice des immenses travaux que son armée avait élevés depuis deux ans autour de Cadix, et des belles provinces à la conservation desquelles il avait tant de raisons d'être attaché. Il avait pris, le 25 août, la route de Grenade et de Lorca sur Yecla, après avoir opéré à Huesca sa jonction avec le corps du comte d'Erlon ; il s'aboucha à Almanza avec Joseph et Suchet, puis se dirigea aussitôt sur le Tage par la route d'Alicante à Madrid.

Ballesteros, qui avait guerroyé tout l'été avec constance contre lui, ne troubla pas sa retraite comme il aurait pu le faire, soit en opérant sur ses flancs, soit par la route directe de la Sierra-Morena à Madrid. Il paraît que ce général avait reçu l'ordre de se porter dans la Manche pour y agir sous les ordres de Wel-

ngton; mais que son orgueil répugnant à jouer e rôle, il aima mieux laisser librement rerer nos colonnes que de les harceler en exéutant l'ordre reçu. Les Cortès le destituèrent et e reléguèrent à Ceuta.

Pendant que ceci se passait, Wellington avait quitté Madrid pour retourner vers le nord, où Clausel venait de reprendre l'offensive contre les divisions laissées en observation près de Burgos. Il s'était même déja avancé sur le Douro pour dégager Toro et Zamora. Le duc, laissant le général Hill avec trois divisions anglo-portugaises pour garder Madrid, marcha de nouveau contre Burgos à la tête de quatre divisions et de l'armée espagnole de Galice. Wellington assiége Burgos.

Le général Souham, à qui Clausel malade de sa blessure avait remis le commandement, se replia sur Briviesca, position formidable sur le contre-fort principal de la chaîne des Pyrénées, qui encaisse la rive gauche de l'Èbre. Le général anglais, quoique privé de son grand parc de siége, crut pouvoir brusquer l'attaque du château de Burgos. Ce qu'il ne pouvait opérer avec la grosse artillerie de campagne et les obusiers, il espérait le faire par la guerre souterraine, en attachant le mineur au pied des murailles.

Le général Dubreton était homme de tête et de cœur; il exécuta plusieurs sorties avec Belle défense des Français.

succès sur les tranchées. Cependant les brèches étaient pratiquées, et un premier assaut fut livré; mais il échoua complètement. Nos grands dépôts se trouvaient dans cette espèce de camp retranché entre le château et un ancien donjon. Wellington redoubla d'efforts : un second assaut, livré le 8 octobre, n'eut pas plus de succès. Enfin, après avoir perdu trente jours et 3 mille hommes, le siége fut levé le 22 octobre.

'armée anglaise rentre en Portugal.

Deux circonstances décidèrent Wellington à la retraite : la première était l'approche de Souham, à qui le général Caffarelli avait amené deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. A l'aide de ce renfort, Souham devait attaquer l'ennemi s'il persistait dans son entreprise, et il s'était avancé à cet effet jusqu'à El Olmo; la seconde était la marche de Soult, qui se dirigeait en toute hâte sur Aranjuez et Madrid, et menaçait de couper la retraite par le Portugal. L'armée anglaise se retira aussitôt derrière le Douro, non sans avoir éprouvé des pertes sensibles dans les combats que son arrière-garde eut à soutenir contre notre cavalerie légère et les divisions Foy et Maucune, notamment à Celada, Villadrigo et Villa-Muriel. Wellington, après avoir fait sauter les beaux ponts de Zamora, Toro et Tordesillas, regagna Salamanque.

Réunion de

Joseph et Soult, ayant chassé Hill de Madrid,

›rirent également la direction de Salamanque. nos trois armées en Estramadure.
ᴊe 10 novembre, nos trois armées se trouvèrent éunies sur la Tormès. Elles comptaient encore ›o mille fantassins et 10 mille chevaux. Quoi-[u'elles fussent rebutées d'une guerre fatigante t mal dirigée, l'idée de venger la défaite de ›alamanque y avait ramené l'enthousiasme; lès oldats demandaient à grands cris qu'on les meiât à l'ennemi. Soult, à qui le roi avait remis le :ommandement, voulut en profiter pour agir sur a ligne de retraite de Wellington : il fit quelques entatives par la gauche pour passer au-dessus l'Alba; mais, les obstacles qu'il rencontra lui ıyant fait perdre la journée du 14, il ne put ıchever l'opération que le 15, en sorte que Wellington, favorisé par un orage affreux et par le brouillard qui l'accompagnait, eut le temps de décamper et de se diriger vers Ciudad-Rodrigo.

Le général anglais retourna ainsi d'où il était parti; mais il avait délivré tout le midi du royaume : Grenade, Séville, l'Andalousie, Cadix, Alicante, se trouvaient pour toujours hors d'atteinte. Enfin, il avait acquis un ascendant marqué sur mes généraux. Résultats de cette campagne.

Cette campagne, quoique lente et compassée, fit honneur à Wellington. Le choix de sa direction stratégique était sage; ses dispositions de combats, habiles. Toutefois, il faut le dire,

75 mille hommes, secondés de 10 millions de Portugais et d'Espagnols, pleins de ferveur pour leur cause, n'ayant jamais eu à combattre qu'une fraction de nos forces, auraient dû opérer de plus grandes choses. Trente jours perdus à Burgos déposent contre lui. On l'a blâmé aussi avec raison d'avoir laissé à Clausel le temps de reformer l'armée battue à Salamanque.

Opérations en Catalogne.

La guerre dans l'est n'avait pas offert le même intérêt que dans les campagnes précédentes. Le général Suchet, satisfait de la prise de Valence et de Peniscola, et contrarié du mauvais effet que la malheureuse expédition de Montbrun avait produit à Alicante, se reposait sur ses lauriers.

Le général Decaen, ayant sous lui Lamarque et Maurice Mathieu, soutenait toujours une lutte active contre les Catalans, qui, sous les ordres de Lascy, inquiétaient à la fois Tarragone, Barcelone, Girone et Tortose. L'éloignement des troupes de Suchet avait ranimé l'ardeur belliqueuse des intrépides défenseurs des montagnes de Montserrat, de Manresa, de Reuss, de Vicque, au point qu'ils osèrent tenter de reprendre Tarragone. Lascy s'en rapprocha à la tête de 12 mille hommes; au premier avis de sa marche, Decaen réunit la division Lamarque à une partie des troupes de Maurice Mathieu, et les dirige sous les ordres de ce dernier contre les Espa-

ıols. Lascy, croyant n'avoir affaire qu'à un déchement de la garnison de Barcelone, osa l'atndre, le 23 janvier, sur les hauteurs d'Altaılla, où il fut enfoncé et mis en pleine déıute. On lui prit toute son artillerie et près de mille hommes. D'un autre côté, Decaen emɔrtait la montagne d'Olot, culbutait Sarsfield à entelles, et explorait le pays pour revenir à ırcelone. Ces succès assez marquants n'empêıèrent cependant pas la petite guerre de conıuer avec une redoutable activité dans toute Catalogne; sauf les villes et les forteresses où ous avions des garnisons, nous ne possédions que terrain où campaient les divisions mobiles. Ce 'était qu'à force de soins, d'activité, qu'on parenait même à se maintenir à Barcelone et à en ɛnir l'approvisionnement au complet.

Opérations contre les Anglo-Espagnols vers Alicante.

Suchet, ayant mis la dernière main à l'orgaisation de Valence, poussa une reconnaissance ur Alicante; il n'avait aucune idée de la force e cette place, ni de celle du corps de troupes qui on en avait confié la défense. Il se conainquit qu'on ne s'en emparerait que par une ttaque régulière. Joseph-O'donell venait d'organiser un corps de 8 à 9 mille hommes, qui couvrait les environs de la ville.

A cette époque, les Anglais publièrent avec emphase l'intention d'effectuer le débarquement

à l'est d'un corps de 10 à 12 mille Anglo-Siciliens sous les ordres du général Maitland (1). Cette circonstance me décida, avant de quitter Paris, à réunir les corps de Catalogne, d'Aragon et de Valence, sous les ordres de Suchet.

Pendant que l'escadre anglaise faisait des démonstrations à l'embouchure du Xucar, et retenait le corps de bataille de Suchet aux environs de Valence, O'donell se flatta de surprendre et d'accabler le général Delort qui commandait son avant-garde à Castella, privé de tout soutien (22 juillet). Cet intrépide officier, sans s'étonner de la disproportion du nombre, saisit le moment où la cavalerie espagnole était engagée dans un large mouvement contre un de ses détachements ; il se précipite sur l'ennemi avec le 24e de dragons et ses cuirassiers, enlève l'artillerie, sabre et disperse l'infanterie, et revient avec plus de prisonniers qu'il n'avait de soldats. Ce brillant exploit de 18 cents Français contre 9 mille Espagnols couronna l'expédition de Su-

(1) Tout était avantage pour les Anglais dans cette malheureuse guerre. Le secret, si nécessaire dans les opérations des armées continentales, n'était pas même un besoin pour eux, car, en divulguant leurs projets de débarquement, ils alarmaient à la fois toute la côte depuis Alicante jusqu'à Roses, et doublaient l'importance de l'opération.

het. L'Irlandais Elliot succéda à O'donell, et
e fut pas plus heureux que lui.

Maitland, n'osant pas s'engager en débarquant
u milieu des cantonnements de nos troupes,
rit le parti de débarquer vers Alicante, et se
orta de nouveau vers Castella.

La bataille de Salamanque compliqua la posi-
ion de Suchet, qui fut obligé de donner asile
ux colonnes de Joseph qui revenaient de Ma-
lrid avec le cortège burlesque d'une cour fu-
gitive. Le contraste qu'offrait l'armée d'Aragon,
arfaitement équipée et bien tenue, avec celle
lu centre, livrée à la pénurie, à l'indiscipline,
t servant, pour ainsi dire, d'escorte à plusieurs
nilliers de voitures des Grands d'Espagne en-
chaînés à la mauvaise fortune de Joseph, formait
un tableau digne des pinceaux de Calot.

Dès que Suchet fut délivré de cet embarras,
il résolut de menacer de nouveau Alicante. Mait-
land, de son côté, avait cherché à s'emparer de
Denia, d'où la brigade Duncan fut repoussée.
Suchet lança alors la division Harispe jusque
sous le canon d'Alicante, afin de donner à l'en-
nemi des inquiétudes sur sa propre conser-
vation.

En même temps, la guerre se poursuivait en
Catalogne sans changer de couleur. La bataille
de Salamanque et l'entrée des Anglais à Madrid

avaient ranimé plus que jamais l'ardeur des Catalans. Lascy menaçait une seconde fois Tarragone, et se faisait battre ou fuyait à l'approche des secours. L'approvisionnement difficile de Barcelone donnait lieu à des colonnes mobiles, toujours inquiétées, et à des convois sans cesse attaqués. Les bandes du baron d'Éroles, de Milans, de Rovira, de Sarsfield, se distinguaient par leur caractère aventureux et leur activité.

Tous les talents de Decaen, de Lamarque et de Maurice-Mathieu; la constance, la bravoure et la résignation de leurs soldats, suffirent à peine pour chasser Lascy de Vicque. On vit bientôt reparaître son corps morcelé en partie vers Iguaalada, en partie vers Tarragone. Expulsé du Montserrat, il ne craignait pas de se jeter dans l'Ampourdan près de la frontière de France; d'un autre côté, tandis qu'Éroles allait attaquer le fort de Balaguer, et inquiéter les cantonnements de Tortose et de Tarragone, Milans attaquait Olot et Banols. Lamarque, à peine rentré à Barcelone, fut contraint de retourner en haute Catalogne pour secourir leurs garnisons. Les bandes aragonaises, quoique moins entreprenantes, harcelaient de même la division qui gardait cette province, où les généraux Pannetier et Severoli les battirent plus d'une fois.

La nouvelle de l'évacuation de Moscou, et le

terrible bulletin qui annonçait mon retour à Paris, devaient naturellement précipiter la ruine de nos affaires en Espagne, en rappelant la confiance et l'enthousiasme dans les rangs ennemis. En effet, les désastres de l'expédition de Russie ébranlèrent le moral d'une armée fatiguée par l'espèce de guerre qu'elle faisait, bien plus que découragée par les chances et les périls des combats. Il est temps de la quitter, pour revenir aux dispositions que je fis pour sauver la France des dangers prêts à fondre sur elle de toutes parts.

CHAPITRE XIX.

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA CAMPAGNE DE 1813.

Napoléon recrée une nouvelle armée avec une activité extraordinaire. La Prusse se déclare contre lui. L'Autriche propose sa médiation pour la paix. Batailles de Lutzen et de Bautzen. Médiation armée de l'Autriche. Armistice de Poichswitz. Négociations de Prague. Bataille de Vittoria. Évacuation de l'Espagne. Rupture du congrès de Prague. Coalition générale contre Napoléon.

L'Europe n'était pas moins étonnée de mes revers qu'elle l'avait été de mes succès; mais je ne devais pas me méprendre sur les sentiments divers qui l'agitaient. Je venais de perdre cette armée, qui avait fait sa terreur : on pouvait espérer d'en vaincre les restes, car la proportion des forces était changée. Je devais donc prévoir que, le premier moment de surprise passé, j'allais retrouver contre moi une ligue redoutable dont j'entendais déja les cris de joie.

L'Autriche m'envoie le général Bubna à Paris.

C'est un mauvais moment pour conclure la paix que celui d'une défaite. Cependant l'Autriche, qui se consolait de mon affaiblissement, parce qu'elle y trouvait son compte, et qui espérait tirer plus d'avantage de notre alliance, que de celle de mes ennemis, s'interposa pour la proposer. Elle m'envoya le général Bubna, qui débuta par m'assurer des dispositions bienveillantes de sa cour.

Dans son langage officiel, Bubna ne parlait que de l'offre des bons offices du cabinet de Vienne pour le rétablissement de la paix, et s'épuisait en protestations rassurantes sur le maintien de notre alliance; mais dans les salons et les conversations confidentielles, il laissait entrevoir que, pour prix de ce service, il comptait sur la rétrocession de quelques provinces, notamment de l'Illyrie. Ce désir était fort naturel, surtout en réfléchissant à la nature des limites imposées à l'Autriche par le traité de Schœnbrunn, qui avait établi mes avant-postes jusqu'aux portes de Lintz et de Gratz : aussi n'eussé-je pas hésité un moment, si j'avais su précisément ce que voulait mon beau-père, ce qu'il était disposé à faire pour moi, et le prix qu'il y mettrait. Nous nous sommes joués réciproquement, faute d'une explication franche et ouverte. Il était évident que l'Autriche profiterait de sa situation

pour recouvrer une partie de sa prépondérance et rétablir sa puissance déchue; mais pour atteindre ce but par des moyens honorables, il n'y avait pas à balancer; cependant son embarras était manifeste, bien qu'elle n'eût qu'une alternative : 1° Maintenir notre alliance, en obtenant des concessions assez importantes pour rétablir un peu l'équilibre entre nous. 2° Rompre l'alliance et se déclarer en faveur de mes ennemis.

Le premier de ces partis semblait le plus convenable, mais ce n'était pas chose aisée que de dicter des conditions à un capitaine d'un caractère tel que le mien; d'ailleurs mon beau-père sentait bien qu'il aurait mauvaise grace de dire : *Je suis votre allié, donnez-moi vos provinces.* L'Autriche chercha donc à faire entendre combien elle pouvait me devenir nécessaire, et provoqua des explications sur ce que je serais disposé à faire pour elle. Pour moi, au contraire, je visai à gagner du temps; persuadé que quelque parti que prît mon beau-père, j'en aurais meilleure composition si je parvenais à gagner une bataille. Jusque-là, je devais craindre une explication trop ouverte, qui engagerait l'Autriche dans une voie hostile, et ne lui permettrait plus de revenir sur ses pas. Laisser les choses en suspens était ce qui me convenait le mieux; car il ne me fallait

ue deux ou trois mois pour gagner une grande ataille en Saxe, rejeter l'ennemi derrière la Vistule et reprendre ma prépondérance en Europe. 'appréciais toutes les ressources dont je pouvais ncore disposer, et, comptant sur cette victoire, e me croyais à l'abri de toute défection, dès que e l'aurais remportée.

Le second parti n'était guère moins embarassant pour l'Autriche. Si ma prépondérance vait paru excessive et menaçante, on pouvait raindre aussi de la voir passer entièrement à a Russie; outre cela, un état allié ne peut pas n vingt-quatre heures devenir un ennemi; il allait bien des ménagements et des armements réliminaires avant d'arriver à cette fin.

De toutes manières, je voyais donc que j'avais lu temps pour me décider; et, comme je n'étais pas très-pressé d'offrir moi-même mes dépouilles, je résolus de chercher à pénétrer les ntentions du cabinet de Vienne, tout en affectant de n'élever aucun doute sur la solidité de otre alliance, et cherchant à le lier par des léclarations formelles sur ce point décisif de os relations. Si j'avais exigé une explication ranche, à la fois favorable à l'Autriche et à moi, est clair que j'aurais pris là un mauvais moyen; r l'enchaîner à l'alliance, c'était l'empêcher de

s'expliquer, c'était maintenir les choses sur le pied où elles se trouvaient, et mettre l'Autriche mal à son aise.

En attendant, comme Bubna ne parlait que du désir de son maître d'intercéder pour la paix, je lui réitérai toutes les assurances qu'il pouvait souhaiter, et je les confirmai par ma correspondance directe avec mon beau-père. Cependant les rapports qui m'arrivaient de Vienne devenaient plus alarmants; l'initiative de la défection, prise par les Prussiens, agitait l'armée et le peuple : il fallait, disait-on, tout l'aplomb du gouvernement pour résister à l'entraînement général. Lord Walpole, envoyé secret de l'Angleterre, promettait, ajoutait-on, à l'Autriche 10 millions sterling, l'Illyrie et même le royaume d'Italie, si elle voulait se déclarer. Ainsi une puissance, qui ne disposait pas d'un bataillon, dispensait généreusement de vastes provinces du continent, comme si son investiture eût été nécessaire pour en légitimer la possession.

Protestations amicales du cabinet de Vienne.

Cependant les protestations de Metternich sont si positives, que je prends quelque temps le change. Je ne vois dans l'offre de ses bons offices que le désir sincère de s'interposer entre le Nord, l'Angleterre et moi, pour se rendre nécessaire à tous et augmenter son importance.

nent ne pas croire à la sincérité d'un mi- qui disait au mien (14 février) : « Que l'al- :e russe était une alliance de guerre, impo- par la victoire; qu'elle devait se dissoudre : que celle de l'Autriche reposait, au con- re, sur les intérêts les plus permanents; l'Autriche l'avait recherchée volontaire- nt; qu'elle la ferait absolument sur les nes bases, si elle était à refaire; qu'elle la citerait même, si elle n'était pas conclue, qu'elle n'offrait que le renouvellement de iance négociée par le prince de Kaunitz 1756, et dont un demi-siècle avait démon- les avantages? »

cabinet de Vienne ne s'en tenait pas à ces stations; il m'annonça, dès le milieu de , l'arrivée du prince de Schwartzenberg, prétexte qu'étant chef du corps auxiliaire, vait venir prendre mes ordres. Metternich it même d'agir avec 100 mille hommes, au le 30 mille, si les ennemis refusaient la paix. lettre qui m'annonçait le retour de Schwart- erg était remarquable : « Sa présence à Pa- dans la situation où se trouvaient les choses, it été jugée nécessaire par l'empereur d'Au- he aux intérêts réciproques des deux cours. nme ambassadeur et chef du corps auxi- re, il servirait efficacement près de moi à la

« marche des négociations, s'il devait s'en établir, « en même temps qu'il prendrait mes ordres sur « une campagne prochaine, si, contre les vœux « les plus chers de l'empereur d'Autriche, elle « devait avoir lieu. »

M. de Floret communiquait en même temps, par ordre de sa cour, les pièces émanées du cabinet de Vienne pour les ouvertures que celui-ci avait faites en Angleterre et en Russie. Il expliquait la pensée de son maître sur les événements qui se passaient en Prusse. « Les choses « les plus funestes, disait-il, et les plus oppo- « sées aux sentiments personnels de l'empereur « d'Autriche, sont celles qui tendent à dissoudre « les liens sacrés entre les souverains et les peu- « ples, ainsi que la Prusse en offre en ce mo- « ment l'exemple. Le blâme le plus prononcé « pour les défections, les sentiments les moins « équivoques pour le maintien de l'alliance, et le « zèle le plus vrai pour la paix dont la France « avait encore moins besoin que l'Autriche; tels « étaient les traits principaux des déclarations « des agents de la cour de Vienne. » Elle s'en expliquait, disait-elle, de la même manière à Berlin, à Wilna et à Londres. « Ses démarches étaient « *purement autrichiennes*, et elle avait à cœur « de *placer la France dans sa véritable attitude*, « qui était de ne pas craindre la guerre, et de

: s'opposer à rien de ce qui pouvait amener s ennemis à désirer la paix. »

Mon ministre des affaires étrangères, ne se it pas à ces belles protestations, me proposa renvoyer Ferdinand en Espagne et le pape .ome. Ce n'était pas seulement un moyen de débarrasser volontairement de conditions que irope voudrait peut-être m'imposer par la ce et d'une manière humiliante; c'était, de s, m'assurer un secours de plus de 100 mille nmes en Allemagne, et prouver à l'Europe : je renonçais à l'Espagne et à Rome pour :ux maintenir mon ascendant sur le Nord. Je isentis au renvoi du pape, et me rendis moime à Fontainebleau, sous prétexte d'une parde chasse : j'y vis le souverain pontife; je lui iposai franchement d'oublier nos querelles spiielles et temporelles; je lui offris la restitution Rome, moyennant qu'il maintiendrait l'inendance de l'église gallicane. Un nouveau icordat fut signé à cet effet le 25 janvier. ant au renvoi de Ferdinand, il n'en fut pas même. La nouvelle retraite de Wellington Portugal, malgré sa victoire de Salamanque, donna l'espoir mal fondé de nous maintenir is la péninsule : je méprisai les dangers de n trône pour ne songer qu'à l'intérêt marie dépouillé de toute autre considération, et

je repoussai ce sage conseil comme susceptible de donner à mes ennemis une idée exagérée de nos embarras. On ne pouvait pas attribuer le renvoi du pontife à la crainte : mais celui de Ferdinand serait présenté comme un acte de faiblesse ; et la situation des affaires, dans la péninsule comme sur l'Elbe, ne me paraissait pas de nature à le rendre excusable.

Grande énergie déployée pour sauver la France.

Dans l'intervalle de ces négociations, je me mettais en devoir de reprendre sur l'Oder une attitude imposante

Le désastre de Moscou, loin de m'abattre, m'avait animé d'une nouvelle ardeur : je me sentis à la hauteur des circonstances ; je fis partager mon élan à la France. Jamais l'histoire ne montra un peuple sous un plus beau jour. Affligés de nos pertes, nous ne songeâmes qu'à les réparer : en trois mois j'en vins à bout. Ce seul fait suffit pour confondre les déclamations de ces intrigants qui ne triomphent que par les désastres de leur patrie. La France, il est vrai, se montra grande dans ce malheur ; mais, s'il y eut dans ma carrière un moment qui mérite l'admiration de la postérité, ce fut incontestablement celui-là, car il me fut pénible à soutenir.

Réorganisation de l'armée.

En moins de trois mois, plus de 600 pièces de canon et 2 mille caissons attelés cheminèrent

vers l'Elbe; les cohortes du premier ban furent formées en régiments de ligne; le nombre de ces régiments fut porté à 150 par la création de vingt nouveaux cadres; les conscrits levés remplirent les anciens. Les dépôts des régiments qui se trouvaient en Espagne, et qui comptaient un certain nombre de vétérans, furent complétés et organisés en régiments provisoires; les cadres de 100 bataillons furent tirés à cet effet de l'armée d'Espagne, après avoir versé tous leurs soldats dans les bataillons qui restaient à cette armée. Je portai les régiments de jeune garde au nombre de 16 pour exciter les conscrits à entrer dans ces corps, qui passaient alors pour l'élite de mon armée, mais qui étaient loin de valoir les régiments ordinaires du camp de Boulogne. Ce n'est pas le courage qui leur manquait, mais l'habitude des fatigues, des privations, des dangers, en un mot, la force du corps et l'expérience.

Le personnel de l'artillerie fut réorganisé au moyen des compagnies de canonniers que j'avais eu soin d'attacher à chaque cohorte des bans: 70 de ces compagnies se portèrent en Allemagne. J'avais six beaux régiments de canonniers de marine composés d'hommes aussi disciplinés qu'aguerris; je les retirai des ports et les envoyai à l'armée d'Allemagne. Ces braves ne ré-

clamèrent point la perte de leurs prérogatives: je le désirais, ils firent le service d'infanterie. On en excepta un petit nombre de compagnies pour recompléter l'artillerie de la garde. La cavalerie m'embarrassa davantage. Je fis réorganiser et remonter en Hanovre les escadrons démontés en Russie; je levai une partie des postillons, des fils de maîtres de poste et des gardes forestiers à cheval; j'imaginai de m'entourer de gardes d'honneur pour stimuler une jeunesse fière et belliqueuse. La gendarmerie m'offrit quelques ressources; 2 mille officiers et sous-officiers de ce corps d'élite quittèrent leurs résidences pour m'aider à former les cadres de notre jeune cavalerie. L'ordre, la régularité et l'activité, qui présidèrent à la fusion de tous ces éléments hétérogènes, sont peut-être le trait le plus remarquable de mon administration.

Je reparus ainsi à l'ouverture de la campagne aussi formidable que jamais, du moins par le nombre. L'ennemi fut surpris de revoir sitôt nos aigles : l'armée que je commandais était moins aguerrie que celle de Boulogne, la cavalerie surtout lui manquait; mais l'héritage d'une longue gloire lui donnait de la confiance, et je la menai à l'ennemi sans balancer

J'avais une grande tâche à remplir; il fallait rétablir notre ascendant militaire et recom-

nencer la lutte qui avait été si près de se terminer. Je tenais encore l'Italie, la Hollande et la plupart des places d'Allemagne. L'armée d'Espagne même, quoique battue à Salamanque, avait bientôt repris sa supériorité par la concentration de ses forces; elle avait confiné de nouveau Wellington en Portugal, et, à l'exception de l'Andalousie et de la Galice, elle occupait à peu près toute la péninsule. Un renfort de 30 mille conscrits devait la mettre en mesure de s'y maintenir. Je n'avais donc perdu que peu de terrain; le prestige seul de ma supériorité était dévoilé; il fallait des efforts bien combinés de la part de mes adversaires pour me faire tomber, et ces efforts pouvaient manquer d'ensemble. A la vérité, l'Angleterre redoublait d'activité, la Prusse se préparait à nous faire la guerre en masse. Les levées ordonnées par la Russie en 1812 affluaient de toutes parts en Pologne pour recompléter son armée. L'Autriche, convaincue que le moment de se prononcer allait arriver, armait avec toute l'activité possible. Les princes de la Confédération, condamnés par leur faiblesse à suivre l'impulsion du plus fort, marchaient mollement sous mes drapeaux; mais des ennemis déclarés, des alliés douteux, me causaient moins d'inquiétudes que les coups sourds portés dans l'ombre à ma puissance. Des

sociétés secrètes travaillaient les peuples de Bavière, de Saxe et de Westphalie, et des agents de la coalition parcouraient l'Allemagne dans tous les sens, pour y prêcher une croisade contre moi.

Eugène se retire derrière l'Elbe.

Tandis que, pour raffermir mon système, je me disposais à frapper d'étonnement l'Europe et la postérité, Eugène achevait sa longue et pénible retraite des bords de la Vistule à ceux de l'Elbe. Le prince de Schwartzenberg, par suite de la convention de neutralité signée entre lui et les généraux russes, avait laissé au général Frimont le soin de ramener son corps dans la Gallicie autrichienne. Poniatowski, ne pouvant s'exposer seul aux coups de l'ennemi, s'y réfugia, et, par une convention postérieure, traversa sans armes le territoire autrichien pour me rejoindre sur l'Elbe.

Eugène, renforcé, comme on l'a dit, du corps de Grenier, mais obligé en échange de compléter les garnisons des places de l'Oder, ne ramena pas 20 mille hommes derrière l'Elbe, non compris les Saxons destinés à la garnison de Torgau. Ces forces ne suffisaient pas pour défendre le fleuve contre la coalition qui se formait.

La Prusse se déclare contre moi.

La Prusse, après avoir désapprouvé la défection d'Yorck, m'envoya le prince de Hatzfeld, puis le général Krusemarck, afin de réclamer le

remboursement de 90 millions que nous redevions, disait-elle, pour fournitures à l'armée. Si je n'avais eu affaire qu'à Frédéric-Guillaume, j'aurais bien trouvé moyen de le retenir dans mon alliance : je lui eusse restitué une partie de ses provinces et payé les millions qu'il demandait; mais je connaissais l'esprit de son armée et de sa nation : j'étais convaincu que le roi serait entraîné malgré lui, et, en effet, son cabinet traitait au même instant avec la Russie.

Je crus inutile de dissimuler avec Krusemarck, et lui déclarai que je n'étais nullement disposé à fournir moi-même des armes à mes ennemis. Dès-lors le gouvernement prussien ne garda plus de ménagement : le traité d'alliance entre la Prusse et la Russie fut signé le 27 février à Kalisch; l'empereur Alexandre arriva le 17 mars à Breslaw, où il se réunit au roi de Prusse pour resserrer ces nœuds, et diriger de concert les opérations politiques et militaires. La Russie promit d'agir avec 150 mille hommes; la Prusse s'engagea au *minimum* de 80 mille, et promit de le doubler au moyen des levées nationales, si les circonstances le permettaient. On convint de faire un appel aux peuples et aux princes de l'Allemagne, et de priver de leurs états ceux qui n'y répondraient pas. Un comité directeur fut établi d'abord sous la présidence du comte Kotschubey, puis sous celle du ministre Stein, pour

donner l'impulsion au soulèvement de l'empire et le régulariser. On affirme même qu'une convention secrète, signée dans les derniers jours de mars, leur assura le concours de l'Autriche.

Mort de Koutousof; marche des alliés sur l'Elbe.

L'armée russe ayant passé l'Oder et le Bober à la suite du vice-roi, transféra son quartier-général à Bunzlau, où Koutousof, déja avancé en âge et abîmé des fatigues de la campagne, fut emporté par la fièvre épidémique qui désolait les armées et les pays qu'elles traversaient. Le comte de Wittgenstein, qui lui succéda, dirigea une partie de la sienne avec Blücher sur Dresde; lui-même conduisit le reste de ses forces par Francfort sur Berlin, avec les corps de Bulow, Kleist et Yorck. Eugène se trouva ainsi hors d'état de défendre le cours de la Sprée contre les forces réunies de la Prusse et de la Russie: placé vers Copenick avec le 11ᵉ corps, il se replia sur Wittemberg; Augereau, qui n'avait à Berlin que quelques conscrits, évacua cette capitale à l'approche des alliés, et suivit la retraite de l'armée derrière l'Elbe.

Eugène, instruit des renforts qui s'avancent déja vers ce fleuve, se flatte un moment de le défendre; Bellune, à la tête de deux nouvelles divisions qui formeront plus tard le 2ᵉ corps d'armée sur la Saale, couvrira l'espace compris entre Magdebourg et le confluent de cette rivière. Davoust, avec une partie du 11ᵉ corps,

défendra l'intervalle de Torgau à Dessau; et Reynier se charge du poste de Dresde avec les débris des Saxons, des Bavarois et la division Durutte. Il m'importait moins de garder cette ligne que de rassembler des forces trop disséminées; je lui ordonnai de se concentrer vers Magdebourg. Davoust et Reynier, après avoir eu de la peine à faire sauter quelques arches du pont de Dresde à cause de l'opposition du peuple de cette ville, laissent les Saxons à Torgau et descendent le fleuve avec le peu de troupes qui leur restent. De mon côté, j'avais également dirigé sur Magdebourg les premiers régiments d'infanterie formés par les cohortes du premier ban. Ce renfort de 24 mille hommes, sous les ordres de Lauriston, porta à 50 mille combattants les forces rassemblées autour de cette ville. Vandamme va commander un corps d'armée formé de cohortes dans les départements réunis des Bouches-de-l'Elbe et du Wéser.

Les allié entrent e Saxe; le r se retire à Pragu

L'ennemi continuait de s'avancer avec une confiance excessive; le comte de Wittgenstein et les Prussiens, sous le général Bulow, entrèrent dans Berlin : le premier, laissant le comte Woronzof pour masquer Magdebourg, vint passer l'Elbe aux environs de Dessau; et Blücher, avec le corps de Silésie et celui de Miloradowitsch, déboucha par Dresde. A l'approche des colonnes ennemies, le roi de Saxe partit pour Ratisbonne;

puis, à l'invitation de l'Autriche, il revint à Prague, où il était à la fois plus en sûreté et plus voisin de ses états. Le cabinet de Vienne employa tout pour enlacer ce prince dans ses filets : il l'engagea à s'unir à lui et à suivre le parti qu'il prendrait, en le séduisant par l'espoir de jouer le rôle de médiateur. C'était porter atteinte à nos traités et aux statuts de la Confédération du Rhin : démarche utile sans doute aux vues de l'Autriche, mais qu'une morale sévère ne saurait approuver. Modèle de vertu et de loyauté, ce prince résista d'abord à toutes les insinuations ; mais, entraîné par l'espoir de contribuer à la pacification générale et de sauver son pays des désastres de la guerre, il déclara qu'il suivrait en tous points la même conduite que la cour de Vienne.

Tel était l'état des affaires en Allemagne, lorsque je me trouvai en mesure de reprendre l'initiative.

Suite des négociations avec Autriche.

Dans ces entrefaites, l'Autriche parlait toujours de paix, réprouvait les défections, protestait de sa fidélité à l'alliance de 1812! Si elle négociait avec la Russie et l'Angleterre, ce n'était, disait-elle, que pour nous et avec nous; elle me communiquait exactement sa correspondance.

Cependant les nouvelles de Vienne étaient bien différentes de ces belles protestations : l'opinion s'exaltait comme à Berlin. Tout ce qui

était note officielle respirait le même esprit pacifique; mais les ouvertures confidentielles décelaient d'autres intentions. On y laissait entrevoir le désir de me voir renoncer au protectorat de la Confédération du Rhin, et de changer l'existence du duché de Varsovie. Du reste, le cabinet n'annonçait point que ces conditions fussent les siennes ; il les présentait comme celles auxquelles il fallait s'attendre de la part des alliés ; il protestait sans cesse de son désintéressement : toutefois, il ne mettait aucun doute à la restitution de l'Illyrie. Je résolus un peu tard, et trop indirectement peut-être, de sonder les vues particulières que le cabinet autrichien pouvait avoir, en autorisant le duc de Bassano à jeter en avant l'offre de la Silésie, comme un moyen de s'assurer si l'Autriche plaçait ses espérances ailleurs que dans les résultats d'une coopération avec la France. La Silésie avait été arrachée à l'Autriche par le grand Frédéric ; c'était une province précieuse : la Prusse se déclarant contre moi, il fallait me décider à lui porter le dernier coup. Loin que cette acquisition satisfît le cabinet de Vienne, il ne tarda pas à manifester les vues les plus opposées, en établissant en principe que la Prusse devait être reconstruite dans des proportions même plus fortes que celles de 1806.

Narbonne remplace Otto à Vienne.

La correspondance du comte Otto, mon ambassadeur à Vienne, me paraissait trop abonder dans le sens de l'Autriche. Je crus prudent de le remplacer par M. de Narbonne, homme spirituel, courtisan délié, et très-capable de pénétrer un mystère qui commençait à devenir un peu louche. Ses rapports ne tardèrent pas à confirmer mes craintes.

Le prince de Schwartzenberg, annoncé depuis un mois, n'arrivait pas; il était évident que l'Autriche voulait gagner du temps et traîner en longueur pour redoubler ses armements. Grace à la planche des billets de banque de Vienne, elle subvenait avec profusion aux frais qu'ils occasionnaient, peu inquiète de la dépréciation de son papier-monnaie, pourvu qu'il lui fournît des bataillons.

J'allais partir pour mon armée; je congédiai Bubna en le chargeant d'une lettre confidentielle pour mon beau-père, dans laquelle je lui renouvelais tout ce que je désirais faire pour la paix, et les moyens qui me paraissaient les plus propres à amener à bien une négociation. Ma position était si délicate, que je n'osais rien brusquer. Si j'eusse provoqué de la part de l'Autriche des déclarations plus formelles et qu'elles m'eussent été défavorables, j'aurais accéléré ainsi une crise qu'il fallait éviter. J'allais être en mesure

de frapper des coups décisifs en Allemagne, de m'assurer alors de sa fidélité, et de conquérir moi-même une paix honorable sans en être redevable à son arbitrage.

Négocia tions d. Schwartz berg à Pa

Schwartzenberg était enfin arrivé à Paris au moment où j'allais en partir pour mon armée; je me bornai à lui demander si le contingent autrichien était encore à ma disposition : sur sa réponse affirmative, je le laissai s'expliquer avec le duc de Bassano. Les choses suivirent d'abord la même allure; mon ministre déployait tout son savoir-faire pour engager le négociateur autrichien plus loin qu'il ne l'aurait voulu dans le sens de l'alliance. C'était de la finesse diplomatique excellente pour une négociation ordinaire et pour gagner du temps, mais insuffisante pour parer aux graves circonstances qui allaient survenir. Je ne saurais en faire un reproche au duc de Bassano, car il n'agissait que d'après mes instructions, et me pressait même d'entrer enfin dans la question de la paix. En effet, jusque-là toute la négociation de Bubna, de Floret, de Schwartzenberg avait roulé sur des lieux communs et de vagues insinuations; on s'apercevait bien que l'Autriche avait une arrière-pensée, mais elle ne déclinait aucune prétention, et tant qu'elle restait dans cette ligne, je pensais que ce n'était pas à moi à hâter un dénoûment,

puisque tout portait à croire qu'une victoire en Saxe suffirait pour la retenir sous mes drapeaux.

L'Autriche déclare une médiation armée.

Une démarche un peu trop pressante de M. de Narbonne à Vienne amena enfin de la part de l'Autriche l'aveu qu'elle entendait proposer une médiation armée, c'est-à-dire se rendre l'arbitre de la paix. Bientôt après, le prince de Schwartzenberg reçut de nouvelles instructions. Dans une note aussi longue qu'elle était obscure, où il parlait avec affectation *du ferment jacobin qui menaçait les trônes*, *du desintéressement de l'empereur pour sa monarchie*, *de sa sollicitude pour le repos général*, il donnait à entendre que, pour obtenir de nouveaux sacrifices du peuple autrichien, son maître ne devait pas annoncer l'intention formelle d'unir ses forces à celles de la France et de marcher avec elle, mais de se montrer armé uniquement pour obtenir la paix.

Malgré son ambiguité, cette note renfermait encore les protestations les plus amicales pour la France; car *elle avouait de la partialité pour nous qui voulions sincèrement la paix.* Tranquillisés par ces nouvelles assurances, nous crûmes qu'il suffisait d'en prendre acte pour les utiliser lorsque les négociations seraient plus avancées par le médiateur.

Cependant Metternich et même l'empereur

d'Autriche s'avançaient un peu plus dans leurs conférences avec M. de Narbonne. Ils parlaient déja de l'indépendance de la Confédération du Rhin, de la dissolution du duché de Varsovie, de la restitution de l'Illyrie, de la reconstruction de la monarchie prussienne, comme des conditions qui seraient demandées par nos ennemis, et auxquelles il serait difficile que le médiateur se refusât.

Ce nouvel état de choses amenait deux questions : l'Autriche romprait-elle l'alliance en se déclarant médiatrice? me laisserait-elle son contingent? Comme le premier point pouvait se résoudre par des promesses et que M. de Metternich en était prodigue, il ne manqua pas de renouveler les plus belles assurances : « L'alliance « subsistait; l'Autriche la contracterait aujour- « d'hui si elle n'existait pas; elle persisterait « dans son esprit; elle ne changerait rien à ses « termes. Cette alliance avait été basée sur des « intérêts trop identiques, trop inhérents à la « nature des choses, trop invariables, pour que « ni les revers ni les succès fussent d'aucune in- « fluence sur elle. »

Quant au contingent, il lui fut facile de prouver que pour conserver les dehors de l'impartialité, le cabinet de Vienne ne devait pas prendre part active à la guerre; c'était bien assez,

disait-il, de pencher secrètement en notre faveur, sans s'exposer à faire repousser sa médiation par mes ennemis en me fournissant des soldats.

Je pars pour rejoindre mon armée et reprendre l'offensive.

Pendant ces débats, je partis de Paris pour rejoindre mon armée. Mes ennemis n'étant pas encore prêts, je ne voulus pas perdre l'occasion de reprendre l'offensive et de relever notre gloire. L'armée russe, qui nous avait suivis sur l'Elbe, venait comme nous de Moscou; elle était abîmée par la campagne d'hiver; elle avait laissé des corps devant Dantzick, Thorn, Modlin, Zamosc, Custrin; un autre pour occuper la Pologne et suivre Poniatowski : à peine comptait-elle 60 mille combattants. Pour l'instant, la Prusse n'en pouvait pas joindre plus de 50 mille. En réunissant les cohortes du premier ban, dont une heureuse prévoyance avait motivé l'organisation en 1812, en faisant amalgamer une levée de 120 mille conscrits avec les débris revenus de Russie, nous pouvions compter sur 250 mille hommes, et les réunir bien avant que l'ennemi pût nous en opposer un pareil nombre : je résolus d'en profiter. Mes détracteurs n'ont pas manqué de crier à l'ambition, et de m'accuser d'avoir négligé cette occasion de faire la paix avec le continent! Valait-il donc mieux passer sous le joug ou implorer la bienveillance

et l'appui du cabinet de Vienne, que de battre d'abord les ennemis inférieurs de moitié, d'achever mes armements, et de souscrire ensuite une paix honorable et avantageuse?

Je m'avance avec une nouvelle armée sur la Saale.

Le 25 avril, j'arrivai à Erfurth, où se trouvait ma garde réorganisée. Le corps de Ney, rassemblé à Weimar, comptait 48 mille hommes; celui de Marmont, à Gotha, n'en comptait pas moins de 25 mille; Bertrand, qui en amenait autant d'Italie et du Wurtemberg, était déja à Saalfeld, et Oudinot avec un pareil nombre à Cobourg (1). Je me voyais ainsi de nouveau à la tête de 140 mille hommes, sans compter les troupes du vice-roi, qui, avec 40 mille combattants, se trouvait sous le canon de Magdebourg, ni celles de Bellune et de Davoust sur le bas Elbe. Indépendamment de ces forces, Augereau fut

(1) L'armée se trouva alors organisée en 12 corps:

1er Vandamme, 3 divisions.	7e à Torgau, Saxons.
2e Bellune.... 2 id.	8e Poniatowski.
3e Ney....... 5 id.	9e Bavarois.
4e Bertrand... 3 id.	10e Rapp, à Dantzick
5e Lauriston.. 3 id.	11e Macdonald, 3 divisions.
6e Marmont.. 3 id.	12e Oudinot .. 3 id.

Outre cela, Augereau formait à Wurtzbourg une petite armée de cinq divisions d'infanterie, pour observer l'Autriche et maintenir la Bavière: les bataillons y arrivèrent dans le courant des mois de juin et de juillet.

chargé d'organiser à Wurtzbourg une petite armée dont le cadre serait de 5 divisions qui se formeraient à mesure des levées. Sa destination était d'imposer à l'Autriche, d'observer la Bohême, et de maintenir la Bavière. Je n'avais encore que 8 à 10 mille hommes de cavalerie; celle qui était échappée de Russie à pied, cantonnait sur différents points de l'Allemagne, en attendant des chevaux. Si le défaut de troupes de cette arme est un obstacle pour tirer un grand parti de la victoire, ce n'en est pas un pour la remporter. J'avais assez de moyens pour ouvrir la campagne avec toutes les chances en ma faveur : il n'y avait pas à hésiter. Pour surcroît de bonheur, les alliés venaient eux-mêmes au-devant de mes coups.

Levée en masse de la Prusse.

A peine le roi de Prusse s'est-il prononcé, que son conseil lance sur l'Allemagne tout l'arsenal des guerres nationales, en excitant les peuples à la liberté ou à la mort. Des ordonnances publiques du 21 avril sur la levée en masse, calquées sur celles des juntes insurrectionnelles d'Espagne, prétendent faire de chaque ville une petite Saragosse, de chaque village un bûcher. Les bons Saxons, Silésiens, Westphaliens doivent se transformer en farouches Aragonais : *la liberté* ne saurait être payée trop cher! On va plus loin, on proclame *l'égalité*;

es anciennes illustrations ont été effacées par a honte du joug étranger; c'est à partir de 1812 que les arbres généalogiques prendront racine ou produiront leurs plus vigoureux rameaux. Nul ne pourra obtenir un emploi public sans avoir servi un an dans la guerre de l'indépendance.

On ne saurait dissimuler que ces mesures, violentes et insolites, ne fussent très-propres à servir la cause des souverains; les peuples, quoi qu'on en dise, ont toujours soif de liberté. En mettant en œuvre ce puissant mobile et celui de l'égalité, ils employaient contre moi un levier d'une force incalculable. Mais la haine lès aveugla sur les dangers d'exciter les passions populaires. Ils se flattèrent, après la victoire, de faire rentrer le torrent débordé dans son lit.

Les alliés entrent à Hambourg, et passent l'Elbe à Dessau et Dresde.

A ces proclamations qui n'eussent été que de fades imitations des manifestes de la Convention sans l'appui des baïonnettes, les alliés résolurent de passer l'Elbe et de se répandre avec impétuosité entre ce fleuve et le Rhin, pour entraîner tout sur leurs pas. Le bon accueil qu'on fit partout à leurs coureurs, l'enthousiasme que Tettenborn excita en entrant sans coup férir à Hambourg à la tête de quelques centaines de Cosaques, leur prouvèrent qu'ils n'avaient qu'à se montrer pour faire partout prononcer les peuples.

La Westphalie, le Hanovre, plus exaspérés qu'e 1809, n'attendaient qu'un signal; le Danemarcl sommé de se déclarer pour ou contre moi, alla subir le joug du plus fort. Il était urgent d prévenir les funestes conséquences de ces i ruptions; j'y pourvus en portant rapidemer sur Hambourg le corps du général Vandamm formé des garnisons et dépôts des divisions m litaires du Bas-Rhin. Le maréchal Davoust fu envoyé pour commander dans cette partie im portante du théâtre de la guerre.

'osition de leurs armées.

D'un autre côté, l'armée de Wittgenstein ma chait sur la Saale avec la même assurance q avait été si fatale aux Prussiens en 1806. C général venait d'être placé par les souverai à la tête des forces combinées. Il se trouva avec 30 mille hommes entre Dessau et Hall Blücher en avait réuni 25 mille à Altenbour Miloradowitsch se trouvait à Chemnitz avec 1 mille Russes. Les réserves russo-prussienn s'avançaient de Dresde sur Leipsick; les corp de Bulow et de Woronzof masquaient Magd bourg et couvraient Berlin contre le vice-roi.

La direction divergente de tous ces corps a nonçait assez qu'ils visaient plus à donner d crédit à leurs proclamations qu'à combattre u armée redoutable dont l'existence leur sembla encore un problème.

Jonction avec le vice-roi.

Mes premières opérations devaient tendre à effectuer ma jonction avec le vice-roi, afin de ne pas perdre inutilement du temps et du terrain; je résolus à cet effet de me porter en avant. Le 28 avril, j'arrivai à Naumbourg; le lendemain, Ney entra à Weissenfels, après avoir repoussé la cavalerie de l'avant-garde russe qui voulait entraver sa marche ; Marmont vint à Kœsen, et Bertrand à Dornbourg; Oudinot ne dépassa pas encore Saalfeld ; mais le vice-roi, après avoir remonté la gauche de la Saale, arriva à Mersebourg. Le comte de Wittgenstein côtoya la marche du vice-roi sur la rive droite de la Saale et de l'Elster, et se concentra sur Leipsick : Blücher fila par sa droite et vint à Borna; Miloradowitsch et les réserves s'avancèrent dans la direction d'Altenbourg.

Mon armée se dirige sur Leipsick.

Ma jonction avec le vice-roi étant assurée, je résolus de pousser sur Leipsick, dans l'intention d'attaquer les alliés partout où je les rencontrerais. Il me fallait absolument une victoire, et ma supériorité en nombre me la promettait. Le 1er mai, l'avant-garde russe, que nous rencontrâmes au défilé de Ripach entre Weissenfels et Lutzen, fut rejetée sur Pegau, à la suite d'un engagement qui eût été insignifiant sans la mort du maréchal Bessières. Cet ancien et fidèle serviteur fut emporté par un boulet, fin malheureuse pour

un vieux guerrier, qui après avoir survécu à tant de batailles, vint succomber dans une mauvaise échauffourée d'arrière-garde.

Mon armée se trouvait échelonnée de Naumbourg à Leipsick. Le corps de Lauriston, de l'armée du vice-roi, formait la tête entre Leipsick et Marckranstedt ; Eugène et le corps de Macdonald occupaient ce dernier bourg ; mes gardes et mon quartier-général s'établirent à Lutzen, que le corps de Ney couvrit du côté de Pégau ; Marmont arrivait à Poserna, et Bertrand était en marche pour atteindre ce même point ; Oudinot, plus arriéré, se portait d'Iéna à Naumbourg.

Le 2 mai au matin, le vice-roi continua son mouvement sur Leipsick. Je voulais le suivre, en me portant à sa droite à Marckranstedt. Impatient d'apprendre si l'ennemi n'y apporterait pas d'obstacles, et s'il nous abandonnerait sans combattre l'important point stratégique de Leipsick, centre de toutes les grandes communications de l'Allemagne septentrionale, je partis avec ma garde pour m'en assurer ; mais l'ennemi s'apprêtait à me surprendre d'un autre côté.

Projet des alliés pour assaillir sa droite.

Les alliés, revenus de l'excessive confiance que les rapports de leurs coureurs leur avaient inspirée, ne tardèrent pas à se convaincre qu'il ne suffirait point de montrer des têtes de co-

onne aux peuples pour nous expulser d'Allemagne. Ils apprirent au contraire à leur grand étonnement mon retour sur la Saale avec une puissante armée; mais, accusant d'exagération les rapports qui leur parvenaient, ils espéraient encore, en rassemblant leurs masses, battre en détail des conscrits levés à la hâte, accourant par vingt routes différentes, et qui ne tiendraient pas tête aux vieilles bandes de la Russie et aux troupes d'élite que la Prusse avait réorganisées depuis six ans. On estimait au plus à la moitié de leur force les corps nombreux que Ney, Marmont et Mortier amenaient de France, et on résolut de les attaquer en marche avant qu'ils eussent opéré leur jonction. La victoire semblait devoir couronner ce projet, d'autant plus important aux yeux des alliés, qu'ils espéraient entraîner la Saxe, dont l'esprit était assez mal disposé pour nous. Si le roi s'était retiré à l'approche des alliés, en échange ses troupes et son peuple, travaillés par les émissaires du Tugenbund, flottaient incertains, et pouvaient entraîner ce prince malgré lui. Déja une convention tacite avait neutralisé le corps saxon qui, sous les ordres du général Thielmann, s'était placé sous le canon de Torgau, et y demeurait paisiblement au milieu des ennemis qui négociaient

avec Prague pour obtenir son adhésion à la coalition.

Stimulés par ces puissants motifs, trompés sur la force de nos troupes, et encouragés par la situation encore décousue des différents corps, les souverains alliés résolurent de prendre l'offensive et de manœuvrer contre mon extrême droite. A cet effet, Wittgenstein n'avait laissé qu'un corps de 5 mille hommes pour défendre Leipsick, et avait réuni entre Zwenkau et Pegau une masse de 70 mille hommes, composée de son armée, du corps de Blücher et des réserves des alliés. Avec cette masse, il résolut de passer l'Elster et de s'y diriger sur Lutzen, pour assaillir en queue mon armée qu'il supposait avoir filé sur Leipsick. Miloradowitsch se dirigea sur Zeitz pour couvrir le flanc et les communications des alliés pendant leurs opérations au-delà de l'Elster.

Bataille de Lutzen.

Il importait extrêmement de nous soutenir à Lutzen, puisque la possession de ce point eût donne a l'ennemi la faculté de couper en deux mon armée. Dans la matinée du 2, Wittgenstein déboucha sur cette ville; mais, au lieu de n'y trouver que mon extrême droite, il tomba sur le centre qui n'avait point encore bougé. Bien qu'elle n'atteignît pas son but, la manœuvre de

l'ennemi était digne d'éloges ; je m'attendais si peu à être assailli de ce côté, que je m'étais fait suivre par le maréchal Ney, et que son corps se trouvait sans chef, fort peu préparé au combat. Il serait difficile d'affirmer ce qui en serait résulté, si l'ennemi avait su tirer parti de ses 12 mille hommes de superbe cavalerie, car Ney n'avait pas 600 chevaux à lui opposer. Pendant que Wintzingerode faisait parade de ses escadrons devant Tournau, et que les Prussiens perdaient du temps à se former, les troupes de Ney coururent aux armes; ces quatre divisions françaises étaient échelonnées dans autant de villages qui couvraient Lutzen du côté de Pegau et de Zwenkau. La 5ᵉ, composée de troupes allemandes, couvrait sa gauche. La première division aux ordres de Souham, composée entièrement de conscrits de 18 ans, fut attaquée à onze heures, et soutint le combat avec gloire, secondée par celle de Girard. A la vérité, les deux partis, disposés en échelons, ne se livrèrent que des attaques successives et partielles qui nous sauvèrent. Les brigades prussiennes de Klux et de Ziethen s'avancèrent sur Gœrschen ; celle de Rœder leur sert de réserve ; la cavalerie de Dolfs se dirigea sur Starsiedel, espérant déborder les colonnes de Ney. Le corps d'Yorck, la division russe de Berg, formaient la seconde ligne. Le

corps russe du prince Eugène de Wurtemberg était en colonne de marche pour se transporter à la gauche, où la cavalerie de Winzingerode se déploya. Ainsi les deux tiers de l'armée alliée restèrent spectateurs du combat, et l'artillerie seule lui donna une grande supériorité. Il n'y eut point d'ensemble dans ce premier effort : Souham et Girard, après avoir disputé Gross-Grœschen et Rahna, sont forcés néanmoins de les céder et de se replier sur Klein-Gœrschen, que Souham abandonne également.

Au bruit de cette violente attaque, Ney, désespéré, me quitte pour voler à la tête de ses troupes : j'arrête ma marche et reviens sur mes pas vers Lutzen, où je dirige ma garde. Je préviens Eugène de ce qui se passe, et, lui ordonnant de renoncer à son mouvement sur Leipsick, je lui prescris d'accourir au combat. Des officiers sont envoyés à Marmont pour qu'il se hâte d'entrer en ligne à la droite de Ney, et à Bertrand pour tomber sur le flanc de l'ennemi.

Ney, revenu vers midi à son corps, rassemble ses divisions, et lance celles de Souham, de Girard et de Brénier sur Klein-Gœrschen et Rahna, d'où il déloge les Prussiens. Ce coup de vigueur ralentit les progrès des alliés, et donne le temps nécessaire aux corps de droite et de gauche d'accourir au secours du centre.

Marmont, arrivé dans les entrefaites sur le amp de bataille, prolonge la droite de l'ar- ée que l'ennemi cherchait à gagner, et débou- e vers Starsiedel, sans s'inquiéter de la nom- euse cavalerie que Wintzingerode déployait ıns les champs de Kobsen, et de celle des russiens, qui vint plus tard se former entre ahna et ce premier village. Ces escadrons dont ennemi est fier s'avancent enfin pour charger: s divisions Compans et Bonnet, formées en arrés, les repoussent; plusieurs fois ils revien- ıent, mais nos braves régiments de marine leur pposent un front impénétrable; un seul ba- aillon est entamé par la cavalerie russe.

Ce premier renfort ne rétablit pas encore l'é- juilibre en notre faveur; car Blücher ordonna n même temps au corps d'Yorck et à la division usse de Berg d'entrer en première ligne, et de eprendre les villages de Rahna et de Klein- Grœschen que Ney venait de lui arracher. Le choc levint alors plus général et plus sérieux. Ney st forcé de céder et de se retirer derrière Kaya, u'il défend avec toute la vigueur dont il est apable. L'ennemi se jette impétueusement sur village; deux fois Ney l'en expulse : un der- er effort de la division Berg en assure la pos- ssion momentanée aux alliés. Nos jeunes sol- ts surpassèrent mon attente dans cette lutte

opiniâtre; mais plus braves qu'expérimentés, ils éprouvèrent des pertes cruelles. J'arrive sur les lieux dans le moment où Ney, repoussé jusque derrière Kaya, se disposait à un dernier effort pour reprendre ce village avec la division Ricard. J'ordonne au comte de Lobau de se mettre à la tête de cette troupe, tandis que le maréchal conduira ses autres divisions pour le seconder. Ce mouvement s'exécute avec la rapidité de l'éclair : le comte de Lobau pénètre dans Kaya avec cet aplomb qui le distingue ; il est vivement appuyé par les divisions Brenier, Girard et les débris de Souham, que Ney ramène à la victoire. Un combat terrible se livre alors entre ce village et Klein-Grœschen, d'où l'ennemi débouche avec tout ce qu'il a réuni de moyens. Girard et Brenier succombent en héros à la tête de leurs jeunes soldats qu'ils persistent à mener au combat, quoique grièvement blessés. Girard crie aux siens : *Soldats, c'est la journée de la France, il faut venger l'affront de Moscou, ou mourir.*

Cependant l'ennemi, qui n'a pas jugé tout l'avantage qu'il aurait eu à brusquer les premières attaques, sent que la victoire va lui échapper, s'il ne soutient Blücher plus efficacement. Wittgenstein reporte à cet effet, de la gauche à la droite, le corps du prince Eugène de Wurtemberg, qui a d'abord marché dans le

sens inverse : une de ses divisions débouche d'Eisdorf au-delà du Flosgraben, et pousse la division Marchand; l'autre renforce Berg à Klein-Gœrschen : ce village est repris, et Ney ramené derrière Kaya pour la troisième fois. La prochaine arrivée du corps des grenadiers et de la garde russe, que les souverains attendent avec impatience, pouvait décider la bataille contre nous. Le moment était décisif; je lançai sur Kaya les deux divisions de jeune garde, qui revenaient sur leurs pas et débouchaient de Lutzen, suivies par la vieille garde et toute ma cavalerie. L'ennemi fut mené battant jusqu'à Klein-Gœrschen.

Ici une nouvelle scène se développe. Wittgenstein, voyant l'inutilité de ses efforts au centre, se dispose à frapper sur la gauche de Ney : le corps des grenadiers, sous les ordres de Konownitzin, vient d'arriver sur le champ de bataille; les deux divisions dont il est composé débouchent par Eisdorf et Gross-Gœrchen. Ce mouvement qui aurait décidé la journée, si toute mon armée eût consisté dans ce qui combattait sur ce point, n'eut pas le succès que les alliés s'en promettaient; car j'avais pris mes mesures de manière à y pourvoir. Le vice-roi avait reçu l'ordre dont j'ai déja parlé : voyant les colonnes de Lauriston engagées dans les faubourgs de Lei-

psick, il crut devoir les laisser occuper cette ville, et courut au corps de Macdonald, avec lequel il se dirigea au même instant vers Kitzen. L'arrivée de ces trois divisions fraîches décida tout. Dès-lors la victoire ne fut plus douteuse. Vainement Konownitzin et le prince de Wurtemberg cherchent à nous disputer le village d'Eisdorf; attaqués de toutes parts, ils furent contraints de l'abandonner. Les alliés se virent à leur tour débordés par leur droite, tandis que Ney et Marmont les pressaient de front vers Gœrschen, que Lauriston, maître de Leipsick, se disposait à pousser Kleist dans la direction de Connewitz, et que Bertrand enfin, débouchant à l'extrémité opposée à la tête de la division Morand, débordait la gauche des alliés par Gosserau et Pobles. Ceux-ci, jugeant le danger de leur position, évacuent alors les quatre villages brûlés, et se replient derrière Gross-Gœrchen, où l'arrivée des gardes russes leur permit de se maintenir.

La nuit qui survint ne mit pas même un terme à la bataille. Les éclaireurs de Marmont poussèrent dans l'obscurité au-delà de Starsiedel, et donnèrent l'alarme aux Prussiens. Un combat de nuit s'engagea, et ceux-ci furent d'abord repoussés. Blücher, se mettant alors à la tête de sa réserve de cavalerie, exécuta une charge téméraire : quelques escadrons pénétrèrent entre

nos lignes ; les troupes, peu préparées à cette échauffourée, coururent aux armes ; les premiers pelotons surpris occasionnèrent du désordre ; il paraît même que les troupes formant la seconde ligne de Marmont firent feu sur celles de la première, qu'elles prenaient pour ennemies. Les hulans prussiens pénétrèrent, à la faveur de ce désordre, jusqu'à la jeune garde. L'alarme s'était répandue jusqu'à Lutzen et Weissenfels ; elle fut d'autant plus grande sur les derrières, que les Cosaques d'un autre côté avaient fait un *hourra* sur les ambulances derrière notre ligne, d'où quelques fuyards vinrent semer l'épouvante jusqu'à Naumbourg. Cette alerte ne fut pas sérieuse ; nos troupes, revenues du premier mouvement de surprise, firent payer cher à Blücher une entreprise isolée et mal conçue : ses escadrons, accueillis par l'artillerie et la mousqueterie, ne regagnèrent pas sans perte sa ligne.

Minces résultats de cette bataille.

La journée avait été sanglante sans être décisive. Le corps seul de Ney avait eu 12 mille hommes et 500 officiers hors de combat, et nous n'avions obtenu ni trophées ni résultats. Le nombre des hommes blessés à la main était si considérable, qu'on accusa ces jeunes conscrits, effrayés des fatigues de la guerre, de s'être mutilés dans l'espoir de s'y soustraire.

Peut-être n'y eût-il dans leur fait que maladresse. Cependant, quoique l'honneur français repoussât cette accusation, elle me parut assez sérieuse pour mériter une enquête.

Cette bataille improvisée n'ayant abouti à rien, j'étais déterminé à recommencer le lendemain poûr achever la défaite de l'ennemi, s'il commettait la faute de rester à la gauche de l'Elser. Pour obtenir plus de résultats, je donnai à Lauriston, qui pendant la bataille était entré à Leipsick et avait rejeté Kleist sur Wurtzen, l'ordre de ne laisser dans cette première ville qu'un détachement, et de se porter avec le gros de son corps le long de la rive gauche de l'Elster, pour menacer les ponts de l'ennemi.

Mais Wittgenstein, ayant déja senti le danger de sa position, profita de la nuit pour repasser la rivière. Les jours suivants, l'armée alliée continua sa retraite en deux colonnes sur Dresde et Meissen; Wittgenstein prit avec les Russes la route d'Altenbourg et de Chemnitz : je le fis suivre par Bertrand et Oudinot. Blücher enfila la route directe de Colditz, je le suivis moi-même avec Marmont, la garde et le corps de Macdonald, commandé par le vice-roi. Ney prit, avec les 3e et 5e corps, le chemin de Leipsick sur Torgau, d'où il devait déboucher et se rallier avec

le duc de Bellune, qui amenait le 2e corps de Magdebourg sur Wittemberg. Davoust et Vandamme, à la tête du premier corps, sont rentrés dans Hambourg.

Je pousse les alliés sur Dresde.

Quoique la poursuite se fît avec activité, faute de cavalerie, elle ne nous donna pas de résultats. Nous atteignîmes l'arrière-garde de Blücher sur la Mulde où elle fut culbutée; mais le corps frais de Miloradowitsch se présenta pour couvrir la retraite, et s'en acquitta avec cet aplomb qui distingue l'armée russe, et qui est le résultat de ses bonnes institutions et de sa forte discipline. L'élan du vice-roi vint se briser dans trois combats successifs à Elsdorf, Nossen, Wilsdruf; il poussa l'ennemi, mais ne réussit pas à l'entamer. Les Russes repassèrent l'Elbe le 7 à Dresde, et les Prussiens à Meissen. Enfin, le 8 mai, nous arrivâmes devant la capitale de la Saxe; Miloradowitsch fit sauter les ponts, brûla les magasins, et s'apprêta à défendre la ville neuve située à la droite de l'Elbe. Je reconnus les hauteurs avantageuses de Priesnitz; on y jeta un pont de bateaux sous la protection de 80 pièces de la garde et de deux bataillons de voltigeurs passés dans des radeaux. De même qu'à Essling, une crue subite de l'Elbe menaça la sûreté de nos ponts; mais l'armée n'avait pas encore passé, et l'ennemi n'aurait pas été en mesure de l'attaquer,

si elle eût commencé le passage. Nos troupes, dans leur impatience, se servent de longues échelles pour franchir les deux arches du pont de pierre que l'ennemi a fait sauter ; enfin l'approche de la nuit décide le général russe à commencer sa retraite. Dresde est à nous. Les magistrats viennent au-devant de moi; je leur reproche la conduite des habitants lors de la retraite d'Eugène et à l'entrée des ennemis de leur souverain, et la leur pardonnai à condition qu'ils enverraient à ce prince une députation pour solliciter son retour.

s Saxons ancellent, ur roi revient à Dresde.

Des renseignements fâcheux m'assiégent dès que j'ai mis le pied dans cette capitale : j'apprends d'un côté que le général Thielmann, gouverneur de Torgau, était venu plusieurs fois au quartier-général des alliés; et Ney m'annonce que le même général refuse d'ouvrir les portes de la place à mes troupes, en vertu des ordres de sa cour. Cette révélation indique l'usage que l'Autriche compte faire de son influence et de sa médiation : un tel état d'incertitude ne peut durer. Je fais partir sans délai mon aide-de-camp Montesquiou pour Prague : il est porteur de dépêches qui demandent au roi de Saxe s'il est encore membre de la Confédération du Rhin, et quel traité le dégage des liens qu'il a contractés. Ce brave et loyal prince me ré-

pond en arrivant lui-même le 12 mai à Dresde ; il est précédé par l'ordre formel de nous recevoir à Torgau. Thielmann, exalté contre nous, abandonne son souverain et passe au service de Russie. Les troupes saxonnes, placées de nouveau sous les ordres de Reynier, forment avec la division Durutte le 7e corps d'armée. Cependant cinq jours ont été perdus pour la poursuite, et Ney n'a pu franchir l'Elbe à Torgau que le 13.

Eugène va en Italie réorganiser une armée.

L'horizon politique se rembrunissait du côté de l'Autriche ; je résolus de renvoyer Eugène en Italie, où il me serait plus utile en cas de rupture. Les ordres les plus pressants avaient été déja donnés pour y remplacer les troupes françaises qu'on en avait tirées, et recréer l'armée italienne, que ses pertes cruelles en Catalogne et en Russie avaient à peu près anéantie.

Négociations du duc de Bassano avec Schwartzenberg.

Pendant que je marchais à de nouvelles victoires, j'avais laissé le duc de Bassano et Schwartzenberg débattre à Paris nos intérêts réciproques. Bien que mon ministre partageât ma confiance dans le succès des opérations militaires, il eût préféré aborder franchement la question de la paix ; mais, dans l'état où j'avais amené les choses, sa mission devait naturellement se borner à pénétrer Schwartzenberg sans rien

brusquer, au moins jusqu'à ce qu'on vît se dérouler les premiers événements de la campagne. Il fallait sonder toute l'étendue des prétentions de mes ennemis, et savoir quelle limite l'Autriche assignerait aux sacrifices qu'on allait exiger de moi ; tout en évitant d'en avoir une déclaration formelle, puisqu'une victoire devait en changer la teneur, il mettait toute son adresse à entamer la négociation sur le *minimum* des concessions qu'on nous demanderait. Pressé d'obtenir enfin des données sur lesquelles je pusse asseoir ma conduite ultérieure envers les coalisés et le cabinet de Vienne, mon ministre, par de feints épanchements, provoqua la franchise naturelle de Schwartzenberg. Tous deux avaient été négociateurs de l'alliance de famille, et il s'était établi entre eux depuis cette époque une intimité qui favorisait une explication. Dans une de ces conférences où Bassano faisait sonner fort haut les liens que ce mariage imposait à l'Autriche, le prince lui répondit *que la politique avait conclu ce mariage, et que la politique pourrait le rompre*. Il devenait évident dès-lors que le passé était effacé, et que toutes les considérations de parenté seraient subordonnées en Autriche aux intérêts du cabinet ; je m'en doutais, mais il était bon d'en prendre acte, et de

pouvoir dire qu'on m'avait autorisé à n'en pas douter.

Le duc, à qui cet aveu en disait assez, feignant ne l'avoir pas saisi, ramena la conversation sur des objets moins sérieux; il la termina en demandant une note écrite qui pût me mettre à même de juger des intentions de l'empereur. Il me rendit compte des craintes que cette conférence lui avait inspirées; mais il me cacha ces paroles menaçantes qui auraient pu me porter à un éclat prématuré, et verser dans mon cœur un venin qui eût exercé une funeste influence sur la négociation. « Il fallait, m'écrivait « ce ministre, se hâter de se mettre en mesure « de traiter; il fallait profiter du moment où « l'Autriche pouvait hésiter encore, et où rien « ne l'empêchait de croire qu'une heureuse issue, « attribuée à ses efforts, maintiendrait les deux « puissances dans les rapports que le sang et la « politique avait formés, et qu'un service aussi « important resserrerait plus étroitement que « jamais. »

Quelques jours après, le prince de Schwartzenberg communiqua des dépêches de Londres, par lesquelles le baron de Weissenberg lui annonçait le peu de succès des ouvertures qu'il avait été chargé de faire. « L'Autriche, dit-il, « est bien loin de subordonner la paix conti-

« nentale aux caprices de l'Angleterre. Le zèle « du cabinet de Vienne n'en sera pas ralenti, et « avant peu il fera connaître la démarche très-« péremptoire qu'il compte faire envers les puis-« sances alliées pour les amener à des explica-« tions finales. »

La mission du prince de Schwartzenberg se termina par ces nouvelles assurances. Il venait de quitter Paris lorsque la reprise des hostilités fut suivie de la bataille de Lutzen.

ubna vient à Dresde avec une nouvelle mission.

J'appris, en arrivant à Dresde, le départ de Schwartzenberg, avec les idées que ses conférences avaient suggérées à mon ministre sur la nécessité de conclure la paix, et l'avantage que nous devions trouver en abordant victorieux la question de la paix générale. De grands événements allaient se décider; il était naturel d'espérer que ma victoire de Lutzen raffermirait mes relations avec l'Autriche : malheureusement elle n'avait pas eu de résultats assez décisifs pour entraîner le cabinet de Vienne, et elle en avait eu assez pour me rendre encore redoutable à ses yeux dans l'avenir. Metternich, informé à la fois des explications un peu vives de Schwartzenberg et de ma victoire de Lutzen, sentit qu'il allait être compromis; il tremblait que je n'en profitasse pour me réconcilier avec la Russie. En effet, les suites auraient pu devenir autrement plus im-

portantes que la bataille elle-même. Il n'était pas impossible que je m'entendisse franchement avec l'empereur Alexandre comme à Tilsit ; je me flattais du moins que je l'y trouverais disposé, et qu'il me suffirait pour cela de sacrifier le duché de Varsovie. Le rusé diplomate se hâta donc de lui dépêcher le comte de Stadion, et de me renvoyer Bubna avec une lettre de mon beau-père. Les protestations affectueuses y étaient renouvelées toujours à peu près dans les mêmes termes. *Le médiateur*, m'écrivait l'empereur d'Autriche, *est votre ami sincère : il s'agit d'asseoir sur des bases inébranlables votre dynastie dont l'existence est confondue avec la sienne.*

En l'absence du duc de Bassano, je chargeai Caulaincourt de conférer avec cet envoyé, dont le langage différait un peu de celui de son souverain. Bubna avoua que l'alliance était suspendue, du moins dans quelques articles ; mais, quand il s'agit de les spécifier, il prétendit être sans instructions précises à ce sujet. Tout annonçait que le premier de ces articles était celui de la garantie des territoires : dans ce cas, fallait-il au moins savoir les changements qu'on voulait apporter à l'état des choses garanti au mois de mars 1812. Bien que Bubna n'ait pas d'instructions suffisantes, on induit de ses aveux que

Il parle des cessions de territoire qu'espère l'Autriche.

l'Autriche espère l'Illyrie, une partie de la Galicie, l'Innviertel; et que les alliés exigent la dissolution de la Confédération du Rhin et du duché de Varsovie : ce sont néanmoins plutôt des aperçus que des conditions positives qu'il présente; ce n'est guère que la répétition de ce qui a été dit à Vienne à M. de Narbonne. L'Autriche propose un congrès pour s'en expliquer plus catégoriquement.

Fier de ma dernière victoire, ces propositions me semblent à la fois excessives et ambiguës. Cette conduite me blesse, je me laisse entraîner à dire dans un moment d'abandon : « Si Bubna « m'ennuie de ses prétentions, je traiterai à tout « prix avec la Russie, et nous nous explique« rons ensuite avec messieurs les Autrichiens. » Ce propos, que d'imprudents admirateurs répètent dans les salons de service comme une preuve de mon grand caractère, parvient jusqu'à l'envoyé de mon beau-père, et ne peut qu'accroître le penchant qui pousse son cabinet du côté de mes ennemis.

Démarches du cabinet autrichien pour détacher mes alliés.

Les rapports qui m'arrivaient de toutes parts étaient de nature à détruire mes dernières illusions. Par un raffinement un peu extraordinaire d'adresse, l'Autriche cherche à paralyser nos alliés. « Elle se montre au Danemarck, à la « Saxe, à la Bavière, au Wurtemberg, et même

« à Naples et à la Westphalie, comme une amie « de la France, qui ne veut rien que la paix; « *elle les engage à cesser des armements rui-* « *neux autant qu'inutiles*, puisque, si je consens « à traiter, elle est prête à mettre 150 mille « hommes dans la balance en ma faveur. »

Je renvoi Bubna à Vienne, avec l'acce tation d'u congrès e la propos tion d'un a mistice.

Durant le peu de jours qui viennent de s'écouler, les événements se pressent au-delà de l'Elbe, où l'ennemi se concentre à deux marches de mon quartier-général; je pars pour Bautzen, afin d'aller trancher le nœud si artistement formé par l'Autriche. Cependant, sans rien rejeter, je fais répondre à Bubna « que l'Autriche est maî« tresse de renoncer à l'alliance; que je n'en se« rais point blessé; que je ne crains rien autant « que les termes moyens, ressource commune de « l'irrésolution et de la faiblesse; que j'accepte « la proposition de réunir un congrès à Prague, « et que, si les autres puissances acceptent de « même, je suis prêt à aller au-devant de la paix « par la conclusion d'un armistice. »

Il transm mes offre au comte Stadion, quartier-g néral de alliés.

Bubna transmet ma proposition directement à M. de Stadion, au quartier-général des souverains alliés, et, dans sa lettre, il *rend justice aux dispositions pacifiques que je montre, malgré mon attitude victorieuse*. J'écris, de mon côté, à mon beau-père pour lui renouveler les sentiments qui m'entraînent vers lui; mais je

déclare *qu'en bon Français, j'aimerais mieux mourir les armes à la main que de souscrire à des conditions qu'on présenterait à la pointe de l'épée. Je prétends négocier, et non recevoir la loi.*

Propositions de Caulaincourt au comte de Nesselrode.

Bubna part pour Vienne avec ces assurances. De mon côté, je veux profiter de l'occasion que me présente la proposition d'un armistice, pour envoyer Caulaincourt à l'empereur Alexandre; il en reçoit l'ordre le 18 mai. J'aime mieux laisser les avantages de la paix à un ennemi noble et chevaleresque, qu'à ces trafiquants de médiation qui subordonnent tout à d'étroits calculs et comptent froidement le prix d'une défection. Les instructions que je donne à Caulaincourt, en date de Hartha, le 19 mai, attestent suffisamment le sentiment qui m'anime. On y lit ces propres mots: « S.M. ne rejette pas la possibilité que de nouvelles « circonstances, de nouvelles combinaisons, ne la « portent à rentrer dans son système avec l'Autri« che; mais, dans la situation actuelle, telle n'est « pas sa pensée. Son intention est de négocier avec « la Russie une paix qui soit glorieuse pour cette « puissance, et qui fasse payer à l'Autriche le « prix de sa mauvaise foi, et de la faute politique « qu'elle a commise contre l'alliance de 1812, « en ramenant ainsi la Russie et la France l'une « vers l'autre. Si l'on avait accepté la convention

« faite pour la Pologne après la paix de Vienne, « sauf quelques changements dans la rédaction, « les choses ne se seraient pas aigries et la guerre « n'eût pas eu lieu. L'empereur Alexandre re- « poussera aisément ces arguments, en se jetant « toujours sur le vice radical de l'existence du « duché relativement à la Russie; ce qui amè- « nera naturellement, et après beaucoup de mys- « tère, de réticence, la propositon ci-après dont « on lui demandera préalablement le secret, dans « le cas où il ne l'accepterait pas; savoir :

« De borner l'existence de la Confédération « du Rhin à l'Oder, prenant une ligne de Glo- « gau à la Bohême : cela donnerait à la West- « phalie une augmentation de 1,500 mille ames. « La Prusse aurait en place le duché de Varsovie « avec le territoire de Dantzick, excepté un pe- « tit arrondissement pour Oldenbourg : la Prusse « acquerrait donc 4 à 5 millions d'habitants, Dant- « zick, Thorn, Modlin, toute la Vistule. Elle de- « viendrait complète, et formerait pour la Russie « une nouvelle frontière qui la couvrirait et se- « rait d'une grande sûreté pour elle, puisque la « Prusse, ayant sa capitale près d'elle, serait dans « son système. La France et la Russie seraient « donc à 300 lieues l'une de l'autre, et une puis- « sance respectable serait intermédiaire entre « elles. Le roi de Prusse, ayant sa capitale à Var-

« sovie, Kœnigsberg ou Dantzick, serait dans le « système de la Russie. Ainsi la France et la Rus- « sie, n'ayant plus rien à redouter l'une de l'autre, « se placeraient facilement sous les rapports les « plus étendus dans les liens étroits d'une alliance « toute naturelle. »

On lit dans les mêmes instructions : « Qu'il « est inutile de revenir sur les stipulations de « Tilsit, uniquement dirigées contre l'Angleterre, « puisqu'il s'agit de paix générale, et que l'em- « pereur Alexandre sentira tôt ou tard la néces- « sité d'adopter un système propre à faire res- « pecter son pavillon. »

Caulaincourt s'était rendu aux avant-postes, et attendit, le 19, la réponse à la demande d'un sauf-conduit pour se rendre au quartier-général des souverains alliés. Cependant je ne devais pas m'endormir sur de vagues espérances; les opérations militaires continuaient : l'instant d'un choc inévitable et décisif approchait. Mes masses étaient en mouvement : il fallait que le 20 l'armistice fût arrêté, ou qu'on laissât l'arène ouverte à de nouveaux assauts; et, pour donner plus de poids à mes propositions, je vole où ma gloire et mes intérêts m'appellent.

Je pars pour Bautzen.

Après le passage de l'Elbe, il avait régné quelque incertitude sur les mouvements de l'ennemi; le bruit public annonçait que l'armée prussienne

avait descendu le fleuve pour se réunir au corps de Bulow qui couvrait Berlin, se séparant ainsi des Russes, qu'on disait occupés à se fortifier à Bautzen. Le fait est que toute l'armée alliée s'était arrêtée dans les superbes positions autour de cette ville, où l'arrivée de quelques renforts, entre autres de deux divisions de grenadiers, qui revenaient du siége de Thorn, sous les ordres de Barclay de Tolly, paraissait les encourager à recevoir une nouvelle bataille. Je les fis observer par les corps de Bertrand, Marmont, Macdonald et Oudinot. J'attendais, de mon côté, plusieurs belles divisions de cuirassiers et de chevau-légers, réorganisées par Latour-Maubourg, et deux divisions de jeune garde. Quand ces troupes m'eurent rejoint, je me rendis, le 20, devant Bautzen. Aucune réponse n'était arrivée aux avant-postes pour les passe-ports de Caulaincourt; il fallut encore recourir à la chance des armes, celle de toutes que je redoutais le moins.

Belle position retranchée des ennemis.

Les alliés avaient profité de ce repos de dix jours pour hérisser leur camp de différents ouvrages de campagne. Leur principale position était assise sur ces fameux mamelons de Klein-Bautzen et de Kreckwitz, qui avaient servi de refuge à Frédéric-le-Grand après la cruelle surprise de Hochkirch, et où, graces à la force de la

position, il avait bravé l'armée supérieure en nombre et victorieuse de Daun. A la vérité, le maréchal autrichien venait du côté de Gœrlitz, et nous arrivions du côté opposé par Dresde. La gauche, appuyée à la grande chaîne des montagnes de Bohême, donnait peu de prise à l'attaque : la droite, établie derrière les lacs de Malschwitz, était d'un accès difficile; mais, en la débordant un peu plus loin vers Bergern, on pouvait la prendre à revers. Quelque forte qu'elle fût sur son front et sur ses flancs, cette position offrait deux graves inconvénients; elle n'avait qu'une ligne de retraite par Wurschen et Hochkirch, sur Reichenbach; et sa ligne de bataille appuyant à la frontière neutre de la Bohême, vers son extrême gauche, il était clair que nous enlèverions toute retraite à l'ennemi si nous remportions le moindre succès sur l'aile opposée. L'armée de Wittgenstein s'était chargée de la défense de la gauche, depuis Baschutz et Nieder-Kayna jusqu'aux montagnes vers Kunitz; celle de Blücher tenait la droite, de Malschwitz à Kreckwitz; le centre et les réserves étaient entre Litten et Baschutz.

Belle marche de Ney pour tourner la position.

On se rappelle que Ney avait débouché de Torgau avec les dix divisions d'infanterie des 3e, 5e et 7e corps. Si le bruit de la séparation des armées ennemies se fût confirmé, je l'aurais

issé dans l'intervalle qui eût existé entre elles, je l'aurais secondé par un mouvement à gau-ıe, en me jetant sur la droite des Russes. Dans ıut état de cause, je crus convenable de mettre ›us les ordres de ce maréchal le 2e corps com-ıandé par Bellune, et de lui prescrire une dé-ıonstration sur Berlin, en le faisant soutenir ar le corps de Reynier, qui s'avancerait vers)ahme (Sayda). Le maréchal devait rester avec e 3e corps sur la grande route de Luckau à ɹubben, et détacher seulement Lauriston de ıa droite sur Hoyerswerda, pour me renforcer rers Bautzen. Ney, attachant trop d'importance au mouvement sur Berlin, était prêt à s'y porter de sa personne; il en fut heureusement empêché par les nouvelles reçues de Lubben, qui lui annonçaient l'arrivée de Barclay dans la direction de Bautzen. Dès que je connus la concentration des forces ennemies sur ce dernier point, je voulus prolonger Ney vers Kalhau et Spremberg. Ce mouvement était convenable pour déposter l'ennemi de sa position sans bataille, mais il n'était pas assez concentrique pour obtenir de grands résultats. Ney se rabattit donc le 17 de Kalhau sur Senftenberg : on lui conseilla de diriger Bellune et Sébastiani sur Spremberg, pour compléter la manœuvre qui tendait à se

saisir de la seule ligne de retraite des alliés. Ce mouvement ne fut pas exécuté, soit que Ney craignît de trop isoler ce corps, soit que Bellune marchât trop lentement pour arriver à temps.

Le vainqueur d'Elchingen s'avançait donc processionnellement, depuis le 18, avec le 3e corps dans les bois de Senftenberg, précédé par Lauriston, et suivi de Reynier et de Bellune. Nos communications avaient été gênées par les partisans de Lutzow; plusieurs de mes ordres avaient été interceptés. Des duplicata lui furent envoyés par des émissaires, pour lui prescrire un mouvement qu'il faisait depuis deux jours.

Le terrain entre la Sprée et la Schwarze-Elster est coupé de grandes forêts marécageuses; c'est une tourbière où l'on ne peut guère cheminer en automne et au printemps que sur deux routes étroites. Lauriston, détaché dès le passage de Torgau, avait marché à pas lents et mesurés par Dobrilugk; ses bagages obstruaient les chemins. Ney, arrivé le 19 au milieu de ses colonnes à Hoyerswerda, les dirigea sur Weissig pour flanquer sa marche et dégager la route de Kœnigswartha, qu'il voulait suivre avec les 3e et 7e corps. Au bruit de son approche, les alliés, ignorant sa force et croyant sans doute n'avoir affaire qu'au corps de Lauriston, conçurent le

projet de le battre isolément, et détachèrent à sa rencontre le général Barclay avec son corps et celui d'Yorck.

Combats de Weissig et de Kœnigswartha.

Instruit, de mon côté, de l'arrivée de Ney aux environs de Hoyerswerda, je poussai, le 19, une division italienne du corps de Bertrand sur Kœnigswartha, afin d'assurer la jonction. Cet incident donna lieu à une double échauffourée. Barclay, marchant à Kœnigswartha, tomba sur la division italienne, qui n'était point sur ses gardes, quoique bivouaquée au milieu des bois; elle fut surprise et dispersée avec perte de tout son canon et de 2 mille prisonniers. Ceci se passait à une lieue de l'avant-garde de Ney : Kellermann, qui la commandait, accourut pour sauver les débris des Italiens, et Barclay se replia à son approche. Yorck n'avait pas été aussi heureux : sa colonne donna à Weissig sur le corps entier de Lauriston, et fut culbutée après un combat dont la division Maison eut les honneurs, et qui coûta aux Prussiens près de 5 mille hommes.

Ney débouche sur Klix; bataille du 20 mai.

Ces incidents n'influaient en rien sur la grande question; les pertes étaient à peu près balancées, et les corps alliés rejoignirent leur armée. Ney déboucha le 20 à Kœnigswartha sur Leichnam et Klix. Afin de ne pas laisser à l'ennemi le loisir de l'inquiéter, et pour l'expulser en même temps de toutes les positions avancées qui cou-

vraient le camp, j'ordonnai l'attaque de la ville de Bautzen et des hauteurs occupées par la gauche des Russes. Oudinot et Macdonald enlevèrent Doberschau et Strehla, puis s'avancèrent jusqu'à Binewitz et Auritz. Ma droite et mon centre passèrent la Sprée, s'emparèrent de la ville de Bautzen, et délogèrent l'ennemi des hauteurs de Nieder-Kayna et Nadelwitz, qui couvraient le front du camp retranché. Ma manœuvre remplit son but : les alliés renforcèrent Miloradowitsch dans les montagnes, et Ney concentra les 3e et 5e corps derrière Klix pour frapper, le lendemain, un coup qui ne le céderait ni à Ratisbonne ni à Friedland par l'importance de ses résultats.

Bataille de Bautzen.

Le 21 mai, au point du jour, la bataille s'engage sur toute la ligne. Nous renouvelons contre la gauche alliée les démonstrations de la veille. Oudinot veut percer par Kunitz sur Rachlau, mais Miloradowitsch renforcé le repousse au-delà de Binowitz; j'ordonne à Macdonald de le soutenir. Mon centre se déploie pour imposer à l'ennemi, mais ne s'engage pas. Ney franchit la Sprée à Klix, place la division Maison en flanqueurs derrière l'étang de Malschwitz, pousse les deux autres divisions de Lauriston sur Gottamelde, et conduit tout le 3e corps sur le moulin à vent de Gleine : *ces forces se dirigeront ensuite sur les clochers de Hochkirch*, et le 7e

s, attendu vers une heure, pourra leur ser-
le réserve. Lauriston marchera par Baruth
elgern, dans la même direction (1).
ette manœuvre était parfaite, ses résultats
ient être incalculables : plusieurs circon-
ces fâcheuses vinrent en traverser le suc-
J'avais attendu un peu tard de donner à
des instructions sur le rôle qui lui était
rvé dans la bataille. Ces instructions furent
ne insuffisantes; car je me bornai à lui en-
er à huit heures du matin un billet au crayon,
tant l'ordre laconique d'être à onze heures au
ige de Preititz, et d'attaquer la droite des en-
is. L'officier qui en était porteur avait fait un
g détour par Klix, dans l'espoir d'y trouver
naréchal; il arriva à dix heures sur les hau-
rs de Glein, dont Ney venait de s'emparer
ucoup plus tôt que je ne comptais.
usque là tout allait pour le mieux; car la di-
tion assignée aux colonnes de notre gauche
les clochers de Hochkirch ne rentrait pas

(1) C'était au général Jomini, son chef d'état-major,
n était redevable de l'ordre de marcher droit au clocher
ochkirch : je ne l'ai su que trop tard. Il est constant que
ne reçut aucune autre instruction pour cette bataille,
le billet laconique au crayon dont il est fait mention

seulement dans le même système que l'ordre d'aller à Preititz; elle paraissait même plus convenable. Il n'était que dix heures; Preititz se trouvant à 8 ou 900 toises des hauteurs de Glein, Ney ne voulut pas accélérer l'attaque d'une heure. Il attendait le corps de Reynier, et perdit trois quarts d'heure à former ses troupes; ensuite il poussa Souham seul sur Preititz, laissant ses trois autres divisions à une demi-lieue de là, et la 5e à une lieue. Souham, pénétrant sans soutien dans le village au moment où Blücher détachait Kleist pour renforcer Barclay, donna au milieu des deux corps, et souffrit beaucoup sans utilité : sa division revint à la débandade. Ney la fit soutenir de loin et en intermédiaire, par ses batteries de réserve et la division Delmas. Enfin, instruit vers une heure de l'approche des colonnes de Reynier, qui se montraient derrière Klix, le maréchal fit donner trois de ses divisions sur Preititz. Lauriston, qui avait guerroyé vers Gottamelde, à la tête de deux divisions d'infanterie, contre un faible détachement de 3 mille hommes sous le général Tschaplitz, affirmait qu'il avait devant lui des forces supérieures, et n'avançait qu'à pas de loup dans le terrain fourré qui le séparait du village de Baruth.

On avait perdu des hommes et un temps précieux, en tâtonnant sans raison. Si Ney eût donné

tête baissée comme à Friedland, il fût arrivé dès midi derrière la ligne ennemie, sur la chaussée de Wurschen, entre Belgern et Purschwitz; et on ne saurait calculer les suites immenses que devait avoir un mouvement entièrement semblable à celui que Blücher exécuta contre nous à Waterloo.

Cependant le succès n'était que différé; il était temps, vers une heure, d'obtenir encore de grands résultats. Malheureusement Ney n'apprécia pas sa position. Comme il pénétrait dans Preititz, Blücher, qui se trouvait attaqué à dos, fit descendre quelques bataillons des hauteurs de Klein-Bautzen avec une vingtaine de pièces. Ce canon, battant dans le flanc des colonnes du maréchal, lui fit oublier la direction de Hochkirch qu'il avait indiquée le matin; et, au lieu de déboucher devant lui sur la chaussée de Wurschen, il fit tête de colonne à droite et grimpa sur les mamelons derrière Klein-Bautzen, position qui dominait à la vérité tout le champ de bataille, mais qui déviait entièrement de la direction de manœuvre qu'on devait suivre pour s'emparer de la ligne de retraite des alliés. L'apparition d'une vingtaine d'escadrons ennemis dans la plaine, entre Preititz et Purschwitz, contribua à décider Ney à ce funeste mouvement; il n'avait pour toute cavalerie que six faibles esca-

drons, et craignit de se hasarder en plaine, en laissant Blücher sur les hauteurs derrière lui.

Tandis que ceci se passait au point décisif de la bataille, j'avais fait engager, de mon côté, les corps qui devaient assaillir le front de l'ennemi. Oudinot, à l'extrême droite, continua à combattre avec ardeur au pied des montagnes de Bohême contre Miloradowitsch et le prince Eugène de Wurtemberg : Macdonald le seconda, et maintint le combat vers Binowitz et Rabitz. Marmont et le duc de Trévise continrent le centre et les réserves ennemies sur les hauteurs, entre Kreckwitz, Baschutz et Jenkwitz. A midi, le canon de Ney annonça que le moment de frapper au centre était venu. Soult s'élance, à la tête du corps de Bertrand, de Doberschutz, sur les hauteurs de Kreckwitz, où il assaillit Blücher de front, à l'instant où il s'est dégarni pour défendre Preititz. Le duc de Raguse, placé devant les retranchements russes de Baschutz, les canonne et se dispose à les attaquer. Ma jeune garde et les 8 mille chevaux de Latour-Maubourg attendent avec moi dans le ravin de Nadelwitz que je leur donne le signal de la victoire. Blücher, renforcé par Yorck, menace de repousser Bertrand : je lance dans ce moment cette réserve d'élite sur Litten. Blücher, ainsi débordé à gauche par Trévise et Latour-Maubourg, me-

nacé à revers par Ney et poussé par Soult, se voit hors d'état de résister à ces attaques concentriques, et se retire au-delà de Purschwitz comme un lion traqué par d'audacieux chasseurs. Marmont pénètre alors vers Baschutz, que les Russes ne peuvent plus défendre sans s'exposer à être coupés.

Ney, en s'élevant au même instant de Preititz sur les mamelons de Klein-Bautzen, eut la douleur de n'y pas trouver un seul ennemi, et de les voir filer au loin sur une route dont il était plus rapproché qu'eux, deux heures auparavant. Peu s'en fallut que ce maréchal, qui avait commencé la bataille derrière le camp des alliés, ne la finît derrière les colonnes de notre centre, ou du moins du corps de Bertrand.

La retraite des Prussiens fut protégée par Barclay, qui, forcé sur les hauteurs de Glein, au lieu de changer de front pour former un crochet en potence, préféra se placer en échelon plus reculé sur les hauteurs de Belgern, et couvrit ainsi l'avenue de Wurschen contre Lauriston et Reynier. Celui-ci venait d'arriver sur le champ de bataille vers trois heures; il se forma dans la plaine de Cannewitz, et engagea à quatre heures une vive canonnade contre Barclay. Ney vint l'appuyer avec le 3e corps; Lauriston joignit sa gauche, en se formant en face de Rackel. A l'en-

trée de la nuit, Barclay se mit en retraite, et les Saxons entrèrent pêle-mêle avec son arrière-garde dans Wurschen.

Dans ces entrefaites, la gauche des Russes avait lutté bravement au pied des montagnes contre les corps d'Oudinot et de Macdonald; dès que nous fûmes maîtres de Purschwitz et de Litten, j'ordonnai à Marmont de se rabattre du centre à droite pour prendre cette aile à revers et lui couper la route de Hochkirch. Il n'était plus temps; l'ennemi commençait sa retraite, et le défaut de cavalerie ne permettait pas de le gagner de vitesse. La nuit mit fin au combat ici comme à Wurschen.

Observations sur cette bataille.

En suivant sur le plan de cette bataille le mouvement des masses respectives, on voit que Ney et Lauriston, ayant 8 divisions, ne combattirent que contre Kleist et Barclay qui n'avaient pas plus de 20 mille hommes; ils auraient dû les accabler, et laissèrent au contraire abîmer la division Souham.

Si Ney eût exécuté l'ordre parfait qu'il avait donné à 8 heures de matin, en déployant la moitié de l'énergie qu'il avait montrée à Friedland, à Elchingen, à la Moskowa et en tant d'autres occasions, c'en était fait de la majeure partie de l'armée ennemie et de tout son matériel: les alliés n'eussent guère sauvé que leur aile

gauche et leur cavalerie. L'Autriche, après une telle victoire, se fût rangée sous mes bannières, et je les ramenais victorieuses jusque sur le Niémen. Le salut de mon empire dépendit ainsi d'un moment de faiblesse du plus vaillant de mes généraux : il est juste néanmoins que je prenne ma part de cette faute. Dès que l'aile gauche sous Ney était le point décisif de la bataille, j'aurais dû m'y transporter au point du jour avec une partie de la vieille garde et ma réserve de cavalerie, ou donner du moins à ce maréchal un autre ordre que les deux lignes au crayon qui lui indiquaient simplement la direction de Preititz. Il fallait lui prescrire d'obliquer de là à gauche, dans la direction de Drehsa qui était la même que celle du clocher d'Hochkirch (1). Si la cavalerie de Latour-Maubourg, débouchant le matin de Nieder-Gurck par Malschwitz, eût été seconder Ney à Preititz, nul doute que nous eussions pris toute l'infanterie de Blücher, et que je serais encore sur le trône. Loin de là, nous ne fîmes pas un prisonnier, et ne trouvâmes sur le champ de bataille que quelques pièces de canon démontées, ayant de

(1) J'avais bien indiqué à Ney ce point de Drehsa dans une dépêche du 18 mai; mais c'était alors trop vague et trop loin du champ de bataille.

nouveau sacrifié 20 mille hommes sans aucun résultat.

Réponses du comte de Nesselrode aux demandes de Caulaincourt.

Nous reçûmes, le lendemain de la bataille, la réponse du comte de Nesselrode aux ouvertures de Caulaincourt; la lettre était du 20 mai et accompagnée d'un billet du 21. L'empereur Alexandre, déja lié avec l'Autriche, refusait de rien recevoir autrement que par son entremise; il était naturel d'en conclure qu'un accord intime régnait déja entre eux. Ce refus de l'empereur de Russie était dicté par une loyauté qu'on ne saurait blâmer, mais qui était pour le moins poussée à l'excès: il refusa d'être l'arbitre de la paix et de l'Europe, pour des alliés qui n'en ont pas eu grande reconnaissance.

Combats de Reichenbach et de Haynau.

Le lendemain, je suivis les alliés, et je fis aborder rudement leur arrière-garde qui avait pris position près de Reichenbach. L'ennemi tenait ferme: impatienté qu'on ne l'entamât jamais, je me portai à l'avant-garde pour l'animer de ma présence : l'ennemi plia; mais je payai cher l'avantage que nous remportâmes. Un même boulet perdu enleva derrière moi le maréchal Duroc et le général du génie Kirgener; Bruyère, un de mes anciens soldats d'Italie, avait succombé quelques heures auparavant. La mort de Duroc était une perte de cœur pour moi, et j'y fus extrêmement sensible.

Un combat plus chaud eut lieu deux jours après à Haynau. Profitant du manque de cavalerie qui empêchait d'éclairer notre marche, Blücher tendit une embuscade à Ney, qui s'avançait avec vivacité à la tête du 5e corps, et qui franchit le vallon de la Theisse sans pouvoir explorer les hauteurs qui sont au-delà. L'infanterie de Lauriston, prête à établir ses bivouacs, fut subitement assaillie par 3 mille chevaux; Maison et Puthod se formèrent en carrés; mais la cavalerie eut le temps de sabrer un bataillon avancé et d'inonder les derrières, où elle enleva quelques canons. Lauriston s'attira cet échec en plaçant sa cavalerie sur son flanc gauche, au lieu de la pousser en avant de sa position (1).

Les alliés rejettents Schweidnitz.

Les alliés avaient continué leur retraite par Lauban, Lœwenberg et Goldberg; je crus qu'ils repasseraient l'Oder; mais ils quittèrent à Goldberg la route de Breslaw, et se dirigèrent par Jauer et Striegau sur Schweidnitz. Ce changement de ligne d'opérations me donna des inquiétudes : se laisser couper de l'Oder et de la Pologne, en s'acculant aux montagnes de Glatz, était de la part des ennemis une faute si lourde

(1) Lauriston avait une division de 12 cents chevaux, formée de détachements de marche : quoique médiocre, cette cavalerie pouvait du moins éclairer.

sous le rapport militaire, qu'il fallait bien lui donner un motif politique, en supposant qu'ils avaient déja la certitude de l'accession de l'Autriche à la coalition : je ne croyais pas la chose aussi avancée.

rmistice de umarck. Dans ces circonstances, les alliés se fondant sur les démarches que j'avais chargé le duc de Vicence de faire près de l'empereur Alexandre, revinrent sur la proposition d'un armistice que j'avais adressée à cette époque. Je l'acceptai, autant pour ne pas mécontenter le cabinet de Vienne par un refus, que pour me donner le temps de voir clair dans ses machinations, et d'opérer le nouveau rapprochement avec l'empereur Alexandre que je désirais.

Cet armistice est peut-être la plus grande faute de ma vie. En y consentant, je manquais, selon toute apparence, l'unique instant de me rétablir dans toute ma grandeur. En pliant devant l'intercession de l'Autriche, je lui inspirais une confiance dans ses forces qu'elle n'avait pas encore, et je ne fis ainsi que hâter sa décision contre moi. Si, au contraire, j'avais continué les hostilités, ma fermeté lui en aurait imposé; l'armée russo-prussienne, tournée par sa droite, écrasée par ma supériorité, refoulée dans les montagnes de Glatz, y eût trouvé des Fourches Caudines, puisque l'Autriche, intimidée par

mes succès, n'aurait point osé lui offrir alors le passage à travers ses états. Je redevenais le maître de l'Europe en dictant la paix en vainqueur.

Admettons même que l'Autriche eût pris la résolution de permettre l'entrée des troupes coalisées en armes, ma position n'eût pas été pire qu'elle le fut au mois de septembre; car si mon armée se recruta de 100 mille hommes durant l'armistice, celle des ennemis en reçut le double, sans compter ceux que l'Autriche organisa et mobilisa dans les entrefaites.

Combat de Luckau.

A l'instant où cet armistice venait d'être signé, le maréchal Oudinot essuyait un léger échec à Luckau. Je l'avais dirigé sur cette ville après la bataille de Bautzen, pour attaquer le corps de Bulow qui avait suivi la marche de Bellune, lorsqu'il quitta Wittemberg pour se réunir à Ney, et menaçait ainsi notre ligne d'opération. Bulow était plus fort que nous ne le supposions, et le duc de Reggio ne réussit pas dans sa mission, que l'armistice rendit d'ailleurs inutile.

Traité avec le Danemarck.

Revenu à Dresde le 10 juin, j'y trouvai un envoyé du roi de Danemarck, parti de Copenhague après la bataille de Lutzen pour resserrer notre alliance: il ne devait qu'y être plus porté après la bataille de Bautzen. Jamais traité ne fut plus facile à conclure; nous avions les

mêmes intérêts et les mêmes ennemis. Une escadre anglaise croisait devant sa capitale, et sommait son roi de céder la Norwége à Bernadotte ; quel autre parti le Danemarck aurait-il pu prendre que celui de se jeter dans nos bras? Aussi le duc de Bassano eut-il bientôt mis cette affaire en règle par un traité offensif et défensif.

Troisième mission de Bubna.

L'allure de l'Autriche était bien différente : Bubna, également de retour à Dresde; n'apportait ni les pouvoirs ni les instructions qu'il était allé chercher à Vienne. Il annonçait que l'Angleterre avait définitivement repoussé toutes les insinuations de M. de Weissenberg; qu'elle trouvait même les conditions du traité de Lunéville trop favorables à la France : ainsi, l'Autriche avouait qu'elle avait proposé à Londres les bases de Lunéville!

Bubna semblait oublier la proposition d'un congrès; il affirmait que l'Autriche, munie du codicille des prétentions de la Russie et de la Prusse, demandait les concessions que je voulais faire. Cette marche annonçait l'intention de revenir sur une négociation solennelle en congrès pour ne traiter que par l'intermédiaire de l'Autriche, ce qui mettait toutes les puissances du continent à sa merci. Étonné de cette nouvelle prétention, j'ordonne au duc de Bassano d'adresser une note directement à M. de Metter-

nich, pour lui demander des explications plus formelles.

Négociations des alliés à Reichenbach

L'empereur d'Autriche était venu asseoir sa cour à Gitschin. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse habitaient Reichenbach et Péterswalde : ils avaient assigné rendez-vous à Bernadotte à Trachenberg pour y concerter un plan d'opérations. Ce prince royal de Suède, allié depuis un an à la Russie et à l'Angleterre, n'avait pas cru devoir prendre une part active à la guerre de 1812; mais on lui avait assuré la Norwége en échange de la Finlande, cédée à la Russie en 1809, et les Anglais n'entendaient pas le mettre en possession de ce royaume avant qu'il ne le gagnât. A cet effet, il s'était engagé à porter un corps de 25 mille Suédois sur l'Elbe, et venait de débarquer à Stralsund.

C'était au quartier-général de Reichenbach que la diplomatie des alliés resserrait leurs liens par de nouveaux traités dans lesquels l'Angleterre intervenait. La Russie promettait de mettre en campagne 160 mille hommes sans les garnisons ; la Prusse la moitié, l'Angleterre s'était engagée à fournir les subsides : les puissances s'interdisaient la faculté de traiter séparément.

Le comte de Stadion transmettait ces négociations à son cabinet, qui l'autorisait à accéder

éventuellement à ces arrangements, si je repoussais l'*ultimatum* qui me serait proposé. Par une convention formelle du 27 juin, les alliés agréaient la médiation du cabinet de Vienne, et stipulaient avec lui les conditions qui me seraient imposées. Ainsi l'Autriche, qui vantait sa partialité en ma faveur, avait accédé de fait à la coalition avant l'ouverture des négociations de Prague.

[L]e comte de [M]etternich vient à Dresde.

Dans cet état de choses Metternich, crut devoir venir lui-même à Dresde apporter les explications demandées par le duc de Bassano, et faire étalage de ses talents diplomatiques; il protestait de sa modération, de son amour pour la paix. Je savais à quoi m'en tenir sur l'intérêt qu'il pouvait avoir à me faire la guerre; et s'il était trop tard pour le retenir dans mon alliance, je dois avouer néanmoins que je ne pris pas de plein saut le seul moyen capable d'atteindre ce but.

Pour juger la question sainement, je n'avais qu'à me supposer un moment à la place du cabinet de Vienne; aurais-je négligé de profiter de la circonstance unique qui s'offrait depuis 15 ans pour recouvrer d'un trait de plume ou par une seule victoire tout ce que l'Autriche avait perdu dans dix campagnes malheureuses? Dès-lors, ne devais-je pas lui offrir sans balancer des

avantages assez positifs pour la retenir dans mon alliance ?

J'en conviens de bonne foi, la marche de cette affaire avait parcouru dès le principe un cercle vicieux. Je croyais imposer davantage, et l'idée d'offrir de prime abord de grandes concessions m'aurait paru un acte de pusillanimité qui eût décelé une faiblesse dangereuse. Les demandes que le cabinet m'adressa un peu tard par Bubna, et qu'il plaçait sous l'égide de la coalition en les transmettant comme des conditions offertes par la Russie et la Prusse, m'avaient paru exagérées. J'en témoignai de l'humeur; mes menaces lui furent rapportées. Il est probable que la crainte de voir réaliser ces menaces et de se trouver ensuite exposé à tout mon ressentiment, ne contribua pas faiblement à sa conduite ultérieure.

L'époque à laquelle l'Autriche prit des engagements formels avec les alliés n'est pas encore bien connue. Tout porte à croire que ce fut même avant la bataille de Lutzen; car le roi de Prusse le donna à entendre dans une proclamation adressée à son peuple le 8 mai. De cette date dépendra le jugement que la postérité portera sur sa conduite et la mienne. Il était tout simple que je cherchasse à la laisser dans la position où nos traités nous avaient placés réciproque-

ment; et en admettant qu'il y aurait eu pl
d'habileté de ma part à lui offrir de grands avai
tages dès le mois de janvier, du moins ne mai
quai-je pas à mes engagements en cherchant
vaincre et à faire ma paix sans recourir à sa mo
diation. Mon but et mes moyens étaient égale
ment légitimes.

'on entre- se avec lui.

L'entrevue que j'eus à Dresde avec Metternic acheva de tout perdre. Après quelques discus sions sur l'intérêt des différents partis et su celui que l'Autriche pouvait avoir à rester dan notre alliance, ce rusé ministre articula le concessions que les alliés exigeraient de moi e auxquelles il faudrait souscrire, si je voulai que le cabinet de Vienne se prononçât en m faveur. Il ne s'agissait plus seulement de l'a bandon de l'Illyrie, mais bien de la Pologne d'une partie de l'Allemagne et de l'Italie, d retour du pape à Rome, de l'indépendance d l'Espagne, de la Hollande, de la Confédératio du Rhin.

Quelle impression ne devait pas faire sur u soldat victorieux l'idée de céder sans tirer l'épé des contrées immenses qui avaient coûté di campagnes et cent combats? J'étais donc bie déchu dans l'opinion, pour qu'on osât me pro poser l'abandon de pays que les alliés ne me naçaient pas même, puisqu'ils en étaient séparé

par une armée puissante et victorieuse, et une multitude de forteresses redoutables. On me supposait plus lâche que le sénat de Carthage, pour me faire de pareilles propositions. Le point d'honneur l'emporta sur la froide raison de l'homme d'état; je ne pus contenir mon indignation, et me livrai envers Metternich à des inculpations injurieuses qui devaient m'en faire un ennemi mortel. C'était un double tort. Au fait, dans la situation où six mois de silence et d'hésitation avaient placé le cabinet de Vienne, il ne pouvait guère demander moins sans montrer des dispositions hostiles envers la Russie et la Prusse: or, il avait à ménager ces puissances en même temps que ses propres intérêts. Pour faire cesser ces ménagements, j'aurais dû lui offrir d'emblée tout ce qu'il se flattait d'obtenir avec eux. Au lieu de demander à Metternich *combien l'Angleterre lui donnait pour me faire de telles propositions*, j'aurais dû lui dire que l'Autriche avait deux intérêts à concilier, en l'assurant que j'étais prêt à les satisfaire tous deux; qu'il était de son intérêt que nous restassions de concert les arbitres du continent, et qu'il n'avait qu'à articuler les arrangements qui lui paraissaient convenables pour arriver à ce but. Mais peut-être le moment opportun était-il déja passé: dans tous les cas, j'aurais rempli mon devoir, et si je n'eusse

pas réussi, j'aurais du moins eu la satisfaction d'avoir tenté tout ce qui était en mon pouvoir pour sauver mon trône et la France. Entraîné au contraire par mon indignation, je détruisis par une sortie violente le seul moyen d'arrangement qu'on eût conservé jusque-là. Metternich outragé se retira, *convaincu qu'une guerre à demi-succès suffirait pour replacer l'Autriche à l'apogée de sa puissance, et qu'il ne lui restait que ce moyen de sauver son honneur et de servir son maître*. La guerre fut décidée dès ce jour-là; cependant, soit que les préparatifs de l'Autriche ne fussent pas terminés, soit qu'il lui fallût du temps pour poser les bases de ses arrangements avec la coalition, ou enfin qu'on espérât encore un rapprochement, nous convînmes de la réunion d'un congrès à Prague, et l'armistice fut prolongé jusqu'au 10 août.

Dans ces entrefaites, de sages observations m'avaient donné à réfléchir sur les conséquences de ma vivacité; et la nouvelle de la défaite de mon frère Joseph à Vittoria, parvenue à Dresde au moment où Metternich en partait, augmentait l'embarras de ma position. J'inclinais à accepter les conditions proposées. Je n'aurais pas hésité un moment à le faire, si l'Angleterre y eût pris part; mais pour rester avec tous les embarras de ma querelle maritime, et donner sans né-

cessité la mesure de mes craintes pour l'issue de la guerre continentale, c'était une démarche trop épineuse pour m'y décider légèrement.

Envoi du duc de Vicence au congrès de Prague.

Espérant que l'ouverture du congrès me procurerait les moyens de m'expliquer à la fois avec la Russie, la Prusse et le médiateur, j'y envoyai le duc de Vicence et M. de Narbonne. En congédiant le premier, je lui dépeignis les sentiments dont la conduite équivoque de l'Autriche m'animait: je lui fis l'aveu que je regarderais comme une indignité de la récompenser, en lui accordant tous les avantages de la paix; que j'aimerais mieux qu'elle fût profitable à la Russie, qui, du moins, les avait achetés au prix du plus courageux dévouement, du ravage de ses provinces, et de la perte de Moscou; je lui répétai, en un mot, tout ce qui m'avait déterminé à lui confier une mission pour l'empereur Alexandre avant Bautzen.

On se rappelle que j'avais déja laissé percer ce ressentiment et menacé de faire ma paix particulière avec la Russie. Mon abandon avec Withworth m'avait suscité la guerre avec les Anglais en 1803; ma vivacité avec Metternich, jointe à ces propos où régnait une franchise louable, mais inconsidérée, me brouilla avec l'Autriche et me coûta la couronne. Le chef d'un état, qui dirige lui-même toute sa po-

litique, devrait éviter de voir les ministres étrangers dans son intimité, et ne traiter avec eux que par l'entremise d'hommes adroits, probes et réservés. La brusquerie d'un soldat ne convient pas dans les affaires de la diplomatie

L'impératrice vient à Mayence pour chercher une entrevue avec son père.

La cour d'Autriche était revenue de Gitschin au château de Frewald près de Prague; de mon côté, j'étais parti pour Mayence où l'impératrice s'était rendue, et où j'avais appelé quelques-uns de mes ministres pour aviser aux mesures que la reprise probable des hostilités exigerait pour l'intérieur de la France. Celui des finances y vint pour recevoir les clefs de mon trésor de réserve, enfermé dans les caves du pavillon Marsan, et dont 40 millions en or furent tirés pour pourvoir aux dépenses les plus urgentes de notre rentrée en campagne.

Quelques personnes ont pensé que cette entrevue avec l'impératrice avait eu pour objet de lui dicter une démarche pour influencer les résolutions de l'empereur d'Autriche; c'est une erreur : je lui dictai, à la vérité, une lettre pour son père, car je ne voyais aucun mal d'exciter en lui des sentiments qui nous fussent favorables; mais imaginer que j'aie fait reposer les destinées de mon empire sur de tels moyens est une bonhomie par trop forte. L'impératrice n'a jamais eu la moindre part aux affaires, et je sa-

; trop l'allure du cabinet autrichien pour croire une démarche semblable pût être décisive.

Avant de me rendre à Mayence, j'avais eu it de la réunion militaire et diplomatique qui iait d'avoir lieu à Trachenberg, où, dès le 9 llet, les alliés conféraient sur le plan d'opéions qu'ils adopteraient. L'Autriche désignait général Waquant pour son commissaire près ; souverains ; le jeune comte Latour était irgé d'assister aux discussions du plan de npagne au nom de cette puissance. Les uns ulaient former trois armées à peu près d'ée force (150 mille hommes) : celle de Berdotte, composée de Russes, de Prussiens et Suédois, devait opérer au nord dans le rayon Berlin, et attaquer Hambourg ; pendant que le de Blücher, en Silésie, s'avancerait par la sace sur Dresde ; celle des Autrichiens, renfor: de 50 mille Russes et Prussiens, aurait opéré Dresde par la Bohême ; l'empereur Alexandre es généraux opinaient pour attirer aussi l'armée Blücher en Bohême, afin de couvrir Prague la ligne d'opérations, tandis que la grande née des souverains aurait agi par la rive gauche l'Elbe.

Plan de campagne arrêté par les alliés à Trachenberg.

Ce parti était plus sage, plus habile, plus iforme aux principes : il trouva une double position, d'abord de la part des Autrichiens,

qui ne voulaient pas attirer 220 mille étran;
en Bohême; ensuite de la part des Prussi
qui voulaient couvrir la Silésie et soutenir
besoin Bernadotte, si Berlin était menacé.
s'arrêta donc à la formation des trois armées
laissant celle de Blücher sur l'Oder; seulen
l'empereur Alexandre insista sur la nécessit
renforcer la grande armée aux dépens de cell
qui n'était que secondaire, et il fut convenu
100 mille Russo-Prussiens fileraient de Sil
en Bohême sous les ordres de Barclay de To
pour agir de concert avec autant d'Autrichi
par Freyberg et Tœplitz sur Dresde.

*Afin d'éviter des revers aux points sec
daires, on décida que Blücher et Bernad
n'accepteraient jamais bataille lorsque je
porterais contre eux, mais qu'ils prendr
l'offensive dès que je ne serais plus en leu
sence.* Ce plan, conçu sur d'excellents prin
faillit toutefois échouer par les fautes d'e
tion et par la vigueur de mes premières
tions. Si j'avais connu alors la teneur de c
je ne me serais pas épuisé en vaines
contre Blücher; j'aurais pris, dès l'ouver
la campagne, des moyens plus sûrs de
des coups décisifs au point qui m'eût c

Négociations de Prague.

Dans cet intervalle, les affaires traîna
jours à Prague. Les ministres désignés

gocier avec le duc de Vicence n'étaient pas d'un heureux augure. La Russie envoya M. Anstett, qui, né Français, était mon ennemi particulier, et devait être récusé, quelque mérite qu'il eût d'ailleurs pour justifier ce choix ; car les lois de l'empire interdisaient de traiter avec lui. D'un autre côté, un accident fâcheux retardait la négociation : les commissaires qui avaient signé l'armistice de Neumarck, n'avaient point reçu de pouvoirs pour le prolonger. Tout le mois de juillet se consuma ainsi en débats secondaires ; enfin l'armistice, prolongé le 26 juillet jusqu'au 10 août, laissait à peine quinze jours pour accorder les intérêts les plus compliqués qui eussent jamais été à débattre. Encore n'était-on pas même d'accord sur la manière dont on procéderait aux débats, soit en assemblée collective, soit en rapportant tout au médiateur par des notes séparées et écrites. Chacun mettait son savoir diplomatique à discuter les formes des congrès de Teschen et d'Utrecht, et personne n'avançait au but. Dans toute négociation par médiateur, on ne peut traiter que de deux manières, ou par conférences générales des intéressés, ou par notes écrites par l'intermédiaire du médiateur. Les alliés et l'Autriche voulaient la dernière, en se fondant sur les antécédents du congrès de Teschen ; mais ici le cas était diffé-

rent, parce qu'il y avait deux médiateurs, et qu'il fallait bien qu'ils s'entendissent avant les débats en conférence. L'Autriche préférait ce mode, pour rester arbitre de la paix et empêcher que je m'entendisse sans elle avec les alliés; ceux-ci le désiraient, pour compromettre l'Autriche avec moi et l'entraîner à la rupture. Quant à nous, c'était une prétention insolite que rien ne justifiait; car Metternich avait répété à Dresde qu'il n'avait aucune prétention à s'ériger en arbitre. Les instructions données à mes négociateurs ne pouvaient prévoir un cas aussi peu probable; il fallait donc m'en demander de nouvelles. Metternich savait que j'étais à Mayence, et qu'à ma réponse le terme fatal serait près d'expirer.

J'avais cru que les négociations commenceraient le 26 juillet; qu'il faudrait cinq à six jours pour connaître les prétentions des alliés, et que mes plénipotentiaires, qui auraient eu des communications avec leurs adversaires, seraient dans le cas non-seulement de me faire connaître ces prétentions, mais de m'éclairer jusqu'à un certain point sur celles qu'on pourrait disputer et sur celles qu'on serait dans la nécessité d'admettre. Ces six jours devaient suffire à mon voyage à Mayence. A mon retour, je fus très-surpris d'apprendre que mes plénipotentiaires ne savaient pas un mot de tout cela, qu'ils n'avaient

pas même échangé une parole avec MM. d'Anstett et de Humboldt. Un aveugle aurait vu qu'il n'y avait pas de négociation possible. Un seul parti me restait, et je l'adoptai sans balancer. Ce fut, non d'ouvrir une négociation qui n'avait pas commencé, mais de demander directement au médiateur quelles étaient les conditions auxquelles il se portait fort de faire conclure la paix. Caulaincourt, qui ne devait dès-lors plus figurer comme plénipotentiaire au congrès, reçut, le 6 août, l'ordre d'adresser cette question à Metternich, qui lui répondit le 7. Il demandait la restitution de l'Illyrie, la reconstruction de la Prusse avec une frontière sur l'Elbe ; l'abandon du duché de Varsovie, qui serait partagé entre les trois puissances ; la renonciation au protectorat de la Confédération du Rhin. L'état des puissances grandes et petites, tel qu'il se trouverait établi par ce traité, eût été garanti et n'aurait pu être changé que d'un commun accord. L'indépendance de la Hollande, et celle de l'Espagne sous Ferdinand VII, y étaient établies en principe ; seulement on ajournerait la publicité et l'exécution de cet article jusqu'à la paix maritime, vu que cette clause pouvait la faciliter.

Tout cela n'avait rien de neuf, si ce n'est que pour la première fois on me présentait enfin ces

sacrifices comme une demande po
pouvais me persuader néanmoins q
me tracer le cercle de Popilius, et
négociation dût consister à signer
ce qu'on exigerait de moi sans rie
en un mot, qu'il fallût accepter les
exagérées que Metternich m'avait
Dresde, et qui avaient excité mon
peu de semaines auparavant. Ce pa
d'autant plus dur à mes yeux, que
plaisais à récapituler les chances fav
m'offrait le bel échiquier entre l'Elb
dont je tenais toutes les clefs en m
et dont j'augmentais la valeur en
de vastes camps retranchés à Dresd
et une tête de pont à Kœnigstein
des levées ordonnées en France,
rances toutes récentes d'attachemen
de Bavière venait de me donner pa
du prince de Neufchâtel, ajoutaien
fiance. Tout en sollicitant la paix don
avaient besoin, le brave et loyal Ma
rait de se faire écharper plutôt qu
mon alliance; et je ne pouvais appo
léger doute à ses sentiments (1). Mill

(1) Voyez sa lettre rapportée dans le chap

constances semblaient d'ailleurs se réunir pour m'offrir des éléments de victoire. J'inclinais donc à repousser ces conditions imposées avec si peu de ménagement. A Presbourg, à Tilsit, à Schœnbrunn, on avait long-temps débattu pour des sacrifices moins grands, pour des intérêts bien moins généraux. Quand l'Autriche m'avait cédé le Tyrol, j'étais maître de sa capitale et victorieux à Austerlitz. Lorsqu'elle me céda l'Illyrie, j'étais encore maître de Vienne et vainqueur à Wagram. Si j'avais imposé à la Prusse la cession de la moitié de ses provinces, je n'étais pas seulement maître de Berlin, mais encore de Kœnigsberg et de la Prusse. Ces traités avec l'Autriche vaincue avaient duré des mois entiers, et on voulait en huit jours m'imposer des cessions bien plus dures, sans aucun débat, et après deux victoires glorieuses. Il est d'usage qu'un état qui a perdu dix provinces par la guerre, en sacrifie la moitié pour obtenir la paix et sauver le reste; mais il eût été nouveau qu'un état qui n'avait perdu que la Pologne, sacrifiât l'Allemagne, la Hollande, la moitié de l'Italie et sa dignité. Je regardais avec d'autant plus de raison comme un déshonneur d'accepter sans examen des propositions dictées à la pointe de l'épée, que j'avais déclaré à mon beau-père que je ne m'y soumettrais jamais. J'employai la journée du 9 à pe-

ser ces conditions et les suites qu'un refus entraînerait. Je tenais à conserver Trieste ; le grand point de vue maritime qui me dominait suffirait pour expliquer cette réserve, qui était une faute grave, puisqu'on pouvait mettre le sort de l'Europe en jeu pour ce misérable accessoire. Mais on aurait tort de croire que ce fut la possession de ce port qui me retint; j'avais encore à cœur de ne pas accepter un *ultimatum* imposé, et de me donner ainsi l'apparence de céder à la crainte. Je voulais y faire un changement dans ma convenance, pour avoir l'air de souscrire à la paix, parce que les conditions m'en paraissaient convenables. C'était de l'amour-propre, à la vérité, mais il était naturel et louable; c'était même un point d'honneur.

Je fis donc écrire, dans la nuit du 9 au 10, au duc de Vicence, que j'accepterais l'*ultimatum*, sauf la réserve de Trieste et la garantie de l'intégrité du Danemarck. Ce retard dans la réponse, et ces restrictions élevées la veille même du jour où l'armistice expirait, avaient un double inconvénient dans la situation des affaires. La question était trop grave, l'intérêt trop immense, pour les compromettre pour de si minces considérations: l'article seul qui concernait le Danemarck était un acte de loyauté; mais il aurait fallu s'y prendre plus tôt.

Dans le fait, je n'attachais pas un intérêt décisif aux dates. Je savais que si les alliés voulaient la paix, ils la signeraient aussi bien pendant les dix jours d'avertissement qui précéderaient la reprise des hostilités, qu'avant la dénonciation de l'armistice. Les alliés n'en jugèrent pas de même, et le terme fatal du 10 août étant expiré avant l'arrivée de ma réponse qui ne parvint que le 11, l'Autriche déclara la négociation rompue. Les ministres de Prusse et de Russie partirent avec une célérité qui dénotait la crainte que je ne revinsse sur mes pas, et les alliés dénoncèrent aussitôt la cessation de l'armistice pour le 16. Ces faits, que personne ne saurait contester, prouvent assez que les trois puissances jugeaient que les chances de la guerre leur seraient plus favorables même que la meilleure négociation. Je veux bien admettre qu'elles ont suivi en cette occasion la ligne de leur véritable intérêt, mais je tiens à démontrer qu'il serait injuste de me donner les torts de la rupture. Rupture

Cependant j'ignorais encore la décision formelle des alliés et leur départ de Prague, lorsque Bubna quitta Dresde pour rejoindre sa cour qui se trouvait à Gitschin. Mon ministre me pressait de ne pas compromettre la paix par des réticences. Cédant à ses sollicitations, je l'autorisai encore à voir Bubna, et à lui donner l'assu-

rance formelle que j'accepterais tout ce que le cabinet de Vienne désirerait. Vain espoir! le démon de la discorde avait prévalu. Déja les alliés étaient entrés en Bohême, et leurs nombreuses colonnes la traversaient pour s'approcher de Dresde.

Narbonne, forcé de quitter la Bohême, revint à Dresde me rendre compte du triste résultat de sa négociation. Caulaincourt, qui avait une mission particulière, demeura encore quelques jours pour attendre les ordres ultérieurs que je lui donnerais. Il reçut celui de déclarer que j'acceptais toutes les conditions mises en avant par l'Autriche. Le cabinet de Vienne répondit qu'il n'était plus temps, les négociateurs étant partis. C'était un prétexte; car si l'Autriche érigée en arbitre persistait à trouver ces conditions justes et convenables aux intérêts généraux de l'Europe, elle pouvait fort bien les transmettre aux autres intéressés. L'empereur François, qui avait un rendez-vous à Gitschin le 14 avec l'empereur Alexandre, ne tarda pas à déclarer qu'*il était résolu à courir toutes les chances que lui promettait la guerre*: profession de foi à laquelle il n'y a rien à ajouter, car mes ennemis mêmes ne sauraient l'interpréter autrement que moi.

En attendant ainsi jusqu'au dernier moment pour souscrire à de dures conditions, je m'étais

itté du moins que, si l'armistice était dénoncé
ı terme fixé, le congrès resterait assemblé jus-
ı'à la reprise des hostilités et même pendant la
ıerre. Ceux de Westphalie et d'Utrecht avaient
en duré plusieurs années, pendant lesquelles
ı se battait. La dissolution du congrès et le
épart subit des plénipotentiaires caractérisent
ieux que je ne pourrais le faire la résolution
e mes ennemis. Certes, j'ai encouru plus d'un
eproche dans la marche des négociations qui
gnalèrent mon règne, et notamment dans les
remières démarches qui précédèrent celle-ci;
ıais il est évident que cette rupture fut moins
ıon ouvrage que celui d'une coalition qui de-
uis vingt ans n'avait jamais pu être que par-
ielle, et qui, étonnée d'embrasser aujourd'hui
Europe d'un commun accord, se réjouissait
'avance du partage de mes dépouilles. Je le ré-
ète, je devais m'y attendre; c'était l'intérêt des
uissances que j'avais vaincues et affaiblies,
omme c'était à moi à conjurer cette union, en
ı'y prenant à temps pour désintéresser celle de
es puissances qu'il importait de conserver.

Résumé et observations sur les événements.

Tels sont les vrais points de vue sous lesquels
faut juger cette importante époque, qui dé-
da du sort de l'empire et de l'Europe. Un Ma-
ırin, un Ximénès, se rappelant la fable du
ıêne et du roseau, eût plié devant la tempête,

dans l'espoir de se relever plus fort que jamais. L'amour-propre, ou pour mieux dire le point d'honneur du capitaine victorieux, imposa silence à la raison d'état. Quel général n'en eût fait autant à ma place?

Il faut rendre à César ce qui est à César; l'événement n'a que trop bien prouvé que si la conduite de l'Autriche fut louche, elle fut conforme à ses intérêts du moment. On ne peut pas en dire autant de ce qu'elle fit plus tard à Francfort et à Châtillon. Mais à cette première époque la chose est incontestable : c'était à moi à parer le coup. Si je ne le détournai pas, il serait toutefois injuste de l'imputer à un excès de présomption ni au défaut de sagacité; je fus trompé par les promesses de Bubna, de Schwartzenberg, et par le résultat insignifiant de mes premières victoires.

Le monde ne sera jamais d'accord sur cette négociation; les uns la reprocheront à M. de Metternich comme une félonie; ceux dont il a rétabli la gloire lui élèveront des autels. Il semble néanmoins que, pour un écrivain impartial, toute cette affaire peut se résumer aux points suivants :

« L'Autriche voulut, dès le mois de janvier, « profiter de sa situation avantageuse pour res- « saisir une grande partie de ce qu'elle avait

« perdu. La crainte que je lui inspirais l'empêcha « de réclamer ouvertement des restitutions, dé- « marche qui m'eût paru offensante, et que « sa condition d'alliée semblait en effet lui inter- « dire. Comme il me suffisait que cette puissance « demeurât étrangère aux premiers événements « de la campagne, je ne mis aucun empresse- « ment à la retenir dans mon alliance par des « restitutions qu'elle n'aurait obtenues qu'à mes « dépens.

« L'ouverture indirecte faite par son ministère « à Paris et à Vienne n'ayant eu aucun résultat « jusqu'à la bataille de Lutzen, l'Autriche jugea « qu'elle n'atteindrait pas son but, si elle ne se « rapprochait plus près de mes ennemis : elle « s'engagea *éventuellement* avec eux ; mais pré- « férant encore acquérir des provinces par un « traité, plutôt que de s'exposer aux chances de « la guerre, elle espéra s'enrichir de mes dépouil- « les au moyen de sa médiation: lorsqu'elle eut « des doutes sur le résultat de ce calcul, elle vou- « lut courir toutes les chances des combats; « car elle avait beaucoup à gagner et peu à « perdre. »

La différence de langage que le cabinet autrichien tint à ces deux époques sera remarquée par ses ennemis comme une violation de toutes les convenances : il est constant néanmoins

qu'il put être de bonne foi dans ses premières déclarations, puisque le parti qu'il devait prendre était subordonné à l'effet que ses insinuations produiraient sur moi ; le seul reproche qu'il mérite, c'est de ne pas s'être expliqué plus ouvertement, et la crainte de m'irriter en fut peut-être cause.

Quelques écrivains qui se sont arrogé la mission de rehausser ma gloire et ma bonne foi, ont effleuré toute la correspondance du cabinet de Vienne, ont rapporté des fragments décousus propres à le compromettre, mais se sont bien gardés de dire que, dès le mois d'avril, Metternich et l'empereur laissèrent entrevoir à M. de Narbonne qu'il fallait rendre l'Illyrie, renoncer au protectorat de la Confédération du Rhin et au duché de Varsovie, réédifier enfin la monarchie prussienne. Ils ont oublié aussi que, sur les questions pressantes de cet ambassadeur pour savoir le parti que l'Autriche prendrait dans le cas où je n'accepterais pas les conditions qu'elle présenterait comme médiatrice, on ne dissimula point qu'elle ferait la guerre.

Loin de moi la pensée de disculper entièrement le cabinet autrichien; il mit de l'astuce dans sa conduite, surtout dans ses démarches pour m'enlever mes alliés, et les réunir en faisceau autour de lui. Mais il est probable que, dans l'origine,

il se fût estimé heureux que je lui fisse des propositions conformes à ce qu'il se croyait en droit d'espérer.

Il est d'autant plus extraordinaire qu'il se soit donné les apparences d'un manque de foi, qu'il pouvait fort bien s'en dispenser, grace à la situation singulière où la fortune venait de le placer. Sa politique pouvait être franche, ouverte, loyale et forte. Ainsi, au lieu de me sonder par les missions de Bubna et de Schwartzenberg, Metternich aurait dû me dire dès le mois de janvier : « Le point de vue de l'alliance « de 1756 tendait à rendre la France et l'Autriche « arbitres du continent, comme l'alliance de fa- « mille entre la France et l'Espagne tendait à « établir l'équilibre sur les mers. Ce point de « vue nous convient plus que jamais; l'alliance « de 1810 et celle de 1812 n'ont pas eu d'autre « but : mais vous nous aviez réduits à un rôle « secondaire, en nous enlevant notre influence « au-dehors, nos plus belles provinces et notre « seul port. Il est juste que nous profitions de « notre position pour les ressaisir; sans cela l'al- « liance, nous étant onéreuse sous tous les rap- « ports, deviendrait odieuse à nos peuples. Ren- « dez-nous les frontières stipulées en 1805, en « y ajoutant le Tyrol; renoncez à la présidence

« de la Confédération du Rhin, qui alternera dé-
« sormais entre les maisons de Bavière et de
« Saxe : les puissances qui la composent pour-
« ront rester vos alliées, mais non vos vassales. La
« Hollande restera entre vos mains jusqu'à la
« paix maritime. Vous conserverez l'Italie, et
« déciderez avec l'Angleterre la question de l'Es-
« pagne, sans que nous intervenions dans cette
« affaire. Entendons-nous sans délais pour né-
« gocier de concert la paix avec la Russie et la
« Prusse ; posons des conditions modérées, justes
« et positives ; décidons à l'amiable du sort du
« duché de Varsovie, qui, après le désastre de
« Moscou, ne peut plus devenir le noyau d'une
« Pologne, et qui serait une pomme éternelle de
« discorde entre votre empire et celui du Nord.
« Alors l'Autriche mettra 200 mille hommes en
« campagne pour soutenir votre cause, et dicter
« ces conditions à vos ennemis ; alors nous se-
« rons à jamais vos alliés. »

J'aurais souscrit à ces sacrifices, car j'y aurais vu de la bonne foi dans l'intérêt réel de l'Autriche ; et, en définitive, le lot qui me serait resté eût été assez beau, car, rassuré sur le continent, j'aurais pu porter mes efforts vers la guerre maritime. Lors même que j'eusse repoussé ces conditions comme trop onéreuses,

l'Autriche aurait pu m'attaquer à front découvert, en prouvant à l'Europe que mon ambition la forçait à la guerre.

Ma conduite fut incontestablement plus franche que la sienne, mais ma position était aussi plus simple. Maintenir nos traités, paralyser ainsi l'action de cette puissance, et replanter mes aigles victorieuses sur le Niémen; tel était mon but. J'y serais parvenu sans violer aucun de mes engagements, si la bataille de Bautzen avait rempli mon attente. J'ai échoué pour n'avoir remporté qu'une demi-victoire : dès-lors tout ce qu'il y avait de noble et de grand dans ma résolution ne fut plus présenté que comme un excès d'audace, une témérité, une véritable *don quichotterie*. Accusation d'une insigne injustice, qui n'aurait dû trouver sa place que dans les pamphlets que l'Angleterre a prodigués contre moi. Si le mouvement de l'aile gauche s'était opéré selon l'ordre que le chef d'état-major de Ney en avait donné le matin, je serais encore maître de l'Europe. Ainsi les destinées des nations dépendent souvent des incidents les plus insignifiants.

Il est temps de quitter l'arène diplomatique; mais avant de retourner en Saxe et de suivre les opérations des armées, portons nos regards vers l'Espagne. Un événement grave survenu dans ce royaume, au moment des négociations de Pra-

gue, n'avait pas peu contribué à leur mauvaise issue (1). Joseph, forcé d'abandonner la ligne de l'Èbre, avait été enfin complètement battu à Vittoria, et ramené sous le canon de Bayonne dans un désordre affreux. Il convient donc, pour conserver l'ordre dans ma narration, de jeter un coup d'œil rapide sur ce qui se passait dans la Péninsule.

Opérations en Castille.

Wellington, après avoir obtenu en 1812 l'affranchissement de l'Andalousie par ses manœuvres sur le Douro et par l'occupation hardie de Madrid, avait été forcé de lever le siége de Burgos devant les armées réunies de Soult et de Joseph. Il avait pris des quartiers d'hiver autour de Ciudad-Rodrigo, et en profita pour recompléter ses corps. Son armée fut composée, au printemps de 1813, de 75 mille Anglo-Hanovriens et Portugais. Les cortès d'Espagne, mieux avisées, lui avaient enfin conféré le commandement en chef de toutes leurs forces; et il prit ses mesures pour avoir un corps de 50 mille Espagnols à sa disposition immédiate dans l'ouest et le nord. L'évacuation de l'Andalousie, de Gre-

(1) L'empereur d'Autriche apprenant en Bohême la bataille de Vittoria, dit en plaisantant : « Ah! il paraît que le chaud est aussi contraire à mon gendre que le froid; » mots assez piquants dans la bouche de ce prince, dont l'esprit n'était pas disposé à de pareils jeux.

nade, de la Galice, de l'Estramadure, de la Manche et des Asturies, permettait aux cortès de doubler leurs levées; et elles ne négligeaient rien pour exciter l'ardeur et le patriotisme dans le cœur des Espagnols.

Nos forces, dans cette partie, se montaient à 90 mille hommes; outre cela, Suchet en commandait 35 à 40 mille dans l'est. Deux divisions de dragons et 12 mille hommes des meilleurs cadres avaient été retirés de la péninsule et appelés à l'armée de Saxe, que Soult rejoignit, également à l'époque de la bataille de Bautzen. Position mon arm[illegible] sur le Douro.

Les régiments de l'armée étaient très-faibles: depuis un an, ils n'avaient reçu que peu de renforts; leurs bataillons de dépôt, restés en France, avaient été même réunis en régiments provisoires, et envoyés sur l'Elbe pour remplacer l'armée perdue à Moscou. Cependant le climat, les combats journaliers, les guérillas, les assassinats de soldats isolés, les enlèvements de détachements de fourrageurs, tout concourait à rendre la consommation d'hommes excessive. J'avais assigné 30 mille conscrits à cette armée; mais les événements se pressèrent avec tant de rapidité, et les pertes journalières étaient si énormes, qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils arrivassent à temps pour maintenir les cadres au complet. On déguisait cette faiblesse, en conservant le

nom d'armées de Portugal, du centre, du midi et du nord, à des squelettes qui ne formaient plus que de petits corps de 15 à 16 mille hommes. Celui de Portugal obéissait à Reille; le corps du centre, à Drouet; l'armée du midi, à Gazan; celle du nord, à Clausel; la garde de Joseph réduite à 3 mille Français, et un millier d'Espagnols avec une faible division espagnole, formaient sa réserve.

On se rappelle qu'après la réunion de nos trois armées sur la Tormès, Joseph était rentré dans Madrid, et qu'il s'était imaginé pouvoir s'y maintenir, en appuyant sa droite sur le Douro, et sa gauche sur le Tage, vers Tolède. Sous le point de vue militaire, une pareille position n'était pas soutenable; mais telle est la malheureuse condition d'une armée qui veut à la fois soumettre un pays insurgé et résister aux masses organisées, c'est que, pour soumettre, il faut s'étendre, et que pour combattre, au contraire, on se resserre. Outre cela, dans un pays dépeuplé et insurgé, sans moyens de transport et de navigation, toute position défensive, à poste fixe, est à peu près intenable. Celle de Joseph était d'une étendue démesurée, s'il voulait attendre de pied ferme les coups que Wellington lui porterait; et, s'il se concentrait, la capitale, ainsi que les moyens d'approvisionne-

ment, étaient perdus pour toujours, et le but de la guerre totalement manqué.

L'armée anglo-portugaise avait l'avantage de s'approvisionner depuis Lisbonne et Oporto par le Douro, qu'on avait rendu navigable jusque vers *Miranda*, et par de nombreuses brigades de mulets, qui portaient à grands frais les vivres dans une étendue de 100 lieues (1). Elle pouvait ainsi agir, avec ses forces réunies, sur celle de nos ailes qu'il lui conviendrait d'attaquer.

Wellington ayant achevé, dès la fin de mai, tous les préparatifs pour prendre l'offensive, jugea bien que le point décisif se trouvait à la droite des Français sur le Douro. En obtenant un succès contre cette aile, il menaçait la seule ligne de retraite qu'ils eussent, et il ne lui fallait qu'une victoire comme celle de Salamanque pour les ramener sur les Pyrénées. Le général anglais tourne la droite.

L'évacuation du sud avait donné à la junte les moyens d'y lever des troupes et de rassembler un corps espagnol assez considérable sur

(1) On assure que l'entretien de l'armée anglo-hanovrienne coûta près de 400 millions dans ces cinq ans de guerre, et parfois elle n'excéda pas 40 mille hommes. Il est probable que, dans cette somme, il faut comprendre les subsides payés au corps portugais; nous ne saurions l'affirmer.

le Tage, qui menaçait notre gauche et la capitale. L'armée de Galice et des Asturies pouvait prendre de revers la droite, et s'avancer par Bilbao jusque dans les défilés de Tolosa.

Wellington, favorisé par ces deux démonstrations, résolut de passer le Douro, au milieu de mai, vers Lamega, de fondre sur Zamora, de tourner ainsi tout le système de défense de Joseph. Après avoir pleinement réussi dans cette première opération, le général anglais concentra ses forces à Toro, et continua sa marche vers Palencia.

Joseph se se retire à Vittoria.

Joseph renonça pour la dernière fois à la défense de Madrid, et rassembla ses forces à Burgos. Jusque-là il n'y avait rien à dire; les efforts toujours croissants des Anglo-Espagnols, l'effet funeste de nos désastres en Russie, la nécessité de penser à la sûreté de l'armée plus qu'à la conservation d'une capitale inutile, tout justifiait cette résolution; mais il fallait à l'instant prendre l'initiative, et marcher à l'ennemi pour le battre ou se retirer. Joseph préféra demeurer sur la défensive : bientôt même les nouvelles démonstrations de l'ennemi sur sa droite le déterminèrent à se replier jusque dans les plaines de Vittoria, après avoir fait sauter le fort de Burgos.

Il eût été difficile de choisir un plus mauvais point pour y recevoir une bataille, ni de la li-

vrer sous de plus fâcheux auspices que Joseph ne le fit. Chacun sait que la surface de l'Espagne est resserrée par le golfe de Biscaye, au point où elle se réunit à la frontière de France, qui forme comme une espèce de gorge entre St.-Jean-Pied-de-Port et Bayonne. Une seule chaussée existe à l'ouest des Pyrénées, c'est celle de Bayonne à Madrid; un autre chemin, praticable au canon, va de Vittoria à Pampelune : de là on revient, d'un côté, sur le col de Maya; de l'autre, sur St.-Jean-Pied-de-Port par la vallée de Roncevaux, illustrée sous Charlemagne par la fameuse retraite de Roland.

Vices de cette position.

Prendre une position à peu près parallèle à la chaussée, c'était faciliter à l'ennemi les moyens de s'établir dans la même direction; où, par le moindre effort de la gauche contre notre droite, la route se trouverait nécessairement interceptée. Si l'on ajoute à cela que Vittoria, situé dans le fond d'un bassin, est entouré de hautes montagnes, et que cette ceinture dominante se trouvait précisément dans le prolongement de la gauche des Anglais et du côté où ils arrivaient, on peut juger combien un tel poste convenait peu à notre armée. Il n'y avait pas à hésiter; il fallait chercher l'ennemi et l'attaquer partout où on le trouverait, ou prendre bravement son parti en regagnant les Pyrénées. Le dernier était

certes bien le plus sage; car un succès contre les Anglais, qui eût pu être décisif avant 1812, ne signifiait plus rien dans les circonstances où nous nous trouvions.

La gauche de Joseph, sous Clausel, était restée à Logroño pour couvrir la route importante de Pampelune. Un corps volant fut porté à Bilbao, sous les ordres de Foy, pour couvrir le débouché de cette ville sur St.-Sébastien. Ces deux détachements étaient un malheur inhérent à la position qu'on avait prise, et inséparable en général de toutes les positions défensives. Dans tout autre pays que l'Espagne, il eût été préférable de renoncer à la route de Bayonne pour se retirer parallèlement à l'Èbre, jusqu'auprès de Saragosse, afin de joindre Suchet et de tomber sur Wellington, quand il eût été à 150 lieues de ses vaisseaux et de ses dépôts : les gardes nationales du Midi et quelques bataillons de ligne eussent suffi pour surveiller la Bidassoa et garder la place de Bayonne : le général anglais n'eût pas osé pénétrer dans les Pyrénées, en laissant 100 mille Français derrière lui. Cette manœuvre avait obtenu l'assentiment des généraux les plus distingués de l'armée; toutefois le roi et le maréchal Jourdan jugèrent que le défaut de grande route au centre des Pyrénées, depuis Bayonne jusqu'à Perpignan, et

esprit qui animait les Catalans et les Aragoais, ne permettaient pas de suivre exclusiveıent la ligne stratégique. Mais alors il eût fallu : baser sur Bayonne, éviter une bataille, ou u moins la recevoir sur les hauteurs de Sanas. Jourdan en eut, dit-on, le projet; mais opinion des généraux repoussait l'idée de s'en›ncer dans les montagnes, sans tenter de disuter encore la possession de la Castille. On ıurmurait d'évacuer le pays depuis le Douro ans avoir tiré l'épée, et on s'aveugla au point le ne pas se débarrasser des *impedimenta* qui ›bstruaient l'armée. Le camp de Joseph ressemblait à celui de Darius; il était encombré de tous les équipages et des familles des malheureux Espagnols qui avaient accepté des fonctions sous lui : le nombre en était grand. A la vérité, une partie de ces bagages étaient partis la veille de la bataille pour Tolosa, sous l'escorte de la division Maucune de l'armée de Portugal; toutefois il en restait encore beaucoup plus que n'en permettait la situation des affaires.

Wellington le défait complètement.

Les alliés passèrent l'Èbre le 15 juin; ils ne se présentèrent que le 21 devant le corps de bataille de Joseph, posté parallèlement à la Zadorra et à la route. On aurait eu le temps, pendant ces cinq jours, de prendre un parti convenable; on n'en fit rien.

La bataille qui décidait sans retour du sort de la péninsule se livra le 21 juin. Elle fut plus désastreuse que sanglante : la gauche et le centre du corps de bataille furent repliés sur Vittoria par les corps de Hill et de Beresford, qui, les ayant attaqués concentriquement vers Ariniz et le pont de Mamorio, pénétrèrent dans l'intervalle qui les séparait, et les forcèrent ainsi à une retraite précipitée. L'aile droite, après avoir soutenu un combat vigoureux contre le général Graham à Gamarra-Major, près de la grande route de Bayonne, se laissa ébranler à la nouvelle de la perte de Vittoria. Une division anglaise, débordant la droite, parvint à gagner la chaussée avant nos troupes; aussitôt l'alarme se répand dans toute la ligne, et chacun s'empresse de prendre en désordre le chemin de Pampelune, le seul qui restât pour atteindre les Pyrénées. La colonne entière d'équipages, encombrée autour de Vittoria, n'ayant aucune issue jalonnée pour gagner le chemin de Salvatierra, devint la proie du vainqueur : canons, bagages, caissons, tout en un mot fut abandonné, et Joseph arriva à Bayonne en aussi mauvais état que moi-même à la Bérésina. Le désordre le plus scandaleux avait flétri les lauriers de l'armée d'Espagne, sans autre motif qu'une terreur panique, à peu près pareille à celle des Autrichiens à Marengo.

Le général Clausel, posté à Logroño, ne pou-
nt plus trouver d'issue sur Pampelune par la
omptitude de cette fuite, crut prudent de se
er sur Jacca, d'où il gagna Pau. Foy, qui s'était
ancé dans la Biscaye dans la direction de Mon-
agon, faillit tomber entre les mains de Graham,
condé d'une forte division espagnole. Il n'eut
ie le temps de prescrire l'évacuation de la Bis-
ye, et de se rabattre sur Tolosa, où il entra
esque en même temps que cette colonne an-
aise. Ce fut un bonheur, car il faut se rappeler
ie l'ennemi ayant atteint avant Joseph la route
Mondragon, aucunes troupes, capables de
sister, n'avaient pris ce chemin; et quelques
ures plus tard, Graham, entré à Tolosa, eût
couper 7 à 8 mille hommes de la Bidassoa,
les forcer à se rendre.

Si Joseph mérita plusieurs reproches, on lui
a adressé plus d'un à tort, entre autres celui
grand détachement sous Clausel: qu'eussent
t ses détracteurs, si mon frère avait laissé à
couvert la route plus courte de Pampelune,
que 20 mille Espagnols se fussent dirigés sur
passages des Pyrénées, au moment où Wel-
gton se battait près de Vittoria? Peu propres
lécider une bataille rangée, ces troupes n'eus-
nt-elles pas suffi dans les défilés pour ruі-
r notre armée en retraite? Et même si le gé-

néral anglais, arrivant de Burgos à la hauteur de Trévine, au lieu d'agir par sa gauche dans la direction de Mondragon, eût manœuvré par sa droite dans la direction de Salvatierra, ce que l'absence de toute force sur le chemin d'Estella lui eût permis de faire, que serait devenue l'armée refoulée sur Villareal dans la direction de Bilbao? C'eût été bien pire, car on en fut quitte à Vittoria pour le matériel, un millier de prisonniers, et 4 mille hommes hors de combat; tandis que, si on eût été rejeté vers la mer, c'en était fait de l'armée. La faute, je le répète, fut de n'avoir pas pris l'offensive, ou du moins la position défensive de Salinas, puisqu'on ne voulait pas franchement regagner la frontière de France, ni porter le théâtre de la guerre en Aragon et en Catalogne.

La nouvelle de ce désastre me fit regretter de n'avoir pas pris mon parti d'évacuer l'Espagne à mon retour de Moscou. J'aurais dû dès-lors renvoyer Ferdinand dans son pays, et ordonner la retraite sur les Pyrénées. Les Espagnols n'eussent pas poursuivi, et Wellington, réduit à ses forces anglo-portugaises, n'eût pas songé à envahir la France. Le théâtre de son activité eût été sans doute transporté en Hollande ou ailleurs; l'Angleterre avait une armée aguerrie et un second Marlborough, j'étais alors vulnérable par-

ut. Mais c'eût été un grand point de gagné que pouvoir rallier à moi 100 mille de ces vétéans derrière le Rhin. En admettant même e Wellington fût demeuré dans les Pyrénées, urais pu encore disposer d'une bonne partie mon armée, si je m'y étais pris à temps pour utraliser les Espagnols.

Suchet est repoussé par les Anglais à Castalla.

Dans l'est, la fortune nous était moins conire: Les Anglais, mécontents du peu de vieur qu'avait déployé le général Maitland, lui nnèrent pour successeur Murray, chef d'étatajor d'un grand mérite. Il arriva à Alicante ec l'ordre de prendre l'offensive pour favoser les projets de Wellington contre la ligne u Douro.

Les alliés avaient profité de l'hiver pour réoraniser et renforcer l'armée espagnole d'Elliot. u mois d'avril 1813, Murray prit position à Casalla avec 20 mille Anglo-Siciliens et Espagnols, t détacha quelques corps à Villeña. Du 20 au 2 avril, Suchet, par une marche rapide, enveoppa un bataillon à Villeña, battit le corps 'Elliot à Yecla, et l'avant-garde anglaise dans e défilé de Biar. Ce succès l'amena devant la osition de Murray à Castalla, dont l'attaque ut aussitôt résolue : elle ne réussit pas; un eu de précipitation, la mort d'un colonel, et a bonne contenance de l'infanterie anglaise,

ayant mis du désordre dans les colonnes, il fallut y renoncer. Murray voulut attaquer à son tour, et fut arrêté par notre artillerie dans le défilé.

Murray attaque San-Felipe et Tarragone sur nos communications.

L'armée, rentrée à Valence avec ses prisonniers, n'y resta pas long-temps inactive. Murray, n'osant risquer une attaque sur nos positions retranchées, ou dirigé peut-être par Wellington, prit, au mois de juin, le parti d'embarquer ses troupes pour opérer sur nos communications, et décider d'un seul coup l'évacuation de l'est, comme on l'avait fait de l'Andalousie. Sa flotte passa rapidement le 1er juin en vue de Valence, et alla débarquer à Salo, d'où il s'empara du fort de San-Felipe de Balaguer, et commença l'attaque de Tarragone, dont nous avions ruiné les principales défenses. Déja 28 pièces de gros canon, envoyées à cet effet, se trouvaient sur le rivage.

Suchet le force à se rembarquer.

Le maréchal Suchet, mesurant toute l'étendue du danger, accourut par Perillo, en trois marches forcées, avec son infanterie, en vue du fort Balaguer : la flotte anglaise garnissait le rivage et balayait la grande route. Prenant un détour par les montagnes pour éviter son feu, Suchet porta une colonne d'infanterie en vue de Tarragone et fit allumer des signaux, au moment où, d'un autre côté, le général Maurice Mathieu,

ɒrti de Barcelone, annonçait à la place sa proɿaine arrivée. Prévenu de ce double danger, le énéral Murray prit le parti de se rembarquer, ɔandonnant sa lourde artillerie, après avoir ı soin de faire sauter le fort Balaguer; il remit : commandement de son corps à lord Bentinck, ui le ramena à Alicante un peu désappointé, en ttendant qu'on concertât avec les Espagnols un ouveau plan d'opérations moins audacieux.

Pendant cette rapide expédition, l'armée esagnole d'Alicante, sous les ordres du duc del 'arque, avait attaqué les généraux Harispe et Habert, restés sur le Xuccar, et fut battue. Ces brillants résultats frappèrent vivement les imaginations espagnoles, et changèrent en triomphe le retour du maréchal Suchet à Valence.

Suchet reçoit l'ordre de se rapprocher de France.

A peine y était-il arrivé, qu'il reçut la nouvelle de la bataille de Vittoria, et l'ordre de se rapprocher de la frontière de France, sans abandonner ses points d'appui pour un retour offensif. L'évacuation du pays de Valence commença le 5 juillet. La retraite de cette armée eut encore ın caractère particulier; car elle emporta des émoignages sincères de regrets d'un grand ɔombre d'habitants. De bons officiers, avec des garnisons suffisantes bien approvisionnées, fuent laissés à Denia, à Peniscola et à Sagonte; cette dernière place renfermait un approvi-

sionnement de six mois pour toute l'armée. Tortose fut laissé dans un état formidable; on n'abandonna point encore Tarragone. On prit les mêmes mesures pour Lerida, Mequinenza et Monzon. Plus de 20 mille braves furent ainsi sacrifiés à de folles espérances, tandis que leur présence sur le Rhône ou en Champagne eût pu sauver la France quelques mois après. Le maréchal ne saurait être accusé de cette faute: il avait reçu des ordres précis. Notre victoire à Bautzen lui était connue; les négociations étaient entamées à Prague; il ne savait rien de la défection de l'Autriche, et pouvait se flatter de recevoir bientôt l'ordre de retourner à Valence.

Arrivé à Barcelone, Suchet trouva et rallia à lui le général Decaen, avec l'armée de Catalogne; ils prirent ensemble la ligne du Llobregat, qu'ils conservèrent durant plusieurs mois. Dans les premiers jours d'août, le général Bentinck serra de près Tarragone avec des forces considérables. Le 15, l'armée française passa le col de Ste.-Christine, et vint lui offrir la bataille. Le général anglais la refusa, et se retira vers Cambrils et le col de Balaguer. Suchet entra dans Tarragone, en fit sauter les fortifications, puis se replia avec la garnison à Barcelone.

L'ennemi s'établit ensuite à Villa-Franca et au col d'Ordal, serrant toujours nos positions

sans oser les attaquer. Le 13 septembre, Suchet voulut le repousser plus loin et se débarrasser de ce voisinage importun. Dans la nuit, pendant que le général Decaen marchait sur Villa-Franca par Martorell et San-Saturin, le maréchal se porta directement sur le col d'Ordal qui était fortement retranché, et qu'occupait Frédéric Adams avec l'avant-garde anglaise. Les retranchements, attaqués et défendus avec vigueur et opiniâtreté, furent enlevés à la baïonnette. Nous y prîmes trois pièces de campagne et 3 ou 4 cents hommes. Le 27ᵉ régiment de ligne anglais y périt presqu'en entier. Le lendemain au jour, l'armée était en vue de Villa-Franca. Le général Bentinck se mit en bataille en arrière, et se disposa à se rapprocher de Tarragone. Notre cavalerie entama sa retraite. Ce combat assura des cantonnements paisibles à nos troupes entre le Llobregat et Barcelone, où tout l'hiver se passa sans événement remarquable. La triste nouvelle de nos revers en Saxe fut le seul incident qui vint troubler ces cantonnements; car la petite guerre avec les Catalans était tellement une affaire d'habitude, qu'elle entrait en quelque sorte dans les devoirs du service journalier.

CHAPITRE XX.

Campagne d'automne en Allemagne. Batailles de Dresde, de la Katzbach, de Gros-Beeren, de Dennewitz, de Leipsick. Retraite sur le Rhin. Bataille de Hanau.

Quoique l'écroulement du trône de mon frère n'eût pas d'influence immédiate sur les opérations militaires d'Allemagne, il est certain qu'il empira la situation de mes affaires. Je croyais être toujours à temps de retirer 50 mille hommes sur les Pyrénées, et de rassembler sur l'Elbe le reste de mes forces éparses dans la péninsule; la cruelle défaite de Vittoria me donna, au contraire, des alarmes pour mon propre territoire, et ne permit plus de rien distraire de cette armée.

De tels évènements étaient, dans tous les cas, de nature à mettre un grand poids dans la balance des négociations entamées à Prague. Ils contribuèrent probablement à leur mauvaise issue, dont j'ai déja rendu compte. Peut-être qu'un homme d'état, lisant dans l'avenir, y eût vu, au contraire, un motif de plus pour le cabinet de Vienne de se rallier à moi; car la re-

prise de la péninsule eût occupé long-temps toutes mes facultés, et détourné de l'Autriche les effets qu'elle redoutait de mon ascendant sur le continent. Il n'en arriva pas ainsi. On vit avec joie accroître mes embarras et la probabilité de ma chute. J'inspirais encore assez de terreur pour qu'on se réjouît de cette chute comme d'un évènement heureux, et l'on s'inquiétait peu des suites qu'elle amènerait.

Reprise des hostilités.

Le congrès ayant été dissous le 10 août, comme on l'a déja dit, l'armistice expira le 15, et les hostilités recommencèrent le lendemain.

Efforts immenses de la coalition.

Les efforts de la coalition, durant l'armistice, avaient été inouïs; et, je l'avoue, je regardais tous les avis qui m'en parvenaient comme ridiculement exagérés. La Prusse seule avait mis en ligne 240 mille hommes, dont 32 mille de cavalerie : je n'aurais jamais cru que ses forces excédassent la moitié. Les Russes, outre les corps de Sacken et de Langeron, reçurent près de 100 mille hommes, tant vieux soldats sortis des hôpitaux que recrues tirées des dépôts: c'était le reste des levées considérables prescrites par l'empereur Alexandre pendant son séjour à Moscou, et qui par leur éloignement du théâtre de la guerre n'avaient pu arriver à temps pour prendre part à la campagne de 1812. Le total des troupes de première ligne mises en mou-

vement contre moi s'élevait à 650 mille hommes, munis de 18 cents pièces de canon, y compris l'armée d'Italie. Outre cela, des réserves de 160 mille se réunissaient sur les derrières pour remplacer les pertes et bloquer les places; ce qui portait à 810 mille hommes la masse que j'aurais à combattre (1) au nord et en Italie, sans compter les Anglais, les Espagnols, les Portugais, les Siciliens, employés dans la péninsule. A la vérité, il faut comprendre dans ce nombre des milices et des troupes irrégulières; mais, si elles ne combattaient pas en ligne, elles n'en servaient pas moins à la petite guerre, occupaient une partie de mes soldats, et leur causèrent même, en les harcelant sans cesse, beaucoup plus de mal que n'en aurait pu faire un surcroît de troupes régulières employées avec trop de méthode et de circonspection.

Les Anglais concouraient à ces efforts par leurs subsides et par des fournitures d'armes et d'artillerie : ils envoyèrent à la Prusse et au prince de Suède des batteries de campagne avec le personnel nécessaire; des compagnies pour servir les fusées à la congrève, et un équipage de siége

(1) Cette force est celle qu'indique l'ouvrage officiel du colonel prussien Plotho; je ne l'ai jamais évaluée si haut avant de connaître ce livre.

qui servit à l'attaque de Glogau. Ils portèrent 400 mille fusils et 100 mille sabres sur le continent pour faciliter l'armement de l'Allemagne.

J'avais profité aussi de l'armistice pour porter à près de 400 mille hommes la force de mes armées en Allemagne. J'étais parvenu, par mon inconcevable activité et celle de mes officiers, à porter à 1250 le nombre des pièces de canon attelées; il n'en fallait pas moins pour tenir tête à l'Europe conjurée. Les forces respectives étaient réparties comme il suit : sur ma droite, 25 mille Bavarois, rassemblés à Munich, étaient en observation devant une armée à peu près d'égale force, que l'Autriche réunissait dans les environs de Lintz. Ils étaient soutenus ou, pour mieux dire, contenus par un corps de 20 mille hommes qu'Augereau rassemblait dans les environs de Wurtzbourg et de Bamberg. Sur ma gauche, Davoust occupait Hambourg et Lubeck avec 30 mille Français ou Danois, formant le 13e corps. Il avait devant lui le corps de Walmoden, d'égale force. Bernadotte, prince royal de Suède, commandait dans les environs de Berlin une armée de 120 mille Russes, Suédois et Prussiens ; je lui opposai Oudinot, qui, avec 70 mille homme, se plaça à Dahme, sur la route de Torgau à Berlin. Ma grande armée, de 230 mille hommes, canton-

Préparati que je fai de mor côté.

nait depuis Dresde jusqu'à Liegnitz (1); elle se composait de 11 corps d'infanterie et de 4 de cavalerie, y compris ceux qui obéissaient à Oudinot. Murat, revenu de Naples, après mes victoires de Bautzen, afin d'obtenir, par son dévouement, le pardon de sa conduite dans la retraite, prit le commandement de ces réserves.

---

(1) L'organisation de mon armée était comme il suit:

1er Corps, Vandamme, 3 divisions.
2e — Victor, 3 divisions.
3e — Ney, ensuite Souham, 5 divisions.
4e — Bertrand, 3 divisions
5e — Lauriston, 3 divisions.
6e — Marmont, 3 divisions.
7e — Reynier, 3 divisions.
8e — Poniatowski, 2 divisions.
9e — Augereau, 2 divisions.
10e — Rapp à Dantzick.
11e — Macdonald, 3 divisions.
12e — Oudinot, 3 divisions.
13e — Davoust, 3 divisions.
14e — Saint-Cyr, 3 divisions.
1er de cavalerie, Latour-Maubourg, 4 divisions.
2e — Sébastiani, 3 divisions.
3e — Arrighi, 4 divisions.
4e — Kellermann fils, 3 divisions.

Total à l'armée active sur l'Elbe, 11 corps ou 43 divisions d'infanterie, y compris la garde. La cavalerie comptait 429 escadrons en 18 divisions.

L'armée russo-prussienne, forte de 200 mille combattants, était toujours dans les environs de Schweidnitz, et 130 mille Autrichiens se réunissaient en Bohême.

On m'a reproché d'avoir employé Davoust et 30 mille hommes à Hambourg. Cette position semblait en effet étrangère aux grandes questions qui allaient se décider sur le haut Elbe : la force de ma position ne dépendait pas de la gauche, mais bien de la droite; l'ennemi n'eût pas été se jeter à Hambourg, tant que je serais victorieux entre Magdebourg et Dresde. Tout cela est vrai, mais j'avais un intérêt manifeste à ne pas donner accès aux Anglais dans le nord de l'Allemagne : ils pouvaient y jeter 10 mille hommes, des armes et des guinées; lever tout le Hanovre et la Westphalie, se réunir à Walmoden, et mettre ainsi 60 mille ennemis sur mes derrières, entraîner même le Danemark. La position de Davoust me délivrait de cette crainte; et, au résumé, il était probable qu'il donnerait toujours de l'occupation à une force égale de l'ennemi. Si jamais détachement fut indispensable et utile, c'est bien celui-là.

Le nouveau théâtre sur lequel nous allions faire une guerre si terrible ne ressemblait à aucun des précédents : j'en avais saisi les différentes combinaisons avec habileté. J'avais quatre sys- **Différentes combinaisons du théâtre de la guerre.**

tèmes à suivre. Le premier était de faire de l'Elbe le pivot de tous mes mouvements : je tenais tous les points fortifiés; Kœnigstein, Dresde, Torgau; Wittemberg, Magdebourg, me rendaient maître du cours de ce fleuve, comme Stettin, Glogau et Custrin dominaient l'Oder. J'étais sûr d'avoir des ponts à l'abri et de manœuvrer à mon gré entre les deux fleuves avec un avantage inouï contre l'ennemi, qui n'y possédait pas un passage fortifié.

Ma position, il est vrai, était prise à revers par la Bohême; mais, si l'ennemi voulait manœuvrer par la rive gauche de l'Elbe contre la Saxe, je pouvais paralyser tout ce qui restait sur la rive droite, et me jeter en masse sur ce qui déboucherait de la Bohême. Grace à la précieuse situation de Kœnigstein, je pouvais même opérer à mon tour contre les communications de l'ennemi, s'il descendait l'Elbe jusqu'à Dresde et au-dessous. J'avais même le choix de laisser le gros des forces alliées venir se casser le nez contre ma barrière de l'Elbe, tandis que je me jetterais alternativement sur les armées du nord et de Silésie. Dans l'un et l'autre cas, tous les avantages de tactique étaient de mon côté. Le second système était de profiter des places de Magdebourg, Torgau et Dresde, pour laisser momentanément la Saxe à découvert, et de

défiler de Bautzen et de Gœrlitz sur Yung-Bunzlau ou Prague, pour prendre à revers la grande armée des souverains, qui se dirigeait sur l'Éger. C'eût été changer entièrement de ligne d'opération, et me baser sur le Danube et la Bavière. La réussite de ce plan m'aurait procuré d'immenses résultats; mais, en cas de revers, toute mes places de l'Elbe et mes dépôts eussent été abandonnés à eux-mêmes : il est vrai qu'ils étaient bien pourvus, et pouvaient tenir plusieurs mois. Pour exécuter cette grande opération, il eût fallu attirer mon armée de Silésie en Bohême, et laisser à Oudinot le soin de jeter de bonnes garnisons dans Torgau et dans Dresde pour former mon arrière-garde sur Zittau.

La réunion de 300 mille Français en Bohême, dans les plaines de Yung-Bunzlau et de Prague, aurait fort embarrassé les souverains; car, en battant leur armée principale vers Laun, elle eût été refoulée vers Egra, sur le Bœhmerwald ou sur le Voigtland; elle eût été coupée à la fois de sa base, de Blücher et du prince royal; enfin, ses magasins, amassés à grands frais, nous eussent amplement pourvus de vivres. On ne saurait refuser à cette manœuvre une supériorité manifeste sur tout ce que j'aurais pu entreprendre. On objectera peut-être que, pour s'y

décider, il aurait fallu connaître d'avance la marche résolue par les souverains à Trachenberg, et que je ne l'appris que le 16; mais cela était indifférent. Que je trouvasse Schwartzenberg avec 100 mille Autrichiens seulement, ou que je rencontrasse la grande armée, c'était toujours gagner gros jeu de me rendre maître du côté méridional de l'échiquier, et de refouler l'ennemi sur les autres côtés, où déja tous les avantages étaient en ma faveur. Cependant cette manœuvre avait l'inconvénient d'exiger, à son début, un mouvement rétrograde de l'armée de Macdonald devant celle de Silésie, qui l'eût suivie et peut-être entamée. A la vérité, Macdonald aurait eu l'avantage de lui disputer en retraite les défilés de Lauban à Reichenberg, terrain favorable à la défensive. Le manque de chemins praticables était l'obstacle qui s'opposait le plus à l'adoption de ce système; car nous n'avions, pour l'exécuter, que la route de Rombourg, de Gabel, et celle de Lauban sur Reichenberg.

Le troisième système était de faire face aux frontières occidentales de Bohême, en plaçant ma gauche vers Dresde, et d'étendre ma ligne dans la direction de Zwickau et Plauen, abandonnant toute la rive droite de l'Elbe. Bien que les amateurs de guerre défensive lui donnassent

la préférence, il ne me convenait nullement. Il n'y aurait pas eu le sens commun à quitter volontairement les avantages de l'Elbe, pour laisser réunir les trois armées alliées, dont je pouvais diviser les efforts. Ma gauche, abandonnée vers Dresde, aurait eu à lutter seule contre ces trois armées; et, si j'avais voulu appeler le reste de mes forces à son secours, j'en serais revenu nécessairement à changer de front pour me replacer en bataille sur l'Elbe. C'était de la guerre sans résultats, sans couleur.

Le quatrième système consistait à évacuer l'Allemagne et à m'établir derrière le Rhin : plusieurs de mes généraux, qui ne comprenaient rien à ma position, penchaient à l'adopter. C'était une idée absurde; car, il n'y avait aucune nécessité; il eût mieux valu souscrire à tous les sacrifices imposés par la coalition. C'eût été en effet plus honorable et plus avantageux que de s'en aller de son propre mouvement, et d'appeler ainsi sur les frontières de France l'Europe entière en armes, sans mettre fin à la guerre.

En revenant derrière le Rhin, ce n'était pas seulement abandonner la Confédération; c'était livrer l'Italie, la Suisse, la Hollande. D'ailleurs, qu'eussions-nous fait avec 400 mille hommes depuis Amsterdam jusqu'à Bâle, étant forcés

d'en jeter la moitié dans les nombreuses forteresses qui couvrent cette ligne? Il ne nous serait pas resté plus de 200 mille hommes en campagne pour combattre les 600 mille alliés qui nous assaillirent en Saxe et en Franconie. Ici du moins nous pouvions leur opposer la totalité de nos forces et conserver notre territoire intact. Au lieu d'être obligés de jeter 150 mille hommes dans nos places et de ruiner le sol français, nous conservions ces forces actives; nous les augmentions encore des contingents de la Confédération, et ne faisions pas la guerre à nos dépens.

Je pars de Dresde pour Zittau.

Tout étant disposé pour rentrer en campagne, je partis le 15 de Dresde, et me rendis à Zittau (1). Les hostilités ne devaient commencer

(1) J'appris, en arrivant à Bautzen, que le général Jomini, chef d'état-major du maréchal Ney, était passé à l'armée russe. Bien que cet évènement ait été en général mal jugé par les historiens de cette campagne, il était de nature à me contrarier. Jomini était un homme susceptible, violent, mauvaise tête, mais trop franc pour conduire aucune intrigue préméditée. Une foule de circonstances se sont réunies pour le porter à cette démarche. Il était Suisse. Maltraité constamment par le prince de Neufchâtel, déjà il avait voulu entrer, en 1810, au service de Russie, où il avait été nommé effectivement général à la suite de l'empereur Alexandre. Il demanda sa démission que je lui refusai.

que le 16; mais les alliés se mirent en mouvement dès le 12 pour exécuter le plan arrêté à Trachenberg. Barclay, avec plus de 100 mille hommes filant par sa gauche, traversait la Bo-

---

Après s'être distingué récemment à Bautzen, comme on l'a vu au chapitre précédent, on lui infligea les arrêts pour n'avoir pas envoyé à temps des états de situation qu'il n'avait pu rassembler, et un ordre du jour le signala à l'armée comme coupable de négligence dans l'exercice de ses fonctions. Quelques jours avant la reprise des hostilités, le maréchal Ney l'ayant proposé pour la deuxième fois pour le grade de général de division auquel il avait autant de droits par son ancienneté que par ses services, le prince de Neufchâtel me cacha cette proposition ainsi que celle faite en faveur de son aide-de-camp, jeune homme brave, actif, intelligent, qui avait quitté le service de mon frère Joseph où il était offi- ficier supérieur, pour rentrer à celui de France comme simple capitaine. Exaspéré d'une telle injustice, et certain que je ne lui accorderais point sa démission, Jomini alla rejoindre un prince qui lui promettait un accueil plus distingué. Quelque condamnable que soit sa démarche, les circonstances atténuantes qui l'accompagnent, la rendent excusable jusqu'à un certain point. Elle est le résultat d'un sentiment naturel; celui de ne pas souffrir d'humiliation. Cet officier n'étant pas Français, le patriotisme ne pouvait pas l'enchaîner à nos drapeaux comme il y retint son aide-de-camp.

Des écrivains mal informés ont voulu rejeter sur cet événement la retraite de nos troupes derrière le Bober, en accusant Jomini d'avoir communiqué mes plans à l'ennemi. Il était incapable d'un tel procédé; d'ailleurs il ne connaissait pas mon plan, qu'on ne devait lui communiquer qu'après la

hème. Sa jonction avec les Autrichiens formait une masse de 220 mille hommes, destinée à se diriger sur Dresde par la gauche de l'Elbe. Blücher, demeuré en Silésie avec environ 100 mille hommes, inonda le territoire neutralisé, s'empara de Breslau et s'avança sur la Katzbach. Mes corps de Silésie furent obligés de lever en toute hâte leurs cantonnements, et de se replier derrière le Bober. Jusque-là j'étais demeuré dans la persuasion que les masses russes et prussiennes, formant le centre général des alliés en Silésie, s'avanceraient sur le Bober, et que les Autrichiens m'attaqueraient en flanc avec 100

---

reprise des hostilités. D'autres ont attribué l'attaque de Blücher aux renseignements qu'il lui aurait donnés : cela n'est pas moins faux; Blücher entra, dès le 12 août, sur le territoire neutralisé, et Jomini ne partit que le 14 directement pour Prague, sans avoir eu aucune communication avec le général prussien. Il a prouvé, au surplus, que, loin de compromettre Ney, il avait pris, malgré ce maréchal, toutes les précautions pour couvrir les camps, en appelant de sa propre autorité la cavalerie légère du général Beurmann à Liegnitz, pour la placer en avant de la Katzbach. Ce fait seul atteste que Jomini fut esclave de ses devoirs, et qu'en prenant ce parti désespéré il obéit plus à sa tête qu'à son cœur. Sa perte me fut sensible, car c'était un des officiers qui avaient le mieux compris mon système de guerre, et il m'avait rendu de grands services à Ulm, à Iéna, en Pologne, à Eylau, en Espagne, à la Bérésina et à Bautzen.

mille hommes. Toutes mes dispositions étaient faites pour observer d'abord avec 80 mille hommes chacune des masses ennemies, et me jeter avec un renfort de pareille force d'abord sur l'une et ensuite sur l'autre.

Plan d'opérations

J'avais poussé Poniatowski, le 17 août, sur Gabel pour m'assurer de ce qui se passait en Bohême : nous y apprîmes à la fois la marche des souverains et de la grande armée alliée sur la Bohême, et la retraite de mon armée de Silésie. Ces deux événements ne me laissaient plus de doute sur le parti que j'avais à prendre. Puisque Blücher venait au-devant de la masse de mes forces, il fallait commencer par me débarrasser d'abord de lui. On a cru que j'aurais mieux fait, nonobstant cela, de me décider à pousser sur Yung-Bunzlau pour tomber sur la grande armée des souverains. Peut-être m'y serais-je décidé, si j'en avais eu le temps; mais rien n'ayant été préparé aux armées d'Oudinot et de Macdonald pour une pareille entreprise, je crus plus sûr de frapper d'abord sur Blücher; sauf à revenir ensuite décider la grande question. D'ailleurs, les renseignements reçus annonçaient bien que les souverains s'avançaient par la Bohême; mais rien n'indiquait encore s'ils franchiraient l'Elbe, ou s'ils se placeraient à Gabel, Leypa et Reichenberg : dans cette dernière supposition, la

marche sur Prague n'eût été qu'une attaque de front.

e me porte ar Blücher ui se retire.

Résolu de me porter en Silésie, je laissai St.-Cyr à la garde de Dresde; Vandamme et Poniatowski restèrent échelonnés sur la route de Gabel; Bellune demeura à Zittau pour les soutenir : ces trois derniers corps devaient masquer mes derrières et couvrir mes communications avec l'Elbe (1). Moi-même, à la tête de 140 mille hommes, je m'avançai en Silésie. Le 21, nous passâmes le Bober. Malheureusement Blücher refusa la bataille, conformément au système arrêté à Trachenberg. Si j'avais été instruit alors de ce système, j'aurais changé le mien et n'aurais pas hésité à me porter sur Prague. Blücher se replia sur Jauer. Je ne pouvais le suivre sans compromettre le salut de Dresde, menacé par la grande armée des alliés : ce point était d'autant plus important, qu'il devait servir de pivot à toutes mes opérations, et me donner la faculté d'agir à volonté sur l'une et l'autre rive de l'Elbe.

e retourne ur l'Elbe.

Je laissai Macdonald en Silésie avec 80 mille

---

(1) Bellune, Vandamme et Poniatowski restèrent vers Zittau; Mortier et Marmont, les gardes et la cavalerie de Murat me suivirent en Silésie, où se trouvaient les corps de Ney, Lauriston et Macdonald.

hommes; et avec les 60 mille restants, je repris le chemin de Lusace. Ce contre-temps était fâcheux; car, après avoir fait 120 lieues et harassé inutilement nos meilleures troupes, nous en revenions au point d'où nous étions partis sans avoir rien avancé.

Instructions données à Macdonald.

Je fis donner à Macdonald des instructions précises qui auraient dû lui éviter le sort qu'il éprouva. Berthier reçut, à mon départ de Lœwenberg, le 23 août, l'ordre de lui écrire : « Que, « dans l'état moral de nos troupes, il n'y avait « rien de mieux à faire que de marcher à l'en- « nemi aussitôt qu'il voudrait prendre l'offen- « sive : dans ce cas, les alliés se porteraient sans « doute sur plusieurs points; et Macdonald, au « contraire, devrait réunir ses troupes sur un « seul, afin de déboucher en forces sur eux et « de reprendre sur-le-champ l'initiative. On le « prévint du projet que j'avais de déboucher de « Zittau sur Prague, dans le cas où l'ennemi ne « menacerait pas encore sérieusement le camp « retranché de Dresde; ou de déboucher par ce « camp, si l'ennemi s'y présentait avec le gros « de ses forces. On lui recommanda, dans la « supposition qu'il fût attaqué par un ennemi « supérieur, de se replier derrière la Queisse, « de tenir Gœrlitz, et de se maintenir sans cesse « en communication avec moi pour nous réunir

« au besoin. S'il était pressé et que je fusse en « pleine opération sur Prague, il se retirerait, au « pis aller, jusque dans le camp retranché de « Dresde, attendu que mon premier soin serait « de me remettre en communication avec lui. »

Jamais je n'avais pris de plus sages mesures; jamais elles ne furent plus mal comprises, plus mal exécutées.

Revenu le 24 août à mon armée, entre Gœrlitz et Zittau, j'hésitais si je déboucherais sur Prague; mais les craintes manifestées par St.-Cyr sur le sort de Dresde m'ébranlèrent : je me dirigeai sur Stolpen le 25, et je m'en applaudis bientôt, en apprenant qu'Oudinot s'était laissé battre le 23 dans un engagement partiel à Gros-Beeren, près de Berlin.

Décidé à opérer sur les communications de la grande armée alliée, je laissai Poniatowski seul à la garde des défilés de Gabel, et rassemblai mes masses entre Stolpe et Lohmen ; mais avant de rapporter les exploits auxquels je les préparais, il faut suivre un moment ce qui se passait chez l'ennemi.

Les alliés débouchent de Bohême sur Dresde.

Les souverains alliés, à la tête de leur grande armée, avaient franchi, le 21, les montagnes qui séparent la Bohême de la Saxe, et s'avançaient sur Dresde. Ce mouvement, très-bien conçu, fut fort mal exécuté. Les renseignements que j'ai

recueillis depuis (1) m'ont appris tout l'avantage que j'avais sur mes adversaires, par l'unité dans le commandement et dans les combinaisons.

Coup-d'œil sur le quartier-général des alliés.

Jamais armée n'avait eu tant de chefs. Louis XIV avait conduit la guerre avec ses ministres, ses courtisans et les envoyés de ses alliés; mais, dans le fait, Louvois et Turenne dirigeaient tout.

L'empereur Alexandre semblait le chef naturel de la nouvelle ligue; plus éloigné de la France que les autres, il paraissait le monarque le plus désintéressé. On assure que le commandement suprême lui fut en effet décerné; mais que, se défiant trop de ses forces, il le refusa modestement, et qu'il fut décidé alors qu'on le confierait à un général secondaire, dirigé par le conseil des souverains. Alexandre eut même la générosité de consentir à ce que son armée, au lieu de combattre réunie, fût dispersée parmi les troupes de ses alliés, sous les ordres de Bernadotte, de Blücher et de Schwartzenberg.

On ajoute que, stimulé plus tard par Moreau et Jomini, l'empereur de Russie offrit de se char-

(1) Un courrier portant en Angleterre les papiers de Moreau, adressés à sa femme, tomba dans nos mains. Il y avait un précis des journées qui précédèrent sa mort, et des débats avec l'état-major autrichien, dont il avait été témoin.

ger de la responsabilité qu'il avait d'abord repoussée ; mais que l'empereur d'Autriche, appréciant l'avantage que le commandement lui donnait pour rester maître des événements, s'y refusa. Il avait raison dans ses intérêts; toutefois le moyen qu'il employa pouvait devenir dangereux : il revêtit du titre de généralissime le prince de Schwartzenberg. Ce brave militaire n'était pas l'homme capable de régler et donner l'impulsion à une machine si compliquée ; en revanche il avait le caractère doux, liant, modeste, tel, en un mot, qu'il le fallait pour se laisser diriger. Ainsi le mal n'eût pas été grand, si on lui eût donné un major-général habile et deux aides-majors-généraux capables de rédiger, sous lui, de bons projets d'opérations; c'est ce qu'on oublia : le général Radetzki était un bon lieutenant-général, le jeune comte Latour un officier donnant de grandes espérances; mais ni l'un ni l'autre n'avaient l'expérience d'un pareil commandement. On leur adjoignit le général Languenau : cet officier saxon, qui me devait son avancement, et qui, à l'époque de la bataille de Lutzen, rejoignit l'armée autrichienne, n'avait jamais rien fait qui pût justifier cette confiance. Il avait plus de talent pour l'intrigue que d'habileté militaire; quelques mémoires verbeux lui valurent la faveur du prince Metternich.

Il faut bien se garder de conclure, de la bizar-rerie de ces choix, que l'armée autrichienne manquât de bons officiers, et qu'elle est mau-vaise, parce qu'elle a été souvent battue. Après vingt ans de revers, elle n'a pas toujours eu des troupes parfaites, cela est naturel; ses généraux ont perdu de leur confiance, ce qui est plus na-turel encore : cependant les unes et les autres ont déployé de la fermeté dans les revers; et je me rappelle trop l'excellente qualité des soldats de Wurmser, pour douter de ce qu'on peut faire avec une armée autrichienne bien conduite. L'é-tat-major est très-instruit dans les parties acces-soires, la topographie, la fortification, la tacti-que de détail, etc. Mais ses principes de guerre sont faux; outre cela, l'habitude du conseil au-lique, de tout diriger par lui-même et de choi-sir souvent des meneurs subalternes, a été cause de beaucoup de mal. Comment se fait-il que, dans la patrie du prince Charles, de Kray, de Laudon, de Lichtenstein, on n'ait pu trouver mieux, pour diriger les opérations, que ceux qui en furent chargés en 1813? Comment M. de Metternich ne sut-il pas découvrir l'homme ha-bile qu'il fallait m'opposer, ou du moins ceux dont il convenait d'entourer le prince de Schwar-zenberg?

Quoi qu'il en soit, ce comité aulique de cam-pagne avait la tâche importante de préparer et

d'expédier les ordres, après les avoir soumis aux souverains, dont l'entourage formait comme un conseil de révision. L'empereur Alexandre, le roi de Prusse; l'ambassadeur d'Angleterre, lord Cathcart; l'ambassadeur de Suède, Lowenhielm; le prince Wolkonsky; les généraux Moreau, Barclay, Diebitsch, Toll, Jomini, Knesebeck, discutaient les opérations projetées. Comme ils avaient à prononcer sur des plans mal préparés, il s'ensuivait d'interminables débats. Soit que Schwartzenberg voulût s'affranchir de cette tutelle, soit que le temps matériel lui manquât pour combiner les dispositions, les arrêter, les rédiger, les soumettre aux souverains et les expédier ensuite aux différents corps, il est certain qu'il les envoya souvent sans les avoir soumises à l'approbation; et on s'aperçut bientôt que ce travail essentiel, sur lequel reposait la bonne direction de l'armée, était abandonné à des hommes qui n'y entendaient rien.

Des généraux capables d'apprécier les suites funestes d'un tel état de choses réclamèrent plusieurs fois avec instance pour que la ligue se décidât à choisir un Agamemnon et lui confiât ses destinées; à défaut du monarque capable, ils proposaient de nommer l'archiduc Charles, qui avait fait ses preuves; mais des intérêts privés y mettaient obstacle. Il fallut donc que l'empereur Alexandre, à qui l'opinion générale dé-

ait ce rôle, eût assez de modération et
resse pour s'en emparer indirectement, ou
se contentât du rôle plus ingrat de média-
, sinon pour opérer le bien par lui-même,
moins pour empêcher le mal. C'était un
zo termine sujet à mille inconvénients, mais
dans les grandes occasions, devait remé-
à bien des fautes : c'est ce qui arriva pour
malheur.

a marche sur la Silésie s'était faite à portée
isil de la frontière autrichienne, toute garnie
ardes-forestiers, gardes-chasses, douaniers, etc;
n'était plus facile que d'en être instruit, et
ndant Schwartzenberg n'eut pas un agent,
un espion qui lui en rendît compte. Il des-
lit sur Marienberg et Pirna en tâtonnant,
croyant encore à Dresde, et j'en étais à
nte lieues. St.-Cyr se jeta dans cette ville,
lu de s'y défendre jusqu'à la dernière extré-
pour me donner le temps d'arriver à son
urs. Les alliés le secondèrent admirablement
a lenteur de leur marche. Dès le 21 août, ils
ent passé les montagnes, et cependant ce ne
que le 25 au soir que la droite, sous Barclay,
t devant Dresde, après avoir culbuté Clapa-
à Pirna, et laissé le comte Ostermann en
rvation vers Kœnigstein. Les Autrichiens, qui
ient amusés à une grande revue dans les

Lenteurs et fautes de Schwartzenberg devant Dresde.

plaines de Laun, et à pousser leur gauche jusqu'aux environs d'Egra, combinèrent si mal leurs mouvements, qu'ils ne purent arriver que deux jours après l'armée russo-prussienne, qui débouchait pourtant des montagnes du comté de Glatz.

Instruit à Gabel, dès le 17 août, du mouvement des alliés sur l'Elbe, je m'étais bien attendu à cette tentative contre Dresde; mais elle ne m'embarrassait nullement; car à moins qu'ils ne prissent cette ville d'emblée, j'avais plus d'avantages qu'eux pour manœuvrer sur leurs communications. Leur premier plan avait été de se porter sur Leipsick, où Bernadotte serait venu de son côté en passant l'Elbe à Dessau. S'ils eussent suivi ce projet, et que j'eusse gagné une grande bataille, leur perte était presque certaine. En réunissant à moi l'armée d'Oudinot, j'aurais eu 200 mille hommes; j'aurais passé l'Elbe à Dresde, sur leurs derrières; je me serais emparé de leurs magasins, de leur ligne d'opérations sur la Bohême : je les aurais attaqués à Leipsick dans la situation où ils sont venus m'y chercher; avec cet avantage de plus, que tous les débouchés fortifiés de l'Elbe étaient en mon pouvoir; que je tenais les issues de ce fleuve, de l'Oder et de la Bohême; en sorte que les alliés battus n'auraient eu d'asile que dans la Baltique, ou qu'ils

ussent été réduits à me passer sur le corps pour egagner l'Autriche.

Le roi de Saxe, qui s'exagérait l'inconvénient 'avoir une place forte pour capitale, avait com-iencé dès 1810 à démolir les fortifications de ı vieille ville. Pendant l'armistice, j'avais em-loyé une foule d'ouvriers pour les relever : les onts démantelés avaient été mis à l'abri d'in-ulte ; les riches faubourgs extérieurs furent ouverts d'une enceinte de 13 redoutes, dont 8 la droite et 5 à la gauche de l'Elbe. Tout cela 'était pas en état de soutenir un siége, ni même ne attaque de vive force, si la défense avait été onfiée à une simple garnison ; mais défendu ar une armée entière, c'était un poste inexpug-able.

Les alliés n'avaient que deux partis à prendre : ° déboucher par Péterswalde, Altenberg et Ma-ienbourg ; arriver sur les hauteurs de Dippodis-valde, la droite renforcée vers Gieshubel, et at-endre là que je vinsse les y chercher ; 2° se résenter vivement devant Dresde, munis de uelques milliers de fascines et d'échelles, et si e ne m'y trouvais pas avec le gros de mes orces, tenter sur les faubourgs et la vieille ille ce que Bernadotte et Soult avaient fait à ubeck : on pouvait être repoussé et perdre uelques milliers d'hommes ; mais le résultat

de la campagne dépendant du succès de cette opération, elle valait bien la peine qu'on la tentât. Dès que ma présence à Dresde annoncerait celle du gros de mes forces, la question changeant de face, alors les alliés devaient s'en tenir à la position imposante entre Gieshubel et Dippodiswalde. Elle eût été pour moi ce que fut celle de Taroutina en 1812: placés sur ma ligne d'opérations, ils l'eussent sans cesse inondée de partisans, et il m'eût fallu une bataille décisive pour me débarrasser d'un voisinage si incommode. Vaincus, les alliés s'échappaient derrière l'Éger; vainqueurs, ils me ramenaient battu dans Dresde, où mon sort n'eût pas été rassurant. Il eût fallu en venir au parti que je pris au mois d'octobre, celui de filer sur Leipsick. Par la même insouciance qui avait empêché les Autrichiens de savoir, le 21 août, que je me trouvais sur la Katzbach, ils ignoraient également, le 25, que j'étais de retour à Stolpen; il y avait même peu d'heures qu'on venait d'apprendre par les dépêches de Blücher que je le pressais vivement vers Goldberg. Comment croire le lendemain que je fusse déja sur l'Elbe avec les mêmes troupes!

Les souverains, assemblés le 25 à 10 heures du matin, sur les hauteurs de Rœkniz devant Dresde, avaient à prononcer sur ce qu'ils allaient faire de leurs masses, d'après les rapports qui leur

étaient parvenus. Deux divisions de St.-Cyr se trouvaient en avant de la ville, déployées entre le Gros-Garten et le chemin de Dippodiswalde, adossées au camp retranché. Un général russe proposa de les attaquer : il citait, pour appuyer cet avis, ce que nous avions fait à Blücher, à Lubeck. Un coup de main vigoureux pouvait décider de toute la campagne, en les rendant maîtres de ma base d'opérations (1).

Tous les alliés qui avaient passé à Dresde quelques mois auparavant, savaient bien que la vieille ville était en partie démantelée; je n'avais pu l'entourer dès lors que d'ouvrages de campagne. D'après l'opinion où l'on était que je me trouvais en Silésie, il n'y avait pas à hésiter, il fallait risquer l'attaque, ou prendre le champ de bataille entre Gieshubel et Dippodiswalde. On se décida pour le premier parti : l'essai n'en coûtait rien, et jamais aucun ne fut motivé par un plus puissant intérêt; mais Schwartzenberg voulut attendre ses Autrichiens qu'il amenait de Marienberg par des chemins horribles, au lieu de leur faire suivre tout simplement la chaussée ou

(1) Ces renseignements, contenus dans les notes du général Moreau, sont confirmés par une brochure du général Jomini, publiée en 1816, et par le journal du colonel D..., qui tomba dans nos mains à la retraite de Bray, en 1814.

du moins le chemin direct de Sayda à Dresde. Il remit donc l'attaque au 26 août à 4 heures du soir. C'était une grande faute, parce que, pour un coup de main contre trois divisions, les 100 mille Russes et Prussiens de Barclay étaient bien suffisants : le nombre n'était pour rien, mais le temps pour tout; ce n'est pas devant moi qu'on perd trente heures impunément.

Singulières dispositions d'attaque.

A cette bévue on en joignit une plus grande, ce fut la manière dont l'ordre d'attaque était rédigé et développé. La disposition préparée par Schwartzenberg est tombée entre nos mains parmi les nombreux équipages qu'il nous abandonna. C'était un chef-d'œuvre dans son genre: elle portait, *qu'on essaierait une reconnaissance générale sur la place de Dresde;* que l'armée s'avancerait en cinq colonnes qui chercheraient à enlever les ouvrages et à pénétrer dans la ville... On ne conçoit rien à une pareille incohérence. Ou l'on voulait reconnaître, ou bien il s'agissait de livrer l'assaut : dans le premier cas, comment ose-t-on mettre 180 mille hommes en masse sur le pourtour d'une place, et les faire mitrailler pour une simple reconnaissance, quand c'est une attaque de vive force que l'on veut? pourquoi ne pas leur prescrire, au contraire, toutes les précautions et préparatifs nécessaires pour une pareille tentative? On a beaucoup crié contre

Mack, il n'a jamais rien imaginé de pareil.

Comme on l'a vu plus haut, j'étais revenu le 25 à Stolpen par une marche forcée remarquable. Mon projet fut d'abord de déboucher avec 100 mille hommes par Kœnigstein et Pirna sur les derrières de l'ennemi; j'en informai le duc de Bassano à Dresde par la lettre suivante, que je lui adressai de Gœrlitz le 24 août.

Premier projet pour couper les alliés par Kœnigstein.

« Mon intention est de me porter à Stolpen. « Mon armée y sera réunie demain; j'y passerai « le 26 à faire des préparatifs et à rallier mes « colonnes. Le 26 dans la nuit, je ferai filer mes « colonnes par Kœnigstein; et à la pointe du jour, « le 27, je m'établirai dans le camp de Pirna avec « 100 mille hommes. J'opérerai de manière qu'à « 7 heures du matin l'attaque sur Hollendorf « commence, et que j'en sois maître à midi. Je « me mettrai alors à cheval sur cette communi- « cation. Je m'emparerai de Pirna; j'aurai des « pontons prêts pour jeter, si cela est nécessaire, « deux ponts à Pirna. Ou l'ennemi a pris pour « ligne d'opération la route de Peterswalde à « Dresde, et alors je me trouverai sur ses der- « rières avec toute mon armée réunie contre lui, « qui ne peut rallier la sienne en moins de qua- « tre à cinq jours : ou bien il a pris sa ligne « d'opération par la route de Komotaw; dans

« ce cas, Dresde se trouvera dégagé ; je me trou-
« verai en Bohême plus près de Prague que l'en-
« nemi, et j'y marcherai.

« Le maréchal St.-Cyr suivra l'ennemi aussitôt
« qu'il paraîtra déconcerté.

« Je masquerai mon mouvement en couvrant
« la rive de l'Elbe avec 30 mille hommes de ca-
« valerie et de l'artillerie légère, de sorte que l'en-
« nemi, voyant toute la rivière bordée, croie mon
« armée autour de Dresde : voilà mon projet. Il
« peut d'ailleurs être modifié par les opérations
« de l'ennemi. Je suppose que quand j'entre-
« prendrai mon attaque, Dresde ne sera pas as-
« sailli de manière à pouvoir être pris en vingt-
« quatre heures.

« Quant au roi de Saxe, vous pouvez lui faire
« part à lui seul de mes projets, et lui dire que
« si l'ennemi pressait Dresde, il n'y aurait pas
« d'inconvénient à ce qu'il prît une maison de
« campagne sur la rive droite. Donnez des nou-
« velles très-vagues à Paris, en faisant compren-
« dre qu'on apprendra à la fois ma victoire sur
« l'armée de Silésie, la prise de Berlin, et des
« événements plus importants encore. Écrivez à
« Erfurth, à Munich, à Wurtzbourg, en chiffres.
« Mes ministres instruiront les généraux et les
« souverains. Celui de Wurtzbourg en fera part

au duc de Castiglione. Écrivez au général Margaron que, s'il est pressé à Leipsick, il doit se retirer sur Torgau.

« Voyez le directeur de l'estafette, pour qu'elle passe par Leipsick et Torgau.

« Si le maréchal St.-Cyr a assez de monde pour défendre Dresde, et qu'il ne soit pas pressé, il faut qu'il envoie au-devant du général Vandamme, pour que celui-ci prenne position avec ses divisions à Neustadt, vu que tout mouvement rétrograde serait désavantageux. »

La réussite de cette entreprise m'eût procuré l'immenses résultats. J'aurais coupé la ligne de etraite des alliés, et en cas d'échec, je me serais éfugié sous le fort de Kœnigstein et le camp le Pirna, où j'aurais repassé l'Elbe en sûreté: 'étaient des têtes de pont aussi vastes qu'avantaeuses. Mais les rapports que je reçus de St.-Cyr, ne faisant craindre une tentative audacieuse ur Dresde, et la renommée portant le nombre les ennemis à 200 mille hommes, j'envoyai mon officier d'ordonnance Gourgaud reconnaître la osition de St-Cyr; il revint en toute hâte, et n'assura que la ville serait enlevée si les alliés 'attaquaient vigoureusement. Dès lors je jugeai que cette manœuvre serait trop aventureuse, et e préférai me porter directement à Dresde pour léboucher de là, me bornant à pousser Van-

damme sur cette chaussée décisive de Peterswalde. Par l'événement, je n'ai pas eu à me repentir de cette résolution ; mais Dieu sait ce qui serait arrivé si j'avais exécuté de point en point la disposition que j'avais dictée à Stolpen le 25. Je pouvais attirer Poniatowski à moi, et porter 130 mille hommes sur l'unique communication des alliés. Mes troupes étaient jeunes et non aguerries, j'avais peu de vieille cavalerie. Les alliés, au contraire, étaient plus nombreux, mieux organisés, et comptaient au moins 40 mille cavaliers éprouvés (1). Outre cela, le temps me manquait pour rallier les armées de Macdonald et d'Oudinot, dont j'aurais été séparé si j'avais été battu ; enfin, le dernier de ces maréchaux venait d'essuyer à Gros-Beeren un échec peu important en lui-même, mais qui au début d'une campagne influait beaucoup sur le moral de son armée et sur celui des ennemis. Tous ces motifs m'ébranlèrent, et je me rendis à Dresde le 26 août au matin.

[A]ttaque du [2]6 au soir.

Je croyais qu'à la vue de mes colonnes, qui descendaient l'Elbe et canonnaient la droite de

(1) Voyez le tableau. La grande armée de Bohême avait 286 escadrons, sans les Cosaques ; et ce fut faute de cavalerie, à la gauche, que les alliés perdirent la bataille de Dresde, le 27.

Wittgenstein, les alliés renonceraient à leur projet sur la ville. La tête de mes colonnes y entra sur les 2 heures. A mon grand étonnement, à 4 heures précises 120 mille hommes s'élancèrent sur les ouvrages; j'ai appris depuis que c'était par un malentendu inconcevable. L'empereur Alexandre, instruit enfin de mon retour par le bruit du canon, avait témoigné hautement qu'il serait ridicule de donner suite au projet d'attaque : chacun était d'accord sur ce point. Schwartzenberg en convint lui-même, et partit pour le faire révoquer. Il était une heure, on avait plus de temps qu'il n'en fallait; néanmoins on n'expédia pas le contre-ordre. Cet oubli peut donner la mesure de la manière dont les affaires se traitaient à l'état-major autrichien. Il n'était pas nécessaire de rédiger une nouvelle disposition pour contremander l'attaque, un ordre verbal à quelques officiers suffisait. Il ne fut pas donné : le prince généralissime en partage la responsabilité avec ceux qu'on lui avait donnés pour instruments ; car on ne peut admettre que ce fût un oubli, mais plutôt les objections de Radetski ou de Languenau qui empêchèrent de l'expédier.

Les colonnes ennemies se jetèrent donc sur les ouvrages avec beaucoup d'impétuosité; celles de Colloredo et de Lichtenstein pénétrèrent jus-

qu'à la ville. Les Russes et les Prussiens se logèrent dans le Gros-Garten et à Strieseu; à la gauche, Bianchi s'empara de Lobeda et des maisons touchant à la porte de Freyberg; Giulay et Metzko poussèrent jusque vers Friedrichstadt. St.-Cyr avait eu soin de faire rentrer ses divisions, déployées le 25; en sorte que les colonnes d'attaque étaient prêtes à déboucher aussitôt que le feu des retranchements aurait ébranlé l'ennemi : partout il fut repoussé. Ney déboucha à la tête de deux divisions de jeune garde et refoula la gauche des Autrichiens sur Lobela; les deux autres divisions sortirent par la porte de Pinar et repoussèrent Kleist; St.-Cyr, au centre, ramena Chasteller et Colloredo.

Dans la nuit, je fus rejoint par le reste des troupes revenues de Silésie. Je me trouvais ainsi à la tête de 110 mille hommes, indépendamment du corps de Vandamme; mais les alliés en avaient 180 mille, outre ce qui était opposé à ce dernier. Cependant je n'hésitai pas à les attaquer; il ne me fallait pas moins qu'une victoire complète pour dégager mes communications.

Bataille du 27 août.

Le 27 au matin, nous débouchâmes de Dresde, tandis que Vandamme prenait l'ennemi à revers par Kœnigstein. L'armée ennemie, rangée en demi-cercle devant la ville, appuyait sa droite en amont de Dresde, son centre sur les hauteurs de Rœkniz;

mais sa gauche était en l'air, au-delà du défilé de Tharandt, qu'elle n'aurait pas dû dépasser. Klénau arrivait par Freyberg à la tête de 25 mille hommes à une marche en arrière, et devait rejoindre dans la soirée. Sous prétexte de faciliter sa jonction, Schwartzenberg s'obstina, contre tous les avis, à porter trois divisions autrichiennes au-delà de ce précipice. C'était les exposer sans nécessité. Il est vrai que c'était ma ligne directe de retraite, et qu'il était avantageux de s'en saisir; mais Klénau y était déja établi, et il suffisait qu'il y demeurât à une certaine distance; il était même plus convenable de le laisser à Freyberg que de l'attirer à Dresde, puisqu'il était, dans le premier de ces points, de deux marches plus près de ma base d'opération, et plus en mesure de me prévenir de vitesse, si je me décidais à regagner la Saale.

Il me convenait doublement de profiter de cette faute, puisqu'en accablant ces divisions isolées, je frappais à coup sûr et rouvrais ma communication. Je lançai sur elles le roi de Naples, avec la cavalerie de Latour-Maubourg et le corps de Bellune. Un combat très-chaud s'engagea entre Lobela et Corbitz. Le temps était affreux; des torrents de pluie tombaient depuis le milieu de la nuit. Le peu de cavalerie autrichienne ne put resister aux masses de nos cui-

rassiers; l'infanterie, trempée et hors d'état d'exécuter un feu de mousqueterie, fut enfoncée sur son centre vers Corbitz. Giulay ayant été refoulé dans le gouffre de Tharandt vers Potschapel, Murat se rabattit contre les trois brigades de l'extrême gauche, sous les ordres de Metzko, qui, isolées, débordées et culbutées, mirent bas les armes, après d'inutiles efforts pour se dégager. Plus de 10 mille prisonniers furent le fruit de ce brillant fait d'armes.

Dans le même temps, la gauche de Bellune s'établissait dans le village de Plauen, qui forme la clef du défilé de Tharandt, et seul point par lequel il eût été possible de secourir immédiatement ces divisions compromises.

Marmont et St.-Cyr, adossés au camp retranché, se bornèrent à canonner l'ennemi et à soutenir quelques charges des Autrichiens et des Prussiens : le dernier se logea dans le Gros-Garten et s'appuya au village de Strehlen, que Kleist avait d'abord évacué par ordre, et qu'il avait ensuite inutilement voulu reprendre. Les masses énormes que les alliés avaient rassemblées à leur centre, sur les hauteurs de Rœkniz, ne permettaient pas de rien entreprendre sur ce point; je me contentai de les faire canonner par l'artillerie de la garde et celle du duc de Raguse. Ce fut ici que Moreau eut les deux jambes em-

portées par un boulet français. Ce général, que mes ennemis avaient cru capable de balancer ma fortune, était revenu d'Amérique pour entrer au service de Russie. Il s'aperçut bientôt de sa faute : les Autrichiens, jaloux, ne lui laissèrent aucune part au commandement, et il n'obtint au quartier-général des souverains que l'influence négative d'un censeur en sous-ordre. Il mourut le surlendemain à Laun, digne peut-être d'un meilleur sort.

A notre gauche, Ney, ayant réuni les quatre divisions de la jeune garde entre le Gros-Garten et l'Elbe, déboucha vivement de Grüna contre Wittgenstein. Il lui fut d'autant plus facile de pousser jusqu'à Reick, que les alliés avaient pris, dans la nuit, la résolution de se concentrer sur les hauteurs de Leubnitz, en abandonnant la vallée de l'Elbe pour tomber sur notre flanc, si nous osions nous y engager. Le général russe de Roth n'en défendit pas moins avec beaucoup de gloire les villages de Seidnitz et Gros-Dobritz, et regagna en ordre la droite de Wittgenstein, derrière Reick.

Cependant Kleist, Miloradowitsch, les réserves du grand-duc Constantin, Colloredo, les réserves du prince de Hesse-Hombourg, n'avaient, pour ainsi dire, pas donné. La moitié de ces masses, accumulées au centre, pouvait changer de

Mouvemen décisif ma qué par l alliés.

front, se jeter par Strehlen sur Ney, qui, étendant trop sa gauche, se présentait, pour ainsi dire, parallèlement à l'Elbe, et pouvait y être culbuté. Le conseil en fut donné; l'empereur Alexandre l'approuva, et on vit en effet les masses de Kleist et de Miloradowitsch se disposer à ce coup décisif. Mais on attendait pour cela le signal de Barclay, qui devait descendre de Leubnitz avec les corps de Gortschakof et les réserves: Barclay, ne sachant pas apprécier la manœuvre, ne descendit point; les autres attendirent vainement le signal, et les choses en restèrent là. Ce mouvement, exécuté avec vigueur et ensemble, aurait pu balancer la défaite de Giulay à la gauche.

Les Autrichiens ne purent s'en prendre qu'à leurs chefs du sanglant affront qu'essuyèrent leurs armes. Non contents de recommander à leur gauche de tenir tout l'espace entre Plauen et Priesnitz jusqu'à l'Elbe, ce qui était absurde, ils n'y attachèrent qu'une division de cavalerie; tandis que les réserves du prince de Hesse-Hombourg, entassées en grosses masses au centre, y éprouvèrent inutilement par le feu de notre artillerie autant de pertes que si elles eussent été engagées. C'était assez de 20 mille chevaux russes et prussiens sur un terrain peu favorable aux manœuvres de la cavalerie, à cause de la place de Dresde. Si les trois divisions de

cuirassiers autrichiens eussent été portées à cette aile, la bataille eût été décisive et leur infanterie sauvée.

Il était cinq heures, l'obscurité commençait à étendre ses voiles; la pluie redoublait; les troupes des deux partis en étaient abîmées. Les alliés, instruits à la fois du désastre de leur gauche et du passage de Vandamme à Kœnigstein, en furent ébranlés. La majorité des avis penchait à la retraite; l'empereur de Russie s'en souciait peu, et le roi de Prusse n'en voulait point entendre parler; mais les Autrichiens déclarèrent qu'ils n'avaient amené avec eux qu'un demi-approvisionnement d'artillerie, qu'ils n'avaient plus que quelques coups à tirer; que les parcs de vivres, encombrés dans les chemins étroits des montagnes, n'avaient pu suivre; en un mot, qu'il fallait regagner la Bohême, pour empêcher la dissolution de l'armée. Malgré l'opposition constante du roi de Prusse, on se décida enfin à la retraite: deux généraux, chargés d'en rédiger l'ordre, revinrent bientôt avec une disposition burlesque qui prescrivait la retraite jusque derrière l'Éger, en cinq colonnes; chacune d'elles avait son itinéraire tracé pour plusieurs jours, comme une feuille de route par étapes qu'on exécute en pleine paix, sans qu'on s'inquiétât de ce qui arriverait aux autres colonnes.

Les alliés décident la retrait

De telles combinaisons remuèrent la bile des censeurs éclairés ; mais le temps pressait : si l'on voulait se retirer de nuit, il n'y avait pas une minute à perdre. On consentit à tout par lassitude et dégoût plus que par conviction. Ce qui achève de peindre cette disposition, c'est que ses auteurs craignirent de faire prendre à l'aile droite la bonne chaussée de Pirna, parce que Vandamme s'y trouvait avec 25 mille hommes : c'était une absurdité ; car il n'y avait pas de rivière, pas d'obstacle notable à franchir : Barclay, Kleist et les réserves russes auraient pu suivre cette chaussée sans grand inconvénient. Vandamme, pressé entre eux et le corps d'Ostermann, eût été heureux lui-même de se sauver. On dirigea Barclay et Kleist par Dohna sur Gieshubel ; Klénau, par Freyberg et Marienberg ; les Autrichiens, par Altenberg et Zinnwald. Cet ordre mal conçu fut encore aggravé par Barclay, qui, craignant de trouver le passage barré à Peterswalde ou à Dohna, aima mieux se rejeter avec les Russes sur la route de Dippodiswalde et d'Altenberg, où l'encombrement avec les Autrichiens devint affreux (1).

---

(1) La faute en fut, dit-on, à l'officier qui expédia l'ordre en russe à Barclay, et qui le dirigea sur Altenberg, au lieu de Peterswalde : j'ignore ce qui en est.

Cette résolution fut d'autant plus déplacée, e le comte Ostermann, livré à lui-même, réus- à s'ouvrir un passage, et que le maréchal l'au- t pu bien aisément avec 50 mille hommes de is.

L'ennemi perdit beaucoup d'artillerie et 30 le hommes hors de combat, en y comprenant mille Autrichiens de l'aile gauche, qui mirent les armes. La poursuite ne nous procura pas ins de trophées; nous ramassâmes dans les ilés 200 pièces ou caissons d'artillerie, et un lier de fourgons ou charrettes d'équipages, re une multitude de traîneurs et de blessés. Cette victoire est une des plus glorieuses que e remportées. Nous étions un contre deux, cependant la victoire ne fut pas un instant ncelante aux points où je frappai. C'est la le bataille où j'aie opéré sur mes deux ailes; la ition de Dresde au centre me permettait de le e sans craindre de le dégarnir. Cette circon- nce était d'autant plus heureuse pour moi, e les communications des alliés, c'est-à-dire deux seules chaussées existantes, se trou- ent aussi sur les ailes, et qu'en m'en empa- t, je les forçais à rentrer en désordre dans les ilés.

Le jour même où je remportais ces succès portants, Vandamme, franchissant l'Elbe à

Opérations de Vandamme sur

es derrières le l'ennemi vers Kœnigstein.

Kœnigstein avec 30 mille hommes, avait fait plier le comte Ostermann, qui masquait ce fort avec la division des vieilles gardes russes et le corps du prince Eugène de Wurtemberg : soit qu'il en eût d'abord l'instruction, soit qu'il fût gagné par sa droite, Ostermann se replia vers Pirna. Le 28 août, par suite du mouvement rétrograde des alliés, il fut forcé de reprendre le chemins de Péterswalde. Vandamme, l'ayant déja débordé, coupait la route en premier lieu vers Gieshubel, puis à Hœllendorf. Le général russse fut contraint de percer: nos jeunes soldats, obligés de défendre une ligne trop considérable, ne purent résister aux vétérans de la vieille garde, et furent enfoncés. Ostermann bivouaqua à Péterswalde, où il rallia ses forces, et, le lendemain, il défendit le terrain pied à pied jusqu'à Culm avec une fermeté exemplaire : une de ses brigades coupée parvint même à le rejoindre. J'avais prévu tout le parti que je pouvais tirer de cette position de Vandamme, si j'étais victorieux devant Dresde. Il avait reçu un premier ordre de descendre des montagnes et de pousser vivement sur Tœplitz, avec la promesse d'être soutenu. Si ce mouvement avait réussi, c'en était fait de la majeure partie des alliés, encore engagés en retraite dans les défilés d'Altenberg. La fortune en décida autrement.

:rmann et ses troupes, également pénétrés portance du point de Tœplitz, se battirent août avec une intrépidité au-dessus de oge, et réussirent à se maintenir derrière malgré les efforts réitérés des nôtres. Vers, ils commencèrent à recevoir des renforts tablirent la balance des forces respectives : nd-duc Constantin y porta une partie des es russes.

Bonne contenance des Russes.

te première contrariété fut suivie d'une stance bien plus déplorable, qui causa la de Vandamme. A peine la victoire se fut-:clarée pour nous dans les plaines de Col-t de Dresde, que j'avisai au moyen d'en :r. Le roi de Naples et Bellune suivirent mi sur Sayda; Raguse avait pris le chemin uberg; St.-Cyr déboucha sur Dohna, Maxen :benau; Mortier, avec la jeune garde, chaussée de Pirna; et je m'acheminai le matin vers cette ville, où mon quartier-l avait été marqué. Je devais en partir le ır suivre Vandamme : la fatalité, qui sem-'attacher à toutes mes entreprises, ne per-ıs que j'achevasse ce mouvement.

Désastre de Vandamme à Culm.

›osé à une pluie battante durant quinze ; dans la journée du 27, je fus saisi le len-n, dans ma marche sur Pirna, d'un vio-ccès de fièvre, qui me décida à revenir

brusquement sur mes pas à Dresde. J'avais le projet d'aller joindre l'armée d'Oudinot avec 50 mille hommes, et de m'emparer de Berlin; ce motif me fit renoncer au mouvement sur la Bohême. J'eus d'abord lieu de m'en applaudir; car, en revenant à Dresde, j'appris la sanglante défaite que Macdonald venait d'essuyer sur la Katzbach. Les renforts destinés à soutenir Vandamme furent donc arrêtés à Pirna; il est constant qu'il n'en fut pas informé. Berthier ne prit sans doute pas les précautions nécessaires à cet effet. Cet événement ne m'a jamais été expliqué (1).

---

(1) Il existe entre cette version et celle de M. Fain une contradiction manifeste. M. Fain accuse Vandamme d'être descendu dès montagnes sans ordre; il est positif que ce général reçut celui de pousser sur Tœplitz. M. Fain attribue la destruction de Vandamme à une migraine nerveuse causée par un refroidissement qui fit rebrousser Napoléon de Pirna à Dresde; il affirme qu'à la nouvelle de ce désastre, Berthier fut interpellé pour savoir en vertu de quel ordre Vandamme s'était enfourné : le major-général nia, dit-on, de l'avoir donné. Cependant il est manifeste que Vandamme le reçut, et qu'il lui fut confirmé dans la nuit du 29. Que doit-on en conclure ? que peut-être on avait prescrit à Vandamme de marcher sur Tœplitz, dans la supposition du premier projet de déboucher avec toute l'armée par Pirna, et qu'on aurait oublié de lui en envoyer un contre-eordre. Il régnera toujours beaucoup d'incertitude sur cette affaire. Nous avons retrouvé, dans les registres de correspondance, une

Les alliés, descendus avec 100 mille hommes ans la vallée, ne pouvaient manquer d'accabler 'andamme, s'il y restait : soit qu'il fût soutenu, oit qu'il fût livré à lui-même, il y allait de leur alut de le repousser; ils dirigèrent sur lui des orces immenses dès le 30 au matin.

---

ttre de Napoléon à Berthier écrite devant Dresde le 28, rsque la retraite de l'ennemi était prononcée. Il lui ordonne d'écrire à Marmont et à St.-Cyr de poursuivre les liés sur Altenberg et Dohna : Trévise doit marcher sur la aussée de Pirna. Berthier doit informer Vandamme de s circonstances et de la victoire de Dresde. Aussitôt que lui-ci aura fait sa jonction avec St.-Cyr, son corps prendra ossession de Gieshubel et de Hollendorf. Napoléon annonce u'il va se rendre en personne sur le même point. Le 29, l revient à Dresde, mais il ordonne également que Murat uive sur Marienberg, Marmont et St.-Cyr sur Maxen, Altenberg et dans toutes les directions que l'ennémi aura prises : il ne parle pas de Vandamme. Sans doute Berthier ne l'oublia pas. D'un autre côté, il paraît constant que Vandamme reçut encore, dans la nuit du 29, l'ordre de Berthier de pousser sur Tœplitz : ce fut un colonel d'état-major suisse qui le lui apporta. Instruit du premier combat livré le 28 et le 29 contre Ostermann, Napoléon expédia l'ordre à Trévise, le 30, de soutenir Vandamme avec trois divisions de la jeune garde; mais il n'était déja plus temps.

L'avenir éclaircira peut-être ce mystère. Quoi qu'il en soit, il est quatre faits incontestables : 1° c'est que Vandamme reçut bien l'ordre; 2° c'est que le mouvement sur Tœplitz était fort habile, et qu'il eût mis les alliés à deux doigts de

Un homme moins audacieux n'eût pas attendu l'attaque, et se fût replié dans la nuit ou au point du jour; mais, comptant sur mon arrivée, il voulut se maintenir. Débordé à droite et à gauche, assailli de front, il songea d'autant moins à la retraite, qu'on lui annonça enfin une colonne débouchant sur la montagne, vers Hollendorf. La joie que cette nouvelle lui causa fut de courte durée; il reconnut bientôt que cette colonne, au lieu d'être une des miennes, était le corps prussien de Kleist, à qui l'empereur Alexandre avait ordonné de descendre sur le flanc des Français vers Kraupen, et qui avait pris avec raison la grande route, plus commode que le

---

leur perte, si l'armée l'eût soutenu; 3° c'est que Vandamme ne reçut point contre-ordre, et ne fut point averti que l'armée ne le soutenait plus; 4° enfin, c'est que le retour de Napoléon à Dresde dans des circonstances pareilles, est encore une énigme inexplicable. Qu'un violent malaise causé à l'empereur par la pluie battante qui avait duré toute la journée l'ait privé de son ardeur ordinaire, cela se conçoit; mais qu'il ait fait oublier un mouvement décisif et déjà commencé, cela ne saurait s'expliquer. La chose ne serait pas même justifiée par le projet de se porter sur Berlin, car rien ne devait distraire Napoléon de l'intérêt majeur qu'il avait à pousser vivement l'armée principale qui était entamée et ébranlée.

(*Éditeurs.*)

ntier de ce vieux château, alors encombré équipages. La cavalerie de Vandamme, conıite par Corbineau, se précipita sur les preières troupes de Kleist, et leur passa sur le ɪrps : 12 mille hommes d'infanterie eurent le ɔnheur de les suivre et de regagner l'armée travers les bois. Tout le reste, et Vandamme ıi-même, enveloppé, combattit en désespéré : fut pris les armes à la main. Ce combat nous oûta au moins 15 mille hommes et 60 pièces e canon.

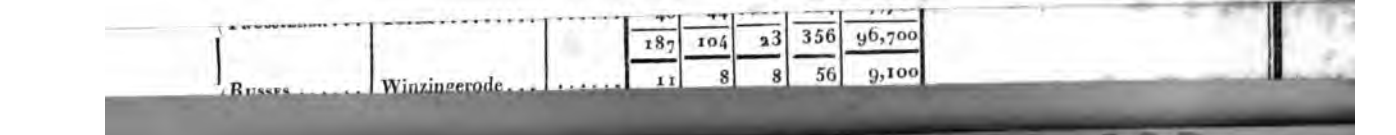
Cette défaite si imprévue était un double malıeur, car on pouvait l'imputer à un oubli maıifeste des principes de la guerre. Ces principes exigeant qu'on poursuive à outrance une armée battue et déja fortement entamée, j'aurais dû sans doute continuer à pousser vigoureusement l'armée des souverains. De là dépendait tout le succès de la guerre; le reste n'était qu'accessoire : c'était là aussi où le désordre avait le plus de résultats, vu le grand nombre de chefs qui commandaient. Si j'avais quitté Pirna pour aller secourir Macdonald, cette résolution, motivée du moins sur la nécessité de sauver son armée, serait excusable; mais je ne connaissais pas alors sa défaite, et mon retour à Dresde n'ayant d'autre objet que de me préparer à marcher sur Berlin, est sans contredit une des fautes les plus

graves qui me soient échappées. Sans doute le suites n'en eussent pas été aussi sérieuses, s Berthier avait arrêté Vandamme. Au reste, bie que cet accident fût indépendant de ma volonté je n'en conserve pas moins le regret d'avoir né gligé de profiter de ma victoire, puisque, indé pendamment des fruits dont cette négligenc nous priva, elle devint la première cause de l défaite de mon lieutenant.

Oudinot est défait à Gross-Beeren.

Cet échec était d'autant plus fâcheux, qu'i relevait le moral de la grande armée alliée, au moment où nos affaires allaient si mal en Silésie et dans le Brandebourg.

J'ai dit qu'Oudinot s'était laissé battre à Gross-Beeren; ce maréchal, qui commandait environ 65 mille hommes, avait reçu l'ordre de prendre l'initiative sur Bernadotte, de chercher à le battre, et à s'emparer de Berlin. Pour le seconder dans cette entreprise, le général Gérard avait organisé un corps volant des meilleures troupes des garnisons de Magdebourg et de Wittemberg. Il devait déboucher de la première de ces places avec 6 mille hommes sous le général Lanusse, pour donner la main à la division Dombrowsky, sortie de Wittemberg, et inquiéter de concert avec lui le flanc droit des alliés. Davoust, de son côté, avait reçu l'ordre de remonter l'Elbe et le Havel. Cette réunion de 100 mille hommes aux environs de Ber-



			187	104	23	356	96,700
Russes	Winzingerode		11	8	8	56	9,100

ait nous assurer d'immenses résultats,
le rapport politique que sous le rapport

posais que le prince royal de Suède
ait au plus à 80 mille hommes, en y
nt les corps de Walmoden opposé à
vers Hambourg, et le corps léger prus-
bservait Magdebourg. Il ne devait donc
près mes calculs, qu'environ 50 mille
nts au prince royal de Suède; or Ou-
périeur en nombre, n'avait qu'une ba-
gner pour accomplir sa tâche. Malheu-
t l'ennemi se trouva beaucoup plus fort
ne le pensions(1). Oudinot, déduction
uelques détachements de flanqueurs ou
, s'avança avec 60 mille hommes sur
t Berlin. Le prince royal de Suède, après
mine de manœuvrer contre son flanc
rit position à Ruhlsdorf avec 90 mille
dont 20 mille de belle cavalerie, sans
les corps légers du général Hirschfeld

---

léon était tellement dans l'erreur sur la situation
lu Nord, qu'il avait même ordonné à Oudinot,
her d'abord qu'avec le 12e corps sur Baruth,
4e et 7e en intermédiaire pour se rapprocher
lui. Il croyait les masses ennemies en Silésie.

vers Brandebourg, et celui de Wobeser près de Baruth. La gauche de l'armée, sous Tauenzien, appuyait au lac de Rangsdorf; le centre, sous Bulow, tenait la chaussée de Berlin; les Russes et les Suédois étaient à la droite.

Oudinot passa, le 22 août, le défilé de Thyrow, après un combat assez vif contre l'avant-garde de Bulow. Le 23, notre armée s'avança en trois colonnes : Bertrand et le 4e corps, à droite sur Johnsdorf; Reynier, avec les Saxons, au centre par la grande route; Oudinot et le 12e corps, par le chemin de Trebbin sur Ahrensdorf.

Il serait difficile d'affirmer ce que voulait le maréchal, en engageant ainsi ses forces dans un terrain coupé de bois et de marais, où aucun chemin transversal ne lui permettait de réunir ses colonnes, et en marchant lui-même à la queue de sa gauche. Rien n'était disposé pour une bataille, à laquelle sans doute Oudinot ne s'attendait point. Bertrand rencontra le premier, à six heures du matin, près de Blankenfelde, le corps de Tauenzien, qui défendit très-bien le débouché des bois, à la faveur de ce village. Le combat fut opiniâtre et sans résultat.

Il était déja terminé, lorsqu'au centre, Reynier donna, à trois heures du soir, vers Gros-Beeren, sur l'avant-garde de Bulow, qu'il en dé-

logea. Il se disposait à y établir ses bivouacs, bien éloigné de croire à la possibilité d'une attaque, quand Bulow fondit sur lui, à la tête de 35 mille Prussiens avec 100 pièces de canon. Malgré tout ce que les Saxons et la division Durutte purent faire, force fut de céder le terrain à une telle supériorité; et ils se retirèrent à la faveur des bois, après avoir eu 3 mille hommes hors de combat.

Au bruit du canon, les généraux Guilleminot et Fournier, qui formaient la tête de colonne du 12e corps, se dirigèrent en toute hâte vers Neu-Beeren; ils arrivèrent à la nuit tombante pour protéger la retraite, mais trop tard pour rétablir le combat. La cavalerie du général Fournier, en se déployant à gauche de ce hameau, fut chargée en flanc par l'ennemi qu'on apercevait à peine. Une partie de nos escadrons, poussant devant eux des pelotons prussiens, coururent dans la plaine jusqu'à la vue d'Hennersdorf, où l'ennemi les suivit et les ramena bientôt plus vite qu'ils n'étaient venus; ils furent très-heureux de s'en tirer sans échec.

Oudinot, arrivé à Wittskof, y apprit la défaite de son centre et ordonna la retraite sur Wittemberg. Bernadotte, qui n'avait guère pris plus de part que lui à cette échauffourée, commit la faute de le laisser aller paisiblement, quoique sa su-

périorité et sa formidable cavalerie lui donnassent l'espoir fondé de l'entamer sérieusement dans sa retraite.

La premiere conséquence fâcheuse de cet échec fut la perte de la division Gérard, sortie de Magdebourg, et qui, s'avançant seule au milieu d'une armée de 100 mille hommes, devait y trouver une défaite certaine. Le général Hirschfeld, détaché par les Prussiens, l'attaqua de concert avec les Cosaques de Czernischef en avant de Belzig, et la força à rentrer dans Magdebourg avec perte de 1200 prisonniers, trop heureuse de ne pas tomber tout entière au pouvoir de l'ennemi. Gérard lui-même fut grièvement blessé.

Bien que ces deux échecs fussent désagréables, ils n'avaient rien d'alarmant en eux-mêmes; le résultat le plus funeste qu'ils auraient eu, était d'exciter le courage des milices prussiennes nouvellement levées. Mais aux fautes commises dans la journée, Oudinot avait ajouté celle de se replier sur Wittemberg, ce qui l'éloignait de la direction de Luckau et de Bautzen, la seule convenable pour agir de concert avec moi. J'envoyai donc le maréchal Ney prendre le commandement de cette armée, en lui annonçant que je le suivrais incessamment à la tête de mes gardes, de deux corps d'armée et de ma réserve de cavalerie. Je me flattais, à l'aide de ces puis-

sants renforts, de pousser vivement Bernadotte et de m'emparer de Berlin; ce qui aurait produit un grand effet sur l'opinion de l'Allemagne et par contre-coup sur l'Europe entière. Comme j'espérais que Macdonald pousserait de son côté Blücher sur Breslau, mes deux armées secondaires se seraient trouvées ainsi dans une situation florissante; ma base d'opérations eût été élargie, et j'aurais pu revenir porter un coup mortel à la grande armée alliée en Bohême.

Un événement plus désastreux qui arriva trois jours après à mon armée de Silésie, en décida autrement.

On se rappelle les instructions que j'avais données à Macdonald en quittant Lœwenberg. Il devait profiter de l'ascendant que nous avions pris ensemble sur Blücher, mais il lui avait été recommandé de le laisser venir à lui pour prendre l'initiative et tomber avec tous ses corps réunis sur un seul point. **Désastre de la Katzbach.**

Au lieu d'attendre que le général prussien dessinât ses projets, Macdonald se figura, sur de vains rapports, qu'il n'avait qu'à se présenter pour décider l'ennemi à la retraite et moissonner des lauriers. Il fut cruellement puni de son excès de confiance. Par un premier contre-temps fâcheux, j'avais ordonné à Ney de me suivre à Dresde : le maréchal crut qu'il devait y marcher

avec le 3e corps, et le conduisit vers Bunzlau. Instruit ici qu'il ne s'agissait que de sa personne, il renvoya ses troupes, qui revinrent harassées et exténuées sur la Katzbach. Macdonald, toujours persuadé qu'il lui suffirait d'avancer pour voir fuir Blücher, ordonne pour le 26 août le passage de la Katzbach et de la Wuthende-Neisse, puis dirige ses trois corps d'armée en cinq colonnes, de Schœnau jusqu'à Liegnitz, sur un front de huit à dix lieues : étrange manière d'appliquer les principes que je lui avais tracés dans mes instructions. Vainement Sébastiani lui représente l'imprudence de s'engager dans le coupe-gorge de Crain, sans avoir fait reconnaître l'ennemi, dont les rapports annoncent la concentration sur le plateau opposé. Le maréchal s'obstine à croire Blücher en pleine retraite sur Breslau: Lauriston dirigera par son ordre une division par Schœnau dans les montagnes; les deux autres se porteront à droite contre Langeron vers Hennersdorf. Macdonald s'avancera vers l'embouchure de la Wuthende-Neisse, et débouchera sur Weinberg à la tête du 11e corps, tandis que Sébastiani arrivera par Crain sur le même point. Souham, au contraire, a l'instruction de se diriger à gauche par Liegnitz à 3 lieues de là, pour y passer la Katzbach et tomber sur la droite de l'ennemi : mouvement très-étendu qui devait pri-

ver, durant toute la bataille, de la coopération de ce corps, et d'autant plus fâcheux qu'on avait un gué excellent à Schmœchwitz, très-près du champ de bataille.

Par une nouvelle fatalité, Blücher, qui s'était ébranlé de son côté pour reprendre l'offensive et passer la rivière, apprend, en arrivant sur les hauteurs de Triebelwitz et de Betzhof, que nos troupes sont occupées à ce passage; ses colonnes se trouvent toutes formées pour l'attaque; il découvre du plateau de Weinberg ce qui se passe dans nos rangs, et compte les bataillons et escadrons à mesure qu'ils débouchent. Pour mieux les engager, il ordonne à l'avant-garde d'Yorck qui forme son centre de se replier. Ainsi toutes les circonstances s'accordaient avec la nature même du terrain pour assurer à Blücher d'immenses avantages. Dès qu'il a reconnu le moment favorable, le signal est donné. A peine les colonnes du 11e corps couronnent les hauteurs entre Janowitz et Weinberg, et la cavalerie légère de Sébastiani se forme vers Eichholz, que l'ennemi fond sur elles de toutes parts. Notre droite s'appuie au ravin profond de la Neisse, mais la gauche est en l'air; c'est là que les Russes dirigent leurs efforts. Leur cavalerie, sous Wassiltschikof, assaillit et déborde la nôtre entre Kleintintz et Eichholz. Sacken débouche de ce der-

nier village avec son infanterie. Les Prussiens d'Yorck qui nous ont attirés font volte-face et se précipitent sur notre ligne, bientôt refoulée sur le ravin profond qui devait couvrir sa droite. Notre cavalerie, accablée par le nombre, se replie sur l'infanterie ou se disperse à gauche; tout est rejeté pêle-mêle dans le gouffre de la Wuthende-Neisse (1). Le désordre est si grand, que Sébastiani ne pouvant regagner Kroitsch, où il a laissé ses cuirassiers, descend ce torrent jusqu'au-dessous de son embouchure dans la Katzbach, où ce qui reste de ses escadrons se sauve par miracle. Pour surcroît de malheur, Souham, entendant la canonnade, renonce à marcher sur Liegnitz, et se rabat avec le 3e corps sur Kroitsch pour arriver plus tôt au combat. Les cuirassiers que Sébastiani y a laissés en réserve, en grimpant sur le plateau, encombrent ce passage que les fuyards et le matériel achèvent d'obstruer. Sur tout autre terrain, cette manœuvre concentrique de Souham aurait tout réparé, mais dans un pareil gouffre, elle ne fait qu'accroître la confusion. Tous les efforts pour gravir un plateau si roide, couronné par un ennemi

(1) Le surnom de *Wuthende*, qui signifie *furieux*, indique suffisamment combien ce torrent est dangereux dans ses grandes crues.

supérieur et victorieux, deviennent désastreux. Le général Tarayre propose de conduire deux divisions par Schmœchwitz pour attaquer l'ennemi en flanc; elles y passènt en effet la Katzbach à l'entrée de la nuit; mais Sacken et Wassiltschikof, déja débarrassés de Macdonald, vont à leur rencontre, les rejettent sur la rive gauche, et ce mouvement tardif ne sert qu'à les compromettre.

Pendant cette horrible mêlée, Lauriston combat avec des succès balancés le corps de Langeron autour du village de Hennersdorf; et c'est beaucoup que l'ennemi, supérieur en nombre, ne lui ait pas fait éprouver le même sort qu'au centre; car, malgré son infériorité, Lauriston s'est privé d'une division, pour l'étendre au loin dans les montagnes vers Schœnau. C'était à Hennersdorf qu'était pour nous le point décisif de la bataille; ici le terrain s'élevait en glacis insensible jusqu'au niveau du plateau de Weinberg. Si Macdonald, fidèle à mes instructions, eût dirigé la cavalerie de Sébastiani et le 11e corps pour soutenir Lauriston, et laissé à Souham le soin de déboucher par Nieder-Crain ou Schmœchwitz, la bataille eût été probablement gagnée par l'emploi des deux tiers de nos forces au point décisif. Blücher, coupé de la Bohême, eût été refoulé sur Breslau.

Tout conspira contre nous dans cette affreuse

journée. Les cataractes du ciel semblaient ouvertes ; des averses de pluie qui tombent à l'entrée de la nuit, enflent tous les torrents qui se précipitent des montagnes du Riesengebirg. La Neisse entraîne tous les ponts sur son passage; et les affluents du Bober ont tellement accru son lit, qu'il devient un obstacle redoutable. Macdonald, forcé de précipiter sa retraite, voit les éléments déchaînés la rendre plus désastreuse. Lauriston a de la peine à atteindre Goldberg, vivement harcelé par le corps de Langeron. Il n'ose même se maintenir dans cette ville pour rallier la division Puthod qu'il a laissée compromise dans les montagnes. Les crues n'ont respecté que le pont de Bunzlau sur le Bober; il faut le gagner en toute hâte en abandonnant au vainqueur 80 pièces de canon, des bagages, des milliers de prisonniers. Pour surcroît de malheur, la division Puthod, qui suit le versant des montagnes à l'extrême droite, se trouve si fort engagée, qu'elle ne peut à temps se rabattre vers le corps de bataille: les ponts sont enlevés derrière elle par les eaux. N'ayant pu passer à Hirschberg, elle redescendit en face de Lœwenberg, où elle ne fut pas plus heureuse. Ces délais donnèrent le temps à Langeron d'accourir avec 25 mille hommes pour l'envelopper. Cette division n'avait de moyens de salut qu'en se frayant un passage, l'épée à la main,

r Bunzlau; mais bientôt cernée sur les hau-
urs de Plagwitz et adossée au torrent débordé,
ne lui reste qu'à vendre chèrement sa liberté
à déposer ensuite les armes, après avoir perdu
ombre d'hommes tués ou noyés en cherchant
passer le Bober, qu'en temps ordinaire elle
it franchi sans difficulté.

Macdonald était ainsi revenu derrière la Queiss,
rès avoir perdu 20 mille hommes, la moitié
: son artillerie et quantité d'équipages. Ses
oupes, démoralisées et abîmées, hors d'état de
sister à l'ennemi, demandent à grands cris des
nforts et ma présence pour venger cet af-
ont. Le maréchal lui-même, ne sachant où
onner de la tête, me sollicite avec instance de
nir en personne à son secours. J'avais d'abord
péré qu'il tiendrait quelques jours à Gœrlitz;
ais j'appris, le 3 septembre, qu'il rétrogradait
ır Bautzen dans un affreux désordre.

Il fallut donc renoncer à soutenir le mouvement **Je marche au secours de Macdonald.**
: Ney contre Berlin, et courir au plus pressé.
: 3 septembre, je partis de Dresde avec les
rps que j'avais emmenés avec moi de Silésie,
le lendemain, je rejoignis à Hochkirch l'armée
: Macdonald, qui se préparait à continuer sa
traite sur Bautzen. Je lui fis faire volte-face,
je poussai en avant; mais Blücher eut encore
prudence d'éviter un engagement, et repassa

la Neisse et la Queiss. Je pouvais d'autant moins courir après lui, que j'avais l'intention de me rabattre vers le nord pour rejoindre Ney. Je me contentai d'avoir redonné un peu d'aplomb à l'armée de Macdonald, et de l'avoir renforcée par le corps de Poniatowski, demeuré jusque là en observation dans les environs de Zittau. Je portai le corps de Marmont sur Hoyerswerda, et me rendis de ma personne, le 6, à Dresde. Les avant-gardes de la grande armée alliée avaient passé les montagnes et menaçaient de se diriger sur Pirna et Dresde. Je pensai qu'il fallait avant tout profiter de cette occasion de laver l'affront de Culm, et de rabattre la présomption qu'il avait rendue à cette armée. Les 60 mille hommes que j'avais laissés sur la gauche de l'Elbe s'étant réunis au camp de Dohna, je les y rejoignis le 8 avec mes gardes. L'ennemi battit en retraite : nous le poursuivîmes jusqu'aux montagnes, dont nous occupâmes les sommités. Mais d'un autre côté, Blücher, ayant repris l'offensive, s'était avancé jusqu'à Bautzen, et Ney avait essuyé à Dennevitz une défaite sanglante.

cy est défait à Dennewitz.

Un inconvénient inhérent aux vastes théâtres de guerre, c'est que le général ne peut être partout : mes lieutenants, très-bons sous mes yeux, abandonnés à eux-mêmes manquaient d'habitude et de confiance pour agir avec aplomb.

J'en fis une rude épreuve dans cette campagne : tous ceux que je plaçai à la tête de nos armées secondaires, ne s'élevèrent pas à la hauteur de leur commandement. J'avais donné à Ney des instructions trop absolues peut-être, et moins sages que celles tracées à Macdonald (1):

---

(1) Les instructions de Napoléon à Ney étaient singulières ; les voici :

« Dresde, le 2 septembre. Nous venons de recevoir des « nouvelles du duc de Reggio, qui a jugé convenable de se « placer au-dessus de Wittemberg. Le résultat de ce mouve- « ment intempestif est que le corps du général Tauenzien « et un fort parti de Cosaques se sont portés du côté de « Luckau et de Bautzen, et inquiètent les communications « du duc de Tarente. *Il est vraiment difficile d'avoir moins « de tête que le duc de Reggio.*

« Tout ici se met en mouvement pour se porter sur « Hoyerswerda, où l'empereur aura son quartier-général « le 4.

« Il est nécessaire que le 4 vous vous mettiez en marche « pour être le 6 à Baruth. L'empereur aura, le 6, un corps « sur Luckau pour faire sa jonction.

« De Baruth, vous ne serez qu'à trois jours de marche de « Berlin. La communication avec l'empereur se trouvera « alors établie, et l'attaque de Berlin pourra avoir lieu du 9 « au 10. Toute cette nuée de Cosaques et ce tas de mauvaise « infanterie de landwehr se replieront de tous côtés sur « Berlin, quand votre marche sera décidée. Vous compren- « drez bien la nécessité de manœuvrer rapidement pour pro- « fiter du désarroi où se trouve la grande armée de Bohême,

il est toujours entendu qu'un ordre adressé à un commandant en chef à 30 lieues du point où il agit, doit être subordonné à la situation de l'ennemi : on ne doit en prendre que l'esprit et non la lettre. Le peu d'avantage que les alliés avaient obtenu sur Oudinot me confirmait dans l'idée que je m'étais formée de leur infériorité, et m'induisit à croire que l'échec essuyé par le 7[e] corps à Gros-Beeren ne provenait que de l'oubli des règles de la guerre; je faisais trop peu de cas des milices prussiennes, dont le nombre ne m'était pas non plus bien connu. Je prescrivis donc à Ney de s'avancer sur Baruth; et ce maréchal, tout fier de notre victoire de Dresde, bien qu'il ne cherchât pas une bataille pour accroître sa gloire, ne prit peut-être pas les précautions convenables pour l'éviter. Ayant le projet de le soutenir en marchant par Grossenhain sur Luckau avec 50 mille hommes, afin de déborder l'armée de Bernadotte et de la refou-

« qui ferait sans cela des mouvements, lorsqu'elle s'aper- « cevra du départ de l'empereur.

« Le duc de Reggio n'a point su aborder l'ennemi, et il a « eu l'art de faire donner un de ses corps séparément. S'il « l'eût abordé franchement, il l'aurait partout culbuté.

« Faites-nous connaître d'une manière positive la marche « que vous tiendrez. »

ler sur l'Elbe et Magdebourg, l'essentiel était pour Ney de se baser par Dahme sur Torgau sans s'inquiéter de la route de Wittemberg; c'est ce qu'il fit en effet. Après avoir culbuté, le 5, l'avant-garde de Tauenzien à Zahne et Seyda, il se dirigea sur Juterbogk. Le 4e corps à la gauche vint à Naundorf, le 7e au centre à Zalmsdorf, le 12e à droite à Seyda.

On devait s'ébranler le 6 à 8 heures du matin pour dépasser Juterbogk. D'après la disposition de Ney, on ne conçoit point le but qu'il se proposait d'atteindre. Il marcha lui-même avec le 4e corps par Dennewitz, où il arriva à 10 heures, et choqua le corps de Tauenzien. Reynier, avec le centre, s'avança par la route de Rohrbeck; Oudinot et le 12e corps avaient ordre de marcher sur Œhna, et d'attendre que le 7e eût défilé devant lui. Ney prétend qu'il voulait refuser sa gauche; cependant rien ne l'indique, puisqu'il en fit l'aile tournante et agissante. On devait savoir que le prince de Suède se trouvait à cheval sur la grande route de Wittemberg à Berlin par Potzdam, et que, dans ce mouvement, on lui prêterait le flanc gauche : aucune mesure ne fut prise pour parer à une attaque de ce côté. Si on l'ignorait, c'était une faute inexcusable, car il s'y trouvait depuis le combat de Gros-Beeren, c'est-à-dire depuis 12 jours.

Le maréchal, débouchant à 10 heures de Dennewitz, donna sur les 15 mille Prussiens de Tauenzien : le 4e corps parvint à s'emparer des premières hauteurs en arrière et de celle du moulin à vent; mais Tauenzien ayant été renforcé par la gauche de Bulow, la division Morand se trouva débordée, et le corps fut contraint de refuser la gauche pour pivoter sur Rohrbeck. Reynier, parti plus tard qu'il ne devait, arriva enfin vers Dennewitz; il ne s'agissait plus de songer à la disposition du matin, mais bien de soutenir la gauche du 4e corps, menacée par un ennemi supérieur. Il était midi, et le 12e corps n'était pas même arrivé vers OEhna. L'armée alliée, instruite par le combat de la veille, avait fait un mouvement naturel pour se serrer à gauche; Bulow, placé avec 38 mille Prussiens près de Kaltenborn, s'avança pour secourir Tauenzien dès que le canon gronda. Bernadotte, placé à Rabenstein à 8 lieues de là avec 70 bataillons et 80 escadrons russes et suédois, les réunit d'abord à Lobessen, d'où il s'avança en seconde ligne vers Eckmansdorf et Talichau : il y arriva à 3 heures. On voit que Ney avait défilé avec le 4e corps devant le front de l'armée prussienne sans s'en douter, et qu'un orage menaçant allait fondre sur son flanc gauche. Reynier dut porter en toute hâte la division Durutte dans la direc-

tion de Nieder-Gersdorf pour appuyer à la division Morand; et l'ennemi se montrant en forces vers Gehlsdorf, les Saxons furent obligés de se former en crochet pour faire face de ce côté. Le général Thumen assaillit la division Durutte à Gersdorf; Bulow se tourna contre les Saxons, et une lutte sérieuse s'engagea sur ce point.

Oudinot, à la tête du 12ᵉ corps qui cheminait alors vers OEhna à notre extrême droite, reçut l'ordre de s'approcher de Dennewitz. Entendant la violente canonnade du côté de Gehlsdorf, il se dirigea vers ce point. L'ennemi avait déja chassé les Saxons de ce village, quand la division Guilleminot déboucha heureusement et rétablit nos affaires. Ces deux corps réunis repoussèrent vigoureusement l'attaque de Bulow et reprirent Gehlsdorf; la victoire était flottante, et quoique Bernadotte n'eût pas encore donné avec les corps russes et suédois, elle pouvait se déclarer pour nous ou du moins rester indécise; mais la division Durutte, assaillie à Nieder-Gersdorf par 13 mille Prussiens du corps de Bulow, fut ramenée malgré la plus opiniâtre résistance jusqu'au-delà de Dennewitz. Ney, inquiété par cette attaque sur sa gauche, en même temps que Tauenzien forçait Morand au moulin à vent, replie alors le 4ᵉ corps vers Rohrbeck. La retraite de Durutte laissant le centre dégarni et Bertrand exposé

au-delà du ravin marécageux de l'Agerbach, Ney, auquel le danger de cet état de choses n'avait pas échappé, réitéra à Oudinot l'ordre de venir le seconder entre Dennewitz et Rohrbeck. Ce mouvement, s'il eût été ponctuellement exécuté, eût accéléré sa perte; car au moment où il dégarnissait la gauche et mettait de l'incertitude dans ses opérations, Bernadotte, au contraire, s'avançait à la tête de 40 mille Russes et Suédois, pour seconder Bulow sur le terrain même que devait quitter Oudinot. La gauche de Guilleminot fut menacée au même instant par la brigade Borstel et 4 mille chevaux qui débordèrent l'armée par Seehausen. Les Saxons, exposés à l'effort de Bulow, furent écrasés à leur tour et ramenés sur OEhna. La division Guilleminot, forcée de s'engager, eut besoin d'être soutenue, et tout le 10e corps entra ainsi en action sans pouvoir atteindre sa destination. Les Prussiens, qui avaient repoussé Durutte, passèrent le ruisseau entre Dennewitz et Rohrbeck, et achevèrent ainsi la défaite du centre, en même temps que des masses de cavalerie dépassaient et pressaient la gauche. Ney tenta vainement de rétablir les affaires en précipitant la cavalerie d'Arrighi dans la trouée faite par l'ennemi : des tourbillons de poussière chassés par le vent s'élevant autour de nos masses ébranlées, elles furent

ıors d'état de prendre la moindre disposition pour 'opposer à l'ennemi, qu'un nuage obscur déroıait à leurs yeux; d'ailleurs les alliés avaient des scadrons supérieurs à lui opposer au centre, et ılus de 4 mille chevaux débordaient la gauche. 'out fut bientôt entraîné comme les Saxons, et)udinot se trouva ainsi dans l'impossibilité de lonner la main au 4e corps. Dès-lors Ney, un peu ompromis, n'a plus d'autre parti à prendre ıu'à gagner la route de Dahme; Oudinot prit elle de Schweinitz et d'Annabourg; enfin, le 7e orps morcelé suivit en partie celle de Hertzberg, n partie celle du 12e corps. Comme à Grosleeren, Bulow eut tout l'honneur de cette vicoire. Bernadotte ne prit d'autre part qu'à la réaction d'un bulletin pompeux, où il adressa orce compliments à tous ceux qui, comme lui, ı'avaient été que spectateurs de l'événement.

Fautes commises dans cette bataille.

Une grande controverse s'est établie sur les auses de cette défaite : chacun s'en est innoenté. Il n'est que trop vrai que chacun aurait ıu s'en attribuer la cause. De même qu'Oudinot Gros-Beeren, Ney se vit attaqué en marche ıuand il s'y attendait le moins. Ses dispositions urent décousues et même si bizarres, que son ile droite combattit à la gauche, et que l'aile ;auche se trouva transportée à la droite; ce qui ırouve assez que tout fut imprévu. Il y a du mé'ite aussi à gagner une bataille à l'improviste : on

ne fit rien de ce qu'il fallait pour cela. Tout démontre que Ney prit la partie secondaire pour la principale, en s'attachant exclusivement au corps de Tauenzien qui couvrait Juterbogk. Son rapport, loin de jeter du jour sur ses combinaisons, les rend incompréhensibles : il voulait, dit-il, refuser sa gauche, et il marche à sa tête, il en fait son avant-garde. Il a voulu manœuvrer, et tout indique qu'il n'avait pas le moindre indice des positions de l'ennemi. Ney n'avait d'illumination qu'au milieu des boulets et dans le tumulte du combat : là son coup d'œil, son sang-froid et sa vigueur étaient incomparables; mais il ne savait pas si bien préparer ses opérations dans le silence du cabinet, en étudiant la carte. A l'époque où les armées campaient réunies sous la tente, il eût été le plus grand général de bataille de son siècle, parce qu'il aurait toujours vu l'ennemi en face; de nos jours, où les mouvements compliqués se préparent dans le cabinet, il était sujet à faillir, et il en donna une triste preuve à Dennewitz. Les instructions que je lui avais tracées n'étaient pas des meilleures, j'en conviens; mais il était sur les lieux, et il aurait dû les modifier.

Son armée revint dans un affreux désordre sous le canon de Torgau; elle avait perdu 15 mille hommes en tués, blessés, prisonniers ou fuyards. C'était le pendant de la Katzbach.

Pour sauver la gloire de ce vaillant guerrier, on a prétendu qu'Oudinot et Reynier ne lui avaient pas obéi avec le zèle et la ponctualité nécessaires. Il est de fait qu'il y eut du retard et du décousu dans les mouvements; mais l'ordre qui les prescrivait n'était pas clair. Oudinot arriva trop tard, parce qu'on lui avait enjoint d'attendre que le 7e corps eût filé. En admettant même qu'il fût arrivé plus tôt, cela ne prouve rien, sinon qu'on eût battu Tauenzien à Dennewitz, mais que la gauche n'en eût pas moins été exposée à tous les efforts de Bulow et des corps russo-suédois.

Lorsque Guilleminot se trouva engagé à Gehlsdorf, Ney réitéra plusieurs fois à Oudinot l'ordre de voler au soutien de Bertrand. S'il ne fut pas obéi à la lettre, ce n'est pas là qu'il faut chercher la cause de la défaite; car le point décisif était précisément celui d'où l'on rappelait le 12e corps. Cet ordre fut donc une des circonstances les plus funestes de la journée, et, joint au peu d'ensemble des attaques qui eurent lieu de 10 à 2 heures, il causa la perte d'une bataille qui ne pouvait se gagner que par des manœuvres bien combinées et un concert parfait dans l'exécution.

On a voulu insinuer que les Saxons n'avaient pas rempli leur devoir : leur désordre fut complet, il est vrai; mais comment eussent-ils tenu sans l'appui du 12e corps, puisqu'ils avaient sur les

bras au moins 15 mille hommes en première ligne et autant en seconde?

La circonstance qui m'avait forcé à suspendre ma marche sur Luckau fut, sans contredit, très-fâcheuse; mais elle n'influa en rien dans les revers essuyés par Ney. Je l'en fis instruire aussitôt par un officier dans la soirée du 3, en lui promettant toutefois qu'aussitôt que je serais débarrassé de Blücher, je volerais le rejoindre. Lors même qu'il n'eût pas reçu ce message à temps, comme je n'aurais pu arriver que le 7 à Dahme, il n'en eût pas moins été battu le 6, par la nature des dispositions qu'il avait prises.

Observations sur mon plan de campagne et les lignes centrales.

Je me suis un peu étendu sur ces trois désastres, parce qu'ils eurent une influence notable sur les résultats de la campagne. Ces échecs multipliés ont fait concevoir des doutes sur l'habileté de mon plan et sur la solidité des principes sur lesquels il reposait. Rien n'est plus injuste. Pour réussir, il ne m'a manqué que des troupes un peu plus aguerries et rompues aux fatigues, mais principalement une plus grande quantité de bonne cavalerie. Un plan basé sur l'emploi alternatif d'une masse supérieure au point décisif, exige que les armées secondaires qui restent sur la défensive soient organisées de manière à battre en retraite au besoin, pour ne pas se laisser entamer; or les retraites ne s'effec-

tuent pas sans une bonne cavalerie, surtout avec de l'infanterie peu expérimentée. Pour juger si le système des lignes centrales est défectueux, il importe d'établir parité de moyens, c'est-à-dire, il faudrait voir ce que j'eusse fait entre l'Elbe et la Katzbach, si j'avais eu, comme les alliés, des soldats robustes et 80 mille chevaux.

Je ne dissimule pas néanmoins que le système des lignes centrales ne soit plus avantageux avec une ligne de 100 mille hommes contre trois corps de 33 mille hommes, qu'avec une masse de 400 mille contre trois armées de 120 mille. D'abord, la difficulté des vivres devient extrême avec des armées aussi énormes, surtout dès qu'on réussit à les concentrer dans un espace étroit; ensuite, il est plus aisé de manœuvrer contre des fractions de 30 mille hommes, et de leur porter des coups mortels, qu'il ne l'est d'entamer 120 mille combattants. Plus les masses sont grandes, plus l'action du génie est soumise au caprice des accidents, et plus les événements secondaires ont de réaction.

Malgré ces vérités, ce n'était pas le système qui péchait, mais bien les mesures d'exécution. Pouvais-je prévoir que Macdonald s'exposerait à un revers sanglant, en agissant en sens contraire de mes instructions? Peut-être eussé-je mieux fait de l'attirer derrière la Queiss à l'in-

stant même où la question allait se décider auprès de Dresde. Oui, je le crois, il eût été plus sage d'attendre l'issue de la bataille pour attaquer Blücher; car si nous avions été vaincus à Dresde, tout succès en Silésie aurait été éphémère, pour ne pas dire calamiteux.

On peut appliquer les mêmes reproches aux opérations d'Oudinot et de Ney contre le prince de Suède. En un mot, il aurait fallu frapper au point décisif avec la masse de nos forces, que j'aurais conduites en personne, et rester en observation sur la défensive partout où je ne serais pas. La première conséquence de ce système eût été de faire replier Macdonald sur Gœrlitz, quand je marchai vers Dresde; ce qui m'eût permis d'emmener le 3ᵉ corps avec moi sur l'Elbe, et d'y frapper à coup sûr avec des forces plus considérables, soit sur Prague, soit sur Dresde. Si je déviai de ces maximes, c'est dans l'espoir de diminuer les chances défavorables résultant de mon infériorité en nombre, en prenant partout l'initiative, et le non-succès de la campagne dépendit probablement d'un excès de confiance puisée dans l'application d'une règle si incontestable. Il en eût été autrement si j'avais pu me multiplier; car j'aurais bien su remédier par de bonnes manœuvres à une infériorité locale momentanée. Frédéric avait triomphé à Leuthen contre des forces

triples; Macdonald ne pouvait-il pas lutter avec 80 mille hommes contre 95 mille?

Au fait, ce qui m'a le plus manqué dans cette campagne, ce sont deux lieutenants qui entendissent bien la grande guerre. Je n'étais sûr de rien là où je ne me trouvais pas en personne. Si jamais j'eus lieu d'éprouver que mon système d'état-major était vicieux, ce fut dans ces opérations mémorables.

J'aurais eu mauvaise grace d'attendre de mes lieutenants tout ce que j'aurais pu faire moi-même; cela était impossible. Arbitre des réputations comme grand capitaine, maître de la fortune de mes officiers comme souverain, je tenais en mes mains les deux grands mobiles qui dominent les hommes : dès que je paraissais sur un point, la confiance, l'enthousiasme, l'ambition, la crainte, toutes ces passions se réunissaient autour de moi; mes subordonnés leur déguisaient ou aplanissaient toutes les difficultés, et leur faisaient opérer des prodiges. Mes lieutenants, au contraire, rencontraient partout des rivalités, des défiances : à égalité de talent, ils n'eussent pu m'égaler dans leurs opérations; à plus forte raison, lorsqu'il n'y avait pas plus de similitude de caractère et de génie que de moyens d'action. Toutefois, si ceux qui commandèrent mes armées secondaires eussent

mieux entendu la grande guerre, la campagne eût certainement pris une autre tournure.

a position vient difficile.

Leurs fautes rendirent ma position de jour en jour plus critique. Mes armées se fondaient visiblement. Je pressentis le moment où il me serait impossible de soutenir davantage la défensive pénible à laquelle je me voyais réduit. Mes courses sur les deux rives de l'Elbe, tout en fatiguant mes troupes, n'amenaient aucun résultat, et n'étaient profitables qu'à nos ennemis, intéressés à temporiser, puisqu'ils attendaient des renforts considérables. Le général Benningsen, qui avait organisé à Varsovie une armée de réserve de 60 mille Russes, se rapprochait à grands pas du théâtre de la guerre.

émonstrations pour éboucher Bohême.

Dans ces circonstances, il y avait nécessité de changer de ligne d'opération, en me tirant du centre pour me transporter sur l'extrême gauche des alliés; mais le théâtre de la guerre, parfait pour mon premier système, ne valait plus rien dès qu'il fallait quitter l'Elbe pour me raprocher de la Saale; sa configuration était alors toute à l'avantage de mes adversaires. Il ne me restait qu'à essayer de reprendre l'offensive, du moins pour imposer à l'ennemi. L'avant-garde de la grande armée des alliés avait de nouveau passé les montagnes et débouché dans la plaine de Pirna: je marchai contre elle avec 40 mille hom-

mes. Le 15 septembre, nous réoccupâmes Peterswalde, et le lendemain nous délogeâmes l'ennemi de Hollendorf. Le 17, je fis mine de descendre dans la vallée de Tœplitz; mais mon avant-garde, qui se porta sur Culm, assaillie de front et de flanc par des forces infiniment supérieures, fut ramenée avec perte. Voyant l'ennemi préparé à nous recevoir, je renonçai à mon entreprise, et retournai à Dresde.

Troisièn tentativ pour ent mer Blü cher.

N'ayant rien pu exécuter contre la grande armée, j'espérai prendre ma revanche sur Blücher, que je savais être affaibli d'un gros corps détaché sur Camentz. Le 22, je me rendis à l'armée de Macdonald, et je la poussai en avant sur Bautzen. Après avoir traversé la forêt de Gœdau, nous nous trouvâmes, le 23 septembre, en présence de l'armée de Blücher, qui occupait la position de Bautzen; tandis que le corps qu'il avait dirigé sur Camentz, revenant sur ses pas, menaçait notre gauche et nos communications avec Dresde. Une bataille, livrée dans ces circonstances contre un ennemi supérieur en nombre, eût pu avoir pour nous les plus fâcheuses conséquences. Obligé de renoncer définitivement à tout projet d'offensive, je sentis aussi la nécessité de rétrécir le cercle de ma défensive. Je ramenai l'armée de Macdonald dans la position de Weissig, à deux lieues de Dresde.

Nouveau plan d'opérations des alliés.

Tandis que je m'agitais ainsi pour trouver l'occasion de frapper quelque coup éclatant, les souverains et la grande armée étaient restés paisibles à Tœplitz, en attendant l'arrivée de Benningsen, qui venait enfin de passer l'Oder. Les hommes qui comprenaient la guerre et appréciaient la position géographique de la Bohême, voulaient qu'on laissât à cette nouvelle armée le soin de couvrir la Silésie, et que Blücher filât par sa gauche sur la Bohême, pour se joindre à la grande armée, appuyer sa droite vers Kœnigstein, et déboucher de nouveau sur mes communications avec 300 mille hommes, beaucoup mieux en mesure que la première fois. Les souverains partagèrent cet avis, et l'ordre en fut donné. Blücher se souciait peu d'agir sous la tutelle de Schwartzenberg; il aima mieux agir du côté opposé pour se réunir à Bernadotte. Il donnait pour prétexte que celui-ci restant seul devant Berlin, cette capitale serait compromise; il trouvait plus convenable d'envoyer Benningsen en Bohême. Au fait, cela revenait à peu près au même; l'essentiel était de renforcer le point décisif contre Dresde. Que ce fût Benningsen ou Blücher qui s'y rendît, peu importait; d'ailleurs, il est constant qu'il valait mieux n'avoir que deux grosses masses, comme on l'avait proposé à Trachenberg avant la campagne; et

dès que l'armée de Pologne arrivait à Tœplitz, il était fort sage que Blücher descendît l'Elbe pour opérer de concert avec le prince de Suède.

Les souverains jugèrent parfaitement la question, et laissant plein champ à l'ardeur qui animait Blücher, son état-major et son armée, ils l'autorisèrent à ce mouvement. Dès lors, toutes les chances tournèrent contre moi; je devais trouver moins que jamais l'occasion d'appliquer mon système de guerre; car il n'existait plus de proportion entre les moyens.

Les alliés reprennent l'offensive.

Benningsen arriva à Tœplitz dans les derniers jours de septembre. Les alliés n'attendaient que ce signal pour reprendre l'offensive. Blücher fila par sa droite, et se porta par Elsterwerda et Hertzberg sur Elster, où il passa l'Elbe le 3 octobre, après avoir culbuté le général Bertrand, qui, avec 18 mille hommes, s'opposa à l'irruption des alliés sur la gauche du fleuve. Dans le même temps, le prince royal de Suède passait aussi l'Elbe à Acken et à Roslau; et d'un autre côté la grande armée des alliés, que Benningsen avait remplacée dans la vallée de Tœplitz, débouchait par Sebastiansberg sur Chemnitz.

Je marche sur Blücher et le prince de Suède.

L'intention des ennemis était visiblement de s'établir en masse sur mes derrières, pour me couper toute retraite. Il ne me restait d'autres ressources que de me jeter avec le gros

de mes forces entre leurs armées, pour tâcher de les battre en détail. Je résolus d'abord de me porter contre Blücher. Comme j'espérais encore conserver la ligne de l'Elbe, je laissai St.-Cyr à Dresde avec 27 mille hommes; et je détachai le roi de Naples à Freyberg avec 50 mille: ces deux corps devaient contenir l'ennemi du côté de la Bohême. Avec le reste de mes forces, je marchai sur Eilenbourg, où, le 9, je ralliai à moi l'armée de Ney, ce qui me forma une masse de 125 mille combattants (1). Je supposais Blücher à Duben, et le prince de Suède vers Zœrbig; j'appris trop tard que Sacken, se trouvant à Mockrena, avait été séparé de l'armée de Silésie. J'aurais pu le poursuivre et l'anéantir; il se réunit de nouveau à Blücher par une marche rapide qui lui fait honneur. Toute mon attention se tourna du côté de Dessau et de Duben: si j'y avais gagné une bataille décisive en ruinant le pont de Roslau et m'emparant de celui de

(1) Mon armée avait reçu une nouvelle organisation nécessitée par la perte de plusieurs corps. Celui d'Oudinot (le 12e) avait été incorporé dans le 4e. L'ancien corps de Ney, commandé par Souham (le 3e), avait été réduit à trois divisions; celle d'Albert avait renforcé le corps de Macdonald après la Katzbach; et celle de Marchand, composée de troupes allemandes, avait renforcé le 7e corps, qui avait souffert à Dennewitz.

Wartenbourg, j'aurais détruit cette armée. La première condition de réussite était que Murat conservât assez d'aplomb pour me rejoindre sans se laisser trop entamer : je recommandai au prince de Neufchâtel, le 10 octobre à 4 heures du soir, de lui communiquer mon projet en lui adressant l'instruction suivante :

« Mon cousin, vous écrirez au roi de Naples « que j'ai reçu sa lettre ; que j'ai fait lever le « blocus de Wittemberg ; que j'ai séparé le corps « de Sacken du corps de Langeron et du corps « d'Yorck ; que j'ai ordonné au duc de Padoue « de renvoyer tout ce qui l'embarrasse à Eulen- « bourg et à Wittemberg ; que le duc de Casti- « glione est à Lutzen ou à Leipsick ce soir ; que « le duc de Padoue, débarrassé de tout ce qu'il « renverra, aura au moins 15 mille hommes, « ce qui, réuni au duc de Castiglione, fera au « roi un renfort de 30 mille hommes ; qu'une « des deux choses suivantes arrivera : ou que « j'attaquerai demain l'ennemi et le battrai, ou « que, s'il se retire, je brûlerai ses ponts en me « portant sur la rive droite. Ainsi le roi de Naples « doit manœuvrer pour conserver Leipsick, et « me donner le temps de battre l'armée de Silé- « sie ; mais obligé de quitter Leipsick, il doit tout « diriger sur la Mulde ; que les ponts d'Eulen- « bourg et Duben sont gardés ; que mon inten-

« tion, dans ce cas, est de passer sur la ri
« droite de l'Elbe, et de manœuvrer entre Ma
« debourg et Dresde, débouchant par une de m
« quatre places pour surprendre l'ennemi.

« Le roi de Naples doit manœuvrer en consé
« quence.... etc. »

Il importait que St.-Cyr fût informé à Dresde d
la nouvelle direction que je comptais donner à mes
opérations. Berthier reçut l'ordre de lui écrire
en chiffres, « que je me trouve à Wittemberg que
« j'ai débloqué; que l'armée de Silésie est en
« retraite de tous côtés sur la rive gauche; que
« demain je l'obligerai à recevoir la bataille, ou
« à se laisser enlever les ponts de Dessau et de
« Wartenbourg; que peut-être me déciderai-je
« alors à passer sur la rive droite avec toute mon
« armée; que c'est par la rive droite que je me
« porterai sur Dresde. »

Je fondais de grandes espérances sur la réus-
site de ce plan, qui était susceptible de relever
nos affaires. J'ordonnai en conséquence à Ney
de pousser un corps de Wittemberg par les deux
rives de l'Elbe sur Roslau, et un autre de Duben
dans la direction de Dessau, dans l'espoir de cul-
buter l'ennemi au moment où l'on enlèverait son
pont. Mais Blücher, instruit du danger qu'il cou-
rait, convint avec le prince de Suède de renon-
cer à sa ligne d'opération pour se jeter derrière

la Saale, et fila rapidement à droite sur Zœrbig, où la jonction des deux armées s'opéra. Le 11, elles continuèrent le mouvement de flanc par leur droite, et gagnèrent Halle, où elles passèrent sur la gauche de la Saale. Ce mouvement, opéré à propos, détruisit la plus belle occasion que j'aie eue dans cette campagne : les projets les mieux combinés ne me réussissaient plus, mon étoile pâlissait.

Projet audacieux de manœuvres sur la droite de l'Elbe et de m'emparer de Berlin.

Voyant mon opération manquée par suite d'un hasard hors de toute prévoyance, je formai l'un des projets les plus audacieux que j'aie conçus de ma vie. Blücher et Bernadotte m'ayant échappé, il était probable que la grande armée alliée s'étendrait par sa gauche pour leur donner la main. En restant entre ces masses, je n'aurais plus eu assez d'espace pour me mouvoir, ni assez de moyens pour frapper de grands coups. J'aurais couru risque d'éprouver de sanglants revers: les places de l'Elbe et de l'Oder me permettant au contraire de me rendre maître du pays que les alliés quittaient pour se jeter en Saxe. Je me serais établi entre l'Elbe et l'Oder, tandis qu'ils se concentreraient dans les plaines de Leipsick. Je me serais emparé de Berlin ; j'aurais détruit les corps qu'ils avaient laissés devant Magdebourg, Torgau, Dresde, Glogau, Custrin et Stettin. N'ayant plus de ponts sur l'Elbe, ils n'eussent rien pu entreprendre contre

moi, sans débuter par un passage de vive force. J'aurais fait supporter tout le poids de la guerre à la Prusse, et traîné les affaires en longueur.

L'échiquier stratégique sur lequel nous mettions en jeu les destinées de l'Europe a la figure d'un carré : l'Elbe et l'Oder forment les deux côtés dont j'étais maître. La Baltique qui imite le 3e, était un obstacle pour les deux partis. En manœuvrant pour m'emparer du 4e côté, je me rendais maître de tout le théâtre de la guerre; je plaçais l'ennemi entre deux lignes de places, la mer et mon armée; je n'avais plus besoin de deux armées secondaires : il me suffisait d'une victoire semblable à celle de Dresde pour anéantir l'ennemi; et à la tête de 250 mille hommes je me croyais certain de la remporter.

Ce plan parut trop aventureux à mes maréchaux, qui ne soupiraient qu'après notre retour derrière le Rhin; ils me pressèrent d'y renoncer. J'hésitai toute la journée du 12; je ne me dissimulais point que, pour suivre un tel plan, il eût fallu avoir des troupes plus robustes, surtout en cavalerie; j'aurais eu besoin d'arsenaux bien pourvus de munitions et de grands magasins dans nos places; il eût été convenable aussi d'avoir des alliés plus sûrs en Westphalie et en Bavière. Si l'Allemagne eût été aussi bien disposée pour moi que la Pologne, les chances eussent été plus fa-

vorables; mais il y avait quelque danger à guerroyer entre l'Oder et la Vistule avec 250 mille hommes sans communications avec la France, quand 500 mille alliés eussent inondé l'Allemagne jusqu'au Rhin et tout soulevé contre moi. Avec le temps, il eût bien fallu en finir afin de s'ouvrir un chemin pour regagner la gauche de l'Elbe. Ce n'est pas que cette opération offrît des chances bien défavorables; car au pis aller, en attirant à moi les garnisons de toutes les places, j'aurais pu au besoin me jeter en Bohême, si les alliés avaient couru après moi sur Berlin. Avec mes soldats d'Arcole, de Rivoli et d'Austerlitz, je n'aurais pas hésité. L'empereur Napoléon craignit d'entreprendre ce que le général Bonaparte eût exécuté sans balancer.

La défection de la Bavière renverse mes espérances.

La nouvelle de la défection de la Bavière, que nous reçûmes le même jour, contribua surtout à me détourner de ma résolution.

Depuis le commencement de la campagne, ce pays était travaillé par les suggestions du Tugendbund et de l'Autriche : le roi était sincèrement attaché à la France, au service de laquelle il avait passé une partie de sa jeunesse; il était plein de loyauté et de reconnaissance de ce que j'avais fait pour lui; mais trop bon homme. Un grand parti trouvait que la Bavière perdait en indépendance ce qu'elle avait gagné en territoire, et que l'électeur était plus roi en 1804,

que Maximilien Joseph premier souverain de la Confédération du Rhin. On me peignit à ses yeux comme insatiable de sang et de puissance. On garantissait à la Bavière, d'un côté, la conservation de son territoire et le rétablissement de son indépendance, si elle se prononçait contre moi; et de l'autre, on la menaçait d'être envahie et morcelée, si elle prenait les armes contre la coalition. Wrède, l'ambitieux Wrède, se laissa entraîner, et devint bientôt le bras droit de ce parti. La présence de la petite armée d'Augereau vers Wurtzbourg, mes premiers succès, et les sentiments bien prononcés du roi, avaient d'abord imposé à ces sectateurs de l'Autriche. Maximilien ne m'avait laissé ignorer jusque-là ni l'esprit qui agitait sourdement une partie de son royaume, ni le désir qu'il avait de me rester fidèle : je ne pouvais guère m'attendre à cette défection, après ce qu'il écrivait peu de semaines auparavant au prince de Neufchâtel.

Nymphenbourg, le 26 juillet 1813.

« Je suis revenu samedi, cher prince, et je « profite de M. de Fontenille pour vous annon- « cer mon retour : j'ai reçu hier par deux voies « différentes la nouvelle que sept mille Autri- « chiens sont arrivés à Elferdingen, qu'ils y font « des ouvrages, qu'il doit arriver 25 mille hom- « mes à Linz, et qu'en tout il y en aura 70 mille

« entre Wels et mes frontières. Pour savoir au « juste ce qui en est, j'ai fait partir sur-le-champ « un de mes aides-de-camp ; dès que j'aurai son « rapport, je vous l'enverrai par estafette. Ceci « doit vous prouver cependant que j'ai le plus « grand besoin de mes troupes pour garder mes « frontières, et pour, en temps de guerre, em- « pêcher les Tyroliens et le Woralberg de péné- « trer au cœur de mes états..... Je n'ai pas en- « core vu M. de Fontenille; il doit venir chez moi « dans une demi-heure ; je lui ferai donner tous « les renseignements qu'il demandera. *Mon atta- « chement pour l'empereur et la cause de la « France n'a jamais varié un instant.* Aussi vous « pouvez être sûr que je ferai l'impossible pour « satisfaire les désirs de S. M. I. Je la prie seu- « lement de ne pas perdre de vue les intérêts de « mon royaume, et de venir à mon secours dans « le cas d'une guerre avec l'Autriche. Quelque « grands que soient les efforts que je fais, il « m'est impossible de résister long-temps seul, « si l'ennemi tentait, avec un corps de 60 mille « hommes, le passage de l'Inn, ne pouvant sur- « tout pas compter sur le Tyrol. Wreden est in- « fatigable. Son corps d'armée va à merveille. « Je compte le passer en revue dans quelques « jours : que n'est-il le double plus fort !

« Je n'ai eu que deux jours de beau temps

« sur 24 que j'ai passés à Baden. Aussi n'ai-je
« pas à me louer des bains.

« Veuillez présenter mes hommages à l'empe-
« reur : dites-lui que je lui suis plus attaché que
« jamais ; et que, si je ne fais pas de plus grands
« efforts, le moral et le physique s'y opposent.
« La vieille Bavière est bonne ; le cercle du haut
« Danube également ; une partie du cercle de
« l'Iller aussi, ainsi que le pays d'Anspach et la
« plus grande partie de celui de Salzbourg. Le
« Tyrol, le pays de Bamberg, où il y a beaucoup
« de membres de l'ancienne noblesse ; celui de
« Passau et celui de Bayreuth en partie sont mau-
« vais. Avec cela, il faudra bien qu'ils aillent,
« *dussé-je me faire écharper*. La perte absolue
« du commerce, et la misère qui en est une suite
« naturelle, sont cause de cela. Vous voyez, mon
« cher ami, que je n'ai rien de caché pour vous.
« Je suis sûr que vous n'abuserez pas de ma
« confiance. Je viens d'habiter le pays de Baden
« j'ai traversé le pays de Wurtemberg : le cri
« général est la paix. Si elle se fait, tout est dit,
« et je promets qu'avant deux ans l'esprit rede-
« viendra excellent, et le restera alors pour tou-
« jours. Voici beaucoup de verbiage, mon cher
« neveu ; songez qu'il y a un mois que je ne
« vous ai écrit. Adieu, je vous embrasse.

MAX. JOSEPH. »

Dès que les défaites de la Katzbach et de Dennewitz m'eurent forcé à rappeler le corps d'Augereau en Saxe, il fut impossible à Maximilien Joseph et à son ministre de Montgelas de résister au torrent: et les meneurs du parti l'emportèrent sur les volontés mêmes du roi. Un traité d'alliance fut signé avec l'Autriche à Ried, et la Bavière accéda à la coalition.

Le coup qui me priva d'un allié si nécessaire diminuant le nombre des chances, je renonçai donc à mon projet de manœuvrer entre l'Elbe et l'Oder, dont le succès dépendait de la faculté de me jeter en masse par Magdebourg sur la Westphalie, ou par Dresde en Bohême en me basant sur la Bavière. Dès que cette alternative m'était ravie, il eût été absurde de conduire une armée française entre l'Elbe et l'Oder, en laissant derrière soi une armée déja forte du double et que la défection de la Bavière eût infailliblement grossie de toute la population jusqu'au Rhin.

Je marc de nouv sur Lei sick.

Dès que je renonçais à mon projet, il était dangereux de rester vers Duben, et je fus bientôt rappelé du côté de Leipsick, dont la grande armée des alliés s'approchait, malgré les efforts de Murat pour retarder sa marche. En me portant sur Blücher, j'avais cru dérober mon mouvement pendant plusieurs jours, avoir le temps

de le battre et de le culbuter dans l'Elbe, puis de revenir sur la grande armée. Si celle-ci n'avait pas eu elle-même le projet de prendre vivement l'offensive, mon calcul eût été couronné de succès ; malheureusement les alliés, plus forts que je ne croyais, avaient résolu de déboucher en Saxe avant même de savoir que j'en étais parti. Cet incident, et la marche de Blücher sur Halle, dérangèrent tout. Les avant-gardes des alliés avaient déja atteint Borna et Pegau. Je vis le moment où toutes les forces des alliés se réuniraient sur mes derrières. Je n'en eus cependant pas d'inquiétudes; j'espérais que le mouvement de Reynier sur Roslau et de Ney sur Dessau, inspirant à Bernadotte et à Blücher des craintes sérieuses pour Berlin, les déciderait à retourner en toute hâte par Balbi sur la rive droite de l'Elbe, ce qui les eût séparés de nouveau de la grande armée. Ces nouvelles portèrent en effet l'alarme au quartier-général du prince de Suède, et il rétrograda le 13 sur Cœthen; mais Blücher tint bon à Halle, il ne le quitta même que pour me suivre sur Lepsick, aussitôt qu'il eut avis de mon retour vers cette ville. Il faut le dire à la louange des Prussiens et des Russes, ils manœuvraient bien dans cette campagne d'automne. Les habitants du pays et les Cosaques

s informaient de toutes mes marches, et ils ;issaient fort à propos.

La grande armée des alliés se trouvait presque ›us les murs de Leipsick. Il était bien importnt pour moi de ne pas me laisser prévenir sur : centre de toutes les communications du pays. : résolus d'y réunir la totalité de mes forces: ›mme je sentais que les coups qui allaient se ›rter seraient décisifs, je ne négligeai aucun oyen de les augmenter de tous les détache-.ents. En conséquence, j'avais déja attiré sur eipsick quinze mille hommes de la petite armée ısemblée sous les ordres d'Augereau à Wurtzourg : ils y arrivèrent le 13 octobre avec une ivision de dragons tirée d'Espagne. D'après la ›urnure que prenaient les affaires, j'aurais bien ésiré pouvoir retirer mes troupes de Dresde et e Hambourg, car je sentis que si je n'étais pas ictorieux, leur perte serait inévitable, à moins ue St.-Cyr et Davoust ne fussent assez avisés et ssez habiles pour opérer leur jonction avec Leıarrois et Narbonne, pour s'ouvrir de concert n passage. Je leur envoyai des ordres dans ce ens, mais tous furent interceptés.

Le 14 je quittai Duben, et le 15 j'arrivai à .eipsick: il était temps; car Murat, ne pouvant utter contre une pareille masse, s'était replié ıvec beaucoup d'ordre sur Leipsick; mais il ve- Les armées se concentrent autour de Leipsick.

nuit : il fut obligé de prendre le lendemain la route d'Eulenbourg pour éviter l'encombrement. Voyant ici le pont brûlé, il remonta la Mulde pour trouver un passage, et n'arriva le 15, à la nuit, qu'à Rothenhahn sur le chemin de Leipsick.

Le corps de Reynier, qui avait descendu l'Elbe jusqu'à Roslau, chercha à rétablir le pont de bateaux de Bernadotte pour revenir directement; mais l'impossibilité et la lenteur de l'opération forcèrent ce général à rétrograder sur Wittemberg, ce qui le retarda de deux marches. Tous ces incidents firent différer mon attaque jusqu'au 16.

…s alliés se …écident à …'attaquer.

De leur côté, les souverains, instruits de mon retour à Leipsick, et craignant que je n'accablasse Blücher, prirent la résolution de m'attaquer le même jour. Fiers de leurs succès du 14, ils ne jugèrent pas devoir attendre l'arrivée de Benningsen et de Colloredo, qui n'entreraient en ligne que le 17; vu que j'aurais eu tout le loisir, dans cet intervalle, de porter des coups sensibles à l'armée de Silésie. Il fut donc résolu qu'on m'assaillirait le 16, moins dans l'espoir de remporter une victoire décisive, que pour gagner le temps d'amener toutes les forces de la coalition sur le champ de bataille, où allait se décider le sort du monde civilisé.

…ingulier …rojet de

Schwartzenberg avait eu d'abord la singulière

idée de jeter ses réserves et le gros de l'armée dans le cul-de-sac entre la Pleisse et l'Elster, d'où il ne pouvait déboucher que par un pont étroit au milieu de toute mon armée; tandis que la droite, sous les ordres de Barclay, composée des corps de Kleist, Wittgenstein et Klénau, se serait avancée entre Libert-Wolkwitz et la Pleisse. Si l'affaire avait été engagée de la sorte, la défaite totale de la grande armée alliée eût été immanquable. Mais l'empereur Alexandre, ayant vainement démontré à Schwartzenberg le ridicule de son projet, déclara positivement que ses troupes et celles du roi de Prusse resteraient sur la rive droite de la Pleisse. Ainsi le corps des grenadiers, toutes les gardes, les réserves, en un mot 35 mille hommes d'élite, furent ramenés au point décisif par la volonté ferme de l'empereur Alexandre. Le généralissime autrichien persista, de son côté, à porter les siennes dans le cul-de-sac de Connewitz. Le corps de Giulay fut encore détaché par Zwenkau pour tourner Leipsick et s'emparer de la grande route à Lindenau. Cette position des alliés était un peu large; il semble que Blücher et Bernadotte se trouvant alors vers Halle, la grande armée eût mieux fait de se diriger sur Zeitz, pour établir ainsi 250 mille hommes sur mes communications. Benningsen eût pu être dirigé de Coldiz sur Altenbourg, Schwartzenberg.

pour couvrir la route de Bohême pendant ce mouvement. Toutefois, il est juste de convenir que la marche de Blücher et de Bernadotte sur la Saale, n'étant pas la suite d'un plan concerté avec les souverains, et ceux-ci n'ayant qu'une notion vague à Altenbourg de ce que feraient les deux armées du nord, ils ne pouvaient pas trop arrêter un plan d'opérations sur de pareilles données. Dès-lors il était naturel qu'ils adoptassent le projet de marcher directement à moi, en cherchant néanmoins à inquiéter ma ligne de retraite. A cet effet, il convenait que la grande armée de Bohême s'avançât sur Leipsick par la rive droite de la Pleisse, en ne portant sur mes communications que la force nécessaire pour s'emparer des défilés et arrêter mes têtes de colonne en retraite. Le corps de Giulay suffisait pour cela; mais il aurait été convenable de lui donner 3 à 4 mille chevaux de plus, car on ne manquait pas de cavalerie. Le reste des troupes autrichiennes eût dû suivre alors l'armée principale, en ne jetant qu'une division légère dans l'espace entre Ratha et Zwenkau, pour entretenir la communication avec Giulay : placer 40 mille hommes dans cet entonnoir était une idée ridicule.

Bataille du 16 octobre. Je ne m'en aperçus pas d'abord; mais quelque parti que prît l'ennemi, je sentis qu'un ef-

rigoureux sur Wachau pouvait seul me pro-
· la victoire.
vais confié à Ney le commandement général
ırd de Leipsick, sur les corps de Bertrand,
armont et de Souham. Les renseignements et
es calculs probables annonçaient que Blücher
: de Halle par sa droite, viendrait nous attaquer
a route de Mersebourg afin de mieux se lier à
ande armée. Cependant il était possible qu'il
ırtât droit sur Leipsick par Skeuditz, et mes
ıres devaient être prises dans cette double
ıthèse; ce qui nécessairement y jeta quelque
·titude.
on premier projet avait été d'attirer à moi
: des corps de Ney vers Wachau, pour y
ɔer le coup qui devait rétablir nos affaires:
corps, arrivant de Duben, aurait relevé Mar-
t vers Mœckern, où il avait reconnu une
:ion très-favorable pour contenir des forces
·rieures, et où il avait ébauché quelques
ınchements pour la renforcer.
cette première disposition avait pu s'exé-
r, j'aurais eu 40 mille hommes de plus à
:hau, et l'armée de Bohême eût été exposée
e défaite d'autant plus complète, que Schwar-
berg accumulait fautes sur fautes.
ais, tandis que les alliés se disposaient à m'at-
ıer partiellement, la fortune se plaisait à me

contrarier par une foule de petits accidents qui dérangeaient toutes mes combinaisons.

J'avais cru que le duc de Padoue suffirait avec 7 à 8 mille hommes à la défense de Leipsick: l'approche du corps entier de Giulay menaçant le passage de Lindenau, le seul qui nous restât en cas de retraite, Ney crut devoir y diriger Bertrand, qui, à dix heures, était déja en mouvement sur Libert-Wolkwitz.

Marmont, de son côté, n'avait pas encore été relevé par le 3e corps, retardé, comme nous l'avons dit, au passage de la Mulde, lorsqu'on lui signala l'approche de l'avant-garde de Blücher. La situation était critique : se retirer sans combattre, c'était attirer l'ennemi sur Leipsick, sans que pour cela Marmont fût disponible, et en mesure de me seconder à Wachau. Il préféra tenir entre Mœckern et Euterisch pour ne pas perdre Leipsick. Ney, pensant que ce maréchal était déja au fait des localités, et qu'il valait autant le laisser sur ce point, résolut de le remplacer vers Wachau par les deux divisions du 3e corps, qui ne devaient y arriver que vers les deux heures. Il résulta de ces différentes contrariétés, que les 40 mille hommes dont j'avais espéré me renforcer pour assaillir l'armée de Bohême ne m'arrivèrent point.

Si la victoire eût été certaine, Ney aurait bien pu ne jeter qu'une division de Bertrand à Lindenau,

et l'autre au faubourg septentrional de Leipsick; tandis que Marmont et le 3e corps seraient accourus à Wachau : il est probable que Giulay et Blücher n'eussent point été en mesure d'entreprendre une attaque sérieuse sur Leipsick le 16. Renforcé à temps par Marmont et Souham, j'aurais pu déborder la droite des alliés et culbuter Barclay dans la Pleisse, tandis que Schwartzenberg s'enfonçait si sottement vers Connewitz; j'aurais recueilli d'immenses trophées, et, poursuivant l'ennemi en déroute jusqu'à Zeitz, je me serais frayé une nouvelle ligne de retraite sur Nacembourg, sans m'inquiéter que Blücher occupât momentanément Leipsick.

Tout cela n'eût donné qu'une victoire de plus, à la vérité; car Blücher et Bernadotte réunis m'eussent suivi en queue, tandis que Schwartzenberg, renforcé par les 60 mille hommes de Benningsen et de Colloredo, aurait eu encore 150 mille combattants à m'opposer; j'aurais toujours été placé au milieu de 240 mille hommes, dans une position très-fâcheuse. Les parcs de mon armée, réunis à Eulenbourg, ainsi que le corps de Reynier en marche vers cette ville, eussent été coupés de mon armée, et forcés à se jeter sur Torgau.

C'est trop s'abandonner aux conjectures que de vouloir décider ce qu'une victoire plus complète à Wachau, eût amené de changements dans

la situation respective des partis. Quelles combinaisons faire avec des ennemis qui reçoivent en un seul jour des renforts de 100 mille hommes? c'était le plus ou le moins de désorganisation qu'une telle défaite eût produit dans le quartier-général anti-militaire de Schwartzenberg qui eût pu me tirer d'affaire, et prouver si l'abandon de Leipsick par Marmont eût été une mesure prudente. Dans l'incertitude de l'événement, il est certain que c'était jouer gros jeu.

La bataille s'engagea le 16 octobre à neuf heures du matin, c'est-à-dire deux heures plus tôt que je ne l'eusse désiré. J'avais le projet de prendre l'initiative., et ce fut l'ennemi qui nous attaqua, ainsi que je viens de le dire. Klénau, à droite, débouchait en forces par le bois de l'Université sur Libert-Wolkwitz et le Kohlberg. Wittgenstein se portait sur Wachau, Kleist sur Mark-kleeberg.

Ce premier effort fut soutenu par les corps de Murat. Lauriston défendit vigoureusement Libert-Wolkwitz, Bellune repoussa les tentatives de l'ennemi sur Wachau : Poniatowski dut abandonner un moment Mark-kleeberg aux Prussiens.

Je venais d'arriver de Reudnitz vers Libert-Wolkwitz : la jeune et la vieille garde me suivaient; mais Macdonald ne débouchait pas encore à ma droite. Le mouvement de l'ennemi exigeait que je changeasse mes dispositions.

Je renvoyai Augereau de ma gauche à la droite our soutenir Poniatowski. Les deux divisions de ı jeune garde, sous Mortier, manœuvrèrent à ıuche de Lauriston contre la droite de Klénau; s deux autres, sous Oudinot, marchèrent au ›utien de Bellune à Wachau. Une belle masse e cavalerie s'établit en 3e ligne derrière le entre; et ma réserve d'artillerie, disposée sur front, foudroya l'ennemi. Une canonnade efoyable s'établit sur la ligne, où l'on combattit ısque vers midi avec des succès balancés. Kléau fut repoussé par Mortier et Lauriston. Poiatowski, soutenu par Augereau, reprit Markleeberg. Au centre, Oudinot et Bellune rejetèent Wittgenstein sur Stœrmthal et Gossa.

Pendant ce temps, Schwartzenberg se présente de sa personne avec le gros des Autriiens aux défilés de Connewitz et de Dœlitz, où ne peut déboucher. La division Lefol défend premier, et la division Sémélé du corps d'Auereau couvre le second.

Placé sur les hauteurs de Meysdorf, je suis ncore plein d'espérance : tout m'autorise à ompter sur une victoire qui peut être décisive; ır Macdonald débouche enfin de Holzhausen, ındis que Ney m'annonce d'Euterisch, à dix eures et demie, que Marmont va se mettre en ıarche pour me joindre, et que le 3e corps ıême pourra le suivre, si Blücher ne se montre

pas eu forces sur le chemin de Halle : enfin le corps de Bertrand, qui avait bivouaqué entre Euterisch et Leipsick, suffira pour garder la ville et chasser Giulay de Lindenau.

Je fais aussitôt mes dispositions pour prendre plus vigoureusement l'offensive et frapper un grand coup.

J'ordonne à Latour-Maubourg d'emporter les positions du corps russe à droite et à gauche de Gossa, et je le fais soutenir par Victor et Lauriston. Le plus brillant succès couronne cette double charge, quoique Latour-Maubourg ait la jambe emportée par un boulet, et que cet accident jette un peu d'incertitude dans une partie de son corps. La division de cuirassiers de Bordesoult fournit néanmoins sa carrière ; elle se jette sur la gauche du prince Eugène de Wurtemberg, enlève une batterie, charge les bataillons, culbute la division de cavalerie légère de la garde, qui fait un mouvement de flanc pour s'opposer à ses succès, et pousse jusqu'à l'empereur Alexandre. Ce prince, sans perdre contenance, fit donner les Cosaques d'élite qui lui servaient d'escorte. Dans ce moment les batteries de réserve de la garde russe se démasquent, la cavalerie de Barclay accourt au point menacé, et la blessure de Latour-Maubourg empêchant que la charge fût convenablement soutenue, elle n'eut

pas toutes les suites que j'en espérais : l'ennemi reprit même l'offensive sur Gossa, et nos escadrons vinrent se reformer en arrière, au moment où l'infanterie s'avançait pour occuper le terrain conquis (1).

Schwartzenberg, sourd jusqu'à une heure à

Mouvement tardif des

(1) Un écrivain fort habile à décrire un combat, mais qui n'est pas toujours juge impartial, assure qu'un conseil tumultueux s'était assemblé autour des souverains alliés pour les décider à faire avancer leurs réserves. Cela n'est pas exact. L'empereur Alexandre, ne voulant pas enfoncer ses réserves dans l'angle de Connewitz, comme Schwartzenberg avait imaginé, les avait laissées à Rœtha. Le général J....., détaché près de Schwartzenberg, sollicita par écrit S. M., dès 10 heures, de faire approcher sans délai ces réserves, qu'il fallait plus compter sur elles que sur les Autrichiens. Le prince de Schwartzenberg résista encore à tout ce qu'on lui disait pour leur faire repasser la Pleisse. L'empereur Alexandre apprécia l'avis de son aide-de-camp, et fit avancer les réserves derrière le Gœselbach, où elles étaient à une heure : une division de cuirassiers déboucha aussitôt pour soutenir Klénau; les grenadiers suivirent pour appuyer Wittgenstein. Les gardes russes et prussiennes et le reste des cuirassiers débouchèrent un peu plus tard. Il n'y eut aucun conseil tumultueux; mais le fait est que la grande charge de Latour-Maubourg força l'empereur Alexandre à monter à cheval pour se porter à quelques pas en arrière, et à faire donner ses Cosaques pour arrêter la tête de colonne; il fit comme Napoléon au cimetière d'Eylau, et montra du sang-froid : ce qui était d'autant plus méritoire, qu'il n'avait sous la main ni infanterie ni artillerie. (*Éditeurs.*)

Autrichiens pour secourir la droite.

toutes les représentations des officiers russes, avait enfin reconnu que sa droite serait écrasée, et qu'il s'agissait de revenir à son secours. Tous les efforts de Merfeldt pour déboucher de Dœlitz ayant été superflus, le prince se décida alors à revenir par Baschewitz sur la rive droite de la Pleisse, que pour sa gloire il n'aurait dû jamais quitter : il ramenait avec lui deux divisions de cuirassiers et les deux divisions de grenadiers du prince de Hesse-Hombourg.

Cette résolution, quoique bien tardive, eut son effet. Les divisions de cuirassiers autrichiens passèrent la Pleisse à un gué, et débouchèrent de Grœbern au moment où Kleist était vivement pressé. Elles fondirent entre le corps d'Augereau et la cavalerie, culbutèrent celle-ci, et poussèrent jusqu'à la jeune garde à l'instant même où Latour-Maubourg en faisait autant contre celle des souverains sur les hauteurs de Gossa.

Cette charge des ennemis, qui pénétra jusque près de moi, m'inquiéta; d'un autre côté, le canon tonnait au nord de Leipsick; Marmont, loin de pouvoir me seconder, était lui-même fortement aux prises. Les divisions de grenadiers russes venaient de donner au centre des alliés une nouvelle consistance; la terre semblait se couvrir de bataillons ennemis à mesure que nous reculions notre horizon; je n'osai soutenir la trouée de La-

tour-Maubourg et de Bellune avec ma vieille garde : tout le reste de mes forces était au feu. Macdonald était aux prises avec Klénau, qu'il avait poussé assez loin. La belle cavalerie d'Espagne qui le soutenait, avait été paralysée par la blessure du général Pajol qui la commandait. Cet état des choses ne laissait que peu d'espoir de remporter une victoire décisive. Bientôt les Russes ralliés à Gossa y tinrent avec acharnement ; l'arrivée des gardes et des grenadiers autrichiens qui étaient parvenus à déboucher sur la droite de la Pleisse en revenant sur leurs pas vers Crostewitz, avait changé toutes les chances. Nos premiers succès étaient glorieux, mais ne changeaient rien à la situation des affaires. Il m'importait d'obtenir d'autres résultats, avant la fin de la journée. Ce motif me détermina à essayer, vers les six heures, un dernier effort. Tout se préparait autour de moi pour l'attaque décisive sur Stœrmthal et Grœbern, lorsque mon attention fut attirée derrière ma droite où l'ennemi venait de passer la Pleisse. Schwartzenberg, ne voulant pas démordre du projet de passer à Dœlitz, ayant imaginé que l'arrivée des divisions de grenadiers autrichiens à Mark-kleeberg faciliterait le passage de Merfeldt, lui avait prescrit de renouveler ses tentatives. Déja cinq à six bataillons autrichiens, après s'être emparés de

Dœlitz, cherchaient à en déboucher, suivis par tout le corps d'armée. La division Sémélé épuisée ne pouvait résister. Je lançai la vieille garde sous le général Curial, seule troupe qui me restât sous la main. Poniatowski y envoya aussi sa réserve : en un clin d'œil la tête de colonne de Merfeldt est enveloppée et enlevée; lui-même est fait prisonnier avec un millier d'hommes; le reste est culbuté dans la Pleisse : l'arrivée de la division Brayer du 3ᵉ corps achève de me tranquilliser sur ce point.

Cependant la concentration de tant de forces entre Kleeberg et la ferme d'Auenheim permet à l'ennemi de prendre Oudinot en écharpe; et notre centre, loin de continuer ses progrès, s'estime heureux de se maintenir contre les masses qui lui sont opposées. La nuit mit à peine fin à ce long carnage.

Marmont est battu par Blucher.

Nos affaires n'avaient pas été aussi bien au nord de Leipsick. Marmont venait de recevoir l'ordre de me joindre, quand Blücher, qui ne respirait que combats, parut à sa poursuite par la route de Skeuditz, et le mit dans l'obligation de s'engager : quoique cela l'empêchât d'arriver sur le point où je comptais décider la querelle, ce n'eût été qu'un demi-mal si les divisions du 3ᵉ corps qui avaient dû le relever étaient arrivées à temps; elles eussent pris sa place ou com-

battu à côté de lui. Il n'en fut rien ; elles ne firent que très-tard une apparition vers Schœnfeld, et Ney, qui voulut laisser la défense de Lindenthal à Marmont qui s'y trouvait déja établi, porta le 3e corps à droite et à gauche de Wachau, lorsque la bataille était sur le point de finir. Marmont, livré à ses propres forces, eut affaire à trop forte partie. Pour surcroît de malheur, la division Delmas qui revenait par la route de Duben avec l'artillerie du 3e corps, allait être compromise si l'ennemi savait profiter de sa supériorité. La division Dombrowski, qui devait tenir Wetteritz jusqu'à son arrivée, y soutint avec audace tous les efforts du corps de Langeron, mais ne put conserver le village. Heureusement les patrouilles ennemies prirent la longue colonne de Delmas pour un corps considérable, et s'en laissèrent imposer. Ce général arriva dans la nuit à Wetteritz, harcelé de toutes parts, mais sans échec notable.

Ney, instruit de l'échec de Marmont et du danger qu'avait couru Delmas, se vit obligé de rétrograder pour aller au-devant de lui et favoriser sa retraite, aussi-bien que celle du 3e corps. Il vint, à cet effet, border la Partha pendant la nuit. Si les sept divisions de Ney, de Marmont et de Dombrowski avaient été réunies, nul doute que Blücher eût été battu ; mais, le 3e corps ayant

perdu toute la journée en marches et contre-marches, il était impossible aux 20 mille hommes de Marmont d'en battre 60 mille. Ses troupes défendirent néanmoins avec une rare valeur le village de Mœckern, où nos soldats de marine se couvrirent de gloire. Elles furent ramenées sur Eutritzch et Gohlis avec perte de 20 pièces de canon et de 4 mille hommes hors de combat (1).

Cet échec me contraria d'autant plus, qu'attendant le corps de Reynier qui revenait de Wittemberg par Eulenbourg, il importait de conserver la possession de Taucha. La belle défense du 6e corps, et le retour dans la nuit des divisions du 3e corps, nous mirent en état de le faire.

Embarras de ma position.

C'était un véritable malheur pour nous de n'avoir pu remporter de victoire prononcée le 16. Quoique les derniers rapports de St.-Cyr me fissent douter de la prochaine arrivée de Benningsen, je savais du moins que le prince de Suède ne tarderait pas à rejoindre Blücher: j'allais être forcé à évacuer Leipsick ou à livrer une nouvelle bataille avec toutes les chances contre moi. Je ne me dissimulais point que la perte de cette ville rendrait notre position très-

(1) Un parc de 30 pièces fut en outre enlevé au bivouac de nuit par les Cosaques.

précaire; avec le peu d'hommes qui me restaient, je ne pouvais plus guère espérer que de défendre pied à pied le terrain jusqu'au Rhin; et la perte d'une bataille n'entraînant pas d'autre conséquence, je me décidai à l'accepter. J'hésitai néanmoins à la recevoir devant Leipsick ou derrière la Saale, ma mauvaise fortune l'emporta; cependant, avant d'en venir aux mains, je rouvris la voie des négociations : je renvoyai, le 17, aux alliés le général Merfeldt fait prisonnier la veille, en leur proposant un armistice et l'évacuation de toutes les places de la Vistule et de l'Oder; je me décidai même à remettre celles de l'Elbe. Sous prétexte d'en référer à l'empereur d'Autriche, Schwartzenberg ne me répondit pas; et les alliés, renforcés dans la soirée par plus de 100 mille hommes, résolurent de m'accabler le 18 au matin. Je ne m'étais pas néanmoins endormi dans l'espoir d'une réponse favorable; j'attendais le retour du corps de Reynier et de mon grand quartier-général qui se trouvaient à Eulenbourg, et qui devaient me rejoindre dans la soirée du 17. Si je ne recevais pas dans cette journée de réponse satisfaisante à la mission de Merfeldt, mon intention était de me rapprocher dans la nuit de Leipsick, de resserrer ma ligne pour pouvoir opérer successivement ma retraite dans la journée du 18. Ce retard fut d'autant plus malheureux, que Giulay venait de

Je propose un armistice qui est refusé.

se replier sur Zwenkau, et que rien ne se serait opposé à ce que la retraite commençât dans la soirée du 17, aussitôt après l'arrivée de Reynier.

En effet, Schwartzenberg, comme tous les généraux pusillanimes, passait sans cesse d'une extrémité à l'autre. Non content d'être renforcé par deux armées entières, il avait imaginé d'attirer Giulay dans l'espace entre la Pleisse et l'Elbe, pour y remplacer les troupes autrichiennes qui en avaient été tirées dans la journée du 16 pour renforcer le centre à Wachau: cette mesure qui m'ouvrait le chemin d'Erfurth, n'était justifiée par aucun motif; car après l'arrivée de 100 mille hommes de renfort, il eût été beaucoup plus convenable de renforcer le corps de Giulay, placé à merveille pour opérer sur nos communications. Je laissai échapper cette occasion unique de sortir d'embarras, d'abord par la crainte qu'une retraite prématurée ne nuisît à la conclusion de l'armistice proposé, et ensuite par une confiance excessive, mais assez naturellement motivée sur le calme absolu qui régnait dans l'armée ennemie, et qui me paraissait de bon augure pour la mission de Merfeldt. Je m'abusais; les alliés ne différaient d'engager l'affaire générale que pour rallier toutes les troupes qu'ils attendaient.

Le prince de Suède, Benningsen

Le prince de Suède, rassuré sur Berlin, arrivait par le chemin de Landsberg; d'un autre

ôté, Benningsen qui, pendant la marche de grande armée ennemie sur Leipsick, s'était vancé vers Dresde, après avoir laissé 20 mille ommes devant cette place, pour se porter vec 40 mille par Colditz sur Leipsick. Enfin, olloredo rejoignit aussi avec deux divisions au-ichiennes : tous ces corps arrivèrent dans la soi-ée du 17. C'était près de 120 mille hommes de lus pour les alliés. Voyant, dans la nuit du 17 au 8, que Merfeldt ne revenait point, je commençai en concevoir des inquiétudes, et j'arrêtai les iesures préliminaires de l'évacuation de Lei-sick ; mais le matériel était si considérable et s défilés si longs et si nombreux, que ce n'eût as été trop de la journée du 18 et de la nuit u 19 pour l'opérer avec ordre en présence de ennemi. Cependant, comme on n'avait employé ue douze heures de nuit à Wagram pour jeter ix ponts et déployer l'armée sur le Marchfeld, eci me rassura. Je résolus donc de faire bonne ontenance le 18, pour me rapprocher, dans la oirée, de Leipsick : l'ennemi ne m'en donna as le temps. et Colloredo renforcent les alliés.

La grande bataille qui devait décider du sort le l'Europe eut ainsi lieu le 18 octobre. J'atten-lais encore la réponse de Merfeldt, quand on n'annonça de toutes parts l'approche des colon-nes ennemies. Je n'avais que 150 mille hommes à Bataille du 18 octobre.

opposer à près de 300 mille. Pour éviter d'être tourné, je fis prendre à mon armée une position demi-circulaire, les deux ailes appuyées à la Pleisse et à la Partha. Le corps de Bertrand demeura à la gauche de l'Elster pour balayer la route de Naumbourg. Les ennemis nous attaquèrent sur tous les points de ce demi-cercle. Les premières positions de Holzhausen et de Wachau ne furent disputées que pour nous donner le temps de prendre une position définitive vers Probsthayde et Stœtteritz. Ce fut ici que se livra la véritable bataille des géants.

Impossibilité de manœuvrer habilement.

Quoique la plus importante du siècle par ses résultats, cette seconde bataille offre peu d'intérêt sous le rapport de l'art. Trois cent mille alliés serrés en masse dans un demi-cercle de trois ou quatre lieues, ayant 1200 pièces de canon sur leur front, ne donnaient prise nulle part : quelque manœuvre que j'eusse voulu faire, je venais heurter contre une ligne impénétrable dont le front était également fort partout. Les batailles de Fleurus, de Friedland, d'Essling, sont les seules de nos dernières guerres qui offrent quelque similitude de situation avec cette sanglante journée. Dans toutes les trois, c'était une armée attaquée par des colonnes concentriques avec une rivière à dos. Dans la première, Jourdan placé comme moi en demi-cercle,

ayant derrière lui la Sambre, fut attaqué comme je le fus à Leipsick, avec cette différence qu'il était égal en forces, et que Cobourg occupait une ligne de dix lieues avec moins de 80 mille hommes, en sorte qu'il ne fut pas difficile de faire avec succès un effort sur un point quelconque contre des colonnes décousues qui ne donnèrent point ensemble. A Friedland, les Russes, entassés autour de la ville, ayant l'Alle à dos, furent assaillis par mes quatre corps d'armée, serrés dans une ligne circulaire bien soutenue : leur front, coupé en deux par un ruisseau et un étang, me permit d'écraser séparément la gauche, ce qui exposa leur droite à une perte inévitable. Aucune de ces chances favorables n'existait pour moi dans cette seconde journée de Leipsick. L'unique espoir de victoire qui nous restât, était fondé sur l'isolement de Blücher et du prince royal de Suède à la droite de la Partha : ce qui permettait de les paralyser toute la journée avec un faible corps d'observation.

Cet espoir nous fut encore ravi. Ces 90 mille hommes, laissant au corps de Sacken le soin d'attaquer la porte de Halle, passèrent dès le matin la rivière entre Taucha et Schœnfeld, et assaillirent Ney. Dès lors, nul moyen de suppléer par de bonnes combinaisons à l'infériorité numérique et matérielle : c'était une

boucherie sur place, sans autre but pour nous que l'avantage de gagner la nuit pour commencer la retraite.

Malgré notre extrême infériorité, augmentée par la défection des troupes saxonnes et wurtembergeoises qui tournèrent, au milieu même du combat, leurs armes contre nous, mon armée se soutint admirablement. Je fus surpris moi-même du dévouement et de la bravoure de mes jeunes soldats : mille pièces de canon vomissaient la mort dans leurs rangs, sans qu'ils en fussent ébranlés : c'étaient pourtant les mêmes soldats de la Katzbach et de Dennewitz ! à quoi attribuer cette différence ?

Dès le point du jour, nous commençâmes notre mouvement de concentration au moment où les masses ennemies s'ébranlaient de toutes parts pour nous assaillir. Bellune et Lauriston quittent Wachau pour se placer, le premier à l'ouest de Probsthayde, le second à gauche de ce village, dans la direction de Stœtteritz. Ils sont suivis pied à pied par l'ennemi, qui déborde un instant leur arrière-garde sans les entamer. Poniatowski se place à leur droite; Augereau ferme la ligne entre Lœssnig et Connewitz. Oudinot, avec deux divisions de jeune garde, sert de réserve à cette aile droite. Je me place au centre derrière Bellune, à un quart de lieue de

Probsthayde, avec la jeune garde de Mortier, la vieille garde de Curial et la réserve de cavalerie.

Macdonald, qui a cédé Holzhausen aux masses de Klénau et de Benningsen, rapproche le 11[e] corps et la cavalerie de Sébastiani, de Stœtteritz et de Mœlkau pour se lier à Lauriston. Ney commandait la gauche, qui s'étendait de Paunsdorf à Schœnfeld. Notre ligné formait en quelque sorte un angle obtus, dont Probsthayde occupait le sommet.

Blücher, laissant à Sacken le soin d'inquiéter le faubourg de Leipsick du côté de Gohlis et les retranchements de la porte de Halle, attaque lui-même Schœnfeld avec les corps russes de Langeron et de St.-Priest. Bernadotte fit assaillir Sellerhausen par Bulow, soutenu des Suédois. Le général Benningsen attaqua Paunsdorf par sa droite et Zweinaundorf par sa gauche, secondé du corps de Klénau. Les corps de Kleist et de Wittgenstein, suivis des réserves, s'avancèrent de Wachau sur Probsthayde. Les Autrichiens de Colloredo et de Bianchi fermaient la ligne jusqu'à la Pleisse vers Connewitz. L'intervalle entre ces deux rivières fut cette fois abandonné à une division légère; et Giulay reçut, quoique trop tard, l'ordre de se porter de nouveau à Zwenkau, pour de là inquiéter la grande route de Lutzen.

Les masses ennemies employèrent une partie de la matinée à se former devant ces positions. Vers midi, l'engagement devint général; Colloredo, Bianchi et le prince de Hesse-Hombourg attaquent notre droite le long de la Pleisse. Les faibles divisions d'Augereau et de Poniatowski défendent héroïquement les abords de Lœssnig et de Connewitz. Au moment de céder à une supériorité accablante, elles sont soutenues par les deux divisions de jeune garde d'Oudinot, qui rétablissent le combat et se maintiennent avec une grande fermeté dans ces deux villages et le terrain fourré qui les séparent de la Pleisse.

Au centre, les souverains alliés semblent vouloir frapper un coup décisif sur le saillant que forme notre ligne à Probsthayde; il devient le point de mire des efforts de l'armée de Bohême. Wittgenstein et Kleist, soutenus des réserves russes, s'élancent audacieusement sur ce village. Heureusement j'y avais pourvu : outre les corps de Bellune et de Lauriston, j'avais réuni sur ce point avec la vieille garde, la jeune garde de Mortier, et deux corps de cavalerie sous le roi de Naples. Je fais porter sur la ligne l'artillerie de réserve de Drouot : l'ennemi s'avance en colonnes d'autant plus profondes, que l'espace se rétrécit à mesure qu'il s'approche, et qu'il ne lui reste aucun terrain pour se former.

n mouvement s'opère avec rapidité, en sorte
l'une partie seulement de son artillerie peut
suivre. Le prince Auguste de Prusse forme la
te de colonne de Kleist; le prince Gortschakof
soutient, ainsi que le reste du corps de Witt-
nstein. Déja leurs premiers bataillons attei-
ent Probsthayde, lorsque les 2[e] et 5[e] corps
s chargent avec vigueur et les font reculer.
tposés au feu des tirailleurs qui garnissent
s jardins et le village, à celui de 100 pièces
canon qui vomissent la mitraille et la mort,
ifin, menacés par nos colonnes, il s'arrêtent
ıns l'espace qui séparait les lignes, et ripostent
ır une canonnade meurtrière qui se prolonge
squ'à l'entrée de la nuit.

Plus à gauche, Klénau et Benningsen avaient
is concentriquement leur marche sur Holz-
ıusen et Zweinaundorf, d'où ils débouchent
ısuite contre les hauteurs de Stœtteritz et Mœl-
ıu, défendues par Macdonald et la cavalerie de
bastiani; ces troupes se maintinrent dans leur
ɔsition avec le même succès qu'à la droite.

Mon aile gauche, aux ordres de Ney, ne fut
ıs aussi heureuse que le centre. Blücher et le
ince de Suède, ayant passé la Partha à Taucha
ec 90 mille hommes, se dirigèrent sur Schœn-
ld et Paunsdorf, où ils se liaient au corps de
enningsen. Ce dernier village était occupé par

les Saxons de Reynier; Marmont gardait l'espace de là jusqu'à Schœnfeld; Souham, avec le 3e corps, leur servait de réserve.

Marmont défend avec beaucoup de vigueur contre Langeron les approches et le village de Schœnfeld. Reynier, menacé par Bubna à droite, par Bulow à gauche, se rapproche de Sellerhausen. Ney, qui sent tout le danger d'un mouvement rétrograde, court sur les lieux et reporte la division Durutte sur Paunsdorf. Les Saxons, livrés à eux-mêmes, s'avancent vers l'ennemi: on attribue ce mouvement à un excès d'audace; mais tout-à-coup leur artillerie, tournée contre nous, vient signaler à nos braves étonnés la plus odieuse défection dont l'histoire conserve le souvenir. Reynier, réduit à la seule division Durutte, menacé à droite par Bubna, à gauche par Bulow, fut trop heureux de trouver un refuge à Sellerhausen. Le maréchal Ney le fait soutenir par la division Delmas; Marmont replie sa droite pour se maintenir en ligne, et continuer à défendre Schœnfeld par sa gauche.

Le combat se prolonge avec animosité sur cette partie de la ligne; il ne fut pas difficile au corps de Bulow, secondé par Bubna et soutenu des Saxons et des Suédois, de percer jusqu'à Sellerhausen, malgré la belle défense de la poignée de braves aux ordres de Durutte et de Delmas.

La droite de Ney est ainsi ramenée dans la direction de Reudnitz.

Instruit à Probsthayde de la défection de mes alliés et de la retraite du 7e corps, et appréciant tout ce qui peut en résulter de fâcheux si l'ennemi pénètre jusqu'aux faubourgs de Leipsick, je vole avec les cuirassiers de Nansouty sur le point menacé; je trouve Ney occupé à rallier sa droite près de Strassenhœuser. Il se lance sur Bulow, que je fais attaquer en flanc par les cuirassiers de Nansouty du côté de Mœlkau, et dont la tête est ramenée sur Sellerhausen. Un peu rassuré sur ce point, je retourne alors à mon centre, qui réclame toute ma sollicitude. Le combat dégénère vers Strassenhœuser comme à Probsthayde en une canonnade meurtrière. Bernadotte amène sur ce point l'artillerie saxonne, celle des Suédois et jusqu'aux batteries anglaises de fusées à la congrève, dont il accable les braves de Delmas et de Durutte: le premier de ces généraux, l'intrépide, le républicain Delmas, tombe sous ce feu meurtrier; ces troupes, cédant de nouveau à une supériorité accablante, reviennent jusqu'à Strassenhœuser.

Autant le canon de l'ennemi avait de supériorité sur celui de Delmas, autant nous avions d'avantage à Probsthayde sur les masses épaisses

qui s'obstinaient à rester sous notre feu sans vouloir rétrograder d'un pas.

En vain quelques généraux russes, pénétrés de l'inutilité de ce carnage, proposèrent de le faire cesser, et, dans la certitude que notre retraite serait inévitable le 19, ils proposaient de porter les belles réserves de cavalerie avec le corps de Giulay sur la route de Lutzen. Ce conseil, quoique approuvé d'abord, eut le sort de tant d'autres, et ne fut pas exécuté. Les alliés, comme Koutousof à Krasnoï, se contentèrent d'un demi-succès qui leur garantissait notre retraite au-delà du Rhin. Ils retirèrent pourtant une partie des masses qui étaient restées si longtemps sans utilité sous notre feu.

Blücher et Langeron n'avaient pas éprouvé moins d'obstacles à l'attaque de Schœnfeld, que Lagrange, Compans et Frédéric défendirent avec une grande valeur, perdirent et reprirent plusieurs fois. Ces troupes de Marmont, affaiblies par les combats du 16 et par cette sanglante lutte, étaient sur le point de succomber malgré les plus glorieux efforts. Compans était blessé; Frédéric tué; Marmont vit son chef d'état-major et ses aides-de-camp tomber à ses côtés; encore quelques instants, et le 6e corps enfin allait être détruit, lorsque Ney lance sur l'ennemi les deux

divisions du 3e corps demeurées en réserve. Schœnfeld, pris et repris jusqu'à sept fois, restait en notre pouvoir, lorsque les mouvements rétrogrades de la droite et l'approche des réserves de Langeron décidèrent Ney à reployer sa gauche à portée de fusil de ce village.

Au nord de Leipsick, les corps de Sacken et d'Yorck avaient tenté sans succès d'emporter le faubourg de Halle, mis à l'abri d'un coup de main et défendu par la division Dombrowski et la cavalerie du duc de Padoue.

Du côté de Lindenau, Bertrand, ayant reçu quelques renforts, chassa aisément la division Lichtenstein du corps de Giulay, et ouvrit la route de Weissenfels.

On voit, par ce récit, que nous perdîmes peu de terrain à la gauche; le reste de la position principale fut maintenu, et aucun de nos corps n'avait été entamé, grace au peu d'usage que l'ennemi sut tirer de sa cavalerie. C'était beaucoup pour la gloire, ce n'était rien pour le succès de la campagne; car telle était la situation désespérée de nos affaires, qu'un demi-succès équivalait à une défaite.

La bataille s'étant prolongée jusqu'à la nuit, et les troupes étant exténuées de fatigue et de faim, il devenait très-difficile d'opérer la retraite dans la nuit. Journée 19 octob

Pour l'effectuer d'une manière convenable, il aurait fallu jeter dès le 17 plusieurs ponts secondaires sur la Pleisse et l'Elster. Il eût été indispensable de faire filer tous les équipages de l'armée le 18, sous la protection du corps de Bertrand. On les laissa encombrés au contraire entre l'armée et Leipsick : non-seulement Berthier ne songea à rien, mais, dévoré par la crainte de dévoiler trop tôt la retraite et de semer le découragement, il repoussa toutes les mesures de prudence que les officiers d'état-major les plus bornés eussent prises à sa place, comme s'il eût été persuadé que je reprendrais mon ascendant sur l'ennemi.

Le chef du génie aurait dû y suppléer pour ce qui concernait les ponts; son parc était en partie resté à Eulenbourg avec les gros équipages du quartier-général; mais les sapeurs ne manquaient pas dans les corps d'armée, et les outils, les charpentiers regorgeaient dans la ville de Leipsick.

J'avais bien ordonné qu'on jetât trois ponts supplémentaires sur la Pleisse; mais cet ordre, donné à la hâte et un peu tard, fut encore mal exécuté : on n'en construisit qu'un mauvais qui se rompit. Au fait, tout dans l'armée reposait sur moi seul; il fallait que je prévisse tout.

Nous avions franchi le Danube en huit heures

de nuit à Wagram avec 150 mille hommes; mais c'était sur six beaux ponts où chaque corps rangé à l'avance avait son débouché, et où les impedimenta ne passaient que bien long-temps après l'armée. En retraite, à travers les rues d'une ville, par un seul pont étroit, l'opération est bien différente; il y a nécessairement un encombrement horrible : les lâches veulent passer les premiers, et il ne faut que deux ou trois voitures brisées pour tout arrêter dans un défilé si resserré. Tous ces malheurs nous arrivèrent

L'aube du jour nous trouva le 19 dans tous les embarras d'une affreuse retraite. Il fallait recevoir encore une bataille pour l'opérer. Les troupes étaient rangées autour de l'enceinte des faubourgs qu'on avait eu le soin de barricader de longue main. On pouvait s'y défendre aisément 24 heures, si l'on voulait combattre comme à Dresde. Nous aurions eu ainsi le temps de faire écouler la multitude, et les corps se seraient retirés successivement du combat pour passer à leur tour. Tactiquement parlant, notre position n'était point mauvaise, puisque Leipsick pouvait être considéré comme une tête de pont couvrant le défilé. Il n'y manquait que des ponts pour accélérer l'écoulement et ne pas le faire dépendre du moindre accident. Il en eût fallu deux au-dessus et deux ou trois au-dessous de la

grande route ; c'est-à-dire deux ou trois sur chacun des bras de l'Elster, qui est ici fort divisé. Il eût fallu ouvrir des débouchés dans les jardins, et, pour mettre l'opération à l'abri de l'ennemi, il eût été indispensable que l'approche de ces ponts eût été couverte de deux ou trois redans liés avec le passage de Lindenau.

Mais nous n'étions revenus de Duben que le 15, nous espérions gagner une bataille le 16, nous comptions sur un armistice le 17 ; enfin, personne n'avait songé à la retraite qu'au moment où il était trop tard de prescrire aucune précaution pour l'accélérer et l'assurer. La postérité en rendra solidaires mon major-général et le chef du génie encore plus que moi.

J'avais passé la nuit à dicter tous les ordres que nécessitait la nouvelle position dans laquelle nous allions nous trouver en regagnant la frontière de France : j'en adressai au conseil de régence, à Mayence, à Strasbourg et sur toute la ligne du Rhin ; sur le bas Elbe, en Italie, en Espagne, à Dantzick, sur l'Oder, à Dresde, à Torgau. Je pensai à toutes les grandes combinaisons que me commandait l'avenir : c'eût été à Berthier à faire le reste.

Aussitôt que le jour fut venu, je me rendis chez le roi de Saxe pour l'engager à remettre son sort à la générosité des rois qui l'avaient

reconnu, mais en lui rappelant que la France avait toujours été meilleure alliée de la maison de Saxe que l'Autriche et la Prusse.

Je m'assurai, en le quittant, de l'horrible encombrement qui existait dans toutes les rues de Leipsick, et m'acheminai vers le défilé. Le combat s'était engagé sur toute la circonférence à la moindre démarche que les corps d'armée avaient faite pour se rapprocher des faubourgs de Leipsick. Au nord, Sacken et Langeron attaquaient Pfaffendorf défendu par Durutte; Woronzof et Bulow attaquaient les portes de Grimma et d'Hinterthor que Marmont et Ricard défendaient. Au sud, Schwartzenberg serrait les Polonais le long de la Pleisse; Barclay poussait Macdonald et Lauriston, en venant de Probsthayde par Strassenhœuser.

Je ne pouvais prescrire aucun mouvement; je me rendis à 9 heures à la porte de Ranstedt où l'encombrement était affreux; je revins par les boulevards pour gagner le pont. Bellune, Mortier, avaient passé le défilé; Souham et Marmont suivirent. Lauriston ébranla ses troupes pour passer à son tour.

Mais l'évacuation successive affaiblissait notre ligne à mesure que les colonnes ennemies, plus animées, se rapprochaient de la ville de Leipsick. Déja elles avaient forcé l'entrée des faubourgs

et gagnaient la partie orientale du boulevard qui les sépare de l'ancienne enceinte : les Badois leur abandonnent la porte de St.-Pierre, et livrent ainsi l'accès dans la ville, où bientôt plusieurs colonnes alliées se précipitent. Les trois corps d'armée restés pour la défendre n'ont plus d'autre parti à prendre qu'à gagner en toute hâte la grande route, en cherchant à se défendre de droite et de gauche, à la faveur des maisons du faubourg de Ranstedt.

Ils parviennent à se jeter dans cet espace; mais, affluant par directions opposées et croisés par les immenses parcs qui obstruaient tout, ils ne forment bientôt plus qu'une cohue. Cependant cette cohue se fût écoulée peu à peu, si l'officier préposé à la destruction des ponts après le passage n'avait pas confié cette importante besogne à un simple caporal de sapeurs, pour le pont du moulin situé sur le grand bras de l'Elster. Langeron, en suivant les boulevards du nord, se prolongeait parallèlement à l'ouest pour gagner notre ligne de retraite : ses tirailleurs s'étant répandus dans les jardins, en passant à la nage ou autrement les petits bras qui les arrosent, pénétrèrent ainsi jusqu'auprès du pont. Le caporal, voyant l'ennemi arriver, croit qu'il ne reste qu'un petit nombre des nôtres au-delà du pont, et exécute sa consigne : il met le feu aux pou-

dres, et fait sauter l'unique voie de salut qui reste à notre arrière-garde. Nos troupes, ainsi pressées entre les masses ennemies et l'Elster sans pont, sont réduites au désespoir : les plus hardis se précipitent dans les flots; Macdonald se sauve; Poniatowski y trouve la mort; quelques milliers d'hommes parviennent à échapper; mais près de 15 mille, après avoir jeté leurs armes, se rendent à la discrétion de l'ennemi. Lauriston, Reynier, le prince Émile de Hesse et une vingtaine d'autres généraux furent prisonniers; l'ennemi fit un butin immense en bagages, parcs, etc.

Je me trouvais avec la garde en arrière du dernier pont de Lindenau lorsque le pont de l'Elster sauta : je la fis aussitôt former en bataille et placer ses batteries. Nous nous trouvions chargés de protéger la retraite des débris de l'armée jusqu'à la Saale; nous pûmes heureusement l'atteindre, quoique serrés d'assez près par Yorck du côté de Freybourg, et par Giulay du côté de Kosen. L'ordre le plus admirable régna dans notre passage de Weissenfels, où l'état-major avait redoublé de précautions, comme pour réparer l'oubli impardonnable qu'il avait fait à Leipsick.

Le désastre du pont de l'Elster, et le désordre de la journée du 19 octobre, ont été mis par mes

détracteurs à côté de la retraite de Russie et de la journée de Waterloo, pour prouver que je perdais la tête dans les revers : auraient-ils prétendu que je restasse moi-même au pont la mèche à la main? Je n'ai eu que deux reproches à me faire à Leipsick: le premier, c'est de n'avoir pas fait filer tous les parcs dans la nuit du 17 sur Lindenau, et ensuite de n'avoir pas combiné dès le 18 la bataille de manière à passer toutes les troupes dans la soirée et la nuit. Mais n'ayant pas perdu toute espérance de gagner la bataille, je ne voulus pas prescrire avec précipitation les mesures d'évacuation : à la vérité on aurait pu au moins passer tous les parcs le 18 au point du jour à la suite du corps de Bertrand. Le second est d'avoir assez mal organisé mon état-major général, pour qu'il ne pourvût pas sans ordre exprès à ces sortes de détails. Cette faute remonte plus haut, comme je l'ai déja dit.

J'avouerai néanmoins encore une chose : c'est que m'étant décidé, à Duben, à renoncer à marcher sur Berlin pour revenir manœuvrer dans les plaines de Leipsick, j'aurais dû considérer ce point comme notre ancre de salut. Il fallait dire : « Si je gagne la grande bataille entre la « Pleisse et la Partha, je n'ai pas besoin de me- « sures défensives ; mais si je la perds, il faut « m'assurer une retraite contre les attaques que

« la supériorité de l'ennemi lui permet de faire.
« Or, dès le 15, il aurait fallu envoyer ingénieurs, « sapeurs et travailleurs, construire un système « d'ouvrages de campagne qui eût rattaché Lin-« denau aux faubourgs de Ranstedt, et qui eût cou-« vert trois ou quatre ponts solides sur lesquels « les troupes de toutes armes, les parcs et les ba-« gages auraient pu passer à toute heure du jour « ou de la nuit sans encombrement. »

Nous marchâmes sans relâche jusqu'à Erfurth, où nous arrivâmes le 23 octobre. Les combats de Leipsick m'avaient coûté 50 mille hommes en y comprenant les pertes cruelles essuyées par l'arrière-garde. Avec ce qui me restait, il m'était impossible de me soutenir en-deçà du Rhin. Le 25, je me remis en marche pour repasser ce fleuve.

Poursuite des alliés.

Les alliés, satisfaits d'un triomphe qui avait outrepassé leurs espérances, s'arrêtèrent deux ou trois jours à Leipsick pour convenir des opérations qu'ils allaient entreprendre. Klénau fut détaché sur Dresde, Bernadotte et Benningsen sur Hambourg. Blücher dut me poursuivre en tournant Erfurth au nord, pour redescendre sur Gotha; Bubna me suivit en queue par Naumbourg.

La grande armée des souverains se jeta au sud, dans la forêt de Thuringe, pour prendre une marche parallèle. Une foule de partisans

se montra de tous côtés pour entraver notre retraite. Elle s'opéra d'abord sans autre événement remarquable que le combat de Kosen, où le général Giulay fut vertement repoussé par le 4e corps.

Départ du roi de Naples.

Murat me quitta à Erfurth pour retourner à Naples; il avait reçu aux avant-postes des ouvertures de l'Autriche, qui lui promettait de s'intéresser à la conservation de son trône, s'il entrait comme Bernadotte dans la coalition. Metternich, par un raffinement de vengeance, mit toute son adresse à semer la défection jusque dans ma famille. Les insinuations qui échouèrent auprès du vertueux roi de Saxe réussirent auprès de Joachim. Il me fit un mystère de ces propositions; donnant pour prétexte à son voyage la nécessité d'ordonner les levées nécessaires à la défense de son royaume. Je pénétrai néanmoins son but, car il avait excité ma défiance depuis son départ de Posen : j'aurais pu le retenir, mais je pensai que ce serait fournir aux Anglais un moyen de ramener Ferdinand à Naples; retour dont le résultat eût été de ranger les Napolitains sous les bannières de nos ennemis. Dans cette alternative, certain d'ailleurs que ma sœur avait beaucoup d'ascendant sur Murat, et après lui avoir fait comprendre que son trône s'écroulerait tôt ou tard, si je venais à succom-

ber, je le congédiai avec une émotion dont je ne pus me défendre. Hélas! j'avais un pressentiment funeste; il ne s'est que trop réalisé.

Marche menaçante des Bavarois

J'appris aussi à Erfurth que les Bavarois, réunis aux Autrichiens, étaient déja en pleine marche sur Wurtzbourg pour inquiéter notre retraite. Quoique je connusse depuis dix jours le traité d'alliance conclu à Ried, je ne m'attendais pas de leur part à une agression aussi prompte. Dès que l'alliance fut ratifiée, les deux armées autrichienne et bavaroise confondirent leurs rangs et marchèrent contre moi.

Peut-être aurais-je dû moins ménager la Bavière, en envoyant dès le mois d'août les divisions d'Augereau sur Ratisbonne et Straubing: le roi eût été obligé ainsi à réunir son armée à la mienne; et ces huit divisions d'infanterie, formant avec la cavalerie près de 60 mille hommes, eussent envahi la Bohême au moment de la victoire de Dresde: diversion puissante, et qui m'eût décidé à manœuvrer sur Prague par la droite de Schwartzenberg, au lieu d'aller inutilement courir tantôt sur le Bober, tantôt à Duben, tantôt dans les montagnes de Tœplitz.

La coalition venait donc d'acquérir une nouvelle armée de 58 mille hommes, dont Wrède prit le commandement. Le 15 octobre, il quitta Braunau, passa le Danube le 19 à Donawerth, et arriva le 24 devant Wurtzbourg. Le 27, il campa

à Aschaffenbourg, d'où il détacha 10 mille Bavarois sur Francfort, et, avec le reste de son armée, il alla s'établir le 29 à Hanau, nous barrant le passage de la vallée du Mein : c'était une parodie de la Bérésina.

Je fus sensible à cette défection; de toutes celles qui m'affligèrent, il n'y en eut pas une de plus injuste. J'avais comblé la Bavière de bienfaits. Le protectorat de la Confédération du Rhin ne lui était pas plus à charge que la vassalité de l'empire romain; et, si elle le trouvait odieux, elle devait du moins me proposer d'y substituer une simple alliance défensive. L'alliance était naturelle et remontait à des siècles. En me rappelant l'enthousiasme des Bavarois à l'époque de 1805 et d'Abensberg, et le dévouement qu'ils montrèrent dans cette glorieuse campagne de 1809, mon cœur se serrait..... Voilà donc les hommes!.... Je n'en accusai pas l'armée, mais les intrigues de quelques courtisans, le caractère facile et débonnaire du roi, et l'ambition de Wrède. Au fait, le gouvernement bavarois m'a sacrifié à sa propre conservation; Maurice de Saxe a fait pire encore envers Charles-Quint, mais il mit plus de noblesse contre un monarque victorieux. Je n'aurais rien eu à dire, si Wrède se fût simplement joint à mes ennemis sans concevoir l'idée de me couper la retraite. Je m'attendais bien qu'il inquiéterait le flanc de mes colonnes

et mon arrière-garde; mais je ne lui supposais pas la présomption de me donner des fers.

Nous suivions avec sécurité la route d'Erfurth par Gotha, Fulde et Schluchtern. Ce ne fut que dans ce dernier endroit que j'appris la manœuvre audacieuse de Wrède par les fuyards de mon avant-garde, qui était venue donner contre les Austro-Bavarois. Il n'y avait pas à tergiverser; il fallait se hâter de passer sur le ventre à ces nouveaux ennemis, pour ne pas donner le temps à ceux qui nous suivaient de prendre part à la fête. Blücher, quittant la chaussée d'Eisenach, s'était élevé au nord par Hersefeld, vers les sources de la Nidda, pour fondre sur mon flanc gauche; Bubna me suivait en queue, et la grande armée alliée gagnait ma droite par les montagnes de Franconie. M'élevant à la hauteur du danger, je fus loin de perdre courage; je marchai vivement sur Hanau.

Nous avions encore 80 mille hommes disponibles, sans compter 25 mille traîneurs ou blessés; mais ils formaient une longue procession jusqu'à Fulde : je n'en avais que 30 mille sous la main. Wrède en comptait 50 mille; il se plaça audacieusement ou, pour mieux dire, imprudemment au débouché de la forêt de Lamboi, adossé à la Kinzig : nous l'attaquâmes le 30. Pendant que mes tirailleurs, répandus dans la forêt, contenaient sa droite et son centre, ma ca-

Bataill[e] Hana[u]

valerie enfonçait la gauche et la jetait en partie dans la Kinzig. Graces aux Cosaques qui précédaient la marche de Blücher vers Bergen, la moitié de cette aile enfoncée put regagner Hanau, le reste fut noyé ou pris. Wrède, jugeant le danger de sa position, manœuvra par sa droite pour changer de front, et s'assurer une retraite sur Aschaffenbourg. Ma vieille garde, sous Friant, le repoussa. Si j'avais eu les corps de Bertrand, de Ney et de Marmont autour de moi, c'en était fait de l'armée bavaroise; je l'aurais jetée dans le Mein, en lui coupant cette route; mais nous n'avions pas de temps à perdre, il fallait filer sur Francfort dès que la route fut ouverte, sous peine d'être atteint et enveloppé, car Blücher et Schwartzenberg pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Nos colonnes marchèrent toute la nuit pour atteindre cette ville.

Cependant mon arrière-garde, forte de 14 mille hommes, n'avait point encore atteint la hauteur de Hanau : il fallait donc tenir sur ce point jusqu'à son arrivée. Je laissai cette tâche à Marmont, en lui recommandant, pour être plus sûr de la réussite, de prendre l'offensive. Le 31, au matin, il attaqua et enleva la ville de Hanau. Sur sa gauche, il força le pont de Lamboi sur la Kinzig, et fit plier la droite de l'ennemi; il gagna ainsi le temps nécessaire pour rallier l'arrière-garde. Celle-ci étant arrivée, Marmont se

disposa à se mettre à son tour en retraite, laissant à Bertrand la garde d'Hanau jusqu'à ce que tout fût écoulé. Wrède voulut laver sa défaite en prenant l'initiative; il pénétra dans Hanau, où il fut grièvement blessé et repoussé.

Le corps bavarois qui occupait Francfort n'osa nous y attendre; à notre approche il repassa le Mein, dont il détruisit le pont. Le 2 novembre, j'arrivai à Mayence : mon armée y passa le Rhin. La division Guilleminot qui fermait la marche, voulant tenir ferme sur les hauteurs de Hocheim, y fut accablée par les forces quadruples des Autrichiens, et eut cependant le bonheur de rentrer à Cassel sans avoir éprouvé toute la perte à laquelle on aurait pu s'attendre.

L'armée arrive délabrée derrière le Rhin.

La grande retraite que nous avions exécutée depuis Leipsick n'avait pu avoir lieu sans désordre : l'épuisement, la faim, firent périr beaucoup de monde. Une fièvre nerveuse épidémique s'empara de nos débris. Cette retraite nous fut presque aussi fatale que celle de Russie. Elle coûta peut-être autant d'hommes à l'ancienne France.

Nos pertes étaient si grandes depuis deux ans, que la nation en fut consternée. Si les ennemis avaient poursuivi leur marche, ils seraient entrés avec notre arrière-garde dans Paris; mais l'aspect des frontières militaires de la France les intimida.

Ils voulurent attendre les milices levées de tous côtés pour bloquer nos places, avant que de s'engager sur le sol fécondé par le sang des soldats de la première coalition.

Cyr rend Dresde. Ils s'occupèrent avant tout de recueillir le fruit de leur grande victoire. Le premier, le plus important de tous fut la capitulation de Dresde, où j'avais laissé malheureusement 25 mille hommes sous St.-Cyr. Ce grand détachement a été l'objet de mainte critique. Certes, s'il n'avait eu d'autre but que de garder Dresde, c'eût été une lourde sottise; mais il devait tenir la campagne de concert avec Murat, autant que possible, pour occuper l'armée de Bohême, tandis que je me portais à Duben pour écraser Blücher. Je comptais bien revenir sur mes pas pour me réunir à ces troupes, et d'y revenir même par la droite de l'Elbe, après avoir soumis Berlin. On a vu par quel concours de circonstances mon projet avait été abandonné. Dès que j'y renonçai à Duben, le 14 octobre, j'expédiai des officiers à St.-Cyr pour lui prescrire de descendre l'Elbe, et de se réunir à la majeure partie des garnisons de Torgau et de Magdebourg. Aucun ne parvint à sa destination. Dès-lors la perte de la bataille de Leipsick devait décider de son sort. J'espérais toutefois que St.-Cyr prendrait de lui-même la résolution de filer sur Torgau; il aurait pu en tirer encore

quelques renforts, ainsi qu'à Wittemberg et Magdebourg, puis gagner Hambourg pour se réunir à Davoust, ou mieux encore lui assigner une jonction vers Minden, afin de gagner Wesel de concert. Les alliés n'avaient laissé devant Dresde que les milices russes du comte de Tolstoy et une bonne division : nul doute qu'il eût réussi, s'il avait entrepris la chose au bon moment ; il tarda un peu trop à sortir, et il ne le fit que partiellement. Ce mouvement ne pouvait avoir lieu que par la rive droite de l'Elbe; malheureusement Dresde est environné, de ce côté, de forêts considérables; l'ennemi couronna les hauteurs de Boxdorf de forts abattis et de retranchements; le comte de Lobau en tenta inutilement l'attaque; ne se voyant pas soutenu, il rentra indigné dans Dresde. Les alliés s'étant hâtés, après la bataille de Leipsick, d'envoyer Klénau à la tête de 25 mille Autrichiens renforcer le corps de blocus, de jour en jour le succès semblait plus douteux.

St.-Cyr était las de la guerre et mécontent, ses magasins étaient vides; jugeant mes affaires perdues en Allemagne, il pensa remplir toutes mes vues et conserver à la France un noyau précieux; il stipula la remise de la place aux alliés avec la libre sortie de la garnison, qui serait ensuite échangée. La capitulation était déja exé-

cutée, quand on apprit que les souverains la désapprouvaient, et ordonnaient de faire rentrer les colonnes. Au fait, Klénau avait commis une bevue. C'était le corps d'armée et non la ville qu'il devait prendre; il aurait dû au moins se réserver l'approbation supérieure, et fournir des vivres à la place jusqu'au retour de son courrier. A la vérité, le libellé de la capitulation était tel, que la garnison aurait pu être retenue long-temps jusqu'à son échange parfait; et sous ce point de vue, Klénau est excusable.

St.-Cyr fut victime de son excès de confiance. On lui proposa de rentrer dans la place déja occupée par l'ennemi, qui avait acquis la certitude du dénûment des magasins. Il serait rentré pour se rendre quelques jours après; il aima mieux laisser aux alliés la honte d'une capitulation violée. Il se rendit prisonnier! La postérité le lui reprochera.

rations evant ibourg.

D'un autre côté, l'armée du prince royal de Suède, inutile dans la poursuite, avait été disloquée. Déja le corps de Tauenzien l'avait quittée pour bloquer Wittemberg. Bulow fut détaché dans la Westphalie jusqu'aux confins de la Hollande pour balayer ce pays, et une partie des troupes russes sous Wintzingerode prit la même direction.

En échange, le prince royal réunit le corps

de Benningsen à ses Suédois; après avoir laissé le premier quelques jours autour de Magdebourg, il se porta avec lui sur le bas Elbe pour joindre Walmoden, détacher le Danemark et soumettre Hambourg, aux environs duquel Davoust, de concert avec 10 mille Danois, avait tenu la campagne avec succès. Les Danois ne tardèrent pas à signer la paix avec les alliés; mais cette brave nation, qui n'avait recueilli que les épines de mon alliance, n'imita pas ceux qui en avaient eu tous les avantages; elle se contenta d'une sage et honorable neutralité.

Davoust, livré à lui-même, se prépara à une vigoureuse défense. Les devoirs d'un vaillant gouverneur qui veut s'enterrer sous les ruines d'une ville confiée à son épée, ne peuvent s'accorder avec l'intérêt des bourgeois : Davoust a laissé à Hambourg un nom abhorré; on pourrait mesurer en quelque sorte à cette haine, les éloges qu'il mérita.

Bloquer et assiéger une ville comme Hambourg, Haarbourg et les îles, lorsqu'elle est défendue par 25 mille braves et bien approvisionnée, n'est pas une petite tâche. Le prince de Suède et Benningsen y consumèrent cinq mois, sans beaucoup avancer; Davoust défendit les approches avec activité, et fit la guerre ex-

térieure aussi long-temps qu'il le put : la place tenait encore à mon abdication.

Capitulation de Dantzick.

Rapp n'eut pas le même bonheur à Dantzick; il y bravait depuis un an les attaques du duc de Wurtemberg. Les moyens des assiégeants n'étaient pas proportionnés à l'importance de la place et à la force de la garnison. Il s'y trouvait 25 mille hommes, dont 5 à 6 mille, il est vrai, étaient hors d'état de servir; 3 à 4 mille Napolitains équivoques; la division polonaise de Granjean et celle du général Heudelet. Après un blocus de six mois, on pensa au siége; il aurait duré long-temps encore, si, faute de munitions et de médicaments, la garnison exténuée n'avait cru sa tâche remplie. Rapp eut le même sort que St.-Cyr : il obtint d'abord sa libre sortie qui ne fut pas sanctionnée; mais du moins s'était-on réservé cette sanction. Il ne lui resta d'autre parti que de se rendre prisonnier.

Siége et blocus des autres places.

Les Prussiens resserrèrent Wittemberg, où le général Lapoype fit une très-belle défense jusqu'en 1814. Le corps de Tauenzien vint bloquer Torgau, de concert avec les Saxons passés dans les rangs prussiens, puis ils firent à la fin de novembre un simulacre de siége, que la gelée obligea de changer en bombardement, principalement sur le fort détaché de Zinna. La garnison avait été em-

barrassée d'une foule d'équipages et d'hommes éclopés qui s'y étaient jetés à l'époque de Leipsick; une fièvre endémique y exerçait ses ravages : le comte de Narbonne y commandait. Il mourut des suites d'une chute de cheval, et fut remplacé par le général Dutaillis, ayant sous lui Brun de Villeret. La garnison, réduite de moitié et n'ayant plus de vivres, capitula. Stettin, Modlin, Zamosc, la citadelle d'Erfurth, se rendirent également dans le courant du mois de décembre, après avoir épuisé tout ce qu'on pouvait espérer de résignation et de dévouement. Glogau, menacé d'un siége, tint bon jusqu'à la fin de la guerre. Magdebourg, défendue par une forte garnison, ne fut que bloqué, d'abord par Benningsen, puis par des milices prussiennes. Une petite guerre sans intérêt se fit durant l'hiver sous ses murs. Custrin, défendu par Fornier d'Albe, ne fut qu'investi : sa position dans une île de l'Oder en rendait le blocus aussi aisé que l'attaque en était difficile; d'ailleurs les Prussiens n'avaient aucun intérêt à détruire leurs places, certains qu'ils les réduiraient par famine avec le temps. Cette considération les détermina également à transformer en blocus le siége de Glogau, aussitôt que les événements eurent éloigné le théâtre de la guerre de l'Elbe et de l'Oder. Ces deux places prolongèrent leur défense au-delà de toute espérance,

la première jusqu'au 7 mars, la seconde jusqu'au 10 avril. C'était d'autant plus honorable pour la garnison de Glogau, que sur 5 mille hommes dont elle se composait, le gouverneur fut obligé d'en renvoyer la moitié formée de troupes allemandes, espagnoles et illyriennes, et qu'il était obligé de garder une enceinte immense sur les deux rives de l'Oder avec le peu de monde qui lui restait.

Opérations d'Eugène dans le Frioul.

En Italie il ne s'était rien passé de décisif (1). Le vice-roi, que j'y avais envoyé après la bataille de Lutzen, parce que je prévoyais bien qu'il y aurait affaire, y réorganisa une armée de 45 mille hommes Français et Italiens.

J'avais conçu un moment l'espérance de porter Augereau, de concert avec l'armée bavaroise et Eugène, jusqu'aux portes de Vienne, en les réunissant dans la vallée du Danube. Cette réunion de 120 mille hommes eût fort embarrassé l'Autriche; mais les intrigues qui paralysèrent la Bavière dès le commencement de la campagne me forcèrent de renoncer à ce projet. Les Autrichiens, débarrassés d'inquiétude du côté de l'Inn et du Tyrol, purent ainsi opposer à Eugène le

---

(1) Il ne faut pas s'attendre à trouver ici les détails de ces campagnes; ce n'est qu'un accessoire, une ombre au tableau que l'auteur s'est proposé de tracer.

général Hiller avec sept divisions d'une force supérieure; ils avaient en outre pour eux les vaillants habitants du Tyrol et les Croates illyriens. Le vice-roi occupait avec le gros de ses forces les fameux passages de Tarvis et Laybach, en même temps qu'un détachement gardait la vallée de l'Adige, jusqu'à Prunecken. Hiller, repoussé à Villach et à Kraimbourg, eut quelques succès vers Fiume; mais le vice-roi y ayant porté la division Pino, le général Nugent fut battu comme son chef.

Hiller renforcé, passa enfin la Drave le 19 septembre et obtint quelques avantages sur les divisions Verdier et Gratien. Le vice-roi se maintint à Tarvis. Au milieu d'octobre, le général autrichien, certain de l'accession de la Bavière, fila avec son corps de bataille en remontant la Drave sur Prunecken, pour joindre sa droite dans la vallée de l'Adige, et porter le théâtre de la guerre par Trente sur Vérone ; la gauche seule resta dans le Frioul. Ce mouvement était bien conçu. Le vice-roi ne put tenir dans les montagnes, ayant à dos l'Isonzo, le Tagliamento, la Piave et la Brenta débordés; il se replia d'abord derrière l'Isonzo, puis sur la rive droite de la Brenta dont il détruisit les ponts.

Eugène aurait pu tomber de toutes ses forces sur la gauche des Autrichiens, l'anéantir et se ra-

battre par la Drave sur les derrières de son adversaire. C'eût été le pendant de mon affaire contre Wurmser par les gorges de la Brenta; avec cette différence qu'il avait de plus que moi Mantoue. Mais pour tenter de telles entreprises, il faut un caractère impétueux et des troupes sûres, qu'Eugène n'avait pas. Affaibli par les garnisons de Mantoue et de Venise, ébranlé surtout par la défection de la Bavière qui ouvrait le Tyrol à nos ennemis, il jugea plus sage de se replier sur l'Adige autour de Vérone.

Hiller, n'osant déboucher sur ses derrières en forçant Rivoli, fila par les gorges de la Brenta, pour rejoindre sa gauche et s'avancer vers Vicence. De nouveaux chocs eurent lieu dans la position si souvent ensanglantée de Caldiero, que les Autrichiens emportèrent, parce que tous les avantages de ce poste célèbre sont tournés contre Vérone et non contre des troupes débouchant de Vicence. Le général Nugent bloqua Venise de concert avec une division anglaise, et il s'empara par mer du port de Ferrare. L'Istrie, la Dalmatie, l'Illyrie, le Tyrol, les États de Venise, tombèrent ainsi au pouvoir de l'ennemi, par les contre-coups de la bataille de Leipsick et de la funeste résolution de la cour de Munich.

Le cabinet de Vienne décidé à reconquérir l'Italie, y envoya alors le maréchal de Bellegarde

avec un renfort de 25 mille hommes sous Klenau. Aussitôt après la reddition de Dresde, ce corps fila par la Bavière et le Tyrol sur l'Adige, où nous le retrouverons plus tard.

Soult prend le commandement aux Pyrénées occidentales.

En Espagne, les affaires n'allaient pas mieux pour moi : la nécessité de rendre un peu de vigueur à l'armée de Joseph, m'avait déterminé à le rappeler à Paris, et à en confier le commandement général au maréchal Soult. C'est le parti que j'aurais dû prendre dès 1811, en le donnant pour mentor à Joseph, et en plaçant sous les ordres de mon frère les armées du centre, de Portugal et d'Andalousie, avec autorisation de les réunir ou diviser à volonté. Quelque tardive que fût ma résolution, j'espérais que ce maréchal mettrait du moins, sur les Pyrénées, un terme aux succès des armes britanniques. Il résolut en effet de signaler son retour, et de relever un peu le moral de son armée, en la portant en avant au secours de Pampelune. Le projet était bien imaginé; mais la difficulté des lieux, et la situation respective des partis, en rendaient le succès très-difficile, pour ne pas dire problématique.

Combats sous Pampelune.

Soult fond du haut des Pyrénées par sa gauche, avec 40 mille hommes divisés en deux colonnes, par Roncevaux et Maya; il se dirige lui-même sur Pampelune par le premier de ces chemins; il es-

père délivrer la place, et se rabattre ensuite sur le centre des alliés.

Cette manœuvre était bonne; mais l'aspérité des montagnes, un peu de lenteur dans la marche, et la défense opiniâtre de la droite des Anglais sous le général Picton, donnèrent le temps à Wellington d'accourir avec son corps de bataille. Il se renforça des troupes espagnoles qui assiégeaient Pampelune, et contint Soult, en même temps que deux divisions anglaises sous Hill et Dalousie débordèrent la droite jusqu'au pied du col d'Araïs, et menacèrent nos communications par Lanz. Soult appuie à son tour vers Ostitz pour se rallier à Drouet. On lui a bien ridiculement fait un reproche de cette manœuvre. Si sa droite eût été forcée et débordée entre Ostitz et Lanz, il aurait eu le sort de Joseph à Vittoria. Il crut prudent de ne pas risquer une bataille générale dans un pays aussi difficile; et en effet, il avait tout à perdre et peu à gagner. Les ennemis de la gloire nationale me reprochent d'avoir été trop audacieux, et ils font un crime à Soult de l'avoir été moins que moi.

Dans le fait, son mouvement, conçu sur d'excellents principes, aurait eu plus de succès, si la route de Roncevaux eût été meilleure, et si on y eût mis plus d'activité, de précision et de

vigueur dans les premières marches; mais dès que l'ennemi eut le temps d'amener des forces supérieures, qu'elles eurent tout l'avantage du terrain et la chaussée derrière elles, la chance n'était plus égale. Il faut observer, de plus, qu'en débordant la droite anglaise, on refoulait Wellington sur la mer : ce qui eût causé la destruction de toute armée continentale, devenait au contraire un motif de sécurité pour lui. Soult reprit donc ses positions, après avoir eu des succès dans trois combats, et causé à l'ennemi une perte de 6 à 7 mille hommes qui surpassa de beaucoup la sienne.

Le général anglais s'attacha alors à reprendre plus vivement le siége de St-Sébastien, auquel le général Graham avait déja livré un assaut inutile. Prise de St.-Sébastien.

L'attaque régulière renouvelée le 28 août par quatre-vingts bouches à feu, dont une partie de caronades en fer de 68 livres, rendit bientôt la brèche praticable. Un second assaut donné le 31, fut plus sanglant que le premier; et il eût échoué, si une explosion dans la place n'eût ébranlé la garnison, qui se retira dans le château. Les deux chefs du génie de Wellington périrent dans cette journée, qui coûta près de 3 mille hommes aux assaillants, et entacha leurs

Maya, et qui pouvait à volonté descendre jusque sur Bayonne; il fit attaquer ce poste par trois fortes colonnes espagnoles et une division anglaise. Soult, affaibli par divers détachements indispensables, défendit peu ce poste avancé, et se concentra derrière la Nivelle. Pampelune tomba quelques jours après, faute de vivres.

A l'est de l'Espagne, il ne se passait rien de remarquable. Suchet tenait toujours sa position en avant de Barcelone, et les ennemis ne l'inquiétaient que faiblement. Il attendait avec impatience le signal de reprendre l'offensive, pour dégager les 20 mille hommes si malheureusement laissés dans les places. La bataille de Leipsick et la retraite derrière le Rhin détruisirent ces vaines espérances, et me forcèrent au contraire à lui demander bientôt des renforts pour défendre le Rhône.

CHAPITRE XXI.

Invasion des alliés en Hollande, en Suisse et en France. Campagne de 1814 en France et en Italie. Congrès de Châtillon. Batailles de Brienne, de Montmirail, de Provins, de Montereau, de Craonne, de Laon, d'Arcis. Marche des alliés sur Paris. Abdication de Fontainebleau. Bataille de Toulouse. Départ de Napoléon pour l'île d'Elbe.

Malgré tous les désastres qui m'accablaient aux Pyrénées, sur l'Adige et sur le Rhin, j'espérais encore défendre long-temps le sol français. A la vérité, les efforts tentés pour nous maintenir sur l'Elbe, après la bataille de Bautzen, avaient fait tirer de l'intérieur tout ce qui était capable de porter un fusil. Je n'avais donc plus que de faibles ressources. Il s'agissait de garnir nos cent places fortes, et nous n'étions plus au temps où les citoyens, se faisant un honneur et un devoir de défendre eux-mêmes leurs remparts, n'avaient besoin que d'un bon chef à leur tête et d'un petit nombre de gens de guerre pour les seconder. Pour surcroît de malheur, les troupes, retirées derrière le Rhin, y avaient apporté un

typhus mortel qui exerçait de cruels ravages. Mayence surtout fut encombré d'une foule de malades; et la contagion, s'étendant de proche en proche, gagna jusqu'à Strasbourg : les populations des deux rives du fleuve en furent même atteintes; et ceux de nos soldats qui y échappèrent, emportaient avec eux un germe qui altérait leurs forces. Cette armée offrait un autre spectacle que celui de l'armée qui passa le Rhin en 1805, pour voler au-devant de celle de Mack.

Mais ce qui m'inquiétait le plus, c'etait l'état de l'intérieur et la tiédeur de l'esprit public. Autant j'avais trouvé la France ferme et résignée à mon retour de Moscou, autant je la voyais inquiète et défiante en revenant de Leipsick. Depuis les revers de Vittoria et de Leipsick, l'approche des masses de la coalition avait effrayé les uns et ranimé les espérances coupables des autres. Des intrigants, impatients de jouer un rôle dans les troubles de la patrie, s'agitaient dans l'ombre et cherchaient tous les moyens d'ébranler mon pouvoir; d'autres, dont la révolution avait renversé la fortune, aboli les priviléges, oubliaient que c'était à moi qu'ils devaient la conservation de la vie et la restitution d'une partie de leurs biens. Ils aspiraient à voir le triomphe de la coalition, pour ressaisir quelques ruines de castels et de portions de forêts non aliénées, ou pour

s'abandonner plus à leur aise à des rêves de domination féodale.

Des comités royalistes se formaient sur toute la surface de l'ouest et à Bordeaux. La perfidie et la trahison des intérêts de la France s'organisaient au sein des salons de la capitale, et se répandaient de là dans les Landes comme dans le Boccage.

Convocation du corps législatif; changement de ministère.

Mesurant l'étendue du danger, j'avais convoqué le corps législatif, dans l'espoir qu'il me seconderait de toute la puissance des lois. Instruit que le parti de Talleyrand avait soulevé l'opinion générale contre le duc de Bassano, qu'on accusait injustement d'être un des premiers fauteurs de la guerre, je fis à l'opinion le sacrifice de mes affections, en ôtant à ce fidèle serviteur le portefeuille des affaires étrangères pour le confier à Caulaincourt. Ce choix était dicté par plusieurs motifs : d'abord le duc de Vicence avait toujours manifesté de l'opposition pour la guerre de Russie; ensuite il devait faciliter les négociations, à cause de l'estime que lui portait l'empereur Alexandre. Personne ne savait mieux que moi à quel point les reproches qu'on faisait à Maret étaient peu fondés, et je ne pouvais donner un gage plus fort de mon désir de la paix, qu'en consentant à son renvoi. Caulaincourt fut à la fois nommé ministre des relations extérieures et plénipotentiaire.

Propositions des alliés.

La coalition venait de me faire quelques ouvertures par M. de St.-Agnan, mon envoyé à Weymar, qui, en passant à Francfort, eut une conférence avec MM. de Metternich, Nesselrode et Aberdeen. Le premier offrit de traiter, en nous laissant la ligne du Rhin, des Alpes et des Pyrénées. J'étais prêt à accepter ces conditions pour moi et pour la France; mais je voulais au moins discuter ce qu'on ferait de l'Italie, de la Hollande, que je possédais encore. Ce n'est pas à un empire comme la France qu'on doit refuser nettement de concourir à la fixation du sort de ses plus proches voisins et alliés; car ce serait la dernière des humiliations qu'on pût lui imposer.

Dissolution de la chambre.

Le corps législatif ne répondit pas à mon attente. Loin de sentir que si j'avais eu des torts envers la France, ce n'était pas en face de 300 mille coalisés qu'il fallait les rappeler, et que le premier devoir d'un magistrat patriote est de concourir de tous ses moyens à la défense du sol menacé, d'imprudents légistes soulevèrent une opposition déplacée. A l'ouverture de la chambre, j'avais donné une communication franche et entière de l'état des affaires; j'avais présenté un exposé sincère de nos dangers, et des espérances qui me restaient néanmoins encore pour la paix. J'avais même déposé sous les yeux d'une double

commission, tirée du sénat et du corps législatif, les pièces diplomatiques qui pouvaient témoigner de tout ce que j'avais tenté auprès des puissances alliées pour obtenir la paix. Au lieu de répondre à cette confiance, en me procurant les moyens de négocier ou de soutenir la dignité et l'indépendance nationales, les députés chargés de me porter l'adresse de la chambre ne me parlèrent que *de garanties à venir pour les libertés publiques, et de l'exercice des droits politiques*. Ces paroles, qui eussent été honorables lorsque j'étais victorieux, n'étaient plus que factieuses dès qu'elles établissaient une scission dans l'État au moment où il fallait se réunir pour le sauver. Je n'avais pas deux partis à prendre : si je fléchissais devant cette première attaque, mon trône en était ébranlé, mon autorité contestée et la France perdue. Le corps législatif fut dissous, et j'eus recours au sénat pour obtenir légalement les mesures nécessaires au salut de tous.

Ce coup d'état fut certes un grand malheur, puisqu'il permit à mes ennemis de me peindre à la France comme un despote qui ne déguisait même plus la tyrannie sous de riches moissons de lauriers, et qui attirait l'Europe entière sur la France, par la cruauté de son ambition. Ceux qui vinrent ainsi souffler la discorde dans des circon-

stances si décisives, sont déja jugés. Ils ont avoué leur connivence avec ces conspirateurs qui travaillaient à presser le retour des Bourbons; ils voulaient une parcelle de l'autorité, et rien ne les inquiétait moins que les libertés publiques dont ils se déclaraient les apôtres si fervents.

Malgré ces contrariétés, je mettais à recréer une petite armée cette activité qui me caractérise. Depuis vingt ans, nos forteresses n'étaient ni réparées, ni munies, parce qu'elles n'avaient point été menacées : il fallait de grands efforts pour mettre hors d'insulte les principales. Je dus m'attacher aux points importants, et négliger une foule de places secondaires qui eussent exigé pour leurs garnisons le double des soldats qui restaient. Préparat de défen

Toutes les ressources avaient été employées à recréer l'armée de Lutzen : il eût fallu 100 millions et 200 mille hommes de plus au retour de Leipsick pour nous rendre inattaquables. Si j'avais eu un ministère prévoyant et une nation moins obérée, on aurait eu le temps de les lever depuis que les Autrichiens s'étaient déclarés; mais le ministère n'osa rien prendre sur lui, parce que j'avais improuvé la levée hardie de Fouché en 1809, et la France était d'ailleurs peu disposée à se lever en masse. J'avoue pourtant que j'aurais dû songer, dès l'armistice du mois

de juillet, à organiser les gardes nationales ; cela m'eût procuré des garnisons, et préparé, en cas de revers, les moyens de tenir la campagne. On le pouvait d'autant mieux, que leur réorganisation était décrétée en 1805 : deux fois on les avait levées partiellement ; mais la guerre s'étant faite constamment hors de France, on n'avait pas su en tirer parti en leur donnant l'extension dont elles étaient susceptibles. Je me rappelais le 13 vendémiaire, et me souciais peu d'armer la multitude sans les plus pressants besoins.

A défaut de l'organisation opportune de ces gardes nationales, quelques écrivains ont avancé *qu'il n'y aurait eu d'autre moyen de sauver la France que par un grand mouvement national ; mais que la perte des libertés publiques avait rendu les Français indifférents à mon sort.* L'histoire fera justice de ces utopies ; elle demandera à ces grands apôtres de liberté idéale, si un peuple ne doit pas mettre l'indépendance de son sol au premier rang de ses libertés, et si, pour permettre à des déclamateurs de tribune d'enchaîner tous les actes de l'administration, il faut commencer par souffrir la présence des phalanges étrangères au sein de l'État, et recevoir la loi des Pandours pour avoir le plaisir de la dicter à son propre gouvernement. Malheur au peuple dupe de pareilles aberrations !

Trompés, égarés par les résultats du grand mouvement de 1793, dont la cause et les effets ne sont ni bien connus, ni bien appréciés, ces messieurs supposent qu'il suffit à une nation d'avoir une tribune et des journaux pour se lever en masse contre les ennemis. Qu'ils compulsent les archives de la guerre, et qu'ils disent combien de volontaires ont couru à la frontière, depuis la fuite de Dumouriez au mois d'avril 1793, jusqu'à la prise de Valenciennes à la fin de juillet : il n'en est pas parti un seul..... La loi de la réquisition ne fournit que 80 à 90 mille hommes au lieu de 300 mille; et il fallut la loi du 5 septembre, c'est-à-dire la terreur, la guillotine et tout l'attirail de l'armée révolutionnaire, pour porter à la rencontre de l'ennemi 500 mille hommes mal armés et mal équipés. Peut-on dire quelles étaient les libertés publiques que ces braves gens allaient défendre?

Injusti des rep ches qu m'a fait

Les libertés publiques consistent, chez un peuple sage, dans l'égalité devant la loi, l'indépendance des tribunaux, le vote de l'impôt et des levées d'hommes, la liberté individuelle, toutes les fois qu'il n'y a pas provocation directe au renversement de l'ordre établi.

Toutes ces libertés ont été respectées dans les institutions que j'ai créées et dans les actes de

mon administration. Une commission du sénat veillait à la répression des arrestations arbitraires qu'une police, souvent malavisée, pouvait se permettre. Si cette commission n'a pas fait plus, c'est sa faute; elle était instituée pour cela.

J'ai fait arrêter cinquante mauvais sujets, la plupart militaires démagogues, qui voulaient faire les Brutus, et se vantaient en public de me traiter comme César. J'ai fait enfermer dans des prisons d'état cinquante brouillons de différents partis, dont les provocations et les menées pouvaient produire des soulèvements, et une vingtaine de prêtres factieux qui voulaient plier la France au joug ultramontain. A l'exception de ces individus, pas un Français n'a été troublé dans la jouissance de ses libertés, quand il a respecté les lois.

J'ai préféré faire discuter les lois devant le corps législatif par des orateurs distingnés et connus, afin d'arracher la France aux dangers de la tribune, après les commotions qui avaient divisé le peuple français en deux nations. C'est un service que j'ai rendu à l'État; on a jugé, depuis, le mal que fait une tribune occupée par des orateurs indignes ou introuvables.

Le vote par boules noires et blanches, après un exposé des motifs qui dictaient la proposition de loi, était le mode le plus convenable

pour éviter ou le retour de l'anarchie, ou la dictature. En des temps plus calmes, j'aurais été charmé de donner carrière au talent oratoire qui distingue tant la magistrature française.

On m'a reproché aussi de n'avoir pas su prendre à temps mon parti sur l'Espagne. Il est certain que si j'eusse renvoyé Ferdinand aussitôt après mon retour de Leipsick, et rappelé en même temps Suchet en Languedoc, j'aurais pu disposer sur le Rhône de 30 à 40 mille hommes de vieilles bandes vers le milieu de février, au lieu de les laisser investir dans les places de la Catalogne.

Négociations po[ur] le renvoi [de] Ferdinan[d]

Le moment propice d'effectuer ce renvoi avait été manqué; j'ai déja dit que j'avais refusé de le faire au commencement de 1813, au retour de Russie et avant la bataille de Vittoria, par excès de confiance en mes moyens, et dans la crainte d'attirer l'Europe sur moi en dévoilant ma faiblesse. J'aurais dû au moins m'y décider aussitôt après la rupture des négociations de Prague, puisque alors la défaite de Joseph avait ruiné sans retour mes affaires dans la péninsule, et que la défection de l'Autriche plaçait la grande question de l'empire du monde civilisé dans les champs de la Saxe et les montagnes de Bohême. Suchet aurait pu alors retirer toutes les garnisons inutilement compromises dans sept à huit

places, et paraître sur le Rhin à la tête de 40 mille hommes de vieilles bandes. Il eût suffi de la moitié de l'armée de Soult pour garder la chaîne des Pyrénées.

Aussitôt après mon retour de Leipsick, je ne balançai plus; car on entama aussitôt des négociations avec le duc de San-Carlos, et le traité fut signé à Valençay dès le 11 décembre; mais il ne s'agissait pas de renvoyer Ferdinand en écolier, il importait de mettre à sa réintégration des conditions qui n'en fissent pas un ennemi plus redoutable pour moi que les cortès; en un mot, il fallait un traité reconnu par l'Espagne. François Ier ne s'était pas cru forcé de remplir les conditions du traité signé avec Charles-Quint à Madrid: rien ne prouvait que Ferdinand n'agirait pas de même envers moi. J'eusse accepté tout ce qu'il aurait voulu, si j'avais été assuré que les Espagnols cessassent les hostilités et congédiassent les Anglais; mais si lord Wellington restait en armes sur les Pyrénées, ce retour pur et simple du roi n'aurait qu'ajouté à la force de mes ennemis, en plaçant Ferdinand à côté du duc d'Angoulême au quartier-général anglais.

Le parti qui conspirait contre moi, et Talleyrand surtout, eurent recours à mille intrigues pour retarder ce renvoi et entraver la ratification d'un traité qui, à l'entendre, acheverait de

détruire le prestige de ma supériorité. Caulaincourt lui-même fut dupe des embûches qu'on lui dressait. Trop d'habitude à persévérer dans mes entreprises me fit aisément prêter l'oreille à ces perfides insinuations, et différer ainsi une mesure à laquelle je me déterminai lorsqu'il n'était plus temps. Je me bornai à demander à Soult deux divisions de son armée qu'il dirigea sur la Seine, et 10 mille hommes à Suchet qu'on dirigea vers Lyon.

Je pris plus facilement mon parti sur l'Italie; j'ordonnai à Eugène d'acheter, au prix d'Osoppo et de Palma-Nova, un armistice de quelques jours avec Bellegarde, d'en profiter pour échelonner son armée sur Crémone et Milan, de filer ensuite par les Alpes sur Genève. Je calculai que, maître d'Alexandrie et de Mantoue, il me suffirait de quelques marches pour replanter mes aigles sur l'Adige, si nous obtenions de grands succès en France. Or, pour obtenir ces succès, la coopération d'Eugène eût été nécessaire. Afin de lui donner plus d'efficacité, on devait assembler à Lyon, sous les ordres d'Augereau, un corps de 25 mille hommes dont le noyau serait formé par 10 mille soldats d'élite, tirés de l'armée de Catalogne. La réunion de ces forces m'eût permis de reprendre la Suisse, de jeter ainsi 60 mille hommes sur les communications des ennemis,

d'opérer de concert avec cette masse, augmentée de toute la population insurgée de la Franche-Comté, de l'Alsace et de la Lorraine. J'espérais que Bellegarde, tout ébloui de la conquête passagère de la Lombardie, aurait assez d'occupation à investir Mantoue et Alexandrie, sans songer à suivre Eugène au-delà des Alpes.

Rien de tout cela ne put s'effectuer : on a voulu en rejeter la faute sur Eugène et sur sa femme; ce qui est une calomnie. Réfléchissant plus tard que même les régiments français de son armée étaient recrutés de conscrits piémontais, toscans et romains, qui abandonneraient leurs drapeaux en passant les Alpes, je lui laissai le champ libre de rester en Italie, s'il pouvait se maintenir sur le Mincio, ou s'il craignait d'être suivi pied à pied dans sa retraite, de manière à attirer à sa suite une armée victorieuse de plus sur la France; en effet, il préféra guerroyer sur l'Adige. Du moins il le fit avec gloire, honneur et loyauté.

On voit par ces dispositions que, tout en appréciant l'immensité de la tâche que j'avais à remplir, je n'en étais cependant point effrayé. Si j'avais des places à garder, les alliés avaient aussi à bloquer Hambourg, Magdebourg, Stettin, Torgau, Wittemberg, Custrin, Glogau; s'ils passaient le Rhin, ils devaient investir Mayence et Stras-

bourg, qui exigent seules une armée. Défalcation faite de tant de détachements, j'estimais au plus à 150 mille hommes ce qui resterait pour couvrir les investissements, ou pousser sur la Moselle. Ici Metz et Thionville exigeaient de nouveaux corps de blocus. A peine 100 mille alliés devaient arriver sur la Marne : je comptais leur en opposer autant avant un mois. Or, 100 mille Français combattant sous ma direction *pro aris et focis* devaient balayer en peu de temps leur pays ; et si le vice-roi, eût débouché par Genève, la coalition eût payé cher la témérité d'envahir la France.

Efforts inouïs de coalition

Mais l'Europe avait appris de nous, de l'Espagne et de la Russie, à ne calculer aucun sacrifice. La Confédération du Rhin tourna contre moi l'énergie que je lui avais imprimée. Son contingent en troupes de ligne fut fixé à 145 mille hommes (1); les landwehrs montaient à un pareil nombre : c'était donc plus de 200 mille ennemis sur lesquels je n'avais pas compté. On laissa aux milices le soin de bloquer nos garnisons, trop faibles pour les attaquer; et les masses armées de l'Europe purent ainsi pénétrer en France, plus nombreuses que je ne le supposais. Si, aux 810 mille hommes dont nous avons

(1) Dans ce nombre sont compris les 48 mille Bavarois et Wurtembergeois déja à l'armée.

parlé plus haut, on ajoute 290 mille Allemands et les 50 mille Russes de milice amenés par le prince Labanof, on trouvera un total de 1,152 mille hommes lancés contre moi depuis le mois d'août jusqu'à celui de janvier.

Les alliés ıvahissent a France ıns attenre la paix proposée.

Cependant les ouvertures que la coalition m'avait faites par M. de St.-Aignan n'avaient pas eu le résultat immédiat dont je m'étais flatté. Le choix d'un nouveau ministre, les instructions à lui donner, les renseignements à demander sur le sort qu'on réservait à l'Italie, à la Hollande, avaient occasionné le retard d'une quinzaine de jours, pendant lesquels les alliés changèrent de résolution, et préparèrent l'invasion de la France sans attendre la réponse finale.

Intérêts et nobile des puissances.

Toutefois, en y réfléchissant bien, quelle divergence d'intérêts ne devait pas éclater à l'approche de nos frontières? Pour qui, et pourquoi se battait-on désormais? L'Autriche pouvait-elle vouloir tout ce que voulait la Russie? la Russie pouvait-elle consentir à tout ce que désirait l'Angleterre?

L'offre de la limite du Rhin était dans le cœur de l'empereur d'Autriche; mais dès que je parus vouloir m'immiscer dans la décision du sort de l'Italie, le cabinet de Vienne eut peur de laisser échapper sa proie, qu'il convoitait d'autant plus ardemment qu'on n'aurait su comment prendre

ailleurs les indemnités auxquelles il prétendait. Outre cela, on s'était engagé à ne jamais traiter séparément. L'Angleterre avait assez prouvé que la Belgique et Anvers lui tenaient plus à cœur qu'une monarchie continentale; les plénipotentiaires anglais protestèrent contre l'offre faite à M. de St.-Aignan. Le ministre Castlereagh partit aussitôt de Londres pour venir assister à la dissection de l'empire.

L'empereur de Russie voulait venir à Paris me rendre la visite de Moscou, et aider à la conquête d'Anvers pour qu'on lui cédât Varsovie. L'Autriche épousa les intérêts de l'Angleterre, parce qu'il lui importait peu que je conservasse mes établissements maritimes; elle consentit à conquérir Anvers pour être sûre de ressaisir Milan, tout en gardant Venise, qui n'avait été jadis que la compensation de la Lombardie.

L'invasion trouvait néanmoins quelques contradicteurs qui redoutaient nos places fortes et notre énergie, et à qui la divergence d'intérêts politiques n'échappait pas. La question fut décidée affirmativement par les démarches d'un comité d'intrigants qui encouragèrent à la ruine de leur pays pour satisfaire des ambitions personnelles, et qui envoyèrent des agents à Francfort pour dévoiler aux alliés la facilité qu'ils trouveraient à pousser jusqu'à Paris.

Sur ces entrefaites, un autre comité d'oligarques bernois vint offrir le territoire suisse pour servir de pont sur le Rhin; car, selon leur coutume, les Autrichiens allèrent chercher fort loin un pont qu'ils auraient pu jeter partout. L'invasion fut donc résolue.

sion de ollande de la ance. Les alliés savaient combien le système continental avait allumé de haine parmi les marchands d'Amsterdam; ils n'ignoraient pas que les nombreuses places de la Hollande étaient dépourvues de tout. Ils y détachèrent les corps de Bulow et de Benkendorf, qui s'emparèrent presque sans coup férir de tout le pays jusqu'au Wahal; Nimègue, Grave même, ouvrirent des portes qu'aucune troupe n'était à portée de défendre.

Blücher passa le Rhin près de Mayence, laissa un corps devant cette place, et s'avança sur Nancy. Wittgenstein passa à Brisach et franchit les Vosges; mais tous deux trouvèrent d'abord sur leur chemin une foule de paysans armés pour leur disputer le sol qu'ils voulaient envahir. En vain la peine de mort est prononcée contre tout villageois pris les armes à la main, en vain l'incendie doit dévorer tout village français coupable de résistance; des plaines de l'Alsace et des vallées des Vosges s'élancent des bandes de laboureurs et d'ouvriers qui font payer cher aux

détachements isolés des armées de la Prusse et de l'Autriche les excès auxquels ils commencent à se livrer; seuls, ils suspendent la marche de l'ennemi. Les Champenois et les Francs-Comtois suivent leur exemple: les Bourguignons se lèvent à leur tour, et pendant quelques jours j'ose espérer que l'amour de la patrie fera en 1814 ce qu'avait fait la terreur en 93.

Schwartzenberg, cédant aux sollicitations des Bernois, avait envahi la Suisse (1); mais tout en

---

(1) Toutes les relations de cette campagne ont dénaturé les motifs de l'invasion de la Suisse. Quelques-uns ont été jusqu'à l'imputer au général suisse Jomini, qui a fait, au contraire, tout ce qu'il pouvait pour garantir son pays. Dès le lendemain de la bataille de Leipsick, il sollicita l'empereur Alexandre de sauver la Suisse en respectant ses vallées, et maintenant les principes de la centralisation fédérale et l'existence des dix-neuf cantons. L'empereur le promit, et M. Capo-d'Istria fut aussitôt envoyé en Suisse avec des instructions dans ce sens. Quelque temps après, les députés suisses vinrent à Francfort. Jomini fut chargé de stipuler avec M. de Metternich la neutralité de leur pays. L'Autriche en voulait à la route du Simplon, pour tourner Eugène en Italie; Jomini observa que ses armées pouvaient y aller par Bienne, Neufchâtel et Genève, alors provinces françaises, étrangères à l'Helvétie; et l'empereur Alexandre, déterminé par ces considérations, promit la neutralité aux députés.

Mais l'Autriche avait pris les devants; jalouse de faire

comblant les vœux des oligarques, il n'oublia pas ceux de son cabinet. Il avait poussé trois colonnes sur Genève pour se saisir de la route du Simplon et décider l'évacuation de l'Italie.

La grande armée alliée profita de la violation du territoire suisse pour traverser Bâle et s'avancer sur Béfort et Vesoul. Conformément à mes ordres, nos corps cédèrent à l'énorme supériorité de l'ennemi pour se concentrer vers Châlons. La première rencontre eut lieu à Lan-

---

succéder son influence à celle de la France, elle avait chargé le Saxon Senft de Pilsach de cette tâche, en l'appuyant sur le parti bernois, qui avait toujours été dans l'intérêt de l'Autriche depuis la guerre de 1798.

Les Bernois allèrent au-devant des désirs du cabinet de Vienne; heureux de ressaisir leur prééminence, ils envoyèrent des députés à Schwartzenberg pour lui offrir de se joindre aux alliés, s'ils entraient en Suisse. Cependant les Autrichiens n'ignoraient pas les promesses faites par l'empereur Alexandre. Ils entrèrent, précédés d'une proclamation écrite au nom des alliés, mais qui était une œuvre ténébreuse de la politique aulique. Capo-d'Istria, placé dans l'alternative de rompre la coalition par un éclat, ou d'adhérer à la proclamation, garda le silence, persuadé que c'était à la fois un moyen de réussir dans les opérations sur Paris, et de déjouer les vues particulières de l'Autriche, au sujet du rétablissement de l'oligarchie bernoise.

L'empereur Alexandre, calmé par le succès de la marche sur Paris, pardonna à Capo-d'Istria de l'avoir facilité; mais

gres, où ma vieille garde soutint un combat pour nous donner un répit de quelques jours.

Alors commença cette campagne à jamais célèbre, qui assure l'immortalité à la poignée de braves qui ne désespérèrent pas du salut de la France. Leur confiance ranima la mienne; témoin de leur patriotisme, de leur dévouement pour ma personne, de leur valeur, serais-je donc coupable d'avoir cru à plusieurs reprises que rien n'était impossible avec de pareils soldats?

Je marche pour délivrer la Champagne.

Les ennemis n'étaient plus qu'à quelques mar-

---

ce qui est bizarre, c'est que les Vaudois rejetèrent tous les malheurs de l'invasion sur le général Jomini, qui, depuis Leipsick, avait tout fait pour les en exempter.

L'empereur Alexandre, instruit à Carlsrouhe de l'entrée de Schwartzenberg en Suisse, eut peine à y croire, et s'exprima avec véhémence contre une violation aussi manifeste de la foi donnée. Il lui écrivit à l'instant même *que cette journée était une des plus pénibles de sa vie.* Comment M. le général Vaudoncourt a-t-il pu manquer aux devoirs d'un historien, en attribuant cette invasion au général qui n'a cessé d'exciter l'empereur de Russie à l'empêcher? Loin d'avoir contribué à l'invasion de sa patrie, il a même opiné, en 1813, contre celle de la France, comme contraire aux intérêts futurs de la Russie, parce qu'elle devait donner trop de prépondérance aux Anglais, en ôtant à la France tout moyen de lutter contre eux. Si la marche sur Paris fut un triomphe mémorable, est-il prouvé que les fruits en aient été bien satisfaisants?

ches de Paris. Malgré l'insuffisance de mes moyens de résistance, il fallait tout faire pour les empêcher d'y arriver. Le 25 janvier, après avoir rassemblé les chefs de la garde nationale de Paris, et reçu le serment qu'ils me prêtèrent de veiller avec fidélité sur ce que j'avais de plus cher, je quittai la capitale pour me rendre à Châlons. J'avais confié de nouveau la régence à l'impératrice Marie-Louise et le titre de lieutenant de l'empire à mon frère Joseph, qui devait présider le conseil. Je reçus à mon départ les adieux de mon épouse et de mon fils... Mon cœur était déchiré... un triste pressentiment m'agitait... Ces adieux!... ils devaient être éternels!

Les souverains alliés, avec leur grande armée de 120 mille hommes, s'étaient avancés de Langres sur Chaumont; Blücher, avec environ 50 mille, avait dépassé Nancy et se dirigeait vers Joinville et St.-Dizier sur la Marne. Je n'avais à opposer à ces masses qu'environ 70 mille hommes encore disséminés sur une ligne un peu étendue. Mortier, avec 15 mille hommes, formait la droite à Troyes; au centre, entre Châlons et Vitry, les maréchaux Ney, Victor et Marmont avaient réuni environ 45 mille hommes; enfin sur la gauche, Macdonald avec 9 mille hommes venant de Namur, avait dépassé Mézières et s'approchait de Rethel.

Je me rejette sur Blücher.

Je savais que les alliés s'avançaient assez imprudemment par corps séparés; mais, comme cela arrive toujours à la guerre, je n'avais de données très-exactes ni sur l'emplacement de ces corps, ni sur leur force respective. Je crus cependant qu'en poussant vivement avec mon centre de Vitry par St.-Dizier et Joinville sur Chaumont, je réussirais encore à me placer entre l'armée de Blücher et la grande armée des alliés, que je me proposais d'attaquer avant qu'elle pût réunir tous ses corps.

Le 27 janvier, nous nous portâmes sur St.-Dizier. Cette ville était occupée par la cavalerie russe de l'armée de Blücher, qui en fut délogée sans peine. J'appris alors que Blücher, avec les 26 mille Russes qui faisaient partie de son armée, ayant passé la Marne à Joinville, avait déja filé sur Brienne, se dirigeant vers Troyes; mais que le général Yorck, avec 20 mille Prussiens, se trouvait encore à St.-Mihiel sur la Meuse. Nous étions ainsi parvenus, sans y penser, à couper en deux l'armée de Silésie. Je résolus de profiter sur-le-champ de cette circonstance pour tomber sur Blücher avant qu'il eût pu être joint par la grande armée des alliés, qui était en marche de Chaumont sur Bar-sur-Aube.

Premier combat de Brienne.

Le 28, nous atteignîmes Montierender; le 29, nous nous portâmes sur Brienne. Blücher

se disposait à quitter cette ville pour continuer sa marche sur Troyes, et le général Sacken, avec un corps de 18 mille hommes, occupait déja Lesmont. Malheureusement un officier, que j'avais expédié à Mortier pour lui ordonner de se rapprocher de moi, fut pris par un parti ennemi; ses dépêches apprirent à Blücher que j'allais déboucher sur ses derrières; il fit revenir en toute hâte le corps de Sacken. Mon infanterie, retardée dans sa marche à cause du mauvais état des chemins, presque impraticables dans cette contrée pendant l'hiver, n'arriva devant Brienne que vers les quatre heures du soir. Blücher, renforcé par la cavalerie russe de la grande armée, y avait réuni environ 28 mille hommes : nous l'attaquâmes. Les Russes se défendirent à Brienne avec opiniâtreté pour couvrir le mouvement de leur parc que l'on faisait revenir de Lesmont, et qui n'avait pas achevé de filer. Nous emportâmes cependant le château, mais l'ennemi se maintint dans la ville. Ce combat coûta près de 3 mille hommes à chacun des deux partis, sans amener de résultat. Dans la nuit, Blücher se retira, non par la route qu'il avait suivie, mais dans la direction de Bar-sur-Aube, par où arrivait la grande armée des alliés.

Le 30, je poussai en avant. La cavalerie en-

nemie couvrit la retraite de l'armée de Silésie, qui occupa la position de Trannes; j'établis la mienne dans celle de la Rothière. Le prince de Schwartzenberg, qui commandait toujours la grande armée ennemie, transféra son quartier-général à Bar-sur-Aube. La plus grande partie de son armée se concentrait sur cette ville; mais les corps de Wittgenstein et de Wrède, formant plus de 40 mille hommes, furent portés à Joinville, pour assurer la communication avec le corps d'Yorck, qui arrivait le même jour à St.-Dizier.

Informé que Blücher était déja en mesure d'être soutenu par la grande armée ennemie, je n'osai pas l'attaquer à Trannes, de crainte de tomber sur des forces triples des miennes : j'aimais mieux attendre, dans ma position de la Rothière, de voir plus clair dans les projets de l'ennemi. J'espérais que pour profiter de sa grande supériorité, il se livrerait à de larges mouvements sur mes flancs, qui me donneraient la faculté de le combattre en détail. Malheureusement, il ne commit pas cette faute; il ne profita de sa supériorité que pour venir me livrer bataille le 1er février. Bataille de Brienne

L'attaque commença à une heure après midi : mon armée la soutint admirablement; mais, pressée de front par des forces supérieures et

tournée sur sa gauche, par le corps de Wrède, elle fut battue. A la nuit tombante, nous nous repliâmes sur Brienne, après avoir laissé une cinquantaine de canons démontés ou embourbés entre les mains de l'ennemi. Du reste, nous n'eûmes que 6 mille hommes hors de combat; les ennemis en perdirent davantage.

Le lendemain, je repassai l'Aube à Lesmont, et continuai ma retraite sur Troyes. Le duc de Raguse, resté sur la rive opposée pour favoriser notre retraite, se trouva bientôt entouré par 25 mille Bavarois. Il fallait un grand sang-froid et une intrépidité inouïe pour sortir de ce mauvais pas : le maréchal ne resta pas au-dessous de sa tâche. A la tête de sa division, il se jeta sur l'ennemi, le culbuta, et, vainqueur des Bavarois, traversa le village de Rosnay, qui lui rouvrait une route vers Arcis par la rive droite de l'Aube. L'ennemi, ébranlé par cet échec, ne songea pas à nous poursuivre; ce qui aurait été d'autant plus facile, que le soir même de la bataille il avait déja un gros corps sur la gauche du fleuve. Le 3, nous atteignîmes Troyes sans perte.

Néanmoins mes affaires paraissaient désespérées, puisqu'en engageant la plus grande partie de mes forces disponibles, je n'avais pas remporté la victoire sur des corps qui formaient à peine la moitié des armées alliées; à plus forte

raison, je ne pouvais me flatter de plus de succès, lorsque l'ennemi aurait réuni sès forces. Cependant je sentais que notre devoir à tous était de défendre pied à pied et jusqu'à la dernière goutte de notre sang le territoire de la France. Dans une lutte aussi désavantageuse, il ne s'agissait pas seulement du succès final, il fallait réaliser de nouveau le mot de François I[er], et se résigner à tout perdre, hors l'honneur. Outre cela, je fondais de grandes espérances sur l'arrivée à Genève de l'armée du vice-roi, sur la levée des gardes nationales; enfin, sur l'arrivée des troupes d'élite tirées de l'armée d'Espagne.

Les ouvertures faites à M. de St.-Aignan, quoique méconnues dans la suite, avaient donné lieu à l'ouverture d'un congrès à Châtillon-sur-Seine. Lord Castlereagh, débarqué en Hollande, après avoir assisté à la réinstallation du prince d'Orange, s'était ensuite rendu à Langres au quartier-général des souverains alliés. Il y déroula toutes les prétentions de l'Angleterre triomphante, et pour lui complaire on retranche aussitôt l'offre de la limite du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, dans laquelle Anvers eût été compris. Les représentants des quatre grandes puissances figuraient seuls à ce congrès : Stadion y représentait l'Autriche, et le comte Razumousky la Russie. Tous deux étaient mes ennemis jurés.

Congrès Châtillc

Le dernier, depuis long-temps étranger aux affaires, me portait une haine irréfléchie ; ayant eu quelque part aux démarches qui avaient produit la coalition de 1805, je l'avais traité sévèrement dans les articles du Moniteur, et il m'en gardait rancune. Outre cela, il ne voyait en moi que le vainqueur de Friedland et d'Austerlitz qu'il fallait humilier. L'intérêt à venir de l'empire russe n'était pas son unique loi. C'est un malheur, quand les destinées des nations sont confiées à des hommes haineux : quelque mérite qu'ils aient, leur jugement est faussé. La Russie ne voulait que le duché de Varsovie; la Prusse ses anciennes possessions, ou 5 millions d'habitants en équivalent; l'Autriche ne soupirait que pour l'Italie. Je pouvais me résoudre à tous ces sacrifices : il semblait que l'Angleterre dût être satisfaite; mais tant qu'elle n'avait pas Anvers, elle regardait la paix comme désavantageuse pour elle. Il fallait donc me résigner à perdre les provinces que j'avais reçues du Directoire, à déshonorer mon règne, ou prendre la résolution de vaincre ou de mourir.

Caulaincourt, qui me représentait à Châtillon, reçut pour première ouverture la déclaration qu'il me faudrait rentrer dans les limites de 1792. Cela changeait entièrement la négociation, puisque ses instructions étaient basées sur les pro-

positions de Francfort. La bataille de Brienne, autant que l'arrivée du ministre anglais, avait ainsi tout renversé. Mon ministre demanda de nouvelles instructions. Il demanda aussi des explications sur le partage qu'on comptait faire de nos dépouilles.

Les nouvelles prétentions qu'on élevait me prouvèrent qu'il n'y avait rien à espérer d'un congrès qui semblait plus disposé à me juger qu'à négocier. Je ne devais plus compter que sur mon épée, et mes affaires prenaient de jour en jour une plus mauvaise tournure. En Italie, Murat levait enfin le masque et se déclarait contre moi; ce qui allait placer le vice-roi dans la plus pénible position. A la vérité, en Belgique, où le comte Maison avait pris le commandement d'un petit corps de 10 à 12 mille hommes, le corps de Bulow et la division anglaise de Graham avaient fait d'inutiles préparatifs pour assiéger Anvers ; Carnot y commandait, et les moyens dont il disposait me rassuraient. Cependant les forces alliées s'accumulaient avec une effrayante rapidité : le duc de Weymar, marchant vers la Belgique avec un nouveau corps de confédérés allemands de 26 mille hommes, allait donner aux alliés une telle supériorité dans ces contrées, qu'ils pourraient en retirer le corps de Bulow, pour renforcer l'armée de

Blücher. Il n'y avait pas un moment à perdre pour frapper des coups vigoureux ; l'Europe en armes allait peser sur moi de tout son poids. Toutefois, comme j'attendais deux divisions de bonnes troupes de l'armée d'Espagne et quelques bataillons de gardes nationales mobilisées à la hâte, je me déterminai à gagner du temps. Je communiquai à mon conseil privé les conditions humiliantes qu'on prétendait nous dicter. Tous, à l'exception du comte de Cessac (Lacuée), furent d'avis de les accepter pour sauver la France. L'histoire de Carthage aurait dû apprendre à ces conseillers pusillanimes qu'on ne se sauve pas en s'humiliant devant d'implacables vainqueurs. Je donnai à Caulaincourt carte blanche pour souscrire à tous les sacrifices. Je lui recommandai de séparer la question de la Belgique de celle de la rive gauche du Rhin. En l'autorisant à céder d'abord la Belgique, il était évident que si on nous laissait Mayence et Coblentz, au premier nuage qui s'élèverait en Europe, cette province nous reviendrait en peu de jours. A la rigueur, si l'on exigeait ce double sacrifice, il était autorisé à y souscrire. Il me restait toujours la faculté de ne pas le ratifier ou d'éluder son exécution ; car jamais je n'aurais consenti à sauver mon trône aux dépens de l'honneur.

...tes de ...ücher.

En attendant le résultat de cette cruelle dé-

marche, réuni à Mortier, je résolus de profiter de la nature du pays en arrière de Troyes pour arrêter, du moins quelques jours, les progrès des alliés; mais un rapport que je reçus de Macdonald, ouvrant un nouveau champ à mes espérances, m'engagea à adopter d'autres mesures.

Après la bataille de la Rothière, les alliés n'avaient qu'à suivre en masse la route de Paris par Troyes pour achever de nous écraser, et arriver, en nous passant sur le corps, jusqu'aux portes de la capitale. C'était l'opinion de l'empereur Alexandre; mais ce parti, dicté par le bon sens, ne parut pas assez savant. Les généraux alliés se mirent en tête de manœuvrer: Schwartzenberg, avec la grande armée, passa l'Aube et se porta à pas comptés et incertains sur Troyes pour agir dans le bassin de la Seine. Blücher fut destiné à opérer dans celui de la Marne par Épernay, Dormans, Château-Thierry et la Ferté-sous-Jouarre; et la gloriole de prévenir son collègue à Paris l'entraîna dans une série de faux mouvements.

Ces nouvelles m'étant parvenues le 5 au soir, je vis tout le parti que je pouvais tirer des opérations décousues des ennemis, et je me retirai à Nogent, d'où je devais me trouver en mesure de tomber sur le flanc gauche de Blücher, s'il continuait à marcher seul sur Meaux.

Je les déf partiell ment e cinq co bats.

osition s deux rmées. Le 6, je quittai Troyes, et le 7, je repassai la Seine à Nogent. Blücher continuait à s'étendre le long de la Marne, menaçant Meaux. Je vis que le moment était venu de tomber sur lui : je laissai 20 mille hommes aux maréchaux Oudinot et Victor pour défendre le cours de la Seine et les routes de Troies à Paris contre les entreprises de la grande armée alliée, et avec les 15 mille qui me restaient, je marchai, le 9, de Nogent à Sézanne; le 10, je m'avançai sur Champ-Aubert. Blücher eut la galanterie de seconder mes desseins, en éparpillant outre mesure ses corps. Sacken, avec 15 mille Russes, avait déja atteint la Ferté-sous-Jouarre; Yorck, avec 20 mille Prussiens, était en marche sur Château-Thierry; Champ-Aubert était occupé par la division russe d'Olsouzief, forte de 5 mille hommes d'infanterie; enfin, le maréchal prussien lui-même se trouvait encore à Fère-Champenoise avec le corps prussien de Kleist et le corps russe de Kapzewicz, qui venaient de rejoindre son armée, et qui formaient un total de 20 mille hommes. Ainsi, cette armée de 60 mille combattants ne présentait à nos coups que des divisions isolées dont j'étais sûr d'avoir bon marché.

mbat de imp-Aubert. Le général Olsouzief fut le premier attaqué; le combat s'engagea dès neuf heures du matin.

Les Russes, quoique privés de cavalerie, se défendirent pendant toute la journée avec valeur; mais écrasés par notre supériorité et enveloppés, ils furent entièrement détruits. Olsouzief lui-même fut pris avec trois mille hommes et vingt pièces de canon. Quinze cents Russes furent tués.

Cette affaire, déja importante par elle-même comme premier succès, le devenait encore davantage par ses suites. En effet, notre établissement à Champ-Aubert coupait en deux l'armée de Silésie; le corps de Sacken surtout était fortement compromis. Ne voulant pas lui donner le temps de se tirer de la situation où il se trouvait, je pris le parti de marcher d'abord contre lui. Pour contenir Blücher, j'établis à Étoges le maréchal Marmont avec 8 à 9 mille hommes, et avec le reste de mes forces, je me portai le 11 de Champ-Aubert à Montmirail.

Sacken accablé Montmir

J'y arrivai à dix heures du matin. Blücher averti de notre marche par Sezanne, avait senti, mais trop tard, la nécessité de se concentrer; il avait envoyé l'ordre à Sacken et à Yorck de rétrograder sur Montmirail. Ces deux généraux s'étaient mis en devoir d'exécuter cet ordre; mais Sacken avait à peine atteint Vieuxmaisons, qu'il apprit que nous l'avions déja prévenu à Montmirail. D'un autre côté, Yorck lui faisait dire que, retardé par le mauvais état des chemins,

son corps ne pouvait être rendu devant Montmirail avant la chute du jour. Dans ces circonstances, peut-être la prudence conseillait-elle au général russe de filer par sa gauche pour se replier sur Château-Thierry, où les Prussiens avaient gardé un pont sur la Marne; mais Sacken ne crut pas pouvoir se dispenser de suivre à la lettre les ordres de son général en chef, qui lui prescrivait de venir à Montmirail. Il se détermina à s'en ouvrir le chemin l'épée à la main, en nous attaquant dans la position que nous occupions en avant de la ville, un peu au-dessus de l'embranchement des villes de Château-Thierry et de la Ferté.

Yorck partage sa défaite à Château-Thierry.

L'affaire fut chaude et notre victoire complète. La nuit qui survint nous empêcha de profiter de nos avantages pour achever la ruine de l'ennemi. Cependant il perdit 26 pièces de canon, et 4 mille des siens furent tués, blessés ou prisonniers. Le lendemain, renforcés de 1500 chevaux, nous le poursuivîmes jusqu'à Château-Thierry, où il repassa la Marne en grand désordre. L'arrière-garde d'Yorck, mal déployée à moitié chemin de cette ville, fut enfoncée par la cavalerie de Nansouty et jetée dans la Marne qu'elle avait à dos. Cette journée coûta encore aux alliés plus de 3 mille hommes.

Le 13, nous passâmes la Marne à Château-

Thierry. Les ennemis avaient continué leur retraite sur la route de Soissons. Mortier se mit à leur poursuite avec un corps de 4 à 5 mille hommes, et poussa jusqu'à Rocourt.

Pour achever de battre en détail l'armée de Silésie, il ne me restait plus qu'à écraser les corps de Kapzewicz et de Kleist. Blücher m'en facilita les moyens : le maréchal prussien, qui s'était distingué par ses opérations en Silésie et en Saxe, était aveuglé par la haine et la présomption. Il n'avait rien compris à ma manœuvre, et était resté les bras croisés pendant 48 heures à Vertus, où il s'était rendu de Fère-Champenoise dans la matinée du 11 : le 13, il se mit en mouvement dans la direction de Montmirail. Marmont, trop faible pour s'engager sérieusement, se replia jusqu'à Vaux-Champs. Blücher battu à Vaux-Champs et Étoges.

Je vis avec plaisir Blücher courir à sa perte. Je laissai Mortier à Rocourt pour observer les débris de Sacken et d'Yorck. Avec le reste de ma garde et la cavalerie de Grouchy, je partis de Château-Thierry pour Montmirail, où j'arrivai le 14 à huit heures du matin : j'y recueillis Marmont, et j'ordonnai sur-le-champ de reprendre l'offensive contre l'ennemi qui s'était avancé jusqu'à Vaux-Champs. Nous emportâmes ce village. Blücher, se voyant attaqué lorsqu'il croyait poursuivre, ordonna la retraite : elle fut

honorable, mais désastreuse pour les ennemis. Leurs colonnes vivement pressées en queue, et débordées par la cavalerie de Grouchy, éprouvèrent des pertes accablantes dans leur marche rétrograde jusqu'à Étoges. Cette journée leur coûta encore dix drapeaux, quinze pièces de canon, et près de 8 mille hommes hors de combat ou prisonniers.

Il rallie avec peine son armée.

Blücher se retira à Châlons, où il fut joint par les corps de Sacken et d'Yorck, qui firent le long détour par Reims. L'armée de Silésie se trouvait affaiblie de 20 mille hommes; mais un renfort de 10 mille qu'elle reçut à Châlons la porta de nouveau à 45 mille combattants. D'un autre côté, l'arrivée du corps de Wintzingerode, qui, après s'être bien fait tirer l'oreille, venait enfin de s'emparer de Soissons par un coup de main, devait le seconder puissamment. Nonobstant cela, le désordre était si grand dans cette armée lorsqu'elle gagna Châlons, que si je l'eusse vivement poussée, je l'aurais anéantie. Le danger que courait la capitale me rappela : j'eus peut-être tort de céder à cette considération; car à la guerre plus encore qu'à la forge, il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

Mouvement des alliés par Nogent.

Pendant que j'étais ainsi occupé sur la Marne, Paris était menacé du côté de la Seine. Les maréchaux que j'avais laissés sur les routes de

Troies à Paris étaient trop faibles pour arrêter la grande armée des alliés, si cette dernière avait agi avec vigueur et ensemble; mais Schwartzenberg était enchaîné par les instructions de son cabinet qui lui défendaient de passer la Seine. Mon beau-père affectait quelque ménagement pour son gendre auquel il eût conservé volontiers la monarchie de Louis XVI moins la Lorraine et l'Alsace. Toutes les dispositions militaires étaient subordonnées au thermomètre du congrès de Châtillon.

L'ennemi avait occupé Troies le 7 : il n'en repartit que le 10, et cela pour s'avancer excentriquement sur Nogent, Sens et Auxerre. Les Wurtembergeois emportèrent Sens le 11. Les généraux Wittgenstein et Wrède furent moins heureux devant Nogent. Le détachement laissé par le maréchal Victor dans cette ville la défendit avec intrépidité : les généraux ennemis, désespérant de forcer ce poste, résolurent de le tourner. Le 12, Wittgenstein demeura devant Nogent, et Wrède poussa sur Bray qu'il occupa sans coup férir, le détachement de gardes nationales qui s'y trouvait s'étant enfui sans tirer un coup de fusil. La perte de Bray força aussi Bourmont à évacuer Nogent.

Oudinot et Victor essayèrent de s'opposer aux progrès des alliés qui passèrent la Seine; mais

se voyant hors d'état d'y réussir, ils se replièrent par Nangis sur Guignes derrière l'Yères, où ils furent renforcés le 15 par quelques détachements venus de l'armée d'Espagne, et par le corps de Macdonald, rendu disponible par la victoire de Montmirail.

Je vole sur la Seine pour dégager Paris.

Cependant Paris était dans les alarmes : on m'expédiait courrier sur courrier pour me presser de revenir à son secours : j'étais prêt à le faire, puisque l'armée de Silésie, rejetée sur Châlons, ne me donnait plus d'inquiétude. Je laissai Marmont avec 10 mille hommes à Étoges pour observer Blücher, et Grouchy avec 3 mille chevaux à la Ferté-sous-Jouarre pour servir de réserve à Marmont et à Mortier. Avec le reste de ma garde, je pars le 15 de Montmirail, et me dirige par Meaux sur Guignes. La cavalerie marchait nuit et jour, et l'infanterie voyageait en poste. De cette façon, nous fîmes près de trente lieues en 36 heures, et nous arrivâmes le 16 à Guignes, où je trouvai l'armée des maréchaux, ce qui me forma de nouveau une masse de 30 mille combattants.

J'aurais eu moins de chemin à faire pour tomber par Sézanne sur Nogent ou Provins, en faisant appuyer les maréchaux sur cette ville, afin de gagner le flanc droit de Schwartzenberg et de culbuter sa ligne sur Montreau, au lieu

d'aller m'établir sur son front ; mais la difficulté était d'assurer la jonction avec les trois corps établis derrière l'Yères (Victor, Macdonald et Oudinot); et n'amenant avec moi que la garde sous les ordres de Ney, il fallait commencer par s'assurer les moyens d'attaquer une armée supérieure, sans compromettre mes troupes dans un mouvement isolé.

Lenteur de Schwartzenberg.

Le prince de Schwartzenberg, instruit des défaites multipliées de Blücher, n'avait point cru devoir franchir la Seine avec toutes ses forces; il s'était contenté de jeter à la droite du fleuve les corps du prince de Wurtemberg, de Wrède et de Wittgenstein, qui s'établirent à Montreau, à Donemarie et à Provins. Le comte Pahlen, avec l'avant-garde de Wittgenstein, poussa jusqu'à Mormant.

Combat de Nangis.

Convaincu qu'il n'y avait qu'une extrême activité qui pût suppléer à mon infériorité en nombre, je repris l'offensive dès le 17, en dirigeant toutes mes forces sur Mormant. L'avant-garde de Pahlen, attaquée à l'improviste, fut enlevée presqu'en entier : les alliés se mirent en retraite. Oudinot les poursuivit sur Provins, Macdonald sur Donemarie. Victor, chargé de gagner Montreau, donna, chemin faisant, sur une division bavaroise qu'il battit; mais cela l'empêcha de gagner Montreau le même jour.

L'ennemi perdit 3 mille hommes et 14 pièces de canon. Cette poursuite excentrique fut une faute; j'aurais dû jeter toutes mes forces sur Provins ou sur Bray.

Combat de Montreau.

Le 18, nous continuâmes à nous avancer sur la Seine. Wittgenstein repassa le fleuve à Nogent, et Wrède à Bray; mais le prince de Wurtemberg, lié par les instructions mal conçues de Schwartzenberg, eut la témérité d'accepter un engagement devant Montreau avec le 2e corps.

La position, couverte d'une nombreuse artillerie, était bonne, tant qu'il ne s'agissait pas de reculer; mais adossée à un vrai coupe-gorge, elle offrait un danger réel. Victor l'attaqua d'abord sans succès; mais le général Gérard s'y porta avec sa réserve composée de paysans; je lui donnai le commandement, il renversa tout dans le défilé: j'étais accouru sur ces lieux avec quelques escadrons qui achevèrent la défaite. Montreau et le pont furent enlevés au pas de charge, et les Wurtembergeois culbutés jusqu'à Marolles, avec perte de 6 mille blessés ou prisonniers: nous eûmes à regretter 2500 hommes, et le brave général Chateau, officier de la plus grande espérance, chef d'état-major et gendre du duc de Bellune.

Schwartzenberg

Ces échecs portèrent le découragement parmi ceux des alliés qui faisaient, malgré eux, cette

guerre au cœur de la France. Schwartzenberg éperdu se retira sur Troies, et sollicita Blücher de voler à son secours. Je passai la Seine le 19 à Montreau, et les jours suivants je me portai sur Troies. Le 22, nous arrivâmes devant cette ville. La grande armée des alliés, concentrée à Troies, occupait les deux rives de la Seine. Blücher, venu de Châlons par Arcis, était à Méry, et se trouvait ainsi en liaison immédiate avec Schwartzenberg. Cette jonction est la meilleure preuve que j'avais perdu une partie de mes avantages en me jetant sur la gauche de la grande armée. J'aurais recueilli plus de fruit et j'aurais eu moins de chemin à parcourir pour déborder et accabler sa droite : opération qui eût empêché toute réunion avec Blücher.

évacue Troies.

Quoi qu'il en soit, je m'attendais que les alliés profiteraient de la réunion de forcesaussi considérables pour me livrer une bataille décisive. J'étais résolu de l'accepter, parce que nous ne pouvions pas reculer sans mener de nouveau l'ennemi sur la capitale, dont il m'importait surtout de le tenir éloigné ; mais, à mon grand étonnement, il n'en fut rien, et ils continuèrent leur retraite. Les événements qui s'étaient passés au midi avaient redoublé les craintes de Schwartzenberg, parce qu'ils contrariaient singulièrement les vues de son maître sur l'Italie.

Tant de succès avaient ranimé mes espérances, moins encore par les résultats positifs qu'ils semblaient me promettre, que par l'espoir qu'ils électriseraient la France, et qu'un mouvement national amènerait l'expulsion de l'ennemi de notre territoire. Il ne me fallait que 50 mille hommes de gardes nationales pour reconduire vigoureusement les alliés en Allemagne: ces 50 mille hommes ne se levèrent pas ! Dans l'attitude où la victoire venait de me replacer, les propositions faites à Caulaincourt ne pouvaient plus me convenir ; je tremblais qu'il n'eût fait usage des pouvoirs arrachés à ma faiblesse par les instances de mes conseillers : je me hâtai de lui retirer ces pouvoirs illimités. Heureusement il ne s'était pas empressé de consommer mon humiliation. Des hommes, peu versés dans les affaires diplomatiques de l'Europe, l'ont accusé d'avoir négligé ces dix jours où il avait eu carte blanche : rien n'est plus injuste. En le faisant, il n'eût sauvé que ma couronne, la France n'y eût rien gagné : au lieu d'une monarchie brillante, elle eût été un empire avili, voilà tout. Je le remercie pour ma gloire de n'avoir rien signé de pareil. Au moment où je lui retirais ses pouvoirs, il était requis par les alliés de soumettre un contre-projet, s'il n'acceptait pas celui qui lui était présenté, comme le *sine quâ*

non de la coalition. Ceci donna lieu à de nouveaux délais, et je n'en fus pas fâché; car j'espérais tout du temps, ne pouvant croire que chaque jour resserrât de plus en plus les nœuds d'une alliance regardée à juste titre comme monstrueuse. Avant d'exposer ce qui se passait dans cet instant au quartier-général diplomatique des souverains, je dois dire un mot des événements survenus au Midi.

Opérations d'Italie; succès du vice-roi sur le Mincio, et d'Augereau vers Genève.

La défection de Murat rehaussa pour un moment les espérances du cabinet de Vienne; mais la lenteur avec laquelle il s'avançait sur le bas Pô pour concerter ses opérations avec le maréchal Bellegarde, le mystère dont il couvrait sa marche, les relations qu'il entretenait avec le vice-roi, lui donnèrent des soupçons sur la fidélité de ce nouvel allié. D'un autre côté, il est clair que si le roi de Naples tardait tant à se déclarer, c'était pour le faire en faveur des vainqueurs; ainsi, au premier revers que j'allais essuyer en France, Eugène devait être assailli de tous côtés. Déja les Autrichiens avaient poussé des détachements de Genève sur la communication du Simplon. Un orage menaçait le Piémont et la haute Italie. Les Anglais préparaient une descente à Livourne pour joindre Murat. Le vice-roi, entouré d'ennemis, ne perdit pas courage: son premier soin fut d'évacuer la ligne de l'A-

dige pour resserrer sa défensive sur le Mincio en s'appuyant à Mantoue. Bellegarde, attribuant sa retraite à la crainte que lui inspirait Murat, qui s'approchait en effet de ses communications, voulut en profiter pour fondre de son côté sur le vice-roi, et fit tous les préparatifs pour passer le Mincio vers Pozzolo le 7 février. Eugène, prévoyant cette manœuvre, avait renforcé sa droite à Goito, et porté la garde, la réserve et son quartier-général à Mantoue, d'où il déboucha habilement sur le flanc gauche des Autrichiens, qu'il mena battant jusqu'auprès de Valeggio. Sa faiblesse numérique l'empêcha de tirer tout le parti de sa victoire; mais il imposa tellement à Bellegarde, que ce maréchal, forcé de revenir sur la rive gauche du Mincio, ne fit plus qu'une faible tentative pour le passer, lorsqu'il sut que le tiers de l'armée du vice-roi avait été détaché à Parme contre Murat. Le général autrichien, repoussé dans cet essai, et dans une manœuvre décousue par les montagnes de Gavardo, resta sur la défensive.

A cette époque, quoiqu'il fût déja tard pour exécuter la diversion que j'avais prescrite sur Genève, on aurait encore pu en obtenir d'heureux résultats. Déja Augereau avait rassemblé, autour de Lyon, un corps composé en grande partie de vétérans revenus de la Catalogne. Il devait se porter sur Genève, insurger la Suisse, rétablir

la communication du Simplon, se réunir aux divisions qu'Eugène amènerait d'Italie, et s'avancer avec le prince vers le haut Jura, pour agir en Bourgogne de concert avec moi. Augereau se dirigea en effet à Genève, mais par détachements; il s'amusa dix jours à des accessoires; et la défection de Murat ayant empêché l'armée d'Italie de le joindre, il donna le temps aux souverains alliés de détacher contre lui des forces considérables. Avec la moitié de l'énergie et de l'activité qu'il avait montrées à Castiglione, il aurait accablé Bubna et soulevé nos partisans en Suisse, et Dieu sait ce qu'il en serait advenu!

Négociations pour un armistice à Lusigny.

Ces événements avaient causé de la sensation au quartier-général autrichien, déja ébranlé par mes succès sur la Seine. Les alliés, plus coulants, me firent même proposer un armistice qui fut négocié à Lusigny. Il était assez naturel que mon beau-père cherchât à diriger les négociations de Châtillon. En m'enlevant l'Italie, et en héritant de mon influence sur l'Allemagne, il n'aurait plus eu de sujets de démêlés avec moi, tout en faisant parade de générosité. Pour mieux parvenir à ses fins, Metternich exposa dans un conseil la situation équivoque où les alliés se trouvaient par suite des revers essuyés sur la Marne et sur la Seine, par l'esprit qui animait les provinces occupées, et l'apparition imprévue du

corps d'Augereau sous Genève. Son but était trop évident pour qu'on pût s'y méprendre. L'empereur Alexandre, gémissant de la manière dont on avait fait la guerre, hésitait s'il ne joindrait pas ses gardes et le corps de Wittgenstein à l'armée de Blücher, pour pousser du moins les opérations plus militairement. Je l'ai déja dit : ce prince avait à cœur de rendre à Paris la visite que j'avais faite à Moscou ; il était aigri contre moi, et avait juré ma perte. Le choix qu'il avait fait du comte Razumowski pour le représenter à Châtillon, était la meilleure preuve qu'il n'avait pas l'intention de traiter.

D'un autre côté, il lui paraissait juste que l'acquisition du duché de Varsovie indemnisât son empire des efforts inouïs qu'il avait faits; et pour l'obtenir en entier, il fallait accorder l'Italie aux Autrichiens et des indemnités convenables à la Prusse: or, il était évident que pour me contraindre à de telles conditions et à céder encore Anvers que réclamait l'Angleterre, il fallait que je fusse réduit à toute extrémité. La crainte que les Autrichiens ne se séparassent formellement de la coalition empêcha seule Alexandre de s'unir à Blücher pour marcher sur Paris; mais, pour remédier à tout le mal passé, il fut décidé « que la grande armée resterait sur la défensive au centre, et porterait

« les réserves autrichiennes et un nouveau corps « d'armée de la Confédération germanique sur « le Rhône; tandis que Blücher, renforcé par « les corps de Wintzingerode et Bulow, opére- « rait avec 100 mille hommes dans la vallée de « la Marne. »

On se flattait, par ce *mezzo termine*, de neutraliser l'influence que la politique avait eue sur la marche des affaires, et de porter les coups décisifs avec l'armée de Blücher, qui obéissait plus directement à l'empereur de Russie et au roi de Prusse.

Les conditions proposées à l'armistice de Lusigny n'étant pas acceptables, il fallut recourir de nouveau à l'épée.

Par suite du système arrêté à Vandœuvre, la grande armée s'était repliée jusqu'auprès de Chaumont; et Blücher, au contraire, se disposait à se reporter sur Meaux. Nous venons de voir qu'il devait être renforcé des troupes de l'ancienne armée du prince de Suède.

Déja Wintzingerode venait d'être joint par le corps de Woronzof; et Bulow, occupé jusque-là en Belgique, y avait été relevé par 25 mille hommes de la Confédération germanique, nouvellement organisés sous les ordres du duc de Weymar. Enfin, le comte de St.-Priest était en marche des bords du Rhin vers les Ardennes.

Blücher marche sur Meaux.

Sans attendre tous ces renforts, le maréchal prussien se mit en mouvement pour se porter une seconde fois sur Meaux, avec l'espérance d'acculer Marmont à la Marne, et de s'avancer sur Paris par la rive droite de cette rivière. Le 24 février, il passa l'Aube à Baudemont et s'avança sur Sézanne, où campait Marmont. Ce dernier, ne voulant pas se laisser entamer, se mit en retraite sur la Ferté-sous-Jouarre, où il se réunit le 26 à Mortier, qui, avec son corps, s'était maintenu constamment entre Soissons et Château-Thierry, faisant face aux deux nouveaux corps des alliés qui avaient envahi la France du côté du nord. Celui de Wintzingerode se trouvait dans les environs de Reims; celui de Bulow venait d'arriver à Laon.

Opérations de Mortier et de Marmont.

Les maréchaux réunis à la Ferté-sous-Jouarre, affaiblis par la garnison qu'ils avaient été obligés de jeter à Soissons, n'avaient pas au-delà de 12 mille combattants de toutes armes. Blücher espérait avoir bon marché de cette poignée d'hommes. Il poussa de Rebais sur la Ferté-sous-Jouarre les corps d'Yorck et de Kleist pour amuser Marmont et Mortier; tandis que les corps russes, qui faisaient partie de son armée, se dirigeaient sur Meaux, pour les tourner par leur droite et les couper de Paris. Heureusement, les maréchaux ne prirent pas le change sur

les vues de l'ennemi. Dans la journée du 27, ils se portèrent de la Ferté-sous-Jouarre à Meaux. Ils y arrivèrent fort à propos : l'avant-garde de Sacken s'était déja emparée du faubourg à la gauche de la Marne, et allait pénétrer dans la ville. La présence de nos troupes fit échouer ses projets.

Blücher, se voyant prévenu à Meaux, résolut d'opérer par la rive droite de la Marne. Il replia les corps russes sur la Ferté-sous-Jouarre, où il passa la Marne avec le gros de son armée et se dirigea sur Lizy, ne laissant sur la rive gauche que le corps d'Yorck pour couvrir ses derrières. Les maréchaux, devinant encore ses projets, se prolongèrent par leur gauche pour venir lui barrer le passage, en bordant la rive droite de l'Ourcq. Le 28, ils se mirent en marche de Meaux sur Lizy. Le corps de Kleist, qui faisait l'avant-garde de Blücher, était déja au-delà de l'Ourcq; mais comme les autres corps de l'armée de Silésie ne se trouvaient pas encore en mesure de le soutenir, il n'osa s'engager isolément et se replia sur Fullaines, après avoir détruit le pont de Lizy. Ainsi, Blücher vit toutes ses entreprises déjouées; et, d'un autre côté, je lui préparais une besogne qui allait le forcer incessamment à renoncer au rôle d'agresseur, pour ne songer qu'à sa propre sûreté.

Je marc de nouv à Blüch

J'étais rentré à Troyes le 24; la grande armée

des alliés se retirait avec tant de précipitation, que je n'aurais pu la suivre sans trop m'éloigner de Paris et compromettre la sûreté de cette capitale, visiblement menacée par Blücher. Je me contentai de la faire suivre par le maréchal Macdonald, auquel je laissai environ 35 mille hommes. Avec les 25 mille qui me restaient, je résolus de donner une nouvelle leçon de prudence au maréchal prussien, en manœuvrant sur ses derrières. Le 27, je partis de Troyes, et, après avoir passé l'Aube à Arcis, j'arrivai à Herbisse. Le lendemain, je continuai ma marche par Fère-Champenoise et Sézanne jusqu'à Esternay.

Blücher, contenu de front par les maréchaux Marmont et Mortier, et menacé sur ses derrières par mon armée dont la renommée exagérait la force, se trouva dans l'embarras. Cependant, il crut encore pouvoir profiter de la journée du 1er mars pour culbuter les maréchaux; il ordonna à Sacken de faire des démonstrations vers Lizy, tandis que les corps d'Yorck et de Kaptzewicz passeraient l'Ourcq à Crouy pour tourner la gauche des maréchaux; mais le pont de Crouy ayant été rompu à temps, le tout se borna à une tentative de passage de vive force à Gèvres, par les Russes, entreprise qui fut aisément repoussée par Marmont.

Le même jour, vers le soir, j'arrivai à la

Ferté-sous-Jouarre avec la tête de ma colonne. On travailla sur-le-champ à la reconstruction du pont sur la Marne. Dans la nuit, les maréchaux furent renforcés par 6 mille hommes que mon frère leur envoya de Paris.

Je le force à repasser, l'Aisne.

Blücher se vit alors dans la nécessité de songer à sa retraite : elle n'était plus facile; j'étais à portée d'intercepter les routes de Châlons et de Reims. Il ne lui restait de libre que celle de Soissons; mais cette ville, abandonnée par Wintzingerode à la suite de mes succès de Montmirail, avait été de nouveau occupée par nos troupes et mise en meilleur état de défense. Cependant il n'y avait pas à balancer. Dès le 2 mars, l'armée de Silésie se porta sur Soissons, où Blücher avait aussi marqué la direction des corps de Bulow et de Wintzingerode, qu'il voulait réunir à son armée. Marmont et Mortier suivirent Blücher sur la route de Soissons, et pressèrent vivement son arrière-garde; moi-même, je manœuvrai sur sa gauche pour l'empêcher de se jeter sur Reims. Le 3, je passai la Marne, et le 4, j'arrivai à Fismes.

J'avais l'espoir fondé de détruire l'armée de Silésie, qui, n'ayant aucun pont permanent sur l'Aisne, devait être acculée à cette rivière et exposée à une ruine infaillible (1). Malheureuse-

(1) Blücher eût pu perdre son arrière-garde entière, mais

ment, le général Moreau, qui commandait à Soissons, était un imbécille: cerné par les corps de Bulow et de Wintzingerode, il ne sentit pas l'importance du poste qu'il tenait, et, croyant faire merveille d'obtenir la liberté de sa garnison, il consentit à capituler le 3, avant d'avoir épuisé tous ses moyens de défense, et à l'instant où une canonnade lointaine lui annonçait tout l'intérêt qu'il avait à tenir.

Blücher, heureux d'avoir échappé à un péril imminent, passa l'Aisne dans la nuit du 3 au 4, et vint s'établir sur la rive droite de cette rivière, entre Soissons et Craonne. Le 5, Mortier et Marmont attaquèrent Soissons; mais cette ville, défendue par une garnison de 8 mille Russes, résista avec succès.

Je passe à Béry-au-Bac.

La perte de Soissons dérangeait mon plan; cependant je me déterminai à continuer à manœuvrer contre la gauche de l'ennemi, avec l'espérance de le couper de Laon, et de le rejeter dans l'angle formé par l'Aisne et l'Oise. Le 6, je me portai en masse sur Béry-au-Bac, où je passai l'Aisne, et poussai jusqu'à Corbeny.

---

il avait des sapeurs, des pontonniers, et aurait aisément pu jeter des ponts sur l'Aisne, comme il le fit en effet, malgré la prise de Soissons. (*Éditeurs.*)

J'avais ainsi réussi à gagner la gauche des ennemis. Il fallait se hâter de se rabattre sur eux, pour ne pas leur donner le temps de changer de position. Je résolus de les attaquer incontinent, quoique je ne fusse pas encore joint par le corps de Marmont qui faisait mon arrière-garde.

Le 7, nous débouchâmes de Craonne contre la position que l'ennemi occupait en arrière de ce bourg, entre Ailles et Vassognes. Je n'avais avec moi que 28 à 30 mille hommes, Blücher en avait trois fois plus; mais il avait engagé la plus grande partie de ses corps dans un mouvement large et décousu à la gauche de la Lette, dans l'intention de tourner ma droite. Il en résulta que nous n'eûmes affaire qu'aux corps russes de Sacken et de Woronzof, que le maréchal prussien avait laissés entre l'Aisne et la Lette, pour servir de pivot au mouvement de son armée; encore l'infanterie de Sacken reçut-elle l'ordre de se retirer, et la cavalerie seule resta pour protéger la retraite de Woronzof. Celui-ci, tenant le point le plus resserré du plateau, aima mieux combattre dans un poste où nous ne pouvions ni mettre nos forces en action, ni manœuvrer, et nous attendit sous la protection d'une artillerie formidable. Ce corps montra beaucoup de ténacité dans la défense de la forte

Bataille Craonn

position qu'il occupait. Le combat fut terrible: Woronzof, ayant ses flancs appuyés des deux côtés à de profonds ravins, défendit vaillamment le plateau que nous ne pouvions attaquer que de front. Il était sur le point d'être enfoncé, quand la cavalerie de Sacken, lancée à propos par Wassiltschikof, rétablit les affaires. Ce ne fut qu'en redoublant d'efforts, à l'exemple de Ney, que nos soldats de 15 jours parvinrent à contraindre les Russes à se replier sur Chavignon, où ils furent rejoints par la garnison de Soissons. Nous les poursuivîmes jusqu'à Filain : la victoire était à nous; mais les pertes dont nous la payâmes nous la rendirent funeste. Les deux partis eurent de part et d'autre plus de 6 mille hommes hors de combat. C'était peu pour les alliés; c'était beaucoup pour nous. Victor et Grouchy furent grièvement blessés.

ltimatum Châtillon rejeté.

Ce fut au milieu des sanglants et inutiles trophées de cette journée que je reçus la nouvelle de la mauvaise issue des négociations de Châtillon.

Loin que mes succès eussent désuni les alliés, ils avaient resserré leurs liens par un traité signé à Chaumont le 1er mars. Ils s'y engageaient à ne point traiter séparément, à redoubler d'efforts pour pousser la guerre; ils créaient en commun, pour subvenir aux frais de la guerre, un papier de circulation sous la garantie de

l'Angleterre. Ainsi, l'Europe prodiguait non-seulement le fer, les soldats et l'or, mais encore toutes les ressources que procure le crédit pour accabler cette France qui ne leur opposait que mon génie, mon activité, et le dévouement héroïque d'une poignée de braves. La nation, affaissée sous le poids de ses revers, restait au-dessous des efforts des ennemis, auxquels elle avait jadis montré l'exemple de l'énergie, du dévouement et du patriotisme.

Forts du nouveau traité qui resserrait de plus en plus leur alliance, les souverains avaient maintenu leurs premières prétentions, sans s'inquiéter de mes succès. Ils savaient bien que la victoire même usait mes faibles ressources, et que je succomberais tôt ou tard. Cependant je me refusai à croire qu'ils n'en rabattraient rien; l'attitude qu'ils avaient prise à la suite de mes derniers succès, la demande d'un armistice qu'ils m'avaient refusé plusieurs fois auparavant, l'arrivée prochaine d'Augereau en Suisse, toutes ces circonstances militaient en ma faveur. Je les voyais déja, à la suite de la première victoire, battre en retraite sur le Rhin, s'accusant les uns les autres d'être la cause des revers qui ne provenaient que de la mauvaise direction imprimée à leurs masses par une politique tortueuse. D'après cela, comment aurais-je accepté ce que les alliés nommaient improprement les limites de

1792? Je n'aurais pas demandé mieux, s'ils eussent voulu me rendre la monarchie de Louis XVI; car, j'ai déja eu occasion de le dire, à aucune époque de ma toute-puissance, ma situation relative n'avait été aussi avantageuse que celle de la France à la fin de la guerre d'Amérique. C'était abuser la France et l'Europe, de publier que je refusais le même territoire qui avait fait l'orgueil de Louis XVI et l'envie du monde civilisé. Tout était changé depuis 1792; et si ces conditions m'avaient paru intolérables en 1805, lorsque l'Espagne et la Hollande étaient encore dans notre alliance, sous quel aspect devais-je les envisager quand ces contrées, tombées dans les bras de nos ennemis, augmenteraient de toutes leurs forces et de leurs ressources la prépondérance effrayante de l'Angleterre? La France de 1792, moins l'alliance de famille avec l'Autriche, Naples et l'Espagne, moins l'alliance avec Tippo-Saeb, moins sa marine et ses colonies, n'était pas, pour l'Angleterre de 1814, le quart de ce qu'était la France de Louis XVI à l'Angleterre de 1792. Il en était de même sur le continent, car la France avait perdu l'appui de tous ses anciens alliés: la Pologne, qui jadis avait cherché ses rois dans la famille des nôtres, était partagée; elle pesait dans la balance en faveur de nos nouveaux ennemis. Isolée au milieu de l'Europe. et rétrécie de tous côtés, la France

n'aurait plus été en réalité que l'ombre de sa grandeur passée. Il était évident pour les plus aveugles que, même avec ses limites du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, elle eût été non-seulement au dessous de l'état relatif de Campo-Formio, mais encore de beaucoup au-dessous de sa grandeur relative après la triste guerre de Sept-Ans.

Indigné que l'on m'offrît, après dix victoires, des conditions aussi dures, j'ordonnai à Caulaincourt d'y répondre par un contre-projet empreint de l'exagération dont on me donnait l'exemple. Dès lors, il n'y eut plus le moindre espoir de nous entendre. Afin de trancher le nœud gordien, je me décidai de nouveau à attaquer Blücher.

Le 8 mars, le maréchal prussien rassembla toute son armée à Laon : elle était forte de près de 100 mille hommes. Il ne me restait plus qu'environ 35 mille combattants, même en y comprenant le corps de Marmont. Mais nous étions dans une situation à ne plus compter nos ennemis. Si je n'avais pas attaqué, les alliés eussent pris l'initiative; il valait mieux profiter de la force morale que la victoire de Craonne nous prêtait momentanément pour marcher à l'ennemi, que de perdre cette force en le laissant venir sur nous. Je m'avançais vers Laon par la route de Soissons; Marmont s'y dirigea par celle de Béry-au-Bac. Le 9, j'attaquai la position de l'en- Bataille de Laon.

nemi; le combat dura tout le jour sans rien décider. Les alliés conservèrent leur position; nous nous maintînmes dans les villages devant leur front. Blücher, ayant eu le temps de se reconnaître, sentit qu'il pouvait avec succès attaquer de nuit le corps de Marmont, qui n'avait pas encore établi de liaison avec moi. Les corps d'Yorck et de Kleist débouchèrent d'Athies, et se portèrent contre lui. Les troupes de ce maréchal ne songeaient qu'au repos, et furent complètement surprises; tout le corps s'enfuit à Béry-au-Bac, laissant entre les mains de l'ennemi 2500 prisonniers et 40 pièces de canon.

Privé par ce désastre de la coopération de Marmont, je ne devais plus compter que sur les 20 mille hommes que j'avais avec moi : cependant je résolus de faire bonne mine à mauvais jeu; je calculai que l'ennemi, pour décider la défaite de Marmont, avait probablement porté sur sa gauche la masse de ses forces, et que conséquemment il devait avoir dégarni Laon. Effectivement, il avait dirigé vers Béry-au-Bac environ 60 mille hommes; mais il lui en restait encore à Laon près de 40 mille, qui étaient plus que suffisants pour repousser les différentes tentatives que nous réitérâmes dans la journée du 10 pour aborder leur position. Cependant, nous gagnâmes par là d'assurer la retraite de Marmont; Blücher, effrayé de notre opiniâtreté,

fit de nouveau revenir sur Laon les corps qui avaient filé sur Béry-au-Bac.

Cette nouvelle concentration de toutes les forces ennemies ne nous laissait plus la moindre chance de succès. En m'obstinant à rester à Laon avec ma petite armée devant les forces quadruples des alliés, j'aurais risqué de me voir enveloppé. Le 11, je rétrogradai sur Soissons, où je repassai l'Aisne; Marmont se replia de Béry-au-Bac à Fismes. Quelques renforts reçus des dépôts portèrent de nouveau à 35 mille hommes la force totale de mon armée.

Affaire de Reims.

Il me fallait absolument un succès pour atténuer le mauvais effet de ma retraite de Laon : la fortune, ou plutôt la faute d'un général russe, m'en fournit l'occasion. Le comte de St.-Priest, qui commandait un nouveau corps de 12 mille hommes appartenant à l'armée de Silésie, était arrivé à Châlons, d'où il se porta sur Reims, qu'il emporta d'emblée le 12, la petite garnison qui s'y trouvait n'ayant pas grands moyens de défense. Après cet exploit, St.-Priest demeura à Reims en intermédiaire entre la grande armée des alliés et celle de Blücher. Je vis qu'il serait facile de battre ce corps isolé ; le 13, je me mis en marche sur Reims, laissant Mortier sous Soissons avec 12 mille hommes. A quatre heures du soir, nous arrivâmes devant cette ville; l'en-

nemi, surpris de notre brusque apparition, eut à peine le temps de prendre position en avant de la ville sur la route de Fismes. Nous l'attaquâmes et le rejetâmes au-delà de la Vesle. Le comte de St.-Priest fut blessé à mort; le désordre s'introduisit parmi ses troupes. Cependant leur arrière-garde se défendait dans Reims, je fis tourner la ville en forçant le passage de la Vesle à St.-Brice. La déroute de l'ennemi fut décidée; le gros du corps gagna Béry-au-Bac; les troupes de l'arrière-garde se débandèrent, et dirigèrent leur fuite par les routes de Neufchâtel, de Rethel et de Châlons. L'ennemi perdit onze bouches à feu, 2500 prisonniers, 1500 blessés et 700 tués; nous n'eûmes pas mille hommes hors de combat.

Je séjournai trois jours à Reims pour donner quelque repos à mes troupes, avant de les reporter sur l'Aube et la Seine, où la grande armée des alliés avait de nouveau pris l'offensive.

...érations Schwartzenberg sur l'Aube.

Après l'évacuation de Troyes, le prince de Schwartzenberg avait continué sa retraite jusqu'à Chaumont, où il établit son quartier-général et ses réserves. Cependant les autres corps de son armée demeurèrent encore sur la rive droite de l'Aube, ayant devant eux les maréchaux Macdonald et Oudinot, dont le premier occupa la Ferté-sur-Aube et le second Bar-sur-Aube. Les

alliés, ayant appris alors que j'avais tourné mes efforts contre Blücher, après s'être bien consultés prirent l'initiative. Le 27 février, Wittgenstein et Wrède attaquèrent Oudinot et le délogèrent de Bar-sur-Aube, après un combat opiniâtre qui coûta près de 3 mille hommes à chacun des deux partis. Le lendemain, le prince de Wurtemberg et Giulay forcèrent Macdonald à abandonner la Ferté.

Les jours suivants, les alliés s'avancèrent lentement sur Troyes, où Macdonald avait concentré son armée; mais comme cette armée, affaiblie par des détachements, ne comptait pas au-delà de 25 mille hommes, Macdonald n'osa courir les hasards d'une bataille; il évacua Troyes le 4 mars, et rétrograda sur Nogent, où il repassa sur la rive droite de la Seine. Il rentre Troyes.

Le prince de Schwartzenberg, satisfait d'être rentré à Troyes, demeura pendant dix jours les bras croisés, attendant avec patience des nouvelles de Blücher. Ce ne fut que le 14 mars au soir qu'il apprit que j'avais été repoussé devant Laon. Cette bonne nouvelle excita son ardeur, et le détermina à reprendre l'offensive; toutefois, il ne le fit encore qu'en biaisant, et se contenta de faire passer la Seine à Pont aux corps de Wrède et de Wittgenstein. Le 16, ce dernier attaqua la gauche de Macdonald, qui évacua Son avant garde pas la Seine Pont.

Provins et alla s'établir près de Maison-Rouge, sur la route de Provins à Nangis; les alliés ne poussèrent pas plus loin. Au bruit de mon retour, le prince de Schwartzenberg se livra de nouveau à ses perplexités habituelles; il craignit d'être pris en flanc ou à dos par ma poignée d'hommes; il résolut de rétrograder sur Brienne pour couvrir ses communications et le terrain entre l'Aube et la Marne. Dès le 17, les différents corps de la grande armée alliée se mirent en retraite en remontant l'Aube et la Seine. Le même jour, je commençai mes opérations dans la direction de Troyes.

Départ de l'impératrice pour Blois.

Cependant, Paris ne cessait d'être le point de mire de l'ennemi, et je devais songer au salut de ma femme et de mon fils, que je ne pouvais laisser à sa merci. Joseph reçut l'ordre de les diriger avec le conseil des ministres du côté de la Loire, sitôt que le danger se montrerait pressant. Il eût été plus sage sans doute, dès le mois de février, quand la capitale était déjà menacée, d'envoyer la régence, le sénat et les autorités administratives à Nevers ou Clermont. Probablement les choses eussent pris une autre tournure, et l'occupation de Paris par les Russes et les Prussiens n'aurait pas eu la même importance, puisque aucun pouvoir constitué ne s'y fût trouvé pour trahir légalement mes

intérêts et ceux de la France; mais je craignis, à cette époque, d'alarmer la capitale, et puis la garde nationale m'inspirait peu de confiance: c'était du sénat, des hauts fonctionnaires que j'aurais dû me défier.

Forcé de laisser Marmont et Mortier sur l'Aisne avec 20 mille hommes pour contenir l'armée de Blücher, il en résulta que, malgré différents renforts reçus à Reims, je ne pus emmener avec moi que 18 mille hommes; mais je comptais être rejoint sur l'Aube par l'armée de Macdonald et par 6 mille hommes, que le général Lefebvre-Desnouettes devait m'amener de Paris. D'ailleurs, j'avais déja l'expérience de la terreur que mon nom seul portait au quartier-général de Schwartzenberg.

Ma première marche fut de Reims à Épernay. Le 18, je me rendis à Fère-Champenoise, et le 19 à Plancy. Ma cavalerie légère passa l'Aube, et poussa d'un côté jusqu'à Bessy et de l'autre jusqu'à Méry. Les alliés étaient en pleine retraite sur les directions de Troyes et de Lesmont. Si j'avais pu soupçonner qu'ils se décideraient à me livrer bataille entre la Seine et l'Aube, je n'aurais point hasardé de me jeter au milieu de leur armée avec mon faible corps, et j'aurais attendu à Plancy Lefebvre-Desnouettes et Macdonald; mais rien n'indiquant de leur part une pareille résolution, je me déterminai à les pous-

ser vivement avec ce que j'avais de troupes sous la main, pour ne pas leur donner le temps de se reconnaître.

ataille Arcis.

Le 20, je me dirigeai de Plancy sur Arcis; ma cavalerie remonta la rive gauche de l'Aube, et l'infanterie suivit la rive droite. Nous trouvâmes Arcis évacué, et nous nous établîmes en avant de cette ville sur les routes de Troyes et de Lesmont. La cavalerie formait la droite, et la moitié de l'infanterie, qui avait déja passé l'Aube, s'établit à la gauche; le reste de cette arme était encore en marche de Plancy sur Arcis. Je n'avais considéré cette position que comme point de départ pour continuer à poursuivre l'ennemi; nous fûmes obligés, au contraire, d'y soutenir un combat défensif.

L'empereur Alexandre commençait à se fatiguer du rôle que la politique assignait aux armées alliées; il lui semblait honteux que les plus formidables armées de l'Europe, commandées par leurs souverains, reculassent sans cesse devant une poignée d'hommes. Il avait enfin déclaré dans un conseil qu'il fallait se réunir à Blücher et agir avec une seule masse sur Paris, pour y dicter la paix qu'on n'avait pu m'imposer à Châtillon. Par suite des délibérations de ce conseil, l'armée alliée se concentra dans les environs d'Arcis: le corps de Wrède, le plus rapproché de cette ville, reçut l'ordre de la réoccuper.

A deux heures après midi, le général bavarois commença son attaque : mon infanterie maintint sa position et défendit avec succès le village de Grand-Torcy; mais ma cavalerie fut renversée par celle des alliés. Les fuyards se jetèrent sur les ponts d'Arcis; le moment était critique. Si l'ennemi avait pu enlever ces ponts, ma gauche, privée de retraite, aurait été détruite. Sentant l'importance de ce moment, je fis tous mes efforts pour rallier ma droite, et je n'y réussis qu'en mettant moi-même l'épée à la main; les ponts furent conservés, et le reste de mon infanterie en profita pour passer aussi à la gauche de l'Aube. Le combat se soutint jusqu'à minuit; nous éprouvâmes des pertes sensibles, mais conservâmes notre position.

Il m'était permis de croire que le prince de Schwartzenberg n'avait engagé le combat que pour couvrir sa retraite. Calculant sur cette hypothèse, je me déterminai à poursuivre l'ennemi avec mes troupes, considérablement renforcées. Le 20 au soir, j'avais été joint par le corps de Lefebvre-Desnouettes, et le 21 au matin, je le fus par 12 mille hommes de l'armée de Macdonald. Le reste des troupes de Macdonald n'avait pas encore dépassé Plancy.

Suites gr ves de cet bataille i décise.

Cependant l'ennemi, loin de se retirer, avait réuni toute son armée, et se disposait à livrer

bataille. Mon avant-garde, qui poussa en avant, le découvrit rangé sur plusieurs lignes depuis Chaudrey-sur-l'Aube jusqu'au ruisseau de Barbuisse. La circonstance était grave; l'ennemi avait près de 100 mille hommes, je n'en avais pas 35 mille. Accepter, malgré cette grande disproportion de forces, la bataille dans une vaste plaine, avec une rivière fangeuse à dos, eût été exposer mes dernières ressources à une ruine infaillible. Une impérieuse nécessité m'imposait la retraite; je m'y résignai.

Cette retraite, exécutée à la vue de l'ennemi, aurait pu devenir désastreuse; par bonheur, le prince de Schwartzenberg, préoccupé de l'idée que nous allions déboucher sur lui, ne songea à nous poursuivre qu'à deux heures après midi. La plus grande partie de mon armée avait déja repassé l'Aube. Il ne restait sur la rive gauche que le corps d'Oudinot, chargé de couvrir ma marche, en occupant la ville d'Arcis. Cette arrière-garde fut rudement abordée par les alliés, qui pénétrèrent dans la ville et obligèrent Oudinot à repasser la rivière.

...ances ...na position.

Ma situation devenait éminemment périlleuse. Le jour même de la bataille d'Arcis, le congrès de Châtillon s'était dissous. Les souverains, résolus dès lors de renverser mon trône, allaient laisser un libre cours au déploiement de la force

militaire; et mon beau-père, las de jouer un rôle qu'il avait adopté, moins par attachement pour moi que dans l'intérêt de sa fille, se promit bien de n'y plus apporter d'obstacles. Le comte d'Artois était à Vesoul, le duc d'Angoulême à Bordeaux, la Vendée se remuait. Resserré entre les deux masses ennemies établies sur l'Aisne et sur l'Aube, et dont la plus faible était incomparablement plus forte que la totalité des forces dont je pouvais disposer sur cette partie du théâtre de la guerre, il m'était désormais impossible de rien entreprendre de sérieux contre aucune d'elles. J'avais encore une petite armée en Italie et de fortes garnisons dans le Nord. J'avais enfin, et beaucoup trop tard, renvoyé Ferdinand en Espagne, et prescrit à Suchet de lui remettre les places que nous occupions encore sur l'Èbre; mais je n'avais plus le temps ni la possibilité de faire accourir les armées d'Espagne à mon secours, car elles se trouvaient fortement engagées contre Wellington, qui, dès le milieu de février, avait repris l'offensive et envahi la Gascogne.

Instruit du départ des deux divisions de Soult, fort de l'arrivée du duc d'Angoulême, qui lui faisait espérer un grand point d'appui dans les provinces du Midi, Wellington n'attendit que des chemins praticables pour passer l'Adour et les

Succès des alliés dans le Midi.

Gaves; Soult, qui n'avait que 40 mille hommes, moitié conscrits, à opposer à 75 mille combattants, débordé par sa gauche, prit le parti de la retraite. Il résolut sagement de ne pas la diriger sur l'intérieur de la France, mais parallèlement à la frontière des Pyrénées; il gagna Orthès, où il se décida à livrer bataille. Cette action, qui ne valut aux Anglais d'autres trophées qu'un champ de bataille, obligea néanmoins Soult à continuer son mouvement vers Toulouse.

Wellington, sollicité par le parti royaliste à détacher un corps sur Bordeaux, y avait envoyé Béresford. Cette ville, jadis si célèbre par son patriotisme, reçut les Anglais comme les Romains recevaient leurs légions triomphantes, et la France eut la douleur de voir ses citoyens donner les premiers ce grand scandale à l'Europe.

On voit, d'après cette esquisse de ma situation, que j'étais réduit à avoir recours aux moyens les plus désespérés, et à ne pas écarter les mesures extrêmes, pour peu qu'elles offrissent la moindre chance de salut. Le sort de la France dépendait de moi seul; il n'y avait d'important que le point où j'étais. Puisque dix victoires, en Champagne, n'avaient pu fléchir la haine de l'ennemi, il fallait porter le théâtre des opérations sur un point où mes succès pouvaient

obtenir de plus grands résultats. Pour faire la paix, il fallait donc sauver l'empire et replanter nos aigles sur les bords du Rhin.

Projet pour me jeter sur les derrières des alliés.

Ce but ne pouvait plus être atteint par les combats; nous étions trop faibles pour cela. Il ne me restait d'autre ressource que de manœuvrer sur les communications de l'ennemi, au risque de perdre les miennes. Je ne me dissimulais pas que la chance était hasardeuse, mais c'était l'unique qui me laissât entrevoir quelque espérance de salut.

Je résolus de la courir, en me jetant en masse par St.-Dizier, vers la haute Meuse; j'y devais gagner de puissants renforts tirés des garnisons de la Lorraine et de l'Alsace; j'y aurais encouragé l'insurrection des départements foulés par l'ennemi, et de là j'aurais menacé enfin la ligne d'opérations de la grande armée, qui, partant de Bâle, se serait trouvée fortement compromise. Contraignant ainsi l'ennemi à revenir sur ses pas, j'aurais eu de plus l'avantage de l'attirer sur un terrain où les places favoriseraient singulièrement mes opérations stratégiques. Un demi-succès pouvait perdre les armées ennemies; et moi au contraire, en cas d'échec, j'aurais eu le temps de me refaire sous la protection de nos forteresses. A la vérité, je laissais Paris à découvert; mais que signifie la capitale sous un

prince militaire? n'est-elle pas au quartier-général? Maintenant que cette opération n'a pas été justifiée par le succès, l'on ne manquera pas de la présenter comme un coup de tête. Le peuple des salons, tout aussi simple que le vulgaire, ne juge jamais que d'après l'événement. Les mêmes gens qui déclament contre moi, parce que je n'ai pas réussi, n'auraient pas manqué d'élever jusqu'aux nues mes combinaisons, si Schwartzenberg avait rétrogradé sur Bâle, comme il était à parier qu'il l'aurait fait. Cependant, en y réfléchissant, que pouvais-je entreprendre de mieux? je n'avais pas l'option entre plusieurs partis; il fallait tenter l'opération qui, j'en conviens, a accéléré ma perte avant d'être consommée, ou me résigner à voir arriver ma ruine d'une manière plus lente, mais encore plus infaillible, en demeurant entre la Seine et la Marne, pour y être accablé par l'immense supériorité de l'ennemi. Quel homme impartial osera me blâmer d'avoir pris le premier parti? Si je l'avais combiné aussitôt après la victoire de Montreau, en m'y prenant à temps pour rappeler Suchet à Lyon, qui contestera les résultats qu'il eût obtenus?

Dans la soirée du 21 mars, je poussai avec ma garde jusqu'à Sommepuis; le reste de mon armée s'échelonna de ce bourg à l'Aube. Le 22, je pas-

sai la Marne au gué de Frignicourt, et me portai à Farémont. Macdonald vint à Dosnon. Les alliés avaient jeté une garnison dans Vitry : je la fis sommer; elle résista. Je n'étais pas dans l'intention de m'amuser à un siége; je passai outre, et m'avançai le 23 à St.-Dizier; Macdonald franchit la Marne à Frignicourt, et arriva à Villotte. Le 25, je vins à Doulevent.

La nouvelle de ma retraite d'Arcis n'avait pas produit sur l'ennemi l'effet que j'en attendais. Schwartzenberg, stimulé par l'empereur Alexandre et par le demi-succès remporté sur mon arrière-garde à Arcis, ignorant d'ailleurs les projets que j'avais sur ses communications, ne se replia pas sur Chaumont, comme je l'espérais. Il avait, au contraire, passé l'Aube pour me suivre vers Vitry, autant pour s'assurer de mes mouvements que pour protéger sa ligne d'opérations, et se lier de nouveau à Blücher. Le 22, la grande armée alliée passa l'Aube à Ramerupt, Songy et Lesmont, poussant des partis sur Vitry.

Opérations de Blücher.

Blücher, de son côté, ne pouvant se persuader qu'il avait vaincu à Laon, intimidé par la défaite du corps de St.-Priest, et se rappelant les rudes coups que je lui avais portés un mois auparavant, était resté d'abord blotti dix jours entiers derrière l'Aisne. Cependant, lorsqu'il sut

que j'avais quitté Reims, il se prépara à passer cette rivière, et résolut de détacher Wintzingerode avec 8 mille chevaux, afin de suivre mes mouvements et de chercher à rétablir la communication avec Schwartzenberg. A cet effet, un gros corps de cavalerie russe passa l'Aisne sur la droite de Marmont, et menaça de lui couper sa retraite. Ce maréchal, qui se trouvait avec 9 mille hommes en face de 80 mille, devait craindre d'être entouré à Béry-au-Bac; il se décida à faire sauter le pont et à se replier sur Fismes, où Mortier vint le joindre après avoir évacué Reims, que Wintzingerode occupa ainsi sans opposition le 20.

La concentration des deux maréchaux à Fismes était fort bien, dans la supposition que mon entreprise sur Arcis eût été couronnée d'un plein succès; mais elle devenait un contre-temps pour l'exécution de mon nouveau projet. Il ne faut pas leur en adresser de reproche, puisque alors ils ne pouvaient pas en avoir connaissance, et que, jusque-là, leur tâche avait été de couvrir ma communication avec Paris.

Débarrassé de la présence de Marmont à Béry-au-Bac, Blücher jeta des ponts sur l'Aisne, et fit suivre nos colonnes par les corps de Kleist et d'Yorck, tandis que Wintzingerode prendrait le chemin de Reims, dans le but indiqué.

Tout semblait s'accorder, comme par enchantement, pour détruire mon dernier projet, puisqu'au moment où Schwartzenberg se rapprochait au Nord, en laissant la route de Chaumont en prise, Blücher, qui s'était jusque-là acharné à marcher droit sur Paris, prenait par hasard la résolution de se rapprocher au sud de l'armée de Bohême. *Ainsi les deux grandes armées ennemies, au lieu de prendre une ligne divergente, se rapprochaient au moment où mes deux petites masses s'éloignaient l'une de l'autre.*

Marmont et Mortier sont séparés de moi.

L'ordre de me joindre à Vitry parvint, le 21, aux maréchaux; ils ne le reçurent, dit-on, que le soir, étant déja arrivés à Fère en Tardenois. De cette particularité dépend tout le jugement que l'on doit porter sur leur marche. Outre ce contre-temps, il en survint un plus grand. Les Cosaques, battant le pays, prirent le 22 un courrier que j'expédiais à l'impératrice pour lui développer mon projet : Blücher résolut alors de pousser aussitôt avec les corps de Sacken et de Langeron sur Reims et Châlons, afin de se lier avec Schwartzenberg, dont on lui signalait la marche dans la direction de Vitry.

Cette circonstance devait rendre la situation des deux maréchaux très-critique. Arrivés à Fère en Tardenois, ils ne pouvaient plus revenir sur

Reims; car outre qu'on savait cette ville au pouvoir de l'ennemi, il eût fallu encore passer sur les corps de Kleist et d'Yorck, qui avaient suivi leur marche sur Fismes. Ils ne pouvaient guère se flatter d'atteindre Châlons par Épernay, car déja les coureurs de Wintzingerode étaient maîtres de la route; ils résolurent donc de marcher par Château-Thierry pour gagner la route de Montmirail, et atteindre ainsi Vitry, point intermédiaire entre Châlons et Vitry.

Cette circonspection très-naturelle, avec un corps de 17 mille hommes devant deux grandes armées, acheva de tout perdre.

Bien des écrivains en ont imputé le blâme à mes lieutenants; plus juste, je reconnais qu'il était difficile qu'ils fissent autrement. Blücher marcha le 23 mars à Reims, et le 24 à Châlons. Si Marmont avait reçu mon ordre à Fismes, comme on l'a prétendu, il est constant qu'il eût pu forcer le passage le 22 à travers la cavalerie de Wintzingerode, qui n'aurait pu lui disputer Reims. Mais si ce maréchal reçut l'ordre à Fère en Tardenois, il est à l'abri de tout reproche; il était difficile de prévenir Blücher à Châlons : sans doute, en marchant le 22 de Fère sur Épernay, il n'était pas matériellement impossible d'arriver à Châlons le 23; mais Wintzingerode y était déja,

et certain d'être soutenu par Blücher, il n'eût pas abandonné la ville. D'ailleurs le chemin de Fère en Tardenois à Épernay est détestable, et il n'est pas dit qu'on eût pu atteindre Châlons en deux marches.

Dans le moment même où le hasard donnait ainsi une direction concentrique aux masses ennemies, l'empereur Alexandre, instruit de mon projet par la lettre interceptée, et certain de l'approche de Blücher, assemblait à Sommepuis ceux de ses généraux dans lesquels il avait le plus de confiance, et leur proposait de résoudre s'il *était plus convenable de se porter sur Paris, sans s'inquiéter de mon mouvement vers la Lorraine, ou de se replier sur le Rhin.* Il penchait pour le premier parti, et chacun se rangea à son avis.

L'empereur Alexandre se décide à marcher sur Paris.

Schwartzenberg même, que mon plan avait rendu à son indépendance, en le séparant du cabinet de l'empereur d'Autriche, qui avait dû se retirer de Bar-sur-Aube à Dijon, se décida pour cette marche hardie. On en donna aussitôt avis à Blücher, et dès que les souverains alliés eurent la certitude que la jonction de leurs armées était pleinement consommée, ils se disposèrent à marcher sur Paris par les routes de Vitry à Sézanne et de Châlons à Montmirail. Le général Wintzingerode avec 8 mille chevaux

par Joinville sur Chaumont, d'où l'empereur d'Autriche fut obligé de décamper en toute hâte sur Dijon. Je me trouvais depuis vingt-quatre heures à Doulevent, dans une incertitude pénible, lorsqu'on me signala enfin, le 26, l'approche de forces ennemies considérables du côté de St.-Dizier. Je ne devais point douter que ce ne fût l'armée de Schwartzenberg, et que son apparition imprévue eût seule causé le retard des maréchaux. Comment supposer, en effet, que ce fût l'armée de Blücher que j'avais laissée vers Soissons, derrière l'Aisne, séparée de Marmont et de Mortier? Il n'y avait pas à balancer. Je marchai à l'ennemi afin de le culbuter et de rouvrir la route de Châlons, convaincu qu'enfin je joindrais les maréchaux. Sébastiani et Milhaud culbutèrent les escadrons de Wintzingerode jusqu'à Bar et St.-Mihiel, et leur firent éprouver une perte de 1200 hommes hors de combat. On concevra sans peine quel fut mon étonnement lorsque les prisonniers rapportèrent que c'était l'armée de Silésie que j'avais devant moi. Ils parlaient même de la marche de deux armées ennemies sur Paris; mais je ne pouvais croire à une telle complication de circonstances malheureuses. Je m'arrêtai à St.-Dizier, et poussai le 27 une reconnaissance forcée sur Vitry; là se dévoila enfin tout le secret de mes infortunes.

La jonction des armées ennemies s'étant réellement opérée le 23, le bruit de leur marche sur Paris n'était que trop fondé. Un parti puissant les y avait appelées; elles venaient en outre de remporter un grand succès à Fère-Champenoise. Malgré ce coup de foudre, j'hésitais encore à suivre mon premier plan; mais, pour l'exécuter avec quelque espoir de succès, il me manquait les 25 mille hommes que Marmont, Mortier et Pacthod devaient m'amener.

Ce n'était pas tout d'avoir ces corps de moins dans l'armée qui devait décider du destin de l'empire. Loin d'ajouter à ma force, ils allaient se trouver entourés et compromis au milieu de deux puissantes armées. Outre cela, tous mes généraux se récriaient sur l'imprudence d'abandonner Paris; je résistai un moment à toutes ces clameurs; enfin ils triomphèrent: je redoutais moins mon malheur que celui de tant d'anciens compagnons d'armes, et je cédai à ces importunes et pusillanimes représentations. Avant de reprendre la route de la capitale, disons par quel hasard les maréchaux avaient succombé dans les plaines de Fère-Champenoise.

Marmont et Mortier, partis de Château-Thierry, avaient pris deux chemins différents. Le premier, arrivé le 24 au soir à Sommesous, ne tarda pas à s'assurer que l'ordre de me joindre

devenait inexécutable; les reconnaissances lui signalèrent la présence d'une armée immense dans les plaines entre Châlons et Vitry, et l'approche des nombreuses colonnes qui se portaient contre lui. Il était forcé d'attendre la jonction de Mortier, qui avait pris le chemin de Villeséneux et Chaintrix, ignorant le voisinage d'une armée formidable. Marmont commença néanmoins sa retraite sur Fère-Champenoise, où il attendit la colonne de Mortier.

Les alliés, ayant eu vent de la présence de ces deux corps, s'ébranlèrent le 25 pour fondre sur eux, Blücher par le chemin de Montmirail et de Sézanne, et la grande armée par celui de Vitry à Fère-Champenoise.

La dernière brigade du corps de Mortier, retardée dans sa marche, fut atteinte vers Fère-Champenoise par la cavalerie des alliés; et après avoir reçu en carré plusieurs charges soutenues d'une artillerie nombreuse, elle laissa les débris de cinq à six bataillons au pouvoir de l'ennemi.

Le corps de 8 mille gardes nationaux, parti de Montmirail avec le grand convoi d'artillerie dont j'ai déja parlé, venait d'arriver sur la Soude, sans que les maréchaux eussent été instruits à temps de sa marche, dont les ordres émanèrent directement de mon état-major. Atta-

qué près de Frécon par la cavalerie russe de l'armée de Silésie, aux ordres de Wassitsckof, il gagna Fère-Champenoise, dans l'espoir de se rallier aux maréchaux qu'il n'y trouva plus. Il fut assailli par l'empereur Alexandre, qui avait poussé l'arrière-garde de Marmont, à la tête de la réserve du grand-duc Constantin. Nos carrés repoussèrent plusieurs charges, entourés de toutes parts; mais bientôt il fallut se remettre en marche : le désordre s'y introduisit. Deux carrés qui s'étaient séparés furent enfoncés; les trois autres réduits en une seule masse, battus par 60 pièces de canon, furent mitraillés, enfoncés et pris, malgré une résistance très-honorable pour des milices qui voyaient peut-être le feu pour la première fois.

Ce malheureux échec ne me coûtait pas seulement 10 mille hommes et 80 pièces de canon si maladroitement sacrifiés; il me privait de 25 mille combattants, sur lesquels j'avais compté pour renforcer l'armée qui devait délivrer l'Alsace et la Lorraine. Les maréchaux n'avaient plus qu'à gagner en toute hâte Paris, et ils pouvaient à peine se flatter de l'atteindre; car les corps prussiens de Kleist et d'Yorck, lancés sur Château-Thierry depuis deux jours, auraient pu aisément les prévenir. Heureusement ils ne poussèrent que leur infanterie sur la Ferté-

Gaucher, ayant envoyé leur cavalerie dans la direction de Sézanne pour communiquer avec Blücher et savoir ce qui se passait.

L'embarras des maréchaux n'en fut pas moins extrême, lorsque arrivant le 26 devant la Ferté-Gaucher, ils trouvèrent cette ville déja occupée par les Prussiens, qui leur barraient la grande route de Sézanne à Paris. Trop faibles pour s'ouvrir le passage l'épée à la main, ils se virent forcés de se rabattre sur Provins, où ils arrivèrent le 27; le lendemain Mortier se porta sur Guignes, et Marmont à Melun. Le même jour, les alliés entrèrent à Meaux, et leur avant-garde poussa même jusqu'à Ville-Parisis. Ces événements, si désastreux en eux-mêmes, le devenaient encore davantage, à cause de la consternation qu'ils avaient répandue dans la capitale. Le contenu des dépêches me faisait assez voir que l'approche des dangers, loin d'électriser les esprits, n'avait fait que les décourager entièrement.

Ces nouvelles me plongèrent dans une véritable perplexité : je ne voyais qu'abîmes, de quelque côté que je portasse mes regards. J'eus un instant la pensée de tomber sur la queue des colonnes alliées. Je pouvais sans contredit tourner Vitry en passant la Marne au gué de Frignicourt; mais les renseignements que je re-

cueillis sur la marche des alliés, me firent connaître qu'ils avaient déja trop d'avance sur nous pour que je pusse me flatter de les atteindre avant qu'ils eussent passé la Marne à Meaux ou à Lagny; ils étaient assez forts pour me disputer le passage de cette rivière avec une de leurs armées, tandis que l'autre attaquerait de vive force Paris. Ce n'était donc pas le moyen de sauver la capitale. Il ne me restait plus qu'à me diriger sur la rive gauche de la Seine, avec l'espérance que Paris résisterait assez long-temps pour me donner le temps d'y arriver en forçant de marche. Pour comble de malheur, la petite armée que je commandais était disséminée. J'étais moi-même avec le gros à Vitry : un corps considérable qui poursuivait Wintzingerode avait poussé jusqu'à Bar-le-Duc. Toute ma cavalerie légère avait été jetée sur Chaumont pour intercepter la ligne d'opération des ennemis. L'empereur d'Autriche, qui s'y trouvait avec le quartier-général diplomatique et les administrations, se sauva en toute hâte à Dijon, serré de près par nos partisans. Je désignai Troyes pour point de concentration à tous ces corps; mais moi-même je revins le 27 au soir à St.-Dizier; le 28, je me portai à Montierender.

Situation pénible de ses affaires.

Cependant je n'avais pas encore perdu tout espoir; je pensais que la vue des Cosaques au

ed de Montmartre remuerait les cœurs, et que s Parisiens, oubliant momentanément l'injuste éfiance que je leur avais témoignée, tiendraient l'honneur de repousser l'ennemi et de défen-re jusqu'à la dernière extrémité les murs de la ıpitale. Cette populeuse ville pouvait facilement ettre sur pied 20 mille hommes de gardes ıtionales, ce qui, joint aux dépôts des troupes : ligne qui s'y trouvaient, et au débris des corps : Marmont et de Mortier, eût formé une ar-.ée de 40 mille hommes pour garnir les fortes ɔsitions qui couvrent Paris à la droite de la Seine: :mplacement de quelques batteries avait été ésigné sur les hauteurs, et nous avions 200 bou-ıes à feu pour les armer, si l'on déployait ıctivité convenable.

L'occupation de la capitale n'étant pas, d'après :s calculs, l'affaire d'un jour, je me flattai d'arri-:r encore à temps pour raviver la défense ır ma présence et par la coopération des trou-es qui me suivaient : je pris la poste. Après voir couru toute la nuit, j'arrivai à la Cour-de-rance. Quelle fut ma surprise d'y rencontrer le énéral Belliard avec la cavalerie de Mortier! ırmée des maréchaux le suivait de près; Paris vait donc succombé.

Dans la journée du 29, les alliés avaient con-nué leur marche sur Paris par la rive droite de

Bataille de Paris.

la Marne, après avoir laissé les corps de Sacken et de Wrède à Meaux pour couvrir leurs derrières. Le 30, de grand matin, les maréchaux Mortier et Marmont, arrivés la veille à Charenton, se portèrent sur les hauteurs qui dominent Paris au nord. Renforcés par toutes les recrues des dépôts de la garde, ils avaient 20 mille hommes sous les armes; mais la garde nationale, que l'on ne sut pas utiliser, ne fournit que 5 mille hommes pour soutenir les troupes de ligne, et on ne mit en batterie qu'une faible partie de l'artillerie de position dont on pouvait disposer: à cela près, on fit ressource de tout. La brillante jeunesse de l'école Polytechnique, celle de l'école vétérinaire d'Alfort, l'espoir de toute une génération, se dévoua spontanément pour servir l'artillerie, qui n'avait plus guère que des invalides mutilés pour la pointer. Si l'on compare cette conduite à celle des habitants de Vienne et de Berlin lorsque nous y entrâmes, on trouvera que Paris déploya encore plus de patriotisme qu'eux. Les alliés avaient 120 mille hommes: leur grande armée attaqua les hauteurs de Belleville, tandis que Blücher assaillit Montmartre. Le combat commença avec le jour; mes troupes, malgré leur extrême infériorité en nombre, justifièrent leur ancienne renommée; elles disputèrent avec acharnement leur dernier

champ de bataille. Compans se couvrit de gloire à Romainville; le vieux maréchal Moncey combattit bravement à la tête de la garde nationale, qui seconda Mortier à la défense de Montmartre jusqu'à la Seine. Ce ne fut qu'à quatre heures du soir que les ennemis réussirent à couronner les hauteurs de Belleville et de Ménilmontant, d'où ils jetèrent des projectiles sur les faubourgs. Il ne restait plus d'autre ressource que de se défendre pied à pied dans les rues : mais on n'aurait pu l'entreprendre qu'à l'aide d'une coopération franche de la part des habitants, et les maréchaux ignoraient si les Parisiens étaient disposés à un pareil effort. D'ailleurs, il n'y avait parmi les chefs d'assez bonnes têtes pour concevoir et exécuter des résolutions énergiques. Mon frère Joseph, à qui j'avais confié le commandement en chef de Paris, fut le premier à partir. Les maréchaux, autorisés par lui, traitèrent avec l'ennemi. La capitale ouvrit ses portes; les troupes de ligne qui en avaient défendu les accès profitèrent de la nuit pour se replier sur Essonne.

Situation de la France.

Je retournai à Fontainebleau, la mort dans l'ame. En ralliant toutes mes troupes, je pouvais disposer encore de 50 mille hommes; mais cette force qui eût été suffisante pour empêcher les alliés d'entrer à Paris, ne l'était plus pour les en

chasser. Les nouvelles du Midi n'étaient guère plus rassurantes : les Anglais se trouvaient maîtres de Bordeaux, et les Autrichiens, de Lyon. L'armée anglo-sicilienne de Bentinck, disponible en Catalogne, vint attaquer Gènes : mon empire croulait de toutes parts. Aucune force humaine ne pouvait retarder sa chute, dès que la France ne sentait pas que son sort était uni au mien. Elle fut bien loin d'en juger ainsi. La nation française ne montra pas pour la défense de son sol toute l'énergie que j'aurais cru : le petit nombre qui prit les armes se couvrit de gloire; le reste mérita bien le sort qui l'accabla.

Défaut d'esprit public à Paris.

J'avoue que vingt ans de guerre, la conscription anticipée de deux ans, et les cohortes de bans levées en 1812, avaient épuisé la classe qui fournit les meilleurs soldats. Depuis 1800, le mot de *patrie* ne retentissait plus dans les rues ; on ne le connaissait plus dans les salons. Toutefois le mot d'honneur, qui fait vibrer tous les cœurs en France, devait y suppléer. Le souvenir du grand mouvement de 1793 était encore présent à ma mémoire ; l'indépendance de la France était si étroitement liée à l'intégrité de son sol, que je ne conçois rien à l'apathie de la nation dans cette crise décisive.

Les orateurs de tribune saisirent le moment du péril pour déclamer et provoquer la discorde,

quand il eût fallu étouffer tous les ressentiments. Les écrivains dont Paris fourmille, et dont j'avais soumis les écarts à un frein salutaire, taillèrent leurs plumes et composèrent des pamphlets. Les salons, remplis de petits-maîtres et de vieilles femmes qui partout veulent mener l'état à leur guise, se déchaînaient contre moi. En un mot, la même nation qui en 1793 avait condamné à mort les jeunes filles qui vinrent complimenter le roi de Prusse à Verdun, regarda en 1814 les défenseurs de la patrie comme des flibustiers, et les soldats de la coalition comme des héros. On ne rougit pas de se parer de bonnets à la Blücher, huit jours avant que le canon grondât sur Paris. Les braves qui se couvrirent de gloire pour la défense de la capitale contre des forces décuples, épuisés de faim, ne trouvèrent pas en la traversant tous les secours qu'ils méritaient; et les boutiques, fermées à leur passage, s'ouvrirent aux Pandoures. Toutes les têtes avaient tourné. Bordeaux renchérit encore sur Paris, et les Anglais y furent accueillis en libérateurs. Lyon seul prit le deuil à l'aspect des Autrichiens.

Sage conduite de l'empereur de Russie à Paris.

J'aime à rendre à César ce qui appartient à César: je conviendrai que le séjour d'Alexandre à Paris contrasta avec la manière dont je traitai Moscou et Smolensk à mon départ; sa conduite

fut noble et généreuse ; à la vérité, il était intéressé à gagner les esprits, et la France a payé cher cette générosité. Toutefois, comme elle partit de cœur, elle n'en est pas moins digne d'éloges. Son entrée à Paris fut plutôt le pendant de l'entrée de Henri IV, que celle d'un vainqueur qui avait à venger l'explosion du Kremlin et le ravage de son empire. Une foule immense le saluait avec acclamation et se pressait sur son passage. On devinait que, satisfait de ma chute, il ne s'enricherait point des dépouilles de l'Empire.

Intrigues de quelques factions pour amener ma déchéance.

Mon règne n'avait pas laissé de champ aux intrigues des femmes. A l'exception de celles des militaires que je comblais de faveurs, elles ne m'aimaient pas : les mères me reprochaient la conscription, comme si elle était mon ouvrage; les femmes galantes me reprochaient ma sévérité; les douairières du faubourg St.-Germain me traitaient de soldat parvenu, et ne me pardonnaient pas d'éclipser toutes les illustrations. Elles reçurent les alliés avec des acclamations. et en agitant leurs mouchoirs de toutes les croisées situées sur le boulevard où défilait le cortége. Des intrigants présentèrent cette circonstance fortuite comme une manifestation de l'opinion publique. A les en croire, la France soupirait pour des princes que la génération

actuelle ne connaissait pas; ils prétendirent que ces mouchoirs étaient l'oriflamme des Valois, le drapeau de Philippe-Auguste!!! C'était un beau thème pour les têtes poétiques de quelques déclamateurs, et pour les machinations des T... D... F... de P... V... etc. Le club de ces messieurs, dirigé par l'ex-évêque d'Autun, après avoir remué ciel et terre pour appeler les alliés de Francfort et de Chaumont à Paris, acquit facilement du crédit auprès des souverains; il leur persuada que la nation ne voulait plus de moi; et certain de trouver de l'appui dans quelques vieilles têtes du sénat dont je n'avais pas toujours été content, ils se hâtèrent de faire émettre par cette autorité mutilée un vœu conforme à leurs desseins.

Le 2 avril, le sénat, que j'avais créé et accablé de bienfaits, me déclara déchu de l'empire, et institua un gouvernement provisoire. Il faut le dire néanmoins, cette résolution fut celle d'une minorité factieuse; car, sur 140 membres qui le composaient, 66 seulement y prirent part, et ce ne fut pas ceux pour lesquels j'avais fait le moins. Ils étaient présidés par ce Talleyrand, dont le nom passera à la postérité comme synonyme d'apostat et de sycophante.

Je me décide à abdiquer l'empire.

La troupe qui m'entourait à Fontainebleau, quoique peu nombreuse, était si dévouée et ca-

pable de tant d'héroïsme, que j'aurais pu tenter encore avec elle le sort des armes : j'en eus un instant l'idée, parce que, dans l'impossibilité de vaincre, tout combat, quelle qu'en fût l'issue, eût ajouté du moins à l'éclat de ma chute. D'ailleurs, qui sait où pouvait conduire un pas rétrograde des alliés? Si nous ne réussissions pas à chasser l'ennemi de Paris, il était aisé de nous replier derrière la Loire, de rallier à moi Soult, Suchet et Augereau, de former du tout une masse de 120 à 130 mille hommes, de la jeter sur la ceinture de places qui couvrent nos frontières, et de combattre comme les Romains qui faisaient encore la guerre en Espagne quand Annibal menaçait le cœur de la république. Les maréchaux, las de la guerre, en jugèrent autrement; ils me demandaient quelles étaient mes espérances, mes ressources et le terme de leurs sacrifices. On me parla d'abdication pour sauver les débris de la France; je lui devais le sacrifice de mon amour-propre, je me résignai. Je ne me faisais pas illusion sur les résultats de cette abdication; mais cette formule pouvait servir un jour à mon fils, je n'hésitai pas à la signer.

Un parti nombreux aurait souhaité que cet enfant montât sur le trône pour conserver la révolution avec ma dynastie; j'en conçus un moment l'espérance, et je chargeai Caulaincourt

et Ney de se rendre près de l'empereur Alexandre pour traiter sur cette base. Ce prince était ébranlé; il avait eu le temps de s'apercevoir que les acclamations insensées d'un peuple de femmes et de quelques milliers de mécontents de toute couleur, n'étaient que des signes équivoques de l'esprit national. Plusieurs partis l'obsédaient de leurs craintes et de leurs espérances. Il jugeait que, si l'armée recevait des renforts de gardes nationales et se prononçait fortement en ma faveur, la position des alliés dans Paris serait précaire. Il hésitait donc sur le parti à prendre, lorsqu'on vint lui annoncer que Marmont et son corps d'armée m'avaient abandonné. Cet incident fixa ses irrésolutions, il crut qu'aux yeux de l'armée même ma cause était sans ressource. Il ne lui rendit pas justice. Les braves qui la composaient m'étaient attachés à la vie, à la mort. Le cœur leur disait qu'après ma chute il n'y aurait ni gloire, ni prospérité, ni intégrité de territoire pour la France. J'étais pour eux l'ange tutélaire de la patrie. Ils ne l'avaient jamais vu si belle, si florissante que sous mon empire. Si, à d'autres époques, je l'avais déja délivrée des fureurs de l'anarchie, de la présence odieuse de l'étranger, comment ne serais-je pas sorti victorieux de cette nouvelle lutte? L'espoir de sauver la France enflammait leur noble courage. Ils comptaient

pour rien des fatigues, des dangers que je partageais avec eux, et dont le prix devait être une gloire immortelle. Cependant les intrigants, les royalistes, compromis par l'éclat de leurs premières démarches auprès des vainqueurs, s'efforcèrent de présenter l'acte déshonorant de deux généraux ingrats comme l'opinion de l'armée; mais loin que les troupes eussent partagé leur lâche défection, il fallut employer la ruse pour les amener à Versailles, où elles s'insurgèrent contre eux.

Mais ce que la protestation énergique du corps de Marmont jetait d'un côté dans la balance en faveur de ma dynastie, le sénat le détruisit par la constitution qui rappela au trône le frère de Louis XVI. Dès-lors tout fut perdu pour mon fils comme pour moi. N'estimant point assez la couronne pour allumer la guerre civile à la suite d'une guerre étrangère, je signai une abdication sans réserve.

On a prétendu que les alliés n'avaient pas eu le choix, et qu'ils auraient été fort embarrassés de repousser le lieutenant du royaume arrivé à Nancy, en foulant aux pieds les principes pour lesquels ils avaient combattu depuis vingt ans. De tels arguments sont pitoyables; si la Russie, l'Autriche et la Prusse avaient consenti à traiter de mon abdication, sous condition de recon-

naître ma dynastie et de discuter la paix définitive avec un conseil de régence, les *mouchoirs blancs* ne les en eussent certes pas empêchés. Ils cédèrent moins à la nécessité et aux intrigues de quelques personnages bien connus, qu'au sentiment des convenances et au désir d'une paix durable.

En prenant la couronne, j'avais mis les trônes à l'abri des peuples; en la rendant aux Bourbons, on les garantissait contre les soldats heureux. Un homme d'état impartial dira plus, c'est que, dans le naufrage universel, le retour des Bourbons paraissait un bonheur pour la France; tant la légitimité des dépositaires de la puissance nationale a d'influence sur la prospérité d'un état! Sans ce retour, le royaume, abandonné à une régence, avec les princes légitimes chez l'étranger, eût été en proie à tous les déchirements; la régence, quelle qu'eût été sa forme, aurait repris les rênes avec la guerre civile, et dans une situation plus délicate peut-être qu'à mon retour d'Égypte. Le rappel des princes légitimes semblait devoir sauver la France d'une nouvelle anarchie. On devait croire que vingt ans de malheurs auraient éclairé ces princes; qu'ils auraient beaucoup oublié et beaucoup appris. Mieux qu'aucun autre souverain, ils étaient en position de réconcilier l'ancienne France avec la

nouvelle; il ne fallait pour cela que la tête et le cœur d'Henri IV.

Je sentis un peu tard que j'avais commis une faute, en ne mettant pas entre ma dynastie et l'ancienne la différence de religion. Ce ne furent pas la médiocrité et les fautes politiques de Jacques et de Charles II qui renversèrent la race des Stuarts pour la seconde fois du trône d'Angleterre, mais bien l'opposition de la croyance religieuse. Si, à l'époque du concordat, j'avais embrassé la réforme avec tous les hommes attachés à l'administration publique, la France entière nous eût imités, et mon fils m'eût probablement succédé.

La Russie n'inclinait pas à favoriser ma dynastie; d'abord l'animosité personnelle avait pris dans le cœur d'Alexandre la place des sentiments qu'il me témoignait en 1807; ensuite il réfléchit que l'influence de l'Autriche ne manquerait pas de s'accroître de toute celle que Marie-Louise exercerait sur la France, à titre de régente. Mon fils majeur eût pu convenir à la Russie; mon fils sous la tutelle de Metternich ne convenait qu'à son tuteur. L'Angleterre, se flattant d'exercer plus d'ascendant sur les Bourbons réfugiés, et voulant faire triompher les principes que Pitt avait pris pour prétexte de toutes ses guerres, était la plus intéressée à la chute des miens, non par affection

pour des princes dont elle avait, plus d'une fois, contrarié le retour dans des temps plus opportuns, mais parce qu'alors ils étaient les seuls qui pussent remplir ses vues.

La paix générale fut le résultat du rappel des Bourbons : elle était dure; la France y perdit tout, parce qu'elle se débattit non avec ses ministres, mais avec ceux de la famille qui remontait sur le trône. C'était un traité où chacun réclamait d'amples dédommagements de ses sacrifices, de ses dépenses : Louis XVIII n'ayant rien déboursé, aurait eu mauvaise grace d'intervenir dans le partage de mes dépouilles.

Carnot a reproché aux Bourbons d'avoir cédé si facilement la Belgique; mais c'était le *sine quâ non* sans lequel l'Angleterre n'eût pas traité avec eux; et leur retour, sans la paix maritime, eût amené un état de guerre pire que celui auquel on voulait mettre un terme. D'ailleurs quels moyens auraient-ils eu de refuser cette cession? la bataille de Toulouse venait d'achever la ruine de nos affaires.

Wellingt bat Sou Toulou

Soult faisait tous les préparatifs pour défendre cette ville, lorsque Wellington se présenta pour l'attaquer six jours après mon abdication. Un bruit confus des événements de Paris ne suffisait pas pour empêcher de défendre une ville française, assaillie par des Anglais; mais l'esprit

de parti, toujours prêt à dénaturer les événements et à chercher des coupables, en a fait un crime à ce maréchal. On lui a reproché d'avoir imité le célèbre Guillaume d'Orange, qui livra la bataille de Mons après la paix signée, et par pure animosité contre Louis XIV. La comparaison n'est pas exacte; quand le prince d'Orange attaqua, il savait que la paix était signée; Soult ne connaissait que par des rapports vagues l'entrée hostile des alliés à Paris; il était encore en état de guerre et repoussait une agression ennemie. Soult fut battu; sa gauche et son centre déjouèrent, il est vrai, toutes les attaques de l'ennemi sur Toulouse. La droite, appuyée au ruisseau de l'Ers, fut débordée par Beresford, à la tête des divisions Cole et Clinton. Ce général cheminait avec la première entre le ruisseau et nos redoutes, par un mouvement parallèle et pour le moins audacieux. Soult, qui suivait ce mouvement des yeux, lança la réserve, sous Taupin, en deux colonnes, pour enlever ces téméraires. Imitant mon exemple à Rivoli, lorsque la colonne de Lusignan se prolongeait sur mes derrières, il crie à ses soldats: *Ces Anglais sont à nous, je vous les livre;* mais la fortune trompa cruellement son attente, et tourna contre lui la manœuvre sur laquelle il fondait l'espoir de sa victoire. Taupin mène ses troupes à la charge par bataillon; il est frappé

à mort; sa troupe hésite : exposée à un feu meurtrier, elle éprouve des pertes sanglantes sans faire aucun mal à l'ennemi ; enfin elle recule et se retire en désordre. Soult, frustré du résultat de cette attaque qu'il croyait infaillible, se hâta de quitter Toulouse pour ne pas perdre sa ligne de retraite. Ce qui s'était passé dans la capitale rendait, au reste, ces mouvements superflus, et cette bataille perdue par un de mes lieutenants me consola en quelque sorte de l'abdication à laquelle je m'étais décidé.

Soit par cette sorte de respect qu'inspire un vieux guerrier, soit pour faire parade de générosité, les alliés me laissèrent le choix de ma retraite; j'indiquai l'île d'Elbe, voisine de la Corse où je suis né, touchant à l'Italie, premier théâtre de ma gloire. Ils me l'accordèrent avec un titre qui semblait désormais ne devoir plus leur porter ombrage. Ils me permirent enfin d'emmener avec moi un petit nombre de ces vieux soldats, avec lesquels j'avais couru tant de hasards, de ces hommes que le malheur ne décourage pas. On ne se doutait guère qu'un an après, l'empereur de l'île d'Elbe, avec cette poignée de braves, ferait de nouveau la conquête de la France.

Je partis accompagné de commissaires des puissances alliées. En traversant la France pour me rendre au lieu de mon exil, j'eus lieu de me

convaincre de la divergence de l'opinion à mon égard. Autant on paraissait me chérir et me regretter dans les environs de Paris et dans les provinces de l'Est, autant j'étais haï dans le Midi. On n'y eut pas même pour moi le respect dû au malheur, et je fus plus d'une fois forcé de me mettre sous la protection de l'étranger pour défendre ma vie contre le peuple qui s'était enivré tant de fois de mes triomphes.

Je me suis comparé un an après à Thémistocle; je crois qu'on ne m'accusera pas de manquer de modestie, en me mettant en parallèle avec cet illustre Athénien.

volution Milan; [illegible] l'Italie.

Je reçus en route une nouvelle à laquelle il était naturel de s'attendre; le royaume d'Italie ne pouvait survivre à l'empire. Menacé par la défection de Murat et sa marche vers le Pô, par l'apparition des Anglais devant Gènes et de Bubna sur le Simplon, Eugène s'était maintenu néanmoins avec courage. Une révolution fanatique excitée à Milan par quelques partisans de l'Autriche, et plus encore la nouvelle de ma déchéance, le déterminèrent enfin à conclure un arrangement pour l'évacuation de l'Italie par la poignée de Français qui lui restaient.

Dans les commotions politiques, il est toujours une classe d'hommes qui souffrent : ceux qui avaient eu la confiance de l'Autriche avant 1796,

et pendant la réaction de 1799, n'avaient pas eu la mienne, et aspiraient à un changement qui leur rendrait leur influence. Ils prétextèrent l'énormité des impôts pour soulever la populace de Milan contre le ministre des finances Prina, qu'ils massacrèrent indignement. Ce mouvement m'affligea. L'Italie me devait tout, et j'avais conçu pour son avenir les projets les plus généreux; son ingratitude me révolta, bien que je n'eusse pas manqué d'occasions d'apprendre à connaître le cœur humain.

Quelque grande que fût ma chute, elle n'efface pas tous mes travaux. Je laisse aux connaisseurs à juger la campagne de 1814; s'ils sont de bonne foi, ils la regarderont, avec celles de 1805 et 1809, comme les plus mémorables et les plus savantes des temps modernes. En laissant même à la politique la part qu'elle eut aux manœuvres des alliés, et les occasions qu'elle me fournit de les battre, on ne disconviendra pas que mes mouvements peuvent être cités comme des modèles d'activité, d'énergie et de coup-d'œil stratégique. Avec 70 mille hommes en campagne, je tins tête à plus de 300 mille, et fus le plus souvent victorieux. Le dévouement de mes braves soldats dans ces marches alternatives contre Blücher et Schwartzenberg, où tous les jours il fallait faire 10 lieues, et tous les jours combattre contre de nouvelles masses de troupes fraîches, repo-

sées et fières de leurs victoires; ce dévouement, dis-je, n'est pas moins digne de fixer l'attention. La génération actuelle a osé flétrir leurs lauriers, la postérité les vengera; déja elle a commencé pour eux, car leurs plus cruels ennemis n'osent plus séparer leur gloire de celle de la France. Mânes des braves de Montmirail, de Champ-Aubert, de Montreau, reposez en paix! votre gloire est inaltérable; vos exploits exciteront l'enthousiasme et le respect des siècles les plus reculés.

Je dois cependant le dire, la démoralisation avait commencé dès Brienne à gagner mon quartier-général. Berthier et ses alentours n'en pouvaient plus de fatigues et de dégoût. Loin de souscrire sans murmure aux sacrifices que leur imposait leur rang, ils faisaient résonner dans mes antichambres à toute occasion les mots de *paix* et de *repos;* comme si ces mots eussent été de saison quand la France était inondée d'ennemis, et que nous devions à la nation l'exemple de l'enthousiasme et du dévouement le plus absolu.

La conduite des maréchaux à Fontainebleau ne fut pas le résultat d'un désespoir spontané, mais la conséquence naturelle des lamentations dont ils m'obsédaient depuis la bataille de Dresde. Je les avais mis, il est vrai, à de rudes épreuves depuis le fatal passage du Niémen en 1812; mais depuis lors il n'avait pas été un moment en mon pouvoir d'arrêter, comme on l'a prétendu, la mar-

che des événements. L'empereur de Russie avait résolu de ne plus traiter avec moi, sans avoir des garanties qui eussent été pour moi autant d'humiliations; car pour donner des garanties à ses ennemis, il faut déchoir volontairement. Si, à Prague, la médiation de l'Autriche m'eût été favorable, ce prince se serait retiré derrière la Vistule, mais n'eût pas conclu la paix, ou il y eût mis des conditions que dans cette situation prospère il m'eût été impossible d'accepter. L'Angleterre ne voulait pas davantage la paix, car elle osait me demander Anvers, quand je tenais encore Dantzick et Hambourg. L'Autriche fit semblant de la proposer, parce qu'elle savait bien que je ne pourrais plus défendre l'Italie, dès que je serais ramené sur le Rhin, et qu'elle convoitait la Lombardie. La lutte entre l'Europe et moi ne pouvait se décider que par ma chute, ou par de grands succès qui m'eussent permis de dicter la paix à l'Allemagne.

Des détracteurs de ma gloire n'ont pas rougi de comparer ma défense de la France avec celle de Henri II contre Charles-Quint, et de Louis XIV contre Eugène et Marlborough, et de me donner tout le désavantage de ce ridicule parallèle. Charles-Quint attaqua Metz avec 50 mille hommes, la place en avait 15 mille sous Guise-le-Balafré; il suffisait des paysans de la Champagne pour la

sauver. Louis XIV vit la puissance de l'empereur et de l'Angleterre s'épuiser six mois devant Lille, et trois autres devant la bicoque de Landrecies; ce n'était pas une armée de 70 mille hommes qui pouvait subjuguer un empire comme la France, avec un système d'opérations pareil. Il faut être de bien mauvaise foi pour comparer des événements semblables avec l'invasion d'un million et demi d'hommes armés, et toute l'Europe debout pour les soutenir. Cette invasion, exécutée avec rapidité en quelques semaines, à une époque où aucune armée active n'était en mesure de s'y opposer, fut cependant plusieurs fois sur le point d'échouer par l'étonnante activité de notre défense. Elle eût échoué en effet, si, au lieu d'intrigues et de divisions intestines, nous eussions opposé à l'ennemi, *union*, *patriotisme* et *dévouement.*

....

....

Ici Napoléon s'arrête, sa poitrine gonflée laisse échapper de longs soupirs. Ses illustres auditeurs respectant les motifs de sa réticence, le regardent avec un intérêt mêlé d'attendrissement. Mais bientôt Napoléon reprenant son air calme et serein, poursuit le récit du dernier acte de sa vie politique en ces termes :

CHAPITRE XXII.

Situation de la France après le départ de Napoléon. Il descend à Cannes avec 800 hommes. Retour à Paris. Campagne de 1815. Batailles de Ligny et de Waterloo. Seconde abdication. Fin de la carrière de Napoléon.

Séparé de ma femme et de mon fils d'une manière honteuse pour la maison d'Autriche, sans projets pour l'avenir, je me retirai à l'île d'Elbe, comme Scipion dans son asile de Literne. Condamné à n'être plus qu'un des spectateurs du siècle, un secret pressentiment m'avertissait que je reparaîtrais encore sur la scène du monde. Cependant, l'incertitude de l'époque, l'impuissance où j'étais d'en faire naître l'occasion m'empêchant de former des plans, je m'en consolai en m'occupant à écrire mon histoire; mais la marche des événements se précipita tellement que je fus surpris par eux dans ma retraite.

Nouvelle de la div sion des partis en France.

Je recevais les journaux : ils m'apprenaient le gros des affaires; je tâchai d'en saisir l'esprit à travers leurs mensonges. Il me parut évident que Louis XVIII avait connu le secret de notre siècle;

il s'était assuré que la majorité de la France voulait les résultats de la révolution; il savait, par 25 ans d'expérience, que son parti était trop faible pour résister à cette majorité; il savait que la majorité finît par dicter la loi. Il fallait donc pour se maintenir sur le trône qu'il régnât avec la majorité, c'est-à-dire avec les intérêts nés de la révolution. Henri IV avait dit que Paris valait bien une messe; Louis XVIII pensa que la couronne valait bien une constitution. Mais pour n'être pas révolutionnaire lui-même, il fallait que le roi refît la révolution comme à neuf, en vertu du droit divin sur lequel il se fondait.

Cette idée était ingénieuse; elle rapprochait les Bourbons du parti qui les repoussait, et rendait royalistes les révolutionnaires, en maintenant leurs intérêts et leurs opinions. Il ne devait donc plus y avoir qu'un cœur et qu'une ame dans toute la nation; on affectait de le répéter, mais ce n'était pas vrai.

Il y avait cependant tant de bonheur dans cette combinaison, que la France, sous ce régime, serait devenue florissante en peu d'années. Le roi aurait résolu, en un trait de plume, le problème pour lequel javais combattu vingt ans, puisqu'il établissait la nouvelle doctrine politique en France, et la faisait reconnaître sans contestation de toute l'Europe : il ne lui

fallait, pour réussir, que de savoir être maître chez lui.

Pour opérer ce grand œuvre, le roi avait donné une charte; elle était excellente, parce qu'elles le sont toutes quand on aide à la lettre. Mais comme des chartes ne sont que des actes, elles n'ont de valeur que par l'autorité qui se charge de les défendre. Or, cette autorité ne se plaça nulle part : au lieu de la confier en des mains responsables, le roi la laissa s'éparpiller entre tous ceux qui se couvraient de son nom. Au lieu d'être l'unique chef de l'État, on eût dit qu'il n'était plus qu'un chef de parti : tout prit en France une couleur factieuse, l'anarchie s'y introduisit.

Dès lors, il n'y eut plus que de l'inconséquence et de la contradiction dans le système de la cour; les mots n'allaient jamais aux choses, parce qu'on voulait au fond du cœur autre chose que ce qui était promis par écrit.

Louis XVIII avait donné la charte pour empêcher qu'on ne la prît; mais il était évident que, le premier moment passé, les royalistes espéraient la retirer pièce à pièce, parce que ce pacte ne leur convenait pas.

Ils voulaient un maître débonnaire, comme les prêtres espagnols en demandent un, c'est-à-dire qui les laisse gouverner sans contradiction. Les émigrés ne voyaient dans le retour des Bourbons

qu'un moyen de s'indemniser de leurs pertes, et de ressaisir leurs priviléges. Ils s'étaient ruinés pour leur propre cause, et se présentaient comme des victimes de leur dévouement à la famille royale. A la vérité, il y avait eu communauté d'intérêt dans cette lutte que la royauté et la noblesse avaient soutenue contre la nation. A ce titre, rien de plus naturel qu'elles partageassent ensemble les fruits de la victoire. Le clergé prêchait aussi contre la charte, parce qu'il espérait revendiquer ses biens, et reprendre son antique influence, et qu'avec la charte cela ne se pouvait pas.

On ne posait donc que des pierres d'attente dans l'édifice du gouvernement; on avait refait la noblesse, mais elle n'avait ni prérogatives, ni pouvoir; elle n'était pas démocratique, parce qu'elle était exclusive; elle n'était pas aristocratique, parce qu'elle n'était rien dans l'état. On rendit donc à cette caste un mauvais service en la remettant sur pied de cette manière après la restauration; car elle était offensante sans posséder aucun moyen de se défendre: c'était un contre-sens qui devait amener des froissements continuels.

Une femme, qui avait un esprit supérieur toutes les fois qu'elle ne parlait pas politique, aurait voulu que les Bourbons prissent l'empire comme je l'avais laissé. « Le lit était si bien fait, « disait-elle; il ne s'agissait que de s'y coucher. »

Quelle extravagance! comment le successeur de Louis XVII aurait-il pu reconnaître un sénat dont aucun peuple de l'Europe n'aurait voulu, après la conduite qu'il avait tenue? Le roi a pris le seul parti convenable, celui de donner une charte; il n'avait qu'à la soutenir avec un bras de fer, ou bien ajourner sa mise en activité pour quelques années, en régnant provisoirement d'une manière absolue. On dira peut-être qu'il eût été difficile de gouverner par ordonnance royale; mais on ne risquait rien de l'essayer: en plaçant dans le conseil des hommes forts et impartiaux, rien ne prouve qu'on n'eût pas réussi. Il eût fallu la volonté de Richelieu et les principes d'Henri IV; en un mot, il eût fallu mettre en pratique ce qu'on avait si sagement promis, union et oubli. C'était le projet des princes, tout l'a prouvé; mais ainsi que cela arrive après de longues discordes, on ne s'entend que quand les intérêts et les amours-propres sont satisfaits. Au lieu de cela, on fit comme en 1789, on mit les amours-propres et les intérêts aux prises.

Les gens qui avaient livré Toulon se montraient aux Tuileries à côté de ceux qui l'avaient repris; ils osaient même braver ceux-ci par des railleries: le roi aurait dû les envoyer à Cayenne. Il était indispensable pour lui d'exposer, dans une proclamation solennelle, les prin-

cipes de son gouvernement, et d'assurer leur triomphe en dépit de toutes les petites résistances. Au lieu de rassurer tous les intérêts et de briser toutes les prétentions, on a fait tout le contraire, on a caressé les prétentions et froissé les intérêts.

On voulait poursuivre la révolution de 89 avec les royalistes, et achever l'œuvre de la restauration avec des ex-conventionnels; les uns et les autres travaillaient de mauvaise grace et à contre-cœur, parce qu'on ne fait marcher des révolutions qu'avec les hommes nés avec elles. Le roi n'aurait dû s'entourer que d'hommes de trente à quarante ans. On voulait maintenir la révolution, et l'on avilissait ses institutions; on décourageait par là la masse de la nation, qui avait été élevée avec elles, et s'était accoutumée à les respecter. On gardait les soldats parce qu'on en avait peur et qu'on n'en avait pas d'autres; et en les passant en revue, on rehaussait la gloire de leurs ennemis. Personne ne prenait confiance dans ce qui existait, parce qu'on n'y voyait des points d'appui nulle part : ils n'étaient pas dans les intérêts, puisqu'ils étaient tous compromis; ni dans les opinions, puisqu'elles étaient toutes froissées: ni dans la force, puisqu'il n'y avait à la tête des affaires ni bras ni volonté.

On veut m'éloigner

J'étais assez bien informé de ce qui se passait

au congrès de Vienne; j'appris à temps que les ministres de Louis XVIII avaient proposé au congrès de m'enlever de l'île d'Elbe pour m'exiler à Ste-Hélène; c'était une violation gratuite du traité de paix, puisque alors je n'avais rien fait qui pût exciter son courroux.

de l'île d'Elbe.

Mes faibles moyens de défense ne me permettant pas d'attendre avec sécurité l'effet de cette tentative, je conçus un projet qui paraîtra audacieux dans l'histoire, et qui n'était que raisonnable en réalité.

Je me d cide à r tourner France

Je pensai à remonter sur le trône de France. Quelque faibles que fussent mes forces, elles étaient encore plus grandes que celles des royalistes; car j'avais pour allié l'honneur de la patrie qui parfois sommeille, mais qui ne périt jamais dans le cœur des Français. Je me confiai dans cet appui. Je passai en revue la petite troupe avec laquelle j'allais tenter une si grande entreprise. Ces soldats étaient mal vêtus, car je manquais de moyens pour les équiper à neuf; mais ils avaient des ames intrépides. Mes préparatifs ne furent pas longs, je n'emportais que des armes. Je pensais que les Français nous pourvoiraient de tout.

Débarq ment Canne

Notre petite flottille n'éprouva pas d'accident; sa traversée dura cinq jours. Nous revîmes la côte de France près de la même plage où j'avais

pris terre quinze ans auparavant, à mon retour d'Égypte. La fortune semblait me sourire comme alors; comme alors, je revenais sur cette terre glorieuse pour relever ses drapeaux, et lui rendre son indépendance.

Nous débarquâmes sans obstacle. En me retrouvant en France, je ne pus me défendre d'émotion. Je la saluai comme le temple des beaux-arts, la pépinière des héros. Je n'avais point de plan déterminé, parce que je manquais de données particulières sur l'état des choses. Mon intention était de me guider suivant les événements: j'avais seulement quelques partis pris pour des cas probables. Je ne fus pas embarrassé sur la route à tenir, car il me fallait un point d'appui, et Grenoble était la place forte la plus voisine. Je marchai donc sur Grenoble aussi vite que possible, parce que de la prise de cette place dépendait le succès de mon entreprise.

Marche iomphale squ'à Paris.

L'accueil que je reçus sur ma route dépassa mon attente, et confirma mon projet. Je vis que la portion du peuple qui n'était corrompue ni par des passions ni par des intérêts, conservait un caractère mâle que l'humiliation blessait.

Je découvris enfin les premières troupes qu'on avait envoyées pour me combattre. Je m'avançai sans crainte, tant j'étais sûr qu'ils n'oseraient faire feu sur moi. Ils revoyaient leur empereur mar-

chant à la tête de ces vieux guerriers qui leur avaient si souvent tracé le chemin de la victoire. J'étais le même encore, puisque je leur rapportais l'indépendance avec mes aigles : aussi n'hésitèrent-ils pas. C'était le 7e régiment, commandé par Labédoyère.

Le peuple et les soldats me reçurent avec les mêmes cris de joie; je n'avais que ces cris pour cortége, mais ils valaient mieux que toutes les pompes, car ils me promettaient le trône : en vingt jours j'arrivai aux portes de Paris, renforcé de toutes les troupes qu'on avait cru pouvoir tourner contre moi. Les Bourbons n'eurent que le temps de se sauver en Belgique; le duc d'Angoulême seul guerroya à la tête de quelques bataillons dans le Midi, et, enveloppé par Grouchy, s'engagea à évacuer la France. Jamais entreprise plus téméraire en apparence ne coûta moins de peine à exécuter : c'est qu'elle était conforme au vœu de la nation, et que tout devient facile quand on marche avec l'opinion, ou qu'on sait la diriger.

La révolution fut terminée en vingt jours, sans avoir coûté une seule goutte de sang. La France avait changé d'aspect : la nation rendue à elle-même reprit de la fierté. Elle était libre, puisqu'elle venait de faire le plus grand acte de spontanéité qui appartienne aux peuples. Je ne m'étais assis sur le trône que par son vœu; car

Je remoi sur le trô

je ne l'aurais pas conquise avec mes 800 soldats. La grandeur de mon entreprise avait effacé mes revers; elle m'avait rendu la confiance des Français. J'étais de nouveau l'homme de leur choix.

Position envers l'Europe.

J'avais refusé la paix qu'on m'offrait à Châtillon, parce que j'étais sur le trône de France, et qu'elle me faisait descendre trop bas. Mais je pouvais accepter celle qu'on avait accordée aux Bourbons, parce que je venais de l'île d'Elbe, et que l'on peut s'arrêter quand on monte, jamais quand on descend.

Je crus que l'Europe, étonnée de mon retour et de l'énergie du peuple français, craindrait de recommencer la guerre avec une nation dont elle connaissait l'inflammabilité, et avec un homme dont le caractère, à lui seul, valait une armée. La chose n'eût pas manqué d'arriver, si le congrès eût été dissous, et que nous eussions traité avec les souverains un à un. Mais leur amour-propre s'échauffa, parce qu'ils étaient en présence, et mes efforts pour maintenir la paix n'aboutirent à rien.

Préparatifs pour repousser une agression.

On a dit que j'aurais dû prévoir ce résultat, et profiter sans retard du premier élan du peuple pour montrer, par l'invasion de la Belgique, à quel point nous étions redoutables; mais qu'au lieu de cela, mon attitude pacifique endormit la nation. Déclamation pitoyable! On ne jette pas

un peuple sans armes sur les légions aguerries de l'Europe réunie. Il me fallait une grande armée, et, pour l'obtenir, il importait de conserver précieusement le noyau qui en existait, pour grossir ses rangs au moyen de ce même peuple qu'il s'agissait de lever et d'organiser. Rien n'était prêt pour cela, et l'attitude pacifique qu'on me reproche consista à travailler seize heures par jour, durant trois mois, pour la créer. Je portai les cadres des régiments de ligne de 2 à 5 bataillons; je renforçai ceux de cavalerie de 2 escadrons. Je fis organiser 200 bataillons de gardes nationales, 40 bataillons de jeunes gardes, 20 régiments de marine. Les anciens soldats licenciés furent tous rappelés sous les drapeaux. Les conscriptions de 1814 et de 1815 furent levées; même les soldats et officiers en retraite furent engagés à rentrer en ligne. Au 1er juin, c'est-à-dire en deux mois, l'effectif de l'armée française avait été porté de 200 mille à 414 mille; il aurait été au mois de septembre de 700 mille; mais il fallait le temps.

Le problème de l'indépendance française tenait donc à la possibilité d'éloigner les hostilités jusqu'à la fin de septembre. Mais loin de nous laisser ce temps, les alliés, instruits par nos exemples, accouraient en poste vers le Rhin et la Meuse. Les Anglais et les Prussiens mirent Préparat des alli

une activité inouïe jusque-là dans leurs annales, et les Russes parvinrent en deux mois de la Pologne sur les bords du Rhin.

Les alliés, qui se disputaient la Saxe et Cracovie, étaient restés en armes et au complet de guerre; ils avaient mèche allumée, et il ne fallut que quatre ordres de marche pour mettre l'Europe en mouvement. Nous étions loin de cette attitude, on avait tout laissé à l'abandon; la France manquait de soldats et d'armes.

On a voulu établir un parallèle entre ses efforts en 1793 et les miens; j'ai fait autant que le comité de salut public, sans recourir à l'armée révolutionnaire et aux douze guillotines qui la suivaient. Mais les coalisés de 1815 ont agi bien autrement que ceux de la première invasion; ils n'ont pas passé trois mois à assiéger Valenciennes, comme Mack et Cobourg; les temps étaient bien changés.

La mer était couverte de convois anglais, amenant des troupes, des munitions, des équipages de siége. Les richesses de l'Indostan, secondées par les progrès de l'industrie, avaient transformé l'Angleterre en un immense arsenal, qui forgeait avec une redoutable activité l'artillerie, les munitions, les trains nécessaires aux armées de la coalition. Rien dans les anciens temps ne ressemble à cela.

Dès la fin de mai, Wellington et Blücher rassemblaient 220,000 Anglais, Prussiens, Belges, Hanovriens et Brunswickois, entre Liége et Courtray. Les Bavarois, les Wurtembergeois et les Badois, se réunissaient dans la forêt Noire et le Palatinat; les Autrichiens hâtaient le pas pour les joindre; les Russes forçaient de marche, et traversaient déja la Franconie et la Saxe. Un million d'hommes enfin s'apprêtaient à fondre sur moi; on eût dit que la coalition avait le secret de Cadmus pour faire sortir des soldats des entrailles de la terre.

Quelque activité que l'on mît à réorganiser l'armée et la défense des frontières, je devais craindre que les armées de l'Europe ne fussent beaucoup plus nombreuses que les nôtres, si les hostilités commençaient avant la fin d'août; c'eût été alors sous Paris et sous Lyon que se seraient décidés les destins de l'empire. **Je fais fortifier Paris et Lyon.**

Plus d'une fois j'avais eu l'idée de fortifier les hauteurs de Paris : la crainte de jeter l'alarme dans cette capitale, et les événements qui se pressaient, m'en empêchèrent. Il y avait deux moyens de le faire : le premier, en construisant un grand fort sur la position de Chaillot et Passy; un autre sur les hauteurs de Montmartre; un troisième à Vincennes et Bercy. Ces trois forts rendraient maîtres de la navigation et de l'approvisionnement de Paris; ils serviraient de refuge aux archives,

et l'ennemi serait embarrassé dans la capitale tant qu'elle serait commandée par ces forts.

L'autre moyen était de mettre toute l'enceinte à l'abri d'un coup de main avec des ouvrages de campagne; je lui donnai la préférence, parce qu'il demandait moins de temps. Je pensais qu'une grande capitale renferme l'élite de la nation; qu'elle est le centre de l'opinion, le dépôt de tout; et que c'est la plus grande des contradictions que de laisser un point aussi important sans défense immédiate. Aux époques de malheur et de grandes calamités, les états manquent souvent de soldats, mais jamais d'hommes pour leur défense intérieure. Cinquante mille gardes nationaux, 2 à 3 mille canonniers, défendront une capitale fortifiée contre une armée de 300 mille hommes. Ces 50 mille hommes en rase campagne, s'ils ne sont pas des soldats aguerris et commandés par des officiers expérimentés, seront mis en désordre par une charge de quelques milliers de chevaux. Paris avait dû plusieurs fois son salut à ses murailles : si, en 1814, il eût été mis en état de résister seulement huit jours, quelle influence cela n'aurait-il pas eu sur les événements du monde? Si, en 1805, Vienne eût été défendue, la bataille d'Ulm n'eût pas décidé de la guerre; si, en 1806, Berlin avait été fortifié, l'armée battue à Iéna s'y fût ralliée, et l'armée russe l'y eût rejointe; si, en 1808,

Madrid avait été fortifié, l'armée française, après les victoires d'Espinosa, de Tudela, de Burgos et de Sommo-Sierra, n'eût pas osé marcher sur cette capitale, en laissant derrière elle l'armée anglaise et l'armée espagnole vers Salamanque et Valladolid.

Je chargeai donc le général Haxo de fortifier Paris. Cet habile ingénieur fit retrancher les hauteurs situées au nord, depuis Montmartre jusqu'à Charonne, acheva le canal de l'Ourcq, de manière à couvrir la plaine entre la Villette et St.-Denis. Cette ville devait être retranchée et couverte par les inondations du Rouillon et du Crou. Du pied occidental de Montmartre partait une ligne de retranchements qui s'appuyait à la Seine au-dessus de Clichy : à l'extrémité orientale, le parc de Bercy, les espaces entre Vincennes et Charonne, furent également couverts. Ces ouvrages furent armés de 700 pièces. Les faubourgs entre la Seine supérieure et la Bièvre, entre la Bièvre et la Seine inférieure, ne devaient pas rester découverts; déja même leur enceinte avait été tracée quand l'ennemi parut devant Paris.

Le général Léry eut la tâche de présider aux travaux défensifs de Lyon; ils étaient en état, et tout portait à croire que les habitants de cette ville, dont le patriotisme égale le courage, soutenus par un corps d'armée, donneraient de la besogne à l'ennemi.

Motifs de mon attitude défensive.

Au reste, qu'on ne croie pas que je n'aie pas songé à l'invasion de la Belgique. Dès le lendemain de mon arrivée à Paris, j'en agitai la question, mais plus d'un obstacle s'y opposa. D'abord, je n'avais sous la main que 40 mille hommes; la Vendée remuait; le duc d'Angoulême marchait sur Lyon, et les Marseillais sur Grenoble. Il importait d'être maître chez soi avant de vouloir l'être chez les autres. Une raison plus forte encore me détourna de cette invasion. Comment allier une telle démarche avec la lettre dans laquelle j'offrais aux souverains une paix sincère et durable? Si je ne comptais pas sur la bienveillance de tous, j'avais quelques motifs de croire à celle de mon beau-père. L'empereur d'Autriche avait cherché en 1814 à empêcher mon détrônement : au moment de mon retour, la discussion s'échauffait avec la Russie et la Prusse au sujet du partage de la Gallicie et du sort de la Saxe. J'avais lieu d'espérer qu'il consentirait en 1815 à ce qu'il avait proposé lui-même en 1814, me maintenir sur le trône, en gardant l'Italie. Je lui en fis la proposition, et, malgré la fameuse déclaration du 13 mars, j'espérais le voir revenir à ses premiers sentiments : j'attribuais cette déclaration à la crainte que mon retour avait réveillée, et désirais négocier; or, le moyen de réussir et d'inspirer de la confiance n'était pas d'envahir.

Si j'avais prévu l'issue de mes démarches pa-

cifiques, je serais peut-être allé à Bruxelles, à Luxembourg, à Juliers. Mais Mayence n'était plus à nous; et cette place, ainsi que la Hollande, donnant aux ennemis plusieurs débouchés sur la gauche du Rhin, il n'est pas dit que cette invasion nous eût été fort utile : on eût commencé à combattre sur la Moselle, au lieu de le faire sur la Sambre. Dans la supposition que nous fussions parvenus à soumettre Anvers et Luxembourg, il eût fallu y jeter de fortes garnisons, et nous n'étions pas déja trop forts. Si, au contraire, ces places importantes demeuraient au pouvoir de l'ennemi, à quoi nous eût servi Bruxelles, entourée de Maëstricht, de Luxembourg, de Berg-op-Zoom, d'Anvers?

Dès que l'ennemi trouvait le secret d'amener 500 mille hommes sur le Rhin en deux mois, mon système de défense ne valait plus rien, parce que les moyens de résistance étaient trop au-dessous du danger. Il fallait recommencer une révolution, pour me donner toutes les ressources qu'elle crée; il fallait remuer toutes les passions, pour profiter de leur aveuglement : sans cela, je ne pouvais plus sauver la France. Acte additionnel. Champ de mai.

J'en aurais été quitte pour régulariser cette seconde révolution, comme je l'avais fait de la première; mais je n'ai jamais aimé les orages populaires, parce qu'il n'y a point de frein pour

les mener. J'ai voulu faire cependant une partie de cette révolution ; j'offris à la nation de la liberté, parce qu'elle s'était plainte d'en avoir manqué sous mon premier règne ; je lui donnai un acte additionnel aux constitutions de l'empire, et j'imaginai la solennité d'une assemblée au champ de mai. Cette liberté factice produisit son effet ordinaire ; elle mit les paroles à la place des actions, et amena plus tard la division dans l'état. Il eût peut-être mieux valu me saisir simplement de la dictature sans reprendre la couronne impériale, et en ajournant les discussions intérieures jusqu'après la paix : j'aurais tout aussi bien sauvé la France avec le titre de dictateur de l'empire français. Mes concessions, loin de satisfaire personne, armèrent les factions et leur donnèrent plus d'importance.

Je me décide à tomber sur les Anglo-Prussiens.

A la fin de mai, j'avais 180 mille hommes disponibles pour tenir la campagne ; au milieu de juillet, j'en aurais eu 300 mille ; toutes mes places auraient eu pour garnisons des gardes nationales, des dépôts de la ligne et de quelques bons régiments. Mes efforts pour entamer des négociations ayant été vains, j'eus alors à opter entre deux partis : le premier, d'aller en juin au-devant des Anglo-Prussiens à Bruxelles et à Namur ; le second, d'attendre les alliés sous Paris et Lyon. Le dernier avait l'inconvénient de livrer la moitié de la

France aux ravages de l'ennemi; mais il offrait l'avantage de gagner jusqu'au mois d'août pour compléter les levées et terminer les préparatifs, puis de combattre, avec tous nos moyens réunis, les armées alliées affaiblies par beaucoup de corps d'observation.

En transportant le théâtre des hostilités en Belgique, on sauvait la France de l'invasion; mais, en cas de revers, on attirait l'ennemi dès le commencement de juillet, c'est-à-dire, six semaines plus tôt qu'il ne serait venu de lui-même; l'armée d'élite, ébranlée par un revers, n'eût plus été à même de soutenir une lutte trop inégale, et les levées ne se fussent pas achevées.

Ce parti nous offrait par compensation l'espoir de prendre l'ennemi au dépourvu: il était plus conforme à l'esprit de la nation, qui ne comprend pas les Fabius. On peut faire le Fabius comme l'empereur de Russie, quand on a un empire sans fin; ou comme Wellington, quand on le fait sur le territoire des autres, et outre mer. Mais, en France et dans la position où je me trouvais, l'idée de laisser venir toute l'Europe armée jusqu'au pied de Montmartre eût consterné les plus déterminés. Je résolus donc de prendre l'initiative. Ce n'était plus pour occuper Bruxelles, mais pour détruire successivement les masses ennemies. La défaite de Wellington et de Blücher

devait avoir d'importantes conséquences. Ce grand coup, frappé à propos au début de la campagne, pouvait encore dissoudre la coalition.

Cependant il était impossible de dégarnir entièrement les autres points de la frontière. Je fus obligé de laisser de petits corps à Bordeaux, à Toulouse, sur le Var, à Chambéry, à Béfort et à Strasbourg. Ces corps, trop faibles pour résister de front à l'ennemi, devaient servir du moins à lui imposer et à entraver sa marche. De plus, c'étaient des points d'appui précieux pour la levée des gardes nationales, et pour l'insurrection des campagnes, que nous devions chercher à organiser. Pour comble de malheur, la Vendée, agitée par les royalistes, avait repris les armes. La guerre civile est un cancer politique qu'il faut extirper dans son germe, sous peine de compromettre le salut de l'état. Je fus donc obligé d'y envoyer plus de 15 mille hommes d'excellentes troupes, sous les ordres du général Lamarque.

Tous ces détachements réduisirent à 125 mille combattants la force de l'armée principale que je réunis entre la Meuse et la Sambre, de Philippeville à Maubeuge. Quoique l'ennemi eût près de 200 mille hommes en Belgique, je n'hésitai pas; il n'y avait pas de temps à perdre, si je voulais éviter d'avoir sur les bras toutes les armées en-

nemies à la fois. Le 12 juin, je partis de Paris, et le 14, je portai mon quartier-général à Beaumont. Mon armée occupait la position suivante: la droite, de 16 mille hommes, à Philippeville; le centre, d'environ 60 mille, à Beaumont; et la gauche, de 40 mille, à Solre-sur-Sambre. Les ennemis étaient si mal informés de nos mouvements, que leurs armées ne se trouvaient pas encore rassemblées. Blücher avait un de ses corps à Charleroy, un autre à Namur, le troisième à Dinant, enfin le quatrième à Liége. L'armée de Wellington n'avait pas encore bougé des cantonnements qu'elle occupait depuis l'Escaut jusqu'à Nivelle.

Pour profiter de cette dissémination des ennemis, il fallait brusquer l'ouverture de la campagne. Le 15, nous passâmes la frontière, nous dirigeant sur Charleroy. Le corps prussien de Ziethen, qui occupait cette ville, l'évacua à notre approche et se replia sur Fleurus. Nous traversâmes la Sambre à Marchiennes, à Charleroy et au Châtelet. Je vis la possibilité de séparer les deux armées ennemies. Ney reçut ordre de pousser avec 42 mille hommes par la chaussée de Bruxelles jusqu'à Quatre-Bras, point important situé à l'intersection des routes de Bruxelles, de Nivelle, de Charleroy et de Namur. Dans cette position, il devait contenir les Anglais et les empêcher de porter

Passage de la Sambre.

du secours aux Prussiens, que je me proposais de pousser vivement avec les 72 mille hommes qui me restaient. Malheureusement mes ordres furent mal compris ou mal exécutés. Ney s'arrêta à Gosselies, soit qu'il s'inquiétât sans raison de la position des Prussiens sur son flanc droit, soit par des motifs qui ne sont pas venus à ma connaissance. Le mauvais état des chemins, les marches rapides, et la revue que je passai d'une partie de mon armée, firent perdre, il est vrai, quelques moments précieux; cependant il eût été possible d'arriver aux Quatre-Bras le même jour, ou du moins le lendemain avant huit heures du matin.

Bataille de Ligny.

Le 16 juin, je me portai sur Fleurus; nous découvrîmes l'armée prussienne rangée en bataille entre Saint-Amand et Sombref, faisant face à la Sambre. Elle était composée de trois corps qui avaient cantonné à Charleroy, à Namur et à Dinant, et présentait un total de 80 à 90 mille hommes. Sa position m'étonna, parce qu'elle indiquait que Blücher abandonnait sa ligne d'opérations. Je sentis que ce général, avec son audace accoutumée, cherchait à nous imposer pour gagner le temps nécessaire au reste de son armée de le rejoindre, et à l'armée de Wellington de se rassembler. Je n'eus garde de prendre le change, et je résolus de l'attaquer. Sa position

était détestable; il nous prêtait son flanc droit que Ney devait avoir dépassé. Je fis mes dispositions en conséquence. Mon armée se rangea en face de celle des Prussiens, pour les occuper de front. Je dépêchai en même temps un officier de confiance à Ney, pour lui ordonner de laisser un détachement en observation aux Quatre-Bras, que je présumais qu'il aurait fait occuper, et de se rabattre en toute hâte sur Bry pour venir tomber sur les derrières des Prussiens: le corps d'Erlon, qui marchait en queue de sa colonne, eut l'ordre de se diriger à l'instant de Villers-Péruin sur Bry, sans attendre les instructions de Ney, ce qui avançait l'opération au moins d'une heure.

J'attendais avec sécurité l'effet de ces mesures, qui devaient assurer la destruction de l'armée de Blücher, et dont l'exécution était d'autant plus facile, qu'il n'y a guère plus de deux lieues et demie de Quatre-Bras à Sombref. Les premiers coups de canon que nous entendrions sur les derrières de l'ennemi devaient être aussi le signal du combat pour nous. Cependant le temps s'écoulait, et nous n'entendions rien. Il était quatre heures après midi; je vis qu'il n'y avait plus à hésiter; les moments étaient chers: en laissant échapper cette journée, nous risquions de ne plus retrouver l'occasion de battre l'armée

prussienne isolée. D'ailleurs il importait de fixer l'attention de l'ennemi, pour qu'il s'aperçût moins de la marche de Ney. J'ordonnai l'attaque; je fis d'abord de grandes démonstrations par ma gauche vers Saint-Amand, pour attirer Blücher de ce côté, c'est-à-dire sur le point opposé à sa ligne de retraite; mais je disposai tout pour enfoncer son centre aussitôt qu'il l'aurait dégarni. Les Prussiens se battirent bien: à six heures il n'y avait encore rien de décidé; j'allais engager mes réserves, lorsqu'on vint m'avertir qu'une forte colonne se montrait dans les environs d'Heppignies, débouchant sur Fleurus, ce qui semblait menacer notre gauche. Quoiqu'il me fût difficile de comprendre comment un corps ennemi pouvait s'être glissé entre mon armée et celle de Ney, j'arrêtai mes réserves pour me mettre en état de les opposer à cette colonne; mais je ne tardai pas à apprendre que mes généraux avaient pris pour des troupes ennemies le corps d'Erlon qui, par erreur, avait suivi la direction de Saint-Amand au lieu d'aller à Bry. Alors je fis donner le coup de collier. Nous emportâmes le village de Ligny qui couvrait le centre des Prussiens; ce centre fut enfoncé à la nuit tombante; l'ennemi battit en retraite. Mais le retard que cette attaque avait éprouvé à cause de l'accident dont je viens de parler, nous empêcha de profiter de notre victoire, comme nous l'eus-

sions pu, si elle avait été décidée une heure plus tôt et si Bry avait été occupé; car ce fut par ce village que toute l'armée de Blücher défila. L'obscurité qui survint, favorisa la retraite des Prussiens. Ils perdirent cependant 40 pièces de canon et environ 20 mille hommes hors de combat; nous n'en eûmes pas la moitié hors de ligne.

Mais le plus important de cette victoire, c'est que, remportée à l'entrée de la nuit, elle mit le désordre dans l'armée prussienne : ses généraux mêmes avouent que, de 70 mille hommes, ils purent à peine en réunir 30 mille. Si je les avais poussés durant la nuit, comme ils le firent le 18 au soir, c'en était fait de leur armée. Je leur ai donné bien des leçons; mais ils m'ont appris aussi qu'une poursuite de nuit, toute dangereuse qu'elle paraisse pour le vainqueur, a aussi ses avantages.

Affaire de Ney à Quatre-Bras.

J'attendais avec impatience des nouvelles de Ney; j'espérais que du moins, ce jour-là, il se serait enfin établi à Quatre-Bras. Il en arriva autrement. Pendant toute la matinée, la position de Quatre-Bras n'avait été occupée que par un corps de 10 mille Hollandais; Ney aurait donc pu les déloger sans difficulté; mais au lieu de se mettre en marche à la pointe du jour, il ne partit de Gosselies qu'à midi. Wellington avait désigné le point de Quatre-Bras pour rendez-

vous général à son armée; tous ses corps devaient donc y arriver successivement; il en résulta que, lorsque vers les trois heures notre gauche déboucha sur Quatre-Bras, il y avait déja près de 30 mille hommes. Ney, qui n'avait point encore reçu l'ordre de se rabattre sur Bry contre Blücher, et qui, au contraire, se croyait suivi par le corps d'Erlon, n'hésita pas à les attaquer avec celui de Reille. Il en serait sans doute venu à bout, s'il avait eu avec lui toutes ses forces; mais malheureusement les 20 mille hommes d'Erlon ne donnèrent ni à Bry, où je les avais appelés, ni à Quatre-Bras, où Ney les attendait; ils servirent même plus à l'ennemi qu'à nous, puisque leur apparition inattendue sur mon flanc gauche m'avait obligé de suspendre l'attaque de Ligny. Ney, furieux de se voir privé de la coopération de ce corps, lui envoya l'ordre impératif de revenir sur Quatre-Bras (1). Ce fut encore un fâcheux contretemps, puisque, s'il eût continué sa marche, il eût été à portée de tomber sur le flanc droit de Blücher, tandis qu'il arriva à Quatre-Bras à nuit close, et passa toute la journée à nous trom-

(1) C'est cette circonstance qui a fourni à Ney l'idée de se plaindre de ce que je l'avais exposé en lui promettant des corps que j'avais engagés ailleurs; il a ainsi blâmé une de mes plus habiles manœuvres.

per réciproquement dans nos calculs. Cet événement eut de grandes conséquences, car Ney, comptant sur ces trois divisions, avait lancé toutes celles de Reille sur un rayon par trop étendu, et il n'avait plus un bataillon de réserve sous la main. Cependant il avait recouvré toute son énergie dans l'extrême danger, et il fût peut-être parvenu à repousser les alliés, sans l'arrivée d'un nouveau renfort de 12 mille Anglais précédé par Wellington. La partie n'était plus égale; après d'inutiles efforts, Ney regagna Frasnes, et les alliés conservèrent Quatre-Bras: la nuit mit fin au combat, qui nous coûta plus de 4 mille hommes et autant aux ennemis.

Je fais suivre l[es] Prussie[ns] par Grouchy[, et] me por[te] contre l[es] Anglai[s].

Blücher étant battu, je mis Grouchy à ses trousses avec 35 mille hommes, pour l'empêcher de se rallier et l'occuper pendant que je tournerais mes efforts contre Wellington. Le 17, je me portai par la chaussée de Sombref à Quatre-Bras, avec l'intention d'y attaquer les Anglais de concert avec Ney. Mais Wellington, qui avait achevé de rassembler son armée dans la nuit du 16 au 17, instruit de la défaite des Prussiens, n'osa demeurer à Quatre-Bras et battit en retraite sur Bruxelles. Nous le suivîmes jusqu'à Planchenois, où nous arrivâmes au jour tombant. L'ennemi montrait l'intention de se maintenir en avant de la forêt de Soignies; nous crûmes

que ce n'était qu'une arrière-garde pour couvrir la marche de l'armée à travers la forêt; mais il était trop tard pour engager une affaire. Nous bivouaquâmes près de Planchenois.

Grouchy chargé de poursuivre les Prussiens, le fit nonchalamment; il ne s'avança que de deux lieues et s'arrêta à Gembloux, sans savoir même ce qu'était devenu Blücher, et s'il s'était retiré sur Liége ou sur Wavres. Blücher en profita pour réunir à Wavres toute son armée, renforcée du corps de Bulow, le plus nombreux et le plus beau de l'armée prussienne.

taille de aterloo.

Dans la nuit, nous nous convainquîmes que ce n'était pas seulement une arrière-garde, mais bien toute l'armée ennemie que nous avions en face. Wellington était donc décidé à accepter la bataille; j'en fus ravi. C'était un véritable coup de fortune pour nous que les deux armées ennemies se présentassent ainsi isolément dans la lice chacune à son tour. J'expédiai, à l'entrée de la nuit, un courrier à Grouchy, avec ordre de faire occuper en toute hâte le défilé de St.-Lambert, afin que s'il ne prenait pas une part active à la fête en tombant sur la gauche des Anglais, il pût du moins garder mon flanc droit et leur donner des inquiétudes.

Il avait beaucoup plu dans la journée du 17 et dans la nuit; le temps ne s'éclaircit que vers

les huit heures du matin du 18; mais les terres étaient tellement détrempées qu'il n'y avait pas moyen de manœuvrer, et qu'il fallut attendre pendant quelques heures que le soleil leur eût rendu quelque consistance. J'avais reconnu la position que l'ennemi occupait en avant du village de Mont-Saint-Jean, à l'embranchement des routes de Nivelle et de Charleroy à Bruxelles. Elle était belle; c'est un glacis très-favorable à l'artillerie, et d'où Wellington voyait tous nos mouvements. Je crus d'abord convenable d'ordonner l'attaque par la droite sur Papelotte, vers onze heures du matin; mais Ney, ayant reconnu le terrain, trouva que le ruisseau, quoique faiblement encaissé, formait un bas-fond bourbeux, où il lui serait impossible de passer avec de l'infanterie, et qu'il serait réduit à défiler du village par files. Il proposa de remonter à la naissance du ravin, ce qui le conduisait au centre vers la Haie-Sainte. J'y consentis par plusieurs raisons: la première, c'est que j'ai toujours été partisan des attaques sur le centre; la seconde, c'est qu'il faut éviter une difficulté locale; la troisième, c'est que la position ennemie, adossée à la forêt de Soignies, n'avait pas d'autre voie de retraite que la chaussée de Bruxelles qui traverse cette forêt. Cette circonstance me suggéra l'idée de percer l'armée ennemie par le

centre, en poussant directement par la chaussée. Si cette attaque réussissait, nous nous rendions maîtres du débouché du bois, et les deux ailes ennemies, séparées entre elles et privées de communications avec Bruxelles, se seraient trouvées gravement compromises. Dans cette vue, j'accumulai toutes mes réserves au centre. L'armée alliée était forte de 80 mille hommes; j'en avais 70 mille.

Le combat s'engagea vers les onze heures, par une attaque de ma gauche contre la droite de l'ennemi; je l'ordonnai pour lui donner le change sur mes intentions. En effet, Wellington renforça sa droite de ses meilleures troupes.

Dans cet intervalle, un événement fâcheux arrivait à ma droite. Ney, déja formé vis-à-vis Papelotte, mit ses divisions en marche par masses et par le flanc gauche pour opérer l'attaque convenue sur le centre. L'artillerie, embourbée dans ces terres délayées par huit jours de pluie, ne pouvait suivre ses colonnes : la cavalerie anglaise s'en aperçut, et s'élança, partie sur la division Marcognet, partie sur les pièces éloignées de tout secours; l'infanterie trop serrée se mit en désordre; quelques bataillons furent entamés; les 80 pièces de Ney furent enlevées, ou plutôt les cavaliers anglais, sabrant les conducteurs, coupent les traits, ainsi que les jarrets

des chevaux, et les mettent hors de service. Les cuirassiers de Milhaud accourent et anéantissent cette brigade anglaise; mais Ney est forcé de continuer, sans artillerie, sa marche sur la Haie-Sainte. Je le fais soutenir par mes batteries du centre, et il marche à l'ennemi avec l'audace qu'on lui connaît; ma cavalerie exécute une charge brillante sur la ligne anglaise, et perce jusqu'aux réserves; mais, faute de soutien, elle est forcée à revenir. Ney continue à s'avancer; les Anglais, à la faveur d'une artillerie supérieure, sèment la mort dans ses rangs; rien ne l'effraie : notre canon ne peut suivre dans les boues; celui des Anglais en position peut seul continuer à tirer, et ses ravages arrêtent l'élan de nos colonnes. Le nôtre se borne à répondre de loin aux batteries; Ney redouble d'efforts pour enlever la position : il importe de frapper le coup décisif, ou il va succomber. Je suis prêt à en donner l'ordre et à lancer mes gardes, quand on vient m'avertir qu'on aperçoit des troupes en marche du côté de St.-Lambert. Je crus d'abord que c'était Grouchy, mais des prisonniers qu'on amène nous font connaître que c'est le corps prussien de Bulow qui va déboucher sur notre flanc droit; j'avais peine à y croire, mais comment se refuser à l'évidence? Je fus obligé de distraire le corps des jeunes gardes destiné à l'attaque du

centre, afin de l'opposer à Bulow, en formant un crochet pour couvrir ma droite.

Wellington avait prévenu Blücher de son intention d'accepter bataille à Mont-St.-Jean : le maréchal prussien, à qui malheureusement on avait laissé toute la journée du 17 pour se réunir à Bulow et réorganiser son armée, avait promis son assistance aux Anglais. Il laissa à Wavres un de ses corps pour contenir Grouchy, et, avec les trois autres, il se mit en marche le 18 de grand matin pour St.-Lambert, vers Mont-St.-Jean. Le mauvais état des chemins ralentit sa marche, et si le défilé eût été gardé par une division seulement, jamais Blücher n'eût pu prendre part à la bataille; à deux heures après midi, il n'y avait encore que le corps de Bulow d'engagé : nous réussîmes à le contenir. Pendant ce temps, l'attaque du centre s'était effectuée. Notre cavalerie eut des succès, quoique l'absence d'une partie des troupes que j'avais destinées à cette attaque ne nous permît pas de lui donner l'énergie convenable. Wellington sentait qu'il y allait ici de toute sa renommée : il était décidé à vaincre ou à mourir; car le chemin de Bruxelles était si encombré d'artillerie démontée et de chariots de blessés, qu'il n'y avait plus moyen de se retirer. L'arrivée du gros de l'armée prussienne changea l'état des affaires.

Le corps de Ziethen couvrit l'intervalle qui se trouvait entre la gauche des Anglais et la droite de Bulow; le second corps renforça ce dernier, et lui donna les moyens de prolonger sa ligne de façon à tourner décidément notre droite. Mes troupes qui, pendant toute la journée, avaient combattu avec avantage contre des forces supérieures, étaient épuisées; se voyant attaquées en flanc et à revers, elles commencèrent à rétrograder; le désordre s'y mit.

Dans ce moment, Wellington, instruit de ce qui vient d'arriver, passe subitement d'une défense passive à une offensive impétueuse: toute sa ligne se porte sur nous; nos troupes abîmées se pelotonnent, et le désordre commence à s'y introduire. En redoublant la vitesse de leur retraite, elles sont bientôt à la débandade. La garde, entourée, succombe sous les coups ennemis; on m'arrache avec peine de ce champ de carnage.

Des charges de la cavalerie ennemie achevèrent la déroute; tout s'enfuit du côté de Charleroy. Il n'y eut plus de moyen d'arrêter le torrent; la jonction des Prussiens et des Anglais se fait sur le plateau de Belle-Alliance; la cavalerie prussienne profita d'un clair de lune pour nous poursuivre à toute outrance et empêcher notre ralliement. L'armée se trouva ainsi totalement dispersée.

Suites funestes de cette journée.

Telle fut l'issue de cette journée, qui avait commencé sous de si heureux auspices pour nous, et qui devint plus funeste à la France que ne l'avaient été celles d'Azincourt et de Poitiers. Je n'ai jamais dissimulé mes fautes; j'en ai commis quelques-unes dans le cours de ma longue carrière militaire, mais je n'ai qu'un bien faible reproche à me faire sur ma conduite à Waterloo; ce sont les fautes de mes lieutenants et non les miennes qui nous ont perdus. On peut nous reprocher d'avoir combattu en masses trop profondes : ce système n'a jamais eu de succès contre le feu meurtrier de l'infanterie et de l'artillerie anglaise. J'ai déja dit, au sujet de la bataille d'Essling, tout ce qu'on peut dire à cet égard; mais en supposant ce système convenable sur un terrain ouvert, sec, d'un abord facile, et avec des forces égales en artillerie, il est certain que de grosses masses, lancées dans des terres détrempées d'où elles avaient peine à sortir pour attaquer sans artillerie des troupes reposées et en position, avaient trop de chances contre elles. Malgré tout cela, nous fussions incontestablement restés maîtres du champ de bataille, sans l'arrivée de 50 mille Prussiens sur nos derrières : circonstance désastreuse qu'il ne dépendit pas de moi d'empêcher, puisque j'avais donné tous les ordres pour la prévenir. J'aurais pu

attirer Grouchy à moi, comme j'avais fait venir Eugène à Wagram, sans m'inquiéter de l'archiduc Jean: mais il s'agissait ici de Blücher et de 60 mille Prussiens; et Grouchy, les contenant avec 35 mille hommes, était bien employé. Si j'attirais le maréchal à moi, je permettais à 60 mille Prussiens de venir à la bataille. Il me parut suffisant de lui prescrire d'occuper le défilé de St.-Lambert par une division, et de talonner l'armée prussienne avec le reste. Si cet ordre eût été exécuté, Blücher ne fût jamais arrivé pour prendre part à la bataille. Grouchy affirme qu'il ne reçut point l'officier que je lui expédiai dans la nuit; cela le rend excusable, mais ne prouve pas en faveur de ses talents. S'il était venu au canon, comme Gérard le lui conseillait, s'il eût fait comme Ney à Eylau, notre victoire était certaine, car il serait tombé, par Limale et Sart, au milieu de la colonne processionnelle des Prussiens. Au reste, l'ennemi paya cher sa victoire : il eut près de 30 mille hommes hors de combat; nous n'en eûmes pas davantage; mais nous perdîmes toute notre artillerie, et l'armée fut débandée. Je vis qu'il serait même impossible de la rallier derrière la Sambre; je désignai Laon pour rendez-vous général, et j'envoyai l'ordre à Grouchy de se diriger aussi sur cette ville.

Le maréchal, qui avait si mal compris mes instructions, s'était obstiné à marcher directement sur Wavres; le 18, il avait attaqué 10 mille hommes que Blücher y avait laissés. Les Prussiens défendirent le passage de la Dyle; les troupes de Grouchy le forcèrent à Limale. Le 19, il recommença le combat. Thielmann, qui commandait les Prussiens, tourné par sa droite, se replia sur Louvain : Grouchy ne le suivit point; il venait de recevoir la nouvelle de la perte de la bataille de Mont-St.-Jean. Il sentit qu'il n'avait pas un instant à perdre pour effectuer sa retraite; il la dirigea par Namur, Dinant et Rethel sur Laon, où il se réunit le 26 aux débris de mon armée. Cela nous forma de nouveau une masse de 60 mille hommes.

Les factions se déchaînent contre moi.

Je m'étais rendu à Paris pour aviser aux moyens d'amortir le coup que la France venait de recevoir; j'espérais qu'à l'approche d'une nouvelle invasion de l'étranger, les bons Français se réuniraient à moi pour la défense de la patrie. Je me trompai cruellement; le malheur m'avait déconsidéré; j'éprouvai des résistances auxquelles j'étais loin de m'attendre. Les chambres, remuées par les intrigants de tous les partis, se mirent en état d'insurrection contre moi. Sur la foi de quelques vétérans usés du jacobinisme, elles crurent pouvoir se saisir des rênes

du gouvernement, et ne prévirent point qu'elles deviendraient le jouet des étrangers. Elles s'imaginaient acquérir toute la prépondérance du comité de salut public, parce que Carnot, républicain incorrigible, pouvait laisser le portefeuille de l'intérieur pour prendre celui de la guerre, réorganiser la victoire, et fixer cette infidèle sous nos drapeaux. Personne n'apprécia la différence des temps et des hommes.

J'aurais pu me défendre encore quelques jours, car mes soldats ne m'eussent pas abandonné : mais on n'en voulait qu'à moi seul, on demandait aux Français de me livrer aux ennemis; c'était les forcer à se battre jusqu'à extinction. J'eus scrupule d'exiger d'eux un si grand sacrifice; je signai une seconde abdication. Décidé à me rendre en Amérique, j'espérais que les alliés se contenteraient de l'otage que j'allais mettre à leur discrétion, et qu'ils placeraient la couronne sur la tête de mon fils. C'était le moyen de fondre les intérêts anciens avec les nouveaux, et d'empêcher la guerre civile; ce qui pouvait faire parcourir encore une fois tout le cercle de 1789 à 1800. Je m'abusais; ce n'était pas du repos de la France qu'il s'agissait, mais bien des principes du droit divin. Peu importait aux étrangers qu'ils fussent appelés une troisième fois à Paris, pourvu que les dogmes de la légitimité triomphassent partout. La suite

Seconde abdication.

prouvera s'ils ont eu raison; pour moi, je m'en console : mon successeur, c'est la postérité.

Je propose encore de battre les Prussiens, on me refuse.

Je n'ai quitté la France qu'au moment où l'ennemi s'est approché de ma retraite. Les Anglo-Prussiens s'étaient avancés rapidement sur Paris : ils auraient pu y devancer Grouchy : mais ils le suivirent de très-près. Wellington avait emporté d'emblée Péronne et Cambrai, où de lâches citoyens, ne voulant voir en lui que le chevalier de la légitimité, le secondèrent ignominieusement. A la rapidité de l'invasion, on s'aperçut que le temps des Mack était passé : cependant les Prussiens firent une faute grave; voulant éviter les ouvrages élevés au nord de Paris, ils passèrent la Seine seuls près de Sèvres, avant de pouvoir être soutenus par Wellington. On aurait pu se jeter sur eux avec 70 mille braves, et les anéantir; je proposai au gouvernement provisoire de prendre le commandement de l'armée, et de le quitter après avoir vaincu. De basses intrigues m'empêchèrent de laver la tache de Waterloo, et de prendre congé de la France par une victoire qui lui eût permis de traiter honorablement avec les souverains alliés, au lieu de se rendre à discrétion à un général anglais et à un housard prussien, comme le gouvernement provisoire l'a fait. Je partis immédiatement après pour Rochefort : j'avais d'abord l'intention de m'embarquer à Bordeaux sur un navire marchand

frété par Joseph; les objections d'un fâcheux conseiller m'y firent renoncer. Je craignis de me livrer à mes ennemis dans un port de commerce. Je me décidai en conséquence à monter à bord d'un bâtiment de l'état. Mon frère Joseph s'embarqua seul à Bordeaux, et arriva sans obstacle en Amérique.

Je m'en barque me livre la croisi anglais

Je fus moins heureux que lui : voyant, à ma sortie du port, qu'il était impossible d'échapper à la croisière anglaise, je poussai droit à elle, espérant me placer sous la sauve-garde de l'honneur et des lois britanniques. Mon mécompte a été bien cruel.

Conclusi

La postérité jugera le traitement qu'on m'a fait essuyer. Prisonnier sur un autre hémisphère, il ne me restait qu'à défendre la réputation que l'histoire me prépare et que les partis dénaturent encore selon leurs passions. La mort m'a surpris au moment où je rédigeais mes commentaires. Je les laisse imparfaits, et c'est un de mes plus grands regrets. Toutefois, je suis tranquille; les pygmées ne m'atteindront pas; j'ai acquis dans les victoires de Montenotte, Castiglione, Rivoli, les Pyramides, Marengo, Ulm, Austerlitz, Iéna, Friedland, Abensberg, Ratisbonne, Wagram, Dresde, Champ-Aubert, Montmirail, Ligny, assez de gloire pour effacer le désastre de Waterloo; mes cinq codes sont dignes de l'approbation des sept sages de la Grèce. Les monu-

ments que j'ai laissés en France, en Italie, attesteront ma grandeur aux siècles les plus reculés. Enfin, pour me laver du reproche d'ambition, je dirai comme Mahomet :

« Je fus ambitieux......
« Mais jamais roi, pontife, ou chef ou citoyen,
« Ne conçut un projet aussi grand que le mien. »

A peine Napoléon eut-il terminé son récit, que ses illustres auditeurs déclarèrent d'une voix unanime, bien qu'il eût échoué dans ses vastes projets, qu'il les avait surpassés en force d'ame et en génie.

Chacun d'eux en particulier donna des éloges aux traits de sa vie qui offrent le plus de ressemblance avec la leur. Alexandre loua Napoléon d'avoir pardonné à des ennemis vaincus. César trouva piquant qu'il eût élevé comme lui sa fortune sur les débris des libertés publiques, et affermi son pouvoir avec les légions destinées à les défendre. Frédéric applaudit à son esprit d'ordre et d'économie, et témoigna surtout le plaisir de voir que son système de guerre avait reçu de l'empereur de nouveaux développements.

Depuis ce moment les quatre héros sont inséparables, et leurs entretiens d'où découle une source inépuisable d'instruction politique et militaire, font le charme des ombres illustres qui habitent l'Élysée.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

(Nº 1.)

Note sur la position actuelle de la guerre, trouvée dans les papiers de Napoléon, et qui est probablement de lui.

TITRE Ier.

Article 1er. L'ennemi se dirigeant sur la route de Kiow, son projet est évident; c'est qu'il attend des renforts de l'armée de Moldavie : marcher à lui, c'est agir dans le sens de ses secours, et se trouver sans point d'appui pendant les cantonnements de l'hiver, ayant notre droite et notre gauche en l'air, tandis que l'ennemi se trouverait avoir ses flancs et ses derrières assurés. Moscou, se trouvant abandonné de ses habitants et brûlé, n'entre plus, pour nous, dans aucune considération. Cette ville ne peut contenir nos blessés et nos malades; les ressources qui s'y trouvent une fois épuisées, elle ne peut en fournir d'autres. Enfin, elle n'offre aucun moyen d'organiser le pays.

Art. 2. Toute opération sur Kalouga n'est raisonnable que dans le cas où elle aurait pour but, arrivé dans cette ville, de se reployer sur Smolensk.

Art. 3. Si l'armée se reploie sur Smolensk, est-il

sage d'aller chercher l'ennemi, et de s'exposer à perdre, dans une marche qui aurait l'air d'une retraite, quelques milliers d'hommes devant une armée connaissant bien son pays, ayant beaucoup d'agents secrets et une nombreuse cavalerie légère? Quoique l'armée française soit victorieuse, le mouvement qu'elle ferait se trouverait tel, qu'elle aurait l'infériorité: puisqu'une troupe d'arrière-garde perd chaque jour des hommes, tandis qu'une avant-garde en acquiert; et qu'enfin l'arrière-garde est destinée à abandonner chaque jour le champ de bataille, perd ses blessés, ses traîneurs et ses maraudeurs.

Art. 4. A ces considérations, il faut ajouter celle qu'il est probable que l'ennemi ayant fortifié quelque bonne position, et ayant déja reçu la tête de ses renforts, peut nous disputer le terrain et nous donner 3 à 4 mille blessés: cela aurait bien l'air d'une défaite. Un mouvement rétrograde de cent lieues avec des blessés, et ces événements que l'ennemi peindrait à son gré, lui donneraient de l'avantage dans l'opinion, quoique battu.

Art. 5. Voulant se reployer pour passer ses quartiers d'hiver dans la Pologne, vaut-il mieux se reployer directement par la route sur laquelle nous sommes venus? On n'aurait pas l'ennemi sur soi: on connaît bien la route, et elle est plus courte de cinq marches: nous pouvons aller aussi vite que nous voudrons; nous pouvons même recevoir nos convois à mi-chemin, venant de Smolensk. L'armée porterait d'ailleurs facilement quinze jours de farines; et on arriverait à Smolensk sans être obligé de marauder.

On pourrait même s'arrêter à Wiazma le temps que l'on voudrait : on y trouverait des subsistances et des fourrages, en s'étendant de droite à gauche. Nous sommes vainqueurs, nous sommes organisés ; et si nous avions des affaires et des blessés, on serait dans la position où nous étions en venant à l'égard des blessés qu'a eus l'avant-garde. A la vérité, on peut prévoir de l'embarras pour les fourrages ; mais on s'en procurerait à deux ou trois lieues : ce ne serait donc pas là une difficulté du premier ordre.

TITRE II.

Article 1er. Il n'y a aucune espèce de doute que, si Smolensk et Vitepsk étaient des pays comme Kœnigsberg et Elbing, le projet le plus sage serait celui dont il vient d'être parlé au chapitre ci-dessus, se rendant dans un beau pays pour y passer ses quartiers d'hiver et y refaire l'armée.

Art. 2. Dans la situation ci-dessus, on ne pourrait cependant pas se dissimuler que la guerre traînerait en longueur ; mais elle tournerait bien plus en longueur vers les mauvais pays, tels que Smolensk et Vitepsk, qui offrent si peu de ressources, et où on serait si médiocrement établi pour passer huit mois de quartier d'hiver.

TITRE III.

De ce qu'il conviendrait de faire.

Article 1er. Quel but a-t-on à remplir ? 1° Placer l'em-

pereur le plus près possible de France, de manière que ses estafettes, qui portent les secrets de l'état, ne puissent être interceptées, et donner à l'empire la confiance que l'empereur est au milieu d'un peuple ami pendant ses cantonnements d'hiver.

2° Cantonner l'armée dans un pays ami; la rapprocher de ses ressources d'habillement et d'équipement.

3° Se mettre dans une position qui appuie les négociations de paix que l'empereur fait faire, en menaçant St.-Pétersbourg.

4° Soutenir l'honneur des armes à la hauteur où l'a élevé cette glorieuse campagne.

Art. 2. Sans contredit, une manœuvre qui réunirait les quatre conditions ci-dessus, serait parfaite.

Cette manœuvre serait la suivante :

Le duc de Bellune, avec son corps renforcé de quatre bataillons saxons, de deux bataillons westphaliens, de deux ou trois bataillons d'Illyrie, de deux bataillons du 129e régiment d'infanterie, ce qui doit approcher ce corps d'armée d'une force de 40 mille hommes, partirait de Smolensk le premier jour de l'opération pour se porter sur Vely et Velikielouki, où il pourrait arriver le huitième ou le neuvième jour. De Velikielouki, le duc de Bellune prendrait sa ligne d'opération sur Polotsk et Vitepsk. Le maréchal St.-Cyr, partant de sa position de Polotsk, le rejoindrait en six jours de marche. Le maréchal duc de Tarente lui enverrait, des environs de Dunabourg, une brigade d'infanterie pour le rejoindre. Le maréchal duc de Bellune, comme le plus ancien, commanderait

toutes ces troupes réunies à Velikielouki, où, le dixième jour, à partir du premier où l'expédition serait mise en mouvement, il s'y trouverait réunie une armée de 70 mille hommes : de Velikielouki, l'armée du duc de Bellune tirerait ses vivres de Polotsk et de Vitepsk.

Le jour où le maréchal duc de Bellune commencerait son mouvement, l'empereur, avec l'armée, partirait de Moscou pour marcher sur Vely, passant par *Voskrescuzk*, *Voloklamzk*, *Zoubtosw*, *Bieloi*, pour arriver à Vely, à la tête de l'armée, le dixième jour de marche; et la queue, le treizième ou le quatorzième. De Vely, l'armée tirerait ses vivres également de Vitepsk et de Polotsk. Ainsi, pendant que le duc de Bellune menacerait St.-Pétersbourg de sa position de Velikielouki, l'armée se trouverait derrière lui sur la Dwina : le 3ᵉ corps d'armée et le corps du duc d'Abrantès, formant au moins 15 mille hommes, se porteraient de Moscou et de Mojaïsk sur Smolensk par Wiasma. Tous les régiments de marche d'infanterie et de cavalerie, qui sont en marche pour rejoindre l'armée, se dirigeraient sur Vitepsk et Vely, pour se rencontrer avec l'armée et s'y incorporer à son arrivée. L'empereur, avec sa garde à cheval, sa jeune et vieille garde à pied, marcherait en tête; de sorte à pouvoir se porter sur le duc de Bellune, si, contre toute attente, ce secours lui était nécessaire. Enfin, le douzième jour de l'opération, c'est-à-dire du mouvement de l'armée, la position se trouverait ainsi qu'il suit :

Le maréchal duc de Bellune, avec le maréchal

Saint-Cyr et une brigade du duc de Tarente, formant un corps de 60 à 70 mille hommes, serait à Velikielouki, ayant une avant-garde à plusieurs marches de lui, sur la route de St.-Pétersbourg.

L'empereur, avec la garde et le corps du vice-roi, formant 40 mille hommes, serait à Vely.

Le roi de Naples, avec ses troupes et le corps du prince d'Eckmühl, formerait une espèce d'arrière-garde ou corps d'observation, à trois journées en arrière, sur la direction de *Bieloi.*

L'armée ennemie ne pourrait entrer à Moscou que le 6[e] jour de l'opération; et déja le général Wittgenstein serait en retraite: le duc de Bellune aurait passé la Dwina, et menacerait St.-Pétersbourg.

L'armée ennemie arrivée à Moscou six jours après notre départ, on suivrait notre mouvement pour nous livrer bataille à Vely; et alors le roi de Naples, le prince d'Eckmühl, le maréchal duc d'Elchingen, nous auraient joints; tandis que le secours que l'ennemi attend de Moldavie ne l'aurait pas joint, et se perdrait sur les grands chemins: il arriverait donc sur nous avec des forces très-inférieures qui diminueraient tous les jours, tandis que les nôtres augmenteraient.

Le duc de Bellune, cinq jours après son arrivée à Velikielouki, renforcé du corps qui marcherait avec l'empereur, pourrait, s'il était nécessaire, se porter sur Nowogorod.

St.-Pétesbourg ainsi menacé, on doit croire que l'ennemi fera la paix; et, si les circonstances des mouvements de l'ennemi ne portaient pas à avancer, on resterait à Velikielouki.

(N° 2.)

Dresde, le 12 août.

Mon cousin, donnez ordre au général de division Girard de se rendre à Wittemberg. Il verra la division Dombrowski, et se fera connaître comme devant la commander. Il se rendra de là à Magdebourg, où il sera sous les ordres du général Lemarrois. En cas que le général Lemarrois vînt à manquer, et que le général Girard se trouvât dans la place, celui-ci aurait le commandement de Magdebourg. Vous donnerez des ordres pour que le corps du général Girard soit composé de la manière suivante : la division Dombrowski,

composée du..........	2e Polonais.	2 bataillons.
	14e *Idem*....	2 bataillons.
	4e *Idem*....	2 bataillons.
Ce dernier régiment arrive aujourd'hui à Halle, et demain à Leipsick. Donnez-lui des ordres pour qu'il se détourne, et se rende à Wittemberg, où il sera sous les ordres du général Dombrowski. Ce général aura de même...............		2 bataillons.
		8 bataillons.

Ce qui lui fera 8 bataillons et 4 mille hommes, qui seront partagés en deux brigades, chacune commandée par un général de brigade polonais. Il aura, de plus, les deux régiments de cavalerie, qui forment

12 cents hommes, et une batterie d'artillerie légère. Cela lui formera un corps de 5 à 6 mille hommes sur la ligne de démarcation en avant de Wittemberg. Le général de division Lanusse et trois généraux de brigade ont ordre de se rendre à Magdebourg.

Donnez ordre au général Lemarrois, de composer une division active de six bataillons *bis*, et des 3e et 4e bataillons du 134e : ce qui formera deux brigades, chacune de quatre bataillons français. A la première brigade sera joint un bataillon westphalien d'élite, c'est-à-dire composé des grenadiers et voltigeurs des deux bataillons qui sont à Magdebourg; et un bataillon de Croates, seulement de quatre compagnie et 5 cents hommes. La première brigade sera donc composée de six bataillons; la seconde aura, indépendamment des quatre bataillons français, un bataillon de la Lippe d'élite, et un bataillon des petits princes de Saxe.

Donnez ordre au bataillon de la Lippe d'accélérer sa marche, pour être rendu le 16 à Magdebourg. Cette division active, qui sera connue sous le nom de division de Magdebourg, sera donc forte de 12 bataillons ou de 8 mille hommes. Il sera attaché à cette division une batterie d'artillerie à pied et une batterie d'artillerie à cheval. Le 13e de hussards fera partie de cette division : donnez-lui ordre en conséquence de partir le plus tôt possible de Freyberg, pour se rendre sans délai à Magdebourg.

Indépendamment de ce, le général Bourrier joindra à cette division les 4 ou 5 cents hommes qu'il pourra avoir de disponibles au dépôt de cavalerie. Le général

Girard aura donc sous ses ordres, en avant de Magdebourg, 8 mille hommes d'infanterie et un millier de chevaux; et en avant de Wittemberg, la division Dombrowski, ou 4 mille hommes d'infanterie et 12 cents chevaux.

Vous ferez connaître au général Lemarrois, que les 3 milles convalescents, ainsi que tous ceux qui sont rentrés des hôpitaux de Magdebourg, doivent être gardés par lui dans la place; qu'il doit les habiller, armer et équiper.

Il en formera d'abord quatre bataillons provisoires, chacun de 6 cents hommes, qu'il destinera à la garde de la place. Il complétera ensuite, avec le surplus, les six bataillons *bis* et le 5ᵉ du 134ᵉ, de sorte qu'il y ait 6 cents hommes pour le 5ᵉ du 134ᵉ à employer au service de la place; et, de plus, une compagnie de dépôt de chacun des six *bis*. Je vous ai donné ordre de prescrire aux six bataillons *bis* qui sont à Wesel, d'en partir pour Minden sous les ordres du général Lemoine, ou de tout autre général, si le général Lemoine n'est pas arrivé à Wesel. Vous avez dû mander cela au duc de Valmy. Il joindra à ce corps tout ce qui se dirige sur Magdebourg venant de Wesel, et 4 ou 5 cents hommes de cavalerie venant de la 25ᵉ division, et une batterie d'artillerie. Ce corps d'observation sera sous les ordres du général Lemarrois. Si le général Girard était obligé de manœuvrer sur la rive gauche avec la division de Magdebourg et la division Dombrowski, le général Lemoine serait sous ses ordres. Le général Lemarrois pourra même, en cas d'événe-

ment, faire venir ce corps d'observation à Magdebourg. Vous lui ferez observer qu'il ne devrait prendre ce parti que pour de bonnes raisons, attendu l'importance d'avoir sur le Wéser un corps d'observation qui puisse protéger Wesel, et même secourir Cassel, en cas de nécessité. Le général Girard, en passant à Wittemberg, donnera ordre au général Dombrowski, savoir : de tenir sa ligne jusqu'au dernier moment, et de réunir ensuite toute son infanterie et sa cavalerie dans un point intermédiaire, de manière à ne pas se laisser pousser par de simples patrouilles, ou par des patrouilles de cavalerie; et de tenir l'ennemi éloigné de Wittemberg, en maintenant, autant que possible, les communications avec le duc de Reggio. Faites-moi faire un état du corps du général Girard, indiquant le jour où les bataillons qui ne seraient pas encore rendus, seront arrivés à Magdebourg et Wittemberg. Instruisez le prince d'Eckmühl de l'existence de ce corps. Il est nécessaire qu'il y ait un bon général de brigade de cavalerie avec Dombrowski, et deux bons généraux d'infanterie. Quant à la division de Magdebourg, le général Lanusse et trois généraux de brigade, qui doivent y être rendus, y pourvoient. Écrivez au général Bourlier de faire ce qu'il voudra du 13e de hussards.

(N° 3.)

Ordre pour la place de Dresde.

Dresde, 12 août.

Dans les huit redoutes de la rive droite de l'Elbe, il sera construit huit baraques conformes au modèle de celles de la jeune garde; mais on choisira des arbres plus gros, de sorte que les hommes logent à l'abri, non-seulement de la fusillade, mais de la mitraille.

Le commandant du génie donnera l'ordre pour tracer ces baraques; elles seront doubles de celles de la garde, et contiendront 40 hommes. Le comte de Lobau donnera l'ordre pour que les bataillons de la jeune garde soient chargés chacun de faire une de ces baraques, et pour qu'elles soient terminées demain.

Il sera construit pareillement de semblables baraques dans les cinq redoutes de la rive gauche. Les deux bataillons du régiment de Westphalie, et les quatre bataillons du 11e de tirailleurs et du 11e de voltigeurs, construiront ces baraques.

Il sera placé une pièce de canon de campagne dans chacune de ces treizes redoutes. Cette pièce sera sans caisson; mais il sera placé dans un petit magasin deux cents coups à tirer, et 5 mille cartouches d'infanterie, avec les pierres à feu nécessaires. Il y aura dans chaque redoute, et à dater de demain, un canonnier de service et 25 hommes de garde: ils seront cinq ou dix jours de garde. Le canonnier apprendra à six

hommes les manœuvres de la pièce d'artillerie. Il y aura un sergent chargé de l'inspection et du commandement de ces pièces sur la rive gauche, et un autre sur la rive droite; ils visiteront les magasins, et feront, tous les jours, l'inspection des pièces qui seront dans les redoutes.

Il y aura tous les jours, dans la grande lunette, cent hommes de service, un capitaine de la garnison, quelques officiers, et, au moins, un sergent d'artillerie, un caporal, et quatre canonniers.

Il sera fait un approvisionnement de sacs à terre et de gabions, suffisant pour barricader en peu d'heures les débouchés des cinq rues qui donnent sur la brèche de Wilsdruffen; et, provisoirement, on établira à chacun de ces débouchés une barrière, de sorte que ces rues soient fermées tous les jours. En cas de l'approche de l'ennemi, on se servira de sacs à terre et de gabions; et, derrière les barrières, on établira des traverses de dix-huit pieds de largeur. On établira de suite des palanques devant toutes les portes des maisons qui donnent sur la brèche, autant que cela ne gênera pas la communication de ces maisons, et qu'elles auront une autre issue. Dans le cas contraire, on déposera des palanques à portée, pour qu'elles soient placées dans une heure. On aura aussi des gabions et des sacs à terre à portée, pour en placer dans toutes les fenêtres; de manière que, si l'ennemi se présente, on s'établira dans toutes ces maisons, et les sacs à terre serviront de créneaux. La même opération sera faite pour les maisons qui donnent sur la brèche de Pirna,

et tout cela sans donner d'inquiétude aux habitants.

On réunira tous les ouvriers au fossé de la porte de Pirna, de manière que cette partie soit renforcée par un fossé plein d'eau. Ce travail est le plus urgent de tous.

Toutes les portes des murs de jardins, ainsi que sept à huit portes du faubourg, seront fermées par une palanque, de manière qu'on ne puisse entrer que par ces portes des faubourgs. Il sera placé, avant le 18, une pièce de campagne à chaque porte et barrière des faubourgs, avec un canonnier de service et des servants pris dans les corps-de-garde, qui seront de 25 hommes. Le pont de bois qui est sur le fossé plein d'eau, près de la brèche de Wilsdrussen, sera couvert par une barrière et un cheval de frise, et tous les soirs on enlèvera les planches. L'usage de nuit en sera interdit. On établira à la porte du Soleil une bonne porte et une barrière.

On procédera à l'armement de la place, de manière que, le 18, 80 pièces de canon soient en batterie et 20 en réserve.

Il y aura dans la place, indépendamment d'une compagnie d'artillerie saxonne, une compagnie d'artillerie française forte de 120 hommes. Il y aura un colonel, un chef de bataillon, et cinq ou six officiers d'artillerie. Dans le cas où l'ennemi approcherait, les ponts-levis seront levés la nuit, et toutes les mesures seront prises dans le cas où la ville serait menacée. On s'emparera des quatre maisons qui sont dans la contrescarpe, près

la porte de Pirna; et, selon les circonstances, on les démolira, ou on les occupera militairement.

Passé le 18, on réunira tous les bateaux et batelets dans Kœnigstein et dans Dresde. Tout ce qui sera plus bas que mi-chemin de Meissen, sera renfermé dans Torgau.

On laissera subsister les barques; mais il y aura un corps-de-garde, une sentinelle et une pièce.

Toutes les voitures des équipages non attelées qui sont en réparation, ainsi que l'artillerie, soit française ou saxonne, seront renfermées dans les fortifications de Dresde sur les différentes esplanades. Tous les dépôts de malades, de blessés et de convalescents, qui sont hors de Dresde, y rentreront en date du 18; et des patrouilles de gendarmerie, française et saxonne, parcourront les campagnes pour faire rentrer les hommes isolés.

Dès demain 13, on coupera les bois tout autour, et à cent toises des redoutes qui sont sur la rive droite.

(N° 4.)

Napoléon au major-général.

Dresde, ce 13 août.

Mon cousin, vous ferez connaître au maréchal St.-Cyr, que ses quatre divisions sont destinées à couvrir Dresde et le pont de Kœnigstein; que la forteresse

de Kœnigstein et le fort de Stolpen sont sous ses ordres, et qu'il doit couvrir la frontière depuis au-delà de Neustadt jusqu'au débouché de Hoff, et être instruit de tout ce qui s'y passe. Vous recommanderez au général Gersdorf qu'il ait auprès du maréchal St.-Cyr un officier supérieur saxon qui soit chargé de recevoir les rapports des baillis et de la gendarmerie saxonne sur toute cette frontière, ainsi que de veiller à l'approvisionnement du corps d'armée. Faites connaître à ce maréchal qu'il doit placer deux bataillons de la 42ᵉ division au camp de Lilienstein, et le général commandant cette division à Hohenstein, avec l'artillerie de la division. Il placera au débouché de Neustadt une avant-garde d'infanterie et de cavalerie, qu'il mettra sous les ordres du même général, auquel il donnera à cet effet 4 à 5 cents chevaux, et il portera lui-même son quartier-général du côté de Perme. Dites-lui de placer toute la 45ᵉ division et toute la 43ᵉ, avec leur artillerie, sur le plateau, dans la position qu'il reconnaîtra la meilleure, du côté de Gieshubel, pour couvrir les deux routes qui viennent de Bohême à Dresde; qu'il occupe Hollendorf avec une avant-garde de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Il laissera son artillerie légère à portée de renforcer son camp. Il doit aussi employer une partie de la 44ᵉ division au même but. Il emploiera le général Bonnet pour commander ce camp, et en général il l'emploiera indistinctement pour commander plusieurs divisions, ou pour commander là où il ne pourra pas être lui-même; le reste de la 44ᵉ division sera employé à ob-

server les autres débouchés. Il doit former sur son extrême droite, du côté de la route de Leipsick, un corps d'observation qu'il pourra faire commander par le général Pajol : ce corps devra être d'un millier de chevaux, avec deux pièces d'artillerie à cheval, si cela est nécessaire, et quelques bataillons d'infanterie. Le général commandant la 44ᵉ aura ordre de soutenir le général Pajol, qui éclairera la route de Leipsick et toute cette frontière jusqu'au débouché de Hoff. Le maréchal St.-Cyr fera placer une garnison dans le fort de Stolpen : vous lui ferez connaître que ceci ne doit être considéré que comme une instruction générale. Son but est de couvrir Dresde sur les deux rives, d'assurer la communication du pont de Kœnigsten à Bautzen, et de veiller à ce que les partisans ennemis ne s'introduisent pas sur la route de Neustadt à Bautzen; le général de cavalerie commandant l'avant-garde placée au débouché de Neustadt, ainsi que le général commandant la 42ᵉ division, auront l'instruction de vous envoyer directement à Bautzen leurs rapports qui pourraient presser, indépendamment de ceux qu'ils enverraient au maréchal. Faites-lui connaître qu'il doit instruire tous les jours le général Durosnel, gouverneur de Dresde, de ce qui se passe, et de tout ce qui peut intéresser la sûreté de ce dépôt de l'armée. Dites-lui qu'il reste à Dresde huit bataillons et plusieurs compagnies d'artillerie. Si l'ennemi débouchait sur lui avec des forces beaucoup plus considérables que les siennes, il devrait retarder sa marche autant que sa position le permettrait, et se replier sur Dresde, où

il prendrait le commandement supérieur du camp retranché et de la garnison, afin de défendre la ville contre l'ennemi. Il conserverait cependant toujours Stolpen, le pont de Kœnigstein, ainsi que les redoutes de Kœnigstein, afin que je puisse faire déboucher des troupes par Kœnigstein, pour les porter sur les derrières de l'ennemi, ou bien, selon les circonstances, revenir sur Dresde. Il est important de faire réparer le chemin qui, du pont de Kœnigstein, va à Hollendorf et à Gieshubel, afin que la communication entre les deux rives soit la plus prompte et la plus directe possible. Faites connaître au maréchal que j'ai ordonné qu'il y ait au pont de Kœnigstein 6 mille quintaux de farine de riz, et 100 mille rations de biscuit; il doit aussi y avoir une manutention et un dépôt de munitions. Il fera reconnaître le chemin qu'il pourrait prendre pour se porter sur Bautzen. Je ne sais pas si la route qui y conduit de Neustadt est praticable pour l'artillerie. Il fera aussi reconnaître les chemins qu'il faudrait prendre pour se porter directement sur Zittau ou Gœrlitz, en cas de manœuvres de guerre. Il peut arriver tel cas où je ne laisse que deux bataillons au pont de Kœnigstein, et un millier de chevaux avec deux ou trois bataillons d'infanterie légère sur la ligne, qui auront leur retraite sur Dresde, et que je porte son corps rapidement par un à-gauche et un mouvement forcé sur Gœrlitz ou Bautzen, pour servir de réserve au moment d'une grande bataille. Faites-lui connaître qu'il est autorisé à attaquer l'ennemi, et à faire des incursions en Bohême dans toutes les direc-

tions, soit pour inquiéter l'ennemi, soit pour avoir des nouvelles, soit pour exercer ses troupes. Il fera interroger tous les déserteurs et prisonniers de guerre, et on demandera à chacun d'eux le nom de son régiment et la force de sa compagnie. Il enverra des espions, et aura soin d'interdire toute communication entre la Saxe et la Bohême. On arrêtera surtout ce qui passerait de Saxe en Bohême, et il fera interroger tous ceux qui arriveraient. Aussitôt qu'il aura placé ses camps et ses postes, il vous les fera connaître. Il fera tirer tous les jours à la cible, et fera établir les baraques de ses camps à l'abri de la pluie. Il placera des postes de correspondance sur la route la plus directe de Kœnigstein à Bautzen, afin de pouvoir communiquer rapidement avec le quartier-général. Il en placera aussi sur la route de son quartier-général à Dresde, afin de pouvoir avertir le général Durosnel de tous les mouvements de l'ennemi sur toute la ligne, qui paraîtraient menacer cette ville. Recommandez-lui d'activer l'arrivée de toutes ses troupes et de ses batteries qui sont encore en arrière. Tout cela pourra être dirigé sur Dresde, d'où cela viendra le rejoindre. Il fera évacuer l'hôpital de Pirna, si cela n'est pas déja fait, et s'en servira comme ambulance. Si l'ennemi faisait un grand mouvement du côté de Neustadt, le général commandant sur ce point préviendrait directement le gouvernement de Dresde de ce qui pourrait intéresser la sûreté de ce dépôt de l'armée.

(N° 5.)

Au même.

Dresde, ce 13 août.

Mon cousin, faites connaître au prince Poniatowski que mon quartier-général sera demain 14 à Bautzen, et le 16 à Gœrlitz; et que mon intention est qu'il prenne des positions entre Zittau et Gœrlitz, où son corps puisse être réuni pour former l'avant-garde de l'armée, éclairer la marche de l'ennemi, la retarder, et donner le temps à l'armée de se réunir à Gœrlitz. Il éclairera aussi la route de Laubau. Faites-lui connaître que la position de l'armée est la suivante: le 14, le 7e et le 12e corps, avec le 3e corps de cavalerie, sont à Luckau. Le général Dombrowski est en avant de Wittemberg, ayant sous ses ordres 6 bataillons, dont le 4e régiment polonais fait partie, et deux régiments de cavalerie; le général Girard est, avec 10 mille hommes, en avant de Magdebourg; le prince d'Eckmühl est, avec le corps auxiliaire danois, à trois lieues en avant de Hambourg, sur la rive droite; le maréchal St.-Cyr a son quartier général à Pirna, avec son corps à cheval sur l'Elbe, ayant une division sur Hohenstein ou Neustadt, et trois divisions sur la position de Gieshubel, barrant les deux routes de la Bohême à Dresde, et ayant un corps d'observation sur la route de Leipsick à Carlsbad. La ville de Dresde est à l'abri d'un coup de main; elle a une pareille garnison et 100 pièces en

batterie, et elle est en état d'attendre l'armée cinq à six jours. Le 5ᵉ corps de cavalerie, et le 1ᵉʳ corps commandé par le général Vandamme, arriveront le 18 à Bautzen. Le quartier-général, avec les cinq divisions d'infanterie de la garde, les trois divisions de cavalerie, son artillerie, et le 2ᵉ corps, avec le 1ᵉʳ corps de cavalerie, seront le 17 à Gœrlitz. Le 6ᵉ corps est à Bunzlau, le 5ᵉ à Goldberg, le 3ᵉ à Liegnitz, et le 11ᵉ à Lowenberg. Ainsi, en trois jours, 350 mille hommes peuvent être réunis à Bunzlau ou sur Gœrlitz. L'armée autrichienne ne peut déboucher sur la rive droite que par Zittau ou par Josephstadt. Si elle venait par Zittau, elle rencontrerait le corps du prince comme avant-garde. Recommandez-lui de se baraquer le plus promptement possible, et de se faire bien éclairer par sa cavalerie. Dites-lui de parcourir le pays avec le comte de Valmy, pour choisir entre Zittau et Gœrlitz une position intermédiaire, où l'on puisse placer un corps d'armée pour soutenir le sien. Si les Autrichiens débouchent par Josephstadt, leurs mouvements se confondraient avec ceux des Russes et des Prussiens, et dès-lors, soit qu'ils se portent sur Liegnitz ou sur Lowenberg, tous les corps pourront se réunir sur Bunzlau. Ces renseignements sont pour le prince seul; il pourra cependant les communiquer au comte de Valmy. Dites-lui que je désire qu'il fasse bien reconnaître le pays et tous les débouchés. Envoyez les mêmes renseignements au duc de Tarente, au prince de la Moskowa, au général Lauriston et au duc de Raguse.

Le major-général au général Lemarrois.

Dresde, le 13 août.

L'empereur a ordonné au 4e régiment polonais, parti de Magdebourg, de se rendre à Wittemberg, et de là de joindre le général Dombrowski. Ce général aura donc sous ses ordres six bataillons d'infanterie, un bataillon d'artillerie, et deux régiments de cavalerie, ce qui fera 4 à 6 mille hommes.

Je vous ai mandé que vous deviez former une division de 7 à 8 mille hommes aux ordres du général Lanusse, et organiser pour cette division une ou deux batteries d'artillerie. Vous êtes autorisé à garder toute l'artillerie destinée pour le corps d'armée qui se trouverait à Magdebourg.

Le général Girard est parti hier pour se rendre auprès du général Dombrowski; il sera rendu dans la journée du 14 à Magdebourg.

Le général Girard aura donc sous ses ordres les généraux Dombrowski et Lanusse. Le général Dombrowski a ordre de réunir son corps avant le commencement des hostilités, pour prendre une position entre le duc de Reggio et Wittemberg, afin de maintenir autant que possible la communication du duc de Reggio avec Wittemberg. S'il était poussé par des forces supérieures, il se retirera sur Wittemberg, jusqu'à ce que le mouvement du duc de Reggio ait obligé l'ennemi de se porter en arrière; alors le géné-

ral Dombrowski marchera en avant pour maintenir toujours la communication du duc avec Wittemberg.

Le 18 au matin, faites déboucher de la place le général Girard avec quinze ou seize pièces d'artillerie et la division Lanusse. S'il a devant lui des forces inférieures, qu'il les attaque et les batte; si elles sont supérieures, il prendra une position près de la tête de pont, sous la protection des ouvrages de la ville, et aussitôt que le mouvement du duc de Reggio aura poussé l'ennemi en arrière, il avancera. Selon les circonstances, le général Girard se réunira avec le général Dombrowski, et formera ainsi un corps intermédiaire de 11 à 12 mille hommes, pour favoriser les opérations du duc de Reggio, maintenir les communications entre lui et Magdebourg, et aider à maintenir celles entre le prince d'Eckmühl et le duc de Reggio.

Le duc de Reggio partira avec 80 mille hommes de Baruth, et sera probablement le 22 à Berlin.

Le prince d'Eckmühl, avec 30 à 40 mille hommes, dont 15 mille Danois, sera en bataille le 14, à deux lieues en avant de Hambourg, sur la rive droite. Si l'ennemi a devant lui des forces inférieures, il les attaquera; si elles sont supérieures, il attendra l'effet du mouvement du duc de Reggio, et suivra l'ennemi de manière à se réunir au duc et à se mettre en communication avec Magdebourg.

Le général Déjean, aide-de-camp de l'empereur, arrive le 18 à Leipsick, avec 2500 chevaux, 12 à 1500 hommes d'infanterie, et une batterie d'artillerie:

communiquez-lui tout ce qu'il y aurait de nouveau.

Le général Lemoine a ordre de se porter à Minden avec six bataillons de la 6[e] division *bis* et quelques cents chevaux. Il est nécessaire qu'il reste à Minden en réserve. Correspondez avec lui pour lui faire part des nouvelles. Si les circonstances l'exigeaient, et que Magdebourg se trouvât compromis, soit par la séparation de la place du général Girard, soit par toutes autres causes, alors, dans ce cas seulement, vous êtes autorisé à faire venir le général Lemoine à Magdebourg.

Correspondez avec les généraux du roi de Westphalie.

Je vous ai envoyé hier le grand chiffre, je vous envoie aujourd'hui le petit. Je vous envoie la liste de tous les généraux qui ont le grand chiffre, et de tous ceux qui ont le petit. Expédiez-nous souvent des nouvelles par Leipsick, par Wittemberg et même par Cassel.

L'empereur porte ce soir son quartier-général à Bautzen.

Le général Girard doit rendre tous les services possibles au duc de Reggio; et ce duc ayant occupé Berlin, et prenant la ligne d'opération sur Wittemberg et Magdebourg, vous devez lui fournir tous les secours dont il pourrait avoir besoin : il est important que le général Girard ne se laisse pas couper de Magdebourg, du moins par des forces supérieures, afin que, dans aucun cas, Magdebourg ne puisse être bloqué sans que le général Girard y soit de retour.

Il serait néanmoins possible que l'ennemi préparât le passage de l'Elbe entre Magdebourg et Hambourg. C'est pourquoi il est important de faire prononcer, dès le 18, votre mouvement offensif, et de faire courir le bruit, le 16 ou le 17, que le général Girard va déboucher de la place avec un corps d'armée.

(Nº 6.)

Note dictée par l'empereur.

Dresde, le 13 août.

Dresde est fortifié et dans une position telle qu'il peut se défendre huit jours, même les faubourgs. Je le fais couvrir par le 14e corps que commande le maréchal St.-Cyr. Il a son quartier-général à Pirna. Il occupe le pont de Kœnigstein, qui, protégé par la forteresse, est dans une position inexpugnable. Ce pont a un beau débouché sur Bautzen. La même division qui fournit des bataillons à Kœnigstein, occupe Neustadt avec la cavalerie. Deux divisions campent dans une très-belle position à Gieshubel, à cheval sur les routes de Prague à Dresde.

Le général Pajol, avec une division de cavalerie, est sur la route de Leipsick à Carlsbad, éclairant les débouchés jusqu'à Hoff.

Le général Durosnel est dans Dresde, avec huit bataillons et cent pièces de canon sur les remparts et dans les redoutes.

Le 1er corps (du général Vandamme) qui arrive les

17, 18 et 19 à Dresde, et le 5ᵉ corps de cavalerie qui arrive le 15, seront à Bautzen.

Je porte mon quartier-général à Gœrlitz, et j'y serai le 16. J'y réunirai les cinq divisions d'infanterie, les trois de cavalerie, et l'artillerie de la garde, ainsi que le 2ᵉ corps, qui seront placés entre Gœrlitz et Zittau; et entre le 2ᵉ corps et la Bohême sera le 8ᵉ corps polonais qui forme l'avant-garde.

Le duc de Raguse est à Bunzlau, le duc de Tarente à Lowenberg, le général Lauriston à Goldberg, le prince de la Moskowa dans une position intermédiaire entre Haynau et Liegnitz, avec le 2ᵉ corps de cavalerie qui sera sous ses ordres.

L'armée autrichienne, si elle prend l'offensive, ne peut la prendre que de trois manières :

1° En débouchant avec la grande armée, que j'estime forte de 100 mille hommes, par Peterswalde sur Dresde; mais elle rencontrera les fortes positions qu'occupe le maréchal St.-Cyr, qui, poussé par des forces aussi considérables, se retirerait dans le camp retranché de Dresde. En un jour et demi le 1ᵉʳ corps arriverait à Dresde, et dès-lors 60 mille hommes se trouveraient dans le camp retranché de Dresde. J'aurais été prévenu, et, en quatre jours de marche, je pourrai m'y porter moi-même de Gœrlitz avec la garde et le 2ᵉ corps. D'ailleurs Dresde, comme je viens de le dire, quand même il ne serait pas secouru par le maréchal St.-Cyr, est dans le cas de se défendre huit jours.

2° Le débouché par où les Autrichiens pourraient prendre l'offensive, c'est celui de Zittau. Ils y ren-

contreraient le prince Poniatowski, la garde qui se réunit sur Gœrlitz et le 2ᵉ corps; et avant qu'ils pussent arriver, j'aurais réuni plus de 150 mille hommes.

En même temps qu'ils feraient ce mouvement, les Russes pourraient se porter sur Liegnitz et Lowenberg. Alors le 6ᵉ, le 3ᵉ, le 11ᵉ, le 5ᵉ corps d'armée, et le 2ᵉ corps de cavalerie se réuniraient sur Bunzlau, ce qui ferait une armée de 130 mille hommes, et, en un jour et demi, j'y enverrais de Gœrlitz ce que je jugerais superflu à opposer aux Autrichiens.

Le troisième mouvement des Autrichiens serait de passer par Josephstadt, et de se réunir à l'armée russe et prussienne, de manière à déboucher tous ensemble. Alors toute l'armée se réunirait sur Bunzlau.

Napoléon au duc de Reggio.

Dresde, 13 août.

D'après les réflexions de l'empereur, j'ai ordonné au général Bertrand, avec le 4ᵉ corps dont vous trouverez ci-joint la composition en forces, au général Reynier dont je vous envoie également la composition, et au duc de Padoue, avec le 3ᵉ corps de cavalerie, de se porter, le 1ᵉʳ de Sprottau, le 2ᵉ de Gœrlitz, le 3ᵉ de Leipsick, en passant l'Elbe à Torgau pour se porter dans la direction, les deux premiers de Luckau, et le corps de cavalerie dans celle de Dahm.

Vous aurez donc sous vos ordres une armée de 70 à 75 mille hommes.

L'intention de l'empereur est que vous dirigiez le général Bertrand sur Luben, afin de moins encombrer Luckau. Vous pouvez diriger directement le duc de Padoue de Dahm sur Baruth. Envoyez des officiers à leur rencontre; vous leur demanderez des détails sur leur situation, sur l'époque de leur arrivée, et sur les approvisionnements en vivres.

L'intention de l'empereur est que la division Guilleminot soit, avec la cavalerie légère, réunie le plus tôt possible à Baruth, et que votre quartier-général et tout votre corps d'armée y soient réunis le 15 ou le 16, en bivouaquant militairement.

Que le 17 dans la journée, ou le 18 au plus tard, vous entriez dans le territoire ennemi avec tout votre corps d'armée.

Le duc de Padoue doit arriver le 16 à Dahm; il peut donc être le 17 à Baruth, et s'y trouver ainsi avec vous.

L'empereur ne suppose pas que l'ennemi soit en force; dans le cas où vous trouveriez de l'opposition, vous attendriez l'arrivée du 7e et du 4e corps.

S. M. espère que l'un et l'autre pourront être réunis à Baruth le 19. Mais si l'ennemi n'a pas 60 mille hommes devant vous, il sera nécessaire que vous poussiez chez lui pour avoir des nouvelles, prendre l'initiative, et faire place aux autres corps.

Vous laisserez un corps d'observation d'infanterie et de cavalerie à Guben, parce que le duc de Bellune a évacué ce point pour se concentrer.

Réunissez le plus de vivres que vous pourrez sur

Luckau, et de Luckau sur Baruth. Donnez à un officier supérieur le commandement de Luckau.

Le dépôt des trois corps nous fournira là probablement une division suffisante.

Le général Dombrowski, avec 3 à 4 mille hommes, dont 1500 de cavalerie et 6 pièces de canon, se trouve le long de la ligne couvrant tous les petits états de Dessau. Il a ordre de se réunir, au moment de l'expiration de l'armistice, entre Wittemberg et vous, afin de maintenir vos communications avec Wittemberg, si toutefois il n'était poussé par des forces supérieures, auquel cas il se jetterait dans Wittemberg; mais il marcherait de nouveau en avant, aussitôt que votre mouvement aurait obligé l'ennemi de se reployer.

Le général Girard, avec 5 à 600 chevaux et une division de 7 à 8 mille hommes de la garnison de Magdebourg, se placera le 17 en bataille, en avant de la ville sur la rive droite, attaquera l'ennemi s'il est en forces inférieures, et le repoussera.

Le général Dombrowski est sous ses ordres, et j'ai donné l'ordre au général Lemarrois, gouverneur de Magdebourg, qui a le commandement supérieur, d'ordonner au général Girard de manœuvrer de manière à couvrir les communications avec votre quartier-général à Berlin, et à vous aider par son mouvement sur Brandebourg, et enfin, selon les circonstances, à maintenir vos communications avec Magdebourg, Wittemberg et le prince d'Eckmühl.

La division de Magdebourg, sous les ordres du général Girard, est commandée par le général Lanusse.

Le corps d'observation du général Girard, composé de la division Lanusse et de la division Dombrowski, ne peut dans aucun cas se laisser couper de l'Elbe; la garnison de Magdebourg serait trop faible, si elle venait à être séparée de la division Lanusse, et celle de Wittemberg n'aurait plus aucune action, si elle se trouvait privée de la protection de la division Dombrowski. Vous ne devez donc que donner des instructions aux généraux Girard et Dombrowski, et ne pas les detourner de leur mission principale, qui est d'être en corps intermédiaire entre vous et le prince d'Eckmühl, et de couvrir les deux places de Magdebourg et de Wittemberg.

Le prince d'Eckmühl, avec le 13ᵉ corps, composé à peu près de 25 mille Français et de 15 mille Danois, sera, le 14, à deux lieues en avant de Hambourg, sur la rive droite; il débouchera le 18, et attaquera tout ce qui se trouvera devant lui; s'il l'estime en forces inférieures; il le poussera rapidement pour se porter dans le Mecklenbourg, menacer les Suédois de couper leur retraite, et enfin coopérer avec vous.

Le prince d'Eckmühl et le général Lemarrois ont le même chiffre que vous. Je vous envoie un chiffre avec lequel vous pourrez correspondre avec les généraux Lapoype, Girard, Durosnel, et avec le commandant de Torgau. Vous pourrez le copier, et le donner au commandant de Luckau.

Tous les maréchaux et commandants en chef des corps ont le grand chiffre.

(N° 7.)

Napoléon au major-général.

Dresde, le 15 août.

Mon cousin, le duc de Trévise arrive aujourd'hui 15 à Bunzlau. Donnez-lui ordre de se porter demain matin à Laubau : prévenez-le que le général Rognat avec sa division arrive le 15 à Gœrlitz; ce général sera sous ses ordres; il aura donc trois divisions à portée de lui; l'autre division, commandée par le général Decour, depuis l'accident arrivé au général Laborde, arrive le 15 à Bautzen.

Prévenez-le que le bataillon des vélites piémontais, avec un détachement du parc d'artillerie, se trouve du côté de Valdau. Il doit y avoir aussi un parc du côté de Rothenbourg. Prévenez le duc de Trévise de faire reconnaître tout cela, afin de leur donner des ordres en cas de besoin.

Écrivez au prince de la Moskowa que mon intention est que, si l'ennemi se présente en force sur la route de Breslau ou de Lowenberg, il prenne pendant mon absence le commandement des 3e, 5e et 11e corps, et du 2e corps de cavalerie : il les réunira au camp de Bunzlau. J'ai ordonné au duc de Raguse de choisir deux positions, une dans l'hypothèse que l'ennemi prenne la route de Lowenberg, l'autre celle de Breslau.

Le prince de la Moskowa aurait ainsi plus de 130 mille hommes réunis au camp de Bunzlau. Comme

le plus ancien maréchal, il en prendra le commandement, si je ne suis point arrivé.

Prévenez de cela le duc de Tarente, le duc de Raguse, les généraux Lauriston et Sébastiani. Prévenez le prince de la Moskowa que demain 16, le duc de Trévise sera à Laubau avec deux divisions de la jeune garde, qu'une autre division de la jeune garde sera à Gœrlitz, et que j'arriverai probablement ce soir à Bautzen.

Bautzen, le 16.

Faites connaître au général Margaron que je l'ai nommé général de division en récompense de ses anciens services, et que j'espère qu'il en rendra de nouveaux. Faites-lui connaître qu'il doit prendre le commandement supérieur de Leipsick. Il aura sous ses ordres : 1°, 500 hommes de cavalerie, qui sont arrivés à Leipsick; les 300 hommes de cavalerie arrivés sous les ordres du général Déjean; tous les détachements de cavalerie qui arriveront le 16, le 17, le 18, le 19 et le 20 à Erfurth, de manière à lui composer 1500 chevaux. Il aura aussi la batterie d'artillerie à cheval appartenant au 14ᵉ corps qui arrive à Erfurth du 16 au 20, et deux bataillons qu'on lui formera à Erfurth, faisant au moins 1200 hommes. Le bataillon des compagnies réunies qui était destiné au 14ᵉ corps, et qui est composé de vieux soldats, et que je crois fort de 800 hommes, sera un de ces deux bataillons. Le général Margaron aura donc à Leipsick 1500 hommes de cavalerie, 6 pièces de canon, et 12 à 1500 hommes d'infanterie, total 3 mille hommes. Le général Bel-

(N° 8.)

Au même.

Le 16.

Mon cousin, écrivez au général Nansouty que le général Lefebvre-Desnouettes doit faire attaquer demain, dès qu'il sera prêt, pour s'emparer de Rumbourg et Schluckenau, l'ennemi ayant attaqué nos avant-postes dès le 15, et pouvant dès ce moment nous considérer comme en guerre : mandez la même chose au maréchal St.-Cyr. Si les troupes qui sont à Neustadt ont devant elles des forces inférieures, et si celles qui sont à Schandau ont devant elles, du côté de Schmilkau, des troupes inférieures, elles peuvent les attaquer demain avant midi, les ennemis ayant violé l'armistice en commençant les hostilités dès le 15. Prévenez le prince Poniatowski de l'ordre que je donne au général Lefebvre-Desnouettes d'attaquer demain Rumbourg et Schluckenau, si, comme je le pense, l'ennemi n'est pas en forces supérieures aux siennes. Faites-lui connaître que je suppose que dès aujourd'hui il a porté ses troupes en avant, du côté de Hirschfeld, pour appuyer son avant-garde et occuper la position d'Eckartsberg. Demandez-lui des renseignements sur la route de Zittau à Reischenberg. Est-elle praticable pour l'artillerie? Celle de Reischenberg à Gœrlitz est-elle praticable pour l'artillerie? Donnez des ordres pour qu'on se tienne prêt demain sur toute la ligne, et que partout où l'ennemi est inférieur en nombre,

on l'attaque et l'inquiète. Recommandez au prince Poniatowski de faire ce qui est nécessaire pour soutenir l'attaque du général Lefebvre, et de s'informer à quelle heure ce général attaquera Rumbourg et Schluckenau. Le duc de Bellune sera demain à Gœrlitz. Si l'ennemi n'était pas en forces à Friedland, comme je le suppose, que le prince fasse occuper cette ville. Toutes les pointes de la Bohême qui s'approchent de notre grande ligne de Dresde à Bunzlau doivent être demain en notre pouvoir. Aussitôt qu'il sera en pays ennemi, et qu'il pourra avoir des nouvelles, il faut qu'il les envoie.

Mon cousin, donnez ordre pour qu'aussitôt que nous serons maîtres de Rumbourg, Georgenthal, Schluckenau, un ingénieur-géographe parcoure la ligne depuis Schandau jusqu'à Zittau, pour voir la ligne à prendre en suivant la chaîne de montagnes ou un torrent. Il est nécessaire qu'un officier du génie et un officier d'état-major accompagnent cet ingénieur, afin que, s'il y a quelque col ou autre obstacle à franchir, on l'examine. Aussitôt que nous serons maîtres de Friedland, mon intention est également que les ingénieurs-géographes parcourent le pays depuis Zittau jusqu'aux montagnes des Géants, du côté de Fleinberg, pour voir également la ligne à occuper et les retranchements à faire, afin que ma gauche soit appuyée aux montagnes des Géants, et ma droite à l'Elbe, du côté de Schandau; ce qui, je crois, ne fait pas, à vol d'oiseau, plus de dix-huit lieues. Vous sentez l'importance de bien asseoir cette ligne, puis-

que par ce moyen la Bohême se trouve barrée, et que rien ne pourra s'introduire dans nos lignes.

Donnez ordre pour que, dans la journée de demain, tout ce qui appartient au petit quartier-général, au parc du génie et à la réserve de la garde, et qui arrive avec le duc de Trévise, se réunisse en avant de Gœrlitz. Envoyez à Gœrlitz faire les quartiers pour le quartier-général.

(N° 9.)

Napoléon au prince de Neufchâtel.

Bautzen, le 16.

Écrivez au duc de Bellune de partir demain de Rothenbourg pour se porter entre Zittau et Gœrlitz. Il laissera une bonne brigade avec une bonne batterie d'artillerie à pied, commandée par un bon général de brigade, à Rothenbourg ou à Prybus, comme corps d'observation. Il laissera toute sa cavalerie légère avec cette brigade jusqu'à ce que le général Corbineau, avec sa division, ait joint cette même brigade et en ait pris le commandement. Alors, la cavalerie légère rejoindra le duc de Bellune. Vous donnerez ordre au général Latour-Maubourg d'envoyer à Rothenbourg le général Corbineau avec sa division et une batterie d'artillerie à cheval. Ce général y aura sous ses ordres une brigade du duc de Bellune, composée de six bataillons, commandée par un général de brigade, et ayant une batterie d'artillerie à pied. Le général Cor-

bineau aura donc sous ses ordres, en tout, une division composée de 8 mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie. Mon intention est qu'il reste un corps d'observation entre Rothenbourg, Sagan et Cottbus, afin d'éclairer les mouvements de l'ennemi dans cette direction. Il enverra demander des renseignements au duc de Bellune, sur le lieu où il a laissé sa cavalerie légère qui est en avant, et il manœuvrera de manière à la rallier. De sa brigade d'infanterie, le général Corbineau laissera un bataillon et deux pièces de canon, et 3 à 400 chevaux à Rothenbourg. Ces troupes s'y barricaderont. D'ailleurs il ne les perdra pas de vue, afin de maintenir la communication avec Gœrlitz; tous les ordres qui lui seront adressés seront dirigés sur Rothenbourg. Vous ferez connaître au duc de Bellune que mon quartier-général sera probablement demain à Gœrlitz; que mon intention est de réunir 100 mille hommes derrière Zittau: que le 8e corps que commande le prince Poniatowski s'y trouve: que le duc de Trévise, avec deux divisions de la jeune garde, est à Laubau: que la division Rogniat, de la jeune garde, est sur la route de Gœrlitz à Friedland, à la hauteur de Schönberg: que je fais demain attaquer Rumbourg, Schluckenau, Georgenthal et Friedland: que mon intention est d'appuyer ma droite à l'Elbe, au village de Schandau, et au camp retranché de Kœnigstein; ma gauche aux montagnes des Géants, du côté de Friedberg et de Neustadt; et que la position centrale et le champ de bataille seront à Eckartsberg: qu'il est probable que je dirigerai son corps d'armée, pour faire

partie de ce camp : qu'il prenne demain une position militaire, entre Gœrlitz et Ostniz, à cheval sur la route, et qu'il envoie un officier au prince Poniatowski pour lui demander des nouvelles : que le prince de la Moskowa est entre Liegnitz et Haynau ; le duc de Raguse à Bunzlau ; le duc de Tarente à Lowenberg, occupant Liebenthal et Friedberg ; le duc de Reggio, avec les 12[e], 4[e] et 7[e] corps, à Baruth, débouchant demain sur Berlin : que le prince d'Eckmühl débouche par Hambourg, et le général Girard par Magdebourg : que le maréchal St.-Cyr est à cheval sur l'Elbe, une division à Schandau et au camp de Kœnigstein, et ses autres divisions en bataille, couvrant les routes de Dresde, et observant jusqu'au débouché de Hoff : que Dresde a été mis en état de défense, ayant un camp retranché capable de soutenir un siége. Mandez également au duc de Bellune de me faire connaître si Rothenbourg a une enceinte ; et si un bataillon et quelques pièces de canon, et 3 à 400 chevaux s'y peuvent barricader. Je donne l'ordre au général Corbineau de laisser là un de ses six bataillons, avec deux ou trois pièces d'artillerie : qu'il donne des renseignements au général Corbineau, pour que ce général rallie la brigade qu'il a laissée en avant. Donnez ordre au général Latour-Maubourg de prendre position avec sa cavalerie en avant de Gœrlitz, sur la route de Bunzlau à Lowenberg, et d'envoyer un officier au duc de Trévise qui est à Laubau, et au duc de Raguse qui est à Bunzlau. Prévenez-le aussi que mon quartier-général sera vraisemblablement demain à

Gœrlitz; qu'il envoie un officier, du côté de Zittau, au prince Poniatowski, pour savoir ce qui s'y passe; qu'il laisse une brigade de cavalerie à cheval sur la route de Rothenbourg; et qu'il recommande au général Corbineau de lui donner fréquemment des nouvelles, afin de pouvoir le soutenir, si les circonstances l'exigent.

(N° 10.)

Au même.

Bautzen, le 17 août.

Mon cousin, vous ferez connaître au général Vandamme que mon intention est qu'il porte son quartier-général à Bautzen ; et que la deuxième division se rende à Neustadt, occupant Schluckenau et Rumbourg, aves 3 à 400 chevaux. Cette division sera à même de se porter de là, dans un jour et demi, à Zittau, puisque de Neustadt, Schluckenau et Rumbourg, il y a un bon chemin qui va à Zittau. S'il était nécessaire, cette division pourrait aussi se porter dans un jour à Bautzen; ou, enfin, se porter sur le camp de Kœnigstein dans un demi-jour, ou à Dresde dans une journée. Sa première division, qui arrive à Dresde, se portera sur Bautzen. Quant à la 3[e] colonne, elle n'arrive que le 19; elle ne peut partir que le 20 : j'aurai le temps de donner des ordres, et l'échiquier se sera alors bien éclairé. Vous ferez connaître au général St.-Cyr que, du 18 au 19, le général Van-

damme ayant relevé tous les postes de la 42e division à Schluckenau, Neustadt et Rumbourg, cette division pourra se reployer sur Hohenstein et Schandau: et prête à soutenir le général Vandamme, si elle en avait besoin; à la remplacer, si elle se portait plus loin; ou à se reporter sur la rive gauche de l'Elbe, si les mouvements offensifs de l'ennemi devenaient décisifs sur ce point. Vous ferez connaître au général Vandamme qu'il doit, une ou deux fois par jour, correspondre avec le maréchal St.-Cyr, et qu'il doit être placé des postes de cavalerie pour la correspondance. D'ailleurs vous préviendrez ces commandants qu'ils correspondent entre eux, pour les choses importantes, par duplicata et par deux voies, les ordonnances de Kœnigstein, et des courriers qui seraient adressés, par Dresde, au général Durosnel. Vous leur ferez connaître que les mouvements de l'ennemi ne sont pas encore clairs; que mon intention est que le général Vandamme soit prêt à se porter au camp d'Eckartsberg, à une demi-lieue derrière, et où se trouve le prince Poniatowski.

S'il arrivait que l'ennemi se présentât de Bohême pour entrer en Saxe par le débouché de Zittau, qui est le seul vraiment praticable qui se trouve sur la rive droite, et que, dans ce cas, la 42e division remplacerait celle du général Vandamme, pour surveiller Neustadt et le débouché de Rumbourg. Mais si, au contraire, l'ennemi, avec de grandes forces, formait son opération sur la rive gauche pour marcher sur Dresde, le général Vandamme devrait se porter, selon l'indi-

cation du maréchal St.-Cyr, ou sur le camp de Kœnigstein, ou sur Dresde (ce qu'il peut faire en un jour); et la division de Bautzen, qui serait la plus éloignée, en un jour et demi. Le maréchal St.-Cyr réunirait ainsi, dans le camp de Dresde, plus de 60 mille hommes. Dans ce cas, le maréchal ne doit laisser, dans la citadelle de Kœnigstein et dans Lilienstein, pour garder le pont et les batteries, que deux ou trois bataillons; que le général Vandamme doit donc placer ses troupes de manière à pouvoir se porter promptement sur Zittau et sur Dresde. C'est ce qui me porte à lui donner la direction d'une division à Bautzen, une à Neustadt, et une à mi-chemin de Dresde à Bautzen : et cela, jusqu'à ce que les événements prennent un caractère, et que les mouvements de l'ennemi soient plus connus.

(N° 11.)

Napoléon au major-général.

Lowenberg, le 23 août.

Écrivez au duc de Tarente que vous lui avez fait connaître, par vos deux dépêches de ce jour, la position de son armée, et la position défensive que je pense qu'il convient de prendre; que ces lettres sont des instructions générales, susceptibles de toutes les modifications que le terrain et les circonstances pourraient lui suggérer; que mon opinion est que, dans l'état moral de ses troupes et de l'ennemi, il n'a rien

de mieux à faire que de marcher à eux du moment qu'ils voudront prendre l'offensive; *que l'ennemi, en prenant l'offensive, se portera sur plusieurs points; qu'au contraire le duc de Tarente doit alors réunir ses troupes sur un point, afin de déboucher en forces sur eux, et de reprendre sur-le-champ l'initiative;* que je porte aujourd'hui mon quartier-général à Gœrlitz; que mes opérations dépendent de celles de l'ennemi.

Que si l'ennemi prend, le 23 ou le 24, l'offensive d'une manière positive sur Dresde, mon intention est de laisser l'initiative à l'ennemi et de me rendre sur-le-champ dans le camp retranché, et de lui livrer une grande bataille; et comme, dans ce cas, l'ennemi tournera le dos au Rhin et nous à l'Oder, dans le cas où la victoire ne serait pas gagnée, je rentrerai dans mon camp retranché; au pis aller, je passerai sur la rive droite, je conserverai toujours mes communications avec vous, et je prendrai le parti que les circonstances exigeraient, soit pour déboucher sur Torgau, soit sur Wittemberg, soit sur Magdebourg.

Que si l'ennemi ne prend pas aujourd'hui ou demain l'offensive d'une manière déterminée, dans ce cas, je prendrai dans les premiers jours ma ligne d'opérations sur Zittau et Bautzen, et que, dès le moment que je prendrai ce parti, je mettrai Gœrlitz sous ses ordres; que, pendant tout le temps que j'aurai ma ligne sur Zittau, il est de la plus haute importance qu'en aucun cas, l'ennemi ne puisse se porter sur Zittau; et que si, par un mouvement causé par la perte d'une bataille, il était obligé de prendre la

ligne de la Quess, il faudrait s'y maintenir, et enfin faire sa retraite sur Zittau, puisque alors une fois réunis, on pourra aviser à ce qui convient ; que si je me porte sur Prague, la première opération sera de tâcher de prendre ma ligne d'opérations sur Dresde, et, dès ce moment, le duc de Tarente sera plus libre de ses mouvements; et que, s'il était obligé de reculer, ou je l'appellerais à moi sur Zittau, ou il se dirigerait sur l'Elbe, dans le camp retranché de Dresde.

Que tout ceci n'est qu'une instruction générale à consulter dans les événements imprévus; que mon intention est de maintenir constamment mes communications avec lui, qui ne peuvent être interrompues que par un fort mouvement de l'ennemi sur sa gauche, l'ennemi n'étant hardi que dans les opérations de plaine ou de cavalerie légère; le terrain ne lui est propre que sur la gauche.

Mais, dans ce cas, le duc de Tarente sera secondé par un gros corps de cavalerie que je tiendrai toujours entre Zittau et la Quess pour communiquer avec lui. Toutefois il est nécessaire d'ordonner qu'on ne communique de Gœrlitz à Labau que par des convois.

Que je donne ordre à mon grand-écuyer d'établir une estafette de mes postillons depuis Lowenberg jusqu'au lieu où je serai, laquelle étant servie par mes chevaux, rendra les communications extrêmement rapides par Gœrlitz et la position où je me trouverai.

Donnez au duc de Tarente le petit chiffre, pour remplacer celui qui probablement a été pris. Comme

ce chiffre est facile à copier, le duc de Tarente l'enverra aux généraux sous ses ordres.

(N° 12.)

Au même.

Lowenberg, le 23 août.

Mon cousin, donnez ordre au duc de Raguse de partir ce matin pour se rendre près de Laubau, où il passera la rivière, afin de pouvoir, demain de bonne heure, partir pour Gœrlitz, où sera ce soir le quartier-général, pour faire connaître l'heure où il arrivera. Comme toute la garde part à quatre heures du matin, et se trouvera sur le chemin de Lowenberg à Laubau, la route sera encombrée : il est donc nécessaire qu'il prenne une autre route, qu'il retire la garnison qu'il aurait à Bunzlau.

(N° 13.)

Au même.

Gœrlitz, le 24 août

Écrivez au duc de Tarente qu'il est nécessaire qu'il occupe Laubau le plus promptement possible, et qu'il organise une colonne d'un millier d'hommes bons marcheurs, avec une batterie d'artillerie et 12 à 1500 chevaux, pour donner la chasse à tous les partisans, qui déja paraissent entre Bautzen et Gœrlitz; que cette

colonne doit être mise sous les ordres d'un bon général de cavalerie, qui se garde bien qu'elle ne doit jamais passer les nuits dans les villes; qu'elle ne doit jamais s'arrêter dans les lieux où elle a vu coucher le soleil; qu'elle doit aller passer la nuit au moins à une demi-lieue de là; qu'il est urgent que cette colonne se mette en mouvement, et que le commandant ait une latitude de cinq à six marches. Il aura des nouvelles du duc de Reggio, et maintiendra la sûreté du pays.

Écrivez aussi au duc de Tarente qu'il serait important de mettre une pièce de canon au Blockhauss, entre Bunzlau et Gœrlitz.

(N° 14.)

Au même.

Gœrlitz, ce 24 août.

Mon cousin, écrivez ce qui suit au prince Poniatowski.

L'empereur a battu le 21 l'armée de Silésie, et il l'a fait poursuivre jusqu'à Jauer; il s'est porté ensuite sur Gœrlitz pour, suivant les circonstances, pousser sa pointe jusqu'à Prague, ou marcher sur Dresde; mais, le 22 à dix heures du matin, l'ennemi ayant attaqué Hollendorf avec une division russe qui paraît soutenue par l'armée autrichienne, S. M. a pris le parti de se rendre à Dresde et Kœnigstein pour livrer bataille à l'ennemi. Le duc de Bellune, le général Van-

damme et le général Lefebvre doivent être en marche. L'empereur vous confie la garde des deux défilés de Gabel et de Georgenthal; les Autrichiens n'ont pas là des forces supérieures aux vôtres. Comportez-vous selon les circonstances. Il est nécessaire que l'ennemi ignore le plus long-temps possible le mouvement que font nos troupes, parce que, lorsque ses propres mouvements deviendront plus clairs, si leur armée se trouvait loin, l'empereur pourrait opérer sur Prague, et rebrousser chemin sur vous: si, au contraire, l'armée autrichienne prête à des combinaisons, l'empereur tombera dessus; et, s'il a l'avantage, il entrera en Bohême en vous faisant soutenir par un corps d'armée sur les deux rives. Il est donc important de garder les deux cols. Le quartier-général de l'empereur sera aujourd'hui à Bautzen. Ayez soin de m'écrire tous les jours. Le duc de Tarente est resté commandant de l'armée qui est sur le Bober, laquelle est forte de 120 mille hommes. Écrivez-lui tout ce que vous apprendrez de nouveau. Les officiers que vous chargerez de vos dépêches passeront par Laubau.

J'ai reçu une lettre du duc de Reggio; il comptait entrer aujourd'hui à Berlin.

(N° 15.)

Au même.

Gœrlitz, ce 24 août.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune qu'il est nécessaire qu'il s'avance de manière à ce que son

corps et son quartier-général arrivent demain 25 entre Stolpen et Bautzen. Mon quartier-général sera à Stolpen. Il faut que, dans la journée du 26, son corps puisse arriver sur le pont de l'Elbe, qui lui sera désigné pour être prêt à passer. Écrivez au duc de Raguse qu'il faut qu'aujourd'hui il arrive à Reichenbach; que, demain 25, il dépasse Bautzen et aille à Bischowerda, afin que, le 26, il puisse se porter sur le point de l'Elbe où son corps devra passer. Le quartier-général sera cette nuit à Stolpen.

(N° 16.)

Au même.

Stolpen, ce 25 août.

Mon cousin, je vous renvoie les lettres du prince de la Moskowa et celle du duc de Tarente. Il paraît que le prince de la Moskowa n'a point reçu la lettre que vous lui avez écrite le 23, ce qui est un grand malheur; le duc de Tarente le dit positivement dans sa lettre du 24 à trois heures du matin. Je suppose que la lettre du duc de Tarente a éclairci ce quiproquo, sans qu'il y ait eu aucun mal. Toutefois il est urgent d'envoyer un officier avec ordre au général Souham de prendre le commandement du 3ᵉ corps sous les ordres du duc de Tarente; au général Sébastiani, de prendre les ordres du duc de Tarente; et au prince de la Moskowa, de venir de sa personne au quartier-général, en lui envoyant copie de la lettre du 23, qui n'est pas parvenue. Envoyez un duplicata

de cette lettre au duc de Tarente, pour qu'il la fasse passer au prince de la Moskowa; vous sentez que rien n'est plus urgent.

(N° 17.)

Au même.

Stolpen, ce 25 août (10 heures du matin).

Mon cousin, donnez ordre au général Vandamme de diriger toutes ses troupes, infanterie, cavalerie et artillerie, sur le camp de Lelienstein; il peut les faire partir à midi ou une heure, de manière à ce qu'elles arrivent avant la nuit; elles y prendront position et s'y reposeront. Le général Vandamme pourra placer une division dans le camp même de Lelienstein, une autre à Hohenstein, et une autre entre le camp de Hohenstein. Il fera venir toute son artillerie sur le plateau entre Lelienstein et la rivière, mais de manière à ne pas encombrer les passages. Il aura soin que la compagnie de sapeurs soit en tête, et passe le pont à Kœnigstein ce soir. Il assurera quatre jours de vivres à ses troupes; vérifiera le nombre des cartouches et les complètera. La 42ᵉ division se réunira tout entière avec son artillerie sur la rive gauche, et sous la protection de la forteresse. Si l'ennemi avait des tirailleurs de droite et de gauche, il faudrait les chasser pour que l'ennemi ne pût rien voir, et l'on gardera tous les sentiers pour qu'il n'ait aucune communication avec nous. De sa personne le général Vandamme se rendra au plus tard de midi à une heure dans la pe-

tite ville de Kœnigstein; il prendra connaissance de toute la position, se fera mettre sous les yeux les plans du camp de Pyrna, et étudiera les moyens d'exécuter les dispositions qui vont lui être prescrites. Il doit, avec son corps, déboucher sur Hollendorf par Langenhersdorf et Babra. La 42e division, qui sera à Kœnigstein, se portera alors sur Pyrna, pour border le camp de Pyrna.

Donnez ordre au général Lefebvre-Desnouettes, qui est à Weissig, d'envoyer 500 chevaux, une batterie d'artillerie légère et deux bataillons vis-à-vis Pyrna. Il enverra de même 500 chevaux et une batterie à Gelnitz. Donnez-lui ordre de faire faire par ces postes des patrouilles, pour que l'ennemi ne puisse ni communiquer, ni débarquer sur la rive droite. Si l'ennemi voulait jeter un pont, le général Lefebvre s'y porterait sur-le-champ pour s'y opposer. Du reste, les troupes resteront dans leur position pour s'y reposer. Elles devront être approvisionnées de quatre jours de pain, qu'il fera venir de Dresde, afin d'être prêt à entrer en opération dès demain. Le général Lefebvre renverra à Dresde toute la cavalerie du maréchal St.-Cyr qui se trouvera entre Dresde et lui. Il donnera l'ordre aux commandants de ces détachements de ne pas montrer leur masse, pas même l'artillerie, ni plus de 30 hommes de leur infanterie; mais de se tenir en arrière pour n'être pas vus de l'autre bord. Ils ne laisseront à la vue de l'ennemi que quelques cavaliers qui surveilleront les bords. Donnez ordre au maréchal St.-Cyr d'envoyer 2 mille chevaux sous les

ordres du général Lhéritier à Grossenhayn, avec une batterie d'artillerie à cheval; il lui donnera un bataillon. Ce général surveillera la rive droite depuis Dresde jusqu'à Torgau, et placera des postes vis-à-vis Messein. Enfin, il tiendra libre de partisans cette communication de l'armée. Il se liera le plus possible avec le général Déjean qui doit être à Torgau. Il se tiendra en masse et de là manière la plus convenable pour ne pas être surpris par les partisans ennemis, mais au contraire les repousser et maintenir sa position. Il est indispensable que cette colonne parte demain avant deux heures. Donnez ordre de placer un bataillon dans le château de Messein. Il s'y crénèlera. Si on est à temps d'y réunir le bataillon et la batterie de la garde qui sont avec les gardes d'honneur, on le fera. Ces troupes seront très-bien placées dans le château de Messein, avec les 8 pièces de canon de la garde. Dans les détachements, il ne faut envoyer aucun Westphalien, auxquels on ne peut pas se fier. Vous ferez connaître au maréchal St-Cyr que vous lui ferez part ce soir de mes dispositions pour la journée de demain; mais qu'il est nécessaire qu'il tienne le général Pajol en réserve pour le lancer à la poursuite de l'ennemi dans un pays qu'il-connaît bien, et le charger, aussitôt que l'ennemi aura démasqué son mouvement rétrograde, de couper tout ce qui serait aventuré. Donnez ordre au général Corbineau de partir avec sa cavalerie et l'infanterie du prince de Reuss, pour se porter en avant de Stolpen. Il prendra position à une demi-lieue de Stolpen, dans la direction de Hohen-

stein et sur la droite ou sur la gauche de cette route, de manière à ne pas l'encombrer. Donnez ordre à la vieille garde de se rendre à Stolpen, où elle cantonnera dans les maisons. Donnez ordre aux trois divisions de la jeune garde de se placer en colonne sur Bischowerda et Stolpen; la première division à une lieue de Stolpen, la 2e à deux lieues, et la 3e à trois lieues. Par ce moyen, la journée sera moins forte que les journées précédentes, et ces troupes pourront se reposer. Donnez ordre au général Latour-Maubourg, pour ne pas encombrer la route de Stolpen, de venir prendre position entre Stolpen et la route de Bautzen, à peu près au village de Weilsgersdorf; mais de ne pas s'y rendre par la route de Bischowerda à Stolpen, de faire une lieue de plus sur la grande route, et ensuite de rabattre à gauche sur ce village. Donnez ordre à la cavalerie de la garde de se porter près de Stolpen, mais sur la gauche de Bischowerda à Stolpen, du côté du village de Bradnitz et de Lauterbach, et de s'y rendre par une route directe, afin de ne pas encombrer la route de Stolpen à Bischowerda. Le parc du génie et les équipages de pont viendront jusqu'à Stolpen. L'équipage de pont se mettra à Stolpen, sur le chemin de Pyrna, où mon intention est de jeter demain deux ponts. Le parc du génie se placera en avant de Stolpen, dans la direction de Kœnigstein, sans embarrasser la route. Réitérez l'ordre au duc de Raguse d'envoyer une colonne mobile, composée comme je l'ai prescrit, sur Hoyerswerda. Faites-lui connaître que le général Lhéritier se rend à Grossenhayen pour net-

toyer le pays entre Dresde et Torgau. Prévenez aussi le général Lhéritier de l'existence de la colonne du duc de Raguse à Hoyerswerda, pour que les deux commandants puissent correspondre entre eux et se réunir au besoin.

(N° 18.)

Napoléon aux ducs de Bellune et de Raguse.

Voilà la situation des choses ce jour.

L'ennemi se présente avec toutes ses forces autour de Dresde au coucher du soleil; il était à trois portées de canon des redoutes. Le maréchal St.-Cyr occupait les redoutes et les faubourgs avec son corps d'armée. L'empereur a jugé convenable de s'y porter, il y sera à deux heures du matin. Le général Vandamme, avec 60 bataillons, débouche à huit heures du matin par Kœnigstein sur les derrières de l'ennemi. Rien n'est donc plus pressé que l'arrivée de votre corps sur Dresde; faites connaître où vous serez ce soir, afin que l'empereur vous envoie des ordres pour demain. Suivant les circonstances, l'empereur vous dirige sur...... ou sur Dresde.

Le petit quartier-général à Dresde. Le grand est parti à dix heures du matin pour Dresde.

(N° 19.)

Au même.

Stolpen, ce 25 août 1813.

Mon cousin, les dispositions de demain sont les suivantes :

Le général Lefebvre-Desnouetttes a dû, conformément à mon ordre de ce matin, occuper la position de Pilnitz, et celle vis-à-vis Pyrna, avec mille chevaux, 4 bataillons, et 2 batteries d'artillerie de la garde. La 2ᵉ division, qui fournissait des troupes sur ce point, a dû les diriger toutes sur Kœnigstein. La cavalerie qui était le long de la rivière, et qui appartient au 5ᵉ corps, a dû se diriger toute sur Dresde. Aujourd'hui, à la nuit tombante, le général Vandamme réunira la 42ᵉ division, commandée par le général Berthezène, forte de 12 bataillons, et la 23ᵉ division qui appartient à son corps d'armée, lesquelles divisions sont à Kœnigstein ; il y joindra une trentaine de pièces de canon, et les fera monter sur le plateau de Kœnigstein. A la nuit, il fera éloigner les sentinelles ennemies. Il donnera des ordres ce soir pour que, à 4 heures du matin, sa 1ʳᵉ et sa 2ᵉ division se mettent en marche de Neustadt et de Stolpen, et se dirigent sur Kœnigstein ; à mesure de leur arrivée, il les formera sur le plateau. Il dirigera le général Berthezène avec la 42ᵉ division, et soutenu en réserve par les 6 bataillons de la 23ᵉ division, ainsi que la brigade de cavalerie légère, pour s'emparer du camp et de la

ville de Pyrna. Je lui ai envoyé mon officier d'ordonnance Athalin, avec des instructions sur cet objet. Avec les deux autres divisions et la division de cavalerie du général Corbineau, il se portera au débouché de Langenhersdorf, après toutefois s'être assuré que l'ennemi n'a pas de forces trop considérables sur le plateau du camp de Pyrna. Vous donnerez ordre au général Corbineau de partir demain à 6 heures du matin avec sa division de cavalerie, et la brigade du général Reuss, et de se porter au camp de Lilienstein. Il placera sa batterie d'artillerie légère avec une brigade et 2 bataillons à Neustadt, et sa cavalerie parcourra tous les débouchés pour arrêter la cavalerie légère ennemie qui se montrerait aux débouchés des différents points; avec les deux autres brigades il passera les ponts, et fera le service sous les ordres du général Vandamme, sur le plateau de Pyrna et partout où l'emploiera ce général. Vous donnerez l'ordre au général d'artillerie de faire partir l'équipage de pont à 4 heures et demie du matin, pour se rendre vis-à-vis Pyrna, de manière qu'il soit arrivé avant 11 heures près de Muhlsdorf. Vous donnerez ordre au général du génie d'envoyer des sapeurs vis-à-vis Pyrna, pour faire des chevalets, mais de manière à ne pas être vu. Vous ferez connaître à l'un et à l'autre de ces généraux, qu'aussitôt que nous serons maîtres de Pyrna, mon intention est d'y jeter un pont. Vous donnerez ordre à la vieille garde de partir à 5 heures du matin. La jeune garde suivra également dans la position où elle se trouve. Tout cela, ainsi que le petit quartier-général, se dirigera

sur Muhlsdorf et Lohmen. Vous donnerez ordre au général Lefebvre-Desnouettes de partir à 5 heures du matin avec sa cavalerie, son infanterie et son artillerie, et de se porter à Pilnitz; mais de manière à ne pas être vu. Il se mettra sur-le-champ en communication avec le quartier-général qui se trouve à Muhlsdorf. Vous donnerez ordre au général Teste de partir de Dresde avec ses 8 bataillons et son artillerie, à 5 heures du matin, pour se rendre par Quohren, Gonsdort et Schenfeld, derrière Pilnitz, où il est convenable qu'il soit arrivé avant 10 heures du matin. Il se placera de manière à ne pas être vu, jusqu'à ce que notre mouvement soit démasqué. Il enverra au quartier-général, à Muhlsdorf, un officier qui saura où le trouver, pour qu'on puisse lui faire connaître ce qu'il devra faire dans la journée. Toutes les réserves de parc de la garde, et équipages militaires du grand quartier-général, resteront à Stolpen. Il y restera en garnison un bataillon de la jeune garde, et 3 à 4 cents dragons que laissera le général Latour-Maubourg, avec une batterie d'artillerie légère; tout cela sous les ordres du commandant du quartier-général. Une portion des parcs, les sapeurs, les marins, et tout ce qui est nécessaire pour les ponts, se dirigeront sur Muhlsdorf. Vous ferez connaître tous ces mouvements au maréchal St.-Cyr et au général Durosnel. Vous ferez connaître au duc de Raguse que nous passerons demain à Pyrna; qu'il est donc nécessaire qu'il approche demain sur Stolpen pour prendre part à l'affaire, et qu'il puisse se placer de bonne heure dans la position

qu'il occupera après demain 27. Comme nous nous portons sur la ligne d'opération de l'ennemi, on doit s'attendre qu'il fera tous les efforts imaginables pour se dégager. La cavalerie de la vieille garde ne partira qu'à 9 heures du matin; le général Latour-Maubourg également à 9 ou 10 heures du matin, pour se diriger sur Muhlsdorf. Vous ferez, de plus, connaître au général Vandamme que, jusqu'à ce que la 2e division de son corps l'ait rejoint, la brigade du général Reuss, composée de 6 bataillons, sera sous ses ordres : il la destinera spécialement à la garde du camp de Lilienstein, des redoutes et des débouchés de Neustadt, afin d'en faire une réserve sur la rive droite, pour se porter partout où il serait nécessaire.

(N° 20.)

Au même.

Stolpen, ce 26 août.

Mon cousin, envoyez un officier au général Teste, qui se trouve sur la route entre Stolpen et Dresde, à peu près à mi-chemin, pour lui donner ordre de partir aujourd'hui à 4 heures du matin pour retourner à Dresde, et y prendre position comme réserve, sans entrer à Neustadt sur la rive droite, à moins d'ordre contraire. Il n'aurait pas dû partir hier sans prendre les ordres du maréchal St.-Cyr. Donnez ordre au général Lefebvre-Desnouettes de rester dans la position où il se trouve (2 bataillons, qui ont été placés sur la rive droite vis-à-vis Pyrna et Pilnitz, surveillent le pas-

sage du fleuve), et de diriger les 8 autres bataillons sur Dresde avec leur artillerie. Il les fera partir à 4 heures du matin, de manière à ce qu'ils arrivent à 7 heures; ils serviront de réserve et réoccuperont leur ancien camp. Donnez ordre à la vieille garde de partir à 4 heures pour se rendre à Dresde. Donnez le même ordre au général Latour-Maubourg et au général Walter. De sorte qu'il y aura à Dresde, avant midi, 8 bataillons de la jeune garde de la division Laborde, 8 de de la 23e division, 10 de la vieille garde, total 26 bataillons; tout le corps de Latour-Maubourg, toute la cavalerie de la vieille garde, et enfin, avant le soir, toute la jeune garde. Le général Vandamme sera prévenu que l'ennemi, s'étant approché ce soir de Dresde, et ayant l'air de menacer d'une attaque pour aujourd'hui, quelque peu probable que cela soit, l'empereur a jugé convenable de s'y porter. S. M. ordonne que, conformément à ses instructions d'hier, le général Vandamme prenne le commandement, 1° de ses 1re et 2e divisions; 2° de la brigade de la 23e division qui est au camp de Kœnigstein, l'autre brigade reçoit directement l'ordre de moi de se rendre à Dresde; 3° de toute la 42e division; 4° de la brigade du prince de Reuss, composée de 6 bataillons du 2e corps. Le général Vandamme aura donc sous ses ordres 52 bataillons d'infanterie, plus, la cavalerie légère et la division Corbineau, qui est forte de 4 mille chevaux. Avec ces troupes, le général Vandamme doit s'emparer de tout le plateau du camp de Pyrna, occuper Pyrna, et couper la route de l'ennemi aujour-

d'hui, ou au plus tard demain, sur Hollendorf et Giehsubel, dans le temps que l'armée déboucherait par Dresde, pousserait vivement l'ennemi. L'équipage de pont sera aux ordres du général Vandamme. Il sera à une heure après midi au village de Muhlsdorf, ou à Lohmen; et aussitôt que le général Vandamme sera maître de Pyrna, il pourra faire jeter le pont. Prévenez le général Vandamme que le général Lefebvre-Desnouettes, avec la colonne de cavalerie légère de la garde, garnira tous les postes depuis Pyrna jusqu'à Dresde.

(N° 21.)

Au même.

Stolpen, ce 26 août.

Mon cousin, expédiez une estafette au duc de Tarente, pour lui faire connaître que nous arrivons à Dresde, que l'ennemi est devant la ville, qu'une partie de l'armée débouche aujourd'hui par Kœnigstein pour gagner le camp de Pyrna et les débouchés de Hollendorf, et couper la ligne d'opération de l'ennemi; qu'il est donc probable que, sous peu de jours, il y aura des événements d'une haute importance.

(N° 22.)

Au même.

Dresde, ce 23 août 1813.

Mon cousin, écrivez au roi de Naples de prendre

sous ses ordres le duc de Bellune. Faites-lui connaître que j'ai mis la division Teste sous les ordres du duc de Bellune, que l'ennemi n'est point en retraite, et qu'il ne regarde l'affaire d'hier que comme une attaque manquée; et qu'il est douteux s'il se mettra en retraite cette nuit. S'il tient, mon intention est de le tourner par sa gauche; et le roi de Naples, avec les 38 bataillons du duc de Bellune, est chargé de cette opération. Le roi aura le général Latour-Maubourg, qui a 36 pièces d'artillerie et 2 divisions de cuirassiers, et les 38 bataillons du duc de Bellune, et la division Teste. Qu'il s'assure que le général Teste s'est fait joindre par ses trois batteries; dans le cas contraire, qu'il les fasse venir cette nuit: c'est très-important. Faites connaître au roi qu'à 5 heures du matin, je serai à la redoute n° 4, sur la route de Plauen. Vous me ferez bien connaître quelle est ce soir la position du roi, du duc de Bellune et du général Teste. Mandez au prince de la Moskowa de placer son quartier général dans une des maisons en avant de la redoute n° 4; qu'il se fasse joindre par la division Carrois et l'artillerie de cette division. Dites-lui que tout porte à penser qu'il y aura demain une grande bataille, et que l'armée ennemie est nombreuse. Donnez ordre au duc de Raguse de réunir, dans la nuit, toutes ses divisions et toute son artillerie, de s'appuyer au prince de la Moskowa et au maréchal St.-Cyr, et de s'attendre à une grande bataille pour demain. Recommandez au roi de Naples de tenir libre la route de Nassen.

(N° 23.)

Au même.

Dresde, ce 27 août (8 heures du soir).

Mon cousin, donnez ordre au général Dulauloy de joindre, avec ses 4 batteries de réserve, la batterie de la jeune garde qui était attachée au service de la place. Aussitôt que la batterie qui est avec le général Déjean rentrera, il s'y réunira également. Ordonnez-lui de faire rentrer une des batteries à cheval de la division Ornano, une de la division Desnouettes et une de la division Walter; de sorte que la réserve qui devra se trouver demain à cinq heures du matin à mon quartier-général, sera composée de 4 batteries de 12, 3 batteries à cheval, et une batterie de la division, total 58 pièces de canon. La division Walter aura une batterie à cheval, la division Desnouettes en aura deux, la division Ornano en aura une, total 4; ce qui, avec les 3 batteries de la réserve, fait 7 batteries à cheval. Le général Dulauloy joindra également à sa réserve la batterie westphalienne qui est dans la place; il la fera sur-le-champ réorganiser. Donnez ordre au général Durosnel de prendre sur-le-champ sa garnison pour le service de la place; il mettra dans chaque redoute, sur la rive gauche, 50 hommes d'infanterie; chacune sera armée de 8 pièces au lieu de 6; à cet effet, il retirera les pièces nécessaires de la rive droite. Le général Sorbier mettra dans chaque redoute 80 canonniers, pour que ces pièces soient bien servies; le commandant du génie mettra dans chacune 50 hommes, soit

sapeurs, soit ouvriers marins; ainsi il y aura dans chaque redoute 80 canonniers, 50 hommes du génie, 50 hommes d'infanterie, et 8 canons. Il y aura un commandant pour chaque redoute, et non pas un pour deux, comme cela était. Il sera écrit une lettre à chaque commandant, pour lui faire connaître qu'il doit se faire tuer dans la redoute, et ne jamais en sortir sous aucun prétexte. Les pièces seront approvisionnées à 250 coups; il y aura dans chaque redoute un dépôt de 10 mille cartouches. Il sera fait une enquête pour savoir pouquoi le commandant de la redoute n°3 l'a abandonnée, et quel était ce commandant. La vieille garde sera demain, à la pointe du jour, à la même position qu'elle était aujourd'hui, et placée de la même manière. Les grenadiers à cheval étant destinés à ma garde personnelle, seront à la redoute n°4, ainsi que les escadrons de service et la division Ornano. Le général Nansouty restera dans la plaine pour appuyer le duc de Trévise avec la division Desnouettes, les chasseurs et les dragons. Faites connaître au général Nansouty et au duc de Trévise mon mécontentement de ce qu'ils n'ont pas envoyé aujourd'hui leur rapport d'heure en heure. Donnez ordre que, pour la journée de demain, chaque commandant de corps ait un quartier-général fixe, où il laisserait, s'il le quittait, quelqu'un pour recevoir mes ordres, et dire où il est. Faites-moi mettre sur un huilé la position de tous les corps d'armée ce soir, ainsi que l'indication exacte de leurs quartiers-généraux. Les grenadiers à cheval auront avec eux une batterie d'artil-

lerie. Le général Desnouettes retirera tous les hommes et toute l'artillerie qui est sur la rive droite. Donnez ordre au général Corbineau de rappeler la brigade qu'il a à Neustadt; elle se dirigera sur Dresde, de manière à arriver demain avant 9 heures du matin, et viendra se placer auprès de la redoute n° 4. Le général qui la commande me fera connaître son arrivée. Le général Corbineau fera remplacer cette brigade par 500 chevaux du côté de Neustadt; il placera aussi 200 chevaux pour relever la garde et surveiller la rive droite depuis Pilnitz jusque vis-à-vis Pyrna. Témoignez mon mécontentement au directeur de l'administration de l'armée, sur la manière dont a été fait le service des ambulances. On n'a pas envoyé de chariots pour les blessés, beaucoup ne sont pas encore transportés dans les hôpitaux où tous les agents auraient dû se trouver. Recommandez-lui de prendre des mesures pour que cela aille mieux demain. Les boulangers du général Vandamme doivent faire du pain au camp de Kœnigstein. Vous pouvez faire revenir les 200 mille rations de biscuit qui sont à Kœnigstein : on me rendra compte de la quantité de farine qui y existe; la rivière devant être bientôt libre, on pourra, si cela est nécessaire, en faire venir une partie. Rendez-moi compte des ordres donnés par le général Durosnel à un bataillon du 131° de se rendre à Meissen; et faites-moi connaître quand il a dû en occuper le château. Cela est important, parce qu'il faut sans délai rétablir nos communications régulières par la rive gauche, par Leipsick et par Nossen. On ne laissera en garnison à Bautzen que 6 cents hommes, tout le reste aura ordre de rentrer à Dresde.

(N° 24.)

Au même.

Dresde, ce 27 août.

Mon cousin, je vous envoie copie du rapport d'un partisan ennemi. Ce partisan a mille hommes de cavalerie russe, et mille de cavalerie autrichienne; il n'a ni infanterie, ni canon. Envoyez un courier à Leipsick pour communiquer ces renseignements au général Margaron; qu'il ne prenne pas l'alarme; qu'il n'évacue pas Leipsick à l'approche de cette colonne qui, n'étant que de 2 mille hommes, ne doit lui inspirer aucune crainte; qu'il marche à elle. Je suppose qu'il a dans ce moment 2 mille hommes de cavalerie, 10 pièces de canon, et, si les Badois sont arrivés, il aura plus de 4 mille hommes d'infanterie.

(N° 25.)

Au même.

Écrit devant Dresde, ce 28 août.

Mon cousin, donnez ordre au maréchal St.-Cyr de marcher sur Dohna. Il se mettra sur la hauteur, et suivra sur les hauteurs la retraite de l'ennemi, en passant entre Dohna et la plaine. Le duc de Trévise suivra sur la grande route. Aussitôt que la jonction sera faite avec le général Vandamme, le maréchal St.-Cyr continuera sa route pour se porter avec son corps et celui du général Vandamme sur Gieshubel. Le duc de Trévise prendra position sur Pyrna. Du reste, je m'y rendrai moi-même aussitôt que je saurai que le mouvement est commencé. Il est nécessaire qu'en

marchant sur Dohna, toutes les colonnes soient en plaine, afin d'être toujours en vue du duc de Trévise. Écrivez au général Vandamme, pour l'instruire du mouvement et de la retraite de l'ennemi : 30 mille hommes, 40 pièces de canon et plusieurs généraux, ont été pris; instruisez-le de la marche du maréchal St.-Cyr et du duc de Trévise sur Dohna et Pyrna. Aussitôt que la réunion sera faite, il formera tout son corps sur les hauteurs de Gieshubel et Hollendorf. Je vais me rendre sur le chemin de Pyrna.

(N° 26.)

Au même.

Dresde, ce 29 août.

Mon cousin, donnez ordre au roi de Naples de se porter sur Fransceintein, et de tomber sur les flancs et les derrières de l'ennemi; et de réunir à cet effet sa cavalerie, son infanterie et son artillerie. Donnez ordre au duc de Raguse de suivre vivement l'ennemi sur Dippodiswalde, et dans toutes les directions qu'il aurait prises. Donnez ordre au maréchal St.-Cyr de suivre l'ennemi sur Maxen et sur toutes les directions qu'il aurait prises. Instruisez ces trois généraux de la position respective des deux autres, afin qu'ils sachent qu'ils se soutiennent réciproquement.

(N° 27.)

Au même.

Dresde, ce 30 août.

Écrivez au duc de Trévise de soutenir avec les divisions Lefebvre-Desnouettes, Roguet et Decourt, le général Vandamme, s'il en a besoin. Envoyez un offi-

cier auprès du général Vandamme pour savoir ce qui s'y passe, et que cet officier revienne sur-le-champ.

(N° 28.)

Au même.

Dresde, le 30 août.

Écrivez au général Pajol de se rendre de sa personne en toute diligence à Dresde. Il laissera le commandement de sa division à un général de brigade de confiance, sans avoir égard à l'ancienneté. Il est nécessaire qu'il soit rendu à Dresde demain matin. Donnez ordre à la division Dumoustier, commandée en ce moment par le général Curial, et à la division Barrois, de revenir à Dresde; de passer aujourd'hui les ponts et de se placer sur la rive droite. Donnez le même ordre à la cavalerie de la vieille garde et à l'artillerie de la garde; il est nécessaire que ces troupes aient passé aujourd'hui les ponts; l'infanterie de la vieille garde se tiendra prête à partir à 4 heures du matin. Écrivez au général Piré qu'à moins qu'il n'ait l'espoir de faire un coup sur la cavalerie ennemie qui est sur la rive gauche, je désire qu'il passe demain sur la rive droite. Écrivez au roi de Naples qu'ayant besoin de forces du côté de Berlin, je désire qu'il dirige sur Dresde ou Mussen, pour y passer l'Elbe, une brigade de cavalerie légère et une de grosse cavalerie. La vieille garde prendra du pain pour quatre jours, ainsi que les 2 divisions de la jeune garde et la cavalerie. Les équipages de la garde seront chargés de vivres, de manière à ce qu'il y en ait pour 15 jours. Tout cela doit passer les ponts, pour se trouver dans la journée sur la rive droite.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE XVIII.

EXPÉDITION DE RUSSIE.

CHAPITRE XIX.

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA CAMPAGNE DE 1813.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CAMPAGNE DE 1814.

CHAPITRE XXII.

CAMPAGNE DE 1815.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.









